

1880

**Volume 45: 1880**

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annales> Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

---

**Recommended Citation**Volume 45: 1880, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).  
<http://via.library.depaul.edu/annales/45>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact [digitalservices@depaul.edu](mailto:digitalservices@depaul.edu).



**ANNALES**

**DE LA CONGRÉGATION**

**DE LA MISSION**





**ANNALES**

**DE LA CONGRÉGATION**

**DE LA MISSION**

**OU**

**RECUEIL DE LETTRES ÉDIFIANTES**

**ÉCRITES PAR LES PRÊTRES DE CETTE CONGRÉGATION**

**ET PAR LES FILLES DE LA CHARITÉ**

**PARAISSENT TOUS LES TROIS MOIS**

—  
**TOME XLV**  
—

**Année 1880**

45643

**PARIS**

**IMPRIMERIE SAINT-GÉNÉROSUS**

**J. MERSCH**

**8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, 8**

## FRANCE

---

Dans sa circulaire du 1<sup>er</sup> janvier, M. le Supérieur général donne des nouvelles de la Congrégation, que les lecteurs des *Annales* seront sans doute heureux de connaître. C'est un plaisir pour nous de les placer en tête de ce numéro.

Je reçois des lettres très consolantes de nos trois provinces d'Italie, de celles d'Irlande, d'Autriche et de Cracovie : partout on se livre avec zèle aux œuvres de notre Institut. Les missions produisent de grands résultats. Il ne faudrait que des ouvriers, et le malheur des temps les rend plus rares. Nous avons accepté une nouvelle maison à Sassari, dans l'île de Sardaigne.

Nos confrères de Prusse établis en Belgique sont toujours en butte à la contradiction. Ils ont dû abandonner la paroisse de Martelange, et ils s'occupent en ce moment de chercher une autre résidence pour le nombreux personnel d'Andrimont, où ils ne peuvent plus rester. Ils souffrent pour la justice, Dieu ne peut manquer de les bénir : je l'en prie de tout mon cœur.

La province d'Espagne, que je viens de visiter, m'a procuré de grandes consolations. J'y ai trouvé une maison

centrale très nombreuse et bien fervente, des confrères appliqués à la vie intérieure et zélés observateurs de nos saintes règles, des œuvres prospères et qui tendent à se développer. Nosseigneurs les Évêques m'ont paru pleins de bienveillance pour les missionnaires, et j'ai lieu d'espérer que, dans un avenir assez rapproché, plusieurs leur confieront l'éducation des jeunes lévites. Le petit séminaire de Siguenza, en particulier, m'a beaucoup édifié par le bon esprit qui y règne et l'excellente éducation qu'y reçoivent les jeunes gens confiés à nos confrères.

J'ai voulu connaître aussi par moi-même l'état de nos deux familles en Portugal. Ce n'est encore qu'un grain de sénévé ; mais, j'aime à le croire, il deviendra un grand arbre. S'il était libre à nos missionnaires de s'occuper du clergé, de diriger au moins des petits séminaires, quel bien immense ils pourraient faire ! En attendant, ils ont inspiré à Lisbonne et ils entretiennent toutes les œuvres catholiques ; ils apprennent au clergé, par leur propre conduite, quelle doit être la vie d'un ministre de Dieu ; ils catéchisent, ils prêchent, ils favorisent de toute manière la communion fréquente ; aussi Dieu les bénit même temporellement. Nos confrères de Santa-Quiteria ont laissé à leurs collaborateurs le soin d'un collège bien renommé, pour se livrer, sur notre invitation, au travail des missions, dont les résultats sont déjà très consolants.

Pendant que je visitais l'Espagne et le Portugal, M. Pémartin, Secrétaire général, allait visiter en mon nom les provinces de Constantinople et de Syrie. Il m'écrit qu'il est très satisfait de l'état de nos maisons.

La Perse et l'Abyssinie sont à la veille de grandes épreuves. La première ne peut échapper à la famine, et la seconde est menacée de la guerre et de ses effets désastreux. Si nous ne pouvons assister nos confrères et les fidèles confiés à leurs soins, par notre argent, aidons-les

du moins par nos ferventes prières à traverser ces crises si douloureuses.

L'Évangile fait tous les jours de nouvelles conquêtes en Chine ; le nombre des catéchumènes croît chaque année. Là aussi il ne manque que des ouvriers. Le Souverain Pontife vient de diviser la province du Kiang-Si, à la prière de Mgr Bray, qui reste Vicaire apostolique du Kiang-Si septentrional et Visiteur de toute la province ; monsieur Rouger Adrien est nommé provicaire du Kiang-Si méridional.

Je n'ai rien de particulier sur nos chers confrères des îles Philippines, ni sur ceux des États-Unis.

Le Visiteur du Mexique m'a envoyé un rapport bien consolant sur l'état des maisons et des œuvres de sa province.

Celle de l'Amérique centrale, malgré la pénurie des sujets, entreprend de donner des missions sur divers points de cet immense territoire, et ces heureux commencements font concevoir les plus belles espérances. Plusieurs évêques font des instances pour avoir des missionnaires ; mais il nous est impossible de les satisfaire.

Je ne dis rien du Brésil où les nôtres ont un vaste champ ouvert à leur zèle : leur dévouement est au-dessus de tout éloge.

Les missionnaires du Chili se livrent avec grand fruit à l'œuvre des missions. Dans l'espace de dix-huit mois, M. Plasse a donné le sacrement de confirmation à 49,000 personnes. Ceux de Santiago s'emploient plus spécialement à la direction des sœurs, du nombreux personnel de leurs maisons et des dames de charité.

Nos confrères de Buenos-Ayres ont eu cette année la consolation de recevoir dans le sein de l'Église catholique un grand nombre d'indiens faits captifs par les armées de la République. Sur les instances de Mgr l'Evêque

du Paraguay, nous venons de prendre la direction de son séminaire.

Dans le cours de l'année qui vient de se terminer nous avons pu, grâce à Dieu, envoyer dans plusieurs de ces provinces un renfort considérable. En voici le tableau :

MISSIONNAIRES ENVOYÉS DANS LES MISSIONS ÉTRANGÈRES  
EN 1879.

MM. François Dauverchain Paul Reynaud Louis Perras Jean Gabriel Lagarde	}	en Chine.
MM. Jean Bohé Étienne Sylvain Jouglà Frère Pierre Renaudin	}	en Abyssinie.
MM. Ignace Salliège Édouard Décamp Antoine Merolla	}	à Antoura en Syrie.
Frère Claude Quillet MM. Cosme Mivielle Jean Maresca Joseph Costy Pierre Mauriange	}	à Alexandrie d'Égypte.
M. Joseph Hilarion Montéty, en Perse.		
M. Pierre Sinan, à Brousse.		
M. Jean Faveyrial Frères François Blum et Michel Lajaunie	}	à Constantinople.
MM. Jean Fleury Bret Philippe Jansen	}	dans l'Amérique centrale.
M. Désiré Lefeuvre, au Pérou.		
M. Pierre Sthal, au Chili.		
MM. Henri Lacoste Romain Colombet Louis Dinot	}	au Brésil.

M. Henry Gray, à Buenos-Ayres.

MM. Albert Rivière

Jean-Baptiste Hervieu

Alfred Fragues

} au Portugal.

M. Charles Wotruba, aux États-Unis.

---

#### BREF SUR LE ROSAIRE

Le souverain Pontife vient de donner à la communauté des filles de la Charité une nouvelle preuve de sa bienveillance, en leur accordant une faveur bien précieuse. Voici le bref que nous venons de recevoir :

### LÉON XIII PAPE

Pour future mémoire. Nous ouvrons suivant les besoins et les circonstances les trésors des biens célestes, dont le Très-Haut Nous a confié la dispensation, afin que les fidèles, fortifiés par ces secours spirituels, arrivent plus facilement à la vie éternelle. En conséquence, répondant favorablement aux prières qui nous ont été présentées par notre cher fils le Supérieur général des prêtres sécu-

---

### LEO PP. XIII

Ad futuram rei memoriam. Coelestium munerum thesauros quorum dispensationem Nobis credidit Altissimus, pro re ac tempore elargimur, ut fideles spiritualibus hisce subsidiis roborati vitam æternam facilius adipiscantur. Quæ cum ita sint, porrectis Nobis precibus a dilecto filio Superiore Generali Presbyterorum sæcularium Congregationis Missionum benigne obsecundantes, auctoritate nostra

liers de la Congrégation de la Mission, en vertu de Notre Autorité Apostolique, nous octroyons par la teneur des présentes que, soit le Supérieur général lui-même, soit tout autre des vertueux prêtres de la dite Congrégation, pourvu toutefois qu'ils soient approuvés pour entendre les confessions sacramentelles, aient le pouvoir et la faculté de bénir en particulier et dans les formes accoutumées de l'Église, les chapelets, avec application des indulgences du très saint Rosaire, seulement en faveur des pieuses sœurs nommées filles de la Charité. Mais comme il arrive quelquefois que les dites sœurs, appelées à exercer leurs devoirs de charité, sont obligées d'interrompre la récitation du très saint Rosaire, ou, après l'avoir interrompu, de l'omettre tout à fait, pour que ces mêmes sœurs retirent de la charité envers le prochain des fruits justement mérités, Nous accordons par les présentes lettres une faveur

---

apostolica tenore præsentium indulgemus, ut tum ipse Superior Generalis, tum alius quisque ex religiosis Presbyteris memoratæ Congregationis, dummodo tamen ipsi ad excipiendas sacramentales Confessiones approbati sint, coronas precatorias cum applicatione Indulgentiarum sanctissimi Rosarii pro religiosis tantum sororibus, quas Filias Charitatis appellant, in forma Ecclesiæ consueta privatim benedicere possint et valeant. Quum vero interdum accadat ut præfatæ religiosæ sorores ad charitatis officia exercenda accitæ sanctissimi Rosarii recitationem intermittere, vel intermissam amittere omnino cogantur, Nos quo eædem sorores ex charitate in proximos adhibita debitos fructus percipiant, præsentibus iisdem litteris veniam damus, cujus vi ipsæ coronis precatoriis a religiosis Presbyteris ut supra rite benedictis utentes quotiescumque ob legitimas charitatis causas sanctissimi Rosarii

en vertu de laquelle, en se servant de chapelets bénits comme il est prescrit par les dits prêtres de la Mission, toutes les fois que, pour des motifs légitimes de charité, elles devront interrompre la récitation du très saint Rosaire, ou qu'après l'avoir interrompue elles ne pourront même pas la continuer, elles auront la faculté de gagner les mêmes indulgences, soit plénières, soit partielles, toutes en général et chacune en particulier, qu'elles gagneraient si elles récitaient le très saint Rosaire sans interruption et en entier. Et ce, nonobstant la règle suivie par Nous et par la Chancellerie apostolique de ne pas accorder d'indulgences *ad instar*, ainsi que les autres constitutions et ordonnances apostoliques, et toutes autres choses contraires. Les présentes n'auront valeur que pour cinq ans. Et nous voulons que les copies des présentes Lettres, ou même les exemplaires imprimés, signés de la main de quelque notaire

---

recitationem interrompere debeant vel interruptam ne prosequi quidem possint, easdem omnes et singulas tam plenarias quam partiales Indulgentias acquirere valeant, quas acquirerent si sanctissimum Rosarium absque intermissione, et per integrum recitarent: non obstantibus Nostra et Cancellariæ Apostolicæ regula de non concedendis indulgentiis ad instar, aliisque constitutionibus et ordinationibus apostolicis, ceterisque contrariis quibuscumque, Præsentibus ad quinquennium tantum valituris. Volumus autem ut præsentium Litterarum transumptis seu exemplis etiam impressis manus alicujus Notarii publici subscriptis, et sigillo Personæ in Ecclesiastica dignitate constitutæ munitis eisdem prorsus fides adhibeatur quæ adhiberetur ipsis præsentibus, si forent exhibitæ vel ostensæ.

Datum Romæ apud sanctum Petrum sub annulo Pesca-



public et munis du sceau d'une personne constituée en dignité ecclésiastique, jouissent absolument de la même autorité que les présentes mêmes, si elles étaient présentées ou montrées.

Donné à Rome, près de Saint Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 22 août 1879. La deuxième année de notre Pontificat.

Th. Card. MERTEL.



place du sceau.

---

Idem die XII Augusti MDCCCLXXIX. Pontificatus nostri anno secundo.

Th. Card<sup>is</sup> MERTEL.



Locus Sigilli.

---

ŒUVRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ  
POUR LE SOULAGEMENT DES ÂMES DU PURGATOIRE

*Origine de l'Œuvre. — Marie Pellerin, fondatrice (Suite) (1).*

Depuis l'impression du dernier numéro des *Annales*, quelques renseignements nous sont parvenus sur la bonne Marie Pellerin. On nous écrit de l'hospice de Saint-Méen, où elle termina sa vie si édifiante, en 1865 : « Mademoiselle Pellerin perdit sa mère à l'âge de six ans. Dès ses plus tendres années elle montra une grande

1. Voir Tom. XLIV, page 527.

piété. Malgré la vivacité de son caractère, elle témoignait en toutes circonstances une excessive bonté de cœur. Elle s'emportait promptement, mais se calmait de même. Aimée de ses petites compagnes, toutes les personnes qui l'entouraient la chérissaient aussi.

Quand vint l'âge de sa première communion, elle s'y prépara avec le soin le plus attentif. Son intelligence pour saisir les choses de Dieu était remarquable, sa mémoire ne l'était pas moins pour les retenir et son cœur pour les goûter. M. le curé de Concoret, toujours content de sa tenue et de son instruction religieuse, ne cessait de la donner pour modèle aux enfants de son âge.

Ses parents étant pauvres, ils ne purent la garder chez eux. Placée jeune encore, elle eut beaucoup à souffrir du caractère exigeant de ses maîtres. Malgré sa bonne volonté, il lui était impossible de les satisfaire entièrement. Pourtant sa patience la retint chez eux un temps assez long.

Cette vertu l'accompagna toujours dans les diverses maisons où elle servit ensuite, soit à Saint-Méen, soit à Rennes où elle avait été attirée par quelques membres de sa famille. Partout Marie Pellerin se montra ouvertement et invariablement fidèle à tous ses devoirs, préluant ainsi à la vie plus édifiante encore qu'elle devait mener à Paris. »

Quand la divine Providence l'y conduisit, elle pouvait être âgée de 35 à 40 ans. Elle en avait 50, en quittant son dernier service : c'était le quatrième depuis son arrivée dans la capitale. Il paraît qu'elle aurait passé de la maison des dames Cormont dans celle d'une demoiselle Bideau, qui vit encore, et qui rend à son zèle et à sa piété le témoignage le plus flatteur.

Ce fut alors, vers 1850, que Marie Pellerin fut reçue chez M<sup>me</sup> Gouchon de Wailly. Depuis cette époque elle ne

resta à Paris que cinq ou six ans environ ; nous savons, par ses lettres, qu'elle était de retour à Concoret en 1860.

Le petit cabinet que put lui offrir M<sup>me</sup> Gauchon, était au cinquième étage, très étroit et très incommode. Marie le trouvait trop grand et trop commode pour elle, heureuse qu'elle était de souffrir quelques privations pour les saintes âmes du Purgatoire. « Etant chez moi, écrit M<sup>me</sup> Gouchon, elle mangeait quelquefois avec nous. Mais sa nourriture ordinaire était des croûtes de pain qu'on lui donnait par charité. Avec ces croûtes et un peu de marc de café, elle se faisait une sorte de soupe, dont elle se contentait, et tout cela par mortification. Ses souffrances morales et physiques, et tous ses actes étaient offerts à Dieu pour le soulagement des âmes les plus délaissées. »

Ce témoignage est confirmé par un prêtre qui l'a beaucoup connue et qui était son directeur, M. l'abbé Dupuis, aujourd'hui second vicaire à Sainte-Elisabeth de Paris. Il a bien voulu nous écrire ce qui suit :

« Marie Pellerin était toujours occupée et préoccupée de son œuvre, elle ne vivait que de son œuvre, ne parlait que de son œuvre : quand elle en parlait, son visage semblait s'illuminer.

En quittant le service elle avait environ deux mille francs, qu'elle a employés en bonnes œuvres. Acheter et donner des layettes ; payer des loyers ; prêter à ceux qui lui demandaient ; nourrir de pauvres filles qui avaient failli, des domestiques sans places, et tout cela en vue des âmes du purgatoire : tel fut l'emploi de cet argent, qui fut promptement dépensé. Quant à elle, elle vivait de la vie la plus austère, la plus pauvre, pour ne pas dire davantage, ramassant quelquefois des croûtes de pain qu'elle trouvait sur la rue, et s'en faisant des soupes dont une insensée ou une sainte pouvaient seules se nourrir. Recevait

elle quelque aumône, c'était toujours pour son œuvre ou pour les pauvres.

Marie Pellerin avait une grande dévotion aux reliques des saints, et surtout à la très-sainte Vierge : elle ne l'appelait jamais que la *bonne Mère*. Mais la dévotion qui dominait toutes les autres, c'était la dévotion à la très-sainte communion. Notre-Seigneur dans l'Eucharistie était sa nourriture de chaque jour ; c'était sa vie, son unique bonheur. Une des plus grandes peines de ses derniers instants a été de s'en voir privée. Quand elle communiait, son visage, reflet de son cœur, était tout de feu.

Pour tous les prêtres, elle avait la plus profonde estime, le plus grand respect : elle ne voyait en eux que les représentants de J.-C. et les ministres de Dieu... Elle aurait voulu procurer des messes à tous les prêtres de campagne ; elle aurait voulu donner à toutes les paroisses pauvres tout ce qui leur manquait ; et quand elle donnait quelque chose, c'était relativement très-beau : elle disait qu'il n'y avait jamais rien de trop beau pour son *bon Maître*.

Ce que l'on sentait dans Marie Pellerin, c'était un ardent désir, un besoin immense de glorifier Dieu par la délivrance des âmes du purgatoire.

Voilà à peu près, dit, en terminant sa lettre, M. l'abbé Dupuis, voilà tout ce que je sais sur cette âme d'élite que j'ai eu le bonheur de connaître et de diriger, et qui, je l'espère, prie dans le ciel pour celui qu'elle a tant édifié sur la terre. »

A ce récit, déjà si pieux et si intéressant, nous ajouterons la suite des détails qui nous arrivent de l'hospice de Saint-Méen.

« Marie Pellerin a passé plusieurs années à Paris, et là elle travaillait sans cesse à gagner quelque chose pour le sacrifier ensuite au bien de ceux qu'elle voyait souffrir autour d'elle. Sa charité était si grande qu'elle ne pouvait

se garder un seul sou. Elle donnait au point qu'elle-même manquait presque du nécessaire. Marie trouva un jour dans la rue une pauvre petite fille abandonnée par ses parents. Aussitôt elle l'adopte et s'en charge complètement. Elle la traita toujours avec la tendresse d'une mère, et plus tard elle la maria à l'un de ses neveux, employé dans les ponts-et-chaussées.

Cette petite fille avait un frère âgé d'une douzaine d'années. Mademoiselle Pellerin le prit aussi à sa charge. Mais l'enfant, très-mal élevé, ne profita point des soins charitables qu'elle lui prodiguait sans cesse. Pourtant loin de l'abandonner, elle multiplia ses efforts et ses démarches, et elle parvint à le placer convenablement.

Au milieu de ces exercices de charité, Marie Pellerin n'oubliait pas son œuvre, ou plutôt elle y pensait constamment, et elle agissait de même.

En 1850, elle parvint péniblement à la formation d'un bureau laïque pour s'occuper de son association. Son directeur était alors l'un de MM. les vicaires de Saint-Merry. Cet abbé, chargé de l'œuvre des âmes du purgatoire de la paroisse, faisait tous ses efforts pour fonder dans l'œuvre de Saint-Merry celle à laquelle s'employait tout entière sa pénitente. Celle-ci ne goûtait pas les projets de son directeur, et elle n'abandonna jamais le but qu'elle s'était proposé. De là des tiraillements, des difficultés sans fin. Nous aurons une idée de l'Association à cette époque par le rapport que fit, le 7 avril 1851, son président provisoire, M. Gouchon. Voici ce rapport :

*Rapport du Président provisoire de l'Association  
de la sainte Trinité.*

**1<sup>re</sup> PARTIE. — RÉUNIONS**

*1<sup>re</sup> Séance.*

**MESSIEURS ET MESDAMES,**

Le 5 décembre dernier, Mademoiselle Marie Pellerin provoqua une réunion, rue de la Verrerie n° 76.

Dans cette réunion, elle fit l'exposition de son œuvre projetée, et les personnes présentes, ayant reconnu la bonté de l'œuvre présentée par la fondatrice, résolurent de l'adopter.

A cet effet, sur la proposition de la fondatrice, il fut nommé, séance tenante, un bureau provisoire, pour trois mois, chargé de la gestion de la Société pendant ce temps, et chargé en outre de faire immédiatement un projet de règlement d'après les bases posées par la fondatrice, afin que ce règlement fût soumis à l'approbation de la première Assemblée générale, fixée à l'expiration des pouvoirs du Bureau provisoire.

Cette époque étant arrivée, comme Président de ce bureau, je viens aujourd'hui vous rendre compte de ma gestion et des opérations du bureau.

Principalement chargé, comme président de la Société, de l'exécution des décisions prises en commun, je m'empressai d'abord de faire un projet de règlement et de l'adresser, par l'entremise de la fondatrice, aux divers membres composant le bureau de la Société, afin qu'ils

puissent y mettre par écrit leurs avis, augmentations, suppressions, etc. pour en former ensuite un règlement contenant tous les avis des membres du bureau.

Ce projet de règlement que l'on fit voir seulement à deux ou trois membres du bureau, a été retenu ensuite et on en a empêché la circulation.

### *2<sup>e</sup> Séance, 5 Janvier 1851.*

Dans cette séance, l'offrande d'admission et la cotisation furent définitivement fixées, et il a été décidé que la Société daterait du 1<sup>er</sup> Janvier 1851 ; que les cotisations partiraient de cette époque et que les membres inscrits jusqu'à ce jour seraient seuls exempts de l'offrande d'admission.

En outre, il fut reconnu nécessaire que les membres du bureau fissent, le plus tôt possible, soit un extrait des statuts, soit un prospectus, qu'on ferait imprimer immédiatement.

Pour se conformer à cette décision, votre Président a dressé de suite un Extrait des statuts indiquant sommairement l'œuvre, son but et les conditions d'admission.

Cet extrait remis à la fondatrice, pour avoir l'avis des membres du bureau, a éprouvé le même sort que le projet de règlement, et force a été d'attendre la plus prochaine réunion.

### *3<sup>e</sup> Séance, 3 Février 1851.*

Dans cette séance, l'Extrait des statuts proposé par votre Président a été accepté à l'unanimité.

Les parts proportionnelles des œuvres ayant été définitivement fixées, ainsi que les frais d'agrégation à Notre-

Dame du suffrage de Saint-Merry, votre Président fit imprimer l'extrait des statuts par les soins de la fondatrice.

*4<sup>e</sup> Séance, 3 Mars 1851.*

Dans cette séance, il fut décidé que les pouvoirs du bureau provisoire expirant dans un mois, la première réunion serait générale, que le Président ferait son rapport et qu'ensuite il serait procédé au remplacement du Bureau.

Votre Président fit des lettres de convocation indiquant ce but, et les fit lithographier.

## II<sup>e</sup> PARTIE

### OBJETS DIVERS ET CAISSE.

#### *1<sup>o</sup> Œuvre des Enfants pauvres.*

Grâce aux soins de la fondatrice et au travail de Mademoiselle Léger et de Madame Gouchon, membres du bureau, chargés de la confection, l'Association possède, et sans aucuns frais :

189 Bonnets confectionnés  
53 Brassières confectionnées .  
2 Chemises garnies  
2 Paires de chaussons en tricot

Total . . 246 Objets confectionnés.

263 Bonnets taillés dont 172 donnés à terminer  
125 Brassières > > 101 > >

Total . . 388 Objets taillés

En tout . . 634 Objets.



## 2<sup>o</sup> Oeuvre des Paroisses.

L'inventaire des objets provenant de dons, et composant cette oeuvre, n'a pas encore été fourni par le membre du bureau qui en a été chargé.

## 3<sup>o</sup> Fonds.

D'après la déclaration de la trésorière :

1<sup>o</sup> Les Cotisations ont produit :

Le 3 février 1851 . . . . .	39 00	
Le 5 mars 1851 . . . . .	44 25	
Le 7 avril 1851 . . . . .	33 75	
Total . . .	117 00	117 00

2<sup>o</sup> Les Offrandes ont produit :

Le 5 décembre 1850 . . . . .	58 20	
Le 6 janvier 1851 . . . . .	13 85	
Le 3 février 1851 . . . . .	20 00	
Le 3 mars 1851 . . . . .	28 30	
Le 7 avril 1851 . . . . .	4 45	
Total . . .	124 80	124 80
Total des Recettes . . . . .		241 80

## Dépenses.

Cliché de la Sainte-Trinité . . . . .	4 00	
100 lettres de convocation . . . . .	5 00	
Dépenses générales . . . . .	9 00	
Cordons, pour l'oeuvre des enfants . . . . .	1 30	
Total . . .	10 30	10 30
Reste en Caisse . . . . .		231 50

### *Répartition.*

#### 1<sup>o</sup> Œuvre des Enfants :

1/2 de la Cotisation . . . . .	58 50	
1/2 des Offrandes . . . . .	57 90	
	<hr/> 116 40	
à déduire : Dépense p. cordons. . . .	1 30	
Reste . . .	<hr/> 115 10	115 10

#### 2<sup>o</sup> Œuvre des Paroisses :

1/4 de la Cotisation . . . . .	29 25	
1/4 des Offrandes . . . . .	28 95	
Total . . .	<hr/> 58 20	58 20

#### 3<sup>o</sup> Œuvre des âmes du purgatoire :

1/4 de la Cotisation pour l'agrégation . . .	29 25	
1/4 des Offrandes, pour messes etc. . . .	28 95	
Total. . .	<hr/> 58 20	58 20
Total égal à l'en-caisse . . . .		<hr/> 231 50

### RÉSUMÉ.

Pendant les trois mois qui viennent de s'écouler, votre Président s'est conformé aux décisions générales du bureau et a fait tout ce qui dépendait de lui pour en assurer l'exécution.

Autant qu'il lui a été possible, il a donné et offert son concours, il a même aidé quelques membres du bureau dans l'accomplissement des fonctions qu'ils avaient acceptées. Il leur a fait des modèles de livres, pour inventaires, journal de caisse, procès-verbaux des séances, etc. etc. etc.

Il a fait en outre un projet de règlement, extraits des statuts, listes diverses des membres de la Société, les procès-verbaux des séances, etc., etc., enfin il n'a reculé devant aucun travail et a fait tout ce qui dépendait de lui pour asseoir l'association sur des bases durables et pour sa prospérité.

Si votre bureau provisoire n'a pas fait davantage, la faute provient de la résistance passive de quelques membres (deux ou trois seulement) qui n'ont pas compris, ou qui ont fait semblant de ne pas comprendre ce qu'était une Société régie par son bureau.

Espérons, cette fois, que toute l'association étant réunie, elle reconnaîtra la nécessité de nommer un bureau homogène, et qu'elle lui accordera les pouvoirs nécessaires pour la direction générale et absolue.

Enfin, votre bureau provisoire pense avoir fait, pour la prospérité de l'œuvre, tout ce que sa composition lui a permis de faire, car, après les 3 premiers mois de sa fondation, il a obtenu sans frais :

- 1<sup>o</sup> 634 objets divers pour l'œuvre des enfants ;
- 2<sup>o</sup>       »       »       » pour l'œuvre des paroisses :
- 3<sup>o</sup> 231 fr. 50 en Caisse
- 4<sup>o</sup> 117 sociétaires.

C'est un résultat que vous trouverez, je l'espère, assez satisfaisant, en ayant égard aux difficultés de tout genre qu'éprouve toute société naissante.

Paris, le 7 avril 1851.

*Le Président provisoire*

H. GOUCHON,

26, rue Boucherat.

Le Président provisoire soussigné prie les membres de la Société de ne plus le nommer membre du bureau.

Monsieur et Madame PROUTEAU,

Madame HEMOT et Madame GOUCHON

vous font la même demande.

*Le Président provisoire,*

H. GOUCHON.

*Nota.* Les effets sont déposés chez Madame GOUCHON, 26, rue Boucherat; les fonds, chez Madame BARBIOT, 171, vieille rue du Temple.

Toutes ces demandes de démission indiquent qu'il n'y avait pas unité de pensées, que l'organisation manquait à une œuvre regardée néanmoins par tous comme d'un grand intérêt. D'autres réunions eurent lieu, qui n'aboutirent pas à la tirer d'une sorte de chaos où elle se trouvait engagée.

Ce fut vers cette époque que Marie Pellerin se détacha de Saint-Merry, quitta son directeur, reprit ce qu'elle avait déposé au bureau de l'œuvre du Purgatoire de cette paroisse, savoir, une belle Vierge dorée, grandeur naturelle, un cadre contenant grand nombre de reliques dont elle avait payé les authentiques, et quelques autres objets appartenant à son œuvre. A Saint-Merry, on fut très mécontent, et l'on précipita son éloignement.

Alors commencèrent pour Marie des tracasseries de toutes sortes, une véritable persécution, et, par suite, des ennuis multipliés, des dégoûts profonds. Pourtant elle travaillait toujours à son œuvre; mais des associés chez qui elle se présentait la soumettaient à mille avanies, et finissaient par la chasser en la traitant de voleuse. La pauvre fille versait bien des larmes, et disait souvent à Mme Gouchon

qu'elle était à bout de forces. M. l'abbé Dupuis, son nouveau directeur, la fortifiait et l'empêchait de tout abandonner. Ainsi ont commencé la plupart des bonnes œuvres. D'abord informes et grossières, elles sont entravées par mille contradictions ; mais peu à peu Dieu leur donne une organisation plus régulière, et, au moment marqué par sa Providence, il bénit la patience et le courage de ceux qui les ont entreprises, et qui, envers et contre tout, les ont poursuivies avec une invincible constance.

Bientôt Marie quitta la maison de Mme Gouchon pour ne pas lui être trop longtemps à charge, et elle prit un petit logement dans la rue Saint-Louis-en-l'Île, non loin des filles de la Charité de la rue Poultier. Elle connut alors la bonne sœur Gendry, supérieure de cette maison, et aussi M. Étienne, qui en avait été le confesseur et qui s'y rendait de temps en temps.

*A suivre.*

---

*Lettre de M. FIAT, Supérieur général,  
à Sa Sainteté LÉON XIII.*

Le Souverain Pontife a fait publier, dans un journal de Rome, la lettre que M. le Supérieur général lui a écrite, à l'occasion de l'Encyclique *Æterni Patris*. Nous sommes heureux de pouvoir la communiquer aux lecteurs des *Annales*.

Paris, le 10 décembre 1879.

TRÈS SAINT-PÈRE,

Au milieu du concert unanime d'admiration et de louanges produit dans toutes les écoles catholiques et les

familles religieuses qui les dirigent par la lumineuse Encyclique *Æterni Patris* de votre Sainteté, en date du 4 août de la présente année, le silence que nous avons gardé jusqu'ici ne nous a été inspiré que par le juste et profond sentiment de notre bassesse. Notre chétive Compagnie en effet devant, pour être fidèle à l'esprit de son saint fondateur, se considérer comme la dernière dans l'Église de Jésus-Christ, et ses membres comme de pauvres glaneurs recueillant, sur les traces des grands ouvriers de l'Évangile, les épis épars que leurs mains ont laissé échapper, il convenait que d'autres avant nous fissent entendre leurs voix plus harmonieuses et plus autorisées, pour redire encore au monde catholique : *Petrus per os Leonis locutus est.*

Mais aujourd'hui que nous avons ainsi payé le tribut que réclamait l'humilité de notre condition, qu'il soit permis au successeur de saint Vincent de Paul de se faire auprès de votre Sainteté l'interprète et l'écho de la famille dont il est le père.

Oui, Très Saint-Père, nous nous sommes réjouis, en recueillant avec respect de vos lettres infaillibles cet enseignement clair et précis au sujet du véritable rôle de la philosophie chrétienne, de l'influence décisive qu'elle est appelée à exercer sur la régénération de notre pauvre société moderne. Nous avons été heureux d'entendre votre voix apostolique nous montrer cette philosophie revêtant une forme lumineuse et féconde sous le regard profond de l'Ange de l'École, et recommander à l'univers catholique de puiser à cette source pure et limpide les eaux salutaires d'une saine doctrine.

Et comment pourrions-nous avoir d'autres sentiments, nous qui avons recueilli et conservons, comme un précieux héritage de notre B. Père saint Vincent, la recommandation de nous tenir en garde contre toute doctrine nou-

velle? *Quando quidem novæ, disent nos saintes Règles, aut particulares opiniones plerùmque nocent et suis auctoribus, et sectatoribus, cavebunt omnes et singuli ab hujusmodi novitate et particularitate (Reg. Comm. cap. XII. v. 7) et les instructions spéciales destinées à ceux des nôtres qui sont chargés d'enseigner aux jeunes clers les sciences philosophiques et théologiques, ajoutent: Novis et singularibus opinionibus... non adhærebunt, nedùm iis scholasticorum mentes imbuant; sed eas amplectentur sententias quæ à sapientioribus et doctoribus propugnantur (Reg. Prof. n. 5).*

Comment n'entendrions-nous pas avec bonheur votre Sainteté louer la doctrine du docteur angélique, quand nous lisons dans ces mêmes instructions qui servent à diriger l'enseignement de nos séminaires : *Sancta semper apud ipsos erit reverentia S. Thomæ placitis debita ; honorifica semper erit S. Doctoris mentio ; nec ab illo recedent, nisi validis et vulgo receptis rationibus ducti, ut, exempli gratia, in quæstione de Immaculata-Conceptione B. Mariæ Virginis? (ibid, n. 6.)*

Aussi, Très Saint-Père, notre petite Congrégation, approuvée par le Siège Apostolique pour travailler à la formation du clergé et appelée, par la confiance de Nosseigneurs les Evêques, à exercer ces fonctions si délicates et si importantes dans un grand nombre de diocèses, trouve-t-elle dans l'Encyclique *Æterni Patris* un puissant encouragement à marcher avec plus de fidélité dans la voie que lui a tracée son saint fondateur, et à s'attacher de plus en plus aux doctrines si sûres de l'Ange de l'École.

Soyez donc béni et remercié, Très Saint-Père, de tout ce que nous trouvons de consolation, de lumière et de force dans ce précieux document. Daignez aussi de nouveau recevoir l'assurance de notre filial dévouement pour votre Personne Auguste et Sacrée, comme aussi de notre entière obéissance à vos moindres désirs.

Prosterné humblement à vos pieds que je baise avec amour, je sollicite instamment votre bénédiction apostolique pour la double famille de saint Vincent et son indigne Chef.

De votre Sainteté,  
le très humble serviteur et fils bien dévoué

A. FIAT

*Supérieur général de la Mission  
et des Filles de la Charité.*

---

DIVUS THOMAS

COMMENTARIUM ACADEMIIS ET LYCÆIS  
SCHOLASTICAM SECTANTIBUS INSERVIENS (1).

Pour répondre aux désirs de Sa Sainteté exprimés dans sa lettre encyclique : *Æterni Patris*, une revue vient de paraître en Italie sous ce titre : *Divus Thomas*. Elle est publiée sous le patronage de plusieurs de Nosseigneurs les Évêques de ce Royaume. Nous nous faisons un plaisir d'en faire connaître le programme ainsi que le nom et l'adresse du libraire, pensant rendre service aux Confrères qui désireraient s'abonner à cette feuille, ou correspondre avec elle.

### *Programma*

Patet auctoritate virorum præstantium, errores vel materiei vim divinam tribuentis, vel Dei naturam refellentis,

1. Hujus ephemeridis singulis mensibus fasciculus edetur continens *secedecim* paginas quaternarias magni folii.

*Tringinta sex* fasciculi autem volumen constituent.

Consociationis annum pretium,

transmittendum

**Alla Direzione del Periodico  
Divus Thomas,**

**Tipografia G. Tadeschi - PIA-  
CENZA (Italia), est :**

Italian. Libellæ italicæ. 4,00

ceteris regionibus. > 5,00



vel neutram religionem tuentis, et alios qui longo ordine ab iisdem quasi propria fonte enascuntur, et quæmentes insania et delirio urgentur, ex Philosophiæ immutatione atque aberratione originem habere.

Sapientissime quocirca fidelium Pastor, Pontifex LEO XIII, tot malis quibus ætas nostra afflicta, provisorius, inter alia remedia, quæ suis Litteris *Inscrutabili* et præcipue *Æterni Patris* illud potissimum proposuit Philosophiæ instaurationem, hac una ratione ostendens eandem haberi posse, sufficiens scilicet incertis institutis erroris illud Christianæ Philosophiæ, quod ab Ecclesiæ Patribus in scriptis Doctorum, qui Scholastici nomen habuerunt, transmissum, maxima accuratatione expositum et in formula redactum est a viro post hominum memoriam præstantissimo, THOMA AQUINATE.

Et ad eorum utilitatem, qui juxta mentem Romani Pontificis Philosophiæ animum apponere studeant, id Commentarium intendit, illudque exarandum studiosorum manus suscepit, in quibus potissimum eminent NUNTIO SIGNORIELLO et PETRUS ANTONIUS UCCELLI, quæ si ceteris aliis scriptoribus et mentis acie et doctrinæ amplitudine se imparem proficitur, nemini certe existimatione et amore institutis Divi Aquinatis et Apostolicæ Sedi obedientia atque obsequio.

Hujus consociationis institutum est, hoc in Commentario sine fuco et fallacia Aquinatis doctrinam, ejusdem ab operibus depromptam exponere, nullo proposito præstituto, verum tutiores artis criticæ regulas ejus scriptis aptando, ut compertum fiat quænam fuerit SAPIENTIS intentio, quænam instrumenta ad illam complendam adhibita, quantum denique ratio qua illam perfecit ad scientiarum ac religionis incrementum contulerit.

Hic, ne quis credat Commentarium neglecturum quidquid homines doctrina præclari memoriæ prodiderunt et

quotidie produnt, quo facilius PHILOSOPHI scripta interpretentur, vel recondita doctrina ab iisdem eliciatur, liceat nobis profiteri non solum veterum et recentiorum scripta, quæ ad Divum Thomam pertinent, illud lucrifacturum, verum etiam funditus inquisiturum traditiones philosophicas Academiarum, quæ Thomisticæ ab eo nomine evulgantur.

Ex sexdecim paginis quibus pars quæque menstrua constabit, octo, quæ erunt mediæ, ad interpretationem alicujus operis PHILOSOPHI impenduntur : quæ supererunt ad expositionem et declarationem alicujus doctrinæ fundamentalis vel difficilioris, sive ad eorum commemorationem, artis criticæ vel historiæ ope, qui maxime vel interpretatione vel obtrectione in eundem claruerunt, vel ad conficiendam, majori qua poterit cura, analysim operum, quæ in Angelicum Doctorem nostris diebus evulgata fuere.

Et sicuti ad excitandos animos studio scriptorum Angelici Doctoris, quam maxime conferunt laudes in dies magis magisque evulgatæ, pretium operis erit lectorem monere de progressu, uti dicunt, Thomistico, exponendo quantum in Scholis, Academiisque ecclesiasticis et profanis proficiat nostra potissimum in Europa.

Hinc etiam Commentarii institutum et pro viribus operam adjicere ut Academiæ, quæ Angelici Doctoris doctrinam enucleent, frequentes constituentur et quæ jam pridem constitutæ fuere in dies florescant, et sic vota compleantur, quæ de his cœtibus instituendis SS. D. N. LEO XIII in Litteris ad universos catholici orbis Ordinarios per Em. LAURENTIUM NINA datis promittit; quamobrem cujusvis Thomisticæ Academiæ, elucubrationes (1) Commentarium

1. Libenter acceptabimus et eas elucubrationes, quæ, ne nimium temporis teratur, Italico, Hispanico, Germanico vel Gallico idiomate exaratæ fuerint, et curabimus ut ad nostræ ephemeridis usum in Latii linguam fideliter transferantur.

nostrum non tantum innuet, sed et in compendio redactas evulgabit, et, si operis naturæ congruant, integras in lucem edet. Propterea cum Commentarium hoc modo manifestet progressus, quos in catholico orbe Aquinatis doctrina quotidie facit, dici poterit et reipsa erit *Academiarum*, quæ a S. Thoma nomen ducunt *echo fidelis*.

In his præstandis perpetuo præ oculis habendum curabimus S. Thomæ exemplum, quod summis laudibus in sua Constitutione *Sollicita*, Indici librorum prohibitorum præfixa, SS. Pontifex Benedictus XIV effert, catholicisque scriptoribus imitandum proponit, modum commendans id defendendis opinionibus et christianam in scribendo moderationem. *Angelicus scholarum princeps*, inquit doctissimus Pontifex, *Ecclesiæque Doctor S. Thomas Aquinas*, dum tot conscripsit numquam satis laudata volumina, varias necessario offendit Philosophorum, Theologorumque opiniones, quas veritate impellente refellere debuit. Ceteras vero tanti Doctoris laudes id mirabiliter cumulat, quod adversariorum neminem parvipendere, vellicare aut traducere visus sit, sed omnes officiose ac perhumaniter demereri; nam si quid durius, ambiguum, obscurumve eorum dictis subesset, id leniter benigneque interpretando, emolliebat atque explicabat. Si autem religionis ac fidei causa postulabat, ut eorum sententiam exploderet ac refutaret, tanta id præstabat modestia, ut non minorem ab iis dissentiendo, quam catholicam veritatem asserendo, laudem mereretur. Qui tam eximio uti solent, ac gloriari Magistro, ii sibi ad æmulandum proponant tanti Doctoris in scribendo moderationem, honestissimamque cum adversariis agendi rationem. Hisce principiis insistentes aliorum opiniones debita existimatione habituros profiteamur, et ab omni controversia, quæ a christiana caritate nos abducere possit, abhorrentes, veritatem, quacumque ex parte eluceat, secuturos.

Id opus, qua fulget Auctor sapientia maximos inter

Philosophos et Theologos, non iis solum, qui Philosophiæ et Theologiæ animum apposuerunt, quam maxime proderit, verum etiam Seminariorum alumni, quibus potissimum intendit, supplens quodammodo Magisterii defectui, quo hujus Ecclesiæ Doctoris scripta explicentur, quod summo pere ad sacras scientias introspectandas conferret, et mentes ad contemplationem exercendas, quodque statui in plerisque ecclesiasticis institutis nullo modo possit.

Opus satis grande et difficultatis plenum, ad quod perficiendum pro virili parte contendentibus nobis exitus argumentum felicis extant ALOYSIUS FILIPPI Archiepiscopus Aquilanus, ÆGIDIUS MAURI Episcopus Reatinus, ALOYSIUS ROTELLI Episcopus Faliscodunensis, FRANCISCUS BATTAGLINI Episcopus Ariminensis, PIUS ALBERTUS DEL-CORONA Episcopus Drasensis i. p. i., Coadjutor S. Miniati, aliique dignitate et scientia præclari, qui non tantum opus adprobarunt, verum etiam se adjutores et socios sponderunt et auctoritas Episcopi nostri JOANNIS BAPTISTÆ SCALABRINI, qui vix hujus dioceseos regimine suscepto, unum ducem in Scholis D. Thomam haberi decrevit et nos ad hoc opus, quod præcipuo favore adaugere promisit, quam vehementissime hortatus est, et præ cæteris LEO XIII Pontifex Maximus, qui, studio nostro cognito, eidem sua Apostolica Benedictione fausta est adprecatus.

Latii linguam sibi jure vindicat opus nostrum, non solum argumenti specie de quo agit, verum etiam operis institutione, ut sit adjumentum, et quasi instrumentum mutuis institutis et Academiis Thomisticis, quæ apud nos et apud externos habentur, et ut ad veritatis inquisitionem, quam latissime possit, consociatio aptetur, quæ nostra ætate disciplinis addita, quæ vulgo positivæ nuncupantur, eas ad magnum incrementum evexit.

Ut Commentarii finem assequamur, pretium censuimus esse statuendum, quo facile a quovis comparari possit.

Primo singulis tantum mensibus Commentarium in lucem edetur; si autem consociorum numerus ita creverit, ut sumptus typographicos collecta pecunia superet, curabimus ut bis in mense, non immutato pretio pervulgetur. Socii quantocius nomina proponant, et editio incipiet simul ac consociorum numerus sufficiet sumptibus exæquandis; consocii vero, primo fasciculo accepto, ad Directionem pretium constitutum mittent.

*Placentiæ, die 24 Decembris 1879.*

DIRECTORES

---

## ITALIE

---

*Lettre de M. PÉMARTIN, secrétaire général,  
à M. FIAT, Supérieur général.*

Lorette, le 29 décembre 1879.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plait!*

Tout en m'occupant de la rédaction d'un rapport détaillé sur la mission que vous m'avez confiée, je profite d'un peu de loisir, pour vous envoyer un rapide aperçu d'un voyage qui touche à sa fin.

Le 16 octobre, je quittai Paris pour me rendre en Orient, et visiter nos deux provinces de Constantinople et de Syrie. De Vienne, où je passai le dimanche, je me rendis à Bucharest, et ensuite à Varna, où je saluai, par la pensée, les tombes des missionnaires et des filles de la Charité, victimes du choléra de 1854, morts en soignant nos soldats. A 10 heures du soir nous nous embarquions sur la mer Noire, et le lendemain jeudi 23, nous entrions dans le Bosphore. J'avais lu de féériques descriptions vantant la merveilleuse beauté de ses deux

rives : je reconnus alors qu'elles demeuraient bien au-dessous de la vérité.

Il était cinq heures du soir, quand le paquebot laissa tomber son ancre au milieu d'un nombre considérable de barques qui venaient chercher les voyageurs. J'aperçus avec plaisir celle que montaient nos confrères ; quelques instants après je me trouvai au milieu de la famille de Saint-Benoît, dont la cordiale hospitalité me faisait oublier les fatigues du voyage.

Conformément aux instructions reçues, je commençai mon travail et je pus, à la fin de la visite, constater que les œuvres de la double famille de saint Vincent, conformes à l'esprit de leur vocation, rendent de grands services, surtout aux classes déshéritées.

Les missionnaires et les Sœurs jouissent de l'estime et de la confiance de nosseigneurs les Evêques de ces contrées ; c'est de la bouche de ces vénérés prélats que j'ai en la consolation de l'apprendre.

Témoins du zèle et du dévouement avec lesquels les membres des deux familles de saint Vincent ne cessent de se prodiguer, les représentants de la France comprennent qu'il est de leur devoir de prêter un bienveillant concours à ceux de leurs compatriotes qui font vraiment honneur à leur patrie, en travaillant à la faire connaître et à la faire aimer.

Les autorités turques elles-mêmes admirant un dévouement qu'elles sont impuissantes à s'expliquer, mais auquel elles rendent hommage, se font un honneur de nous témoigner leur estime et leur reconnaissance. Les filles de la Charité de Tripoli en recevaient dernièrement une preuve éclatante, le Pacha, gouverneur de la Province, leur ayant fait obtenir pour leur maison, gratuitement et à perpétuité, une importante concession d'eau.

Dans ce court exposé, il ne m'est pas possible de donner

des détails sur les œuvres auxquelles se livrent les nombreuses filles de la Charité des huit maisons de Constantinople. Prochainement du reste, nous aurons l'occasion d'en parler, en donnant l'historique des maisons des provinces de Constantinople et de Syrie depuis leur fondation. Qu'il me suffise de dire, à la gloire de Dieu et de la charité catholique, que dans tout l'Orient il se fait un bien immense, presque sans autres ressources que les aumônes confiées par les âmes généreuses aux sœurs, dont elles savent apprécier, et le zèle prudent, et l'ingénieux dévouement.

Le samedi, 8 novembre, bénissant Dieu du bien que j'avais constaté, je quittai Constantinople pour me rendre à Salonique, où j'arrivai le mercredi 12.

Nos confrères desservent la paroisse des catholiques latins et dirigent une école. Les Sœurs sont chargées des classes, de l'hôpital et du dispensaire, où des centaines de malades viennent chaque jour recevoir des remèdes et des soins que nul autre ne songerait à leur donner. Dieu seul sait les consolations que procure ce pénible, mais consolant ministère. Quelques semaines plus tard, à Damas, j'eus la preuve de la profonde reconnaissance que gardent quelques-uns de ceux qui ont été soignés par les sœurs. M. Najean, qui était indisposé, fit appeler pour le consulter un médecin de passage à Damas et qui occupe une haute position à Constantinople, où il est regardé comme une notabilité médicale. Comme il sortait de la chambre de notre cher malade, je le remerciai de son zèle et de sa bienveillance. « Ne me remerciez pas, me dit-il, j'ai une vieille dette à acquitter, et je ne fais que mon devoir en soignant les missionnaires et les sœurs. Gravement atteint du typhus à Salonique, il y a quelques années, abandonné de tous, je ne dus mon salut qu'au zèle charitable des bonnes sœurs. »



De Salonique je partis pour Smyrne en traversant l'archipel et côtoyant à chaque instant les îles autrefois fameuses, qui réveillent dans l'esprit du voyageur les souvenirs classiques.

Le missionnaire trouve plus de suavité à se rappeler le voyage en ces lieux du premier et du plus illustre des missionnaires ; ce que les actes des apôtres et la tradition rapportent, offre un plus puissant intérêt que les plus harmonieux récits des poètes. Salonique, Athènes, Ephèse, les îles de l'Archipel font revivre le souvenir de saint Paul, et la pensée des œuvres du grand apôtre domine et fait pâlir les travaux plus ou moins fabuleux des héros qui ont illustré la Grèce.

Le dimanche, 16 novembre, dans la matinée, nous arrivons à Smyrne. Comme à Constantinople et à Salonique, nos confrères chargés de la direction du Collège, s'occupent de l'éducation de la jeunesse, l'une des fins pour lesquelles nous avons été établis en Orient. Dans leur Église du Sacré-Cœur, comme nos confrères de Constantinople dans celle de Saint-Benoît, ils exercent le saint ministère, s'occupent de la direction des filles de la Charité et de toutes les œuvres que celles-ci ont fondées.

Les Sœurs ont dans l'intérieur de la ville Smyrne, quatre maisons, dans lesquelles elles sont heureuses de prodiguer les soins les plus dévoués à toutes les misères, si nombreuses et si délaissées dans ces belles contrées. Je ne puis résister au désir de signaler l'œuvre des catéchismes des pauvres, établie dans la maison de Marie. On avait constaté que, soit honte de paraître à l'église avec de misérables haillons, soit indifférence, la plupart des enfants pauvres qui quittaient les classes se contentaient d'une messe basse, si tant est qu'elles y assistassent, mais n'entendaient jamais aucune instruction, et retombaient promptement dans une ignorance

absolue des vérités essentielles au salut. On résolu alors de les réunir le dimanche dans une salle des classes externes pour leur faire le catéchisme ; on comptait sur une soixantaine. Cent cinquante sont inscrites, un nombre égal a été refusé, faute d'emplacement. Après la récitation du chapelet, instruction, interrogations pour s'assurer de l'attention et savoir si on a été compris, puis appel nominal, et tous les six mois distribution de récompenses : vêtements, linge, chaussure. Cette distribution nécessite une dépense de dix francs environ par personne, et l'œuvre n'a d'autres fonds que sa confiance en la bonne Providence, qui jusqu'à présent n'a jamais fait défaut.

Les maisons de Bournabat et de Boudja sont à une petite distance de la ville ; les écoles qui s'y trouvent préservent un grand nombre de jeunes filles, qui seraient exposées à perdre la foi dans les écoles protestantes.

Fondée par Mgr Spaccapietra en 1868, la maison d'Aïdin, située à soixante lieues de Smyrne, nous intéressait à double titre, et par son isolement et par les difficultés qu'avait rencontrées cette œuvre. Le mardi, 18 novembre, nous partîmes à 9 heures du matin. Nous traversâmes d'immenses plaines, incultes pour la plupart, mais dont le sol révélait la fertilité par les riches plantations de vignes et de figuiers qui reposaient agréablement la vue dans les parties habitées. A quelques heures de Smyrne, on nous indiqua une importante concession faite par le Sultan à M. de Lamartine. Mais après plusieurs essais infructueux, tous les européens, qui ne succombèrent pas à la fièvre, quittèrent le pays dans lequel ils désespéraient de s'acclimater.

Vers midi nous aperçûmes les ruines d'Éphèse : nous les saluâmes avec respect. Trois heures après nous arrivions à Aïdin. Notre visite tout-à-fait inattendue causa une véritable joie. Nous-mêmes, nous étions heureux en

entrant dans la classe et dans l'asile, d'entendre des chants français dans une ville entièrement turque.

La pauvreté de la maison et le dévouement des sœurs nous touchèrent plus que nous ne saurions le dire. Nous revînmes à Smyrne le mercredi soir, pour assister à une petite fête de famille, au Koulah. Les enfants célébraient la fête de leur bonne supérieure ; nous fûmes heureux de joindre nos vœux à ceux des orphelines.

Le samedi 22, je quittai Smyrne, et je m'embarquai pour Beyrouth, où j'arrivai le 26 au matin. J'y trouvai bien vivant le souvenir de plusieurs vénérables missionnaires, M. Leroy, M. Amaya, Mgr Bel.

Les œuvres de la Mission se trouvent toutes réunies dans un vaste rectangle. La gauche est occupée par l'église et l'habitation des missionnaires. Derrière l'église, et lui faisant suite, se trouve l'hôpital. A la suite de l'hôpital et à l'angle correspondant à l'Église, l'orphelinat construit en 1861 pour abriter les orphelins recueillis après les massacres de Damas. A la droite de la maison des missionnaires, se développe la façade de la Miséricorde.

Dans cette maison sont réunies des œuvres nombreuses : pensionnat, école normale, orphelinat, plusieurs ouvroirs, des classes qui reçoivent de 800 à 900 enfants. Il y a encore une très florissante association d'Enfants de Marie.

De l'hôpital je me rendis au dispensaire fréquenté par un grand nombre de malades de toute race et de toute nation. L'orphelinat renferme 170 enfants. A une demi-heure de la ville, dans un endroit appelé Raz-Beyrouth, se trouve une troisième maison de cinq sœurs, qui ont trois classes et un ouvroir.

Les filles de la Charité, à Beyrouth comme dans tout l'Orient, trouvent dans le dévouement des missionnaires les secours dont elles ont besoin pour la direction de toutes ces œuvres : catéchismes, préparation à la première com-

munion, confessions, catéchismes de persévérance. C'est un grand travail, et la connaissance pratique de l'arabe est absolument nécessaire pour le faire.

De Beyrouth je me rendis à Antoura. Nous suivons d'abord le rivage, et pour que nos montures n'enfoncent pas dans le sable, nous longeons la partie rendue plus résistante par le flot qui vient la baigner et expire à nos pieds. Puis nous gravissons ces pentes abruptes, route étrange, d'un côté limitée par la muraille de granit, de l'autre surplombant sur les flots, tellement étroite que le rocher est profondément creusé par les fers des chevaux qui depuis des siècles posent le pied sur l'empreinte laissée par leurs devanciers. A mesure que nous montons, un magnifique panorama se déroule sous nos yeux, nous apercevons enfin Antoura, délicieux séjour, entouré d'une gracieuse couronne de verdoyantes collines.

Quelle joie, après quatre heures de fatigues, de se trouver au milieu d'une famille de frères, dans un établissement français, au milieu des montagnes du Liban.

Une brillante réception était préparée ; plusieurs discours, prononcés par les élèves du collège, exprimèrent, en d'excellents termes, leurs sentiments de gratitude pour leurs maîtres et pour la France, et donnèrent la mesure de leur aptitude et de leurs succès.

Je fus grandement édifié, en assistant à la messe, de constater la parfaite tenue et la piété des élèves, auxquels je fus heureux d'adresser quelques paroles d'édification. C'est avec un véritable intérêt que je visitai cet établissement, d'où sont sortis tant de jeunes gens qui lui ont fait honneur par leur foi, aussi bien que par les services rendus à leurs pays, dans les diverses conditions où la Providence les a placés. En ce moment Antoura compte 177 élèves.

Le Dimanche, 30, je me rendis à Zouck pour visiter

l'établissement des filles de la Charité, et j'y admirai une chapelle gothique, d'un très bon style, œuvre de notre frère Léonard Delanuit.

Après trois jours passés à Antoura, le lundi, 1<sup>er</sup> décembre, je quittai cette résidence en compagnie de M. Baget, pour me rendre à Tripoli. Suivant l'usage du pays, les montures n'avaient que des bâts en place de selle ; coutume peu commode et qui expose à plus d'un accident. A midi nous étions à Djebel, l'ancienne Biblos, où les ouvriers d'Hiram coupèrent et préparèrent les cèdres qui devaient entrer dans la construction du temple de Salomon. A 7 heures du soir nous arrivons à Batroun, autrefois Botrys. A l'entrée de la ville nous rencontrons un prêtre maronite qui nous accueille avec la plus grande cordialité, nous conduit à sa demeure et nous offre l'hospitalité. Il fut longuement question de M. Poussou, dont le souvenir vit encore dans ces bonnes et simples populations ; on nous raconta que, pendant une mission qui commençait fort mal, M. Pinna, voyant l'église déserte, eut la pensée de prendre une clochette et de l'agiter dans toutes les rues de la ville. Les enfants d'abord, puis les grandes personnes se mirent à sa suite, et quand l'escorte fut assez nombreuse, il rentra à l'église qui se trouva pleine. La mission continua et eut un plein succès.

Le mardi 2, à trois heures du matin, nous remontâmes à cheval et vers midi nous arrivâmes à Tripoli, où les missionnaires aidés de deux prêtres maronites, donnent des missions. Dieu seul connaît la consolation qu'il donne aux missionnaires, et les bénédictions qu'il répand sur les âmes (1). Les filles de la Charité s'occupent des classes, de l'ouvroir, et ont un orphelinat. Là, comme ailleurs, elle rendent bien des services, surtout aux enfants maro-

(1) Une lettre de M. Bajet nous fait connaître ces heureux résultats.

nites auxquels pendant l'hiver elles apprennent le catéchisme, et qu'elles préparent à la première communion. Ces pauvres enfants, que la misère et la rigueur de la saison chassent du Liban, se retirent dans les grottes qui environnent la ville.

Le mercredi soir je m'embarquai pour Beyrouth, où j'arrivai le jeudi. Le lendemain, 5 décembre, je partis pour Damas, où je séjournai le samedi et le dimanche. Damas est une magnifique ville orientale presque entièrement musulmane ; mais, encore ici, le bien ne peut être réalisé que par des prodiges de dévouement et de charité, qui seuls peuvent triompher du fanatisme turc. Les classes tenues par nos confrères contiennent deux cents élèves entassés dans un local insuffisant. Les sœurs s'y livrent avec fruit et bénédiction à toutes les œuvres de leur vocation. Les ruines amoncelées conservent toujours présent le souvenir des massacres et des dévastations de 1860.

Abd-el-Kader, auquel les filles de la Charité durent leur salut en cette circonstance, continue à se montrer très bienveillant pour elles et les missionnaires qui ont la facilité de le visiter de temps en temps. Quand j'arrivai le bruit de sa mort avait couru ; lui-même l'avait appris par les journaux, et il trouvait la chose d'autant plus plaisante qu'il se portait à merveille.

Dans la nuit du dimanche 7, je partis de Damas, et le mardi 9, je m'embarquai sur un paquebot anglais qui, en passant par Chypre, se rendait à Alexandrie.

C'était la troisième fois que je visitais Alexandrie. Depuis mon premier voyage, en 1861, dix-neuf ans s'étaient écoulés et je pus constater que les œuvres s'étaient développées dans les proportions les plus larges et les plus consolantes.

Les premiers missionnaires M. Poussou, M. Leroy, et le frère Jean Granotier arrivèrent en 1844. Ils condui-

saient une colonie de sept filles de la Charité, pour l'hôpital et les écoles.

Les missionnaires et les filles de la Charité furent établis à Alexandrie par le Saint-Siège, pour y être chargés de l'éducation de la jeunesse, comme l'indique une lettre de S. E. le cardinal Franzoni à Son Excellence M. le comte de la Tour-Maubourg, ambassadeur de France à Rome.

Rome, 21 juillet 1841.

Monsieur le Comte,

En répondant à la lettre de Votre Excellence, en date du 9 de ce mois, je ne puis que lui témoigner la plus vive et la plus sincère reconnaissance pour le gouvernement de Sa Majesté Très Catholique, qui, toujours prêt à faciliter les succès du catholicisme en Orient, s'est persuadé à Messieurs les Lazaristes de se charger d'un établissement d'instruction chrétienne à Alexandrie d'Égypte. La congrégation de la Propagande, ainsi que votre Excellence dit très bien le savoir, avait pris en considération depuis quelque temps un projet aussi important et avait même décidé, dans une réunion solennelle des membres qui la composent et en décrétant la fondation d'un collège pour l'éducation de la jeunesse à Alexandrie, d'en confier la direction à Messieurs les Lazaristes.

..... Ce n'est donc pas sans éprouver la plus grande satisfaction que je vois aujourd'hui mieux accueilli et mieux apprécié par Messieurs les Lazaristes, un projet dont la Propagande avait décidé, dès le principe, de leur confier l'exécution, et je m'en applaudis doublement.

depuis que j'ai appris que les excellentes sœurs de la Charité doivent être associées à cette œuvre, afin de procurer également aux jeunes filles les bienfaits de l'éducation.

Signé : G. F. Cardinal Franzoni.

Ce ne fut qu'en 1852 que le collège fut ouvert. Sept ans après il fut fermé, à cause de l'impossibilité où se trouvaient les supérieurs de donner un renfort de missionnaires qui était indispensable.

Il n'y avait donc à Alexandrie en 1861 que quatre œuvres : la Mission, la Miséricorde, l'Hôpital, et des orphelins dans les bâtiments autrefois affectés au Collège, orphelins recueillis à la suite des massacres de Damas, et confiés à la sollicitude maternelle des sœurs.

Mais dès 1867, sur les demandes réitérées de la colonie française, le collège avait de nouveau été ouvert, et les orphelins transférés dans un autre local. Depuis les filles de la Charité ont ouvert une nouvelle maison destinée aux enfants trouvés. Chaque jour à leur dispensaire, une foule de tous pays et de toutes langues vient chercher la guérison de ses maux; leurs classes gratuites sont remplies d'une nombreuse jeunesse à laquelle, avant tout, elles apprennent les vérités du salut, et leur orphelinat de filles abrite un nombre considérable de jeunes personnes, qui sans elles seraient exposées à toutes les souffrances et à tous les périls de la misère. Là encore j'ai entendu de la bouche du délégué apostolique les plus bienveillants témoignages pour les missionnaires et pour les sœurs.

Je quittai Alexandrie le dimanche, 21 décembre, et le jeudi suivant, jour de Noël, j'arrivai à Brindisi. Depuis une quinzaine de jours l'Archevêque de cette ville venait



d'appeler les filles de la Charité. Je ne l'appris que quelques jours plus tard. Aussitôt après avoir célébré la sainte messe, je me rendis à Bari, où je surpris agréablement nos confrères, qui ne s'attendaient pas à ma visite.

Après avoir fait halte à Bitonto et à Bisceglie, je me rendis à Lorette, où je reçus communication du désir que vous aviez, Monsieur et Très-Honoré Père, que je me rende à Rome.

Déjà, en traversant l'Italie, j'avais pu constater avec joie que, malgré la dispersion de toutes les communautés religieuses, les filles de la Charité y sont demandées même par les municipes, — ce qu'en France nous appelons les communes. — Ce sera une consolation pour votre cœur d'apprendre qu'en Italie comme en Orient, ainsi qu'm'en ont rendu témoignage plusieurs vénérables prélats très-heureux de les posséder dans leurs diocèses, et très-reconnaissants du bien qu'elles font, les filles de la Charité, fidèles à leur vocation, travaillent avec zèle et succès.

7 Janvier. — J'arrivai à Rome le mercredi matin 31 décembre. Presque tous nos confrères se trouvaient réunis à Saint-Sylvestre, au Quirinal, et j'assistai avec eux à l'office du matin dans l'Église qui était autrefois propriété de la mission et dont maintenant nous n'avons plus que la garde.

En entrant à Rome, je me rappelai les paroles de saint Vincent à M. Ducoudray : « Vous voilà donc enfin arrivé à Rome, où est le chef visible de l'Église militante, où sont les corps de saint Pierre et de saint Paul, et de tant d'autres martyrs et saints personnages, qui ont autrefois donné leur sang et employé toute leur vie pour Jésus-Christ. Oh ! Monsieur, que vous êtes heureux de marcher sur la terre où ont marché tant de grands et saints personnages ! Cette considération m'émut tellement lorsque

je fus à Rome, il y a trente ans, que quoique je fusse chargé de péchés, je ne laissai pas de m'attendrir, même jusqu'aux larmes, ce me semble. Je pense, Monsieur, que c'est cette même considération qui vous fortifia et conserva la nuit que vous arrivâtes à Rome, là où, après avoir été bien harassé par le chemin de trente milles que vous fîtes à pied, vous fûtes contraint de coucher sur la dure et de travailler tout le lendemain avec l'ardeur du soleil, pour entrer dans la ville. Oh ! que de mérites vous vous êtes acquis par ce moyen (1) ! »

Après avoir satisfait ma dévotion à Saint-Pierre, j'allai aux renseignements, désireux de trouver, s'il était possible, quelque trace du légat Montorio qui avait conduit saint Vincent d'Avignon à Rome. J'aurais éprouvé une vive satisfaction s'il m'eût été donné de découvrir la maison où avait habité notre bienheureux Père. Je ne trouvai rien ; et il est probable que le nom de ce légat n'est conservé que par les deux lettres de saint Vincent, qui l'ont fait connaître.

Je fus plus heureux pour retrouver le quartier habité par nos Confrères quand ils s'établirent à Rome en 1640. Ils logèrent d'abord *Vicolo Morone*, près le pont de Sixte, dans le Transtévère. Nous en trouvons l'indication dans le procès-verbal de la première visite faite à la maison de Rome par M. d'Horgny, le 1 juillet 1643. Lorsque M. d'Horgny revint au mois d'août 1644, pour faire la deuxième visite, il trouva nos confrères dans un autre quartier. Ils avaient loué le *palazzo* (2) *Buffalo*, sur la paroisse *delle Frate*, près de l'égout de Buffalo. Ce palais, qui n'en avait que le nom, était simplement une maison plus spacieuse que la précédente. Deux autres maisons

(1) Lettre de saint Vincent à M. Ducoudray envoyé à Rome, pour obtenir l'approbation de la Compagnie, tome 1. page 38.

(2) En Italie on donne l'appellation grandiose de *palazzo*, palais, à toute habitation d'une certaine importance.

furent successivement occupées par nos Confrères, l'une près du Champ de Mars, l'autre dans la rue Grégorienne. Enfin, en 1659, le palais Tolco, habité par le Cardinal Bagny, et situé à Monte Citorio, leur fut cédé, et c'est là qu'ils s'établirent définitivement.

C'est avec une joie indicible que je parcourus ce *Livre des Visites*, commencé à Rome en 1642, et continué jusqu'à nos jours ; et aussi le *Journal des Missions* données pendant plus de deux siècles avec des fruits bien consolants.

C'est aux plus délaissés que nos confrères consacrèrent les prémices de leur zèle, dans la campagne romaine. Voici ce que nous lisons dans Abelly (1) : « Vincent qui a toujours fait une profession particulière de pourvoir aux besoins des âmes les plus délaissées, sachant l'état dans lequel ces pauvres pâtres passaient la plus grande partie de leur vie, dont il avait connaissance, recommanda particulièrement aux prêtres qu'il envoya en Italie, de secourir et assister ces pauvres gens, et de leur donner la pâture spirituelle pendant qu'ils s'occupaient à donner la corporelle à leurs troupeaux. Il avait d'autant plus de compassion pour eux, et de désir qu'ils fussent assistés, qu'il honorait avec plus de dévotion leurs emplois, quoique bas et abjects selon les hommes, une des plus excellentes qualités du Sauveur du monde, qui se nomme par excellence dans l'Évangile *le bon Pasteur*, et qui a transmis cette qualité en tous ceux auxquels il a confié la conduite de son bercail, qui est l'Église, et particulièrement en celui qui est le premier et le chef de tous les fidèles, c'est à savoir, le Souverain Pontife.

Ces bons missionnaires ayant reçu une telle recom-

(1) Liv. IV, chap. 3.

mandation de la part de leur père, et y étant d'ailleurs assez portés par leur propre zèle, pensèrent par quel moyen ils pourraient travailler à l'instruction de ces pauvres pâtres. Ils reconnurent bien d'abord, qu'il n'y avait pas moyen de les assembler dans aucune église, pour les prêcher et catéchiser, comme l'on fait dans les autres missions, attendu qu'ils ne pourraient jamais se résoudre de quitter leurs troupeaux, et qu'il ne serait même pas raisonnable de l'exiger d'eux, à cause des inconvénients qui en auraient pu arriver. Mais la charité leur suggéra, en cette rencontre, le meilleur expédient, qui fut d'aller attendre tous les jours, sur le soir, ces pauvres pâtres, lorsqu'ils retournaient en leurs cabanes, et de passer la nuit avec eux, pour prendre occasion de leur parler et de les instruire ; à quoi le temps de carême leur sembla aussi le plus propre pour obtenir d'eux une plus facile audience. Suivant donc cette résolution, s'étant partagés pour faire plus de fruit, ils s'en allèrent un en chaque cabane, où ils les attendaient le soir, à leur retour, et là ils tâchaient de s'insinuer doucement dans leur esprit, leur disant d'abord qu'ils ne venaient pas pour leur rien demander, mais plutôt pour leur faire du bien, et les priaient, à cet effet, d'agréer qu'ils passassent la nuit avec eux. Pendant qu'ils préparaient leur souper, ils les entretenaient des choses nécessaires à leur salut, les instruisant des principales vérités de la foi, des dispositions requises pour recevoir dignement les sacrements, particulièrement ceux de la Pénitence et de l'Eucharistie, comme aussi de la manière de bien vivre et de s'acquitter de toutes les obligations d'un chrétien. Et quand l'heure de prendre le repos était venue, ils les faisaient prier Dieu, et ensuite ils se couchaient auprès d'eux, sur quelques peaux de brebis, et souvent à plate terre. Après avoir continué, à diverses

reprises, ces instructions, les voyant suffisamment préparés, ils les recevaient au sacrement de Pénitence et leur faisaient faire de bonnes confessions générales, de nuit ou de jour, selon leur commodité. Et lorsqu'ils avaient rendu le même office de charité dans toutes les cabanes des environs, ils les assemblaient tous, un jour de fête ou de dimanche, en la plus prochaine chapelle y en ayant quelques-unes dans ces vastes campagnes, et là, ils célébraient la sainte messe, leur faisaient une exhortation, et leur donnaient à tous la sainte communion. Après quoi ces pauvres pâtres, à l'imitation de ceux qui vinrent adorer Jésus-Christ dans la crèche, s'en retournaient louant et glorifiant Dieu, et le remerciant des grâces que sa miséricorde leur avait faites par l'entremise de ces bons missionnaires, qui continuent encore de temps en temps à leur rendre cette charitable assistance. »

Citons un détail touchant, consigné dans le *Journal des Missions*. A Porciniano, en 1643, les missionnaires préparèrent à la fête de Noël trois cents bergers, qui eurent la joie d'entendre la bonne nouvelle comme ceux de Bethléem.

En attendant l'audience du Souverain Pontife, j'étudiais les documents qui ont été conservés à Rome, avec un soin religieux, et qui présentent le plus grand intérêt pour l'histoire de la Congrégation.

M. Le Breton le premier supérieur avait succombé victime de son dévouement. Saint Vincent fait son éloge dans sa lettre du 19 novembre 1641, à M. Codoing : « En perdant M. Le Breton, nous avons beaucoup perdu selon le monde. Plusieurs me mandent des merveilles de ses travaux et des bénédictions que Notre-Seigneur y donnait; mais il me semble que ce saint homme fera pour nous plus au ciel qu'il n'eût fait sur la terre, et que si Dieu nous veut à Rome, il fera, par ses prières, réussir cet établissement, à moins que les péchés de Vincent qui est le

plus méchant de tous les hommes, ne l'empêchent (1). »

M. Le Breton, fut remplacé par le supérieur d'Annecy, M. Codoing, qui joignait à un zèle éclairé et prudent le grand avantage d'avoir exercé toutes les fonctions de la Compagnie. Sainte Chantal faisait de lui le plus grand cas, elle disait à saint Vincent : « le supérieur des missionnaires (2) est, de vrai, un homme capable de cette charge. » En 1645, M. d'Horgny succéda à M. Codoing.

Conduit par M. Portail qui en 1646 vint faire la visite de la maison de Rome, M. Alméras en prit la direction. Appelé en France par saint Vincent, pour assister à une assemblée des principaux supérieurs, qui se tint à Saint-Lazare en 1651, M. Alméras fut nommé supérieur de Saint-Charles et remplacé à Rome par M. d'Horgny, qui prit une seconde fois la direction de la maison.

M. Berthe succéda en 1653 à M. d'Horgny; deux ans après sur l'ordre du Roi, il dut rentrer en France avec les missionnaires français, parce que, à la demande du Souverain Pontife, le cardinal de Retz, disgracié, avait reçu l'hospitalité chez nos confrères de Rome. Bientôt le cardinal Mazarin ayant annoncé à saint Vincent que le Roi autorisait le retour à Rome d'un missionnaire français, M. Jolly fut envoyé en 1655 avec le titre de supérieur.

On le voit, pour établir les œuvres de la Congrégation dans la ville éternelle, saint Vincent avait choisi des hommes d'élite, parfaitement dignes de sa confiance.

Le dimanche matin, 4 janvier, je reçus avis que Sa Sainteté voulait bien nous admettre à l'audience le lendemain lundi, à 11 heures. A l'heure dite, nous nous rendions au Vatican. Nous traversâmes trois grandes salles

(1) Lettre de saint Vincent à M. Codoing, tome 1, page 379.

(2) Lettre de sainte Chantal 1640. — Tome VIII, page 222. Plon, éditeur. — Nous avons trouvé dans cet ouvrage, plusieurs lettres fort intéressantes de sainte Chantal à saint Vincent de Paul.

déjà pleines de pieux pèlerins qui avaient obtenu une audience générale. Introduits dans la première salle, voisine des appartements du Pape, nous trouvâmes une douzaine de personnes, des religieux, des prêtres, et une famille anglaise, les parents de l'Evêque de Manchester, qui les accompagnait.

A midi et demi on nous communique l'annonce impatientement attendue : le Saint Père va venir.

En effet, il arrive, précédé des Gardes-Nobles, des Camériers et des Prélats. Puis, le cortège restant un peu en arrière, le Saint Père s'avance vers la première personne qui se trouve à sa gauche. L'introduit, Monseigneur Macchi, dit en quelques mots le nom du visiteur et l'objet de l'audience, puis s'éloigne.

Notre tour arrive : la bienveillance avec laquelle Sa Sainteté parlait à chacun était bien propre à nous encourager. Monseigneur Macchi dit au Saint Père : « Voici le Procureur général de la Congrégation près le Saint Siège et le Secrétaire général qui vient de remplir une mission en Orient. » Je baise avec un respect filial et une pieuse vénération la main de celui que nous appelons *notre Saint-Père* et qui est le Vicaire de Notre Seigneur sur la terre.

Sa Sainteté m'invite à parler, et je dis qu'« envoyé par le Supérieur Général de la Congrégation pour visiter les maisons de la Compagnie en Orient, j'ai reçu, avant de rentrer à Paris, l'ordre de venir à Rome. Le Supérieur Général ne pouvant s'y rendre, à raison des circonstances dans lesquelles se trouve la France, me charge d'exprimer à Votre Sainteté les sentiments du respect, de l'obéissance et du filial dévouement du Supérieur Général et de sa double famille pour Votre Sainteté. » — « Bien, bien, j'ai gardé bon souvenir de la visite de M. Fiat à Rome ; il vient de m'écrire une bonne lettre dans laquelle il a épar-

ché tout son cœur et qui m'a fait bien plaisir» (1). J'ai ajouté que dans une circulaire, M. le Supérieur Général avait fait connaître aux missionnaires son désir de les voir se conformer en tout à l'enseignement philosophique de saint Thomas. En écoutant ces paroles, le Saint Père souriait avec bonté.

Je priai alors Sa Sainteté de vouloir bien accorder une bénédiction spéciale au Supérieur Général de la Congrégation de la Mission et à la Supérieure Générale de la Compagnie des filles de la charité, afin que la double famille de Saint Vincent, fidèle aux enseignements de son fondateur, continue à travailler avec fruit à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes.

« Oh! de bien bon cœur, » répondit le Souverain Pontife; et j'eus la consolation de sentir cette main auguste se reposer sur ma tête et me bénir.

Ma mission étant terminée, je me dispose à quitter Rome.

En attendant que je puisse vous les redire de vive voix, daignez agréer les sentiments de respect et d'affectueux dévouement avec lesquels je demeure, en l'amour de Notre Seigneur et de Marie Immaculée,

Monsieur et très-honoré Père,  
votre très humble et obéissant serviteur,

J.-B. PÉMARTIN.

*I. p. d. l. M.*

#### MAISONS DES FILLES DE LA CHARITÉ DANS LE LEVANT

##### TURQUIE D'EUROPE

1839. Constantinople, Galata Providence, sœur Ville, Visitatrice.  
1846. Constantinople, hôpital français, sœur Merlis.

1847. Bébeck, Crèche, sœur Mahéo.  
1855. Salonique, maison de Charité, sœur Auclair.  
1856. Constantinople, hôpital de la Paix, sœur Liniers.

(1) Nous reproduisons cette lettre page 24 des Annales.



1865. St-Vincent de Macédoine, colonie agricole, sœur Morel.  
1866. Constantinople, hôpital municipal, sœur Gain.  
1869. Constantinople, hôpital allemand suisse, sœur Müller.  
1870. Constantinople, orphelinat St-Joseph, sœur Renault.  
1872. Constantinople, hôpital des artisans, sœur Angot.  
1874. Constantinople, orphelinat autrichien, sœur Kolberg.

GRÈCE

1841. Santorin, maison de charité, sœur Gillot.

ÉGYPTE

1844. Alexandrie, hôpital européen, sœur Péreymond.  
1845. Alexandrie, Miséric., sœur Marcotte.  
1871. Alexandrie, orphelinat des garçons, sœur Lazaroviez.  
1878. Alexandrie, Enfants-trouvés, sœur Leroy.

TURQUIE D'ASIE

1839. Smyrne, maison de Marie, sœur Mairat.

1854. Smyrne, hôpit. français, sœur Reysset.  
1856. Bournabat, maison de Charité, sœur Dumetz.  
1865. Smyrne, hôpital St-Antoine, sœur Apack.  
1868. Aïdin, maison de Charité, sœur Descovich.  
1875. Smyrne, orphelinat Saint-Joseph, sœur Martinière.  
1875. Brousse, maison de Charité, sœur Fine.  
1876. Boudjâ, maison de Charité, sœur Darguesse.

SYRIE

1847. Beyrouth, Miséricorde, sœur Gélas.  
1860. Beyrouth, orphelinat, sœur Meyniel.  
1863. Tripoli, maison de Charité, sœur Ramel.  
1868. Damas, maison de Charité, sœur Minart.  
1870. Zouck-Mikael, maison de Charité, sœur Billy.  
1879. Raz-Beyrouth, école, sœur Thomas.

## PROVINCE D'ESPAGNE

---

*Lettre de ma sœur DELAAGE à la très-honorée Mère JUHEL,  
Supérieure générale.*

Lorca, 12 novembre 1879.

MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,

*La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais !*

J'étais à Madrid où j'ai eu le bonheur de voir Monsieur notre T.-H. Père, lorsque votre excellente lettre du 28 octobre arrivait à Lorca ; et pour répondre à votre désir, je viens aujourd'hui vous donner des détails sur la terrible inondation qui a eu lieu dans notre province de Murcie.

Lorca est un pays presque exclusivement agricole, où il n'y a ni industrie, ni chemins de fer, et par suite fort peu commerçant ; de plus la sécheresse de plusieurs années consécutives rendait ce pays très pauvre ; aussi appréhendait-on beaucoup de misère pour l'hiver prochain, lorsque le 14 octobre vers 3 heures du soir, tout-à-coup la pluie tombe par torrents, l'orage gronde, des éclairs répétés sillonnent les nues et tout nous annonce une terrible *crecida de agua* (inondation) de la rivière ordinairement à

sec, mais débordant ce jour-là sur la ville et les environs, à cause des pluies torrentielles qui se précipitaient avec force sur nous des montagnes éloignées. Spontanément tout le personnel de la maison, malades, enfants, au nombre d'environ huit cents, met toute sa confiance dans le cœur de notre immaculée Mère, et je monte au deuxième étage pour me rendre mieux compte du danger, qui n'était pas imminent pour nous, grâce à Dieu, puisque les eaux n'arrivaient qu'à trois cents pas environ de la maison.

Mais quelles scènes dans les rues!.. des familles en désordre, des mères surtout couraient en criant vers leurs enfants dispersés... les eaux croissaient de plus en plus, bientôt elles s'élevèrent à la hauteur de huit à dix mètres, leurs mugissements s'entendaient au loin et l'on aurait dit une véritable mer en courroux, entraînant avec une force impétueuse, durant des heures entières, des maisons et leur contenu, des portes, des arbres, tous les poteaux du télégraphe, des récoltes entières, des chariots, des animaux en masse et, ce qu'il y avait de plus déchirant, des cadavres en grand nombre dont plusieurs sont allés se perdre jusque dans la mer... Pauvres âmes! dans quel état étaient-elles? Voilà bien le côté le plus triste de cet événement. Ici l'inondation s'est prolongée bien avant dans la nuit: nuit et journée à jamais mémorables, où nous avons eu sous les yeux des scènes de toutes sortes. Vous me permettrez, ma très-honorée Mère, de ne rapporter ici que les plus saillantes.

Vers trois heures du matin, les eaux ayant baissé, toute la ville, je crois, était sur pied, M. le Maire en tête, donnant ses ordres pour secourir le plus de monde possible. Alors, que se passe-t-il dans une chapelle dédiée à la Sainte Vierge? trois cents personnes, au moins, s'étaient réunies dès l'aurore pour lancer vers le Ciel, de toute l'ardeur de leurs cœurs et de leurs voix, leurs

hymnes les plus belles de reconnaissance et d'amour envers Marie Immaculée, qui les avait sauvées du danger le plus imminent. Ces trois cents personnes, en effet, au début de l'inondation, s'étaient échappées la veille, à dos d'homme, ou sur des ânes, ou sur des ponts improvisés, de leurs pauvres chaumières qui, peu d'instant après, furent enlevées par les eaux, pour venir se réfugier dans une école nouvellement bâtie, et par cela-même assurée, pensait-on. Mais, vers onze heures du soir, tout-à-coup la maison est fortement secouée par le choc d'une énorme pierre, qui brise en passant l'un des angles de l'école. Quel coup mortel, quelles cruelles angoisses éprouvèrent ces pauvres gens tout le reste de la nuit ! là, pêle-mêle, éclairés seulement par la lueur des éclairs, appelant à leur secours notre bonne Mère du Ciel qui les a exaucés, car ils avaient en elle une foi qui sauve... Nul autre choc ne s'est répété et la maison ne s'est pas écroulée, quoiqu'au dire de tout le monde, cela aurait dû arriver.

La brèche énorme faite par la pierre est encore béante, de larges fentes sillonnent la maison qui n'est soutenue momentanément que par de très forts poteaux. Que la sainte Vierge est donc puissante et bonne !.. Plus loin, l'on rencontrait le cadavre d'une pauvre mère de famille avec ses quatre plus jeunes enfants, demeurés tellement accrochés à elle, même après leur mort, que ce tableau tirait les larmes des yeux les moins sensibles ; je vois encore ces cinq cadavres portés à l'hôpital et le pauvre père désespéré, resté veuf avec deux enfants, ayant tout perdu, sa maison, ses meubles, enfin tout. Les parents éperdus cherchaient de tous côtés quelques membres de leurs familles ; et il m'est impossible de compter le nombre de personnes venant ici réclamer ou une mère, ou un père, ou un enfant ; ils oubliaient tout, le sommeil et même la nourriture, pour venir auprès de nous

chercher une réponse de vie, mais hélas ! pour plusieurs ce fut une réponse de mort... (On portait ici tous les cadavres pour les reconnaître).

Dès quatre heures du matin du même jour, les pauvres mères de nos enfants des classes et de l'asile nous attendaient à la porte de la rue pour nous réclamer leurs enfants qu'elles croyaient morts ! aussi quels transports de joie de se retrouver ! car bien entendu, nous avions gardé ici nos chers enfants externes, habitant les quartiers exposés à l'inondation. Pauvres mères, elles nous comblaient de caresses et de baisers ! et quelle jouissance pour nous de leur rendre leurs enfants sains et saufs !..

Le 14 encore, vers sept heures du soir, arrivait à l'hôpital une pauvre femme portée par six hommes et qui semblait morte ; elle était à laver lorsqu'elle fut surprise par les eaux et sauvée par ces hommes qui nous l'apportaient sans pouls, sans mouvements, ne donnant guère signe de vie. Par ordre du médecin nous la brossons avec force, nous la couvrons de synapismes et on la saigne abondamment. Pauvre femme ! on lui trouva le scapulaire dans la bouche ! c'est donc encore à la sainte Vierge sans nul doute qu'elle doit son salut ! Comme le jour suivant la parole lui était revenue, sa famille qui n'est pas pauvre, voulait la faire transporter chez elle, mais la ressuscitée (nom qui lui reste à Lorca) s'y refusa, disant à qui voulait l'entendre, qu'ici on lui avait rendu la vie et qu'elle ne voulait pas s'en aller ; mais au bout de dix jours, son entière guérison obligea le médecin à lui donner congé de l'hôpital.

Le même soir, vers quatre ou cinq heures, le chirurgien de l'hôpital était à sa fabrique de tuiles, un peu hors la ville, lorsqu'il fut tout-à-coup envahi par les eaux : à l'instant on le hisse, non sans peine, sur le toit de la maison, où il demeura de longues heures.

entre la vie et la mort, appuyé contre le conduit de la cheminée et voyant passer et disparaître à ses pieds tout ce qu'il possédait. Multipliez ce fait par cent, par mille et plus encore, et vous aurez le chiffre des malheurs arrivés dans les trois provinces d'Almería, Alicante et surtout Murcie, la nôtre, où il y a beaucoup de victimes et des pertes immenses.

Le 15 au matin, M. le Maire venait chez nous pour nous prier de distribuer des aliments à près de cinq cents pauvres, et depuis lors, nous avons l'honneur de servir nos chers maîtres qui nous entourent tous les jours, soit pour la ration, soit pour les vêtements, soit pour que nous les consolions. Les Espagnols sont très expressifs, aussi le récit de leurs douleurs n'en est-il que plus touchant. Ces temps-ci je me suis installée à la porte, où nous avons une véritable avalanche de pauvres, pour les écouter, les consoler de mon mieux, surtout les bonnes vieilles grand'mères qui m'arrivaient très nombreuses, le lendemain de l'inondation, transies de froid et de frayeur, pour me raconter tous leurs malheurs; et leur refrain à toutes était que la Sainte Vierge les avait sauvées : pauvres gens ! je les aime beaucoup parce qu'ils aiment la sainte Vierge.

Dans la soirée je suis allée avec une de mes compagnes visiter les pauvres des quartiers inondés, et je fus témoin des terribles désastres de la veille qui arrachaient les larmes des yeux. J'entrai comme je pus dans une église, car les escaliers étaient obstrués : mais on aurait dit que ce n'était plus une église, mais un chaos d'eau, de boue, d'autels renversés, de statues nageant encore dans l'eau, de portes enlevées. L'aumônier avait eu le temps de sauver la réserve en l'enlevant... Ah ! ma très honorée Mère, qu'il faisait donc bon de prier pour tant de pauvres infortunés vivants et morts !.... Mais je m'arrête,

car il me faudrait un temps que je n'ai pas pour raconter tout ce que j'ai vu et entendu.

De Madrid, Barcelone, Carthagène et de quelques nations étrangères, entre autres de notre chère patrie, arrivent chaque jour, comme une véritable bénédiction, des secours de toutes sortes. Avant-hier il y eut une réunion de charité où j'ai dû aller : c'était un homme immensément riche qui voulut distribuer lui-même, à des milliers de pauvres, la somme de 300,000 francs ! c'était vraiment touchant de voir ce bon monsieur prodiguer lui-même toutes ses largesses, tantici que dans les autres villes qui ont souffert de l'inondation.

J'oubliais aussi de vous dire, que Sa Majesté le roi s'est rendu à Murcie, pour se rendre compte des désastres, afin de donner en conséquence des secours, mais Sa Majesté n'est pas venue jusqu'à Lorca.

J'espère recevoir des secours pour l'hôpital qui, quoique très-pauvre de linge, a prêté des matelas, couvertures, etc., sorti des lits mêmes des malades inoccupés, pour les pauvres de l'inondation, réfugiés par ordre du maire, dans un ancien couvent de Carmélites où il n'y a que les 4 murs. Le nombre de nos malades augmente : l'humidité, l'impression, la misère provoquent déjà des maladies ; de plus des maisons qui s'écroulent maintenant nous ont fourni déjà plusieurs blessés : tout ceci me fait espérer que la bonne Providence arrivera aussi jusqu'à nos chers Maîtres en cette circonstance. J'ai eu l'honneur de voir avec ma sœur Visitatrice à Madrid Mgr le Patriarche des Indes, qui nous a reçues comme un vrai père, et cette semaine j'ai reçu de Son Éminence une promesse par écrit de secours abondants pour la maison. Nous avons eu aussi plusieurs visites des membres des Commissions de secours. L'une d'elles avait pour chef Don Jose-Maria de Santa-Anna, sénateur à Madrid ; tous ont visité la maison et ont

été frappés de la pauvreté de notre hôpital ; j'espère beaucoup que la sainte Vierge aura pitié de nos pauvres malades.

Le curé de notre paroisse, Don Telesforo Crespo, notre confesseur, m'a beaucoup aidée en ces circonstances et j'en remercie le bon Dieu. C'est un homme de vertu et de talent, un véritable don du Ciel : pour vous donner un exemple de sa charité, laissez-moi vous dire, que le lendemain de l'inondation, lui-même quêtait de porte en porte pour les pauvres inondés.

Merci, ma T.-H. Mère, de l'intérêt tout maternel que vous manifestez dans votre chère lettre pour la petite famille de Lorca, à l'occasion de nos malheurs ; nous y sommes toutes bien sensibles, et mes bonnes compagnes me prient de vous offrir leur respect le plus filial.

J'ajoute, en finissant, que je ne sache pas qu'aucune des maisons environnantes de nosseurs, de Cuevas, de Murcie, soit Françaises, soit Espagnoles, ait souffert directement de l'inondation ; nous devons donc toutes, une fois de plus, sentir nos cœurs pleins de reconnaissance envers Celui qui se montre si bien notre Père, notre ami, notre tout, et plaise à Dieu que nous la lui prouvions, cette reconnaissance, par une vie consacrée tout entière à l'aimer et à le faire aimer de tant d'âmes confiées à nos soins !

J'ai l'honneur d'être, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée,

Ma très honorée Mère,

Votre très humble et très obéissante fille,

S. DELAAGE.

*i. f. d. l. C. s. d. p. M.*



## PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

---

*Lettre de ma sœur APACK  
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Smyrne, hôpital Saint-Antoine, le 31 octobre 1879.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plait !*

Notre voyage de Marseille à Smyrne a été très bon, grâce à la bienfaisante Étoile du matin ! J'arrivai ici juste pour la neuvaine préparatoire à la fête de Notre-Dame de Lourdes, qu'on célèbre avec beaucoup de solennité dans notre hôpital. Dès le premier soir, notre chapelle, qu'on dit être une des plus grandes de Smyrne, et la cour où se trouve la grotte, étaient trop petites pour contenir la foule qui venait prier avec confiance la Reine du Ciel. Nous étions toutes édifiées de voir avec quel recueillement et quelle ferveur les catholiques de Smyrne ont suivi cette neuvaine. Les trois derniers jours, l'aumônier de l'hôpital, qui est un Père Franciscain très-zélé, a adressé quelques mots à cette foule recueillie, pour l'engager à aimer et à honorer Marie !

Le 28 septembre a eu lieu la fête. Les communions ont

été nombreuses pendant les messes de six et de huit heures, qui ont été dites à la chapelle, et pendant celle de Monseigneur l'Archevêque dans la cour, à la grotte. Sa Grandeur, qui n'avait pas l'intention de prêcher le matin, n'a pu s'empêcher de le faire en voyant cette foule recueillie qui l'entourait. Ses paroles, sortant de l'abondance d'un cœur ardent et ému de voir la Reine du ciel ainsi honorée, ont pénétré tous les assistants.

Le soir, à quatre heures, eurent lieu les vêpres; Monseigneur y fit un discours. Puis commença la procession à laquelle ont assisté plus de trente prêtres, le chapitre de la cathédrale, et Mgr l'Archevêque avec la chappe et la mitre. La statue de notre bonne Mère, placée sur un brancard orné avec soin, a été portée par quatre jeunes filles vêtues de blanc, quatre autres plus jeunes tenaient les cordons et jetaient des fleurs à Marie immaculée ! La cérémonie a été couronnée par la bénédiction du Très-Saint Sacrement que Monseigneur donna lui-même. Au retour de la procession le brancard avait été posé sur une table ornée. Mon intention était de faire remettre la sainte Vierge dans la grotte après la cérémonie; mais ce n'est qu'à l'entrée de la nuit que cette bonne Mère a pu reprendre sa place. Le brancard a été assiégré jusqu'au soir. J'étais émue de voir avec quelle foi et quelle dévotion on priait. On prenait même les fleurs qui, en tombant, étaient restées à ses pieds, pour les conserver précieusement.

Il y a deux ans que la grotte a été inaugurée avec solennité par Mgr Spaccapietra, de regretée mémoire, et les grâces obtenues par l'intercession de cette bonne Mère ont été très nombreuses !.. Un homme ne pouvant pas marcher s'est fait traîner ici, et a été guéri la nuit suivante. Deux médecins lui avaient assuré que sa maladie était incurable.

Un autre, à peu près dans les mêmes conditions, s'est fait porter ici soutenu par deux hommes ; il a fait la sainte communion, appuyé sur ses béquilles : il est guéri aussi.

Une femme avait eu quatre enfants ; tous les quatre sont morts-nés. Lorsqu'elle portait le cinquième, elle se sent inspirée de faire ici une neuvaine et de boire de l'eau de Lourdes, persuadée que son enfant vivrait. En effet, quelque temps après son heureuse délivrance, elle nous porte un superbe enfant, nous priant de lui donner une médaille. Un enfant de six ans avait été condamné à avoir un pied amputé ; la mère désolée commence une neuvaine, et promet une couronne à la sainte Vierge. Le lendemain les médecins trouvent que l'amputation n'est pas nécessaire ; l'enfant guérit peu de temps après. La mère a fait faire une belle couronne de 2,000 francs, qui fut posée sur la tête de Marie Immaculée par l'enfant guéri.

Une dame gémissait depuis plusieurs années de voir son mari éloigné des sacrements. Elle fait une neuvaine, lui fait boire de l'eau de Notre-Dame de Lourdes, et bientôt après, le mari dit à sa femme qu'il était décidé à rentrer en grâce avec Dieu et la prie de lui désigner un bon confesseur.

Je serais trop longue, mon très-honoré Père, si je voulais vous écrire tout ce que je vois ici ! Mais ce n'est pas seulement les catholiques qui viennent demander des grâces à Marie Immaculée ; les hétérodoxes mêmes y viennent très souvent !.. Que cette bonne Mère leur ouvre enfin les yeux ! C'est là tout mon désir.

Daignez agréer les sentiments de profond respect et de filial dévouement avec lesquels je suis, en l'amour de Jésus et de Marie Immaculée,

Mon Très-Honoré Père,

Votre soumise et obéissante fille,

Sœur APACK, *I f. d. l. C. s. d. p. M.*

## PROVINCE DE PERSE

### INCIDENT D'UN VOYAGE DE M. BREIDENBACH

Le 22 juin, M. Breidenbach allait au village de Movana pour y faire achever une chapelle que nous avons en construction depuis l'année dernière. Ce village est situé dans les montagnes, à six lieues de la ville d'Ourmiah.

Notre confrère avait avec lui trois ouvriers maçons et leurs trois apprentis, un ouvrier menuisier et un domestique : neuf personnes en tout. Ils n'étaient plus qu'à une lieue du village et à un endroit fameux par beaucoup d'autres coups semblables, lorsque notre caravane fut assaillie par huit cavaliers kurdes, dont quelques-uns étaient munis de fusils Mortini.

M. Breidenbach aurait pu prendre la fuite avec son domestique, ils avaient de bons chevaux ; il aurait pu aussi tenter quelque résistance, car il était bien armé ; mais il avait ses compagnons à pied, et, parmi eux, trois jeunes enfants ; il aurait pu arriver quelque malheur plus grand que celui d'être dépouillé. Notre confrère crut donc plus prudent de ne pas résister ; ces Kurdes le dépouillèrent et ne lui laissèrent que la chemise et le pantalon, un mauvais chapeau et les bottes qu'il avait aux pieds. Ce ne fut pourtant

pas sans regret et sans avoir témoigné bonne envie de les lui prendre; tout le monde fut dépouillé, ils prirent même aux autres la coiffure et les souliers. Il les gardèrent ensuite sur place jusqu'au coucher du soleil. Ils craignaient que l'alarme n'arrivât trop tôt à Movana. Vers le coucher du soleil, les Kurdes s'éloignèrent avec leur butin dans la direction de la plaine d'Ourmiah, par la route que M. Breidenbach avait suivie en venant.

Ainsi dépouillé et confus, notre confrère arriva à Movana sans trop de honte, grâce aux ténèbres de la nuit. Grande fut la peine de nos chrétiens, d'autant plus qu'ils avaient quelque chose à se reprocher; ils étaient venus à la rencontre de M. Breidenbach, comme c'était convenu, mais comme il tardait un peu, ils crurent qu'il ne viendrait pas ce jour là et ils s'étaient retirés. S'ils avaient eu un peu plus de patience, ce fâcheux accident ne serait pas arrivé.

Mais si leur peine fut grande leur indignation le fut davantage encore. Ils voulurent immédiatement réparer leur faute, et sur les indications qu'on leur donna, ils dirent : « Les voleurs sont de telle tribu; c'est tel et tel, allons de suite à la poursuite; nous les trouverons. »

Nos chrétiens de Movana sont d'excellents tireurs et font la terreur des kurdes de ces quartiers. Que de fois ils leur ont repris le butin qu'ils emportaient de Targavar! aussi les kurdes ont plus peur d'eux seuls que de tous les habitants des autres villages du district. Les préparatifs furent bientôt faits, et, après quelques heures de repos, M. Breidenbach se remettait en route avec neuf jeunes gens des plus déterminés et des plus habiles dans ce genre de guerre.

Ils avaient franchi le plateau qui sépare Targavar d'Ourmiah et ils descendaient le versant nord qui donne sur la plaine, lorsqu'ils entendirent le hennissement de nos chevaux; ils s'approchèrent avec précaution et ils trouvèrent

là, dans une mesure rainée, nos deux animaux fortement liés par les quatre jambes et attachés à de grosses pierres de manière à ne pouvoir bouger; ils les délièrent, firent un mors des cordes qui étaient à leurs pieds, et deux de nos guerriers s'installèrent dessus.

Ces bêtes avaient dû donner bien du mal aux kurdes puisqu'ils les avaient criblées de coups de lance, sans pourtant leur faire de profondes blessures. Mais pourquoi ne pas les enlever? ils ne le pouvaient guère, comme ils étaient du voisinage, ils n'auraient pas pu cacher cette proie. Peut-être aussi, comme ce sont des gens pleins d'attentions pour leur prochain, pensèrent-ils que M. Breidenbach serait fort content de retrouver ses chevaux à son passage et ils voulurent lui faire ce plaisir.

Quoiqu'il en soit, notre bande continue sa route dans le plus grand silence, l'oreille au vent, l'œil au guet, comme si on avait senti l'odeur des voleurs. Tout-à-coup on voit jaillir, à plusieurs reprises, le feu d'un briquet qu'on battait pour allumer la pipe. La pipe! c'est la moitié de la vie des kurdes et aussi de nos chrétiens des montagnes, ils se passeront bien de manger et de boire pour un jour, pourvu qu'ils aient à fumer.

A ce signal, nos Movanaliens tressaillèrent de joie, se mettent dans l'ordre qu'ils ont coutume de prendre dans ces circonstances, s'approchent, et, à la lueur des étoiles, ils voient devant eux un groupe de chevaux qui ne bougent pas; ils ne doutent pas que ce ne soient nos voleurs, et les plus déterminés voulaient tirer dans le tas, mais leur chef les en empêcha de peur que ce ne fussent des voyageurs, ou peut-être des cavaliers persans qui vont quelquefois faire la ronde dans ces quartiers. D'ailleurs il faut battre l'ennemi, lui arracher le butin qu'il emporte, le blesser même si c'est nécessaire pour cela, mais autant que possible il ne faut pas le tuer; le sang versé, même en cas de

légitime défense, demande un autre sang dans les mœurs de ces kurdes, et même un peu dans les idées des chrétiens de ces montagnes. C'est pourquoi il faut tuer le moins qu'on peut.

On se contenta donc de tirer un coup de feu en l'air avec de grands cris, selon la coutume. Aussitôt les kurdes de sauter sur leurs chevaux et de prendre la fuite. Ils étaient huit comme ceux qui avaient dépouillé notre monde ; on leur envoya quelques balles qui se perdirent dans le vide.

Mais au moins, nos Movanaliens n'eurent plus de doute ; ils étaient sur la trace de nos voleurs et ils assuraient qu'ils ne pourraient leur échapper.

Cependant le jour commençait à poindre. M. Breidenbach arriva au village d'Angar, où nous avons quelques nouveaux catholiques ; il y trouva des selles, des brides, et il nous arriva à cinq heures affublé d'une vieille casaque géorgienne qu'on lui avait prêtée à Movana. Son costume était curieux à voir. Nous étions à la méditation ; il fit demander la clef de sa chambre tout doucement, comme s'il eût voulu aller se cacher sans voir personne. De leur côté, les Movanaliens s'étaient mis à la piste des Kurdes, et en quittant M. Breidenbach, ils lui avaient dit : « Soyez tranquille, nous sommes sur leurs traces ; ces brigands ne peuvent nous échapper ; avant ce soir nous en aurons des nouvelles. »

En effet, peu après midi, ils les découvrirent assis sur un petit ruisseau derrière des broussailles, tandis que leurs chevaux paissaient tranquillement auprès d'eux. Quelques-uns étaient attachés et d'autres étaient libres. Nos Movanaliens s'approchèrent, couverts par les broussailles, jusqu'à portée de fusil, sans être aperçus, ils ajustaient leur coup lorsqu'un de ces kurdes tourna la tête par hasard, les aperçut, et voyant le canon braqué, il s'al-

longea par terre pour éviter une balle qui aurait pu l'attraper; les Movanaliens tirèrent plusieurs coups, tuèrent un cheval, en blessèrent deux autres et un homme aussi, mais légèrement et sans intention, les balles s'adressaient plus directement aux chevaux. Il va sans dire qu'à ces détonations les Kurdes estimèrent n'avoir rien de mieux à faire que de se sauver à toutes jambes; et avec eux leurs chevaux qui n'étaient pas attachés prirent aussi la fuite. Les Movanaliens les poursuivirent une demi-heure; mais ils étaient fatigués; d'ailleurs les Kurdes avaient rattrapé leurs chevaux, ils s'étaient mis deux sur chacun et ainsi on ne put les atteindre.

Nos gens revinrent sur leurs pas à l'endroit où ils avaient rencontré les voleurs. Ils trouvèrent là du feu et sur la braise de la viande d'agneau bien rôtie; c'était les débris de trois agneaux que ces Kurdes avaient volés au village de Leurré, ils s'assirent et mangèrent tranquillement le déjeuner de leurs amis. Trois bêtes, deux juments et un cheval étaient là; une des juments avait une balle dans le cou.

Nos Mavanaliens se disposaient à partir pour leur village qui n'est pas éloigné de là, lorsqu'un des voleurs reparut à cheval sur une petite colline et leur cria : « Gens de Mavana, ne prenez pas nos chevaux, c'est une honte pour nous de revenir sans eux; venez, nous vous rendrons tout ce que nous avons pris à votre prêtre, » et de loin il leur montrait les revolvers de M. Breidenbach.

Ils pouvaient craindre un guet-apens; les Kurdes pouvaient avoir trouvé du secours dans quelque autre bande (de leurs semblables), ou envoyé à quelque village voisin, et alors la mêlée aurait pu devenir plus dangereuse; ils répondirent donc : « Nous prenons ces chevaux, nous nous en allons; portez au village ce que vous avez pris, et nous vous rendrons vos animaux. C'est votre



avantage, et, n'en doutez pas, tout sera repris jusqu'à une épingle, et de plus, vous serez sévèrement châtiés pour l'affront que vous avez fait à notre prêtre. »

Là-dessus ils s'éloignèrent et rentrèrent bientôt dans leur village qui leur fit une ovation ; de suite, on nous expédia un exprès pour nous apporter cette nouvelle. C'était un commencement de réparation.

Deux jours après, Méhé, fort connu pour ses brigandages, vint à une heure de Mavana avec cinq ou six des siens ; c'est le chef de cette branche de la grande tribu des Chékaks, connue sous le nom de Chékaks-Mamhadix. Ce sont d'excellents voleurs ; comme il n'osait pas s'approcher davantage du village de Movana, il fit prier les Movanaliens d'aller à lui ; ils y allèrent en nombre et bien armés. Méhé réclamait les chevaux pris par les Mavanaliens, prétendant que c'était une autre bande qui avait dépouillé M. Breidenbach. Mais il y avait là, parmi les compagnons de Méhé, celui qui après la déroute avait reparu sur la colline, et avait proposé de rendre les objets volés pour les chevaux qu'on avait pris, il essaya de balbutier quelques mots sans pouvoir rien dire qui vaille ; d'ailleurs nos Mavanaliens récitaient fort correctement à Méhé le nom de tous ses gens qui avaient dépouillé M. Breidenbach.

Alors il demanda huit jours de délai après lesquels on rapporterait tout ce qui avait été pris, mais au moment de se séparer, un méchant nestoro protestant de Movana alla lui parler à l'oreille, il dut lui conseiller de ne pas rapporter les objets volés, car alors il ne pourrait plus nier et on le traquerait ensuite pour l'injure faite par ses gens à un sujet d'une puissance étrangère. Aussi ni Méhé ni aucun de ces gens n'ont reparu à Movana.

Bien plus, ce garnement qui fraternise beaucoup avec les Kurdes fut soupçonné de les avoir prévenus de la prochaine

venue à Movana de M. Breidenbach qu'on pouvait supposer devoir porter une somme considérable pour les travaux de l'église, ce qui n'était pas heureusement. M. Breidenbach n'avait sur lui que quatorze francs argent comptant. La manière dont ce nestoro protestant se conduisit dans l'entrevue des Movanaliens avec les Kurdes donne bien quelque fondement à ce soupçon. Mais gardons-nous de faire des jugements téméraires même avec les méchants.

Cependant nous nous'empressâmes de prévenir, pour la forme, l'autorité d'Ourmiah; je dis pour la forme, car nous n'avions alors qu'un demi-gouverneur, fort faible du reste, sur lequel nous ne pouvions compter pour avoir raison de nos voleurs.

Nous nous'empressâmes aussi d'en écrire à M. Emerat, (1) notre consul à Tauris. Le prince gouverneur que nous avons maintenant, oncle paternel du Shah, se trouvait alors dans cette ville, en route pour Ourmiah; il s'était mis en route quand nos lettres arrivèrent. Notre consul, toujours plein de zèle pour nos affaires, s'empressa de demander au prince héritier, haut gouverneur de toute la province de l'Arjerbeidjare, des ordres pressants pour le nouveau gouverneur d'Ourmiah, son grand oncle. Celui-ci arriva à Ourmiah, et les ordres en question arrivèrent quelques jours après. Je fis ma visite à ce prince que je connaissais déjà, et les ordres lui furent remis; il fit venir quelques-uns de nos Movanaliens pour avoir des renseignements, et il recommanda aussi de lui amener les chevaux pris aux Kurdes. Nous pensâmes qu'il voulait les garder pour lui, mais il n'en fut rien. Nos gens vinrent, donnèrent les renseignements que nous avions déjà donnés

(1) M. Emerat, élevé à Beyrouth par M. Amaya, était un ami dévoué de la Congrégation. Il est mort, enlevé par le typhus, en novembre dernier.

nous-mêmes, et ils repartirent fort contents de l'accueil qu'ils avaient reçu. Le prince nous fit dire d'être tranquilles, qu'il ferait bonne justice.

Voici maintenant pourquoi j'ai dit que le prince voudrait peut-être garder pour lui les chevaux des Kurdes.

Quelques jours après avoir dépouillé M. Breidenbach, ces mêmes Kurdes du fameux Méhé vinrent, pendant la nuit, à un village de la plaine, situé au pied de leurs montagnes, non plus pour dépouiller des prêtres, mais bien voler les gerbes des champs moissonnés. C'est leur habitude tous les ans; mais comme cette année nous avons la sécheresse, une cherté fort grande et bientôt la famine pour beaucoup, ces Kurdes viennent encore plus, battent les gerbes, où si le champ n'est pas moissonné, ils coupent les épis, remplissent leurs sacs et s'en vont.

Ils étaient venus cette fois pour cette opération, au village d'Askier-Abad, qui a d'excellent blé, mais, comme il est rare et bien cher cette année, les villageois font meilleure garde qu'en d'autres temps. Nos Kurdes furent pris en flagrant délit. Les habitants de ce village leur tombèrent dessus, leur prirent cinq chevaux et un homme qu'ils retinrent prisonnier.

Le lendemain, Méhé vint réclamer son homme et les chevaux, jurant tous ses saints, que ses gens n'étaient pas venus pour voler, qu'ils allaient à tel endroit et qu'ils n'avaient fait que prendre quelques épis en passant.

On lui répondit que le prince allait arriver dans quelques jours, et qu'on lui réservait ce jugement.

Le Prince arriva en effet et il campa non loin d'Askier-Abad. On lui amena quatre chevaux des Kurdes et le prisonnier. Quant à celui-ci, le Prince lui fit couper la tête le lendemain avant de se remettre en route; il faut supposer qu'il lui aura trouvé quelques peccadilles plus graves que celle d'avoir volé quelque peu de blé dans un champ.

Or, savez-vous quel est ce malheureux qui vous paraît peut-être si digne de pitié? C'est le premier qui s'approcha de la troupe de M. Breidenbach, la lame à la main et en avant pour donner aux autres le temps d'arriver et de bien cerner notre troupe, il criait à haute voix : n'ayez pas peur ! n'ayez pas peur ! nous ne sommes pas des voleurs, nous ne vous ferons aucun mal. En voilà un de bien puni.

Le Prince prit pour lui les quatre chevaux ; mais il y en avait un cinquième, le plus beau peut-être, que le préposé du village avait gardé pour lui, non sans justice, ce semble, puisqu'il s'était mis à la tête des villageois et qu'il avait chassé ces Kurdes. Mais le prince, en ayant eu connaissance, demanda ce cinquième cheval, le prit encore pour lui et on ajoute même que le préposé fut quelque peu châtié.

Voilà pourquoi nous pensions que peut-être le Prince voudrait aussi garder ces chevaux qu'avaient pris nos Movanaliens. Mais il ne le jugea pas à propos, et les Movanaliens retournèrent chez eux montés sur ces mêmes chevaux comme ils étaient venus. Cette circonstance, qui ne paraît rien, a produit une excellente impression dans ces parages.

Le Prince a fait chercher nos voleurs que nous connaissons parfaitement : leur tribu, leur village, leur nom. Cependant on n'a encore rien trouvé ; on dit qu'ils se sont réfugiés sur le territoire ottoman, et ce n'est pas difficile puisqu'ils sont sur la frontière. En attendant mieux nous devons nous contenter des belles assurances qu'on nous donne.

A. C.

Oarmiah, 25 juillet 1879.

RAPPORT DE MGR. CLUZEL

*Origine de la Mission de Perse, ses progrès, ses principales vicissitudes.*

L'établissement de cette mission est dû aux lettres et rapports de M. Boré Eugène, sur l'état des chrétiens en Perse. Il commença même la mission en établissant des écoles à Tauris et à Hispahan, parmi les Arméniens; à Selmas et à Ourmiah, parmi les Chaldéens, avant l'arrivée des missionnaires.

Elle fut confiée, pour ne pas dire imposée, à la Congrégation des prêtres de la Mission. Le premier préfet apostolique fut M. Fornier. Il arriva en Perse, à Tauris, dans l'année 1840, en compagnie d'un aide laïque, M. Dequevauvillers, qui plus tard devint prêtre et chancelier de sa béatitudo Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem.

En 1841, M. Fornier fut rejoint par MM. Darnis, Cluzel et le frère David. Ils arrivèrent à Tauris, le 17 du mois de juin. Ils trouvèrent là M. Fornier, leur préfet apostolique, à la tête d'une belle école de plus de soixante élèves, tous arméniens schismatiques, excepté deux. Les Arméniens de Tauris se montraient très contents de cette école, dans laquelle leurs enfants apprenaient gratis le français, l'arménien, le russe, le persan, et plusieurs autres choses bonnes pour eux.

Cependant un beau jour, nous vîmes l'école à peu près déserte. Les prêtres arméniens avaient menacé d'excommunication les pères de famille qui continueraient à envoyer leurs enfants. Une vingtaine seulement bravèrent l'excom-

munication et continuèrent leurs leçons. Pour le dire en passant, les Arméniens de Tauris se sont bien repentis de cette démarche, et nous ont souvent priés de reparaitre parmi eux ; nous ne l'avons jamais pu. Quelques jours après, M. Fornier reçut de M. Boré, qui se trouvait alors à Hispahan, de longues lettres dans lesquelles il lui faisait connaître les troubles qui avaient eu lieu là, à l'occasion de la conversion de plusieurs personnes notables. L'archevêque arménien schismatique souleva la population ; il monta à cheval le sabre à la main, il parcourut les rues en jetant des cris, et ce vacarme dura plusieurs jours. M. Boré courut des dangers, et dut quitter Djoulfa, qui est le faubourg arménien, pour se réfugier dans Hispahan, chez quelques musulmans ses amis.

Le ministre de Russie à Téhéran, M. Duhamel, était catholique. M. Boré lui écrivit pour se plaindre de l'archevêque Khadjadour et sans tarder celui-ci dut quitter Hispahan pour rentrer en Russie d'où il était venu. Tout ceci aura plus tard des suites qui retomberont sur nous.

A la réception de ces lettres, M. Fornier destina M. Darnis pour Ourmiah où nous n'avions pas même encore un pied à terre, il laissa M. Cluzel à la tête de la petite école de Tauris, et il partit pour Hispahan. Il trouva là M. Boré qui se préparait à partir et qui en effet quitta bientôt Djoulfa, laissant à M. Fornier le soin de continuer le bien commencé.

L'école avait continué malgré les troubles et les menaces de l'archevêque ; elle avait quatre-vingts élèves. Plusieurs convertis des plus notables persévérèrent dans leur conversion.

Cependant M. le général Duhamel, ayant fini son temps, quitta la Perse. Il fut remplacé par M. le comte de Médem, protestant de la Courlande, mais d'origine française. Il

arriva à Tauris vers la fin de l'année 1841. M. Cluzel alla lui faire une visite, il en fut reçu fort poliment, mais il ne lui fut pas difficile d'entrevoir en lui des dispositions hostiles. Il était chargé par son gouvernement, ou il se chargeait lui-même de donner satisfaction aux Arméniens pour la correction infligée à leur archevêque d'Hispanhan par M. le général Duhamel.

En effet, dès son arrivée à Téhéran, son premier soin fut d'exiger du gouvernement persan un firman impérial qui prohibait le prosélytisme et chassait de la Perse M. Boré qui en était parti depuis plusieurs mois, et M. Fornier, notre préfet apostolique. Celui-ci était retourné à Tauris, vers la mi-janvier 1842. M. Cluzel fut envoyé à Hispanhan pour le remplacer. Il partit de Tauris, le 2 février, au milieu d'un des hivers les plus rigoureux que nous ayons vus en Perse; son voyage dura quarante-cinq jours au lieu de trente, tant la neige était abondante, et les routes difficiles. Une fois il lui arriva de rester vingt heures à cheval sans pouvoir descendre, et cela pour faire un trajet de six heures. Arrivé à Hispanhan, au lieu d'une école de quatre-vingts élèves dont il devait prendre la direction, il n'en trouva que vingt, tous catholiques. Voici ce qui était arrivé pendant ces quarante-cinq jours et dont il n'eut connaissance qu'à Hispanhan.

Poussé par le comte de Meden, le gouvernement persan avait envoyé des huissiers à Tauris pour se saisir de M. Fornier et le conduire à la frontière, ce qui fut exécuté. En même temps on avait envoyé des huissiers à Hispanhan pour disperser l'école, et, non pour expulser, mais pour molester le R. P. Giovanni Derdérian, supérieur de la mission arménienne catholique, ainsi que les nouveaux convertis, ce qui fut aussi exécuté.

Pour couvrir ces violences, on donnait au nouveau firman un effet rétroactif et on punissait M. Fornier pour

avoir fait du prosélytisme, même parmi les musulmans, ce qui était faux. M. Fornier n'avait fait aucun prosélyte, ni parmi les musulmans, ni ailleurs. Son expulsion était tout simplement une satisfaction donnée aux arméniens, qui du reste le chantèrent assez haut. Par suite de tous ces faits, notre frère David alla rejoindre M. Darnis, malade à Ourmiah, et notre maison de Tauris se trouva fermée.

Telle était donc notre situation dans les premiers mois de l'année 1842. M. Fornier, expulsé sans retour, M. Darnis, malade à Ourmiah, et M. Cluzel, à Hispahan, à plus de trois cents lieues de distance : nous restions trois, tous jeunes, sans expérience, sans grande connaissance des mœurs du pays, parlant à peine quelques mots des langues qu'il faut connaître ici.

De Paris, on manda à M. Cluzel d'aller rejoindre M. Darnis à Ourmiah. Il partit d'Hispahan vers la fin d'octobre et il arriva à sa destination le 8 décembre. Tout le personnel de notre mission se trouvait réuni, et M. Darnis avait pu acheter quelques huttes qui nous servaient d'habitation.

La mission protestante d'Amérique, établie à Ourmiah, plusieurs années avant la mission catholique, était très-florissante, faisant du prosélytisme par tous les moyens, même par la violence.

Nous nous mîmes aussi à l'œuvre et nous eûmes du succès. Nous nous crûmes autorisés par l'exemple des missionnaires protestants, et d'ailleurs on n'avait pas publié le firman impérial contre le prosélytisme ; les autorités locales n'en avaient aucune connaissance, de manière qu'on pouvait douter de son existence même, au moins comme loi du pays. Il existait pourtant, mais nous ne le sûmes que plus tard. Il portait peine d'expulsion contre les étrangers qui feraient du prosélytisme, et des peines



pécuniaires et même corporelles contre les convertis. La Russie l'avait exigé du gouvernement persan, car il n'y a pas de gouvernement plus indifférent à la religion de ses sujets chrétiens que celui-ci, comme nous l'avons entendu souvent de la bouche des premiers ministres de Sa Majesté persane. Laissé à lui-même, le gouvernement persan n'aurait jamais songé à une mesure pareille.

Au printemps de 1843, nous construisions une petite chapelle dans la ville d'Ourmiah ; elle était propre et assez belle, aussi elle produisit un grand effet sur l'esprit des nestoriens, et un bon nombre d'entre eux venait chez nous faire leur abjuration. L'alarme était déjà dans le camp ennemi.

Après avoir terminé la chapelle d'Ourmiah, vers la fin de l'été, nous voulûmes abattre et faire reconstruire une vieille mesure qui servait d'église à nos catholiques du village d'Ardichai, sans que jamais personne eût songé à leur en disputer l'usage et la possession. Elle avait été construite, ou au moins entièrement réparée par eux, puisque l'intérieur avait la forme d'une église catholique. Mais à peine eut-on mis la main à l'œuvre que les nestoriens de l'endroit, poussés par les missionnaires méthodistes, prétendirent que cette église leur appartenait, comme si les cinq autres qu'ils ont, et dans lesquelles ils ne vont presque jamais, ne leur suffisaient pas. Il s'ensuivit un procès qui fut jugé par le Cheikh-al-Islam de la ville d'Ourmiah, et gagné par les catholiques. Les travaux furent interrompus plusieurs fois, mais enfin la construction fut achevée ; ce n'était que quatre murs nus, en briques cuites au soleil, le tout couvert d'un toit de terre ; mais c'était une église, et la seconde que les missionnaires catholiques avaient construite dans une année. Les missionnaires protestants, au contraire, n'en avaient fait aucune depuis le temps qu'ils étaient dans ce pays.

Aussi les habitants venaient de plus en plus vers nous, tellement que les missionnaires protestants y virent un péril, une défaite pour leur mission; ils résolurent de détourner le coup. Nous étions en plein hiver. Deux de ces révérends partirent pour Téhéran et ils entraînaient à leur suite trois évêques nestoriens, Inar-Youkhanna de Guiavilan, leur grand fauteur, Inar Guriel d'Ardichai qui ne les aimait guère, et Inar-Joseph d'Ada, mort dans le catholicisme, il y a deux ans. Ils y allaient sous prétexte de revendiquer l'église en question. Nous voulûmes les suivre, mais nous en fûmes empêchés par les autorités locales et surtout par le Cheikh-al-Islam qui avait jugé l'affaire et qui nous disait : c'est un procès entre les nestoriens et les catholiques d'Ardichai, l'affaire ne peut manquer de nous être renvoyée et elle est jugée. Pourquoi aller à Téhéran, plus de 200 lieues, pendant cet hiver ? Nous les crûmes et mal nous en prit. A Téhéran, les missionnaires protestants s'adressèrent naturellement à M. le comte de Medem, auprès duquel ils nous accusèrent de prosélytisme et les évêques réclamèrent l'église pour leurs coréligionnaires. Sans autre examen, son Excellence demanda au gouvernement persan l'expulsion des missionnaires français, la punition des convertis et la remise de l'église en question aux mains des nestoriens. Le premier ministre de Méhemmed Schah, Hadzi-Mirza Agaci, résista longtemps; il ne voulait pas faire une chose qui ne pourrait manquer de déplaire au gouvernement français, surtout au moment où l'on venait d'annoncer l'envoi prochain d'un agent de cette puissance auprès du gouvernement persan. Pour se délivrer des instances qui ne cessaient pas, il s'avisa de demander à M. le comte de Medem une déclaration écrite par laquelle il s'engagerait à répondre au gouvernement français, s'il venait à faire des réclamations. Il croyait demander une

chose impossible. Et en effet, M. le comte de Medem recula un instant et il déclara à ses protégés qu'il ne pouvait rien pour eux. Mais ils surent gagner quelques employés de la légation de Russie, et ils firent valoir tellement le tort que l'insuccès causerait à leur mission que M. le comte de Medem céda et donna la déclaration qu'on lui demandait.

Alors les ordres contre nous furent donnés. On expulsait MM. Darnis et Cluzel; les nouveaux convertis devaient être châtiés et la chapelle catholique d'Ardichai livrée aux nestoriens, pour ne pas dire aux protestants. Ces ordres furent portés à Tauris, par un courrier exprès, afin de nous surprendre, mais nous en eûmes connaissance avant l'arrivée des exécuteurs à Ourmiah. Alors M. Cluzel partit pour Téhéran par une voie détournée, et il fut rejoint en route par quatorze des principaux catholiques d'Ourmiah dont la plupart d'Ardichai. Cependant les exécuteurs arrivèrent à Ourmiah, M. Darnis fut saisi et conduit en prison chez le gouverneur avec le frère David, quoique celui-ci ne fût pas compris dans les ordres venus de Téhéran. M. Rougé, notre confrère qui était arrivé depuis quelques mois seulement, fut aussi recherché et il aurait été expulsé s'il n'eût réussi à se cacher d'abord et ensuite à prendre la fuite. Pour faire plaisir aux missionnaires protestants, le gouverneur d'Ourmiah fut tancé fortement, quelques semaines après, pour avoir outrepassé les ordres qu'il avait reçus.

M. Darnis resta deux jours en prison chez le gouverneur qui le traita assez bien; on lui donna pour prison notre propre maison, mais sous bonne garde, de temps en temps on le conduisait chez le gouverneur en grande solennité; les missionnaires protestants prenaient plaisir de le donner ainsi en spectacle à la foule qui accourait de toutes parts.

Les missionnaires protestants triomphaient comme on le pense bien, et ils allèrent même jusqu'à vouloir forcer M. Darnis à leur vendre notre maison et notre chapelle; l'exécuteur en chef se prêtait à tous leurs caprices.

Nous trouvâmes alors des services fort précieux pour nous, dans la personne de M. Nicolas, jeune français, en Perse depuis longtemps, et qui était alors momentanément au service du Consulat de Russie à Tauris. Plus tard il devint premier interprète de la légation française à Téhéran, et en outre ses services furent récompensés par une décoration du souverain Pontife Pie IX. Après huit jours de cette prison, M. Darnis et le frère David furent conduits à la frontière par des huissiers qui les molestèrent fort en route, pour leur soutirer quelque argent, ce qui est la grande préoccupation des Persans, dans pareille circonstance.

Arrivé à Ravendouz, M. Darnis trouva une bonne occasion de faire rebrousser chemin au frère David qui revint et ne fut pas tracassé, puisque par l'entremise de M. Nicolas, le gouverneur avait déjà reçu la sévère admonition qu'il méritait, pour avoir outrepassé les ordres qu'il avait reçus. M. Rougé rentra aussi quelque temps après, mais en attendant notre maison resta sans maître, et fut pillée et par les huissiers, et par d'autres. Les pertes furent considérables, entre autres choses, nous perdîmes une malle remplie de nos plus beaux ornements d'église.

Il va sans dire que nos catholiques, les nouveaux surtout furent traqués, persécutés, molestés, rançonnés, saisis, mis en prison, quelques uns conduits à Tauris, tandis que quelques autres se sauvèrent par la fuite avec de grands dommages et peines pour leur maison et leurs parents.

Cependant après un mois de route par le Kurdistan, Lina et Hamadan, M. Cluzel arriva à la capitale avec ses quatorze compagnons. Il trouva un peu de protection offi-

ciense auprès de M. Sheil, irlandais catholique chargé d'affaires d'Angleterre, il fut bien reçu par le premier ministre de Sa Majesté persane qui avait agi à contre cœur. Nos Chaldéens s'adressèrent à lui et à M. le comte de Medem pour réclamer leur église; leurs titres furent examinés et confrontés avec ceux des nestoriens, par M. Graff, premier interprète de la Légation russe, qui déclara que, d'après ces titres, l'église appartenait aux catholiques d'Ardichai, et malgré cela on leur donna seulement des ordres pour que l'affaire fut revue à Tauris; le procès fut recommencé en effet, et l'église de nouveau rendue aux catholiques; mais les nestoriens ou mieux les missionnaires protestants qui étaient là, demandèrent un délai pour écrire encore à Téhéran. Le délai leur fut accordé par le premier gouverneur Belnnan Inirza, frère du Shah; après quelques semaines l'ordre arriva de laisser l'église en litige aux nestoriens et de ne plus en parler. Telle fut en dernier ressort la décision de M. le comte de Medem.

Cette église resta en effet pendant vingt ans aux mains, non des nestoriens qui n'y entrèrent jamais, mais aux mains des missionnaires protestants qui allaient en faire une écurie pour leurs chevaux quand ils vont à Ardichai, lorsqu'elle leur fut enlevée et rendue aux catholiques, par firman impérial de Sa Majesté Nasr-Iddin Shah, au moment où l'on s'y attendait le moins. Elle est encore et elle restera entre les mains des catholiques, et si l'enlèvement avait produit un mauvais effet, la restitution en produisit un tout contraire et qui fut très-heureux.

*A suivre.*

---

## PROVINCE DE SYRIE

---

*Lettre de M. A. DEVIN, préfet apostolique de la Syrie,  
au frère GENIN, à Paris (suite) (1).*

Pour ce qui concerne l'histoire ecclésiastique, nous savons que Beyrouth fut convertie à la foi dès les commencements de la prédication évangélique. Saint Pierre passa, et prêcha dans cette ville, en se rendant à Antioche, et il y établit pour premier évêque Quartus, dont il est fait mention dans le dernier chapitre de l'épître de saint Paul aux Romains. Dans la série de ses évêques, elle peut compter aussi le fameux Eusèbe de Nicomédie, qui fut d'abord évêque de Beyrouth, puis de Nicomédie, et ensuite de Constantinople. Il livra cette dernière ville à l'arianisme. Son successeur sur le siège de Beyrouth fut Grégoire, qui inclina d'abord vers l'hérésie, mais ayant lu la lettre du pape Alexandre, qui condamnait Arius, il se sépara de la doctrine de l'hérésiarque et demeura ferme dans la foi catholique; il prit part au concile de Nicée, qui eut lieu en 325.

En 448, il se tint à Beyrouth un concile pour y juger la

(1) Voir tome XLIV, page 592.

cause de Chibas, évêque d'Edesse, qui était accusé de nestorianisme. Le concile le justifia et lui rendit son siège épiscopal. Les actes de ce concile furent mentionnés plus tard dans la dixième session du concile général de Chalcédoine.

Parmi les personnages illustres sortis de Beyrouth, vers cette époque, c'est-à-dire au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, nous devons mentionner le diacre Marc de Beyrouth, qui fut attaché à l'église de Constantinople. Il est l'auteur de plusieurs poésies liturgiques en grec, qui sont aussi gracieuses que remplies de piété. Les Bénédictins de Solesmes les ont découvertes depuis peu et éditées dans leur *Spicilegium*.

L'évêché de Beyrouth dépendait de Tyr, sa métropole, mais les empereurs Justinien II et Valentinien III voulurent que cette ville devînt elle-même métropole, et on lui donna, pour suffragants, les évêchés de Byblos (Gébeil), de Botris (Batroun), de Tripoli, d'Arca et de Tortose. En conséquence, l'évêque de Beyrouth, Eusthasius se mit à ordonner des prêtres dans ces villes et à annuler des actes de juridiction, faits dans ces diocèses par le métropolitain de Tyr, nommé Photius. Il s'en suivit un procès qui fut porté au concile de Constantinople, lequel décida contre l'archevêque de Tyr. Celui-ci ne voulut pas céder, et le procès fut encore porté plus tard au concile de Chalcédoine. Alors on trancha la question de manière à donner quelque chose aux deux parties. L'évêque de Beyrouth conserva le titre de métropolitain, mais purement honoraire et sans juridiction.

Sous le règne de ce même empereur Justinien II, il est fait mention du culte que l'on rendait à Beyrouth aux reliques de sainte Marcienne, native de Beyrouth, qui avait souffert le martyre à Césarée, sous le règne de Dioclétien, et à celles de saint Quartus, premier évêque de Beyrouth. Il en est parlé dans la qua-

trième session du second concile de Nicée. L'église a conservé aussi, dans le martyrologe romain (le 9 novembre), le souvenir d'un grand miracle arrivé vers cette époque à Beyrouth.

Un chrétien, qui habitait cette ville, ayant changé de maison, avait oublié dans son premier domicile, une image de Jésus en croix, qui était suspendue à la muraille d'une des chambres. Un juif ayant loué cette maison, invita plusieurs autres juifs à un grand festin pour célébrer son installation, mais ceux-ci, ayant aperçu l'image, dénoncèrent leur hôte aux chefs de la synagogue. Les rabbins accoururent dans la maison et renouvelèrent sur l'image du crucifix tous les outrages de la passion de Notre-Seigneur, perçant encore d'un glaive le côté du Sauveur. Aussitôt le sang sortit en abondance, et fut recueilli dans un vase. On avertit les chrétiens du miracle qui s'était opéré, et ce sang précieux guérit une quantité de paralytiques, d'aveugles, de lépreux et d'autres malades. Plusieurs juifs, touchés de ce prodige, se firent chrétiens. On voit encore à Rome, dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, un ancien tableau qui représente ce miracle. La maison où ce prodige eut lieu fut ensuite changée en église, et sous les croisades elle appartint aux Franciscains. On en voit encore aujourd'hui quelques restes auprès du sérail.

La célébrité que la ville de Beyrouth avait acquise, par l'enseignement du droit, n'avait fait que grandir depuis le <sup>III</sup><sup>e</sup> siècle. A partir de cette époque, il avait été défendu d'enseigner le droit ailleurs que dans les trois villes de Rome, Constantinople et Beyrouth; et quand l'empereur Justinien I<sup>er</sup> voulut restaurer le code des lois romaines, il appela auprès de lui, entre autres jurisconsultes, Dorothée, docteur de l'école de Beyrouth. Il fit même une mention spéciale de ce savant dans un de ses édits, et aussi à la



fin de l'introduction de ses *Institutes* : « La divine Providence, dit-il, nous a fourni l'assistance du célèbre Dorothee, savant interprète dans la ville de la loi (c'est-à-dire la métropole illustre de Beyrouth); il nous a plu de le faire venir auprès de nous pour prendre part à cet ouvrage, et il nous a été d'un secours considérable. » On voit, dans la dernière partie de cet ouvrage, qu'il était encore défendu d'enseigner la loi ailleurs que dans les deux villes impériales et dans Beyrouth. « Ces trois livres, est-il dit, seront remis dans les villes impériales, et dans l'illustre métropole de Beyrouth, que nous voulons voir demeurer les nourrices de la science de la loi; mais aucun autre endroit ne doit prétendre à cet honneur..... et quiconque osera enfreindre cette disposition, en enseignant hors des villes de Rome, Constantinople et Beyrouth, sera condamné à une amende d'un denier d'or, et chassé de la ville qu'il habite. »

La conséquence de cette mesure, c'est qu'il affluait à Beyrouth une quantité d'étudiants en droit, et qu'on y cultivait aussi particulièrement l'art oratoire. Déjà l'historien Sozomène, parlant de Tertaphilus, évêque de Leucosie, en Chypre, lui faisait un titre de gloire d'avoir été instruit à Beyrouth. Saint Jérôme fait aussi mention de cette école. Eusèbe de Césarée de Palestine, dans son discours sur les martyrs de la Palestine, parlant du martyr Amphianus, dit qu'il demeura à Beyrouth un temps considérable pour se former aux sciences. Socrate, dans son histoire ecclésiastique (livre IV, ch. 27), dit que saint Grégoire, le Thaumaturge, évêque de Césarée, en Capadoce, avait quitté les écoles d'Athènes pour venir étudier le droit dans l'école de Beyrouth. Cette ville méritait donc le titre que lui donnait Justinien, de nourrice de la loi : Unabius l'appelait *la mère* du droit. Jean Anatolius : *le siège de la grâce*, et saint Grégoire le Thaumaturge : *la*

*ville romaine par excellence ; Nomus : la patrie des jurisconsultes, la ville de l'éloquence, la nourrice de la vie, le repos de la gloire.*

Mais il n'y a pas de si grande célébrité qui ne succombe. Beyrouth était arrivé au temps des tribulations. Dans le milieu du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, des tremblements de terre épouvantables se succédèrent pendant plusieurs années consécutives, et renversèrent cette ville ainsi que plusieurs cités voisines. Les historiens, et entre autres Dyonisius, patriarche des Jacobites, racontent que ces tremblements de terre firent périr un grand nombre des habitants de Beyrouth. C'est sans doute à cette époque que nous devons placer le renversement des nombreuses colonnes qui jonchent notre sol, et sous lesquelles on a trouvé les ossements des personnes écrasées. L'école de droit fut alors transportée à Sidon, et elle y demeura jusqu'à ce que Beyrouth eût pu relever ses ruines. Mais à peine cette ville eut-elle repris la vie, qu'elle fut envahie par les premières incursions des musulmans, dans le <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle. Ces derniers cependant, occupés d'étendre plus loin leurs conquêtes, abandonnèrent pendant quelque temps Beyrouth ainsi que les autres villes maritimes de la côte de Syrie, depuis Césarée jusqu'à Tortose, et ne revinrent en prendre possession qu'après s'être emparés de Damas, Homs (Enèse), Stama, Jérusalem, Alep, (Bérée de Syrie) et Antioche. Toutes ces villes furent alors rangées sous la domination d'Omar, fils de Hatab. Cependant cette domination des musulmans resta longtemps encore assez peu affermie, à cause de l'énergique résistance que leur opposèrent les habitants du Liban. Ainsi nous voyons que les musulmans laissèrent leurs chefs aux différentes nationalités insurgées. Un chrétien, nommé Pierre, conserva le gouvernement de l'Arabie Pétrée; un autre, nommé Bentalion, fut gouverneur de la Terre sainte et des pays

voisins ; c'est ce que nous apprenons de l'historien syrien Aboulfarajè. Bientôt les insurgés furent maîtres de toute la montagne, depuis Antioche jusqu'aux limites du gouvernement de Jérusalem. Ils eurent de fréquentes rencontres avec les Sarrasins. Natalis Alexander, dans son histoire ecclésiastique, en parlant du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle (ch. 5), dit ce qui suit : « Les Sarrasins éprouvèrent plusieurs sanglantes défaites de la part des audacieux habitants du Liban, qui les attaquaient de tous les côtés, et ils firent avec eux une trêve de trente ans, à la condition qu'ils paieraient tous les ans aux Romains trente mille livres d'or, cinquante esclaves et cinquante chevaux de race. » Plusieurs historiens sont même d'avis, que si les musulmans furent arrêtés en 667 dans leur marche sur Constantinople, ce fut par suite des incursions faites dans leurs domaines par les insurgés du Liban. Ceux-ci ne cessèrent point de s'opposer à la domination des Sarrasins dans leur pays, et cela pendant de longues années. On peut en juger par les conventions que les Arabes firent avec l'empereur Justinien Rhinomète (au nez coupé). Cet empereur convint de la paix avec Abdel-Malek, chef des Sarrasins, et celui-ci demanda pour prix de la paix, que Justinien réprimât les incursions des habitants insurgés du Liban : de son côté il s'engageait à lui payer par jour mille deniers d'or, un esclave et un cheval. Justinien pour assurer l'exécution de ces conditions, enrôla douze mille Libanais, et leur fit occuper des forteresses pour défendre les confins de son empire.

Quand les Califes eurent affermi leur domination dans la Syrie vers 883, Beyrouth demeura sous leur pouvoir et en suivit toutes les vicissitudes, jusqu'à ce qu'elle fût reprise par l'empereur de Constantinople, Nicéphore Phocas, en l'année 963. Cette conquête fut faite par le général Zamithas, très connu parmi les Arabes, sous le nom de

Samsac. Il reste une lettre de ce Samsac, adressée à Choud-Chaken, roi d'Arménie; elle a été conservée par Mathieu d'Edesse. Nous y voyons que les Arabes avaient déjà changé le nom de Beyrouth, et l'appelaient Ouari-douke, ce qui signifie : *La ville des arrivants*. Voici ce que dit Samsac : « Nous avançâmes jusqu'au rivage de la mer, dans une contrée magnifique et célèbre, vers la ville de Ouaridoun, qui se nomme chez nous Beyrouth, et nous y trouvâmes une armée d'africains. Nous leur livrâmes bataille et en fîmes un massacre épouvantable ; nous emmenâmes mille prisonniers...., Nous plaçâmes une garnison dans Ouaridoun, et continuâmes notre marche vers Sidon. » Mais cette conquête dura peu; après treize ans d'occupation, les Romains perdirent encore cette ville, qui retomba sous le joug des musulmans, ainsi que toutes les autres places conquises par Samsac.

Quand la première croisade amena des flots de guerriers francs sur le sol de Syrie, Beyrouth se trouva sur leur passage ; mais pressés d'arriver à Jérusalem, ils négligèrent cette place, et allèrent s'emparer de la ville sainte en 1099. Ce ne fut qu'après l'établissement d'un roi chrétien dans Jérusalem, que l'on songea à s'emparer de plusieurs villes du littoral de la Syrie. Voici ce que dit à ce sujet Michaud (*Histoire des Croisades*, livre V).

« Plusieurs mois après la prise de Tripoli (1108), le roi Baudoin réunit toutes ses forces devant Beyrouth. Cette ville, fort ancienne, fut, au temps de l'empire romain, une colonie d'Auguste ; elle jouissait du droit italique comme Rhodes, Mytilène et plusieurs autres cités d'Orient ; elle eut des écoles publiques dont la gloire subsista jusqu'au moyen âge, et ne fut pas ignorée des premiers pèlerins de Jérusalem.

Après l'invasion de l'islamisme, Beyrouth avait perdu son éclat, mais il lui restait ses beau

vergers et les commodités de son port ou de sa rade. Elle résista pendant deux mois aux efforts des chrétiens. Albert d'Aix rapporte qu'après avoir fait une capitulation, les habitants brûlèrent sur les places publiques toutes leurs richesses qu'ils ne pouvaient emporter. Les vainqueurs, entrés dans la ville, et voyant qu'il ne leur restait plus rien à piller, s'en prirent à la population, qui périt presque toute entière par le glaive.

Je dois faire remarquer ici une petite erreur de Michaud, laquelle a été copiée par Mgr Mislin. Après le passage que je viens de citer, Michaud met la note suivante : « On voit encore à trois quarts d'heures de Beyrouth, le bois de pins, d'où les compagnons de Baudoin tirèrent leurs échelles, leurs tours mobiles et d'autres machines de guerre, qu'ils employèrent au siège de la cité. (Voyez la correspondance d'Orient, lettre 104<sup>e</sup>) » Cette remarque est tout simplement le produit de l'imagination d'un de ces voyageurs qui fabriquent l'histoire par l'intuition des lieux. Certes, ce bois de pins n'est pas d'une vieillesse assez respectable pour prétendre avoir fourni des machines de guerre aux Croisés. Il n'a pas plus de deux cents ans d'existence ; il a été semé dans le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle par l'émir Fakhreddin, pour arrêter l'invasion des sables mouvants du rivage de la mer.

Dès que Beyrouth fut tombée au pouvoir des Croisés, on en fit le siège d'un évêché latin. Son premier évêque, nommé Baudoin, fut placé dans la dépendance du métropolitain de Tyr, qui dépendait lui-même du Patriarche latin de Jérusalem.

Pendant leur séjour à Beyrouth, les Croisés construisirent une belle Église gothique, qui existe encore aujourd'hui, et qui devait être alors la cathédrale, car elle se trouve dans le milieu de la vieille ville. Elle sert, bien entendu, de mosquée aux Musulmans.

Beyrouth resta d'abord 70 ans environ au pouvoir des Croisés. En 1182, le trop fameux Salek-eddin, (Saladin) l'impitoyable ennemi des chrétiens, s'avancant petit à petit vers Jérusalem, vint mettre le siège devant Beyrouth ; mais cette place résista énergiquement, et Saladin se retira avec ses troupes dans la Mésopotamie. Bientôt les divisions des Croisés lui fournirent l'avantage, et il revint briser les dernières forces du royaume de Jérusalem dans la mémorable bataille de Tibériade (1187). Après cette victoire, il n'eut pas beaucoup de peine à s'emparer de la plus grande partie des places fortes du littoral. Les villes de Césarée, d'Arsur, de Joppé, de Beyrouth, eurent le sort de Ptolémaïs, et virent flotter sur leurs murailles les étendards jaunes de Saladin. Sur les rivages de la mer, les seules villes de Tyr, de Tripoli, d'Ascalon, restaient encore aux chrétiens. Cette fois cependant, Beyrouth ne demeura pas longtemps sous le joug des Musulmans. Au bout de dix ans, en 1197, les chrétiens essayèrent de reprendre Beyrouth. Jérusalem était déjà retombée au pouvoir des Sarrasins, mais la mort de Saladin avait répandu la joie en Europe, et rendu l'espoir aux chrétiens de Palestine : une nouvelle croisade avait été prêchée et avait rassemblé un grand nombre de guerriers par les soins de l'empereur d'Allemagne Henri VI et du roi de France Louis VII. Les Croisés s'étaient arrêtés sur les côtes du Portugal où ils avaient défait les Maures, et pris sur eux la ville de Silves. Fiers de ce premier triomphe sur les infidèles, ils débarquèrent à Ptolémaïs, au moment où tout le peuple déplorait la prise de Joppé par les Musulmans, et courait dans les églises implorer la miséricorde du ciel.

« L'arrivée des nouveaux croisés, dit Michaud (*hist. des Crois.* liv. 9), rendit aux chrétiens l'espérance et la joie. On résolut de marcher contre les infidèles. L'armée chrétienne sortit de Ptolémaïs (Saint Jean d'Acre), et s'avança

vers les côtes de Syrie, pendant qu'une flotte nombreuse côtoyait le rivage, chargée de vivres et de munitions de guerre. Les Croisés, sans chercher l'armée de Malek-Adhel, allèrent mettre le siège devant Beyrouth. La ville de Beyrouth, placée entre Jérusalem et Tripoli, était la rivale de Ptolémaïs et de Tyr, par sa population, par son commerce, par la commodité de son port. Les provinces musulmanes de la Syrie la reconnaissaient pour leur capitale ; c'était dans Beyrouth que les Emirs et les princes qui se disputaient les villes du voisinage venaient étaler la pompe de leur couronnement. Saladin, après la prise de Jérusalem, y fut salué comme souverain de la cité de Dieu, et couronné Sultan de Damas et du Caire. Les pirates qui infestaient la mer rapportaient dans cette ville les dépouilles des chrétiens ; les guerriers musulmans y déposaient les richesses acquises par la victoire ou par le brigandage. Tous les prisonniers francs des dernières guerres étaient entassés dans les prisons de Beyrouth. Si les chrétiens avaient de puissants motifs pour s'emparer de cette place, les Musulmans n'en avaient pas moins pour la défendre.

« Malek-Addel, après avoir détruit les fortifications de Joppé, s'était avancé avec son armée sur la route de Damas jusqu'à l'anti-Liban. En apprenant la marche et la résolution des Croisés, il revint sur ses pas, et s'approcha des bords de la mer. Les deux armées se rencontrèrent entre Tyr et Sidon, dans le voisinage d'une rivière appelée par les Arabes Nahr Kesmieh, et que nos chroniqueurs du moyen-âge ont prise mal à propos pour l'Eleuthère des anciens. Aussitôt, les trompettes sonnent la charge, les chrétiens et les musulmans se rangent en bataille ; l'armée des Turcs, qui couvrait un espace immense, cherche tantôt à envelopper les Francs, tantôt à les séparer du rivage de la mer ; la cavalerie musulmane se précipite tour à tour sur les flancs, sur le front et sur les derrières de l'armée

chrétienne. Les Croisés serrent leurs bataillons, et présentent partout des rangs impénétrables. Pendant que leurs ennemis les accablent de traits et de flèches, leurs lances et leurs épées se rougissent du sang des musulmans. On combattait avec des armes différentes, mais avec la même bravoure et le même acharnement. La victoire resta longtemps indécise ; les chrétiens furent plusieurs fois sur le point de perdre la bataille, mais leur opiniâtre valeur triompha enfin de la résistance des musulmans. Les rives de la mer, les bords de la rivière, les penchants des montagnes étaient couverts de morts. Les turcs perdirent un grand nombre de leurs émirs.

Malek-Addel, qui avait montré dans cette journée l'habileté d'un grand capitaine, fut blessé sur le champ de bataille et ne dut son salut qu'à la fuite. Toute son armée était dispersée ; les uns fuyaient vers Jérusalem, les autres suivaient, en déroute, la route de Damas, où le bruit de cette sanglante défaite porta la consternation et le désespoir. « A la suite de cette victoire, les villes de la côte de Syrie qui appartenaient encore aux musulmans tombèrent au pouvoir des chrétiens. Les turcs abandonnèrent Sidon, Laodicée, Gébeil. Lorsque la flotte et l'armée chrétienne parurent devant Beyrouth, la garnison fut surprise et n'osa point se défendre. Cette ville renfermait, disent les historiens, plus de vivres qu'il n'en fallait pour nourrir les habitants pendant plusieurs années ; deux grands vaisseaux, ajoutent les mêmes chroniques, n'auraient pu suffire à porter les traits, les arcs et les machines de guerre qui furent trouvés dans la ville de Beyrouth. Dans cette conquête, d'immenses richesses devinrent le partage des vainqueurs ; mais le prix le plus doux des victoires fut, sans doute, la délivrance de neuf mille captifs, impatients de reprendre les armes, pour venger les longs outrages de leur captivité. Le prince d'Antioche, qui était venu se



réunir à l'armée chrétienne, envoya une colombe dans sa capitale pour annoncer à tous les habitants de sa principauté les triomphes miraculeux des soldats de la croix. Dans toutes les villes chrétiennes, on rendit des actions de grâces au Dieu des armées. Les historiens qui nous ont transmis le récit de ces glorieux événements, voulant peindre les transports du peuple chrétien, se contentent de répéter ces paroles de l'Écriture : *alors Sion tressaillit d'allégresse et les enfants de Juda furent remplis de joie.*

Dans les bibliothèques des croisades, on trouve de curieux détails sur la prise de Beyrouth, donnés par les historiens : Cornélius, Herman, Roger de Hovedan, et Bernard le trésorier.

Après avoir repris la ville de Beyrouth sur les musulmans, les chrétiens restèrent en possession de cette cité pendant les différentes péripéties du commencement du treizième siècle. Mais en 1244, le sultan d'Égypte, ayant fait invasion dans la Palestine, et battu les chrétiens à Gaza, toutes leurs possessions de Syrie furent de nouveau en péril. Depuis longtemps, il n'y avait plus de royaume de Jérusalem ; Beyrouth appartenait, comme toutes les places chrétiennes, au royaume de Chypre, gouverné par les princes de Lusignan. Ces princes, ne pouvant seuls soutenir l'effort des attaques des musulmans, réclamèrent de nouveau les secours de l'Europe.

« En cette année, 1244, continue Michaud, Valéran, évêque de Beyrouth, fut envoyé en Occident, pour solliciter la protection du Pape, et le secours des princes et des guerriers. Le souverain Pontife accueillit l'envoyé des chrétiens d'Orient, et lui promit de secourir la Terre-Sainte. Mais alors l'Occident était rempli de troubles. La querelle, élevée entre le saint siège et l'empereur d'Allemagne, se poursuivait avec un acharnement que réprouvaient à la fois la religion et l'humanité. Frédéric II

exerçait toute sorte de violences contre la Cour de Rome et les partisans du Souverain Pontife... D'un autre côté, les Latins, établis à Constantinople, se trouvaient environnés des plus grands périls... Ce fut au milieu du désordre et de la consternation générale qu'Innocent IV, réfugié à Lyon, résolut de convoquer en cette ville un concile oecuménique, pour remédier aux maux qui désolaient la chrétienté en Orient et en Occident... La plupart des monarques d'Occident envoyèrent des ambassadeurs, à cette assemblée, qui se tint en 1245... Dans la foule des prélats, un seul semblait attirer tous les regards : c'était l'évêque de Beyrouth ; sa présence et la douleur empreinte sur son front rappelaient tous les malheurs de la Cité sainte. Baudoin II, empereur de Bysance, n'attirait pas moins l'attention... Avant l'ouverture du concile, le Pape tint une congrégation au monastère de Saint-Just, où il avait établi sa demeure. Le Patriarche de Constantinople exposa le déplorable état de son église... L'Evêque de Beyrouth fit lire une lettre dans laquelle le Patriarche de Jérusalem, les Barons et les Prélats de Palestine racontaient les ravages des karismiens, et montraient l'héritage de Jésus-Christ comme la proie des barbares, si l'Occident ne prenait les armes pour sa défense. »

Tous ces appels émurent vivement le concile, mais à cause du mauvais vouloir de Frédéric II, la croisade ne put encore s'organiser. L'évêque de Beyrouth ne perdit pas courage. Voyant Louis IX, roi de France, disposé à se mettre à la tête de la croisade, il se rendit en Angleterre en 1246, pour conjurer aussi le monarque anglais de secourir les chrétiens d'Orient. Mais Henri III était occupé à repousser les agressions de l'Écosse, et à apaiser les troubles du pays de Galles : non seulement il refusa de prendre la croix, mais encore il défendit qu'on prêchât la croisade dans son royaume. Tout le poids de cette grande

expédition retomba donc sur saint Louis ; mais le zèle de ce grand roi ne recula pas devant les difficultés.

Il arriva en Chypre avec son armée en 1248. C'était alors Henri de Lusignan qui gouvernait ce royaume. Saint Louis, voulant frapper l'ennemi, le Sultan du Caire, dans le centre de ses forces, se rendit promptement en Egypte, et y débuta par de brillants faits d'armes. On connaît ses revers qui ne lui furent pas moins glorieux que ses victoires. Ne pouvant plus rester en Egypte, il vint en Syrie, et s'occupa d'en fortifier les places qui appartenaient aux chrétiens. Il fortifia Jaffa (Joppé) puis en vint faire autant à Saïda (Sidon), à huit lieues au Sud de Beyrouth. Louis IX resta plusieurs mois à Sidon, et c'est là qu'il se trouvait, quand il reçut le message qui lui annonçait que sa mère, la reine Blanche, avait quitté ce monde. Il se hâta de terminer les fortifications de Sidon, et se rendit dans le printemps de l'année 1254 à Ptolémaïs, d'où il s'embarqua pour la France.

La ville de Beyrouth, protégée par ses puissantes voisines, resta au pouvoir des Francs, jusqu'après la chute de Ptolémaïs, qui fut prise par le sultan d'Egypte Kélaoun en 1291. Marin Sanuto dit que le jour même où Ptolémaïs fut prise, les habitants de la ville de Tyr, montant sur des vaisseaux, laissèrent cette place aux vainqueurs. Selon l'auteur de l'*Epitome* de la guerre sainte, les habitants de Sidon en firent autant. Enfin, ceux de Beyrouth se fiant aux paroles pacifiques des musulmans furent tués ou faits prisonniers, et emmenés au Caire. Ainsi la ville de Beyrouth était restée au pouvoir des Francs l'espace de 184 ans, de 1107 à 1291, en exceptant toutefois une dizaine d'années, de 1187 à 1197, qu'elle était retombée au pouvoir des musulmans. Beyrouth, ainsi que le reste de la Syrie, appartient pendant trois siècles à l'Egypte, jusqu'à ce que le sultan ottoman Sélim I<sup>er</sup> mit fin à la domination des mamelouks boharistes en 1517. Depuis ce temps, la Syrie a toujours

été une province ottomane, sauf les intermèdes de quelques révoltes particulières.

*A suivre.*

---

*Lettre de M. BAGET à M. A. DEVIN à Beyrouth.*

Tripoli, le 23 avril 1879.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

*La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais !*

Vous n'ignorez pas que depuis quelques années l'œuvre de nos missions et celle de nos retraites ecclésiastiques ont été entravées dans le diocèse de Tripoli, par suite de malheureuses préventions. Mais aujourd'hui nous sommes libres, car Monseigneur Stéphan Avuad, que la divine Providence a donné à Tripoli pour être son premier pasteur, en réjouissant les cœurs de son troupeau par sa présence et le zèle ardent qui l'anime, réjouit aussi le nôtre par la confiance et l'amitié dont il nous honore. Il veut que nous soyons ses auxiliaires, dans les travaux que sa charge lui impose ; que nous allions, par les saints exercices de la mission, lui préparer les voies dans les localités où il veut faire la visite pastorale, et que nous donnions, dans notre maison, les exercices de la retraite, aux ecclésiastiques de son diocèse. Nous avons accédé avec bonheur à de telles propositions et tâcherons de nous rendre dignes d'une si belle mission en travaillant surtout à l'acquisition des vertus de notre saint état.

Pour obéir aux volontés de Sa Grandeur, nous avons

donné trois missions, cet hiver, aux environs de Tripoli, à Argés, à Raskifa et à Daraya. Le premier de ces villages a été évangélisé par M. Bianchi et M. Clément qui m'ont laissé les notes suivantes sur leurs travaux apostoliques.

Les commencements de cette Mission furent bien ingrats, on peut même dire décourageants, car, malgré les grands coups que Dieu frappait, pour faciliter le travail aux missionnaires, ce pauvre village qui était depuis longtemps plongé dans toutes sortes de désordres, paraissait insensible à tout. Dieu cependant ne ménageait pas les avertissements ; dans l'espace de dix jours, sept personnes furent frappées de mort, d'une manière plus ou moins inattendue, chose extraordinaire par elle-même, vu le petit nombre d'habitants dont se compose cette localité, et aucune épidémie ne régnant dans le pays. Aussi, dans le voisinage, faisait-on courir le bruit que, les habitants d'Argés ne voulant pas se convertir, Dieu se vengeait de leur résistance. Parmi les sept morts nous pûmes contempler de nos propres yeux deux morts bien différentes, celle du pécheur et celle du juste.

La mort du pécheur fut montrée à ce pauvre village, avec toutes ses horreurs, dans la personne d'un jeune homme habitué dès l'enfance au blasphème, aux malédictions, aux imprécations de toute sorte. Il était connu dans le village et les environs par sa conduite peu édifiante ; enfin il semblait braver le ciel depuis longtemps. Quelques jours avant son mariage, lorsque tout était prêt pour les noces, il fut pris d'une espèce de tremblement épileptique qui ne le quitta qu'avec la vie. Tout le monde disait qu'il était possédé du démon, et encore aujourd'hui, lorsqu'on parle de lui, on ne le désigne que sous l'épithète de *Mascoun, possédé* :

Comment vous dépeindre ce malheureux ! il ne répondait

aux doux noms de Jésus et de Marie que par les blasphèmes les plus horribles ; il faisait claquer ses dents avec une rage infernale, ses yeux sortant de leur orbite semblaient vouloir nous dévorer, ses bras sans cesse agités se débattaient dans les étreintes d'un être invisible. La première fois que je vis cet infortuné, je ne pus me défendre d'un sentiment de crainte mêlé de dégoût, je croyais voir le diable en personne. Heureusement, le bon M. Bianchi était avec moi et m'encourageait, par sa présence, à soutenir l'aspect d'un spectacle si effrayant et si hideux. La pauvre mère du jeune homme qui seule osait rester auprès de lui, lui dit : « Mon enfant, n'aie pas peur, voilà les « Badrié (Pères) qui viennent te délivrer, » à peine eut-il entendu ce nom de Badrié, qu'il resta immobile, fixant sur nous des regards étonnés et colères ; on lui suggéra alors quelques bonnes aspirations qu'il répétait tout haut, puis tout bas il maudissait les saints noms qu'il venait de prononcer. Il mourut ainsi en disant des horreurs contre Dieu et la sainte Vierge. Était-ce là l'effet d'une véritable possession ou ne faisait-il, dans le délire, que répéter ce qu'il avait tant de fois dit pendant qu'il se portait bien, je ne saurais l'affirmer ; dans tous les cas c'était là un terrible exemple que Dieu donnait à ceux qui ne voulaient pas profiter de la mission.

Après la mort de ce malheureux, personne n'osait veiller auprès de son cadavre ; une femme prétendait l'avoir vu après son trépas tout environné de flammes, une autre disait l'avoir entendu poussant des hurlements affreux, enfin toute la montagne était effrayée de cette mort et des circonstances qui l'accompagnèrent. Mais ce n'est pas tout ; le lendemain pendant l'enterrement, au moment où le cercueil sortait de l'église, un jeune homme de dix-huit ans qui assistait à la cérémonie tomba tout-à-coup frappé de la même maladie que celui qu'on enterrait, il se débattait

dans les mêmes convulsions mais sans pouvoir proférer une seule parole, et le lendemain il mourait sans avoir repris connaissance un seul instant et par conséquent sans avoir pu se confesser. Voilà les coups que Dieu frappait pour ramener à lui plusieurs pécheurs endurcis qui ne devaient se convertir que par la crainte du châtement.

Mais comme pour nous consoler et nous encourager, à côté de cette horrible image de l'enfer, le Seigneur nous montra la douce image du paradis et après avoir assisté à la mort d'un démon, nous allions voir mourir un ange. Quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis la mort du *Mascoun* qu'une pauvre petite bergère âgée de 12 ans s'envolait vers les cieux, nous laissant tous embaumés du parfum de son innocence et de sa simplicité. Kaola, c'était son nom, avait perdu son père depuis peu d'années ; elle faisait tous ses efforts pour consoler sa pauvre mère et l'aider à gagner le pain de chaque jour ; c'était, au dire de tout le monde, le modèle des enfants, patiente, douce, laborieuse, aimant le bon Dieu de tout son cœur. L'unique bien de sa famille consistait en une vache dont Kaola était chargée et qu'elle affectionnait beaucoup ; un des grands soucis de la petite bergère, pendant sa maladie, était de savoir qui prendrait soin de sa vache, après sa mort, et sur l'assurance que sa mère lui donnait que la sainte Vierge veillerait sur elle, elle se tranquillisait ; cette enfant était sans doute trop simple, trop pure pour vivre au milieu de la corruption dans laquelle son village croupissait depuis de longues années ; peut-être aussi était-ce l'hostie sans tache que Dieu demandait comme expiation des crimes de son peuple ; quant à moi je suis persuadé que c'est à ses prières que le village a dû son entière conversion.

Kaola voulut faire sa retraite une des premières ; elle avait la conscience si délicate que durant sa maladie après s'être confessée trois fois dans des dispositions admirables,

elle ne cessait de demander à sa mère si telle et telle chose était péché, craignant de n'avoir pas tout dit ou de l'avoir mal dit; au plus fort de la fièvre qui la consumait, elle ne cessait de prier, de baiser la médaille qu'on lui avait suspendue au cou.

Voyant sa pauvre mère se désoler : « Ne pleure pas, lui disait-elle, bientôt je serai au ciel et je prierai pour toi. » Pendant son agonie qui dura assez longtemps, elle ne remuait les lèvres que lorsqu'elle entendait les noms de Jésus et de Marie; elle pressait son chapelet entre ses petites mains, les yeux fixés vers le ciel. Lorsque son âme quitta son faible corps pour s'envoler au milieu des anges, il se répandit sur son pâle visage un air de sérénité et de bonheur qui ravit tous les assistants. Elle venait à peine d'expirer que la femme du *cheik* du village mourut presque subitement sans avoir pu se confesser. Enfin, depuis neuf ou dix jours, il n'y avait que morts ou mourants. Le doigt de Dieu était donc là d'une manière visible; eh bien, chose incroyable, il se trouvait encore beaucoup d'aveugles qui ne le voyaient pas et ne voulaient pas le voir.

Les instructions n'étaient guère suivies; peu d'enfants assistaient au catéchisme, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre. Un soir, M. Bianchi voyant à l'instruction encore moins de monde qu'à l'ordinaire, se fâcha tout de bon, leur dit que le village était indigne de la grâce de la mission, vu qu'ils ne se convertissaient pas malgré les châtimens dont Dieu avait frappé plusieurs d'entr'eux, et que par conséquent nous allions suivre le conseil de notre Seigneur qui dit à ses apôtres : quand on ne vous recevra pas dans un endroit, secouez la poussière de vos souliers et allez dans un autre.

Sur ce, il sort de l'Église, vient m'appeler et nous allons nous enfermer chez nous bien résolus à partir le lendemain



de bonne heure. Que se passa-t-il alors ? nous n'en savons rien, toujours est-il qu'une demi-heure après nous vîmes rassemblés devant la porte de notre maison presque tout le village, hommes, femmes et enfants, nous suppliant, à genoux, de leur pardonner et de détourner de dessus leurs têtes le feu du ciel. Ils étaient là tout tremblants, pleurant, se frappant la poitrine et racontant qu'ils venaient de voir un grand feu qui sortait du ciel et se dirigeait sur Argès. A cette vue, disaient-ils, nous nous sommes tous prosternés, la face contre terre, et nous avons demandé à Dieu de détourner de dessus nos têtes la colère des Badriés, puis, en nous relevant, nous avons vu ce feu disparaître dans le vallon du côté de Tripoli. Ils jurèrent ensuite que désormais tous assisteraient aux instructions et que si un seul y manquait nous pourrions partir et appeler sur eux et leurs enfants la malédiction du ciel. Ils tinrent parole ; depuis ce moment jusqu'à la fin de la mission, l'Église fut toujours comble et les confessionnaux assiégés ; tous s'approchèrent des sacrements et changèrent de vie. La grâce avait triomphé de ces cœurs rebelles, la victoire était complète ; des gens qui étaient plongés dans toute espèce de désordres, depuis quinze et vingt ans, mènent aujourd'hui une vie vraiment chrétienne. Pour nous pauvres instruments entre les mains de Dieu, nous n'avons qu'à le remercier et à dire avec le psalmiste : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.*

D'après le récit que M. Clément vient de faire, vous voyez que Dieu est avec les missionnaires pour les aider à atteindre le but pour lequel il les a établis. Cette protection du Ciel sur la grande œuvre de saint Vincent se manifeste partout de la manière la plus éclatante. Les peuples en sont tellement frappés, qu'ils nous regardent comme les envoyés de Dieu, et nous témoignent à ce titre le respect le plus profond et nous donnent toute leur confiance. Qui

ne s'attacherait de tout cœur à une œuvre si évidemment bénie de Dieu? Quel est surtout l'enfant de saint Vincent qui ne se trouverait heureux d'avoir fait vœu de travailler au salut des pauvres gens de la campagne jusqu'à la fin de la vie!

Nous n'avions pas encore fait la clôture de la mission d'Argès que nous étions allés dans le village voisin (Ras Kifa) pour y chercher un logement, car l'évêque tenait à ce que nous donnions la mission dans ce lieu, où sa nombreuse famille résidait pendant l'hiver.

Après s'être reposés un peu, les missionnaires se rendirent donc à Ras-Kifa. Ils furent accueillis avec la plus vive sympathie, et purent se mettre à l'œuvre sur le champ sans éprouver le moindre obstacle. Nous nous partageâmes la population pour les instructions; M. Bianchi fut chargé des femmes et des grandes filles. M. Clément eut les enfants à catéchiser. Les hommes et les jeunes gens assistaient à mon instruction du soir. Deux fois la semaine, pour donner plus d'entrain à la mission, nous faisions deux sermons à toute la population réunie. La population de ce village nous édifia et nous consola beaucoup par sa fidélité à se rendre aux exercices; on eut dit une communauté qui, aux heures marquées, se rendait là où la voix de Dieu l'appelle. De si bonnes dispositions nous faisaient bien augurer de l'heureux succès de la mission. Il a été en effet complet, tout le monde y a rempli son devoir et a trouvé au saint tribunal le précieux trésor de la grâce, réparant dans une confession générale ce qu'il y aurait eu de défectueux dans les précédentes.

Le fait de cet homme qui avait caché un péché en confession, selon le récit de saint Vincent, et qui avait mis son âme en danger de se perdre, se reproduit plus fréquemment qu'on ne le pense, même dans les meilleures localités, et, sans la mission, nous pouvons affirmer

qu'une multitude d'âmes se perdraient. Aussi si nos forces nous le permettaient, nous devrions être sans cesse occupés à élever le peuple et à réconcilier les âmes, de crainte que quelqu'une d'elles ne se damne, faute de ne s'être pas bien confessée. Mais : *Messis quidem multa, operarii autem pauci*. Priez donc le Très-Honoré Père de nous envoyer des confrères que nous puissions former à la Mission.

Mais, me direz-vous, n'avez-vous rien à me raconter de bien marquant sur Ras-Kifa ? C'est déjà quelque chose de bien remarquable que toute une population ait été si édifiante pendant tout le cours de la mission. Cependant le Seigneur a donné au père de Monseigneur des marques d'une bonté toute particulière. Ce brave homme qui était un des plus fervents se disposait à faire sa retraite, lorsque tout à coup il se sent pris de vomissements de sang très abondants qu'on ne pouvait pas arrêter. Cet accident durait déjà depuis assez de temps pour donner de graves inquiétudes. Le bon vieillard sentait ses forces diminuer à vu d'œil et commençait à désespérer de se confesser comme il le désirait. Il envoie chercher un missionnaire qui le trouva dans un danger imminent, à cause de son âge avancé. Le vénérable vieillard ne pouvant plus parler lui fait signe de prier pour lui et de lui donner quelque chose pour arrêter l'hémorragie qui l'épuisait entièrement. Le charitable missionnaire, désirant avec ardeur procurer du soulagement au malade, et surtout le rendre capable de bien se confesser, prie de tout son cœur pour cet homme, puis, s'étant fait porter un verre d'eau sucrée, fait le signe de la croix, et après cette bénédiction, il donne à boire au malade qui se sentit immédiatement soulagé, de sorte qu'il pût commencer sa confession à l'instant même. Ce mieux inespéré se maintint si bien, qu'il pût, dans l'après-midi, faire sa confession générale, et le lendemain recevoir dans les plus saintes dispositions le Corps adorable

de Notre-Seigneur. Ce bon vieillard jouit en ce moment d'une bonne santé et remercie le Ciel de la grâce signalée qu'il lui a accordée.

Je me rappelle encore un autre fait bien édifiant arrivé dans cette mission ; c'est la reconnaissance qu'un bon paysan fit paraître pour les bienfaits spirituels qu'il avait reçus, sa parfaite résignation à la volonté de Dieu et son extrême délicatesse de conscience. J'avais confessé cet homme, âgé de soixante ans environ ; il s'était traîné à l'église avec beaucoup de peine afin de régler les affaires de sa conscience, et, après avoir fini sa retraite, un mal aux jambes, qui le faisait souffrir depuis longtemps, ne lui permit plus de quitter son lit, si l'on peut appeler ainsi une mauvaise natte sur laquelle il était étendu. Sentant son mal empirer de jour en jour, il demanda à me parler. Je m'informai des nouvelles de sa santé, et à la vue de sa jambe malade, je frissonnai de l'état affreux où elle se trouvait. Cependant ce brave homme, comme un autre Job étendu sur son fumier et tout couvert d'ulcères, n'avait d'autres paroles à la bouche que celles de ce patriarche : *Que le saint nom de Dieu soit béni.* Puis, me faisant part de ses pratiques de piété, il me demandait si elles étaient bonnes ; c'était quelques formules dont il se servait pour offrir ses actions à Dieu et unir ses souffrances à celles de notre divin Sauveur. Comme je lui demandai s'il n'avait rien à me dire depuis sa dernière confession ; il me répondit : « comment pourrais-je offenser un Dieu qui a été si bon à mon égard pendant le saint jour de la mission. » Quelques jours après cette visite, j'appris que cet homme était mort comme un saint, il a dû sans doute jouir bientôt de la gloire, car il avait fait son purgatoire sur la terre par les souffrances et les privations de tout genre qu'il avait endurées pendant les jours de son pèlerinage ici-bas.

Il me reste encore à vous parler de la mission de Daraya, pour compléter le récit de nos travaux apostoliques pendant l'hiver dernier. Nous eûmes dans ce village des luttes bien pénibles à soutenir pour arracher une foule d'âmes malheureuses, qui vivaient depuis longtemps sous l'empire de l'ennemi de tout bien. La corruption, dans cette localité, dépassait toutes les bornes ; on y avait déposé toute honte, le vice marchait la tête levée.

Outre ces désordres, les habitants du village étaient en procès avec un cheik riche et puissant qui ne tend à rien moins qu'à leur enlever tout ce qu'ils possèdent, et les entretient dans une irritation continuelle et dans une préoccupation d'esprit qui les rendait presque incapables de s'occuper sérieusement du salut de leur âme. Voilà quelle était la déplorable condition du village de Daraya à notre arrivée. En vérité il y aurait eu de quoi nous déconcerter si nous n'avions compté sur la puissance de la grâce qui opère toujours des prodiges pendant le saint temps de la mission. Pleins de confiance dans le Seigneur, nous nous sommes rendus dans cette localité, la veille de la Quinquagésime. A peine arrivés, la jeunesse nous a donné un spécimen de la manière dont ils faisaient leur carnaval. Après avoir parcouru tout le village avec des cris sauvages et capables d'ébranler les montagnes d'alentour, elle a organisé un bal grotesque dans un champ voisin de notre maison, et là, pèle mèle, au son de leur flûte champêtre, nous a donné le spectacle de danses peu convenables. A cette vue, nous avons fortement élevé nos voix menaçantes et avons fait cesser ces danses scandaleuses. Les jeunes gens ont continué à s'agiter et à crier comme des frénétiques jusque bien avant dans la nuit.

Le lendemain, premier jour de carême chez les orientaux, le calme était rétabli et nous avons pris nos mesures pour bien organiser la mission. Ici il était nécessaire

d'instruire le peuple plus qu'ailleurs. Pour réussir dans une tâche si importante, nous avons formé, comme à l'ordinaire, nos trois divisions et chacun s'efforçait de son côté d'inculquer à ces esprits grossiers ce qu'ils devaient savoir, les excitait à retourner à Dieu par les œuvres de la pénitence et à détourner de dessus leurs têtes les terribles châtimens de la vie future. M. Clément qui était chargé des enfants, accoutumés à faire toujours leurs volontés et à courir sans cesse à travers les champs, eut bien de la peine à les dompter et à les tenir en ordre. Mais, grâce à Dieu, à force de patience et d'énergie, au bout de quelques jours, il se fit parmi eux un changement si heureux, que nous en fûmes tous surpris, et notre jeune confrère fut bien encouragé et dédommagé de ses peines. La division des femmes donna à M<sup>r</sup> Bianchi beaucoup de consolation par leur assiduité aux instructions qu'il leur prodiguait deux fois par jour avec beaucoup de soins et de zèle. Pour moi je ne fus pas si bien partagé, mon auditoire composé d'hommes uniquement n'était pas aussi nombreux que je le désirais. Les uns fatigués des travaux du jour restaient chez eux, les autres dégoutés de la manne du ciel aimaient mieux se nourrir des oignons d'Egypte.

Je semai ainsi, dans les travaux et dans les larmes, la semence de la parole divine et, à la fin, nous eûmes la consolation de recueillir, dans la joie, les fruits les plus abondants de salut. En effet, les plus endurcis, touchés des exemples de leurs parents, de leurs amis et de ceux de leurs enfants qui s'étaient réconciliés avec Dieu et s'étaient assis deux fois par semaine par bandes nombreuses à la table sainte, entendant tous les jours et surtout le soir la cloche appeler le peuple à la prière à laquelle ils prenaient peut-être part, ont fini par se rendre à l'appel de la grâce, et quitter le péché et par déplorer leur trop longue résistance. Voilà donc tout le village renouvelé, tous les scan-

dales réparés, les cœurs ulcérés réconciliés, les occasions de mal mises de côté, les habitudes du jurement et du blasphème abandonnées, les injustices réparées, en un mot, voilà tout un peuple rendu à Dieu et ramené à la vie chrétienne.

Pour raffermir un si grand bien, Monseigneur l'évêque de Tripoli est venu donner la confirmation à 120 personnes qui avaient été bien préparées à recevoir ce sacrement.

Enfin les curés de l'endroit qui avaient assisté à toutes nos instructions pendant la mission ont demandé à se mettre en retraite; ils l'ont faite pendant la semaine sainte d'une manière bien sérieuse. Cette retraite a mis la dernière main à l'œuvre de notre mission dans ce village, qui sera, j'espère, longtemps fidèle à la grande grâce que Dieu lui a faite.

Je suis en l'amour de N. S. et de Marie Immaculée  
Monsieur et très-honoré confrère,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

J. M. BAGET

*I. p. d. l. M.*

---

## PROVINCE D'ABYSSINIE

---

*Lettres de sœur MARIE, fille de la Charité à Kéren,  
à la sœur N..... à la Maison-Mère à Paris.*

Kéren, le saint jour de Noël 1878.

MA TRÈS CHÈRE SŒUR,

*La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais !*

Parmi mes bonnes résolutions de ce grand jour, j'ai pris celle de vous dédommager de mes dernières lettres. Parlons d'abord de cette belle fête qui ne l'est pas pour nos Abyssins, car ils suivent le calendrier grec, et par conséquent Noël tombe pour eux le jour de l'Épiphanie. Mais pour nous latins, et tout le personnel de la mission qui s'élève bien à 150, tant prêtres que séminaristes, orphelins, élèves de la sainte Enfance, c'était bien la grande et douce fête de Noël. Nous n'eûmes pas, ainsi que vous vous en doutiez, de beaux chants pendant la messe de minuit, dite par Monseigneur, car, pour nous faire plaisir, sans doute, les prêtres Abyssins imaginèrent de chanter dans leur langue ; vous ne pouvez vous figurer ce que c'est que cette cacophonie : tantôt ils chantent presque bas, puis ils reprennent tout à coup avec des voix tonnantes et chevrotantes, ensuite viennent les solos ; etc.



etc.; enfin, nous avons tous eu la pensée que ces humbles chants étaient ceux des bergers, et grâce à cela ils acquirent un certain charme; mais Monseigneur qui ne goûte pas du tout cette mélodie nous fit demander, vers la fin de la messe, si nous ne pourrions pas chanter aussi quelque chose, et notre bonne Mère, qui serait sans peine première au lutrin, entonna *Adeste fideles*, auquel les missionnaires s'unirent; les européens au nombre de dix ou douze furent bien contents, et nous l'étions aussi, car en mission, l'on se contente de peu.

Le matin, nous retournâmes entendre la deuxième et troisième messe de Monseigneur, et à huit heures, nous étions de retour nous transportant en esprit à la chère maison-mère pour y entendre la deuxième grand'messe. Les vêpres furent aussi solennelles que possible, Monseigneur officia avec diacre et sous-diacre et étrenna un très bel ornement que nous avons rapporté de Massawah; les psaumes ont été chantés alternativement par les missionnaires et nous, mais sans harmonium, car il n'est pas encore arrivé et l'ancien est tout cassé; malgré cela, nous ne nous en sommes pas trop mal tirées; avant et après vêpres, le petit enfant Jésus de ma sœur directrice a fait tous les frais de la musique, au grand ébahissement de tous les enfants grands et petits qui ne pouvaient se lasser de l'admirer. Vous voyez que notre fête de Noël, quoique bien modeste, a eu cependant ses charmes, il en manquait un pourtant et devinez lequel..... Eh bien, c'était le froid, la neige. Nous avons un ciel bleu, un soleil resplendissant, une chaleur de mois de juin, ce qui n'est pas en rapport avec la fête; comment offrir au petit Jésus de le réchauffer?

Un mot de l'eau : chaque matin un homme en apporte une charge de mulet, soit quatre peaux de chèvre pleines, les lundis il vient deux fois, on la dépose dans de grandes jarres de terre qui la filtrent et la rafraîchissent, elle est

alors très-bonne. Le mercredi nous lavons la lessive ; pour cela, il faut aller au puits qui est à vingt minutes ; lorsque ce n'est pas fini à onze heures et demie on y porte le dîner ; il y va quatre ou cinq sœurs, et autant de nos grandes enfants. Si vous saviez quelle misère résulte pour le pays du manque d'eau ; figurez-vous que c'est à peine si ces pauvres gens peuvent en avoir un peu pour boire, donc il ne faut pas qu'ils pensent à se débarbouiller, à laver leurs vêtements, à arroser les terres, etc. Il n'y a à Kéren qu'un puits au gouvernement où l'on donne une petite ration à chacun, et celui de la mission qui est bien meilleur, mais on ne peut en faire profiter tout le monde, car il suffit tout juste aux besoins des deux maisons ; cent cinquante personnes et tout le bétail absorbent pas mal d'eau ; si nous en avions davantage, on pourrait cultiver avec grand profit la propriété qui entoure la maison, aussi nous avons promis à saint Antoine que s'il faisait trouver une source, on l'appellerait le puits Saint Antoine et qu'on y mettrait sa statue ; dites s'il vous plaît à notre chère sœur E... qui est toute-puissante auprès de lui, d'appuyer notre demande, car ce pays changerait tout à fait de face s'il y avait de l'eau. Si vous voyiez la différence qu'il y a entre les enfants de la mission avec leurs vêtements toujours blancs et propres, et ceux du village qui n'ont que de sales guenilles dont on ne pourrait nommer la couleur, on dirait deux peuples différents, et ils le sentent bien, ces pauvres gens.

Veuillez remercier nos sœurs du Séminaire qui nous ont envoyé toute une caisse d'étoffe, mais personne ne sait coudre, et nous n'avons pas le temps de les faire nous-mêmes ; dans quelques mois, nos petites filles seront un peu formées, et nous en profiterons ; mais en attendant nos petits Saint-Jean n'ont pas même une peau de mouton pour se couvrir. Il y avait, dans l'envoi dont je vous parle, quatre ou cinq grandes brassières que nous avons fermées

par un surjet afin de pouvoir les donner : vous dire la joie de ceux que la chance a favorisés est impossible. Le malheur est qu'ils nous amènent leurs amis pour en avoir aussi, et il n'est pas facile de faire entendre qu'il n'y en a plus. Que ces petites chemises soient blanches ou de couleur, n'importe, pourvu qu'elles soient en coton et pas trop légères. On peut faire trois ou quatre grandeurs, de six mois à six ou sept ans. Si nous pouvions recevoir cet envoi pour Pâques, quel bel alleluia nous chanterions. Je vous envoie une espèce de patron.

Kéren, 10 janvier 1879.

Je ne veux pas attendre le dernier moment pour répondre à votre bonne lettre reçue le 5, et c'est tout en apprenant à coudre à nos chères enfants que je vous trace ces lignes qui ne partiront que dans cinq jours ; me voilà, vous le comprenez, sœur d'ouvrage, ce dont je suis très-heureuse, car j'aime beaucoup les jeunes filles, et nos petites abyssiniennes en particulier, car elles sont vraiment bonnes et intelligentes, je les crois susceptibles de solide piété, aussi il me tarde bien de savoir leur dire quelque chose du bon Dieu, et je recommande vivement ce désir à vos ferventes prières.

Vous me demandez des renseignements sur la température ; nous avons déjà, dit-on, 28 degrés de chaleur, mais les nuits et les matinées sont bien différentes, puisque le thermomètre descend à 14 ; malgré cela nous allons bien et trouvons l'hiver préférable à celui de Paris ; comme les nuits doivent vous paraître longues durant ces petits jours ! les nôtres sont toujours de 12 heures, car on y voit de six heures du matin à six heures du soir.

Nous ne mangeons pas de côtelettes de léopards mais quelquefois de leur chasse ; ainsi la semaine dernière, on

reprit à un de ces redoutables voisins le veau qu'il était venu ravir au troupeau de la mission ; mais comme le pauvre animal était mourant, il fallut le manger ; malheureusement, il était trop jeune et ses côtelettes bien petites. A propos de cela, il faut que je vous dise que pour rien au monde, les chrétiens ne voudraient manger la viande tuée par les musulmans, et *vice versa* ; or aux yeux des Abyssins, la hyène, le chameau, l'éléphant, sont musulmans ; le lion, le tigre, le *léopard* sont chrétiens, grâce à cela, les domestiques ont mangé aussi du veau en question. Pour éviter d'être trompé, chacun tue autant que possible chez soi. M. Picard nous a raconté qu'une bonne vieille femme ne voulait pas se confesser, parce qu'elle avait commis trois grands péchés pour lesquels elle craignait de ne pas avoir l'absolution ; se décidant enfin, elle s'accusa, 1<sup>o</sup> d'avoir mangé de la viande tuée par les musulmans, 2<sup>o</sup> d'avoir mangé des sauterelles (qui sont musulmanes), 3<sup>o</sup> d'avoir bu du lait de chamelle : voilà des péchés qu'on ne commettra jamais à Paris, n'est-il pas vrai ?

Kéren, 22 janvier.

J'ai bien des choses à vous raconter aujourd'hui sans m'arrêter à vous donner des explications sur l'expédition de nos courriers, elles seraient maintenant superflues car vous devez être en possession de plusieurs lettres et du journal. M. Schreiber est reparti, hier matin, pour Massawah avec M. Cabrouiller pour se rendre de là auprès de M. Duflos qui l'attend avec impatience. Dimanche dernier il nous a fait chanter la grand'messe de Dumont à six heures du matin, et il faut croire que nos bons Anges et son accompagnement nous ont beaucoup aidés ; les vêpres ont été également magnifiques pour Kéren où l'harmonium ne s'était pas fait entendre depuis longtemps, ajoutez à cela une excellente conférence sur le Saint-Nom de Jésus

que Monseigneur avait eu la bonté de venir nous donner le matin, et les exercices de la petite retraite, et vous trouverez certainement que nous avons aussi nos jouissances spirituelles, ce que vous nous désiriez tant.

Nous avons eu une autre satisfaction, cette semaine, que je veux vous faire partager. Il y a quinze jours, une enfant de treize à quatorze ans vint à la maison accompagner une de ses amies, sans doute par curiosité ; son air intelligent frappa nos sœurs, elles la questionnèrent un peu et lui donnèrent une médaille de notre Immaculée Mère. Quelques jours après, elle revint encore, et comme notre digne Mère était là, elle s'y intéressa aussi, lui fit donner une chemise et l'engagea à revenir ; cette charité gagna sans doute son cœur, car voici ce qu'il en advint : lundi dernier, cette pauvre enfant arriva à l'ouvrier avec l'air tout effaré, pleurant à chaudes larmes et demandant à rester avec nous ; interrogée sur le motif qui l'amenait, elle répondit que sa mère voulait la marier à un musulman, les noces devaient se faire le même jour, et on voulait qu'elle renonçât au catholicisme avant la cérémonie. M. Picard ayant pris des informations sut que tout était exact et que la pauvre enfant avait été maltraitée parce qu'elle refusait. Il fut convenu que nous la garderions jusqu'à l'arrangement de l'affaire qui n'était pas facile, car la jeune fille avait été fiancée six ans auparavant, et ses parents avaient reçu alors des cadeaux, tenant lieu de compromis, qu'ils n'étaient pas en mesure de rendre ; on les estimait à 40 thalers, à peu près 180 francs ; or le musulman voulait la fille ou l'argent, faisant toutes sortes de menaces pour être promptement satisfait. M. Picard sachant que notre bonne Mère était disposée à donner la somme, d'après l'avis de Monseigneur, convoqua les chefs du village, et ils convinrent qu'on expertiserait les cadeaux ; nous y gagnâmes 17 thalers, car le musulman (qui était

chrétien lorsqu'il se fiança) accepta 23 thalers qui lui furent proposés et l'enfant fut délivrée de lui. Mais tout n'était pas fini, sa mère, qui n'est pas chrétienne, voulait qu'elle retournât chez elle, par intérêt tout simplement ; on convoqua donc de nouveau les chefs qui vinrent à la maison avec M. Picard ; puis la mère et l'enfant, qu'on interrogea devant elle. Elle répondit avec fermeté qu'elle respectait la volonté de son père décédé, qu'elle aimait sa mère et ses sœurs et voulait bien travailler pour les aider, mais qu'elle désirait par-dessus tout rester chrétienne, et demandait à ce qu'on la laissât chez nous quelque temps pour s'instruire, ce qui lui fut accordé. La pauvre enfant, baptisée à l'âge de sept ans, n'avait jamais depuis remis le pied à l'église. Ne doit-on pas attribuer sa résolution de rester chrétienne à la vertu de la médaille miraculeuse qui lui avait été donnée quelques jours auparavant ?

Les catéchismes vont maintenant se faire chez nous. Aujourd'hui, nous avons une cinquantaine d'enfants, filles et garçons. Si vous voyiez comme tout ce petit monde est intéressant ! oh ! que je voudrais pouvoir parler, et lui raconter de belles histoires ! mais pour le moment, il faut se contenter de faire des gestes et d'écouter sans comprendre ; enfin, avec de la patience, nous pourrons aussi nous faire entendre, n'est-il pas vrai ?

Le léopard qui nous avait fait manger le veau ayant voulu, pour la 3<sup>e</sup> fois, recommencer sa chasse dans le troupeau de la mission a été pris dans une trappe par un frère : il était magnifique et sa peau fera un joli tapis.

En arrivant le 2 janvier, nous espérions que M. Schreiber amènerait les caisses annoncées, mais comme le bateau fait maintenant une petite quarantaine à Souakim, elles n'étaient pas arrivées à Massawah. Comme dédommagement, il a amené la presse lithographique dont le transport inquiétait fort Monseigneur ; figurez-vous que

les deux traverses principales pesaient 160 kil. chacune ; il fallait qu'elles fussent portées par le même chameau et on a trouvé ce colosse de force. Monseigneur nous attribue encore ce bon succès ; pour nous, nous nous réjouissons en pensant que nous aurons bientôt des livres à mettre entre les mains de nos enfants.

10 février 1879.

Puisque vous voulez partager nos peines et nos joies, je vous dirai que le bon Maître nous éprouve par la maladie ; ma sœur Vincent est au lit avec la fièvre, depuis dix jours, et ma sœur Joseph paie aussi son tribut d'acclimatation, elle est moins souffrante que ma sœur Vincent, mais ne peut cependant presque pas s'occuper. Voilà donc un redoublement de travail pour chacune, mais surtout pour notre respectable Mère qui reste seule au courant de la pharmacie. Elle est heureusement bien portante, et agile, et fervente comme une jeune sœur ; je me demande parfois le soir comment ses jambes peuvent encore la porter, car elle ne se repose guère qu'au moment des repas et de la lecture ; mais le bon Maître la soutient, et ne permettra pas que cette surcharge dure longtemps. Nos deux malades vont bien mieux ; s'il n'y a pas de rechute, ma prochaine lettre vous dira sans doute qu'elles ont repris le train commun.

Dimanche dernier, nous avons passé la récréation à regarder le beau carton d'images ; il y en a au moins pour 10 ans, car ici nous n'avons pas l'occasion de donner de belles choses ; il n'y a que de pauvres gens, si pauvres, qu'ils portent toute leur fortune sur eux et elle consiste dans une grosse médaille de cuivre, et une croix pour les hommes. Dans leurs cabanes, il n'y a rien, sinon le lit fait de branches de bois recouvertes d'une peau de vache et quelques jarres pour l'eau et le dourah. Plus tard lorsque Monseigneur fera imprimer et distribuer des livres, on

pourra donner des images qui seront ainsi mieux conservées ; mais il faudra qu'elles soient plus communes et représentant les mystères de la vie de Notre Seigneur et de la sainte Vierge ; ils ne comprendraient pas les sujets emblématiques. En attendant, les croix, les médailles, les chapelets de couleur font leurs délices, et quand surtout ils reçoivent un petit morceau d'étoffe ou un vêtement, ils sont au comble de la joie.

Je ne vous ai pas encore dit un mot pour nos sœurs, mais, il est bien entendu qu'en vous écrivant nous donnons des nouvelles à chacune. Faites-vous, s'il vous plaît, l'interprète de la cordiale affection de notre Mère envers toutes, et croyez-moi sans réserve, etc.

Kéren, 12 mars 1879.

Nous voilà heureusement sorties de l'épreuve de la maladie, car, dans ce moment, nous sommes toutes vaillantes, nous préparant à fêter, aussi bien que possible, notre bon père saint Joseph et Monseigneur. Notre programme est bien simple, mais il nous occupe beaucoup quand même ; c'est si difficile ici d'arriver à un petit résultat, car les choses les plus ordinaires sont inconnues de nos pauvres abyssins. Voici donc à quoi nous nous en tiendrons pour cette année ; réunion des enfants de la sainte Enfance dans notre grande salle, on y dressera un petit autel afin que notre Immaculée Mère préside cette première fête. En face, comme au séminaire, sera le fauteuil de Monseigneur, auquel la plus grande des enfants récitera un petit compliment dont les deux dernières lignes seront répétées en chœur par tous.

Nous commençons à gagner quelque chose par rapport à la nudité ; en voici un exemple : la semaine dernière, on disait au catéchisme combien le bon Dieu était offensé, lorsque les petites filles ne se couvraient pas ; le lendemain vous eussiez bien ri en voyant les costumes de celles qui



n'en avaient pas la veille. Il y en avait trois qui s'étaient procuré, je ne sais comment, de vieilles casaques de militaires auxquels les pans et les manches étaient coupés ; d'autres avaient mis des couvertures de lits quatre fois plus grandes qu'elles, qui repliées devaient leur tenir chaud, ie vous l'assure ; d'autres enfin avaient des peaux de bête etc. Que ne puis-je vous envoyer la photographie de ces petites filles, aux figures douces et intelligentes, dans cet accoutrement, comme vous vous réjouiriez d'avoir pu leur en procurer un autre. Que n'êtes-vous là aussi le samedi lorsqu'on donne les récompenses ! Il y en a ordinairement cinq ou six qui ont mérité des robes ; vous dire leur bonheur, est impossible.

Kéren, 20 mars 1879.

Aujourd'hui, je vais tout simplement vous donner la chronique de Kéren pour ce mois. Il a été reçu à la sainte Enfance deux petites filles de 4 et 7 ans, dont la mère et le petit frère qu'elle tenait dans ses bras, ont été pris et dévorés par la hyène, malheur qui les rendait entièrement seules et orphelines, car leur père est mort l'année dernière. Les soldats musulmans les avaient recueillies pour les vendre à Cassala ; mais la Providence veillait sur elles, elles tombèrent du chameau qui les emportait ; or un chrétien qui se trouvait là obtint qu'on les lui cédât, et les amena bien vite à la mission ; elles sont très gentilles.

Un garçon de deux ans qui était couché à la porte de la cabane paternelle, à côté de son frère plus âgé, a été enlevé par la hyène ; il était minuit, personne ne s'en est aperçu sur le moment, elle l'a sans doute étouffé !

Hier a eu lieu le baptême d'une femme musulmane et de ses trois enfants, le père qui est très malade ne peut se décider à renoncer au prophète, cependant on espère encore.

Nous sommes à faire des chemises pour cette famille, chacune verra par là qu'elle est chrétienne.

Notre petite fête de saint Joseph s'est bien passée ; nos petites filles étaient si contentes des belles chemises que nous leur avons faites qu'elles n'osaient pas bouger, plusieurs tenaient constamment les mains jointes, dehors comme à l'église, toutes pénétrées de respect sans doute, pour ce costume des dimanches ; nous pouvions à peine les faire avancer dans le chemin, car petits et grands voulaient les voir. De cette affaire, nous avons eu encore plus de monde au catéchisme ces deux jours ; si cela dure, nous ne pourrons plus nous engager à donner de si belles récompenses, heureusement que votre caisse va fournir notre vestiaire. Que d'heureux et d'heureuses vous allez faire ! ils se croiront en paradis ces petits Anges, *menghesté semaye* (c'est le royaume du ciel), ne se figurant pas qu'on puisse avoir de si belles *camiches* sur terre.

Kéren, 10 avril 1879.

Je commence aujourd'hui par répondre aux questions que vous m'adressez : nous n'avons pas à craindre les serpents, ils viennent rarement près des endroits habités, et nous n'avons encore vu à Kéren que celui qu'on a tué près du lavoir. En revanche la hyène nous donne de temps en temps des concerts nocturnes ; cette semaine elle est venue tout près de la maison, ce qui rassembla plusieurs gros chiens qui aboyaient de la belle façon ; leur bruit joint aux grondements sauvages de la hyène nous tinrent éveillées un bon moment, mais sans nous effrayer, car il n'y a pas de danger qu'elle pénètre dans la maison.

Le nouveau local s'avance, nous serons grandement et bien commodément installées ; on fait aussi un local pour les classes. Il y a tant de bien à faire ici, mais Monseigneur est très prudent, il ne veut pas aller trop vite, faire

de l'éclat : chaque chose viendra en son temps, c'est le moyen d'attirer sur elles la bénédiction divine, n'est-il pas vrai !

Kâren, le 17 avril 1879.

Vos deux dernières sont arrivées en même temps, le beau jour de Pâques, à l'issue des vêpres : vous comprenez si elles ont contribué à réjouir notre récréation. Je suis bien aise que mes petits détails sur les coutumes de nos pauvres Abyssins vous intéressent, et puisqu'il en est ainsi, je continuerai à vous les faire connaître. En fait de religion, ils sont, extérieurement du moins, beaucoup plus dévôts que nous, écoutez plutôt. Dès le jeudi saint, ils ne quittent à peu près plus l'église ; à quatre heures du matin, ils chantent matines, je crois ; après cela ils ont la messe qui n'en finit plus ; puis ils retournent à l'office l'après-midi. Nous n'avons pas eu la consolation d'avoir le tombeau, car cet usage n'existe pas dans leur rite. Le lendemain, vendredi, les psalmodies commencèrent à huit heures du matin, et durèrent à peu près sans interruption jusqu'à six heures du soir ; ils crient à gorge déployée et sont à jeun jusqu'à la fin ; avec cela ils font force prostrations, si bien qu'ils pouvaient à peine se tenir debout les jours suivants ; notez que les femmes et les enfants, même ceux de trois et quatre ans, suivent toutes ces cérémonies, jeûne compris.

Le samedi, l'office du jour fut moins long et moins fatigant, mais celui de la nuit commença à huit heures et demie du soir pour finir le lendemain à quatre heures du matin. A minuit, paraît-il, le tambour et autres instruments annoncent la résurrection du Seigneur, alors on fait la procession en chantant l'*Alleluia* ; chaque assistant avait un cierge allumé à la main ; et ensuite on chante la messe où la sainte communion se donne sous les deux espèces. Nous

n'avons pas assisté à tous ces offices, aussi figurez-vous quelle fut notre surprise, quand nous rendant le matin de Pâques à la chambre pour faire la prière, nous aperçûmes des lumières derrière l'énorme fagot d'épines qui ferme l'entrée de notre enclos.

Nos quarante ou cinquante petites filles du catéchisme ayant, la plupart, le reste de leur cierge allumé, attendaient en grand silence que nous apparussions. Je m'approchai avec une de nos sœurs, et nous fûmes vraiment émuës en voyant tous ces petits visages épanouis, jouir de notre surprise; elles venaient souhaiter la bonne fête, mais surtout mettre *leur camiche* des dimanches pour la messe de sept heures et demie! Nous leur dîmes d'aller bien vite se coucher; mais ce fut peine perdue, et lorsqu'à cinq heures et demie nous sortîmes pour nous rendre à l'église, la plupart étant encore là, nous y suivirent. Vous comprenez qu'elles avaient assez entendu de messes pour un jour, aussi il ne fut pas question de celle de sept heures et demie, et à leur grand désappointement, on ne mit les camiches que pour vêpres.

Mais revenons au matin : lorsque nous arrivâmes à l'église, nous ne savions où poser le pied, car tous les pauvres Abyssins des environs de Kéren étaient venus pour faire leurs pâques, et ils attendaient la messe, couchés sur des nattes qui couvrent les carreaux. Au moment de la sainte communion, nous eûmes l'occasion de constater que la plupart sont encore bien ignorants, les femmes surtout firent faire bien du mauvais sang à Monseigneur, ne sachant pas recevoir le bon Dieu.

Hélas! ce n'est pas étonnant, car ce sont en général de nouveaux convertis, et l'instruction qu'on exige, pour les admettre au baptême, ne loge pas longtemps dans leur mémoire, car faute de missionnaires, on ne peut la leur renouveler assez souvent, aussi il faut croire que le bon

Dieu se contente de bien peu avec ces pauvres gens, et que leur bonne volonté supplée à beaucoup de choses. Mais je passe bien vite à notre journée du lundi qui a été très agréable. Après vêpres, Monseigneur nous conduisit à une petite heure de Kéren pour nous mettre en possession d'une propriété qui sera désormais notre jardin; on commencera à le cultiver en septembre, ce sera aussi un but de promenade où nous pourrons conduire les enfants. En cas d'orage quinze ou vingt pourront y être à l'abri dans l'intérieur d'un magnifique baobab qui forme une vaste chambre dont la voûte a bien six mètres d'élévation, on se croirait dans la chapelle gothique de quelque ermitage. Nous avons fait là un petit goûter et sommes revenues à sept heures, bien fatiguées, si ce n'est pourtant notre bonne mère qui rajeunit, si bien qu'elle se mit encore à préparer la lessive pour le lendemain avec ma sœur Marthe. Voilà donc l'histoire de la semaine sainte, à Kéren. L'année prochaine, je l'espère, nous serons moins privées, d'abord nous aurons notre petite chapelle, et ensuite, Pâques ne se trouvant pas en même temps pour nous et pour les Abyssins, nous pourrons avoir nos belles cérémonies latines. Je me suis dédommée cette année en me transportant souvent dans notre bénite chapelle de la maison-mère, et notre bonne mère, vous devinez, chère sœur, où était son cœur pendant ces jours où il cherchait en vain son Jésus à qui elle tenait si fidèlement compagnie les années précédentes. Que de fois ce souvenir s'est présenté avec celui de notre très honorée Mère pour laquelle nous avons beaucoup prié. Encore mille choses affectueuses de la part de notre bonne Mère et de toutes nos sœurs, et croyez-moi toujours en l'amour de N. S.

22 avril 1879.

Saint Joseph a très bien fait vos affaires et les nôtres;

les deux caisses sont arrivées dimanche soir en parfait état, sans avoir été ouvertes à la douane. Quelques heures plus tôt, nous avons eu une agréable surprise en recevant le courrier que nous n'attendions pas. Monseigneur nous dit que cette satisfaction nous vaudra une privation de trois semaines, n'importe, c'est toujours mieux que les lettres soient arrivées avec les caisses, car avec les indications si exactes que vous nous donniez, il a été facile de se rendre compte de tout. Je voudrais maintenant savoir vous expliquer notre joie et notre reconnaissance. *Egzia bier Ibarca!* (Que le Seigneur la bénisse!) répétons-nous.

Ce même souhait, nous l'avons fait pour toutes nos respectables et bien affectionnées bienfaitrices. Notre bonne Mère se charge de remercier elle-même notre T.-H. Mère et ma sœur Assistante, dès qu'elle le pourra ; en attendant, ma bonne sœur N, soyez l'interprète de sa reconnaissance et des affectueux sentiments de la petite famille.

Impossible aujourd'hui de m'étendre davantage, cependant je voudrais bien que notre bonne sœur M. . . sache que le gaufrier nous a fait le plus grand plaisir ; nous pourrons, grâce à lui, avoir extraordinaire au réfectoire les jours de fête, et régaler aussi, dans les grandes occasions, nos chers enfants de la sainte Enfance, ce qui nous a été impossible pour la fête de saint Joseph, car il n'existe aucune espèce de gâteau ni de fruit dans le pays. La jolie petite robe et le bonnet de baptême de notre bonne sœur E. sont arrivés fort à propos, je vous dirai pour qui une autre fois ; en attendant remerciez-la chaudement, et puis dites aussi aux sœurs qui ont travaillé aux petites chemises que M. Picard fera un baptême au nom de chacune, on nommera les filles Marie et les garçons Joseph. Faites aussi les meilleurs remerciements à la bonne sœur H.. Notre bonne Mère a été bien touchée de son beau souvenir ; comme notre petite chapelle sera belle avec

tant de jolies choses ; mais quand l'aurons-nous ? oh ! comme il se fait désirer le bon Maître ! nous aimerions tant à lui parler de nos amis, dans cette petite maison remplie de leurs bienfaits, mais nous le faisons à l'église en attendant.

Notre bonne Mère vous renouvelle, ainsi que moi, le rendez-vous quotidien dans le Cœur de Jésus, en l'amour duquel je suis sans réserve, etc.

Kéren, 5 mai 1879.

Monseigneur est parti ce matin pour Massawah où il pense rester une quinzaine ; ce voyage a été provoqué par l'arrivée d'un nouveau consul.

La féroce hyène continue à faire des victimes : il y a douze jours, elle enlevait, à 9 h. 1/2 du soir, un jeune homme de 17 ans, dont on a retrouvé le lendemain matin les gros os seulement près du cimetière ; il avait bien crié lorsqu'il fut pris, mais l'homme qui courut à son secours, voyant le terrible animal lâcher sa proie pour venir l'étouffer à son tour, s'enfuit à toutes jambes. Jeudi dernier un homme de 40 à 45 ans faillit encore être victime, et cela à 4 h. 1/2 du matin, de sorte que nous entendîmes ses cris de désespoir, mais sans nous en rendre compte ; en revenant de la messe nous le trouvâmes à la porte du dispensaire entouré de ceux qui l'y avaient transporté et de beaucoup de curieux. Il a été blessé derrière le cou et au-dessous de la gorge, dont la cruelle bête a retiré un long morceau de chair. On espère le sauver, mais il est encore sous l'impression de la frayeur, et comme immobilisé. N'allez pas vous inquiéter à notre sujet, car ce ne sont que les gens qui couchent dehors qui courent du danger et toutes ces victimes sont des étrangers qui arrivent le soir même ou la nuit à Kéren, et manquent ainsi de gîte. Pour nous, à l'abri mieux que personne, car notre maison est bien là

mieux fermée de Kéren, nous entendons sans frayeur les rugissements de la vilaine bête qui vient souvent tout près de nos fenêtres, mais alors vous comprenez que le cœur s'inquiète pour les malheureux qui sont sans asile.

J'allais oublier de vous parler d'un serpent de la pire espèce, long de 70 c. environ, gros comme le manche d'un balai, avec des écailles vertes, jaunes et grises, qui a été trouvé la semaine dernière à la sainte Enfance, dans la cabane où on fait le pain. On lui a percé la tête avec un bâton ferré, il en sortit alors un dard noir comme l'encre qui n'était pas rassurant, je vous l'assure ; de plus il paraît que cette vilaine bête lance son venin à distance, mais, grâce au bon Dieu, il n'a atteint personne ; notre bonne Mère qui avait si grande frayeur des serpents, s'est familiarisée avec leur pensée et compte sur la divine Providence pour nous garder de ce danger comme de tous les autres.

Le premier mai, s'est ouverte l'école pour nos gentilles petites filles ; elles sont environ 60. Vingt à vingt-cinq feront leur première communion pour la Pentecôte, je les recommande à vos ferventes prières et à celles de nos sœurs. J'allais oublier de vous prier de faire les meilleurs remerciements à nos sœurs de l'Economat pour les morceaux de tulle brodé ; ils feront de très jolis rideaux pour notre chapelle, la robe de soie blanche et rose est destinée à faire un dais.

Veuillez assurer toutes nos chères sœurs que nous ne les oublions pas pendant ce beau mois.

Kéren, 2 juin 1879.

Hier nous avons eu de véritables jouissances, c'était la première communion, et je ne puis assez vous dire combien nos 24 petites filles ont été admirables de recueillement ; afin de le favoriser, notre bonne Mère a bien voulu



qu'elles couchent samedi soir à la maison. Leur classe fut à cet effet convertie en dortoir ; mais sans aucun dérangement puisque ces chères enfants sont habituées à coucher sur des nattes par terre. On leur avait servi pour souper des haricots, et toutes y firent grand honneur, ce qu'on donne chez les sœurs est si bon ! le lendemain, personne ne se fit prier pour se lever, comme vous le pensez bien, et la joie était grande, mais toujours tout intérieure, car les toilettes se firent dans le plus grand silence ; elles se composaient d'une chemise de cretonne légère, montante et à longues manches, et de netcella (sorte de grand voile en même étoffe). Avec ce simple costume, ces petites filles ressemblaient à de petites vierges, car leurs figures heureuses et calmes reflétaient l'innocence de leur âme. Tout se passa, comme en France, dans le plus grand ordre ; les petits garçons, plus nombreux que les filles, étaient rangés du côté gauche ; leur costume à eux consistait en des pantalons et chemises de cretonne, et comme ici, la chemise se met par dessus le pantalon, elle sert en même temps de blouse ; vous voyez que ce n'est pas compliqué et cependant nous avons eu beaucoup à faire pour habiller tout ce petit monde ; heureusement que la machine nous a beaucoup aidées.

Je vais maintenant vous parler d'un petit projet que vous ne perdrez pas de vue, si vous en trouvez l'occasion, mais qui n'a rien de pressé. Il nous est venu en pensée d'établir un petit pèlerinage à la sainte Vierge, dans la propriété que Monseigneur nous a achetée ; la chapelle serait cette magnifique grotte que forme le baobab et qui semble vraiment destinée pour cela ; mais il nous faudrait une statue, notre bonne mère pencherait beaucoup pour N. D. des Victoires, car il faut une vierge Mère, nos pauvres gens y auront plus grande confiance qu'en une Immaculée qu'ils ne goûtent pas encore autant. Ne trouvez-

vous pas que ce serait un moyen d'augmenter la dévotion à la sainte Vierge dans le cœur de nos chères enfants, et d'attirer sur la mission sa puissante protection que de lui consacrer cette petite chapelle? toutefois, je vous le répète, mettez cette pensée en quarantaine jusqu'à ce que la divine Providence semble l'approuver en donnant le moyen de la réaliser.

Bien des choses doivent être en route, mais nous craignons qu'on ne retienne pour quelque temps la caisse à la douane, car voici que messieurs les musulmans, gouverneurs de Massawah, veulent exiger la douane de tout ce qu'on nous envoie, tandis qu'il y a un compromis passé avec le gouvernement français qui libère la mission de cet impôt. Le consul et le directeur français des douanes qui sont très bienveillants ont adressé leurs réclamations au ministère égyptien; mais on ignore s'ils seront écoutés. Dans le cas négatif, il faudrait que Monseigneur paie la douane de tous les colis que nous avons apportés de France, ce qui serait une affaire de quinze cents à deux mille francs; parlez, s'il vous plaît, de cela à saint Joseph.

Mille choses bien affectueuses à nos sœurs, et me croyez toujours avec les plus affectueux sentiments, etc.

---

## CHINE

— —

*Lettre de ma sœur AZAÏS à la très-honorée mère JURE,  
Supérieure générale.*

Shang-Haï, 26 Août 1879.

MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Ce matin, M. Bettembourg a eu la bonté de bénir notre hôpital chinois, que nous avons nommé hôpital Saint-Antoine.

Hier au soir, il a baptisé un pauvre malheureux chinois, vrai squelette qu'on avait déjà mis dans le cercueil; il n'avait, dit-on, que le souffle. Un bon chrétien le recontra dans la rue, et voyant qu'il vivait encore, le fait poser sur une planche, et lui demande s'il veut être porté à l'hôpital, où on lui enseignera à connaître Dieu. Il fait signe que oui. On nous apporte ce vrai trésor, on l'instruit, on le baptise, on le nomme Antoine; et probablement, il s'enverra dans le paradis, dans la journée.

Oui, ma très-honorée Mère, c'est une vraie jouissance de soigner ces pauvres êtres qu'on regarde avec tant de mépris ; et que chaque païen veut éloigner de sa présence. Remerciez encore une fois notre très-honoré Père de nous avoir accordé la permission de commencer cette œuvre. Son nom y sera à jamais béni, et beaucoup de ces malheureux porteront devant l'Éternel les vœux que nous formerons chaque jour pour ce vénéré Père.

Notre docteur français vient de nous être enlevé en trente-six heures par une terrible attaque de choléra, c'est le second cas qui a paru dans Shang-Haï ; nous en sommes encore atterrées.

Mes compagnes vous remercient du cordial souvenir que vous leur envoyez à chaque courrier. Dans ces moments de fortes chaleurs, elles ont eu vraiment bien de l'énergie pour le travail ; malgré ce redoublement de fatigue je crois que rien dans leurs offices n'en aura souffert.

Croyez à l'affection toute respectueuse de celle qui aime à se dire en l'amour de Jésus et de Marie,

Ma très-honorée Mère,

Votre toute dévouée fille,

sœur M<sup>me</sup> Azais.

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

---

## PROVINCE DU TCHÉ-LY OCCIDENTAL

---

*Lettre de Mgr TAGLIABUE, à Monsieur FIAT, Supérieur général.*

Tching-ting-fou, le 8 Septembre 1879.

**MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE**

*Votre bénédiction s'il vous plaît.*

Encore une nuit passée en ce monde, combien nous en reste-il encore ? c'est le secret de Dieu ; peu importe à l'homme, pourvu que le flambeau de la foi dissipe les ténèbres qui l'environnent et guide sa nacelle au milieu de la vie orageuse qui le porte et l'entraîne vers le port.

Je ne sais si c'est l'effet de l'âge, il me semble voyager dans un immense pays semé de tombeaux, la route est large, bordée d'arbres de toute sorte, l'aveugle qui ne veut pas voir n'aperçoit que fleurs et frais ombrages, il s'efforce, dans son illusion, de dresser en quelque endroit une tente éternelle, mais celui qui veut ouvrir les yeux, au delà d'immenses plaines couvertes de tombeaux, aperçoit facilement à l'horizon un autre soleil, une autre terre et comme la vision de Dieu. C'est là qu'il aime à reposer la vue.

La mort le fait trembler, c'est vrai, mais ne l'effraie pas cependant; car parmi ces tombeaux, demeures de transition, entre le ciel et la terre, il en est qui ravissent son cœur et lui font dire : *Quando veniam et apparebo ante faciem Dei ? — Placebo Domino in regione vivorum.*

Ici, c'est une tombe qui brille d'un éclat éblouissant, cette dépouille que la mort a enlevée parle par des prodiges, la Vierge immaculée ne permet pas que son géant, même terrassé, perde sa force, elle lui prête sa puissance, et Pie IX parle encore au monde sa parole de feu, la parole de l'action. Il témoigne toujours, au nom de son maître, que l'Église méprisée, persécutée conserve toute sa puissance ; par ses saints, elle commande même dans l'empire de la mort ; elle n'a pour armes qu'un peu de poussière qu'elle fait semer par un cadavre et qui rend la santé. Non, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.

Un peu plus loin je rencontre un plus modeste souvenir, car ce ne sont que des souvenirs, mais des souvenirs immortels ; je retrouve cet homme simple qui n'a jamais cherché que l'obscurité et qui une fois s'est vu malgré lui, comme soudainement frappé d'un coup de foudre, élevé sur une montagne, étonné de lui-même, presque mécontent de ses frères qui lui paraissaient avoir commis une grave erreur, il n'est demeuré sur cette hauteur que peu de tems. A-t-il par ses prières fatigué le bon Dieu et obtenu de nouveau sa chère obscurité ? Il repose dans l'amour de Notre-Seigneur ; il a vu le monde, il ne l'a jamais aimé ; il a sanctifié tous ceux qui l'ont approché, il parle encore par ses admirables lettres ; il se nommait ici-bas Eugène Boré.

Que son esprit d'humilité, de simplicité soit l'héritage de ses frères !

Adieu, au revoir, nous ne sommes pas de ceux qui n'ont pas d'espérance.

Ainsi se terminait une trop courte existence, mais le soleil ne se couche que la nuit et chaque jour le ramène sur l'horizon, car l'Église est éternelle et toutes ses œuvres aussi.

Des enfants ne peuvent rester orphelins, quand notre Père qui est aux cieux appelle un ouvrier, il en envoie un autre.

Il nous l'a donné, et son drapeau porte la devise du maître ; Pauvreté, Humilité ; devise qui fait sourire le monde depuis plus de 1800 ans et lui arrache l'exclamation qu'il répète en vidant la coupe de ses joies : Folie !

Revêtez-nous, très honoré Père, de ce double esprit si cher à Saint-Vincent ; gravez-le dans nos cœurs, imprimez-le à nos œuvres, faites-nous vouloir ce que nous désirons, accomplir ce que nous souhaitons. Nos cœurs vous appartiennent, Dieu vous a les confiés, il vous les redemandera.

Voilà comme de loin nous ressentons les douleurs et les joies de la famille.

Il est temps de revenir à notre logis et de faire le tour de notre chambre, non qu'il y ait rien de nouveau, mais parce que le cœur d'un Père trouve toujours intéressant ce que lui racontent ses enfants.

Chaque année ramène des douleurs et des joies : des douleurs, je dis selon la langue usitée chez les hommes, car les croix sont des joyaux au langage de l'Évangile.

La famine s'était enfin retirée, mais après elle, elle laissait le cortège des maladies, et ces soldats de l'arrière garde encore moins pressés se hâtaient d'un pas lent, emportant chaque jour de nouvelles victimes.

Chez nous s'éteignait un vieillard, notre confrère Tcheou Jacques. Le bon Dieu l'appela au jour où l'Église, mêlant les joies aux fleurs, chante les triomphes de tous les saints ; puis, comme pour les intéresser au sort des enfants captifs, elle revêt des habits de deuil et convoque le ciel

et la terre à se prosterner aux pieds du Dieu de clémence pour obtenir miséricorde. Il était 4 h. de l'après-midi, il partait afin d'avoir sa part aux prières universelles de l'Église. Homme vif, ardent, d'une grande droiture de caractère, il avait eu le bonheur autrefois de gémir dans les prisons et de confesser la foi. Je le sus par d'autres, car lui gardait le silence ; il lui semblait tout naturel qu'un missionnaire souffrît pour Dieu. Et en effet, quoi de plus convenable pour l'envoyé de Notre-Seigneur que de suivre son maître ? Hélas, cette faveur est trop rare, elle ne s'accorde qu'aux amis de la croix.

Le bon Dieu ne nous demanda que ce sacrifice, et tous les missionnaires résistèrent au fléau qui sévit si cruellement dans notre chrétienté.

A la lettre, s'accomplissait presque chaque jour la parole de Notre-Seigneur : « je viendrai comme un voleur. » La fièvre courait çà et là et frappait sans distinction d'âge, de condition ; en quelques jours une famille disparaissait. L'épouse soignait son époux qu'elle voyait mourir ; elle reprenait sa place et disparaissait à son tour ; puis les enfants s'éteignaient et le silence se faisait dans cette maison, si bruyante il y avait à peine quelques jours.

Nos domestiques, nos ouvriers, nos enfants de la sainte Enfance tombaient comme les feuilles à l'automne, tous cependant ne mouraient pas.

Parfois cette cruelle maladie devenait hypocrite et semblait vouloir jouer avec sa victime ; elle la laissait pour un instant, puis la ressaisissait, la laissait encore, et quand elle semblait hors de danger elle s'élançait avec fureur et en quelques heures la jetait dans le tombeau. En une semaine nous perdions six enfants de 14 à 20 ans.

Ceux qu'elle laissait vivre, elle avait l'air de les quitter à regret et les harcelait des mois entiers, ne leur rendant la santé que peu à peu et comme de mauvaise humeur.



Enfin elle s'est à peu près retirée et l'on commence à respirer.

Quittons enfin les morts et les mourants pour parler de ceux qui se portent bien.

J'avais résolu cette année de visiter deux districts pour remplir le devoir imposé aux Évêques, quand, arrivé à la première station, je trouve qu'on avait organisé les exercices spirituels.

Comme cette œuvre porte ses fruits et qu'on ne la rencontre pas chaque année je résolu de donner les exercices spirituels. Pendant que l'on prépare le local (c'est bientôt fait), j'appelle deux confrères pour m'aider et l'on commence.

Les veuves et les filles moins occupées furent prêtes les premières ; il y en eut 108 pour ces premiers exercices.

Les femmes mariées vinrent après elles ; elles n'étaient que 72, beaucoup étant retenues à la maison par les petits enfants.

Puis vinrent les hommes, d'abord 91, et la seconde fois 92. Tout d'abord ils paraissent plus indifférents, car il y en a beaucoup qui ne sont pas très fervents ; mais après le deuxième jour ils deviennent sérieux et recueillis, et préparent leur confession générale. La pensée de leur âme et de l'éternité se peint sur leurs fronts, ils ne mangent qu'avec préoccupation ; mais attendez que l'absolution, comme un magnifique soleil après quelques jours sombres, vienne luire sur eux, la joie les transfigure, et avec elle l'appétit revient.

Le dernier jour, jour de communion générale, ils deviennent comme des enfants qui, pour la première fois, ont reçu le pain de vie ; le bonheur les rend un peu brayants, et ils oublient facilement alors la règle du silence ; mais un mot, un signe, les rappelle au recueillement.

Enfin le 6<sup>e</sup> jour on donne un dernier repas un peu mieux servi, c'est-à-dire, du pain et quelque peu de viande nageant au milieu des légumes; puis chacun salue les missionnaires; on emporte tout son lit, c'est-à-dire une antique couverture dont nos mendiants d'Europe ne voudraient pas et chacun retourne chez soi.

Après ces exercices quatre fois répétés, je comptais avoir fini, quand une députation vint me trouver à plusieurs reprises et me conjurer de ne pas laisser sans retraite bon nombre de femmes qui n'avaient pu venir. — A plus tard, répondis-je ! — Eh quoi, disaient-elles, n'aurez-vous pas pitié de nous ? après quatre ou cinq ans, n'aurons-nous pas été appelées au tribunal de Dieu ?

Enfin je cédai et nous avions encore 86 personnes.

Nous touchions au temps le plus solennel, au grand jubilé annuel de la Chine, au jour de l'an, c'est presque la seule fête des païens, la seule où pendant un mois ils sont dans la paix, à l'abri des procès, des soucis, se reposant de leur travail et tâchant d'engraisser leur corps, de réjouir leur cœur. Que c'est triste de ne pas élever son cœur vers le ciel ! Que c'est désolant de mettre tout son bonheur dans les sens ! Un homme sans Dieu, quel abîme de misère ! Pendant un mois, pas de mission possible; nous en profitons pour donner la retraite annuelle aux maîtresses et aux grandes enfants de la Sainte-Enfance.

Après cette époque, je retournai dans un autre district continuer et terminer toutes les retraites. Tout s'y passa de la même manière. Il y a parfois cependant quelque fait qui rompt le cours ordinaire de la solitude.

Un jour on m'annonce qu'un de mes amis (j'appelle de ce nom les vieux endettés avec le bon Dieu), on m'annonce donc qu'au moment du lever ce brave pénitent a déclaré au surveillant ne pouvoir plus demeurer en retraite, et le voilà parti; déjà, à quelques années de là, il avait disparu

au 3<sup>e</sup> jour. On le croyait parti sans retour quand à 2 h. de l'après-midi il reparait comme l'enfant prodigue. Je ne me montrai pas difficile, et cette fois il termina ses exercices.

Un autre jour on me dit que, contre la défense, on fume dans le dortoir où il y a grand danger de mettre le feu, attendu que les lits se composent d'un peu de paille étendu par terre. Je vais donc, contre mon habitude, visiter les chambres; plusieurs fumaient. Sans dire un mot je saisis une pipe, le délinquant ne sachant qui ose ainsi porter la main sur un objet aussi sacré, se relève et ouvre la bouche pour réclamer; il m'aperçoit, sourit et quitte la pipe. J'en pris quatre ce soir-là, et ils durent pendant deux jours renoncer au plaisir de savourer cette délicieuse fumée. Pour un Chinois, c'est une pénitence. Ils vinrent à la sortie de la retraite, me prier de leur rendre ces chers instruments, je leur fis en riant une petite réprimande et les rendis heureux en leur restituant leurs pipes.

En résumé, nous avons donné cette année treize fois les exercices spirituels ainsi partagés : hommes 609; femmes 390; veuves et filles 442, c'est un total de 1441.

Ce travail n'occupe que deux missonnaires et le vicaire apostolique; pendant ce temps, et, dans toute l'année, chacun des missionnaires continue le travail ordinaire d'administration. On tâche de cultiver les plantes anciennes et l'on désire en voir de nouvelles sortir de terre. Mais elles éclosent trop rares, croissent difficilement au milieu des épines et des ronces de contradictions, et quelquefois, quand on s'apprête à cueillir les fruits, un orage s'élève, et il suffit d'un coup de vent pour déraciner l'arbre ou casser les branches, pour dessécher feuilles, fleurs et fruits.

D'où vient ce malheur? Est-ce seulement de la jalousie du démon? est-ce de l'ivraie toujours mêlée au bon grain

et qui l'étouffe? ne serait-ce pas aussi le châtimement de notre peu de foi et de sainteté à nous missionnaires? Que chacun donne l'interprétation qui lui semble la plus juste; pour moi je tremble de ma lâcheté, de mon peu de zèle et de ma négligence.

*Mitte, Domine, quem missurus es, un homme selon votre cœur, ô mon Dieu, et je ne doute pas qu'il ne recueille cent grains dans une terre qui à peine en produit quelques-uns.*

Nous avons huit nouvelles chrétientés que le bon Dieu a ouvertes. Qu'il les fasse parvenir à la maturité, et donner de bons fruits. S'il n'y met pas la main, la bonne semence se dessèchera ou sur les pierres ou sur la voie publique, et le démon chantera victoire. Il faut arroser, c'est-à-dire prier, et certainement une âme inconnue qui priera avec ferveur pourra plus contribuer à la conversion des âmes qu'un missionnaire qui mettrait de côté cette arme si puissante de la prière.

Nos baptêmes de petits enfants païens montent à onze mille six cent soixante neuf.

**Puissent ces petits anges prier pour nous!**

Et vous s'il vous plaît, très-honoré Père, bénissez-nous tous et nos confrères et nos chrétiens et aussi celui qui a l'honneur de se dire

**Votre très humble confrère et enfant dévoué,**

† F. TAGLIABUE, I. S. C. M.

**Evêque de Pompeiopolis.**

*Comptes spirituels 1878-79. Mission du Tche-ly Occidental.*

[illegible]

Catéchumènes. . . . .	1032
Communions { annuelles . . . . .	7152
{ de dévotion . . . . .	12139
Confessions { annuelles . . . . .	12222
{ de dévotion . . . . .	13046
Confirmations. . . . .	522
Mariages . . . . .	164
Extrême-Onctions . . . . .	416
Chapelles ou églises . . . . .	123
Oratoires . . . . .	160

#### EXERCICES SPIRITUELS

Hommes . . . . .	609
Femmes. . . . .	832
Séminaires { Théologie (élèves en). . . . .	7
{ Petit Séminaire (élèves au) . . . . .	10
22 Écoles { Garçons . . . . .	190
{ Filles . . . . .	200

#### SAINTÉ ENFANCE

Orphelinat { Garçons. . . . .	22
{ Filles . . . . .	190
Enfants en nourrice. . . . .	638

† F. TAGLIABUE, I. S. C. M.

*E. P. Vic. ap.*

## PROVINCE DU TCHÉ-KIANG

---

RÉPONSES AUX 33 QUESTIONS POSÉES PAR LA SACRÉE CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE, LE 16 JUIN 1878

1<sup>o</sup> Des monuments historiques attestent que la religion catholique a fleuri dans cette province dès le treizième siècle. Alors sa capitale, la ville de Hang-Tcheou fut érigée en siège épiscopal dont le titulaire fut le suffragant de l'archevêque de Cambala ou de Pékin. Mais on ne trouve plus de vestiges de la foi catholique jusqu'au seizième siècle où elle reparaît avec les RR. PP. Jésuites et les RR. PP. Dominicains. Elle fit de grands progrès le siècle suivant et alors le Pape Innocent XII érigea cette province en vicariat apostolique en l'année 1696. Il nomma premier vicaire apostolique le T. H. P. de Alcala, de l'ordre de Saint Dominique, qui mourut en 1705. Monseigneur de Tournon, alors légat du Souverain Pontife en Chine, nomma pour successeur le R. Mozzaface, missionnaire de la Propagande ; mais il ne paraît pas avoir pu remplir son administration, par suite des dissensions suscitées à l'occasion des rites chinois et par suite des persécutions. On semble avoir nommé ensuite comme vicaire apostolique de cette province un prêtre de la société des missions étrangères,

nommé de Montigny ; mais on ne sait rien de plus sur son compte. Au commencement de ce siècle et après la persécution, la province se trouva administrée, d'une part par les RR. PP. Dominicains, de l'autre, par les prêtres de la Congrégation de la Mission, sous la juridiction du vicaire apostolique de Fo-Kien. En 1839, d'après la demande de l'Illustre et Révérend Monseigneur Carpena, de l'ordre de Saint-Dominique, vicaire apostolique du Fo-Kien, les provinces du Tche-Kiang et du Kiang-Si furent érigées en vicariat apostolique, en faveur de la Congrégation de la Mission, et le premier vicaire apostolique fut Mgr Ramaux, évêque de Myre. Après sa mort, survenue en 1845, les deux provinces furent partagées en deux vicariats apostoliques. Mgr Laribe, qui succéda comme coadjuteur à Mgr Ramaux, demeura au Kiang-Si ; et Mgr Pierre Lavaissière, évêque de Myre, se chargea de la province de Tche-Kiang qu'il conduisit depuis 1846 jusqu'à 1849, année où il est mort. En 1851, il eut pour successeur Mgr François-Xavier Danicourt, évêque d'Antiphelle, qui gouverna cette mission jusqu'en 1854, année où il fut transféré au Vicariat apostolique du Kiang-Sy, pendant que de son côté Mgr Delaplace était transféré du Kiang-Sy à la province du Tche-Kiang. En 1870, Mgr Delaplace fut encore transféré au Vicariat apostolique de Pékin et eut un successeur nommé ci-après. — Au milieu des vicissitudes où se sont trouvés les chrétiens, on n'a pu trouver de documents écrits que vers 1855. Le 15 août de cette année, on comptait 2,128 fidèles. Au moment de la révolution de Tchang-Mao, de 1858 à 1864 exclusivement, beaucoup sont morts ou ont été tués. Le 15 août 1865, on en comptait encore 3,278. — Le 1<sup>er</sup> juillet 1875, ils étaient 4,183. Enfin, le 1<sup>er</sup> juillet 1878, le nombre montait à 5,015.

2<sup>e</sup> — Le Vicariat ou la province du Tche-Kiang est limité : à l'est par la mer de Chine ; au sud, par la province

du Fo-Kien ; à l'ouest, par les provinces du Kiang-Si et du Kiang-Nan, et au nord, par la province du Kiang-Nan. En se fixant sur le méridien de Paris, elle est située entre le 116<sup>me</sup> et 120<sup>me</sup> degré de longitude, et entre le 27<sup>me</sup> et 31<sup>me</sup> de latitude.

3<sup>o</sup> — La juridiction du vicariat est fixée par les limites civiles de la province.

4<sup>o</sup> — Le peuple est civilement soumis à l'empereur de Chine.

5<sup>o</sup> — On se sert de la langue vulgaire du pays, qui pour l'écriture, est partout la même, il n'en est pas ainsi de la langue parlée, principalement dans cinq ou six parties de cette province où les hommes ne peuvent comprendre ou être compris, si l'on n'a étudié leur idiôme propre.

6<sup>o</sup> — On jouit d'un climat tempéré, mais très humide ; de plus, les chaleurs, durant les mois de juillet, août et septembre, affaiblissent beaucoup. Durant l'hiver, quoique le froid ne descende pas ordinairement de cinq ou six degrés *Réaumur* au-dessous de 0<sup>o</sup>, il est cependant très-intense, aussi bien à cause de l'humidité que par suite des changements subits de température.

7<sup>o</sup> — Les maladies prédominantes sont : le typhus, la fièvre typhoïde, la dysenterie et le choléra. Elles sévissent surtout au printemps et en automne, et sont ordinairement le résultat du froid subit qui provient après la chaleur, principalement chez les personnes faibles et celles accablées par la fatigue. Or, si la cause est posée, il faut en subir l'effet.

8<sup>o</sup> — La province est partagée en onze préfectures ; d'autant plus qu'il y a onze villes de premier ordre où peuvent résider ces préfets. Pour les villes de second et de troisième ordre, leur nombre va à soixante-quatre. On ne peut énumérer les petits centres et les villages. On ne peut indiquer d'une manière certaine le nombre des habitants,



mais approximativement il monte à vingt millions. Ils sont de race chinoise, à l'exception de quelques tartares qui d'ailleurs ne peuvent pas se distinguer. Dans les parties de Ning-Po et du Ouen-Tcheou, on rencontre quelques marchands européens, qui, en y joignant les consuls, les pasteurs protestants et leurs familles, ne montent pas à plus de cinquante à cent.

9<sup>o</sup> — Les habitants de cette province sont pacifiques et indolents ; mais ils ont des mœurs forts corrompues surtout dans les villes et les endroits de commerce. Cette corruption jointe à un esprit très superstitieux et à un désir insatiable de l'argent, sont généralement les obstacles au progrès de la religion catholique ; il faut remarquer que ces vices sont bien moins dominants parmi les gens de la campagne ; aussi est-ce parmi eux que l'on trouve le plus grand nombre de conversions et que l'on peut le mieux fonder son espérance pour l'avenir.

10<sup>o</sup> — La mission s'accomplit en paix, et elle ne paraît pas devoir être poursuivie par la persécution, du moins en général.

11<sup>o</sup> — Dans le reste de la mission, il y a presque autant d'infidèles que d'habitants ; quelques mahométans et tout le reste idolâtre. Des schismatiques, on le sait, il n'y en a pas : mais on rencontre quelques hérétiques, c'est-à-dire des protestants. Comme on jouit d'une assez grande liberté, les ministres ont parcouru la province en tout sens, se sont installés dans les grandes villes et ont même élevé, autant qu'ils ont pu, dans les campagnes, de petits temples et des écoles ; mais cette manière d'agir ne plaît pas aux indigènes ; aussi ont-ils peu d'adeptes sincères ; car ceux qui s'attachent à eux sont ordinairement attirés par l'argent, et quand il n'y a plus d'argent, par exemple si ces protestants perdent leur position, les autres aussitôt retombent dans l'idolâtrie. Nous ne croyons pas que le

nombre d'adeptes sincères monte dans toute la province à trois cents, même en comptant les garçons et les filles qui sont à leurs écoles.

12° — Le 1<sup>er</sup> juillet 1878, il y avait 5,015 catholiques, qui, tous, suivent le rite romain. En proportion pour la population, il y a environ un catholique contre quatre mille infidèles.

13° — Les moyens et les embûches dont se servent les infidèles pour pervertir les catholiques sont 1° de les engager à se marier avec des païens, de les exciter et forcer même à prendre part aux superstitions et à donner de l'argent pour les comédies et pour des cérémonies superstitieuses ; 2° de les priver des biens temporels qu'ils ont le droit de posséder et même de les leur voler. Parmi les injustices et les taquineries que font les protestants, on peut citer : 1° leurs calomnies habituelles contre la religion catholique ; 2° l'argent qu'ils offrent aux catholiques pour les attirer dans leur parti ; 3° la distribution en grande quantité de leurs livres ; mais, Dieu aidant, ces moyens, depuis une vingtaine d'années, ne réussissent plus.

14° — Les temples des païens sont très nombreux ; pour les mahométans, ils en ont très peu ; à peine y en a-t-il un dans chaque ville de premier ordre ; les protestants ont à peu près quarante temples, petits ou grands, mais personne ne s'y rend. Les écoles des infidèles sont aussi fort nombreuses ; on y enseigne les livres de Confucius et autres ouvrages où se trouvent beaucoup de superstitions et de principes contre les mœurs. Il y a peu d'écoles protestantes ; dans la province, peut-être y en a-t-il une vingtaine. Leur mode de prosélytisme consiste surtout à vanter leur secte, à faire valoir la fortune des protestants à côté des catholiques, dont ils prêchent partout la pauvreté, et à inculquer des calomnies contre la religion catholique.

15° — Les fidèles sont complètement dispersés dans

cette province. Quoiqu'on n'en trouve pas dans toutes les différentes parties, le missionnaire se voit obligé de les parcourir pour parvenir aux endroits où habitent ces chrétiens. Ils sont surtout répandus au milieu des montagnes et dans les archipels, endroits d'un difficile accès. Pour d'autres positions, on y parvient plus facilement au moyen des fleuves et des canaux.

16° — Le directeur de la mission peut assez facilement communiquer avec les maisons centrales des missionnaires, au moyen des courriers des marchands qui transportent avec amabilité nos lettres, moyennant une rétribution convenable. Il n'en est pas de même, s'il faut transporter des balots.

17° — Il n'y a pas, dans ce pays, de paroisses proprement dites, mais des stations; on en compte soixante-quatorze administrées par neuf maisons de missionnaires.

18° — La Mission est dirigée par le Vicaire Apostolique.

19° — Il y a 8 églises; quatre chapelles de communautés; 27 chapelles de chrétiens, toutes convenablement entretenues, et distribuées ainsi qu'il suit:

A Ning-Po, une église . . . . .	1
— la chapelle des filles de la Charité . . . . .	1
Au Nord de Ning-Po, une église . . . . .	1
— une chapelle des filles de la Charité . . . . .	1
Au village d'O-tcheou-tsao, au sud de Ning-Po, une chapelle . . . . .	1
Au village de Siang-tse-Fang, au delà du Tse-Khy-Hien, une chapelle . . . . .	1
Dans la ville de Tching-hay, une chapelle . . . . .	1
Dans la ville de Ting-hay, située dans l'île de Tcheou-Chan, une église . . . . .	1
— une chapelle des filles de la Charité . . . . .	1
Au village d'Ou-Kin-Chan, hors la ville de Ting-hay, une église . . . . .	1
Au village de Foug-Ouang-Chan, dans l'île de Tcheou-Chan, une chapelle . . . . .	1
Au village de Tse-Vy-Ao, dans l'île de Tcheou-Chan, une chapelle . . . . .	1
Dans l'île de Tchu-Ko-tsien, (archipel de Tcheou-Chan), une chapelle . . . . .	1
Dans la ville de Chao-hing, une chapelle . . . . .	1
Dans la ville de Chang-Yu, une chapelle . . . . .	1

Dans la capitale, à Hang-Tcheou, une église. . . . .	1
— — — — — une chapelle des filles de la Charité . . . . .	1
Au village de Sang-Ka-Theou, près Hay-ning-tcheou, une chapelle . . . . .	1
Au village de Ching-sin-tang, près Hay-ning-tcheou, une chapelle . . . . .	1
Au village de Tse-Ka-theou, près Hay-ning-tcheou, une chapelle . . . . .	1
Au village de Tso-fou-Pang, près Hay-yen-hieu, une église . . . . .	1
— — — — — l'orphelinat de la sainte Enfance, une chapelle . . . . .	1
Au village de Foug-tsang-Kang, près Hay-yen-hien, une chapelle . . . . .	1
Au village de Tan-ly-Kiao, près Hay-yen-hien, une chapelle . . . . .	1
Hors la porte-nord de la ville de Ping-hou, une chapelle . . . . .	1
Hors la porte-sud de la ville de Ping-hou, une chapelle . . . . .	1
Dans la ville de Kiu-tcheou, une chapelle. . . . .	1
Au village de Ma-Pong, près la ville de Kiu-tcheou, une église . . . . .	1
Au village de Tsie-Chan, près Tchang-Chan-hien, une chapelle . . . . .	1
Au village de Khy-Chang, près Tchang-Chan-hien, une chapelle. . . . .	1
Au village de Sa-Kiao, près Hoang-ngnan-hien, une église. . . . .	1
Au village de Ta-do, près Hoang-ngnan-hien, une chapelle . . . . .	1
Près le village de To-Khy, près Tay-Ping-hien, une chapelle . . . . .	1
Au village de Ouen-Ling, près Tay-Ping-hien, une chapelle . . . . .	1
Hors le village de Tsaio-meng, près de Yu-ouain-tcheou, une chapelle . . . . .	1
Au village de Tsing-Tang-Pey, dans l'île de Yu-ouain, une chapelle . . . . .	1
Au village de Ly-ao, près de Lo-tsing-hien, une chapelle . . . . .	1
Dans la ville de Ouen-tcheou, une chapelle . . . . .	1
Au village de Tso-Kong, hors la ville de Ouen-tcheou, une chapelle . . . . .	1

Églises et chapelles, en tout : 39

20° — Le saint Sacrement est gardé d'une manière convenable dans nos églises et même dans quelques chapelles.

21° — Outre le Vicaire apostolique, il y a sept prêtres européens et sept prêtres indigènes ; il n'y a qu'un clerc indigène. Dans cette mission, il n'y a pas de catéchistes proprement dits ; cet office est rempli par des laïques indigènes.

22° — Il y a deux séminaires dont l'un se compose de cinq élèves qui font leurs études ecclésiastiques, et l'autre de neuf qui étudient la langue latine.

23° — On rencontre des vocations ecclésiastiques, mais rarement.

24° — Les prêtres de la Congrégation de la Mission auxquels se trouve confiée cette mission sont seuls avec des filles de la Charité au nombre de vingt-cinq.

25° — Les filles de la Charité s'occupent de l'éducation des filles, des enfants abandonnés et du soin des malades des deux sexes soit dans les hôpitaux, soit dans les dispensaires.

26° — On pourvoit au culte divin et au nécessaire des missionnaires par les dons de la Propagation de la Foi, par les quelques rentes immobilières que possède la mission et par quelques autres dons offerts par les fidèles.

27° — On ne reçoit aucun subside de la part du gouvernement civil ; la liberté ecclésiastique même n'a rien à craindre ; nous nous chargeons des œuvres publiques des peuples avec lesquels nous vivons.

28° — Nous avons vingt-neuf écoles de garçons et de filles où se trouvaient 312 enfants des deux sexes, le 1<sup>er</sup> juillet 1878. Dans vingt-six de ces écoles, on étudie principalement le catéchisme, les prières et les livres de la religion catholique ; s'il reste du temps, il est permis d'étudier les livres classiques du pays. Dans les autres écoles, on étudie seulement les livres classiques chinois, parce qu'elles sont établies pour les enfants infidèles, tâchant petit-à-petit de les porter du paganisme à la vraie foi.

29° — Parmi les autres établissements d'éducation et de charité, on compte : 1° huit orphelinats de la sainte Enfance ; 2° une école de pharmacie, où l'on enseigne la médecine aux jeunes gens, afin qu'ils puissent par là baptiser les enfants infidèles à l'article de la mort. Il est déjà sorti de cette école plusieurs médecins qui, sous la direction des missionnaires exercent leur profession dans les diverses parties de la mission ; 3° une colonie d'agriculture pour les garçons de la Sainte-Enfance ; 4° trois hospices pour les

hommes infirmes ; 5° trois hospices pour les femmes infirmes ; 6° des catéchuménats pour les hommes dans huit résidences de missionnaires ; 7° trois catéchuménats pour les femmes dans des maisons des filles de la Charité. Ces catéchuménats sont plus ou moins suivis, suivant les circonstances. De plus, on reçoit, comme catéchumènes, des jeunes filles dans les orphelinats de la sainte Enfance, suivant le besoin des lieux et des personnes.

30° — Ordinairement, on ne reçoit dans ces établissements que des catholiques ou des infidèles ; ce n'est que très rarement qu'on reçoit des personnes d'une autre communion.

31° — A l'exception des œuvres sus-mentionnées, les missionnaires ne se servent pas d'autres moyens pour introduire la religion catholique et engager les indigènes à une bonne conduite. Cependant, dans certaines circonstances ou utiles ou nécessaires, les missionnaires prennent avec eux des personnes en qui ils peuvent mettre leur confiance pour parvenir à leur but.

32° — Parmi les moyens qu'il faudrait avoir pour faire prospérer la mission, on désirerait : 1° Avoir un plus grand nombre de prêtres ; mais la Congrégation de la Mission ne peut pas en envoyer plus qu'elle n'en a chaque année et il est extrêmement difficile de trouver de solides vocations parmi nos néophytes. Sur dix élèves de nos séminaires, nous devons nous estimer heureux si nous trouvons un prêtre. 2° Avoir des catéchistes embrassant avec ardeur la pauvreté, la chasteté, l'obéissance et le zèle du salut des âmes ; ce qui est fort rare, au milieu de cet abîme du paganisme et de la corruption.

33° — Les principaux obstacles qui s'opposent à la prédication et aux progrès de la foi catholique, sont : 1° dans presque tous, une indifférence stoïque pour les biens de l'âme ; 2° dans beaucoup, un esprit attaché et enra-

ciné à la superstition ; 3° une grande corruption de mœurs qui, cependant, ne paraît pas à l'extérieur ; 4° un désir insatiable de l'argent. Que le Dieu très bon et très grand daigne enlever ces obstacles des cœurs de ce pauvre peuple, afin qu'il se convertisse et opère son salut.

Donné à Ning-Po, le 15 juin 1879. ㊦

---

## PROVINCE DU KIANG-SI

---

### DIVISION DU KIANG-SI EN DEUX VICARIATS

Une lettre de Mgr Bray datée du 10 juillet 1872 et adressée à M. le directeur de la *Revue des Missions catholiques*, donnait un aperçu historique sur la province du Kiang-Si, ses divisions successives et les diverses juridictions sous lesquelles elle s'est trouvée depuis 1696 jusqu'en 1872. Nos lecteurs, qui retrouveront cette lettre au tome XXXVIII de ces Annales, à la p. 117, devront, pour compléter les notions qu'elle renferme, prendre connaissance des documents Apostoliques dont nous mettons ici la traduction sous leurs yeux. Ils verront que, sur la demande de Mgr Bray, le Saint-Siège vient de diviser le Kiang-Si en deux Vicariats Apostoliques, le Kiang-Si septentrional qui reste sous la juridiction de Mgr Bray et le Kiang-Si méridional qui est confié aux soins de M. Adrien Rouger avec le titre de Pro-vicaire apostolique sans caractère épiscopal. Nous ne doutons pas que Dieu ne bénisse, en cette occurrence, et l'humilité du Vicaire Apostolique, et l'obéissance du nouveau Pro-vicaire, pour le plus grand bien de cette intéressante province du Kiang-Si.



*Lettre de S. É. le Cardinal J. SIMEONI Préfet de la Congrégation de la Propagande, à M. FIAT, Supérieur général de la Mission.*

RÉVÉRENDISSIME MONSIEUR,

Je vous expédie le Bref Apostolique pour la division du Vicariat apostolique du Kiang-Si en septentrional et méridional ; et vous aurez la bonté d'en donner copie, tant à Mgr Géraud Bray Vicaire apostolique du Kiang-Si septentrional, qu'au Père Adrien Rouger, Pro-vicaire du Kiang-Si méridional, pour qui je joins ici une lettre destinée à accompagner le Décret de sa nomination et les pouvoirs qui lui sont nécessaires.

. . . . .  
Je prie le Seigneur de vous combler de toute sorte de bien.

Rome, de la Propagande, septembre 1879

Votre bien affectionné

JEAN CARDINAL SIMEONI, *Préfet.*

## LÉON XIII, PAPE

Pour en perpétuer le souvenir :

Notre vénérable frère Géraud Bray, de la Congrégation de la Mission, Evêque de Légion, *in partibus infidelium*, Vicaire apostolique du Kiang-Si, en Chine, nous demande instamment que, vu l'immensité du territoire soumis à sa juridiction et la difficulté des communications

son susdit vicariat soit divisé en deux parties, à savoir : en Septentrional et en Méridional, de sorte qu'il garde pour lui la partie septentrionale, et que la partie méridionale soit confiée à un autre Vicaire apostolique ou Pro-vicaire de la même congrégation de la Mission. Nous avons soumis cette demande à nos vénérables Frères les Cardinaux de la sainte Église romaine, préposés à la propagation de la foi chrétienne; et après avoir examiné soigneusement toutes choses dans une assemblée générale tenue le 15 juillet de la présente année, ils ont jugé très-utile aux chrétientés de ces régions la proposition de notre vénérable frère Géraud sus-nommé, et selon sa demande, ont déterminé les limites de chacun des deux vicariats. Approuvant nous-mêmes et confirmant la décision de nos vénérables Frères de notre Autorité apostolique, nous partageons par la teneur des présentes lettres le Vicariat apostolique du Kiang-Si, en Chine, en deux vicariats apostoliques distincts, à savoir en Vicariat apostolique du Kiang-Si méridional auquel nous assignons pour limites le territoire comprenant les trois préfectures de premier ordre, Ki-Ngan, Kan-Tcheou et Kan-Ngan, et une de second ordre King-Ton, avec les villes de second ordre ou sous-préfectures qui en dépendent; et en Vicariat apostolique du Kiang-Si septentrional qui renfermera les dix sous-préfectures civiles Kieou-Kiang, Nan-Kang, Yat-Tcheou, Koang-Sin, Kien-Tchiang, Fou-Tcheou, Nan-Tchang, Choni-Tcheou, Lin-Kiang et Yuen-Tcheou, avec leurs sous-préfectures respectives. D'autre part nous ordonnons par ces lettres que notre vénérable frère Géraud, évêque de Légion, continue à administrer le Vicariat apostolique susdit du Kiang-Si septentrional, en qualité de Vicaire apostolique, et nous lui confirmons entièrement, à cette fin, et, si besoin est, lui renouvelons, nonobstant toutes constitutions et ordonnances apostoliques et autres

décisions, quelles qu'elles soient, s'exprimant en sens contraire, tous et chacun des droits, facultés, privilèges et faveurs qui sont attachés à cette charge.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 19 août 1879, de notre Pontificat, la seconde année.

Signé : Th. card. MERTEL.



Place de l'Anneau  
du Pêcheur.

#### DÉCRET DE LA SAINTE CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE

Le R. P. D. Géraud Bray, de la Congrégation de la Mission, Evêque de Légion et Vicaire apostolique du Kiang-Si en Chine, ayant, à cause de l'étendue de son Vicariat et de la difficulté des communications, adressé d'instantes prières à Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII, pour obtenir que le Vicariat du Kiang-Si fût divisé en deux parties, à savoir en Kiang-Si septentrional dont il conserverait l'administration, et en Kiang-Si méridional qui fût confié à un autre Vicaire ou Pro-Vicaire apostolique de la même Congrégation de la Mission ; cette demande a été soumise à l'examen de la Sacrée Congrégation de la Propagande qui, dans son Assemblée générale du 14 juillet 1879, l'a accueillie favorablement et a jugé qu'il fallait en effet diviser le susdit Vicariat apostolique du Kiang-Si en deux Vicariats apostoliques distincts, à savoir, celui du Kiang-Si Septentrional qui demeurerait sous l'administration du Vicaire apostolique actuel le R. P. D. Géraud Bray, Evêque de Légion, et celui du Kiang-Si méridional qui serait confié à un autre. Or la Sacrée Congrégation a désigné le R. P. Adrien Rouger, prêtre de la même Congrégation de la Mission pour administrer ce Vicariat apo-

tolique du Kiang-Si méridional, avec le titre de Pro-vicaire, sans toutefois recevoir pour le moment le caractère épiscopal. Sur la présentation du sous-signé Jean-Baptiste Agnozzi, Secrétaire de la Sacrée Congrégation, Notre Très Saint Père Léon, par la divine Providence Pape XIII<sup>e</sup> du nom, dans une audience du 18 des mêmes mois et année, a daigné approuver et confirmer cette décision des Pères Eminentissimes, et il a accordé avec bienveillance au R. P. Adrien Rouger tous les pouvoirs dont il a besoin pour s'acquitter de sa charge et qui se trouvent mentionnés dans un rescrit ci-joint, sauf toutefois ceux qui exigent le caractère épiscopal.

Donné à Rome au palais de la Sacrée Congrégation de la Propagande,

Jean, Cardinal SIMÉONI, *Préfet.*

*Lettre de S. E le Cardinal SIMÉONI à M. ADRIEN ROUGER,  
au Kiang-Si*

RÉVÉREND MONSIEUR,

Le Vicariat apostolique du Kiang-Si ayant été divisé en septentrional et méridional, je suis heureux de vous communiquer le décret par lequel vous êtes nommé Pro-vicaire du Vicariat apostolique du Kiang-Si méridional, avec les pouvoirs nécessaires pour exercer la charge importante qui vous est commise. Les talents dont vous êtes doué et le zèle que vous avez montré jusqu'ici pour la propagation de notre Sainte Religion ont porté la Sacrée Congrégation, sur la proposition de votre Supérieur et de Mgr Géraud Bray, à vous confier l'administration de cette partie du Kiang-si qui réclame toute la sollicitude et tout

le dévouement d'un vrai missionnaire. Vous saurez, je n'en doute pas, répondre à la confiance que vous a témoignée cette Congrégation, et non-seulement conserver dans la ferveur les catholiques qui se trouvent sur votre territoire, mais encore faire de nouvelles conquêtes à l'Église au milieu de tant d'infidèles qui 'ont repoussé jusqu'ici les lumières de l'Évangile.

En attendant je vous désire toute sorte de bien dans le Seigneur.

Rome, de la Propagande, 3 septembre 1879.

Votre tout affectionné

Jean, Cardinal SMÉONI, *Préfet.*

---

## PROVINCE DU CHILI

---

*Lettre de ma sœur DESCHAMPS à la très-honorée Mère JUHEL,  
Supérieure générale.*

Santiago, le 24 août 1879.

**MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,**

*La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais !*

Les filles de la Charité viennent d'être appelées pour les ambulances de la guerre dont on parle depuis si longtemps. Les combats n'ayant encore eu lieu que sur mer, la plupart des blessés ont coulé à pic avec les frégates et les autres sont venus dans les hôpitaux de la côte : Copiapo, La Serena, Valparaiso. Mais le temps se prolonge ; une armée de 15,000 hommes qui bivouaque au désert d'Atacama, par les chaleurs, la mauvaise eau, et les privations de tout genre, a jusqu'à mille malades, nous dit-on, dans un désordre complet. Le huit du courant, un télégramme de la part de l'intendant général de l'armée du Nord, appelait 6 sœurs, à Antofogasta, à 4 jours de Valparaiso, petite population de mineurs, sur la côte, mais

devenue nombreuse par l'agglomération des soldats et la résidence du quartier général. Après quelques échanges de conditions avec le comité sanitaire, les assurances voulues de protection, et les décrets du Gouvernement chilien, ma sœur Visitatrice, à son tour, remua ses trésors et décréta le départ de 6 sœurs. Monsieur Jouffroy, missionnaire Lazariste, fut nommé aumônier des ambulances de nos sœurs.

Après avoir entendu la sainte messe, le beau jour de la fête de l'Assomption, étant désignée pour embarquer nos guerrières, je partis avec elles pour Valparaiso où, par un fâcheux contre-temps du vapeur anglais, nous fûmes obligées d'attendre jusqu'au 18 au soir. Je les installai commodément et dignement sur le *Colombia* qui portait la malle anglaise à Panama, et devait les laisser en passant à Antofogasta avec les nombreux colis destinés à l'armée et marchant sûrement, en dépit des Péruviens, sous la protection de l'Angleterre.

Toutes les dispositions du voyage avaient été prises et exécutées convenablement par un secrétaire de la Commission, doué de toute la politesse française. Nous ne savons encore rien de leur arrivée. Mais nous savions que leur ambulance, envoyée et organisée à Santiago, (baraque en bois qu'on appelle ici Galpen) était montée et prête à les recevoir ; le mobilier nécessaire au service était également transporté. Ma sœur Panse, si habituée à ces services, en avait donné toutes les indications qu'on a suivies. Vous verrez, ma très-honorée Mère, que ma sœur Briquet a agi, en cette circonstance, comme toujours, généreusement, en donnant les plus belles plumes de ses ailes. Dieu veuille qu'elles ne soient pas un jour à la bouche des canons dans quelque bombardement. Que le bon Dieu les garde et les récompense.

L'hôpital de Copiapo, à une journée d'Antofogasta, rece-

vant le trop plein des malades, ayant crié au secours, ma sœur Briquet leur a envoyé une compagne par le même convoi; quand cela finira-t-il? Dieu le sait! Vous prierez pour nous, comme nous le faisons pour vous.

Veillez agréer l'expression de gratitude et de respect avec lesquels je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée,

Ma très-honorée Mère,

Votre soumise fille,

Sœur M. DESCHAMPS.

*i. f. d. l. C. s. d. p. M.*

---



## PROVINCE DU BRÉSIL

---

### DIOCÈSE DE MARIANNA

Le 6 juillet 1879, jour de la fête du précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, dans la chapelle du séminaire épiscopal de Marianna, a été ouverte la retraite ecclésiastique pour le clergé de ce diocèse, avec l'assistance de Sa Grandeur Monseigneur d'Antonio Maria Corrêa de Sa Benevides, évêque diocésain qui a inauguré cette grande œuvre d'où doit résulter tant de bien pour le diocèse, la province et tout l'empire du Brésil. Heureuse nation qui vit à l'ombre de la sainte Croix.

Les prédicateurs de cette retraite ont été Monsignor l'archiprêtre et vicaire général Silverio-Gomes-Pimenta et MM. Jean-Baptiste Cornagliotto, supérieur du séminaire, et Chanavat, professeur au séminaire de Caraça... Voici ce que publie au sujet de cette retraite un témoin oculaire :

Par une circulaire du 19 mars dernier, Monseigneur l'évêque de Marianna invita une grande partie de son clergé, principalement ceux qui ont charge d'âmes ; il comptait sur leur obéissance, mais en même temps il n'ignorait pas les immenses difficultés qu'un grand nombre d'en-

tre eux avaient pour se rendre à son appel. Néanmoins le succès dépassa toute espérance, puisque sur cent qui furent convoqués il s'en trouva 72 à l'ouverture de la retraite, et dans le nombre des absents, plusieurs ne reçurent pas la circulaire, d'autres la reçurent trop tard pour arriver à temps, les autres enfin avaient de graves raisons qui justifiaient leur absence.

Le nombre des retraitants dépassant de beaucoup celui qu'on avait espéré, au lieu de recevoir les prêtres dans le palais épiscopal, on les reçut au séminaire où il y a plus d'espace et de commodités. Monseigneur ne put arriver que le 5, veille de l'ouverture, à Marianna, revenant d'une visite dans la partie nord de son diocèse qu'il parcourait depuis plus de deux mois, et, dès le lendemain, il vint au séminaire pour commencer la grande œuvre au moment déterminé. Dans une vaste salle du séminaire s'installèrent à leur aise 35 prêtres, quelques autres dans une moins grande, les chambres furent occupées par les chanoines, les vicaires forains et quelques prêtres âgés et infirmes.

A sept heures et demie du soir, devant le Saint-Sacrement, Sa Grandeur étant à son trône, Monsignor le vicaire-général fit le sermon d'ouverture de la retraite avec la bénédiction et la permission du prélat au nom duquel il allait l'ouvrir. Je regrette de ne pouvoir m'étendre sur ce discours, ainsi que sur les autres; si je pouvais seulement en donner le résumé, il serait d'un grand profit pour les prêtres qui viendraient à lire cette relation. Je me bornerai à dire que, depuis le lundi jusqu'au samedi inclusivement, il y eut toujours trois instructions par jour... Le matin, lever à 5 heures et à 5 1/2 oraison mentale jusqu'à 6 heures, puis première instruction par Mgr le vicaire-général suivie de la messe célébrée par Monseigneur l'évêque; à 9 heures 1/2 seconde instruction par M. Cornagliotto, supérieur du séminaire, et à 5 heures du soir

troisième instruction par M. Chanavat, professeur de religion, au séminaire de Caraça. Les instructions du matin roulaient sur les grands moyens de sanctification que le prêtre a à sa disposition, celles de 9 heures 1/2, sur les grandes vérités de la religion appliquées au prêtre, et celles du soir, sur les obligations des curés et de ceux qui ont charge d'âmes. Les prédicateurs étaient écoutés avec un intérêt tel que, bien que les prédications durassent parfois une heure et demie et plus, les prêtres étaient comme suspendus à leurs lèvres et semblaient retenir leur respiration.

Les divers exercices de la retraite se sont accomplis avec la régularité la plus parfaite ; c'était beau de voir tous ces prêtres, dont plusieurs étaient avancés en âge, s'empresser d'y accourir comme de jeunes et fervents séminaristes. Jamais nous n'aurions pensé trouver tant de jouissances dans ces jours de paix où tout nous donnait une image et un avant-goût du ciel. Le soir du dernier jour on ne put voir sans attendrissement Monseigneur l'évêque monter en chaire pour faire la clôture de la retraite. Il parla d'une manière toute paternelle du grand acte qui venait de s'accomplir, donna des avis bien appropriés au besoin de son clergé, signala encore quelques abus qu'il désirait voir disparaître et enfin remercia affectueusement tous ceux qui l'avaient aidé, dans cette sainte œuvre, par leur travail et par leur assistance.

Comme couronnement de la retraite, le lendemain dimanche 13 juillet, on célébra solennellement la fête du Sacré-Cœur de Jésus dans l'église de Notre-Dame du Mont-Carmel, centre de la garde d'honneur dans le diocèse. A dix heures du matin, départ en procession du séminaire épiscopal ; après le clergé venait la musique et un grand nombre de fidèles, sans compter la foule immense qui se groupait dans les rues et les places pour jouir de ce spec-

tacle nouveau. Les cloches sonnaient leurs plus beaux airs, les maisons étaient pavoisées, tout respirait la joie. Quand on fut arrivé à l'église, Monseigneur pontifia solennellement et, pendant la messe, il conféra le diaconat à un sous-diacre, la prêtrise à un diacre et distribua la sainte communion à un très-grand nombre de fidèles qui s'étaient disposés pour cette circonstance. Il était trois heures quand on rentra au séminaire ; puis vint le dîner qui se fit en commun, comme toujours, il fut assaisonné de bien des paroles d'édification. Le toast d'honneur que Monseigneur déclina pour le reporter sur le grand nom du chef de l'Église, Léon XIII, fut accueilli par de chaleureux vivats. Avant la nuit on revint à l'église du Carmel où Mgr le vicaire général prêcha sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, montrant les fondements sur lesquels elle repose et invitant les prêtres à les faire connaître à leurs peuples, puis Monseigneur l'évêque entonna le *Te Deum* qui fut suivi de la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Ainsi se termina cette journée qui fera époque dans les annales du diocèse de Marianna.

*Lettre de ma sœur MASSARD à la très honorée Mère Juhel,  
Supérieure générale.*

Rio de Janeiro, Asile de Sainte-Léopoldine, 25 juillet 1879.

MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,

*La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais !*

C'est aujourd'hui l'anniversaire de notre arrivée dans ce cher asile de Sainte-Léopoldine. En considérant toutes les

grâces qui ont inondé cette maison, je ne puis laisser, ma très-honorée Mère, de venir vous entretenir des miséricordes du Seigneur pour ses petites servantes et surtout pour ces pauvres filles qui couraient à leur perte.

Comme vous le savez, ma très honorée Mère, on demandait des sœurs pour plusieurs établissements et, à chaque demande, ma sœur Visitatrice répondait par un refus; n'ayant aucune sœur à sa disposition. Mais un jour on demanda pour l'asile Sainte-Léopoldine et ce fut Mgr Lacerda qui se chargea de cette démarche. La réponse de ma sœur Visitatrice fut la même que pour les autres maisons. Monseigneur ne se tint pas pour battu, il revint à la charge et, tranchant la question, il dit tout simplement : « Arrangez-vous comme vous voudrez, mais il me faut des sœurs. Ces enfants se perdent, ce sont des âmes qui appellent au secours; saint Vincent ne balancerait pas un instant pour aller les sauver. » Il fallut donc, coûte que coûte, répondre à cet appel; je fus destinée pour prendre cette maison, ma sœur Dubost donna une de ses meilleures sœurs d'enfants et imposa quelques sacrifices aux maisons de Rio. Nous partîmes donc cinq pour l'asile Sainte-Léopoldine, le 25 juillet 1878. La réception fut magnifique. Monseigneur voulut nous accompagner; le Président de Nietheroy vint au devant de nous au débarcadère, deux magnifiques voitures conduites par des chevaux blancs avaient été envoyées pour les sœurs. Les équipages de plusieurs personnes qui étaient venues partager la joie générale augmentaient ce cortège; c'était un véritable triomphe pour la religion. Au milieu de cet apparat, vos pauvres filles, ma très honorée Mère, n'avaient qu'à baisser la tête et à reconnaître la miséricorde de Dieu qui voulait bien se servir de cinq pauvres filles de saint Vincent, pour arracher au démon les âmes de cent vingt jeunes personnes sur lesquelles il avait déjà exercé un grand empire.

Si le cortège fut pompeux, notre arrivée ne le fut pas moins. L'entrée de la maison était jonchée de feuillage; une société de musiciens était placée au bas du perron; il nous fallut passer au milieu et entrer au son de l'hymne national. Monsieur le Provedor de la Confrérie nous reçut à la porte ainsi qu'un grand nombre de dames invitées par l'administration pour nous recevoir. Monseigneur, Monsieur le Président, les sœurs, tout le monde se rendit à la chapelle. Les enfants y étaient déjà, mais quand elles nous virent elles éclatèrent en sanglots. Monseigneur leur adressa quelques paroles et, ne pouvant contenir son indignation, leur parla assez sévèrement pour leur donner à entendre qu'elles comprenaient bien peu la grâce que le bon Dieu leur accordait. Rien ne pouvait les calmer et je vous assure, ma très honorée Mère, que leurs larmes nous serraient le cœur.

Toutefois, pendant le chant du *Te Deum*, quelques petites se mettaient sous la cornette pour voir nos figures. Voyant que nous n'avions pas l'air trop méchantes, elles s'approchèrent un peu, une petite fille estropiée posa sa main infirme sur ma sœur Vincent comme pour voir si elle serait touchée de son malheur, enfin elles devinrent un peu moins craintives, et quand nous sortîmes de la chapelle, je tâchai de leur persuader que nous n'étions pas venues pour les battre, comme on leur avait dit, mais pour leur donner une éducation chrétienne et les rendre heureuses.

L'installation terminée, tout le monde se retira, Monseigneur nous bénit en nous disant : « je vous souhaite bon courage, mes sœurs, car ces enfants paraissent bien mal disposées. » Sa Grandeur se retira avec une si mauvaise impression que, quelques jours après, Monseigneur m'écrivait : « Il me tarde d'avoir de vos nouvelles, vos enfants pleurent-elles encore si sottement ? » Je pus lui répondre que non, elles ne pleuraient plus, mais elles criaient toute la journée

et ne voulaient rien faire. Le premier mois fut terrible et si nous n'avions pas considéré leurs âmes il y avait de quoi nous décourager. Mais on priait pour nous. Ma sœur Visitatrice priait et faisait prier pour notre œuvre qui paraissait si difficile. Le bon Dieu entendit la prière de la charité et les dispositions de nos enfants changèrent tout-à-coup. Les voyant plus calmes, je parlai de confession. Il y avait quatre ans que les plus grandes n'avaient pas fait la communion pascale. Un de nos bons missionnaires se dévoua et vint, deux fois la semaine, pour les préparer à la réception des sacrements. Oh ! salutaire effet de la confession ! A mesure que nos enfants se confessaient, elles changeaient entièrement de dispositions, et le jour qu'elles eurent le bonheur de recevoir l'absolution fut pour elles celui d'une entière rénovation. Les larmes coulaient de toutes parts et, quand le soir, je leur parlai du bonheur qui les attendait le lendemain, de la miséricorde avec laquelle le bon Dieu les avait traitées et de la nouvelle vie qu'elles devaient commencer, ma voix était couverte par les sanglots de ces pauvres jeunes filles qui, par une mauvaise direction, étaient arrivées sur le bord de l'abîme. Le jour de la Communion arriva, trente cinq s'approchèrent de la sainte Table, dans les meilleures dispositions, et en sortant de la sainte Messe, elles vinrent, l'une après l'autre, se jeter dans mes bras pour me témoigner leur bonheur et leur reconnaissance. Grâce à la miséricorde divine, elles se soutiennent dans leurs bonnes résolutions et les exceptions sont rares.

Nos grandes filles étaient donc rentrées dans le bercail, mais il en restait encore qui ne s'étaient jamais approchées des sacrements ; seize, de quatorze à vingt ans, n'avaient pas fait la première communion, il fallut les préparer à l'occasion de la fête de Pâques. Elles ont fait la retraite avec un grand recueillement, leur première Communion a porté d'heureux fruits et elles suivent de près les premières.

Enfin, ma très honorée Mère, par le moyen des divins sacrements, notre maison a été renouvelée, et si le démon revient de temps en temps à la charge, elles ont tous les moyens de sortir victorieuses du combat.

Vous me demanderez peut-être, ma très honorée Mère, par qui cette maison était dirigée avant notre arrivée. Hélas ! par des personnes du monde qui n'avaient nullement ce qu'il faut pour une œuvre si importante. Ces personnes avaient succédé à des religieuses du saint Cœur de Marie qui, depuis 4 ans, avaient quitté la maison. Quand les religieuses partirent, une d'elles était malade. Elle ne put suivre ses compagnes, et quand elle apprit que sa communauté s'était démembrée, elle demanda à l'administration de rester dans la maison comme employée. Nous l'avons trouvée ici et je crois que ses prières ont beaucoup contribué à sauver ces pauvres enfants. Toute l'occupation de cette sainte fille est de prier et, pendant les quatre années que la maison a été dirigée par des dames, elle se levait toutes les nuits pour aller, non pas devant le saint Sacrement, car elle avait eu la douleur de voir retirer la réserve après le départ des religieuses, mais devant une image de saint Vincent, qui se trouvait dans une salle. Là, dans le silence de la nuit, elle disait à notre bienheureux Père : « Bon saint Vincent, envoyez donc vos filles, ces enfants se perdent. Vous êtes le protecteur de la maison, les laisserez-vous périr ! »

A notre arrivée, on me demanda si je voulais qu'on la fit entrer dans un hôpital pour y finir ses jours ; je me gardai bien d'y consentir, car il me semblait que cette épouse de Notre Seigneur qui avait tant souffert devait lui être bien agréable. Je répondis donc que nous la garderions pour lui faire passer des jours meilleurs et l'assister à ses derniers moments. Je n'ai pas lieu de m'en repentir, je lui ai donné l'office de prier pour les enfants et pour l'Église. Je l'appelle



souvent notre paratonnerre et, quand je veux obtenir quelque chose, je mets la mère Gertrude en prières. Alors cette bonne mère reste aux pieds de Notre-Seigneur des heures entières. Le jour ne lui suffisant pas, elle se lève la nuit et redouble de ferveur pour prier jusqu'à ce que je lui dise : « C'est assez, mère Gertrude, il faut vous reposer. » Inutile de vous dire, ma très-honorée Mère, la reconnaissance de cette sainte fille.

Aujourd'hui, 25 juillet, monsieur notre aumônier disait une messe d'action de grâces, c'était la mère Gertrude qui l'en avait prié afin de remercier le bon Dieu de notre entrée dans cette maison. Ce qui la rend si heureuse n'est pas seulement l'ordre qui existe maintenant dans la maison, mais c'est surtout la présence réelle de notre divin Sauveur au très saint Sacrement. Elle me racontait que le lendemain du départ des religieuses, Monseigneur avait envoyé un prêtre pour consommer les saintes espèces, que ce jour avait été pour elle le plus triste de sa vie. Que ne pouvant s'accoutumer à l'absence de Notre-Seigneur, elle était restée trois jours et trois nuits au pied de l'autel, gémissant et priant pour les personnes qui avaient été la cause de tant de désolations. L'aumônier qui venait célébrer la sainte messe, deux fois par semaine, céda plusieurs fois à ses instances en laissant le saint Sacrement une journée. Alors la bonne mère Gertrude, oubliant sa nourriture, passait toute la journée et toute la nuit aux pieds de Notre-Seigneur et quand le matin le prêtre venait de nouveau la priver de la présence de son céleste époux, elle fondait en larmes et se retirait dans sa chambre jusqu'à ce que la même grâce lui fut accordée de nouveau. Vous savez, ma Mère, que nous avons eu de grandes privations au commencement. Nous trouvions que ça durait bien longtemps, car notre aumônier ne célébrant que deux fois par semaine, il nous fallait souvent nous passer de la sainte

messe. Je mis la bonne mère Gertrude en prières et nous fîmes ensemble une promesse à saint Joseph. Ce saint Patriarche nous exauça et, contre toute espérance, nous avons maintenant un bon aumônier, un saint prêtre du Céara qui a fait ses études au séminaire de MM. les missionnaires. Notre maison s'organise, les réparations sont presque terminées. Il faut vous dire, ma très honorée Mère, que nous avons trouvé la maison dans un pitoyable état, presque tous les carreaux étaient cassés, la vaisselle en morceaux, les meubles brisés, etc., etc. ; on aurait dit que le feu y avait passé. Elle avait plutôt l'air d'une vieille fabrique démontée que d'une maison d'éducation.

Aujourd'hui que la grâce habite dans les cœurs de nos chères enfants, on ne les reconnaît plus, car où régnait le désordre et l'insubordination règnent aujourd'hui la paix et le bonheur. Enfin on voit que le doigt de Dieu est là et que seule notre sainte religion peut faire de telles transformations. Je réclame de votre charité, ma très honorée Mère, un petit souvenir dans la chapelle de la Communauté, aux pieds de notre immaculée Mère, pour cette œuvre si intéressante, pour la persévérance de nos chères enfants. Nos sœurs se sont dévouées généreusement, car elles n'étaient que 3 pour 120 enfants, et les commencements ont été pénibles. Mais elles sont bien dédommagées en voyant le travail que la grâce a fait dans leurs âmes.

Agréez l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être en l'amour de Notre Seigneur et de Marie Immaculée,

Ma très-honorée Mère,

*Votre obéissante fille,*

Sœur MASSARD,

*I. f. d. l. C. s. d. p. M.*

## PROVINCE

### DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

---

*Lettre de M. RÉVEILLÈRE à M. FIAT Supérieur général,*

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction s'il vous plaît !*

Les nouvelles que j'ai à vous donner de vos deux familles de la République Argentine sont toujours bonnes. Nous jouissons tous et toujours de la plus grande liberté pour nos œuvres, excepté peut-être en ce qui regarde l'hôpital français. Il règne une certaine agitation dans la colonie française, qui ne serait pas favorable aux sœurs qui desservent l'hôpital, si elle atteignait ses fins. C'est un écho de ce qui se fait à Paris. Ce ne sont encore que des appréhensions, et il serait regrettable que nos compatriotes donnassent ce scandale au pays ; mais à notre époque ne faut-il pas s'attendre à tout ?

Dimanche dernier nous avons baptisé 99 indiens incorporés au onzième de ligne ; aujourd'hui nos confrères en

baptisent 24 qui font partie de la troupe de mer. Ces cérémonies attirent toujours une grande foule et excitent beaucoup de sympathie pour les pauvres indiens. Le chiffre total des régénérés, depuis notre retour de France, s'élève à 1,234. C'est une belle moisson ! D'autres, au nombre de 700, sont annoncés et apportent un nouveau travail à nos deux infatigables confrères ; aussi, avant la fin de l'année, le nombre de baptêmes administrés atteindra bien deux mille.

Saint Vincent nous a fait un beau présent cette année. Je parle, bien entendu, d'une faveur temporelle ; quant aux spirituelles, qui peut en connaître le nombre ? Vous savez, mon Père, que nous avons été obligés d'acheter un terrain attenant à notre jardin, pour notre noviciat, et l'école gratuite dont nous avons la direction morale, et qui alimente notre école apostolique, ou notre postulat comme on voudra l'appeler. Le jour de la fête de notre S. Fondateur, un excellent catholique, fort riche, nous fit l'honneur, comme tous les ans, d'assister à notre fête de famille. Après ce qu'on appelle ici le *refresco* je lui montrai nos ruines à relever en lui exposant nos espérances. Il goûta fort nos plans et, avant de nous quitter, il me demanda si nous avions payé le terrain, et si nous avions de quoi construire les salles. Sur ma réponse que la Banque nous avait avancé une somme que je lui indiquai, il me quitta en disant : je vous donnerai quelque chose dans peu de temps. Le 4 de ce mois il nous apportait à la maison pour nos œuvres, une somme plus élevée que celle que nous avait prêtée la Banque. Comme la divine Providence est vraiment pleine d'attentions pour ceux qui se confient en elle ! Je vous dis cela, mon Père, non pour publier cet acte de générosité, car le donateur ne serait pas content qu'on le fît connaître ; mais parce que c'est mon devoir, et afin que vous ayez un petit sou-

venir pour lui quand vous priez pour les bienfaiteurs de la Compagnie. Nous nous sommes réjouis à cause du bien que cela nous permettra de faire.

Je suis en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée,

Monsieur et très-honoré Père,

Votre très-obéissant et très-humble fils,

RÉVEILLÈRE.

*i. p. d. l. m.*

*Le gérant,*

A. HANOTELLE.

## FRANCE

---

### CONVERSION D'UNE JEUNE RUSSE INCRÉDULE (1).

A la fin du mois de mai 1879, une jeune Russe, âgée de dix-huit ans, arrivait à Montreux, dans le canton de Vaud. Elle était venue de Saint-Pétersbourg en Suisse, dans l'espoir qu'un changement de climat rétablirait sa santé, qu'elle ne savait pas si gravement compromise. Son père, qui l'avait amenée, repartait au bout de trois jours, rappelé sans doute en Russie par des affaires urgentes ; il laissait sa fille à l'hôtel avec cinq cents francs pour subvenir à ses dépenses.

La pauvre Marie (c'était son prénom) excita la pitié de deux dames russes, M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> X..., qui logeaient dans le même hôtel. Elles lui offrirent cordialement leurs services et leur amitié. Malade comme elle l'était, exilée loin

(1) Cette relation nous est communiquée par une personne digne de foi.  
— Nous avons eu sous les yeux la correspondance échangée entre les dames russes et les dames françaises dont il est question dans ce travail.  
— Tout ce récit est d'une exactitude absolue.

de sa famille, dans un pays dont elle n'entendait pas la langue, Marie aurait dû, semble-t-il, accueillir cette offre avec l'effusion de la reconnaissance : elle se contenta de ne pas la repousser, et n'y répondit qu'avec une froide réserve.

Un tel accueil n'était pas fait pour encourager M<sup>me</sup> X... et sa fille ; mais une surprise plus pénible encore leur était réservée. En ouvrant la malle de Marie pour y chercher du linge à son usage, elles y trouvèrent un amas de livres hostiles à toute croyance religieuse. Ce n'était plus seulement un corps mourant qu'il s'agissait de soigner ; elles se trouvaient en présence d'une âme à ressusciter. C'est à cette double mission qu'elles se sentirent appelées. Dieu avait décidé qu'une jeune incroyante, née catholique, mais pervertie dès son enfance par les erreurs les plus malsaines de la philosophie moderne, et arrivée à dix-huit ans sans avoir fait sa première communion, serait ramenée aux croyances de la vraie religion par l'entremise de deux femmes qui elles-mêmes y étaient étrangères, puisque M<sup>me</sup> X... appartenait à l'église russe et sa fille au culte protestant.

Il y avait plus d'un mois qu'elles prodiguaient à la malade les plus tendres soins, sans obtenir en retour ni un sourire ni un témoignage de reconnaissance, lorsque le moment vint pour elles de quitter Montreux et de se rendre à Ragatz, petite localité du canton de Saint-Gall (Suisse). Elles se demandèrent si elles emmèneraient Marie ; si elles risqueraient d'ajouter des avances d'argent à toutes celles dont leur dévouement et leur zèle avaient été si mal récompensés ? Ce fut la charité qui décida la question.

Arrivées à Ragatz au mois de juillet, elles y trouvèrent des cœurs dignes de les comprendre. Trois Parisiennes, M<sup>me</sup> T... et ses deux filles, écoutèrent avec une vive sympathie le récit de ce qui s'était passé à Montreux. Elles

se prirent d'affection et de pitié pour cette jeune fille, dont la maladie n'avait ni altéré la beauté ni troublé l'aveugle confiance ; elles prièrent ensemble et firent prier au loin pour sa conversion. Une lettre de M<sup>me</sup> T... adressée en France, avait suggéré à un tiers la pensée d'un recours à la médaille miraculeuse, et cette ouverture fut accueillie. Après s'être demandé comment elle pourrait faire accepter cette médaille, M<sup>me</sup> T... choisit le jour de l'Assomption, et dit à Marie que ce jour était chez nous la fête des jeunes filles ; l'usage l'autorisait donc à lui offrir un petit cadeau, qu'elle lui demandait de porter comme un souvenir d'amitié.

Les détails qui précèdent ont été recueillis de la bouche même de M<sup>me</sup> T... ; ceux qui suivent sont extraits de différentes lettres dont elle a bien voulu donner communication.

M<sup>me</sup> X... à M<sup>me</sup> S..., fille de M<sup>me</sup> T....

Montreux, le 12 septembre 1879.

« Vous avez bien voulu me demander de vous donner, chère dame, des nouvelles de notre chère malade. Arrivée à Lucerne, Marie eut assez de force pour visiter les curiosités de la ville et des environs. Le lendemain, nous avons eu onze heures de voyage ; elle supporta assez courageusement la fatigue. A Montreux on nous reçut avec attentions aimables ; mais aussitôt je remarquai sur la figure des personnes venues à notre rencontre une gravité non habituelle. » M<sup>me</sup> X... raconte alors l'enterrement d'une jeune Russe qui était arrivée récemment à Montreux avec son fiancé. — « Lors de notre retour de cette si navrante cérémonie, nous avons retrouvé, dit-elle,



notre Marie très tremblante et très impressionnée... Nous avons employé tous nos efforts pour la distraire, mais en vain ; elle a eu l'impression que l'on pouvait mourir. Mercredi passé, le matin, étant établies à nous trois dans une allée bien éloignée de tout contact du public, j'ai eu le courage de lui dire que ma fille et moi nous étions certes de la grande masse des vivants, mais que Dieu nous a fait la grâce de nous choisir pour lui servir d'anges gardiens ; que je ne comprenais que de cette manière notre rencontre avec elle, et que je priais Dieu de m'inspirer la conduite que je devais tenir envers elle ; que j'étais parfaitement sûre qu'elle voudrait pourtant se réunir à nous en Dieu, et qu'elle me permettrait d'aller chez le curé pour faciliter son entrée dans la religion catholique ; que je tenais à ce qu'elle restât dans la religion de sa défunte mère... — Volontiers, dit-elle, je suis prête ; mais seulement c'est à Nice que je veux vous le demander ; du reste il faut encore passer un examen, n'ayant jamais pris la sainte Communion ; il faudrait que j'aie à confesser. Non, je ne le puis décidément pas, ne connaissant que la langue russe. — J'insistai de toute ma raison de ne pas reculer, et je lui promis d'aplanir les difficultés. Quant à la préparation, je lui donnai trois jours afin qu'elle eût le temps de se recueillir, de se rapprocher de Dieu et de lui adresser toutes ses pensées.... Nous allons ma fille et moi, une après-dîner, faire la connaissance du curé.... Une quarantaine de minutes suffirent pour nous entendre.... Quand je fis part à Marie de nos faits et gestes, elle a eu la figure si angoissée que j'ai eu peur pour nous tous ; les médicaments répétés fréquemment la calmèrent, et puis surtout l'idée que tout lui serait facilité nous vint en aide. Samedi, 6 septembre, à cinq heures, nous nous rendîmes donc auprès de l'abbé. » — Marie préparée à cette visite se disposa à recevoir le pardon de ses fautes. — « Le

lendemain matin, vêtue de blanc et émue, ma fille et moi ne l'étant pas moins, nous remontâmes à l'église, petite chapelle bien modestement organisée dans une chambrette. L'abbé nous vit arriver; Marie sortie de la voiture se soutenait à peine. Mais elle se calma vite, et entendit la messe avec beaucoup d'attention, et elle eut le bonheur de recevoir pour la toute première fois la sainte Communion. Sa conduite m'a parfaitement satisfaite. Depuis ce grand jour, elle est bien autre: calme, enfant douce et tendre, parlant de l'abbé avec une profonde vénération.... Son visage prend l'expression idéale et sereine, on croirait un ange qui déploie ses ailes; pleine de foi en ce Dieu qu'elle ignorait, elle est de ces âmes qui s'éprennent ardemment de ce qu'elle connaissent. »

Le 28 septembre, trois semaines après avoir fait sa première communion, Marie remerciait M<sup>me</sup> T... d'une photographie qu'elle lui avait demandée, et lui parlait du grand acte qu'elle avait accompli. « Ce n'était pas seulement mon désir, dit-elle, mais celui de ma grand'mère et de la chère M<sup>me</sup> X... qui en vérité a tout arrangé. » Un mois après, M<sup>me</sup> X... écrivait à M<sup>me</sup> T... « Elle ne se couche jamais sans venir me demander de la bénir; de plus elle traduit en russe le petit livre de prières que l'abbé lui a donné. Elle nous témoigne plus de tendresse qu'à Ragatz, c'est certain. » Dans les premiers jours de novembre, M<sup>me</sup> X... avait quitté Montreux, et de Nice, où elle venait de s'installer, elle écrivait, le 14, à M<sup>me</sup> T... « La veille de notre départ, l'abbé est venu, à ma demande, bénir Marie; depuis je lui ai écrit. Souvent en entrant dans la chambre de Marie, je la trouve soulevée, les mains jointes, toute à la prière. Elle croit, il n'y a aucun doute là-dessus. »

A cette date du 14 novembre, Marie n'avait plus dix jours à vivre; et cependant elle restait pleine d'énergie

et d'espérance, concentrant dans son cœur des chagrins secrets, et croyant toujours à sa guérison. « Je lui disais ce matin : — Tu m'aimes, mon enfant; dis-moi une bonne parole. — Je ne puis, dit-elle; tout est si amer en moi, — en passant la main sur la poitrine. La pauvre enfant croit à l'avenir, parle de ses projets, espère vous écrire en français; elle parle avec l'hôtelière en français, et pas mal. Elle baise nos mains fort souvent, et ne fait jamais mention de ses parents. »

Trois jours plus tard, l'énergie était la même, mais la confiance n'était plus aussi grande. M<sup>lle</sup> X... écrivait le 17 novembre : « Marie s'en va... Elle a beaucoup souffert toute la nuit passée et tout le jour. Admirable d'énergie, elle ne se plaignait pas; son regard seul, si triste, si mourant, nous faisait une cruelle peine. Ce matin encore, toute enfiévrée, elle me pria d'une voix éteinte : — Vous lisez l'Évangile? — Oui. — Lisez-moi un verset, un seul. — Je lus dans l'Évangile de saint Jean : Celui qui croit en moi croit en Dieu... je lui donnerai la vie. — Tu es bien sage, lui dis-je dans la journée, tu te remettras bientôt, et alors... — Si je me remets! murmura-t-elle. — Le vieux et si excellent médecin qui la soigne ne peut dire au juste combien d'heures elle peut vivre; mais touché aux larmes, à l'aspect de ce visage d'ange qui s'efforçait de lui sourire, il saisit l'une de ses petites mains, et la baisa en murmurant : Pauvre enfant, prenez courage. »

Plus le dénouement approchait, plus les tristes bulletins se multipliaient. Le 19 novembre M<sup>me</sup> X... après avoir remercié M<sup>me</sup> T... qui venait d'envoyer du vin à la malade, lui rappelle l'effet produit par la médaille, et lui cite un nouveau trait de l'empire que cette mourante exerçait encore sur elle-même. « Votre médaille lui a porté bonheur! Peu de temps après l'avoir reçue, elle a

eu le bonheur de croire et d'aimer Jésus (1)... Hier elle a dicté quelques lignes, qu'elle a signées faiblement, pour son père et les siens. A peine a-t-elle achevé cet acte dicté par nous, que le facteur entra dans le salon avec la première lettre chargée pour Marie, contenant deux portraits, celui du père et de la sœur : elle a été excessivement émue en les regardant. Ce matin je les lui ai mis en main pour qu'elle les porte à ses lèvres. Hier, durant notre dîner qu'on apporte dans le salon voisin, elle demanda à la garde de tenir la bougie tout près d'elle, et elle déchiffra la lettre de trois pages en russe, la remit sous le coussin, et n'en parla pas du tout. Quel caractère ! Jusqu'au dernier soupir elle restera concentrée. » On doit dire aussi que jusqu'au dernier soupir elle resta reconnaissante ; car elle fit effort pour ajouter de sa main sur cette lettre du 19 novembre, trois mots qu'elle adressait à M<sup>me</sup> T... : « Marie vous embrasse. »

Le lendemain elle eut une syncope, et le docteur ne trouvant plus de pouls, partit en disant qu'elle expirait. Le samedi 22 novembre, il s'étonnait de la retrouver encore. « Elle était tout à fait tranquille, écrivait M<sup>me</sup> X... ; elle a baisé ma belle croix avec onction ; elle me demande souvent de la bénir. Mais elle ne dit mot de son état... Il fait un temps idéal comme chaleur, et un soleil éblouissant. De son lit, Marie respire l'air. Comme j'ai bien fait de ne pas la laisser à Montreux !... Qui l'aurait soignée ? Pour moi, je la considère comme l'enfant de Dieu, puisqu'il me l'a confiée. »

Mais Dieu allait la rappeler à lui. A sept heures du soir, on lui fit une injection de morphine. Elle remercia son vieux docteur, *et tendit les lèvres pour lui baiser la joue ;*

(1) Deux jours après, M<sup>me</sup> X... ajoutait au bas d'une autre lettre : « Je crois bien que la médaille ne la quittera jamais. »

puis elle dit à M<sup>me</sup> X... et à sa fille : « Merci, maintenant enfin je vais dormir d'un bon sommeil. » Mais dès huit heures elle recommençait à gémir, la crise suprême se déclara le dimanche 23, à une heure du matin. M<sup>me</sup> X..., réveillée par sa fille, la renvoya de force se remettre au lit, et s'assit en face de la malade. « La prière me vint en aide, écrivait-elle à M<sup>me</sup> T..., le 25 novembre ; le calme possible me revint. Je demandais à Dieu de reprendre l'enfant qu'il me donna à soigner. — Enlevez-la, enlevez-la, mon Dieu ! — ai-je dit à plusieurs reprises ; et je ne quittais pas Marie des yeux. Un moment après je vis, non d'imagination, mais de mes yeux, l'alcôve de mousseline blanche s'éclairer toute d'une lueur indescriptible ; un moment après, une grande croix de la hauteur de tout le lit, toute doublée d'un rayon lumineux ; je la vois encore cette croix, et j'y crois. Quand cette lueur disparut, Marie n'existait plus. Ma fille entra, s'agenouilla, et nous restâmes dans le silence de Dieu et tout en lui jusqu'à trois heures du matin.... Le lendemain, ou plutôt le jour même, il fallait suffire à toutes les formalités ; de plus ma fille a désiré choisir elle-même l'endroit de la tombe. Nous sortîmes donc en voiture et nous nous fîmes mener à la Cocade, joli cimetière en face de la mer.... En voiture, je pris la liberté de dire à ma fille ce que j'avais vu un instant avant que Marie expirât ; elle m'arrêta dès l'abord en me disant : — La veille, la nuit, j'ai eu la même vision. La clarté a été si forte que la chambre en était toute blanche ; sans croix, à trois reprises, elle s'éclairait tout à fait. Le respect seul ne me permettait pas d'approcher Marie ou de l'appeler, maman. — Vous êtes la seule, hormis ma fille, à qui je l'ai dit. »

Le lendemain, avant le jour, Mme X... et sa fille conduisaient la pauvre Marie à sa dernière demeure ; une seule famille avait répondu à leur invitation. Mais leur

deuil devait être partagé à Paris par M<sup>me</sup> T... et par ses filles. Là, on n'avait pas cessé de prier pour la malade, et pour celles qui depuis cinq mois lui servaient de mère et de sœur ; on avait adouci leur douleur et répondu à leur plus cher désir, en disant que de protectrices elles étaient devenues les protégées. Elles furent aussi bien consolées en recevant de la grand-mère de Marie une lettre inspirée par une reconnaissance proportionnée à leur charité. Elle parlait à cœur ouvert de sa petite-fille : « Toute sa vie, elle a souffert au-delà de ses forces. Personne ne la comprenait ni n'avait de compassion pour elle, excepté moi ; personne ne l'appréciait à sa juste valeur. »

Marie n'avait jamais confié cette peine secrète à ses bienfaitrices ; obligée dès l'enfance à cacher ses pensées, elle n'avait pas eu d'épanchement même avec celles qu'elle avait fini par aimer comme une mère et comme une sœur. Elles ne la connurent jamais à fond ; de là vient qu'à la veille de sa mort elles n'osèrent pas lui proposer de voir un prêtre, et qu'elles se demandaient dans certains moments si leur tendresse était payée de retour. Tous ces doutes furent éclaircis par un journal que Marie avait commencé à Montreux, et dont Mlle X... cite quelques passages dans une lettre du 3 décembre : « Quand j'étais agenouillée devant l'autel (lors de sa première communion), je voulais prier ; et je me mis à prier comme je n'avais jamais prié. Je ne savais plus où j'étais : l'autel, l'abbé, ma mère, ma sœur (elle nous nommait toujours ainsi dans son journal), tout avait disparu ; je priais si fort ! — Plus loin, elle dit : Quand je prie, je n'ai jamais le courage de demander à Dieu de me rendre la santé ; mais je puis toujours lui demander d'aimer ceux que j'aime, de leur donner beaucoup de bonheur. Et pour moi, je ne sais que le supplier de me donner la force et la patience de souffrir sans me plaindre. — Que dites-vous de cette pensée, chère

madame ? Elle m'a fait pleurer. Pauvre chère enfant, si patiente toujours... Elle souffrait beaucoup de ce que son père devait lui envoyer tant d'argent, et cherchait toujours un moyen de diminuer la dépense. — Si je pouvais payer mon voyage, disait-elle, avec la petite part de fortune que ma mère m'a laissée ! — Elle ne nous a jamais remerciées quand ma mère a payé une bonne part de sa note avant notre départ de Ragatz ; et maintenant, en la lisant, nous découvrons qu'elle nous bénit et se désole. — Je leur dois tout, dit-elle ; mais il ne me coûte rien de leur devoir toute l'affection si chaude, les soins multipliés ; mais je me désespère de leur devoir de l'argent (1). De l'argent ! mais comment ne comprennent-ils pas là-bas (à Pétersbourg), que cet argent me tue ? — Elle savait si bien cacher ses pensées que tout en n'étant pas complètement dénuées de perspicacité, nous ne l'avons pas connue telle qu'elle était, et nous l'accusions bien souvent à tort. — « Je suis enfin parvenue à cacher tous mes sentiments, toutes mes pensées, écrivait-elle. »

Tel était le trait dominant du caractère de Marie ; c'est elle qui le signalait dans le secret de ses méditations, achevant ainsi un portrait commencé par d'autres, et qui, à leur insu, est livré au grand jour de la publicité. Dans un temps où les doctrines, qui avaient perverti le cœur de cette jeune fille, affectent de braver la conscience publique par les scandales des enterrements civils, il est bon que la vérité fasse aussi entendre sa voix pour protester contre le mensonge et consoler les âmes affligées. Ici ce n'est pas par des raisonnements qu'elle proteste, c'est par un récit qui nous apprend comment une jeune incroyante, affirmée dans ses préjugés par un caractère d'une rare énergie, fut préparée par le don d'une médaille à recevoir

(1) Toutes ces avances ont été remboursées.

la grâce qui transforma son cœur. Ce récit nous apprend encore que la mort de la convertie fut précédée et accompagnée de deux visions qui apparurent successivement, comme une manifestation surnaturelle, à deux personnes raisonnables dont la sincérité échappe à tout soupçon. Voilà les faits qui, en édifiant les fidèles, doivent aussi appeler l'attention des hommes de bonne volonté.

---

ŒUVRE DE LA TRÈS SAINTE TRINITÉ  
POUR LE SOULAGEMENT DES ÂMES DU PURGATOIRE

*Origine de l'œuvre. — Marie Pellerin, fondatrice (suite.)*(1).

La Providence avait conduit Marie Pellerin près des filles de la Charité, afin qu'elle pût, plus aisément et plus fréquemment, leur communiquer ses projets pour honorer la très sainte Trinité par le soulagement des défunts. C'est ainsi que Dieu rapproche les âmes et les presse de s'aider mutuellement par de sages conseils.

Les œuvres catholiques ressemblent à des parfums qui s'attirent l'un l'autre; et les cœurs qui s'y dévouent, se comprennent vite et se fortifient dans leurs bons desseins. Marie Pellerin était heureuse de s'ouvrir aux sœurs, qui par leur vocation, sont les confidentes naturelles de toutes les bonnes œuvres, et l'on peut dire qu'aucune n'est plus en rapport avec leur destination providentielle à servir les pauvres, que le dévouement à la délivrance des saintes âmes du Purgatoire. Aussi la bonne sœur Gendry (2), dont la douce pitié, l'infatigable charité et le dévouement sans

(1) Voir page 12.

(2) Ma Sœur Gendry était supérieure de la Maison des filles de la Charité, de la rue Saint-Louis.



bornes ravissaient tous les cœurs, reçut-elle Marie Pellerin avec une bonté particulière qui la ramena souvent à sa maison. Elle l'encouragea toujours sans la brusquer jamais, malgré des visites bien fréquentes et souvent trop prolongées. Les sœurs de l'établissement étaient quelquefois témoins de ces conversations, dans lesquelles notre fondatrice mettait beaucoup d'animation. Son esprit de foi et son caractère breton débordaient dans ses paroles. Quelques sœurs frappées de ses idées un peu ardentes et de sa tournure un peu extraordinaire, s'en amusaient parfois et se plaisaient à la taquiner, en lui disant que ses projets étaient une pure imagination et qu'elle ne réussirait pas. Et elle leur répondait : « Si ! si ! je réussirai. Tout ce qui se fait au nom de la très sainte Trinité réussit. La sainte Trinité, c'est tout dans la religion. La vraie dévotion, c'est la dévotion à la sainte Trinité. » Puis, laissant tomber de son cœur l'expression de son tendre attachement aux âmes du Purgatoire, elle ajoutait : « Vous faites des bonnes œuvres pour soulager les pauvres, les orphelins, les malades et tous ceux qui sont malheureux : vous êtes bien heureuses et j'envie votre sort ; mais ne savez-vous pas que le soulagement et la délivrance des âmes du purgatoire comprend toutes les bonnes œuvres recommandées par Notre-Seigneur dans l'Évangile ? Ouvrir le ciel à une âme souffrante, c'est lui donner, non pas les miettes de sa table, mais le pain des anges avec toutes les délices du Paradis ! C'est lui donner, non un verre d'eau froide, mais la source tout entière de cette eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle !... Ouvrir le ciel à une seule âme, c'est la loger, non pas chez soi, comme une étrangère qui passe, mais l'introduire dans l'éternel séjour, objet de tous ses désirs !... C'est la revêtir non d'un habit grossier, mais de la robe d'immortalité !... Vous visitez les malades pour les assister, quand ils ont la fièvre

ou quelque autre maladie, et moi je veux éteindre l'ardeur des flammes qui dévorent les défunts. Vous n'allez pas, je crois, visiter les prisonniers, et moi, je veux descendre sans cesse dans la prison des âmes, pour briser leurs chaînes et leur donner la liberté du ciel! Pauvres âmes! chères orphelines de Dieu! Qui me donnera de vous soulager?... Ah! si ce qu'on fait pour les pauvres ici-bas, Jésus-Christ le tient comme fait pour lui-même, j'espère bien qu'il acceptera comme fait pour lui ce que je ferai pour les âmes saintes, plus pauvres et plus abandonnées que tous les pauvres de la terre, etc. » Par ces paroles et autres semblables, Marie Pellerin découvrait les trésors de charité cachés dans son cœur éminemment chrétien et naturellement expansif, et les sœurs, qui s'amusaient d'abord, se retiraient tout-à-fait édifiées, et désireuses d'entendre une nouvelle effusion des sentiments généreux de la bonne bretonne.

Elle demeurait tout près de leur maison, au numéro 27 de la rue Saint-Louis. Son habitation était très simple. Le peu qu'elle avait d'argent, elle l'employait à nourrir quelques orphelines, ou des servantes sans place, qui, en attendant, trouvaient près d'elle un asile. Pourtant on y voyait sa belle Vierge dorée et son grand cadre tout plein de reliques authentiques. Elle parlait souvent à ses filles, qui ne l'écoutaient pas toujours, de la très sainte Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, des sacrements, de l'eucharistie surtout, de la dévotion aux défunts et des moyens de les soulager. La vierge Marie et sainte Anne, comme on pense bien, n'étaient pas oubliées. On priait, on récitait le chapelet, on chantait des cantiques, les cantiques populaires des missions de Bretagne. Quelquefois des cierges étaient allumés, et on faisait une sorte de procession, que Marie Pellerin nommait la procession du *saint amour de Dieu*.

Mais il ne suffisait pas de prier et de chanter. Les ressources s'épuisaient vite et finissaient par manquer. Alors Marie Pellerin allait quêter. Quelques personnes lui donnaient de bon cœur ; d'autres la recevaient très mal, la traitant de folle, de bigotte, d'imbécile, et ils la mettaient à la porte brutalement. Une fois, entre autres, on la jeta en bas d'un escalier au risque de la briser dans sa chute. S'étant relevée toute contusionnée, elle ne se plaignit pas, remercia avec beaucoup de douceur ceux qui venaient de lui faire tant de mal, et en se trainant elle retourna chez elle.

Ses filles, qui auraient dû avoir pour leur bienfaitrice beaucoup de reconnaissance, n'étaient parfois que des ingrates. Elles se plaignaient de la nourriture, murmuraient, ne lui épargnaient même pas les paroles grossières. Elles la tournaient en ridicule, dit l'une d'entre elles, à cause de ses manières. Mais si son extérieur ne la favorisait pas, elle possédait une belle âme : ce que ces malheureuses ne comprenaient pas assez. Marie gardait le silence, s'unissait à Jésus-Christ dans sa passion et continuait à leur faire du bien.

Elle trouvait une autre source de peine dans le peu de succès de son œuvre. On imprimait des listes de chefs de dizaine et même de chefs de douzaine, que l'on distribuait ; et les unes comme les autres ne se remplissaient pas de noms. De temps en temps des réunions avaient lieu, et malgré les billets imprimés d'invitation à ces réunions, elles étaient peu nombreuses.

Marie Pellerin a multiplié ses tentatives pour communiquer ses pensées à M. Etienne, mais il n'avait jamais le temps de l'entendre. En désespoir de cause, elle pria et supplia M. l'abbé Tresvaux, vicaire général de Paris, de vouloir bien lui en parler.

M. Tresvaux était breton. Jeune encore, il devint secré-

taire particulier de Mgr de Quélen, archevêque de Paris, qui venait souvent à Saint-Lazare et portait à la Congrégation le plus vif intérêt. C'était l'époque où M. Etienne, jeune aussi, remplissait en même temps les offices de secrétaire général et de procureur général. De là, des relations s'établirent entre lui et M. Tresvaux : elles devinrent intimes avec le temps. L'un comme l'autre étaient doués d'une éminente piété ; le zèle le plus pur de la gloire de Dieu et la sanctification des âmes, et aussi une tendre affection pour saint Vincent les animaient tous deux. Ces liens se fortifièrent encore par toutes les circonstances qui se rattachent à la châsse de notre saint fondateur, cette châsse merveilleuse, don de Mgr de Quélen, et qui lui suscita des difficultés nombreuses. Mais son cœur fut plus grand que les difficultés, et son héroïque générosité finit par en triompher. M. Etienne et M. l'abbé Tresvaux partageaient les peines de Monseigneur, et se formaient ensemble par l'exemple de sa vertu aux sentiments les plus élevés. Rien d'étonnant qu'ils se soient chéris comme des frères.

Un jour, une même fête les réunissait chez les sœurs de Saint-Louis, où M. Etienne officia. Après le dîner, M. l'abbé Tresvaux profita de l'occasion pour lui dire un mot de Marie Pellerin et de son œuvre. M. Etienne a raconté lui-même leur conversation à l'un de nos chers frères, qui a recueilli ses souvenirs et les a mis par écrit.

« M. l'abbé Tresvaux me parla, dit le P. Etienne, de cette personne bretonne comme lui, ainsi que de la singulière dévotion de cette fille pour les âmes du Purgatoire. Il me dit que tout ce qu'elle avait fait depuis quelques années pour leur délivrance ou leur soulagement avait quelque chose d'héroïque. Non seulement ses petits profits, mais même la presque totalité de ses gages, elle les employait à faire célébrer des messes et à faire des aumônes aux pauvres pour délivrer ces âmes, surtout les

plus souffrantes et les plus délaissées. Elle s'est déjà associée un bon nombre de personnes dans le même but : on fait pour cela des prières et l'on donne des cotisations. Dans ces derniers temps, dit encore M. Tresvaux, ces cotisations sont montées à 2500 francs environ, mais ces moyens dirigés par elle-même, la pauvre fille les trouve très insuffisants, et elle dit qu'elle se sent pressée comme par une vertu secrète et intérieure, d'aviser, avec l'aide de la divine Providence, à faire de ce commencement, de ce grain de sénévé, une grande œuvre dans l'Église militante, enrichie de ses bénédictions et indulgences, pour la délivrance des membres souffrants de l'Église du Purgatoire, nos frères. Depuis un an cette bonne dévote me presse, à me fatiguer, de commencer à régulariser cette œuvre incessamment. Je lui dis que mes occupations ne me permettent pas de me livrer à cette besogne, et elle ne m'en tient pas quitte; elle revient tous les jours à la charge. Que faire ? — Le P. Etienne répondit au grand vicaire : « Mais, quand elle vient pour vous parler, que ne vous rendez-vous invisible ? » Le bon vicaire général lui répartit : *« Elle est bonne fille, elle est bretonne et je suis breton ; un breton aime les bretons, ils les éconduit rarement. »* En fin de compte, une œuvre pour le soulagement des âmes du Purgatoire serait une bonne œuvre, et on ne peut plus opportune; il s'agit de trouver quelqu'un qui puisse se dévouer à cette cause avec zèle et intelligence. Puis, d'un visage qui exprimait en même temps la prière et la confiance, il me dit avec bonté : « Chargez-vous, Père Etienne, de cette bonne œuvre, je vous en prie, ce sera me rendre un vrai service. Eh ! vous me le devez bien en considération de notre vieille, constante et inaltérable amitié. »

Cette œuvre ne me souriait pas, dit le P. Etienne, parce que je n'en espérais pas un grand résultat, et je prévoyais la perte de beaucoup de temps. Alors j'ai prié

monsieur le vicaire général de m'excuser, parce que je ne voyais pas les moyens de nous en charger, vu que nous avions déjà plusieurs autres œuvres à soutenir. Ce vénérable ami s'est attristé de mon refus et j'en souffrais moi-même. M. l'abbé Tresvaux reprit : « Père Etienne, vous ne pouvez vous refuser à vous charger de cette œuvre, qui est tout-à-fait dans l'esprit de saint Vincent de Paul, votre fondateur, et conséquemment elle convient tout-à-fait à votre communauté. Oui, saint Vincent avait une tendre compassion pour les âmes du Purgatoire; il faisait beaucoup pour les soulager, et si de son temps il lui eût été donné de se prononcer sur cette affaire, il eût pu demander du temps pour consulter Dieu, comme c'était son habitude avant de se prononcer, mais il aurait accepté. Puisque les pauvres sur la terre sont l'apanage que Notre-Seigneur a donné à votre Compagnie pour qu'elle en prenne soin, les aidant à faire leur salut, les pauvres âmes du Purgatoire sont également les pauvres de Jésus-Christ, et il désire que vous n'en fassiez pas un objet d'exclusion. Chargez-vous donc, vous et les vôtres, de fonder et de développer cette œuvre naissante, que je vous offre. Soyez sûr, Père Etienne, que c'est la volonté de Dieu, et qu'il bénira vos efforts. Dieu, ayant fait prospérer toutes les bonnes œuvres entre les mains de votre père saint Vincent, il fera fructifier également celle-ci entre les mains de ses dignes enfants : votre Compagnie a reçu grâce spéciale pour toutes les œuvres ayant trait au soulagement et au salut du pauvre. — Après cela, dit le Père Étienne, je me suis incliné, promettant d'essayer une première réunion au retour d'un prochain voyage.

Cette réunion fut fixé à un jour déterminé que nous ignorons, à neuf heures du matin. En effet, ce jour-là, quelques moments avant neuf heures, une bonne personne qui semblait être de la campagne, se présenta au par-

loir de Saint-Lazare accompagnée d'une autre d'une mise plus soignée. « Monsieur, dit la première personne d'un air aisé et modeste, nous venons pour le conseil des associés de l'œuvre du Purgatoire. » Un frère de la porte répondit : « Il me semble, Mesdames, que vous vous trompez de maison; vous croyez sans doute être chez les RR. PP. Jésuites. — Non, non, dit-elle, je sais que je je suis chez les Lazaristes. » Eh bien, encore une fois, reprit le frère, je connais les divers conseils des œuvres qui se tiennent ici, mais nous n'avons pas celui dont vous parlez. » — Elle reprit avec animation : « Eh bien, mon frère, voyez le P. Étienne, et dites-lui que Marie Pellerin est arrivée pour le conseil de l'œuvre du Purgatoire, qui doit commencer à neuf heures, ce matin même. »

Après avoir prié ces dames de passer au parloir le frère alla prévenir M. Étienne, qui à peine averti, s'écria aussitôt : « Ah ! j'ai oublié, et je n'ai rien préparé ! »

La réunion dut avoir lieu vers la fin de l'année 1856, car il est dit dans le procès-verbal du Conseil du 16 décembre 1857, qu'un prêtre de la Mission était le directeur de l'œuvre depuis le 1<sup>er</sup> janvier de cette même année 1857.

Bientôt après M. Étienne descendit avec un de ses confrères, et il trouva une réunion nombreuse qui l'accueillit avec toute sorte de témoignages de respect, de confiance et de sympathie.

Cette première réunion, comme celles de toute l'année suivante, fut employée à l'exposé des idées que chacun avait sur l'œuvre. La fondatrice nourrissait des desseins très vastes, mais d'une exécution difficile. M. Étienne et plusieurs membres de l'association demandaient que l'œuvre fût simplifiée, et que, en faveur des défunts, on se restreignît à faire dire des messes, et à donner des aumônes, sans embrasser les détails d'aucune œuvre particulière. L'année se passa en combinaisons diverses, pro-

jets et contre-projets, proposés et discutés à chaque réunion trimestrielle : quand on croyait s'être entendu tout était à recommencer.

Enfin le 16 décembre 1857, on s'arrêta aux résolutions suivantes :

I. Un tiers des ressources de l'œuvre augmenté par les offrandes volontaires, est destiné à des aumônes ou bonnes œuvres.

Ces ressources consistaient dans les cotisations de 25 centimes par mois ou 3 francs par an. Il n'y avait pas encore de fondations.

Un établissement de filles de la Charité qui prend soin des pauvres à domicile, devait être chargé de la distribution des aumônes, afin que cette distribution fût faite avec zèle, intelligence et discernement. Pourtant on n'excluait pas d'une manière absolue les autres œuvres dont l'association s'était occupée précédemment, et, avec l'agrément du conseil, ce tiers en aumônes pouvait être appliqué, en tout ou en partie, pour églises, pauvres, layettes et autres bonnes œuvres.

II. — La seconde résolution établissait que les deux tiers restant des ressources serviraient à faire célébrer des messes aux intentions suivantes : tous les premiers vendredis du mois, une messe pour tous les défunts en général ; — une messe le lundi de chaque semaine pour les âmes les plus délaissées ; — trois messes de suite après le décès, pour chaque associé mort faisant partie de l'Œuvre : — toutes les autres messes, ainsi que les aumônes, sont appliquées également et à perpétuité ; 1<sup>o</sup> aux âmes les plus délaissées ; 2<sup>o</sup> aux parents défunts des associés ; 3<sup>o</sup> aux associés morts faisant partie de l'Œuvre.

On régla ensuite les points principaux de l'administration, les époques des réunions, etc., etc.

Nous indiquons ici les noms des membres de ce conseil,



où furent établis les principes constitutifs de l'Association : M. Ricoux, Mlle Lechartier, Mlle Marie Cassou, Mme Lebrun, M. Vernier, Mme Hébray, Mlle Schmitz, M. Haraneq, Mme Goguelat, Mlle Marie Pellerin, Mlle Léger, Mme Guet, M. l'abbé Dupuis, Mme Brossard et M. Angeault.

L'Œuvre que la Providence venait de confier à saint Vincent de Paul et à ses enfants prenait une organisation régulière. Nous verrons comment, sous le patronage de ce père des pauvres, de cet ami des âmes souffrantes, elle s'est étendue en France comme à l'étranger, partout où il continue, par les membres de ses deux familles, l'exercice de sa charité.

(A suivre)

---

NOTICE SUR M. ÉDOUARD FERRIS  
ASSISTANT DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION  
MORT EN 1809 (1)

Un exemplaire des règles ou constitutions communes de la Congrégation de la Mission fut, dit-on, trouvé en 1816, au grand séminaire d'Irlande connu sous le nom de collège Saint-Patrice ou de Maynooth, lorsque le vénéré M. Douley, qui plus tard devint membre de la Congrégation de la Mission et le premier visiteur de la province d'Irlande fut nommé préfet de discipline de ce collège.

Il est intéressant de raconter comment ce livre se

(1) Nous remercions sincèrement le missionnaire qui a bien voulu nous adresser cette intéressante notice. Nous serions heureux que d'autres eussent le même zèle pour recueillir les souvenirs de la Compagnie qui ont échappé à l'action du temps ; leurs notes trouveraient place dans les Annales et serviraient à préparer l'histoire générale de notre Congrégation.

trouvait à Maynooth et ce qui résulta de la découverte qui en fut faite.

C'est ce qu'on verra dans la notice suivante qui, outre l'intérêt qu'elle a pour la Congrégation, nous montre l'admirable conduite de la Providence qui arrive à ses fins par des voies impénétrables à la sagesse humaine et fait souvent servir à l'accomplissement de ses desseins les événements même qui semblaient devoir les renverser. Sa main agit avec tant de douceur que son action est à peine sensible, et néanmoins elle est si forte que rien ne lui résiste. Grâce à son intervention les persécutions suscitées par les passions des hommes tournent à la gloire de Dieu et à la sanctification des élus ; les révolutions qui de temps en temps bouleversent la face du monde contribuent à porter au loin les œuvres de foi et de charité comme les vents d'orage servent quelquefois à répandre sur des plages désertes des semences qui y produisent une riche végétation.

M. Édouard Ferris, qui fait le sujet de cette notice, naquit vers l'an 1738 à Glaucay dans le comté de Kerry situé au sud-ouest de l'Irlande. On ne connaît absolument rien de sa vie jusqu'à l'âge de seize ans, si ce n'est qu'ayant eu le bonheur d'appartenir à une excellente famille catholique ses parents veillèrent avec soin à lui inspirer des sentiments de foi et de piété ; et lui donnèrent une éducation en rapport avec leur position et sa propre capacité.

A cette époque, l'Irlande sortait à peine de la longue et lugubre nuit de la persécution et n'ouvrait devant le jeune Ferris aucun champ à l'exercice de l'énergie et des moyens dont il était si richement doué. Comme bon nombre de ses compatriotes et de ses parents, il soupirait après la gloire, même au prix de l'exil, loin de sa famille et de ses amis. Il porta ses regards vers la France, cette

grande et catholique nation, si généreuse et si chevaleresque, devenue depuis longtemps l'asile de tous les Irlandais émigrés. Il avait entendu parler de la Brigade Irlandaise qui était au service de la France depuis 1691 et qui devait y rester jusqu'en 1791. Ainsi que beaucoup de grands cœurs dans lesquels circulait le plus noble sang de son pays, Edouard Ferris, résolut avec toute l'ardeur de l'enthousiasme qui l'animait de se dévouer pour la France et de combattre sur ses champs de bataille. Il alla donc, âgé de seize ans, rejoindre le régiment de Duclan, servit sous le capitaine Conway, quand O'Moore en était colonel-major et y demeura jusqu'à ce qu'il eut gagné le titre de *gentilhomme cadet*.

Comment fut-il amené à quitter la carrière militaire pour embrasser l'état ecclésiastique ? Dans quelles circonstances fit-il la connaissance des prêtres de la Mission et éprouva-t-il le désir de partager leurs travaux ? C'est ce que nous ignorons. Les mémoires qui nous restent ne nous apprennent absolument rien de cette partie de sa vie. Il était docteur en théologie de l'université de Nancy. Comment avait-il reçu ce titre que les usages de la Compagnie ne permettent pas de prendre ? C'est ce qu'il nous est impossible de dire. Tout ce que nous savons avec certitude, d'après le registre du personnel de la Congrégation, c'est qu'il entra au séminaire interne de saint Lazare, le 29 janvier 1758, à l'âge de 20 ans, et qu'il fit les vœux dans la même maison, en présence de M. Bossu, le 30 janvier 1760. Quels furent ses premiers emplois ? Dans quelle maison fut-il placé ? Nous n'avons point de renseignements à cet égard. Il est probable qu'il fut toujours appliqué à la direction des séminaires. Nous le trouvons en 1771 supérieur du séminaire de Toul et le 4 novembre 1774 supérieur du grand séminaire d'Amiens qui comprenait en même temps la mission diocésaine. Au titre de supérieur, l'évêque

d'Amiens voulut joindre celui de vicaire général honoraire du diocèse.

M. Ferris dirigea le séminaire d'Amiens pendant quatorze ans. Il est à regretter que les détails nous fassent défaut sur son administration ; sa capacité et ses hautes vertus nous permettent de supposer qu'il fit un grand bien et sut gagner l'estime et la confiance du clergé. Il dut aussi probablement faire exécuter des travaux aux bâtiments du séminaire que la Congrégation avait commencé vers le milieu du siècle et qui ne fut achevé qu'à la longue. Un souvenir cependant a échappé aux ravages du temps et des révolutions, les quatre cloches qui sont encore aujourd'hui dans le clocher qui surmonte le bâtiment central du séminaire y ont été placées du temps de M. Ferris, comme l'atteste l'inscription gravée sur ces mêmes cloches (1).

« M. Ferris étant supérieur du séminaire d'Amiens, ces quatre cloches ont été posées pour appeler les fidèles, grâce à la générosité de MM. Bagnolle et Brochois, prêtres de la Congrégation de la Mission, l'an 1783 (Cavillier, P. N. et J. B., Fondateurs à Aumale). »

Il existe dans les appartements occupés par le Supérieur des peintures qui ne sont pas sans valeur, les sujets sont : le sermon sur la montagne, les quatre vertus cardinales, des marines, des paysages. D'après une tradition qui s'est conservée, ces toiles seraient dues à des artistes irlandais ou écossais réfugiés en France et qui auraient reçu pendant quelque temps l'hospitalité au Séminaire. Tout porterait à croire que le fait se serait passé lorsque M. Ferris, irlandais d'origine, dirigeait la maison. Mais ce n'est qu'une conjecture.

(1) D<sup>e</sup> Ferris, seminarii ambianensis Superiore, hæ 4 campanæ, ad fideles convocandos, erectæ sunt, ex beneficentia D. D. Bagnolle et Brochois. congregationis Missionis Sacerdotum : an. 1783 (Cavillier, P. N. et J. B., fondateurs à Aumale).

Nous voyons figurer le nom de M. Ferris, parmi les députés de la quinzième assemblée générale de la Congrégation qui se tint le 1<sup>er</sup> juillet 1786. Deux ans plus tard, après la mort de M. Jacquier, la seizième assemblée qui lui donna pour successeur M. Cayla de la Garde, élu en même temps, troisième assistant de la Congrégation, M. Edouard Ferris qui faisait partie de cette assemblée. Il était âgé de 50 ans. Il ne devait pas exercer longtemps cette charge; une révolution terrible, qui attaquait à la fois le trône et l'autel, allait bientôt bouleverser sa patrie d'adoption et ruiner cette maison de Saint-Lazare sanctifiée par la vie et la mort de saint Vincent de Paul et où, depuis un siècle et demi, tant de missionnaires s'étaient formés sur le modèle de leur bienheureux père. Le pillage de Saint-Lazare arrivé le 13 juillet 1789 fut un des plus sinistres préludes de la tempête qui se formait. M. Ferris ne fut pas épargné; sa chambre fut saccagée et en cette occasion il eut le regret de perdre plusieurs papiers très précieux pour lui, comme le constate sa déposition insérée au procès-verbal de l'enquête ordonnée le 18 juillet par l'autorité judiciaire, et que nous rapportons ici.

« En procédant, est comparu M. Ferris, assistant de la maison de Saint-Lazare lequel nous a requis de nous transporter dans sa chambre sise au premier étage, ladite chambre ayant n° 38, et étant arrivés en devant d'icelle avons remarqué que la porte était entièrement brisée, et entrés dans ladite chambre l'avons trouvée entièrement dévastée; pas un seul meuble entier, les croisées et les vitres cassées, tous les livres enlevés, la chambre jonchée de papiers et de meubles brisés, environ une douzaine de volumes épars çà et là sur le carreau, le surplus jeté par les fenêtres ou enlevé et déchiré, et nous a déclaré mon dit sieur Ferris qu'on lui a enlevé tout son argent qui consistait dans une vingtaine de louis à lui appartenant et dans

une trentaine de louis qu'il avait chez lui en dépôt, appartenant à différents jeunes gens de la maison, plus sa montre en argent, et en outre qu'on lui avait enlevé tous ses papiers qui lui étaient personnels et notamment son extrait de baptême, perte d'autant plus sensible pour lui qu'étant natif d'Irlande, les curés, à cause de l'état d'oppression dans lequel ils sont, ne tiennent pas de registre de baptême; plus ses lettres de Docteur en Théologie de l'Université de Nancy, ses lettres de Vicaire général du diocèse d'Amiens, et spécialement son certificat de service dans la brigade irlandaise, régiment de Duclan, compagnie de Connaway, signé de Connaway, capitaine de la compagnie susdite, et de Moor colonel-major, contresigné par le chevalier de Négières, lieutenant des armées du Roi, qui atteste le temps de service requis en qualité de cadet-gentilhomme pour acquérir le droit de naturalité, conformément aux lettres patentes enregistrées au Parlement de Paris, ne se rappelant point précisément de l'époque; de laquelle déclaration il nous requiert pour lui tenir lieu des dites pièces, attendu qu'elles ont été enlevées ou déchirées lors du pillage général de la maison de Saint-Lazare. »

M. Ferris quitta Paris en 1792 et se rendit vraisemblablement à Amiens avec M. Cayla qui y resta caché pendant plusieurs mois; puis en Flandre, de là en Suisse, enfin à Manheim, dans le Palatinat où la Congrégation possédait une maison. Il y demeura avec son Supérieur et les autres assistants jusqu'en 1794. Dans le courant de la même année, M. Cayla et M. Ferris visitèrent ensemble la Ville éternelle, sur une invitation pressante du Souverain Pontife Pie VI, aux pieds duquel ils allèrent se jeter, après un long et pénible voyage.

En 1798, M. Ferris était encore à Rome avec M. Cayla qui y mourut en 1800. A cette époque Mgr Troy, archevêque de Dublin, une des plus grandes gloires de l'épis-

copat irlandais, s'occupait de l'organisation du séminaire de Maynooth, récemment fondé et depuis si florissant et si utile à l'Irlande. Il s'efforçait de réunir les hommes les plus éminents en science et en vertu pour leur confier la direction de cet établissement destiné à la formation de tout le clergé de la nation. Il avait à Rome pour correspondant le Père Luc Concanen, appartenant comme lui à l'ordre de saint Dominique, nommé plus tard à l'évêché de New-York, mais qui mourut à Naples en 1810, avant son départ pour l'Amérique. Celui-ci connaissait depuis longtemps M. Ferris et l'appelait un excellent prêtre, il le savait versé dans la direction des séminaires, il était donc naturel qu'il jetât les yeux sur lui pour le dessein que lui avait communiqué l'archevêque de Dublin.

Ce fut par l'entremise de ce respectable religieux que Mgr Troy négocia, soit auprès de M. Cayla, soit auprès de M. Ferris lui-même, pour obtenir que celui-ci acceptât la conduite du séminaire de Maynooth. Il écrivait à l'archevêque le 2 juin 1798 : « Nous sommes M. Ferris et moi de vieux amis ; c'est un excellent prêtre, qui est âgé de 60 ans. Le brave homme a oublié presque entièrement sa langue maternelle. Je pense que ses confrères ont l'intention de le nommer général de leur Congrégation. »

Il en coûtait à M. Cayla de se séparer d'un missionnaire qui avait toute sa confiance et dont les conseils lui étaient très utiles dans les conjonctures pénibles et délicates où il se trouvait. Cependant il voyait la Congrégation s'amoindrir tous les jours, elle n'existait plus en France, les maisons qu'elle possédait en Italie tombaient les unes après les autres, sous les coups de la révolution. Il ne pouvait prévoir quand finirait son exil, ses moyens d'existence étaient fort restreints et tout à fait précaires, car il ne voulait pas être à charge aux missionnaires d'Italie, et afin qu'on ne considérât pas son séjour à Rome comme

une fixation de la résidence du Général dans cette ville, il ne consentait à y vivre qu'à ses propres frais, au moyen des ressources que lui envoyaient les missionnaires, principalement ceux qui étaient employés dans les missions étrangères. On conçoit donc qu'il ait consenti, quoique à regret, au départ de M. Ferris. Nous trouvons une confirmation de cette assertion dans une lettre que M. Brunet, vicaire général de la Compagnie adressait de Rome, le 7 avril 1801 à M. Vicherat, préfet apostolique d'Alger. « M. Ferris, écrivait-il, est en Irlande, avec la permission de feu M. Cayla, supérieur du magnifique et riche collège fondé près de Dublin, par l'Angleterre, pour les catholiques. Peut-être va-t-il être nommé à un évêché de cette île. »

Dans une autre lettre du même à M. Isolabella, en date du 24 octobre 1800, il est dit ; M. Fenaia est assistant à la place de M. Ferris qui est en Irlande, à la tête du collège fondé par les Anglais en faveur des catholiques irlandais. Il partit d'ici au mois de juin de l'année dernière, avec l'agrément de feu M. notre très honoré Père pour aller prendre possession de ce poste très avantageux pour sa bourse, mais qui lui demande une grande vigilance, car il a déjà deux cents élèves. Ce sont les quatre archevêques et les six évêques catholiques de cette île, qui l'ont élu et nommé. »

M. Ferris éprouva lui aussi une grande peine de se séparer de son supérieur, dont il avait partagé jusqu'alors tous les malheurs et auprès duquel il aurait voulu mourir. Mais les considérations exposées plus haut, de plus, le désir de procurer au vénérable exilé quelques ressources en travaillant à la sueur de son front, enfin la pensée de se rendre encore utile au salut du prochain, le décidèrent à accepter la charge qui lui était offerte par Mgr l'Archevêque de Dublin. Il partit de Rome dans les premiers jours de juin 1798 avec Mgr Troy qui était tout heureux de



cette précieuse acquisition. L'un et l'autre reçurent avant le départ la bénédiction de notre saint Père le Pape Pie VI pour eux-mêmes et pour l'œuvre qu'ils allaient commencer. M. Ferris demanda aussi la bénédiction de son Supérieur général qui la lui donna en l'embrassant pour la dernière fois avec une douleur inexprimable. Les deux voyageurs arrivèrent heureusement à Dublin et M. Ferris fut installé le 17 juin doyen et préfet de discipline du collège de Maynooth. Le 24 février 1801, il devint professeur de théologie morale.

Ce qui l'effrayait dans sa charge n'était pas tant le travail que l'honneur qui devait lui en revenir. Son humilité était alarmée de se voir ainsi élevé à un poste qui le mettait en lumière. Aussi quand le Père Luc lui en fit la première proposition, il ne put s'empêcher de lui dire : Dans quelle niche voulez-vous loger un pauvre homme comme moi ?

Dans cette nouvelle position il n'oublia ni la pauvreté qu'il avait vouée à Dieu, ni son cher Supérieur. Aussi envoyait-il à M. Cayla le surplus de son argent comme on l'apprend par une lettre du Père Concanen à l'Archevêque de Dublin, datée de Rome 1<sup>er</sup> février 1800, douze jours avant la mort de ce vénérable Supérieur général de la Mission. « L'abbé Ferris, dit-il, m'a prié de remettre à son Général, M. Cayla, le surplus du billet Sloane, etc. J'ai rempli ses intentions et payé comptant au dit Général la somme de 150 fr. qui est portée dans le compte que je vous ai envoyé le 19 octobre dernier pour vous faire rembourser par l'abbé. »

Il paraît cependant que malgré sa bonne volonté, il ne put continuer longtemps à fournir des secours. On le voit par une lettre de M. Brunet qui écrivait le 26 juin 1801 à M. Vicherat à Alger : « Vous dites que M. Ferris pourrait venir à votre secours. Il n'y a pas longtemps qu'il

écrivait à Londres qu'il était bien fâché, qu'écrasé par une foule de parents ruinés, il ne pouvait secourir les confrères qui sont à Londres en assez bon nombre ».

Dès qu'il fut entré en fonctions, le doyen de Maynooth se dévoua tout entier à l'œuvre qui lui était confiée et n'omit rien de ce qui pouvait en assurer le succès. Sa tâche était rendue plus difficile par la langue qu'il devait parler ; sorti bien jeune de sa patrie, il avait à peu près complètement oublié l'anglais, il fut obligé de l'étudier, ce ne fut qu'au bout de deux ans qu'il put prêcher dans cette langue. Il y avait suppléé jusque là par le latin. Tout en s'occupant avec zèle de la formation des ecclésiastiques il ne négligea jamais l'observance des règles et des usages de sa Congrégation ; il continua jusqu'à sa mort à vivre en fidèle missionnaire, comme s'il avait été au milieu de ses confrères.

Les contemporains de M. Ferris encore vivants sont peu nombreux. L'un d'eux le Vicaire général de Killaloe, au midi de l'Irlande, écrivait ce qui suit au R. M. Russell, Président actuel du collège de Maynooth qui eut la grande obligeance de le communiquer à l'auteur de cette notice.

« M. Ferris était un des prêtres réfugiés français dont la Providence se servit comme principal instrument pour l'établissement du collège ecclésiastique de Maynooth. Il était je crois le seul membre de ce corps illustre qui n'appartînt pas au clergé séculier. Il était si vénéré de chacun que peu de temps avant sa mort son portrait en miniature circulait parmi les élèves du collège, et l'on avait publié dans l'une des revues les plus populaires de l'époque une esquisse de sa vie. »

« M. Ferris occupa successivement les postes difficiles de préfet, de professeur de philosophie et ensuite de théologie morale. La seule publication due à sa plume est le petit opuscule intitulé de *ideis innatis*, qui parut au commencement de l'année 1809. Le livre classique qu'il employa

lorsqu'il professait la Théologie morale était Antoine, mais dans ses leçons M. Ferris était beaucoup plus rigide qu'Antoine. Collet était son auteur favori. Dans ses opinions qui étaient exactement suivies par le grand nombre des étudiants de Maynooth, il s'appuyait sur des principes théologiques, qui, je crois, sont à peu près abandonnés de nos jours. Tout le temps qu'il demeura à Maynooth, M. Ferris y mena la vie conventuelle. Il se levait régulièrement à quatre heures, célébrait à cinq la sainte messe à la suite de laquelle il restait quelquefois plus d'une heure dans la chapelle ; puis il se retirait dans sa chambre jusqu'à l'heure de la messe de communauté, à laquelle il ne manquait jamais d'assister. Il fut le seul supérieur du collège qui ne causa jamais, même par hasard, le moindre déplaisir à un étudiant quelconque. Il était tellement chéri de ses élèves que plusieurs adoptèrent et suivirent invariablement pendant toute leur vie les préceptes qu'il leur avait inculqués. Après sa mort, si regrettée, une petite boîte qui avait appartenu à M. Ferris tomba en ma possession. Elle contenait des papiers par lesquels il était prouvé que M. Ferris était gradué de plusieurs universités, Vicaire général de plusieurs Evêques et professeur de plusieurs collèges en France. Ces papiers passèrent ensuite dans les mains de M. Eugène Mac Carthy qui devint curé de Newtownsank, dans le Comté de Kerry, d'où M. Ferris était originaire. C'est à l'aide de ces documents qu'un sommaire de la vie de M. Ferris fut rédigé et gravé sur le monument funèbre, élevé à sa mémoire dans l'église de Lara Brian, près de Maynooth, où il fut enterré. J'ai eu l'honneur de servir la messe de M. Ferris depuis les Quatre Temps de l'Avent 1808 jusqu'à sa mort. »

Outre le témoignage de ce patriarche de l'église d'Irlande, mort il y a peu de temps, à l'âge de 88 ans, nous avons encore celui de feu le Révérend M. Meyler, doyen

du chapitre de Dublin et de plusieurs autres de ses contemporains, qui déclarent unanimement que M. Ferris faisait les délices du collège de Maynooth dans leur temps, qu'il était considéré par chacun comme un ami sincère, un professeur distingué et un directeur éclairé. Ils disent encore que son exemple le rendait cher à tous ceux qui avaient le privilège de vivre sous sa conduite, et tandis que son humilité le portait à cacher les vastes ressources de son esprit, elle ne servait qu'à jeter un nouveau lustre sur ses nombreuses vertus. Ils affirment que de son temps Maynooth retentissait de ses louanges et que son nom a été transmis à la génération suivante avec la plus profonde vénération par ceux qui l'avaient connu.

M. le Doyen Meyler raconte que quelques-uns des autres professeurs français qui se trouvaient au collège de Maynooth, du temps de M. Ferris, se plaignaient en plaisantant de l'heure matinale à laquelle on l'entendait d'ordinaire remuer dans sa chambre et ils disaient qu'il ne se contentait pas d'être saint, mais qu'il voulait que ses voisins le fussent aussi.

Le respectable ecclésiastique que nous vous venons de nommer, ainsi que beaucoup d'autres de ses contemporains, gardaient avec respect le portrait de M. Ferris suspendu dans leur appartement. Une peinture à l'huile de grandeur naturelle orne encore aujourd'hui les murs du spacieux réfectoire du collège de Maynooth.

Quant à la Revue citée plus haut par le Vicaire général de Killaloe, celui qui écrit cette notice y a trouvé un article sur M. Ferris publié en mars 1808, plus d'un an avant sa mort. En voici un extrait : « Son urbanité, sa piété exemplaire et sa rigide abnégation produisaient un effet plus salubre que les meilleures leçons de morale. Son aimable naturel, la tendresse de son cœur, l'affabilité de ses manières faisaient de lui l'objet de l'affection de tous :

Les étudiants rendaient une sorte de culte à son nom et à sa vertu. Il avait élevé le collège de Maynooth à un si haut degré de discipline qu'en 1800 et 1801 cette maison pouvait être appelée, en raison de la sainteté de vie qui y régnait, le Bangor des temps modernes. »

L'inscription gravée sur la tombe de M. Ferris dans le petit cimetière de Lara-Brian est ainsi conçue :

« Ici repose le Rév. Ed. Ferris, premier assistant de la Congrégation de la Mission, vicaire général du diocèse d'Amiens en France, docteur en théologie, et professeur du collège catholique romain de Maynooth, éminemment orné de toutes les vertus sacerdotales... De longues files d'étudiants, déplorant sa perte comme celle d'un père, marchaient en procession et le portaient tour à tour sur leurs épaules. Ils le déposèrent dans le tombeau où il repose dans l'attente de la résurrection bienheureuse. Cet homme éminent mourut le 26 novembre 1809, à l'âge de soixante-douze ans. »

Le cimetière dans lequel la dépouille mortelle de M. Ferris fut déposée est annexé à l'une de ces vieilles églises catholiques qui dans toute l'Irlande furent, avec les terres, remises en des mains protestantes par les persécuteurs et les usurpateurs de ce pays, et, règle générale, les sanctuaires furent, comme celui dont nous parlons, placés sous l'administration du recteur ou ministre protestant de la paroisse. Ainsi qu'auparavant, les habitants continuèrent d'enterrer leurs morts dans ces cimetières, désirant ne pas séparer la poussière du fils de celle du père et n'ayant pas du reste de cimetières consacrés, ce que nous possédons assez généralement de nos jours. Pour ce motif, M. Ferris fut enterré dans l'église de Lara-Brian qui est située tout près de Maynooth. Lorsque le compilateur de cette notice visita le collège en 1850, il ne manqua pas de visiter aussi le tombeau du renommé et

saint confrère. A côté de celui-ci reposait un autre prêtre, mais à ses pieds on avait enterré un protestant. La tombe était située dans ce qui avait été jadis le cancel de la petite église de Lara-Brian, aujourd'hui sans toiture. Il se sentit tout à coup animé d'un ardent désir de voir un jour ces précieux restes reposer en terre sainte, de mêler cette poussière sacrée à celle de tant d'autres soldats de Jésus-Christ qui attendent le grand jour du jugement, à l'ombre de la vieille croix irlandaise, et à l'abri du vieux château-fort aux pieds duquel s'étend maintenant le cimetière du collège Saint-Vincent, à Castleknock. Ce dernier lieu est situé à une distance de neuf à dix kilomètres environ de Maynooth, et à quatre ou cinq seulement de Dublin.

L'exécution tant désirée de ce projet fut enfin réalisée le 19 octobre 1875. Les formalités nécessaires ayant été remplies, les cendres de notre vénéré confrère, M. Ferris, furent transportées avec la solennité requise et déposées près de celles du vénéré M. Philippe Dowley, premier visiteur de la province d'Irlande. La pierre tumulaire décrite plus haut fut transportée avec les ossements qu'elle recouvre comme ci-devant : on ajouta en latin les lignes suivantes à l'inscription qui existait déjà (1) :

« Enterrés d'abord près de Maynooth, ses ossements en furent enlevés le 19 octobre 1875 et pieusement déposés ici au milieu de ceux de ses frères. » Mais le lecteur se demande sans doute : Qu'est donc finalement devenu l'exemplaire des constitutions communes appartenant à M. Ferris ? Voici ce que nous sommes autorisé à affirmer sur l'assertion d'un confrère, l'archevêque actuel de Toronto (2), au

(1) *Cujus ossa primo in coemeterio prope Maynooth tumulata et inde 14 kal. Nov. MDCCCLXXV translata hic inter fratres suos religiose recondita sunt.*

(2) Mgr LYNCH Jean-Joseph, né le 6 février 1816, à Scotshouse, Irlande, entra dans la Congrégation de la Mission, le 20 novembre 1839.

Canada qui fut le premier étudiant admis au collège de Castle-Knock ouvert en 1835 et le premier clerc de la province irlandaise qui entra au séminaire interne à Paris en 1839. Le livre des constitutions découvert à Maynooth après la mort de M. Ferris, tomba entre les mains de M. Dowley, et ainsi qu'il en arriva jadis du manteau du prophète, l'esprit et les vertus de M. Ferris passèrent avec son livre à M. Dowley qui en devint l'heureux héritier. Il admira la Règle de saint Vincent et bientôt désira ardemment voir en Irlande une société de prêtres en embrasser la parfaite observance. Dieu se servit de lui comme instrument pour cet effet et il fut pendant 25 ans visiteur de la province d'Irlande, c'est-à-dire jusqu'à sa mort qui arriva en 1864.

Les plus grands honneurs lui furent rendus à ses obsèques par les Evêques et le clergé d'Irlande. Il fut enterré près du lieu où, onze ans plus tard, devaient trouver leur dernier lieu de repos, les cendres de M. Ferris son confrère qu'il avait appris de bonne heure à vénérer et à aimer et dont les vertus apostoliques avaient laissé après lui un parfum qui remplissait encore le collège de Maynooth lorsque M. Dowley y entra comme étudiant en 1811.

*Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum. Ps. 132.*

Ah! que c'est une chose bonne et agréable que les frères soient unis ensemble.

*Quomodo in vita sua dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati.*

Comme ils se sont aimés dans la vie, ils ne sont pas séparés dans la mort.

Il fut nommé évêque *in partibus*, le 26 août 1859, puis coadjuteur de Toronto avec future succession, le 20 avril 1860, et enfin archevêque, le 21 mars 1870.

## PROVINCE DE PORTUGAL (¹)

---

### ORIGINE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION EN PORTUGAL

La fondation de la Congrégation de la Mission en Portugal est un fait qui intéresse au plus haut point la Compagnie tout entière.

Deux manuscrits que nous avons sous les yeux en exposent l'origine d'une manière un peu différente : l'un dit trop peu au sujet du fondateur, et l'autre en fait un éloge peut-être exagéré.

Il convient donc de bien préciser ce point de notre histoire, à l'aide des documents précieux échappés providentiellement aux suites désastreuses de l'extinction des communautés en Portugal, pendant l'année 1834.

C'est M. Joseph da Costa, portugais, qui fut choisi par Dieu et conduit par des voies mystérieuses, pour établir la Congrégation dans son pays.

Afin de bien apprécier la part qu'il a eue dans cette œuvre, et le mérite qui lui en revient, nous allons dire un mot :

1. Nous devons à la bienveillance de M. le Visiteur du Portugal une notice intéressante et complète sur l'origine de la Congrégation dans cette province. Nous sommes heureux de la communiquer à nos lecteurs.



1<sup>o</sup> Sur Joseph da Costa avant son entrée dans la Congrégation ;

2<sup>o</sup> Sur ce qu'il fit depuis son entrée, surtout par rapport à la fondation, en Portugal, de la Congrégation de la Mission ;

3<sup>o</sup> Sur son successeur M. Joffreu.

## I

### *Joseph Gomes da Costa avant son entrée au Noviciat.*

Joseph da Costa et sa famille. Sa naissance, ses qualités. Voyage inespéré en Italie, ses rapports avec l'évêque d'Aquila. Sa vocation. Joseph da Costa missionnaire.

Joseph da Costa était fils de Dominique Gomes Rebello et de Marianna da Costa Padilha.

Marianna da Costa eut six enfants : Joseph, qui était l'aîné, Antoine, Emmanuel, Paul, Bernard et Marie.

Nous avons peu de détails sur cette nombreuse famille. Nous savons seulement que Marianna da Costa, par affection pour son fils Joseph, céda à la maison de la Mission de Lisbonne, qui commençait, une propriété située à Alverca. Après sa mort, vers 1720, ses héritiers en laissèrent l'usage à la Congrégation naissante, jusque vers l'année 1745. Comme à cette époque, il ne restait plus de cette famille qu'Antoine et Bernard et deux cousines, religieuses au couvent de sainte Monique, à Lisbonne, un acte au profit des missionnaires fut passé à Freixo d'Espada à Cinta, le 29 novembre, et cet immeuble devint à perpétuité, propriété de la Compagnie.

Quant à Joseph da Costa, le sujet principal de cette histoire, tâchons de le faire connaître.

Il naquit à Jorre de Moncorvo, diocèse de Braga ; nous

n'avons point la date exacte de sa naissance, mais, d'après certains documents qui nous restent, on peut conclure, avec certitude que ce fut en 1664 ou 1665.

Il avait des talents ordinaires, une nature heureuse et d'excellentes dispositions. On pouvait dire de lui : *puer erat ingeniosus et sortitus est animam bonam*. (Sap. 8. vers. 19.)

On peut aisément deviner quelle a été son application à l'étude, par ce qu'il fit plus tard et par les emplois qu'il eut à remplir. Reçu docteur à l'université de Coimbra, il trouva là des amis qui devaient plus tard l'aider à réaliser le dessein de la Providence. C'était entre autres : D. Juliano Cardoso, qui fut archidiacre, et D. Alvaro Freire, qui devint doyen de la cathédrale de Lamego.

Pendant ses cours à l'université, Joseph da Costa venait à Lisbonne. Il avait dans cette ville, du côté maternel, son grand père et sa grand'mère et aussi plusieurs oncles, dont l'un, Manuel da Costa, se destinait à l'état ecclésiastique. Or dans une de ces visites, il lui arriva une aventure, qui humainement parlant, devait lui paraître un malheur suprême, mais qui, en réalité, n'était que le point de départ des grandes faveurs que Dieu voulait lui ménager, et par lui, à son pays.

Joseph Gomes da Costa se trouvait donc un jour à Lisbonne, et certainement il ne pensait guère à s'expatrier. Etant allé à bord d'un navire en partance pour l'Italie, afin d'y saluer quelques amis intimes qui s'y trouvaient, on ne sait ni pourquoi ni comment, quand il voulut descendre, l'ancre était levée et le navire en route, et bien malgré lui, il se vit forcé de suivre ses amis. Un voyage en mer est rarement agréable, mais il est probable que notre Joseph da Costa dut être médiocrement sensible aux charmes d'une traversée dans de pareilles circonstances !

Débarqué à Naples, jeune et sans expérience, sans connaissances, sans abri et sans ressources, que va-t-il devenir ? Il est probable que sa détresse ne dura pas longtemps ; Dieu qui l'avait comme enlevé sans qu'il s'en doutât, ne pouvait l'abandonner ; il le dirigeait et allait le mettre dans sa voie pour le conduire à la fin qu'il lui destinait.

L'évêque d'Aquila ayant eu occasion de le voir, fut frappé de son regard intelligent, et, l'examinant de plus près, il admira en lui un caractère ferme, une nature ardente, et une délicatesse rare qui distinguaient Joseph da Costa : il l'attira donc à lui, l'admit dans son intimité et le fit asseoir à sa table.

Après trois ans passés auprès de l'évêque d'Aquila, Joseph da Costa se sentit appelé à l'état ecclésiastique, et il fit les démarches nécessaires pour se faire ordonner.

Le 24 novembre 1692, il obtenait du Pape Innocent XII un bref pour recevoir les ordres sacrés et la prêtrise *extra tempora*.

Le 21 août 1693, par un décret des protonotaires, Joseph da Costa est nommé notaire apostolique, et le 22 octobre de la même année, après un examen sérieux à Aquila même, suivant l'autorisation donnée dans le décret, les insignes de cet office, l'anneau d'or, etc., lui étaient conférés.

Enfin le 25 octobre 1697, par un bref d'Innocent XII, il est nommé, sans obligation de résidence, à un bénéfice simple, de réserve apostolique, qui était devenu vacant dans l'église de Sainte-Marie d'Allevia près Moncorvo, diocèse de Braga.

Joseph Gomes da Costa, prêtre, docteur, notaire apostolique, et abbé de Sainte-Marie d'Allevia, ne devait pas en rester là. Dieu, qui l'avait conduit en Italie, le destinait à un état plus parfait. En effet, il avait déjà pris posses-

sion de son bénéfice de Sainte-Marie, lorsqu'il se sentit fortement incliné vers la Congrégation de la Mission. La vue du bien que faisaient nos confrères, les fruits qu'ils produisaient parmi les pauvres gens de la campagne, excitaient en lui un grand désir de s'unir à eux et d'embrasser leur genre de vie. Il fit donc des démarches, et il obtint, après quelque temps, la faveur d'être admis à faire son séminaire à Rome. Dieu avait tout disposé avec sagesse ; insensiblement il avait conduit, là où il devait se préparer et se former, l'homme que, dans ses desseins miséricordieux, il destinait à la belle mission d'introduire en Portugal la famille de saint Vincent de Paul.

Nous n'avons point la date précise de son admission à Rome, mais il paraît bien que ce fut vers la fin de 1690, ou au commencement de 1689. Dans la supplique qu'il adressait à Jean V, en 1714, il dit en effet : *Joseph Gomes da Costa depuis 15 ans agrégé à la Congrégation de la Mission à Rome.*

Nous n'avons aucun renseignement sur ce qu'il fit pendant son noviciat, mais il est à présumer qu'il ne négligea rien pour en profiter.

Son âge, sa belle intelligence, sa vocation surnaturelle et le désir qu'il avait de missionner, nous sont un garant qu'il sût apprécier, comme il devait, ce temps précieux et qu'il ne perdit aucune occasion pour se préparer dignement aux fonctions de notre institut.

Nous allons maintenant le suivre dans les œuvres de la Compagnie.

## II

Joseph da Costa en mission à Florence. Pétition. Fondation de Barcelone.  
Il est nommé supérieur à Rome.

En 1703, Joseph da Costa fut envoyé avec d'autres ouvriers dans une maison nouvelle à Florence ; son mérite était si connu et si apprécié, que malgré son peu d'années de vocation, ses supérieurs le choisirent pour cette mission délicate.

Il y resta jusqu'en 1708. — A cette date de 1708, nous trouvons dans les archives de Lisbonne des documents fort curieux ; ils ont trait à cette fondation de Florence et à celle de Barcelone en Espagne. Quoique étrangers à la province de Portugal, on sent pourquoi ils ont été conservés ; c'est que Joseph da Costa fortement impressionné par cette double fondation, pensait déjà à procurer le même bienfait à son pays, et voulait y trouver la marche à suivre pour obtenir le même résultat.

A ce titre, ces documents méritent que nous les conservions dans notre histoire ; ils sont pour nous, comme un monument précieux qui a fait germer dans l'esprit et le cœur de Joseph da Costa la pensée, le désir et la volonté efficace d'établir la Congrégation en Portugal.

Avec la grâce de Dieu ils ont été le premier moyen qui l'ont porté à entreprendre cette œuvre importante.

En 1703, le Grand-Duc de Toscane adressait au Pape une lettre fort touchante, lui demandant avec instance de pouvoir établir dans sa capitale une maison de Missionnaires, et l'assurant qu'il mourrait content s'il lui accordait cette faveur. A cette lettre était jointe la pétition suivante :

TRÈS SAINT-PÈRE,

Le grand duc de Toscane très humble serviteur de Votre Sainteté la supplie d'établir les prêtres de la Mission dans sa ville de Florence afin de pouvoir ainsi subvenir et porter remède aux besoins de ce nombreux clergé. Et puisque, malgré toutes les démarches qu'il a faites, il n'a pas pu trouver dans la même ville un emplacement plus convenable et plus adapté, pour l'habitation, l'entretien de ces Prêtres et les exercices spirituels, que l'église paroissiale et le monastère de Saint-Jacques sur l'Arno, que possèdent actuellement les pères chanoines réguliers du Saint-Sauveur, il demande à Votre Sainteté de daigner leur assigner et concéder la susdite église avec ses revenus.

Il est possible de pourvoir facilement au salut des âmes, en les confiant à un ou plusieurs des curés voisins et de distribuer ensuite le petit nombre de religieux qui résident dans le susdit monastère, dans d'autres du même ordre, qui sont en Toscane et qui en auront vraisemblablement besoin car, depuis plusieurs années, on n'a pas reçu de novices dans cette communauté. Et il rend des grâces pour cette faveur qu'il espère.

Voici le décret faisant droit à cette supplique :

1

*Decretum.*

Die 25 Julii 1703. Sacra Congregatio Eminentissimorum, et Reverendissimorum Dominorum Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalium Carpinei, Colloredi, Sacripantis, Laulutii, Sperelli, et Imperialis, me infra scripto Secretario, a SS. Domino Nostro super præfato negotio

specialiter deputata, et re mature discussa censuit expedire maximæ gloriæ Dei, publicæque Cleri, et populi utilitati, ut monasterium et Ecclesia parochialis Sancti Jacobi ad Arnum Florentiæ, Canonorum Regularium Sanctissimi Salvatoris una cum omnibus ejus bonis redditibus, membris et pertinentiis, nec non Ecclesiis, Oratoriis Graciiis, aliisque Locis eidem Monasterio, seu Ecclesiæ forsan annexis. et quomodolibet dependentibus ab omni proprietate, dominio, superioritate, jurisdictione, et alio quocumque jure ejusdem Congregationis Canonorum Regularium auctoritate apostolica eximatur, ac penitus liberetur, et prævia omnimodæ suppressione Regularitatis, atque Parochiæ, applicetur ac perpetuo uniatur Clericis Secularibus Congregationis Missionis, qui inibi possint, ac debeant in competenti numero habitare et spiritualia exercitia, cæterasque functiones pro animarum salute, ac præsertim Cleri secularis instructione juxta proprium Institutum ab Apostolica Sede approbatum peragere debeant, cæteroque eidem monasterio, et Ecclesiæ aliàs incumben-  
tibus supportatis oneribus, excepta animarum cura, quæ inter vicinos parochos distribui arbitrio ordinarii debeat, si ita eidem Sanctissimo placuerit, quibuscumque non obstantibus, etc.

Factaque per me Secretarium infrascriptum supradictorum Relatione, Sanctitas sua præfatam Sacræ Congregationis sententiam in omnibus, et per omnia benigne approbavit, et Litteras apostolicas quæ Datariam desuper expediri mandavit cum clausulis necessariis, et opportunis etc. In audientia die 26 Julii 1703.

FABRONIUS, *Secretarius.*

Le Père François Saint-Just voulait établir la Congrégation de la Mission dans la ville de Barcelone. Il avait

exposé au roi, à Madrid, les grands avantages de cette fondation, et il demandait, en conséquence, l'autorisation nécessaire.

Le Roi accueillit favorablement cette demande, donna l'autorisation requise et fit écrire par le Marquis de Ribas, secrétaire d'Etat, au Comte de Palma, Vice-Roi et Capitaine général, en Catalogne, la lettre suivante :

Le Roi, notre Maître, désirant que la Congrégation que doit fonder en cette ville le Père Saint-Just et pour laquelle il a obtenu les autorisations nécessaires, soit l'Institut du vénérable Vincent de Paul, et suivant la forme observée dans les maisons de France et de Rome. Sa Majesté me mande de dire à Votre Excellence de chercher avec l'évêque à favoriser cette œuvre, parce qu'elle intéresse le service de Dieu. Sa Majesté désire également qu'elle jouisse de tous les avantages que mérite une institution aussi louable. Ce, dont je fais part à Votre Excellence, d'ordre de Sa Majesté, afin qu'elle s'acquitte avec grand soin de cette mission.

Que Notre Seigneur garde Votre Excellence de longues années ainsi que je le désire.

Madrid, le 5 septembre 1703.

De son côté, le Cardinal Porto Carrero écrivait à l'évêque de Barcelone une lettre conçue dans les termes suivants :

*A Monseigneur l'Évêque de Barcelone.*

Quoique Votre Seigneurie ait été informée par Sa Majesté de la royale dévotion qu'Elle a de voir fonder dans notre ville, par le Père François de Saint-Just, l'Institut du vénérable Vincent de Paul, tel qu'il existe dans les



maisons de Rome et de France, et qu'elle vous ait insinué d'accorder toutes permissions et faveurs à cette œuvre; par la grande dévotion que j'ai moi-même pour cet institut, je ne puis m'empêcher de joindre mes bons offices, en suppliant, comme je le fais, Votre Seigneurie d'accorder cette grâce et cette faveur, dans laquelle j'aurai ainsi ma part. J'espère de la bienveillance de Votre Seigneurie que je lui devrai cette faveur et je la prie bien de me fournir les occasions de pouvoir lui être utile. Que Dieu garde Votre Seigneurie de longues années ainsi que je le désire.

Madrid, le 21 octobre 1703.

« Ecrit de la main même de Monseigneur le Cardinal. »  
Je vois avec une grande satisfaction la fondation qu'on a l'intention d'établir dans votre diocèse et ce sera pour moi un bien grand plaisir que Votre Seigneurie la favorise et l'aide afin qu'on réussisse et qu'on en puisse jouir avec le même avantage qu'à Rome et dans les localités où cet institut se trouve établi.

Je baise les mains de Votre Seigneurie.

*Le Cardinal de Porto Carrero.*

L'évêque de Barcelone ayant soumis au Saint Père ce projet et le consultant sur cette question, reçut de Clément XI le bref suivant :

Venerabili Fratri Benedicto Episcopo Barcinonensi.  
Clemens PP. XI. Venerabilis Frater salutem. Cum de profectu ovium maneant æterna gaudia Pastorum, meritò sollicita est Fraternitas tua nedùm de custodiendo credito sibi grege, sed de eodem etiam salubrioribus in dies, atque uberioribus pabulis reficiendo ; ita enim promissâ

utili ac fideli dispensatori mercede, et perenni in cœlis lætitia non fraudabitur.

Probatur propterea Nobis vehementer consilium inducendi in istam Civitatem, atque in ea fundandi pium Missionum Institutum, cujus quidem receptio, cum ingentem ubique fructum pepererit, fieri non potest, quin magno spiritualis rei compendio in ista inter cæteras insigni Dicecesi contingat; imò etiam confidimus fore non multo post, ut percepta ipsius utilitate aliæ atque aliæ eiusdem Congregationis Domus ad incrementum Divini cultus, te etiam promovente, in universis Hispaniarum Regnis constituentur. Interim vero domum istinc, ut præferatur erigendam, illi Congregationis Missionis parti, quæ Provinciæ Italiæ dicitur, assignandam esse declaramus; nihilque tam cupimus, quam ut benedicente Domino ita augeatur, ut per eam levamen aliquod tuis curis, atque laboribus accedat. Præsens sanè presidium in regimine suarum Ecclesiarum percipere solent Episcopi ab huiusmodi operariis, pondus diei, et æstus non levi ex parte subeuntibus; horum enim ope, quod perierat, requirere, quod confractum fuerat facilius alligare valent, et oves sibi creditas per vestigia salutis in sedem optatæ felicitatis deducere.

Dignum itaque esse ducimus hoc tuum propositum, ut perficiatur atque ut præcipuis in Domino laudibus a Nobis commendetur, ne vero prætermittendum ullo Pontificiæ nostræ charitatis argumento eidem ubi res feret, adesse, quo intelligas, gratum nobis admodum accedis præclarum hoc tuæ vigilantiae specimen, necnon testimonium singularis tuæ in Nos, atque in hanc S. Sedem observantiæ in eo præsertim declaratum, quod non nisi explorata mente nostrâ id a te aggrediendum esse existimasti; in auspiciis proinde secundi eventus, quem huic operi a Deo apprecamur, Apostolicam Benedictionem Fraternitati Tuæ pera-

manter impertimur. Datum Romæ die 29 Decembris 1703. »

M. da Costa pendant son séjour à Florence travailla beaucoup ; il accomplit toutes les fonctions de notre état, à la satisfaction et de ses supérieurs et du peuple qu'il était chargé d'instruire. Aussi M. François Watel, Supérieur général de la Congrégation de la Mission, le considérant comme capable de rendre de grands services à la Compagnie, lui envoya le 30 août 1708, la patente de supérieur de la maison de SS. Jean et Paul, au mont Célius, à Rome.

Cette charge de supérieur et son séjour à Rome devaient lui rendre plus facile la poursuite de son entreprise pour le Portugal ; ses relations avec d'illustres personnages ; les hautes protections qu'il ne manquait pas de se préparer dans la ville sainte, devaient lui servir admirablement à l'occasion ; aussi c'est à partir de sa nomination comme supérieur de la maison de SS. Jean et Paul que nous voyons se dessiner mieux son projet patriotique.

*A suivre.*

---

## PROVINCE DE CRACOVIE

---

*Lettre de M. SOUBIELLE, à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Cracovia, le 23 décembre 1879.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Voici un petit aperçu de nos travaux pendant le cours de cette année 1879, qui touche à sa fin.

Depuis plusieurs années, les confrères de la province ont donné leur temps et leurs soins aux malades dans trois hôpitaux, aux prisonniers et prisonnières dans deux grandes prisons, renfermant deux mille personnes, à la confession et à la prédication de retraites pour les sœurs, aux catéchismes des filles et des garçons dans la semaine et le dimanche.

Outre ces devoirs ordinaires, nous avons pu encore, cette année, faire quelque chose de particulier.

1<sup>o</sup> Nous avons recommencé la mission que le manque de sujets nous avait fait interrompre. Trois missionnaires

allant toujours ensemble y ont consacré deux mois. Ces missions ont été données dans l'archidiocèse de Léopol. Le lieu et les circonstances leur donnent une importance particulière. Elles ont été données dans des paroisses composées de Latins et de Ruthènes. — Ces derniers sont excessivement négligés par leur clergé qui, dans les circonstances présentes, incline au schisme, séduit par l'ormoscovite. Personne n'ignore que la Russie convoite la Galicie. Dans ce but, elle voudrait la décatholiciser. Aussi, elle travaille le clergé ruthénien. Malheureusement, une éducation défectueuse, la pauvreté de ce clergé marié, font que la Russie est trop souvent écoutée. Les missions ont donc là une importance particulière pour maintenir les populations dans la vraie foi. Par une providence particulière, trois de nos missions, cette année, ont été données non seulement au milieu des Ruthènes, mais encore aux confins de la Russie. Or, Dieu a béni ces missions ; non seulement les Latins y ont pris part, mais encore les Ruthènes, et de la Russie des foules échappant aux Cosaques qui gardent les frontières, y ont accouru. Dans ces missions les auditeurs se comptent par milliers depuis le matin jusqu'au soir et cela pendant les cinq instructions qui se donnent chaque jour. Cette année nos missions n'ont duré chacune que douze à quinze jours. Nous avons pris la résolution de n'accepter jamais de mission qui devrait durer moins de quinze jours. Un de nos confrères m'ayant envoyé le rapport de ces missions, je vais le faire traduire et je me ferai un bonheur de vous l'envoyer.

2<sup>o</sup> Un second fait heureux, c'est la réorganisation du grand séminaire de Cracovie. Depuis 50 ans Cracovie n'avait plus d'évêque. Dans les quinze dernières années, ce petit diocèse, autrefois aussi considérable que toute la Belgique, était dans un état déplorable sous tous les rapports. Le malheureux séminaire, propriété de la Congrégation

ne comptait que 5 ou 6 élèves. Impossible avec l'administration précédente de faire quelque chose pour l'amélioration morale. J'ai profité de la venue du nouvel évêque. J'ai introduit le règlement tel qu'il est dans notre directoire et j'ai fait le sacrifice d'un confrère qui m'était ici infiniment utile pour prendre la direction spirituelle des jeunes clercs qui sont déjà au nombre de vingt-deux. Ce nombre s'accroîtra encore parce que le diocèse sera agrandi. Mgr l'évêque est venu lui-même signifier le règlement et présenter le nouveau directeur. J'espère des jours meilleurs pour cet établissement.

3<sup>e</sup> Afin de nous ménager des sujets qui, par leur piété, la pureté de la vie, l'assujétissement à la discipline et tout l'ensemble de l'éducation, seront aptes à devenir de bons missionnaires, nous avons ouvert un alumnat sous le titre de petit séminaire. Pendant l'année scolaire de 1878 et 1879 nous avons eu douze de ces petits jeunes gens ; nous en avons présentement vingt-quatre. Un confrère est toujours avec eux, il est le directeur de leur maison. Voulant nous réserver pour les autres œuvres qui nous sont propres, j'ai pris deux prêtres séculiers comme professeurs ; ils donnent quatre heures de leçon chacun. Jusqu'à présent nous n'avons qu'à bénir Dieu. Ces enfants sont bien pieux, ils étudient avec ardeur et font de grands progrès. Ceux de l'année dernière ont vu, dans cette année, ce que, dans le gymnase, on voit dans deux ans et ce qu'ils ont vu ils le savent bien. Comme il n'y a pas dans le pays de petits séminaires, il est bien difficile de trouver des jeunes gens pouvant être reçus au séminaire interne à l'âge de 18 ou 20 ans. — Les Pères jésuites ne se recrutent que par de jeunes gens qu'ils forment eux-mêmes dès l'enfance. Ailleurs, pour conserver des novices, on adapte la règle à leurs caprices.

Dieu a permis encore pendant cette année que nos con-

frères pussent un peu travailler à la sanctification du clergé par les retraites. Ils ont donné cette année trois retraites ecclésiastiques et, sous peu, ils vont en donner une quatrième. Ils ont aussi donné trois retraites aux clercs dans les grands séminaires.

5<sup>e</sup> Afin de vous mettre au courant de tout, j'ajouterai quelques mots sur une œuvre, bien petite en soi, mais qui sourit bien agréablement à mon cœur. C'est le soin des pauvres. Nous avons ici une foule de petits malheureux qui n'ont ni famille ni asile. Après avoir vagabondé toute la journée, le soir ils vont coucher chez le juif, au cabaret, où ils voient et entendent tout ce qui peut corrompre. Aussi ils arrivent à l'âge de dix-huit ans sans avoir fait leur première communion, et sans la connaissance de Dieu. Un de mes confrères a eu la pensée de s'occuper d'eux. Il a loué des chambres, il a procuré des lits, des couvertures, du charbon, des lampes en hiver; et pour deux centimes il reçoit ces enfants qui doivent en payer cinq au juif pour coucher par terre. Un homme grave préside à chaque chambre; on fait la prière le matin et le soir; le dimanche on assiste à la messe; en hiver chaque jour à 6 heures du soir, on vient assister à un catéchisme et on se prépare à la première Communion. Il y a actuellement trente de ces petits pensionnaires et l'année dernière au mois de mars, soixante ont fait la première Communion.

A côté de l'œuvre pour les jeunes malheureux, il y a aussi l'œuvre pour les plus âgés; beaucoup de pauvres sont si déguenillés qu'ils n'osent aller dans les églises; comment d'ailleurs supporter le froid? Pour tous ceux-là, le dimanche nous ouvrons la chapelle du catéchisme qui est chauffée et où il n'y a que des pauvres; le matin il y a la messe pour eux et le soir une instruction; matin et soir ils reçoivent un petit pain. L'année dernière ils ont fait trois

jours de retraite pour se préparer à la Communion pascalle et le premier jour de l'ouverture du temps pascal, soixante hommes ont fait la communion tous ensemble. Ce spectacle était à la fois doux et navrant. Il était doux de voir ces délaissés du monde aller les premiers au Dieu de l'Eucharistie ; c'était navrant de voir tous ces haillons. Je n'avais pas pu les habiller.

Nos frères eux-mêmes travaillent pour les pauvres ; ils font le catéchisme le dimanche aux enfants et nos cuisiniers préparent tous les jours de la soupe pour un nombre considérable de pauvres, il y en a déjà une centaine. Ils viennent tous ensemble ; ils entrent dans une salle chauffée, on dit la prière, chacun s'assied devant la portion qui est préparée et ils mangent en silence, écoutant la lecture qui leur est faite. Après, on rend grâce et on dit trois *Pater* et *Ave*, un pour le Pape, un pour les âmes du Purgatoire, un troisième pour les bienfaiteurs.

En prévision de la grande misère que nous allons avoir, j'ai déjà pris des précautions pour pouvoir donner de la soupe à trois cents personnes par jour. Voilà le petit ensemble de nos occupations réglées.

Quand il nous reste des moments libres nous recevons pour la confession des gens qui viennent de bien loin, trois lieues, cinq, dix, vingt et même davantage. Ces gens viennent pour faire la confession générale. Ils doivent quelquefois rester une semaine avant de pouvoir se confesser et ils veulent absolument se confesser à un missionnaire. Il nous est souvent impossible de leur persuader que ne pouvant pas suffire à tout, ils doivent s'adresser ailleurs ; il leur paraît que les missionnaires sont pour eux et ils ne comprennent pas qu'après être venus de si loin, ils doivent se retirer sans s'être confessés à un missionnaire : ils sont venus exprès.

Sa Sainteté le Pape Léon XIII ayant appris ce con-



cours du peuple qui est presque continu, afin de récompenser la foi et la piété de ces pauvres gens qui cherchent avec tant d'ardeur le royaume du ciel, a accordé à tous ceux qui viennent ainsi de loin, une indulgence plénière trois fois par an, aux jours voulus par eux, à la condition qu'ils visiteront notre église. Pendant cette année, à partir du mois de janvier, jusqu'au moment présent nous avons eu dans notre église treize mille trois cents communions provenant en très grande partie de ces zélés pèlerins de la confession générale.

Voilà, Monsieur et très honoré Père, ce que j'ai trouvé de plus saillant à vous signaler. Chaque jour je m'écrie : *Messis quidem multa operarii autem pauci*. Je demande chaque jour des ouvriers nouveaux. Je ne sais quel obstacle s'oppose à ce vœu. Je vous en supplie, priez pour nous, vos prières obtiendront ce que les nôtres ne peuvent obtenir.

Je suis dans l'amour de Notre-Seigneur et celui de son Immaculée Mère,

Monsieur et très honoré Père,  
Votre très humble serviteur,

SOUBIELLE.  
*I. p. d. l. M.*

---

## PROVINCE D'AUTRICHE

---

*Lettre de M. MAÇUR, Prêtre de la Mission, à M. N. à Paris.*

Cilli, St-Joseph, 19 février 1880.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Le 11 janvier, nous avons eu une fête bien touchante, le couronnement de notre statue de la très sainte Vierge, solennité bien rare dans nos montagnes, et même dans nos autres missions. Aussi, je viens vous en retracer quelques détails qui vous prouveront combien notre tendre Mère se plait à nous continuer les marques de son amour.

A l'occasion de son voyage en Pologne et en Autriche, N. T. H. P. M. Boré avait écrit ces lignes dans sa circulaire du 1<sup>er</sup> janvier 1878 : « Pendant mon séjour dans la petite maison de Cilli j'ai été aussi touché qu'édifié d'un pèlerinage de plus de cent femmes, venues à travers les montagnes et malgré la chaleur intense de la canicule : toute la journée elles priaient ou chantaient des cantiques. Leur piété s'affirmait par une confession générale de la vie passée ou bien seulement depuis leur dernière visite à ce sanctuaire béni de la très sainte Vierge. » Ces paroles

de notre très honoré Père continuent à s'accomplir et ce sanctuaire est vraiment béni ; les pèlerinages ne font qu'augmenter au point qu'il y en a chaque jour ; les retraites de même ont lieu continuellement. Hommes, femmes, jeunes et vieux, quelquefois au nombre de cinq cents, viennent à différentes époques faire les exercices de la retraite pendant cinq ou six jours dans la maison qui a été bâtie dans ce but. Sous la protection de Marie et avec l'assistance du missionnaire, ils apprennent tous la véritable vie du chrétien. Les âmes retrouvent force et courage au milieu des peines et des tentations dont elles ont pu être accablées ; elles puisent la confiance et l'espérance dans la divine Providence ; une conscience troublée et agitée retrouve le calme et la paix. Oh, croyez-le, Monsieur et cher confrère, c'est par milliers que, durant le cours de l'année, on voit ces bonnes gens s'approcher du tribunal de la pénitence et recevoir le pain des forts. Oui, voilà les triomphes que le Seigneur nous permet de remporter sur le démon, triomphes obtenus souvent au milieu des larmes du repentir et de la reconnaissance, triomphes obtenus par le secours de Jésus et la protection de Marie.

Outre ces magnifiques guérisons spirituelles, Marie jette un œil de miséricorde sur les souffrances corporelles de ces pauvres montagnards et sait tout obtenir de son divin Fils pour leur venir en aide dans leurs peines et leurs afflictions. De leur côté, leur confiance envers cette tendre Mère est tellement grande et profonde, qu'elle ne veut rien leur refuser : aussi les guérisons miraculeuses ne cessent de se multiplier. Un jeune enfant âgé de sept ans et à l'extrémité se trouvait instantanément guéri au moment où son père promettait de le conduire dans notre église, si Marie lui accordait cette faveur. Une petite fille était toute couverte de glandes depuis sa naissance et dans l'impossibilité même de se mouvoir ; sa mère, navrée d'un si triste

état, fit vœu de porter son enfant dans l'église de Marie ; et l'enfant fut guérie. Une pauvre femme avait aussi promis de faire ce pèlerinage, si son mari, forcé de quitter sa place, parvenait à en trouver une autre ; et le même jour cet homme entra dans une position meilleure que celle qu'il avait abandonnée.

Tels sont les effets admirables que l'on voit presque chaque jour s'opérer dans ce sanctuaire béni, tant est grande et vraiment sincère la confiance de ces peuples envers l'Immaculée Marie ; les grâces de la Mère de Dieu semblent surtout se répandre sur la jeunesse du pays, dont elle est comme la Reine aux environs de Cilli et jusqu'à plus de vingt lieues. Après de tels faits, il est facile de comprendre quelle fut la joie de ces populations, quand elles apprirent que bientôt on allait placer une riche couronne sur la tête de leur Reine ; et cet enthousiasme fut d'autant plus grand qu'elles ne s'y attendaient nullement. Quand le Pape appelle lui-même les fidèles pour assister au couronnement de Marie, dans quelque vénéré sanctuaire, comme fit Pie IX en l'honneur de notre Dame de Rocamadour ; quand un Evêque invite ses ouailles à se rendre à un pèlerinage, on comprend cette foule empressée qui répond de suite à l'appel qu'on lui a fait. Mais il n'en était pas ainsi pour notre petite église de Cilli. Ce fut, on peut l'avouer, Marie elle-même qui organisa cette fête de famille. Une pauvre femme qui avait été favorisée ainsi que sa famille de grandes bénédictions de la part de cette mère du ciel pria qu'on lui trouvât une belle couronne pour l'offrir à son auguste Reine. Ma sœur Brandis, la visitatrice de Gratz, toujours prête à coopérer aux bonnes œuvres, se chargea de faire venir cette couronne de Paris. La pauvre femme avait donné tout ce qu'elle pouvait, mais ma sœur Brandis, dans sa générosité, compléta la somme, c'est-à-dire qu'elle donna le triple ; ce qui permit d'avoir une riche couronne.

Lorsque cette nouvelle se répandit, elle fut accueillie avec la plus vive allégresse aux environs de Cilli ; bientôt on le sut dans tout le diocèse et même dans les diocèses voisins. Le jour de la cérémonie fut fixé pour le 11 janvier ; dès la veille et toute la matinée on voyait les routes et les chemins couverts de pèlerins qui venaient en foule à cette fête de famille. L'église de la Mission était parée comme dans les plus grandes solennités ; et même nos chers frères avaient travaillé pendant huit jours pour l'arranger et y élever des arcs de triomphe ornés de guirlandes et de drapeaux aux chiffres de la Mère immaculée : l'autel surtout sur lequel se trouvait la statue de Marie, était splendidement paré. Ces bons villageois avaient eu soin de tout régler chez eux pour être entièrement libres, ils avaient invité leurs parents, leurs amis, ceux des diocèses voisins et même des étrangers, si l'on peut se servir de ce terme, car auprès de Marie et à la Mission, il n'y a plus d'étrangers : la veille toute l'église était pleine et les confessionnaux assiégés.

Oh ! quel beau spectacle présentait ce béni sanctuaire. Dès les premières lueurs du jour de la fête, il fallut se rendre au confessionnal jusqu'au moment de la grand'messe où devait avoir lieu la communion générale. Mais la foule était telle qu'après la grand'messe il fallut retourner au confessionnal et nous distribuions encore la sainte communion au moment de l'examen particulier. La cérémonie du couronnement avait été fixée à trois heures ; mais à deux heures l'église se trouvait complètement pleine et il était impossible d'y trouver une place. A trois heures sonnant, le clergé de la Mission arriva en procession. D'abord, le cérémoniaire, puis quatre diacres, monsieur le supérieur qui portait la couronne de la Sainte Vierge sur un coussin, enfin monsieur le visiteur de la Province qui avait bien voulu venir officier ; ils étaient

précédés de cinquante jeunes gens portant des cierges et bientôt ils arrivèrent devant l'autel de Marie. L'officiant entonna le chant : « *Sueta Maria* » c'est-à-dire « Sainte Marie, Mère de Dieu » et tout le peuple continua. « *Cesena Kralica, cesena mi bod, o cista Devica, cesena mi bod* » c'est-à-dire : « Nous vous saluons, notre Reine, nous vous saluons, ô Vierge toute pure, nous vous saluons. » Puis huit jeunes gens prirent sur leurs épaules la statue de la Vierge Marie, pour la porter processionnellement accompagnés des jeunes personnes qui chantaient les litanies de Lorette, et du clergé qui fermait le cortège : le couronnement se fit alors selon les prescriptions du rituel, et un de nos confrères fit en chaire une chaleureuse et touchante allocution sur les motifs qui avaient été la cause de ce couronnement et les moyens pratiques pour faire régner Jésus et Marie dans nos cœurs. Après l'instruction, Notre Dame de la Mission apparut tout à coup, la couronne sur la tête, comme la Reine de ces montagnes ; toute la foule recommença ses chants de joie et d'amour et Marie fut reconduite à son autel. Cette magnifique cérémonie se termina par le *Te Deum*.

Quoiqu'elle durât deux heures, qu'elle parut courte à nos cœurs ! ou, pour mieux dire, que la journée fut trop vite passée pour nos chers pèlerins ! Ils auraient désiré, comme Josué, pouvoir arrêter le soleil dans sa course ; mais la joie de leurs cœurs, et la ferveur de leurs prières n'étaient pas arrêtées ; ils continuèrent autour de l'église ou sur les chemins à réciter le rosaire ou à chanter des cantiques ; ils ne pensaient qu'à Marie, l'étoile de la mer, devenue l'étoile de leurs montagnes. A huit heures du soir encore, l'écho des montagnes répétait leurs cantiques ; et ils s'en retournaient en offrant chacun leurs derniers adieux à la Reine du Ciel. Longtemps encore on parlera de ce beau jour et surtout son souvenir sera

gravé dans nos cœurs ! Et d'ailleurs le Père éternel n'allait-il pas encore bénir, par les mains de Marie, ce peuple qui venait de donner tant de preuves d'attachement à sa Fille bien-aimée.

Le lendemain, une jeune personne, d'une conduite fort peu régulière, revenait d'un bal donné à Cilli ; passant devant notre église, elle voulut y entrer pour voir la statue de Marie et la couronne. A peine arrivée devant l'autel de la Sainte Vierge, elle se sent saisie d'une profonde tristesse, elle verse un torrent de larmes et, en s'agenouillant, elle proteste hautement qu'elle ne veut plus d'autre reine que Marie. « Je me suis trompée en vous quittant, ô ma tendre mère, pardonnez-moi, recevez-moi comme la dernière de vos servantes, je renonce au péché. » Elle se rendit de suite au confessionnal ; un de nos confrères qui l'avait examinée, la reçut avec bienveillance et après avoir reconnu l'effet réel de la grâce et la sincérité de ses dispositions, entendit sa confession.

Espérons que cette pauvre fille ne sera pas la seule qui jouira des effets de la tendresse de Marie. Aidez-nous, vous aussi, Monsieur et bien cher Confrère, aidez-nous de vos prières afin que Jésus et Marie règnent dans tous les cœurs au milieu de nos montagnes et rendent leur faveur et leur reconnaissance pratiques et efficaces pour le bien de leurs âmes.

Recevez l'expression de mes sentiments dévoués, avec lesquels je suis en l'amour de Notre Seigneur et de Marie Immaculée,

Monsieur et bien cher Confrère,

Votre tout dévoué serviteur

MACUR.

I. P. C. M.

## PROVINCE DE PERSE

---

*Extraits d'une lettre de Mgr AUGUSTIN CLUZEL, archevêque  
d'Héraclée, délégué apostolique  
de la Perse, au Frère GÉNIN, à Paris.*

Téhéran, 5 janvier 1880.

MON CHER FRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

J'ai rempli ma mission auprès de Sa Majesté Persane ; je lui ai remis la lettre du Souverain-Pontife en audience solennelle, et le Schah a été fort content. On m'a fait beaucoup d'honneur, mais tout cela me touche peu ; j'ai le cœur trop serré par la misère de nos pauvres chrétiens, surtout à Ourmiah et à Salmas ; dans ces contrées la famine est à son comble. On m'écrit d'Ourmiah qu'un de nos pauvres chrétiens de cette localité, pourtant bon catholique et père de famille, se voyant sans rien pour nourrir ses enfants, a pris du poison et s'est donné la mort. Je ne sais pas comment cela s'est fait, car c'est un brave homme que



nous connaissions beaucoup, et que nous estimions : quoique nous ne puissions pas faire beaucoup, s'il s'était présenté, s'il s'était adressé aux nôtres, on lui aurait donné quelques petits secours pour quelques jours au moins. Ce qui me préoccupe le plus c'est le sort éternel de sa pauvre âme, car on n'a pas dit s'il a pu se reconnaître pour recevoir les sacrements.

On m'écrit aussi qu'on a trouvé deux femmes musulmanes mortes de faim au coin d'une rue ; cela caractérise bien la situation. Beaucoup de nos pauvres chrétiens mourront ainsi, je le crains bien, avant que nous arrivions à la nouvelle récolte ; je voudrais à tout prix sauver nos prêtres indigènes séculiers et nos jeunes clercs. Nos pauvres chrétiens ne se donneront pas la mort, je l'espère, comme ce malheureux, mais ils souffriront de la faim ; à ceux qui survivront à la famine, viendra une maladie causée par ces souffrances et ils mourront, c'est inévitable.

J'ai parlé au Schah lui-même de cette grande misère de nos chrétiens, surtout j'en ai encore parlé davantage à ses ministres, on m'a dit de bonnes paroles, même on m'a presque fait la promesse qu'on chercherait à venir en aide à ces malheureux, mais je crains bien que ce ne soit là tout le résultat. A Ourmiah surtout, la cour de nos sœurs et la nôtre ne désemplissent pas de pauvres veuves, d'orphelins déjà exténués par la souffrance : nous n'avons, hélas ! pas grand chose à leur donner, et nous ne sommes qu'au commencement de l'épreuve. Les ministres protestants, au contraire, disposent à nos côtés de moyens énormes, font des distributions journalières de pain et de vêtements, c'est une tentation bien grande pour nos catholiques qui ne recevraient pas de ces missionnaires du pur évangile un seul morceau de pain ni un bouillon sans apostasier. Et voilà où nous en sommes, sans parler des autres misères...

Pas de lettres de vous, mon cher Frère Génin, si ce n'est peut-être qu'elles soient allées à Ourmiah.

A Dieu, bonne année, oui bonne année encore une fois, et je suis en union de vos prières.

Mon cher frère, votre tout dévoué et affectionné

† CLUZEL, délégué apostolique.

---

*Lettre de ma sœur ESTRAMPES à ma sœur N. à Paris.*

Téhéran, 17 décembre 1879.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR

*La grâce de Notre Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Vous avez appris, par une lettre de M. Laurent, le malheur qui a failli plonger la petite famille dans la plus profonde douleur. Malgré ce que vous en savez déjà, je me sens pressée de vous en faire part moi-même, afin que vous nous aidiez à bénir la divine Providence, et à la remercier de la protection toute paternelle et miséricordieuse qu'elle exerce sur nous. Gloire, amour et reconnaissance soient aussi rendus de notre part, et durant toute notre vie, à notre bonne et immaculée Mère. C'est elle, j'en ai la ferme confiance, qui a eu pitié de notre désolation, et qui a reçu, dans ses bras maternels, une enfant qui semblait nous être enlevée pour toujours!

Samedi dernier, 13 décembre, vers une heure de l'après-midi, Mgr Cluzel, accompagné de M. Laurent et de M. Chasseing, était venu nous voir; et tandis qu'il nous parlait, avec sa bonté et son amabilité

ordinaires, nous entendîmes des cris lamentables ; au même instant une de nos jeunes filles ouvrit la porte de la chambre où nous étions, en disant avec l'accent du désespoir : — « Ma sœur ! Marie-Louise est tombée dans la fosse ! » — Je vous laisse à penser notre émotion ; mais combien fut-elle plus terrible encore, lorsqu'arrivées sur le lieu de l'accident, nous vîmes une ouverture large de  $3/4$  de mètre de diamètre, profonde de 24 à 25 mètres, affreux précipice où une petite fille de neuf ans était engloutie ! Monseigneur, comme un autre Moïse, tenait ses bras élevés vers le ciel, et implorait son secours ; MM. Laurent et Chasseing, pleins de dévouement et de charité, excitaient des ouvriers, qui se trouvaient chez nous, par une rencontre toute providentielle, à descendre dans ce gouffre pour en retirer la victime. Toutes nos enfants prosternées aux pieds de la belle statue de Marie Immaculée (celle que vous nous avez envoyée), tendaient leurs bras vers elle, et lui demandaient avec larmes et supplications de ne pas permettre que leur petite compagne leur fût ravie pour toujours. Je n'essaierai pas de vous peindre la douleur de nos sœurs ; ce sont des angoisses qu'il est impossible d'exprimer ; je frissonne encore en vous traçant ces lignes.

Un courageux ouvrier, avec un gros câble fixé autour de sa ceinture, et soutenu par quatre hommes, descendit dans le puits. Les prières devenaient de plus en plus ferventes. Un second malheur pouvait suivre le premier. Les hommes qui tenaient les câbles reposaient sur des briques suspendues au-dessus de l'abîme ; tout pouvait s'effondrer, écraser l'enfant et la tuer, si elle ne l'était déjà ; l'homme qui descendait mettait sa vie en danger, et enfin la chute de ceux qui le soutenaient, pouvait occasionner un triple malheur. Au bout de quelques minutes, qui étaient pour nous des heures d'agonie, le brave puisatier fit entendre

ces mots : — « Courage ! consolez-vous ! l'enfant n'est pas morte, elle me voit et me parle ; jetez un bonnet de feutre pour lui mettre sur la tête, parce que les débris qui tombent lui font mal. Ces paroles consolantes ranimèrent les courages presque abattus, et tout le monde se pressait autour du puits pour recevoir la petite miraculée. Elle parut enfin avec toute sa connaissance et souriante ; elle n'était même presque pas salie. La grande quantité de terre qui était tombée avec elle lui avait ménagé une petite tertre où elle s'était juste couchée en tombant. Rien de foulé, ni de cassé dans ses membres ; le haut de la tête avait seulement une petite plaie, occasionnée par la chute d'une brique.

Ce n'était plus alors que larmes de joie, et actions de grâces ; dans toute la maison on n'entendait que ces mots : Merci, mon Dieu ! sainte Vierge que vous êtes bonne ! La petite fille, couchée après avoir été mise dans un bain, reçut la visite du médecin ; ce dernier, après avoir examiné le lieu de l'accident (1), ne pouvait comprendre qu'elle en fut sortie vivante. Pas même un membre brisé, disait-il ; c'est quelque chose de miraculeux. Il demanda à l'enfant comment elle était tombée et ce qu'elle avait éprouvé en tombant ? Elle répondit très naïvement : — « Je suis tombée toute droite, et arrivée au fond je me suis couchée, puis je me suis endormie, et lorsque je me suis réveillée, j'ai eu peur qu'on me laisse là toute seule ; alors j'ai dit un *pater* et un *ave*, et après j'ai vu un homme avec une lanterne qui descendait près de moi ; j'ai été contente et je n'ai plus eu peur, parce que j'ai entendu, au même instant, la voix de M. Laurent. » — Le soir même de ce jour mé-

(1) A Téhéran il pleut à peine trois mois sur douze, de sorte que, pour arroser les jardins, on est obligé d'acheter l'eau qui arrive par des canaux souterrains. C'est un de ces conduits qui s'est déversé dans la cour et a produit tout ce dégât en infiltrant l'eau sous les fondements de la nouvelle bâtisse.

morale, nous avons eu le salut en actions de grâce : Le *Magnificat* et le cantique : *Mon âme, ah ! que rendre au Seigneur* ont été chantés avec bonheur.

Le lendemain, dimanche, presque toutes les dames européennes de Téhéran ainsi que beaucoup de messieurs sont venus nous féliciter de la protection toute visible dont nous étions l'objet. Chacun voulait voir la petite fille et chacun la caressait ; elle était toute fière de se voir l'objet de tant d'affection. Cette enfant orpheline est entièrement à nous, et nous est maintenant doublement chère. Elle est très sage, très intelligente et fera bientôt sa première communion. Elle aime beaucoup la sainte Vierge ; à sa sortie du puits, nous lui avons trouvé des médailles au cou, aussi sommes-nous persuadées qu'elle doit la vie à la protection de Marie Immaculée.

Vous renouvelant toute ma vive gratitude je me dis en Jésus et Marie,

Ma bien chère sœur,  
Votre respectueuse et reconnaissante

Sœur ESTRAMPES.

*Ind. f. d. l. C. s. d. p. M.*

---

## PROVINCE DE SYRIE

---

*Lettre de M. CROUZET à M. A. DEVIN.*

Damas, 14 août 1879.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ VISITEUR

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Nous voici de retour de notre expédition de Daraïa depuis hier soir, vous voyez que mes souvenirs doivent être encore frais et assez bien conservés, pour que je sois fidèle dans le récit que je me propose de vous en faire.

Depuis déjà longtemps, M. Najean, stimulé en cela par feu Notre Très-Honoré Père, M. Boré, se proposait de faire des recherches sur le lieu de la conversion de saint Paul. Au mois de mai dernier, il s'est rendu à Kaukab, conduit par certains indices de vieille construction qui paraissent encore, et par quelques dénominations des lieux circonvoisins. Ainsi un petit volcan éteint s'appelle encore *Tell mar Boulos* (colline de Saint-Paul).

Monsieur Guérin, le savant voyageur, consulté sur ce point, émit une opinion assez conforme à celle de M. Najean.

D'après lui, et il avait visité les lieux, il y avait de grandes probabilités qu'on découvrirait là des traces propres à éclaircir cette question.

Huit jours de travaux ne firent rien découvrir, sinon une espèce de métairie construite sur le modèle de celles qui existent encore aujourd'hui dans les divers villages de la Syrie. Les pierres qui avaient servi à cet ouvrage avaient été certainement tirées d'un autre monument et transportées là toutes travaillées.

Kaukab fut donc abandonné. Restait encore Daraïa. Ici les probabilités étaient plus grandes encore et plus conformes à l'Écriture Sainte et aux historiens. Nous étions d'ailleurs sûrs ici de l'existence d'un monument antique, puisque tous les murs d'enceinte sont parfaitement conservés. La Sainte-Écriture nous dit que saint Paul, se rendant de Jérusalem à Damas, fut terrassé près de cette dernière ville par une vision céleste. Les historiens anciens disent que l'apôtre fut converti en un lieu qui se trouve à environ deux milles de Damas. Or, Daraïa se trouve précisément sur le chemin qui conduit de Damas à Jérusalem, et la distance qui la sépare de l'extrémité du faubourg du Midau se parcourt facilement en trois quarts d'heure. Si nous en venons maintenant à l'étymologie des noms, nous trouverons encore ici un indice en notre faveur, quoique les gens du pays ne soient pas tout-à-fait d'accord là-dessus. Les uns prétendent qu'une reine nommée Raïa fit construire un couvent pour remercier Dieu d'une grande grâce qu'elle en avait reçue; de là le nom de *Dehr-Raïa*. Cette hypothèse me paraît prêter un peu à la fantaisie. D'autres, et je préfère ceux-ci, font venir ce nom des deux mots arabes *deïre* (couvent) et *ranïa* (vision), couvent de la vision. Monsieur Najean qui a fait des recherches dans les vieux livres qu'il a pu trouver, n'a pu recueillir autre chose. Un vieux manuscrit dit aussi que

du temps des croisés, Beaudouin resta deux jours avec son armée le 25 et le 26 janvier, sur le lieu même de la conversion de saint Paul. Où est ce lieu, il n'en dit rien.

Dans le pays, nulle tradition, ni orale ni écrite, n'existe. Vous voyez que le champ est laissé libre aux recherches. Mais venons-en à nos travaux.

Jeudi dernier 7 août, nous sommes partis avec M. Najeau, non pour commencer les fouilles, mais pour fixer notre plan d'attaque et nous choisir une maison ou une chambre à peu près habitable. Le Wali avait mis un officier, aux frais du gouvernement, à notre disposition. Il ne nous a pas été tout-à-fait inutile. Le village auquel nous nous rendions est au sud de Damas, ainsi que je vous l'ai dit plus haut, à environ trois quarts d'heure de Bouabet-Allah. Il est très grand et très riche. La fortune de ce pays provient de la récolte du blé, et des fameux raisins dont l'origine est attribuée à une indisposition subite du prophète Mahomet. Il compte environ 8000 habitants, tous Turcs, à l'exception de 150 Grecs schismatiques et de deux familles catholiques établies depuis peu.

Les ruines se trouvent à l'extrémité nord du village; elles mesurent 38 mètres de longueur, sur une largeur de 35. A fleur de terre, il reste assez de débris pour que nous ayons pu comprendre, de prime abord, la forme de l'ancien couvent. Il se divisait en deux parties; la partie nord comprenait une petite cour, un cloître et les cellules des religieux; la partie sud était entièrement occupée par l'église qui avait trois nefs à peu près égales en largeur, avec deux portes, une à l'est et une donnant dans la cour. Les fouilles nous ont confirmés dans cette opinion.

Nous avons fait creuser toute la partie est et la partie ouest de l'église. Nous avons fait des tranchées venant toutes aboutir au centre. Les pierres et les piliers qui sont encore debout sont d'un beau travail, mais ne portent



ni figures ni inscriptions. Le sol est fait d'un très beau glacis composé avec de la chaux et des cendres. Les fouilles faites dans la partie consacrée aux habitations ne nous ont pas davantage mis sur la trace d'inscriptions ou de sculptures ayant un sens particulier. Ceci s'explique facilement. Ce monument a été détourné de son origine principale et consacré à une mosquée dédiée, d'après les musulmans, à Aboubekre. Nous avons pu nous en convaincre par quelques mots écrits au crayon, sur la chaux des murs et parfaitement conservés, entre autres ceux-ci : *Mouhammad rarsoul Allah*. Il est évident que les musulmans ont tout bouleversé et tout ruiné. Des colonnes étaient déplacées, et des corniches, qui autrefois avaient du être placées au sommet de l'édifice, étaient alignées parmi les pierres formant le mur d'enceinte, un bassin avait été creusé pour la purification, etc.

L'opinion que j'en ai rapportée, moi qui ne suis pas expert en ces matières, c'est que le couvent et l'église sont deux monuments dont l'existence est incontestable ; mais que, vu les travaux exécutés ensuite par les Turcs, il est et sera bien difficile de savoir pour qui et pour quoi on les a construits. Il faudrait trouver, dans quelque mémoire de l'époque des Croisés, des renseignements plus précis, qui puissent éclaircir nos recherches sur un fait qui a beaucoup d'intérêt pour nous catholiques.

Je suis en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie-Immaculée,

Monsieur et très-honoré Confrère,  
Votre très-humble serviteur,

J. CROUZET,

*I. p. d. l. M.*

*Lettre de ma sœur GÉLAS à Mgr DAUPHIN, directeur de  
l'œuvre des Ecoles d'Orient.*

**MONSEIGNEUR,**

*Votre bénédiction, s'il vous plaît.*

L'intérêt que vous voulez bien porter à nos écoles me rend douce et agréable la tâche que je me suis imposée de faire connaître à Votre Grandeur les principaux détails qui les concerne, et les espérances qu'elles nous font concevoir.

Cette année, malgré les misères du temps, nous avons cru devoir céder aux exigences de Mgr l'évêque maronite et du clergé de la petite ville de Malkat et Damour. Cette localité, qui est très importante, s'est refusée constamment jusqu'ici aux invasions des protestants, bien que ceux-ci n'aient eu garde d'oublier leur talisman merveilleux et de faire briller aux yeux des habitants l'éclat de leurs guinées. Ne pouvant s'imposer de bon accord, ces messieurs ont essayé de s'y introduire furtivement ; et pour cela, ils ont offert au curé une grosse somme d'argent, à la seule condition de laisser faire. Heureusement qu'ils s'adressaient à un homme de Dieu. Cette fois encore, le démon de l'erreur a été confondu.

La jeunesse était nombreuse et sans école, nous avons dû envoyer dans cette localité deux maîtresses. Elles comptent déjà dans leurs classes cent quarante enfants, qui toutes paraissent bien désireuses de profiter de l'éducation qu'on leur donne. Leur assiduité et leur soumis-

sion nous sont un heureux présage du bien qui se fera dans ce village. De leur côté, les maîtresses ne sont pas moins satisfaites de leurs élèves et du lot qui leur est échu. La plus ancienne des deux, qui fait la classe depuis près de vingt-cinq ans, exerce la plus heureuse influence sur les parents en les rapprochant de leurs devoirs religieux. Presque aussitôt après son arrivée, elle a travaillé à ramener dans le sein de l'Eglise un malheureux qui en était séparé depuis plusieurs années. Le Clergé se montre extrêmement reconnaissant du bien que font déjà ces maîtresses.

Le village de Oide Charour continue à être pour nous un sujet de peine, à cause de la mauvaise disposition des habitants et de leur inclination au protestantisme, mais il nous donne en même temps sujet d'admirer le zèle et le dévouement de la maîtresse qui y fait la classe depuis plusieurs années, et que les difficultés trouvent toujours invincible. Cette bonne maîtresse lutte avec un courage admirable, pour maintenir dans le sein de l'Eglise catholique non seulement les jeunes filles qui lui sont confiées, mais leurs mères et leurs autres parents. Elle s'est constituée l'apôtre du village.

Beit Mery et Babdo voient aussi leurs maîtresses pleines de zèle et de dévouement pour conserver, parmi la jeunesse qui leur est confiée, le dépôt précieux de la foi.

Le village d'Aramoun et plusieurs autres réclament instamment des maîtresses. Nosseigneurs les évêques me font aussi les plus vives instances pour multiplier les écoles, mais malgré mon désir de répondre à cet appel, il nous est impossible de subvenir à l'entretien de nouveaux établissements, nous nous contentons de prier afin que la divine Providence nous mette à même d'étendre le bien qui est commencé. J'ai cependant promis, il y a plusieurs mois, l'ouverture d'une classe au village de Labadie. Je compte

le faire avant Pâques. J'espère que Dieu me viendra en aide pour supporter cette nouvelle charge.

En terminant, je n'ajouterai qu'un mot sur les classes de notre maison de Beyrouth. Dieu continue à y répandre ses bénédictions, en maintenant parmi les élèves la docilité, le bon esprit et surtout la piété. Les enfants qu'on y amène subissent, dans leur bas âge, l'influence de leurs pieuses compagnes. Elles grandissent ainsi dans le désir du bien et de la vertu, et, par le moyen des Congrégations, continuent, pour la plupart du moins, à fréquenter la maison jusqu'au moment de leur établissement.

Encore ici, les maîtresses nous sont de bonnes et ferventes auxiliaires. Elles commencent à se former à cette vie vertueuse et quelquefois pénible qu'elles sont obligées de mener dans les villages où la Providence les envoie, suppléant ainsi au bien que nous ne pouvons faire nous-mêmes.

Serais-je indiscrete, Monseigneur, de vous prier d'ajouter à l'aumône de vos secours annuels celle de vos ferventes prières, afin d'attirer sur nos œuvres la bénédiction divine. Veuillez aussi nous recommander à celles de vos généreux associés. Ces prières seront la rosée du ciel qui fécondera le petit grain de sénévé que nous sommes si heureuses d'être appelées à jeter dans le champ du Père de famille.

Daignez agréer les sentiments de profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monseigneur,

De Votre Grandeur,

La très humble servante

Sœur GÉLAS.

## PROVINCE D'ABYSSINIE

---

*Lettre de Mgr TOUVIER à Mgr DAUPHIN, directeur de  
l'OEuvre des Écoles d'Orient.*

Kéren, 15 janvier 1880.

**MONSIEUR ET VÉNÉRÉ DIRECTEUR**

Si les bruits de guerre qui, depuis six mois, sèment l'effroi dans nos malheureuses contrées sont arrivés jusqu'à vous, Votre Grandeur doit être bien inquiète du sort réservé à ses chères écoles d'Abyssinie.

En effet, Monseigneur, les derniers mois de l'année qui vient de finir nous ont apporté bien des alarmes. Un jour nous apprenions qu'un de nos prêtres avait été chargé de chaînes par le roi Jean. Un autre jour que le despote éthiopien avait détruit la mission Galla, et banni les missionnaires de cette contrée reculée. Tout près de nous les ministres suédois abandonnaient précipitamment leur demeure, pour éviter la persécution. Désormais les mahométans eux-mêmes, assez nombreux en Abyssinie, et qui, jusque-là y avaient été fort tranquilles, doivent opter entre

l'exil et le baptême abyssin : déjà des tribus entières ont été converties à coups de sabre. Et nous quel sera notre sort ? nous disions-nous pleins d'auxiété ! A la faveur de la guerre, de ses exigences et de ses désordres, le roi ne va-t-il pas aussi nous chasser, et détruire nos œuvres naissantes ? Tout est à craindre, en effet, de la part de ce fervent sectateur d'Eutichès. Enivré de ses récentes victoires sur l'Egypte, il se croit sérieusement le vicaire de Dieu, avec mission céleste pour établir en Ethiopie l'unité religieuse, aussi bien que l'unité politique.

Grâces à Dieu pourtant rien ne nous est arrivé, et tous les renseignements que nous recueillons nous rassurent sur l'avenir. Même dans la supposition assez probable aujourd'hui que ces provinces du Nord-Est retombent sous sa domination, le roi Jean nous y tolérera, selon l'assurance qu'il m'en a donnée, lors de la visite que je lui ai faite en mars 1877. Peut-être même voudra-t-il nous confier l'évangélisation des mahométans de ces contrées, parce que le prêtre abyssin dédaigne ces peuples et redoute leur climat. Quoiqu'il en soit le champ qui déjà nous est dévolu est assez vaste pour nous occuper et nous permettre d'attendre patiemment des jours meilleurs.

J'ai donc le plaisir de vous dire, Monseigneur et vénéré Directeur, que jusqu'à ce jour nous n'avons point été troublés, et que nos petites œuvres, notamment nos écoles, se sont développées, plus qu'à aucune autre époque de la mission. Ainsi à Kéren le collège-séminaire de la mission compte de 35 à 40 jeunes gens. L'orphelinat de la sainte Enfance dont l'œuvre est confiée aux filles de la Charité depuis un an, abrite de 30 à 55 enfants des deux sexes. De plus la famine de ces dernières années nous a imposé un autre orphelinat pour les petits garçons abandonnés, dont nous nous efforçons de restreindre le nombre à une vingtaine. Nos sœurs se voient dans la même nécessité de

recevoir aussi quelques jeunes filles qui ne sont point dans les conditions de l'œuvre de la sainte Enfance ; elles en ont déjà 7 ou 8. Quelques autres plus âgées et déjà instruites leur servent de sous-maîtresses et forment le noyau de ce que nous n'osons point encore appeler *École normale*, mais d'où nous espérons bien tirer un peu plus tard des maîtresses pour nos paroisses catholiques. A Kéren aussi l'école externe de garçons compte en moyenne de 50 à 60 élèves. Elle est placée sous notre surveillance immédiate et elle est dirigée par deux maîtres indigènes, catholiques zélés et capables. L'école des filles tenue maintenant par nos sœurs est organisée sur le pied de celles de France. A l'époque de l'année où les enfants se sont point occupés aux travaux des champs, cette école n'a pas moins de 100 élèves. Il va sans dire qu'avec la lecture, l'écriture et le catéchisme les sœurs enseignent à ces enfants les petits travaux manuels propres à leur sexe. Grâce à leurs soins, une heureuse transformation se fait déjà remarquer ; les habitudes de travail, de décence et de propreté commencent à s'établir ; les offices de l'église sont aussi plus fréquentés et nous pouvons désormais leur donner toute la solennité qui en relève l'éclat dans nos pays civilisés. Notre école de Bosdamba se soutient aussi malgré l'oppression que l'armée du Roi fait peser sur cette malheureuse population ; déjà tant de fois ruinée.

A la fin de l'année dernière, trois nouvelles écoles ont été inaugurées à Alitiéna, à Halay et à Akrou. Elles sont dirigées par trois anciens élèves de la Mission, instruits et formés dans la foi ; elles sont aussi sous la surveillance des missionnaires chargés de ces districts. Enfin un de nos frères va ouvrir une petite école à Massawah, principalement pour les enfants de la colonie européenne auxquels on enseigne surtout le français et l'arabe.

Inutile d'ajouter, Monseigneur et vénéré Directeur, que

cela n'est point encore tout ce qui est nécessaire. Je me vois contraint au contraire de prescrire à mes confrères d'aller bien doucement et de n'accepter d'abord qu'en très petit nombre les élèves qui seraient entièrement à la charge de la Mission, afin que nos dépenses ne dépassent pas trop le chiffre des ressources qu'il nous est permis d'affecter à cette œuvre importante. Dans ce chiffre, Monseigneur, figure la belle allocation de 1000 francs, que vous avez daigné nous faire encore l'année dernière. Veuillez agréer, Monseigneur, pour vous, pour Messieurs les membres du Conseil et les associés de l'Œuvre, l'expression de notre bien vive reconnaissance.

Je connais votre charité, Monseigneur, je sais qu'il suffit d'exposer le bien à faire pour obtenir de Votre Grandeur et de sa belle Œuvre, tout ce qui peut être accordé. Aussi je ne veux ajouter qu'un mot : c'est que je ne puis dépasser le cadre que je viens de tracer, tant que le bon Dieu ne suscitera pas quelques bonnes âmes pour nous venir en aide selon la grandeur de nos besoins. Ah ! si on les connaissait ces besoins, si l'on savait qu'en Abyssinie surtout, l'instruction des enfants est le moyen le plus efficace, peut-être l'unique pour régénérer cette nation si intéressante à tant de titres, je suis sûr que bien des âmes voudraient y contribuer et répondraient à mon appel !

Permettez-moi, Monseigneur et vénéré Directeur, de saisir cette occasion pour vous remercier ainsi que tous les bienfaiteurs qui par vous ont contribué à soulager nos pauvres affamés. Aujourd'hui la famine est passée, mais les ruines qu'elle a faites ne sont point réparées et la misère reste bien grande. Aussi sommes-nous obligés de continuer une partie des secours que, grâce aux aumônes de l'Europe, nous avons pu distribuer alors, et qui, après Dieu, nous ne pouvons en douter, obligent le schisme copte et son Empereur pape à nous tolérer.



Daignez agréer les sentiments de profond respect et de  
vive gratitude avec lesquels j'ai l'honneur d'être,  
Monseigneur et vénéré Directeur,

Votre très humble et très dévoué serviteur,

† J. M. TOUVIER,

*Évêque d'Olène. Vic. ap. de l'Abyssinie.*

---

## PROVINCE DU TCHELY SEPTENTRIONAL

---

*Lettre de M. COQSET à M. N. Directeur au Séminaire de Sens.*

Péking, le 21 novembre 1879.

**MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,**

*La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais!*

Nos comptes spirituels de cette année sont des plus consolants ; je me fais un plaisir de vous en faire part afin que vous nous aidiez à remercier Dieu des bénédictions qu'il lui a plu de répandre cette année sur nos travaux dans le vicariat apostolique de Péking.

Nous avons à présent 30,182 chrétiens, c'est-à-dire que depuis dix ans le nombre des fidèles s'est augmenté de six mille. De ce chiffre de nouveaux chrétiens, si l'on retranche l'excédent des naissances sur les décès, il reste au moins la moitié pour les conversions d'infidèles. Nous ne comptons pas le grand nombre de païens convertis et

baptisés à l'article de la mort. Cesont aussi des conquêtes sur l'empire du démon, mais elle n'accroissent pas le nombre de chrétiens.

Nous marchons lentement mais sûrement, et tout nous fait espérer que la Propagation de la foi progressera de plus en plus dans cette mission, car dans le courant de cette année, des portes nouvelles se sont ouvertes à l'Evangile dans plusieurs de nos districts. Nous avons actuellement 1841 catéchumènes et encore ne comptons-nous que ceux qui sont bien disposés. L'an dernier nous n'en avions que huit cents; c'est donc un millier de païens que la grâce de Dieu vient de nous attirer. Depuis longtemps nos catéchumènes n'avaient pas atteint ce chiffre; et ce qui nous remplit de joie, c'est que le mouvement religieux dont nous sommes témoins, se présente aujourd'hui avec des conditions plus favorables que jamais. Il y a dix-huit ans, après la campagne de Chine, quand le traité de Péking eut donné aux chrétiens et aux missionnaires l'annonce d'une liberté tant désirée, une multitude immense de païens voulurent se faire chrétiens, mais le plus grand nombre d'entre eux est retourné en arrière. Leurs vues n'étaient pas pures; ils voyaient dans notre sainte religion un moyen de favoriser leurs intérêts matériels. Il y eut cependant des conversions sincères et, grâce aux soins, aux travaux multipliés des missionnaires, ces nouveaux chrétiens persévèrent et s'améliorent.

Aujourd'hui ce n'est plus le désir des biens de la terre qui pousse les païens de cette province à la religion chrétienne. C'est l'amour de la vérité qui attire les auditeurs. Ceci se remarque surtout au *Yen-chan* dans le département de *Tien-tsin*, au *Yu-tcheou*, dans le département de *Suen-hoa-fou* et dans presque tout le département de *Pao-ting-fou*. Il n'est plus besoin de chercher les payens, ils viennent d'eux-mêmes solliciter la faveur d'entendre la doctrine,

réclamer des maîtres d'écoles, importuner même le missionnaire qui ne peut être partout à la fois et n'a pas toujours les ressources ni les hommes nécessaires pour ériger tant d'écoles. Il y a eu cette année 22 écoles de catéchumènes dans ce vicariat, toutes à la charge de la mission.

*Operarii pauci !* C'est vrai toujours et partout, mais spécialement dans cette mission ; en présence de cette multitude affamée de vérité qui nous appelle de toutes parts nous sommes obligés de nous compter et nous ne sommes pas en nombre suffisant. Dix missionnaires exclusivement occupés des païens ne seraient pas trop. A *Poa-ting-fou* un missionnaire a été placé dans cette intention et un autre à *Suen-hoa-fou* ; mais à part ces privilégiés occupés principalement d'instruire les infidèles, tous les missionnaires sont obligés d'aller d'abord *ad domesticos fidei*. Nos anciens chrétiens réclament nos soins ; la plupart d'entre eux ne peuvent voir leur *père spirituel* qu'une fois par an, certes ce n'est pas trop. Nous voilà donc presque tous obligés de nous occuper ~~secondairement~~ et comme par occasion de la prédication aux païens. *Rogate Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.*

Elle est belle la moisson, elle est abondante surtout dans les environs de *Pao-ting-fou*. C'est M. Fioritti, confrère italien, déjà ancien en Chine et possédant parfaitement la langue de Confucius qui est le prédicateur aux infidèles dans cette partie de la mission. Je ne crois pouvoir mieux faire, pour vous donner une idée du mouvement religieux dont je parle, que de vous citer quelques détails extraits des lettres de M. Fioritti.

Lettre du 9 décembre 1877. — « Au mois de novembre 1876, après avoir fini la visite annuelle des chrétiens de *Nan-soun-tsoun*, je m'arrêtai deux jours de plus dans ce bourg afin de prêcher aux païens qui étaient venus me voir. Six de ces païens se convertirent ; j'en donnai avis

à M. Thierry, Directeur de la mission de Pao-ting-fou, et il envoya tout de suite un maître pour instruire ces nouveaux convertis et faire en même temps l'école aux enfants. Au mois de janvier de cette année, je suis retourné pour les voir et je trouvai vingt-cinq catéchumènes au lieu de six.

Je viens tout dernièrement de faire la mission encore à Nan-soun-tsoun où j'ai entendu quarante-six confessions, entre autres celles de six chrétiens revenus à la pratique de notre sainte Religion qu'ils avaient abandonnée depuis bien des années.

Après cette seconde mission, je m'occupais des catéchumènes de Nan-soun-tsoun; il y en avait trente-neuf, j'en baptisai cinq. Pendant ce séjour, je dus répondre à un grand nombre de païens venus pour entendre la doctrine, en sorte qu'avant de partir j'eus le bonheur d'en voir une dizaine d'entre eux embrasser la foi, ce qui porte le nombre des catéchumènes à quarante six. Parmi ces quarante-six nouveaux convertis, il y en a vingt environ qui sont chefs de famille et assez à leur aise pour la plupart. Jusqu'à présent aucune opposition de la part des païens. Il faut remarquer que ces catéchumènes sont presque tous des hommes. Il faudra plus tard songer aux femmes et autres membres de leurs familles; ce qui élèvera le nombre des catéchumènes à plus de cent.

Parmi nos nouveaux convertis il y en a qui ont été pour nous un sujet de grande consolation et je veux vous en parler spécialement. L'été dernier, trois païens de Nan-soun-tsoun venus à la ville pour leurs affaires prirent occasion d'entrer dans notre résidence et me prièrent de leur prêcher. Je leur parlai durant deux heures. Le plus âgé des trois a quarante-huit ans, il m'écoutait avec une attention extraordinaire. Je sus ensuite qu'il faisait partie d'une secte dont les pratiques superstitieuses sont très

austères. Retournés à *Nan-soun-tsoun*, ces trois hommes allèrent trouver le maître chrétien que nous avons établi là ; les deux plus jeunes se mirent aussitôt à étudier le catéchisme et les prières. Mais le sectaire ne se décide pas à apprendre ; il dit qu'il veut se faire chrétien, un bon nombre de catéchumènes se réunissent dans sa maison devenue comme une autre école ; mais il ne cesse de faire des objections à notre maître. A la dernière mission que je fis à *Nan-soun-tsoun*, il ne manqua pas de venir, matin et soir, aux instructions que je faisais à la chapelle. Il vint aussi me poser plusieurs questions dans ma chambre. « Cet homme n'est pas converti, me disent les catéchistes, il a encore de grands doutes. » Après avoir causé avec lui, il me fit l'effet d'un homme en quête de vérité, parfois aussi il semblait déraisonner ; ce qui m'étonna un peu de la part d'un homme intelligent et capable de confondre même des lettrés malgré qu'il ne soit pas fort pour les caractères. Jesus le lendemain ce qui embrouillait l'esprit de mon sectaire et lui causait des distractions. Il vient donc le jour suivant et devant tout le monde entame une question à laquelle je me mets en devoir de répondre. A peine avais-je commencé à parler que notre maître veut aussi dire son mot ; aussitôt notre païen l'arrêtant d'un ton presque fâché : « Je suis venu, dit-il, pour causer avec le Père et non pas avec toi, plus tard nous parlerons ensemble. » Je tâchai alors de tourner la chose de manière à donner raison au sectaire sans faire *perdre la face* à notre maître, puis je continuai à répondre aux questions proposées, mais il me fut facile de reconnaître que notre maître d'école n'était pas assez capable pour satisfaire aux difficultés du jeûneur, souvent, faute de meilleur argument, il employait la moquerie pour lui fermer la bouche ; le sectaire était confus et pas du tout convaincu. Je corrigeai ensuite le maître en particulier et donnai un avis aux

chrétiens qui manquent de tact et de charité envers les nouveaux convertis. A partir de ce moment je voulus m'entretenir seul à seul avec le jeûneur. C'est alors que la discussion prit une autre tournure et que des objections inattendues et toutes neuves me furent posées.

Les questions du pur néant primordial, du panthéisme, de l'origine du mal me retinrent de longues heures avec ce sectaire. « Mais, lui dis-je, tu dois avoir des livres. » — « Oui, » répond-il. — « Apporte-les moi. » Le soir, il m'apporta un livre imprimé au *Kiang-nan* intitulé *Ou-sing-tchioung-yuen* (ce qui veut dire : Recherches sur la première origine de la nature).

Je prends ce livre et assis sur mon lit de camp, je commence à en lire quelques pages ; je voulais trouver les points de doctrine qui le préoccupaient. Alors lui-même prend le livre et m'indique les passages. Cette lecture dura longtemps, tout à coup, voilà que le maître d'école, qui était resté dehors à écouter par la fenêtre, entre dans la chambre et demande au sectaire : « Mais ce livre, à quelle époque a-t-il paru à la lumière ? » — « La question, répond le jeûneur fâché encore une fois, n'est pas de savoir quand ce livre a paru, mais de savoir si ce qu'il renferme est raisonnable. Explique-moi ce que veut dire : *Yang dje mi Kao, tsouan dje mi Kien, tchan dje tsai tsien, hou ien tsai ho* » (c'est un passage des quatre livres classiques *Hun-yu*, qui veut dire : plus on la regarde, plus elle est haute, plus on veut l'approfondir, plus elle est difficile, vous la considérez, elle est devant vous, tout à coup la voilà derrière). A ces mots le maître se sauva sans rien dire.

Enfin je concédais au païen que dans son livre, il y a sans doute plusieurs vérités, mais je lui fis comprendre qu'il y manque la première et la dernière de toutes les vérités qui est Dieu et je fis ensuite rouler l'entretien sur les principales vérités de la foi.

La secte dont fait partie ce pauvre homme, s'appelle *Chen-tsien-tao* (religion des génies) *houn-yuen-tao* (religion du chaos primitif.) Elle s'appelle aussi *Kiuë-hou-tao* (religion des gens sans postérité). Voilà vingt ans que mon disputeur en suit les règles. C'est d'abord une abstinence continuelle qu'il faut garder ; il leur est absolument interdit d'user de viande, de vin, d'oignons et d'autres espèces d'herbes. Chez eux les époux doivent vivre séparés ; aussi le sectaire dont je parle a-t-il été mis à l'amende par son chef pour avoir eu un fils ; il a dû payer trente ligatures (75 francs)..... Bien entendu que ces jeûneurs sont tenus à pratiquer des bonnes œuvres ; ils font profession par exemple de ne jamais tuer aucun être vivant ; de plus ils poussent l'amour du prochain jusqu'à racheter des animaux pris au filet comme oiseaux, poissons, pour les remettre en liberté.

Pour sauver son âme, me disait le sectaire de *Nan-soun-tsoun*, pour aller en paradis, suffirait-il donc de garder les dix commandements et les préceptes de l'Église ? « Certainement oui, cela suffit » répondis-je. — « Alors, répliqua-t-il, en indiquant les chrétiens de son village, alors, s'il est si commode d'aller en paradis, ces gens-ci l'achètent à bon marché en comparaison d'autres qui se mortifient de tant de façons. » — « Dieu est juste, dis-je à mon tour, et sa souveraine justice tient compte même de nos moindres actes ; au ciel, la récompense sera proportionnée aux mérites ; les plus parfaits recevront cent pour un, les moins parfaits soixante et les gens ordinaires trente. » Le jeûneur goûta cette réponse, mais il me fit encore une objection contre la grâce et la rédemption, en disant qu'il est fort commode de prendre tous les mérites de Notre Seigneur d'y ajouter un peu du sien et d'aller ainsi en Paradis. — « Mais, lui demandai-je, qu'avais-tu donc mérité pour que le bon Dieu te créât ? » — « Rien »



répond-il. « Tu vois donc, continuai-je, que c'est la pure bonté de Dieu qui nous a créés, nous conserve et nous sauve, sans elle nos mérites ne vaudraient rien, de même que sans la lumière du jour qui t'éclaire tu aurais beau ouvrir les yeux, tu ne verrais rien. »

L'espérance de ces sectaires, c'est de pouvoir un jour devenir esprit, d'être changé en *génie* ; de là vient le nom de la secte *Chen-sien-tao* (Religion des génies). Voilà pourquoi il me fit l'absurde objection que voici : « Mais, supposé que Dieu n'existe pas, dit-il, l'homme ne pourrait-il pas par lui-même se perfectionner et devenir *Chen-sien* (génie), c'est là sauver son âme. » Je lui expliquai de mon mieux qu'une pareille supposition ne peut se faire sans nier, par le fait même, l'existence de tous les êtres : Je lui prouvai par ses propres principes que l'esprit doit nécessairement précéder la matière. « *Ling sing tsai sien, Shing siang tsay ho.* » (L'esprit précède, la matière vient après.) Cette sentence admise par lui comme un axiome lui ferma la bouche et je m'attachai à lui faire voir la différence qu'il y a entre l'Esprit Dieu, l'esprit ange et l'esprit âme de l'homme. Ces sectaires confondent tous les esprits et croient qu'ils ont une seule et même nature.

A la fin de notre discussion, je demandai au jeûneur quel avait été le premier propagateur de sa secte : « Ce fut, me répondit-il, le vénérable patriarche *Ta-mouo*. » Il ne sait pas d'autres détails sur *Ta-mouo*. C'est, paraît-il, le nom défiguré de saint Thomas apôtre. Est-il venu en Chine ? on ne peut le dire ; mais ce qu'on peut affirmer c'est que *Ta-mouo* est connu dans toute la Chine, sa statue est dans presque toutes les pagodes, on lui donne une figure et une barbe semblables à celles des hommes d'Occident. Tout le monde en Chine dit qu'il est venu de l'Occident. Dans le livre que le sectaire m'a prêté, j'ai lu ce passage : « *Ta-mouo sy lay itze, ou : tsuen ping sin y young kOUNG-fou.* »

« *Ta-mouo* est venu de l'ouest, il n'a pas laissé un seul caractère de son écriture ; il suffit de méditer de cœur et d'esprit. »

Le sectaire qui connaît *Ta-mouo*, au moins de nom, a aussi connaissance du déluge ; ce qu'il m'a dit est conforme au récit de la sainte Ecriture. Son livre renferme, au milieu de beaucoup de superstitions et d'erreurs, grand nombre de bonnes sentences. J'ai deux volumes des sociétés secrètes, (*Paè lien Kiao*) mais ils sont loin de valoir celui-ci. Je n'aurai pas la patience de lire les deux volumes des *Paè lien Kiao*, tandis que j'ai lu l'autre avec beaucoup de plaisir et d'intérêt.

J'ai trouvé dans ce livre la même doctrine que dans ceux de *Lao-ze*, des bouddhistes et des lettrés de la Chine : C'est le pur néant reconnu comme principe de toutes choses ; et c'est avec raison qu'on a dit que le *culte du néant* est pratiqué par le quart et peut-être le tiers du genre humain..... »

(A suivre.)

---

## PROVINCE DU TCHE-KIANG

---

*Lettre de M. RIZZI à M. LE DIRECTEUR de la Sainte-Enfance*

Ouen-Tcheou, le 24 juin 1879.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Monseigneur Guierry, notre vicaire apostolique, me charge de vous adresser un petit rapport sur l'œuvre de la sainte Enfance dans le district de *Tay-Tcheou* dont je suis chargé. Je désire bien vivement pouvoir vous intéresser et prouver par là notre bien vive gratitude pour l'œuvre bénie que vous dirigez.

La foi n'a pénétré dans ce district que depuis peu d'années. Tous nos chrétiens y sont nouveaux, et quoiqu'ils soient généralement bons, ils sont si peu nombreux à côté des païens que nous craignons d'irriter les odieux préjugés de ceux-ci contre les Européens, et peut-être d'occasionner les plus déplorables catastrophes pour la religion et la propagation de l'Évangile. Le préjugé diabolique que nous arrachons le cœur et les yeux aux enfants est tellement enraciné par ici, qu'il nous a été impossible jusqu'à

ce jour de pouvoir y établir des orphelinats pour recevoir les enfants abandonnés. Nous ne pouvons pas même faire donner par nos baptiseurs des pillules aux enfants malades, comme on le fait partout ailleurs, car ils les rejettent comme renfermant du poison. Aussi pour arriver au but de l'œuvre, avons-nous été obligés de prendre les moyens que je vais vous indiquer, si vous voulez bien me permettre de vous accompagner dans les principales Chrétientés de ce district.

1<sup>o</sup> Commençons par *Sa-Kiao* où se trouve la résidence des missionnaires du district. La Sainte-Enfance y possède une belle école, fréquentée par des enfants nouveaux chrétiens et des catéchumènes; ceux-ci finissent toujours par recevoir le baptême avec toute leur famille. Cette école nous a déjà donné trois séminaristes dont l'un est en théologie.

L'œuvre des Baptêmes y est confiée à un médecin élevé et formé par la Sainte-Enfance elle-même. C'est le médecin le plus renommé de tous les environs. Les nobles et les lettrés recourent à son art aussi bien que le pauvre peuple. Aussi par ses relations aide-t-il beaucoup à la propagation de la foi. Et comme on craint de faire usage des médecines qu'il donnerait volontiers pour les enfants, il leur fait des ordonnances que les intéressés vont faire remplir dans les pharmacies. C'est une dépense de moins pour l'œuvre. Mais cela ne l'empêche pas de baptiser toujours ceux qu'il juge en péril de mort.

Nous avons aussi à *Sa-Kiao*, une dizaine d'enfants adoptés par la Sainte-Enfance, aux mêmes conditions qu'à *Ta-Ao*, comme je l'expliquerai tout-à-l'heure.

*Sa-Kiao* est un village situé au nord de la sous-préfecture de *Hoang-Ngan*. Cette Chrétienté compte actuellement 370 néophytes. Cette année nous avons eu une cinquantaine de baptêmes. Le nombre des catéchumènes s'y

élève encore à une centaine. Sept de ces familles catéchumènes sont dues en partie à une *Ling-Kou*. Peut-être aurez-vous plaisir à ce que je vous raconte ce trait, pris entre beaucoup d'autres, avant que de nous transporter ailleurs. Les *Ling-Kou*, dans le département de *Tay-Cheou*, sont quelque chose comme les spirites d'Europe et d'Amérique. On les consulte sur le sort des défunts. Une de nos chrétiennes venait donc de mourir. Sa fille païenne, inquiète sur le sort de sa mère dans l'autre monde, alla trouver une *Ling-Kou* et lui demanda où se trouvait sa mère? « Elle est au Ciel, répondit la spirite. — Qu'y fait-elle? — Elle est heureuse et récite des prières. — Et mon père, et tel parent (morts païens) où se trouvent-ils? — Ils errent malheureux dans les tombeaux. — Et moi, pourrais-je adorer Dieu? — Tu n'as pas la vertu de ta mère. » — Ces réponses, données par l'esprit de mensonge, ont frappé beaucoup de monde, et ont contribué à la conversion de sept familles qui ont pris rang parmi nos catéchumènes : puissent-elles persévérer jusqu'à la fin !

2° De *Sa-Kiao* passons à *Ta-Ao*. Ce village est situé à l'extrémité sud de la même sous-préfecture de *Hoang-Ngan*. Depuis quelques années, la Chrétienté dont il est le centre paraissait sinon morte, au moins bien stationnaire, lorsqu'elle a été appelée à une nouvelle vie par l'œuvre de la Sainte-Enfance, et voici comment. Comme nous ne pouvons point recevoir d'enfants, pour les élever dans des orphelinats, nous avons essayé de les adopter au nom de l'œuvre, tout en les laissant dans leurs familles ; mais à la condition que toute la famille apprendra le catéchisme et les prières et se fera chrétienne. Pour cela nous versons chaque mois à la famille, pour l'entretien de l'enfant adopté, la somme de six à sept cents sapèques (3 fr. à 3 fr. 50. Déjà seize à dix-sept familles ont accepté ces conditions et pris rang parmi les catéchumènes. Deux d'en-

tre elles sont baptisées et deux autres le seront sous peu. Comme ces familles habitent tout près de la chapelle, elles s'y rendent au moins tous les dimanches, pour y apprendre et réciter leurs prières. Les hommes même s'y rendent presque tous les soirs pour s'y faire instruire. C'est le catéchiste gardien de la chapelle qui remplit cet office à leur égard. Pour les femmes elles s'adressent à une brave chrétienne, autrefois religieuse du diable, qui leur rend ce service par pure charité.

Si Dieu continue à bénir cet essai, ce sera évidemment un nouveau moyen d'agrandir et de multiplier les fruits de la Sainte-Enfance. D'abord il coupera court aux odieuses calomnies qui ont causé le massacre de *Tien-tsing*; car comment oser dire que nous arrachons le cœur et les yeux d'enfants qui restent dans leurs familles, sous la surveillance de leurs parents? De plus, par les dispositions prises, ces enfants peuvent être suffisamment instruits de leur religion, et cela à bien moins de frais que si on les entretenait dans un orphelinat. Surtout par ce moyen, la Sainte-Enfance ne mettra pas seulement des enfants isolés dans la voie du salut, mais bien des familles entières.

Ces dix-sept familles ont donné un certain élan pour notre sainte religion. D'autres ont suivi leur exemple, et voilà pourquoi la chapelle qui, depuis cinq où six ans, était beaucoup trop grande pour contenir les néophytes persévérants, est devenue beaucoup trop petite. Nous l'avons agrandie de deux chambres au travers, mais elle est encore à peine suffisante pour contenir le nombre des adorateurs qui s'y pressent. Gloire donc à la Sainte-Enfance d'avoir rendu une vie nouvelle à cette chrétienté! Les néophytes baptisés y sont au nombre de cent trente-huit, et on y compte une centaine de catéchumènes. *Ta-Ao* possède aussi une école de la Sainte-Enfance tenue par un médecin baptiseur, élevé lui-même et instruit par cette œuvre bénie.

3<sup>e</sup> Passons maintenant à *Ta-Ky* dans la sous-Préfecture de Tay-Ping. Le missionnaire qui s'y trouvait cette année pour la fête de Pâques, a été bien agréablement surpris, en voyant que les quatre travers de la chapelle ne pouvaient point contenir les nombreux chrétiens et catéchumènes qui s'y pressaient, malgré la pluie qui en avait empêché plusieurs, surtout les femmes, de s'y rendre. Cet heureux résultat est dû en partie à l'œuvre de la Sainte-Enfance ; elle n'y a été connue que l'an dernier. Trois enfants seulement y ont été adoptés, deux d'entre eux sont déjà baptisés avec leurs familles, et le troisième ne tardera pas à l'être avec la sienne. Le chef d'une de ces familles appelé *Yeou-Tsay*, s'est fait, de lui-même, le grand propagateur de la foi dans les montagnes environnantes. Déjà il nous a amené plusieurs dizaines de catéchumènes qui tous apprennent le catéchisme et les prières.

Parmi eux se trouvent quatre notables des environs. Un d'eux, qui a été pendant longtemps le plus redouté et le plus influant du pays, se décida un jour brusquement à se retirer des affaires et à mener désormais une vie régulière, pour obtenir, dans l'autre monde une heureuse métamorphose. Il pensait même, comme le font bien des Chinois, à se retirer dans une grotte de montagne pour y vivre en solitaire. Notre *Yeou-Tsay*, en ayant eu connaissance, alla le trouver en qualité d'ami, et fit si bien, qu'au lieu de se faire anachorète du Diable, il devint un humble et fervent disciple de Jésus-Christ. Plusieurs fois déjà il a demandé le baptême, mais nous avons crû prudent de le lui différer jusqu'à ce que sa famille soit prête à être baptisée avec lui.

Cependant notre *Yeou-Tsay* n'a pas été le seul instrument dont Dieu se soit servi pour nous amener tant de catéchumènes : il s'est plu à l'aider encore par un trait de providence particulière. Un malheureux fumeur d'opium

et voleur par dessus, venait de mettre fin à ses jours par le suicide. Les mauvais garnements du pays en profitèrent, comme de coutume, pour extorquer de l'argent. Ils dressèrent donc une liste des censés meurtriers du suicidé, et naturellement sur cette liste figuraient les personnes les plus aisées des environs. On la porta au tribunal, et ces malheureux accusés ne purent s'en tirer qu'en payant largement les satellites et leurs accusateurs. Sur cette liste cependant se trouvait aussi le nom de notre *Yeou-Tsay*. Ce n'était pas certainement à cause de ses richesses, car il est très pauvre. C'était peut être à cause de sa religion. Quoiqu'il en soit, dès que les satellites surent qu'il était chrétien, ils firent immédiatement disparaître son nom, en disant qu'ils ne voulaient rien avoir à démêler avec les catholiques. Ce mot bientôt connu dans tout le pays, jeta un grand éclat sur notre sainte religion et favorisa beaucoup la conversion d'un bon nombre.

Les néophytes baptisés de cette chrétienté sont au nombre de cent treize, et celui des catéchumènes doit approcher la centaine. L'école de la Sainte-Enfance y est très florissante. Le médecin baptiseur qui est le chef de la petite chrétienté, est un des médecins les plus en vogue de toute la sous-préfecture. Les grandes familles l'invitent pour les cas graves ; et rarement il passe un jour à la chapelle. Malgré cela le nombre des enfants qu'il baptise en danger de mort est peu considérable, car on a surtout recours à lui pour les maladies des grandes personnes. Mais nous avons encore là deux autres médecins chrétiens qui s'occupent des baptêmes d'enfants.

4° De *Ta-Ky* nous nous rendons à *Ouen-Ling*, bourg très commerçant de la même sous-Préfecture. Nous avons là aussi une chrétienté qui marche assez bien. La Sainte-Enfance y a une école et un baptiseur ; mais point d'enfants adoptés par elle.



5<sup>e</sup> De *Ouen-Ling* nous allons à *Tson-Meng*, qui dépend civilement de la Préfecture de 2<sup>e</sup> classe de *Yu-Ouain*. Cette chrétienté nous avait donné d'abord de grandes espérances. Depuis plusieurs années, elle est restée tout-à-fait stationnaire. Mais voilà qu'apparaissent en elle les symptômes d'une nouvelle vie, et la Sainte-Enfance n'y est pas étrangère. Tout y est encore au berceau. A peine trente-quatre chrétiens et un peu moins de catéchumènes.

La Sainte-Enfance y a un médecin baptiseur, qu'elle a élevé et instruit. En dehors des occupations de son art, il y instruit une douzaine d'enfants, auxquels il apprend le catéchisme et les prières. La Sainte-Enfance y compte aussi trois enfants adoptés ou trois familles. L'une d'elles y est déjà baptisée, et les deux autres le seront sous peu.

Plusieurs autres demandent encore à lui faire adopter leurs enfants, il est probable qu'elles seront exaucées, à la première visite du missionnaire.

Le réveil de cette chrétienté date seulement de l'année dernière, et le terrible fléau de la peste a été, dans les desseins de Dieu, le principal instrument de la conversion de plusieurs. Une famille païenne, voisine d'une famille chrétienne, n'avait qu'un fils unique âgé de dix-huit ans. Cet unique héritier de la cabane paternelle fut atteint de la peste, et on le voyait avancer à grand pas vers le tombeau. Toutes les ressources de l'art et toutes les inventions de la superstition avaient été épuisées en vain. A bout de ressources, les parents du jeune homme s'adressèrent alors à la famille chrétienne pour qu'elle leur obtint de Dieu la guérison de leur bien aimé malade. Les chrétiens leur répondirent. « Ah ! oui, nous allons nous épuiser à prier pour vous, et lorsque la santé sera rendue à votre fils, vous en remercirez le diable. » « Nous vous le promettons, reprirent les païens, si notre enfant guérit, toute la famille se fera chrétienne ». « Eh ! bien, dirent les chré-

tiens, si vous êtes sincères, montrez-le par des actes ; brisez toutes vos idoles et faites disparaître de chez vous tous les objets superstitieux ». Aussitôt les dieux tutélaires furent réduits en poussière. Mais pour les tablettes des ancêtres, ces pauvres païens demandèrent grâce, assurant qu'ils ne les adoreraient pas, mais les garderaient seulement comme souvenir de leurs bien aimés parents. Les chrétiens demeurèrent inflexibles. « Comment, leur disaient-ils, vous ne comprenez pas que ces tablettes ne renferment pas les âmes de vos parents, mais que c'est le diable qui vous le fait croire, pour mieux vous tromper ? » Cependant les païens ne se rendaient toujours pas. Enfin le jeune malade, ayant entendu le sujet de la contestation, s'écria de son lit : « Oui ! qu'on jette tout au feu ! » Ce fut là le dernier coup ; les parents du malade s'exécutèrent aussitôt.

Les chrétiens se mirent aussitôt en prières, et parfaite guérison s'en suivit de près. Ce fait, connu des voisins, détermina la conversion de quatre familles qui toutes persévèrent dans la foi.

Une autre famille, des plus influentes du pays, fut également convertie par ce terrible fléau. Le chef de cette famille vit chez tous ses voisins des personnes atteintes de la peste, seule la sienne, qui comptait déjà un membre chrétien, fut épargnée. Il s'écria alors, dans un élan de reconnaissance : « Le Dieu des chrétiens est vraiment tout puissant : je ne veux désormais adorer que lui seul. » Toute cette famille vient d'être baptisée.

Ces conversions et d'autres ont vraiment donné une nouvelle vie à cette petite chrétienté. Sa pauvre chapelle, une véritable mansarde, ne peut plus contenir les néophytes et les catéchumènes. Si ce mieux continue, nous ne tarderons pas à être obligés de chercher ailleurs, où de faire construire une chapelle qui puisse au moins les contenir.

Je m'étais proposé de vous accompagner encore, Monsieur le Directeur, dans l'île de *Yu-Ouain* ; mais je m'aperçois que ma causerie dépasse déjà les bornes d'une longue lettre ; je m'arrêterai donc là pour cette fois.

Veillez agréer l'hommage du très profond respect et de la vive gratitude avec lesquels j'ai l'honneur d'être,  
Monsieur le Directeur,

Votre très humble et bien dévoué serviteur,

J. RIZZI.

*p. d. l. c. d. l. m.*

---

*Lettre de ma sœur SOLOMIAC à Mgr GUIERRY, Evêque de  
Danaba, vicaire apostolique de Tché-kiang.*

Ning-po, 30 juin 1879.

MONSEIGNEUR,

*Votre bénédiction s'il vous plait !*

En envoyant les comptes à Votre Grandeur, je suis heureuse de pouvoir l'assurer que cette année encore, le Seigneur a jeté les yeux sur nos œuvres et les a bénies. Un certain nombre d'âmes sont venues chercher ici la guérison du corps, et y ont trouvé le salut de leurs âmes. D'autres, après avoir reçu la grâce du baptême, sont rentrées heureuses dans leurs familles. Celles qui ont ainsi trouvé le chemin du salut, étaient des âmes privilégiées : on ne saurait le méconnaître, en considérant les circonstances toutes providentielles qui les ont amenées, et dont

le récit, je n'en doute pas, Monseigneur, vous sera agréable.

Je vous dirai d'abord que la catéchumène que nous avions surnommée la Madeleine, et qui depuis trois ans demandait le baptême, a eu le bonheur d'être régénérée dans les eaux saintes, le beau jour de l'Assomption dernière ; et le jour de Noël elle fit sa première communion. Le même jour, sa petite fille, qui a quatorze ans, fut régénérée à son tour. Leur bonheur fut bien grand !

Une autre, agée de 37 ans, non moins heureuse, partageait leur bonheur. Celle-ci nous est arrivée, il y a peu près deux ans, disant qu'elle était malade depuis longtemps et que la sainte Vierge dont elle avait entendu parler un jour de fête, en venant au catéchuménat, lui avait dit de venir et qu'elle serait guérie. On ne reçoit ordinairement les malades que quand ils ont un répondant. Elle n'en avait pas ; on fit donc difficulté de la recevoir. Pourtant on se laissa vaincre par ses prières. Elle avait laissé son mari et son petit garçon de dix ans sans leur dire où elle allait. A la question de son enfant elle avait répondu : « Ne dis rien ; je serai bien où je vais, et je reviendrai guérie. » Dès le lendemain le pauvre enfant vint en pleurant demander à sa mère de revenir chez elle. Voici sa réponse : « Ne pleure pas : ici j'ai dormi, j'ai mangé, bientôt je serai guérie et je reviendrai. Dis à maman qu'elle m'envoie des habits et qu'elle soit tranquille à mon sujet ; car ici je puis manger et dormir (ce qu'elle ne pouvait pas chez elle) ». Sa mère vint la voir et partit rassurée. Le diable qui, disait-on, la tourmentait chez elle, la quittait dès son entrée ici : aussitôt elle se trouvait bien. La sœur chargée de l'hôpital s'étant trouvée obligée de lui reprendre une chambre particulière qu'on lui avait donnée, elle ne voulut pas coucher au dortoir commun et partit. A peine arrivée chez elle, ses troubles, attribués au diable, recom-

meurent de plus belle. Aussi son mari lui dit : « Puisque chez les sœurs tu ne souffres plus, retournes-y. » Elle avait honte et craignait d'être refusée. Elle fit demander si elle pouvait revenir. Sur la réponse affirmative, elle fut bien vite de retour. Elle était partie gaie et bien portante, elle revint échevelée, triste et fatiguée. Cette fois elle comprit qu'il n'y avait pour elle de salut que dans la religion. Elle prit la résolution de devenir chrétienne et s'instruisit avec une ardeur sans égale, disant à qui voulait l'entendre, que si elle se faisait chrétienne, ce n'était ni pour faire plaisir aux sœurs, ni pour quelque autre motif humain, mais seulement pour le bon Dieu et par reconnaissance. Elle était d'un dévouement rare près des malades et des nouvelles arrivées, faisant tout ce qui dépendait d'elle pour les habituer. Son petit garçon, qu'elle avait mis à l'école chez les missionnaires, a été baptisé le même jour qu'elle ; depuis elle a eu le bonheur de faire sa première communion, et le jour de la Pentecôte elle était du nombre des chrétiennes à qui vous avez, Monseigneur, donné le sacrement de confirmation.

A peine rentrée chez elle, elle m'a prié de recevoir une jeune femme de 30 ans, qui avait aussi, disait-elle, la maladie du diable, espérant que, comme elle, elle guérirait. Celle-ci était poitrinaire : elle s'usait tout doucement. Elle croyait et demandait le baptême ; mais on ne pouvait le lui accorder qu'à la dernière extrémité. Son mari ne voulait pas la laisser mourir à l'hôpital : il vint donc la chercher. Je lui promis qu'on irait la voir et qu'on la baptiserait ; c'est ce que l'on fit. Elle mourut peu de temps après, tenant entre ses mains sa médaille et son petit christ, priant qu'on ne les lui enlevât pas.

Une petite poitrinaire, âgée de 12 ans, nous fut amenée par ses beaux-parents, dans l'espoir que nous la guéririons, ce qu'ils désiraient beaucoup, car ils l'avaient

achetée très-cher, disaient-ils : 60 piastres, environ 300 francs.

C'était une belle âme que le bon Dieu s'était choisie. Son état ne laissait aucun espoir : on se hâta de l'instruire. Elle écoutait la vérité avec beaucoup de joie, et malgré de vives souffrances le jour et la nuit, elle répétait sans cesse les oraisons jaculatoires qu'on lui avait apprises. Ses parents vinrent la chercher, disant que le jeune homme à qui on la destinait, désirait causer avec elle. Nous ne pouvions pas la retenir, ni croire à la promesse qu'ils faisaient de la ramener après trois jours. Nous pensions que c'était une ruse et qu'ils ne voulaient pas qu'elle mourût à l'hôpital. Nous la laissâmes partir, en la recommandant à la Sainte-Vierge et à son bon Ange. Mais quelle ne fut pas notre joie en la voyant revenir avant le jour fixé ! Son père nous dit qu'elle ne cessait de réclamer qu'on la ramenât. Ses beaux-parents, avant de la quitter, nous dirent : « Si elle guérit, elle sera chrétienne et nous aussi. Si elle meurt, avertissez-nous ; nous viendrons lui mettre ses habits de noces et nous apporterons un beau cercueil. » Ses précédentes dispositions ne laissaient pas de doutes ; elle fut baptisée et mourut, comme un petit ange. Souvent elle disait : « Si je guéris, je me ferai chrétienne et viendrai à la messe et au salut chez les sœurs. » Pauvre enfant ! elle ne savait pas ce qu'elle aurait peut-être eu d'obstacles à vaincre, pour y arriver. Lorsqu'on fit dire aux parents qu'elle était morte, ils firent répondre que les sœurs pouvaient donner un cercueil, et tout fut dit. Depuis, nous n'en avons plus entendu parler. Voilà comme sont nos Chinois infidèles : de belles promesses et peu d'effets.

Quelques mois après celle-là, nous recevions encore une poitrinaire ; celle-ci avait 16 ans. Lorsque je la reçus à la porte, elle se jeta sur moi comme entre les bras d'une

mère ; ce qui me fit lui demander si elle me connaissait. A quoi elle répondit qu'elle connaissait beaucoup les sœurs, pour en avoir souvent entendu parler ; et voici comment : une jeune fille sa voisine, très-bonne chrétienne, lui parlait quelquefois de notre sainte religion, ce qui lui faisait grand plaisir. Plusieurs fois elle avait demandé à sa mère de la laisser venir ici, pour s'y instruire et devenir chrétienne. Le refus avait été sa réponse. Sa mère, enragée païenne, observait un jeûne continuel pour le diable, et ne voulait nullement entendre parler d'une autre religion pour sa fille. Tous ses autres parents sont aussi entêtés dans leurs croyances. Le bon Dieu qui l'avait éclairée, vint à son secours en lui envoyant sa maladie. Il y avait un an qu'on employait en vain tous les remèdes.

Alors ses voisines essayèrent de tenter la mère par un espoir de guérison, en l'engageant à l'amener chez nous. Elle demanda et obtint de rester près de sa fille. Celle-ci de son côté ne demandait qu'une chose : le baptême. On l'instruisait, lui promettant de ne pas la laisser mourir païenne. Sa mère vit bien vite que nous ne pouvions pas la guérir ; c'est pourquoi elle pria qu'on la baptisât, non qu'elle comprît la grandeur du sacrement, mais pour satisfaire sa fille qu'elle ne voulait pas laisser mourir à l'hôpital, et qui refusait de partir, si on ne la baptisait pas. Sur ces entrefaites une de ses tantes vint la voir ; elle dit à la mère qu'il fallait l'emmener, car nous lui arracherions certainement le cœur et les yeux. La malade ne voulait pas partir sans le baptême. C'était le sixième jour qu'elle était ici. La matinée se passa en pourparlers. La mère pleurait, ne sachant à qui faire plaisir. Elle craignait beaucoup sa sœur, qui vraiment était terrible. Elle ne voulait pas non plus faire de peine à sa fille. Le bon Dieu vint au secours de tous. A une heure, une crise que l'on crut être la dernière, arriva justement pendant que, par une

circonstance toute providentielle, le missionnaire se trouvait dans la maison. Il se rendit en grande hâte près de la malade et la baptisa. Un moment il crut avoir baptisé un cadavre. Il n'en était rien.

La crise passée, elle demeura encore sans parler, les yeux fixés en haut, ce qui fit qu'on lui demanda ce qu'elle voyait. — « J'ai vu le bon Dieu, dit-elle. » — « Qu'est-ce qu'il t'a dit ? » — « Il m'a dit que je mourrai bientôt, de venir dire à maman et à ma tante de se faire chrétiennes et aussi à tous mes parents. » — « Est-ce un homme ou une femme que tu as vu ? » — « C'est un homme. Oh ! qu'il est beau ! qu'il est bon ! » Enfin, à toutes les questions qu'on lui fit encore, elle répondit : « C'était si beau que je ne saurais le redire. Quelle grande gloire ! enfin c'était le Bon Dieu. » Toutes les personnes qui l'entendirent demeurèrent persuadées que c'était vrai. Au même moment, arrivèrent deux parents, qui étaient du même avis que la tante. Voilà donc un nouveau débat. Elle était baptisée : la mère eût voulu céder à sa sœur. Je craignais si on l'emmenait qu'arrivée chez elle on ne lui fit faire les superstitions en usage au moment de la mort. Des chrétiennes qui étaient là et comprenaient mes craintes, conseillèrent d'attendre au lendemain alléguant que le froid très vif et la neige qui tombait lui seraient nuisibles. On attendit. Nous espérions qu'elle mourrait dans l'intervalle.

Le lendemain vers deux heures de l'après-midi, arrive la tante accompagnée de quatre hommes qui se disent parents et demandent seulement à voir la malade. Je les accompagne. Aussitôt arrivés près d'elle, ils disent qu'ils vont l'emporter. La pauvre enfant rassemble toutes ses forces, puis s'écrie qu'elle ne veut pas s'en aller. Elle dit à sa mère : « Mère, ne me laisse pas emporter ! » à la sœur : « Gardez-moi ! » La sœur essaya de dire quelques mots ; mais je lui dis de les laisser, car



faire des efforts pour la garder, eût été les convaincre dans leurs préjugés, que nous voulions qu'elle meure ici, pour lui arracher le cœur et les yeux, si déjà ce n'était pas fait, ce dont ils voulaient se rendre compte, m'a-t-on dit, quand ils seraient chez eux. Ils n'écoutent rien, mais prenant le cadre du lit sur lequel elle était couchée, ils l'emportent. En passant près de la porte, elle jeta sur une sœur qui s'y trouvait un regard si navrant qu'il lui perça le cœur. Arrivée chez elle, on la laissa avec sa mère. Elle lui dit qu'après sa mort elle désirait qu'elle fit dire des messes pour elle. Puis vers sept heures du soir, elle s'écrie tout-à-coup : « Mère, viens prier avec moi, je vois le ciel. » La mère s'approche et dit : « Dieu, aide-la ! » C'était tout ce qu'elle savait de prières. Tout en disant « que c'est beau », elle s'envola vers Celui qu'elle avait vu si beau et qu'elle aimait tant. A peine avait-elle quitté ce monde, que sa mère envoyait demander des messes. De plus elle avait promis de venir se faire instruire, mais ses occupations ne lui permettant pas de quitter sa maison, la mère de la jeune fille qui a servi d'instrument de salut à cette enfant, se fait sa catéchiste. Dieu veuille lui donner le courage de suivre la vérité qu'elle aime.

Une autre bonne vieille de 80 ans peut être appelée une conquête de l'amour filial. Un jeune homme, recueilli, déjà grand, par la sainte Enfance, désira, lorsqu'il fut en état de travailler, retourner auprès de sa mère qu'il avait retrouvée. On le lui permit, espérant qu'il pourrait faire quelque bien à ses parents. Il n'y a dans l'endroit qu'il habite qu'un second chrétien, autre enfant de la sainte Enfance et son ami. Les grandes fêtes les amènent tous deux à Ning-po, et alors ils ne manquent jamais de venir nous voir. Lors de ces visites, ce brave jeune homme me disait que sa mère le laissait libre de pratiquer sa religion, mais que pour elle, il avait essayé en

vain de l'amener à la foi. Il pria et attendait. Plusieurs fois je lui avais dit d'engager sa mère à venir, espérant que la vue des chrétiennes assistant aux fêtes feraient sur son esprit une salutaire impression. La veille de Noël dernier, il arrivait heureux, accompagné de sa mère. Un anthrax, qu'elle avait entre les deux épaules, déclaré incurable par les médecins, l'avait décidée à venir chercher près de nous sa guérison, en même temps que le salut de l'âme. Lorsque son fils vint la voir, le surlendemain de son arrivée, une scène touchante eut lieu. Dès qu'elle le vit, de grosses larmes coulèrent silencieuses sur ses joues ; puis elle lui dit : « Je veux retourner à la maison, je ne vais pas mieux, je ne connais personne ; on ne me connaît pas ; et puis j'ai négligé d'apporter ceci et celà (quelques petits objets très faciles à lui procurer) ; et enfin j'ai froid dans le lit. » Je promis les objets oubliés et aussi une seconde couverture. Son fils lui répondit avec beaucoup de fermeté accompagnée de respect : « Vous savez, ma mère, que vous avez voulu venir, pour sauver votre âme. A la maison, je suis obligé de vous laisser seule pendant mon travail ; et je suis toujours inquiet ; souvent je me dis : peut-être que ma mère est morte ! et son âme qu'est-elle devenue ? Vous savez bien que quand vous vous portiez bien, je ne vous ai pas éloignée de moi. Si vous restez je serai content : les sœurs vous soigneront bien, soyez sans inquiétude. » Elle essuya ses larmes et ils se séparèrent. Il lui acheta aussitôt les petits objets que j'avais promis de lui donner, puis quelques douceurs, et les apporta ; mais ne voulut plus la voir, pour lui éviter une nouvelle peine. On se pressait de l'instruire, car elle s'affaiblissait à vue d'œil. Dix jours plus tard, elle reçut le baptême dans de très bonnes dispositions et en parfaite connaissance. A peine l'eau sainte avait-elle coulée sur son front qu'elle perdait ses idées, et une demi-heure plus tard, elle quittait ce bas monde.

Nos dévoués missionnaires eurent la bonté d'envoyer chercher son fils qui vint en compagnie de son frère aîné et de son beau-frère, tous deux païens. Il y avait déjà trois jours qu'elle était dans la bière. Il la découvrit ; puis s'agenouillant, il fit un grand signe de croix et récita une prière, sans aucun respect humain. Le lendemain ils apportèrent un beau cercueil et y déposèrent avec beaucoup de respect le corps de leur mère. Quoiqu'on fût au quatrième jour après sa mort, son cadavre ne répandait aucune odeur. Le bonheur paraissait empreint sur ses traits et l'on prenait plaisir à la regarder. Le lendemain ils la portèrent à la paroisse où une messe fut dite pour elle, selon leur désir. Son fils fit à cette même messe la sainte communion, ne voulant rien omettre pour le salut de l'âme de sa mère. Lorsqu'il vint me remercier, je lui demandai s'il n'allait pas travailler à convertir son frère et son beau-frère. Il me répondit : « Pour moi, c'est bien difficile, mais ma mère qui est maintenant au ciel le fera ».

Daignez, Monseigneur, bénir nos œuvres si chères à votre cœur paternel et agréez les sentiments du profond respect et de l'entière soumission avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

De Votre Grandeur,

La très humble et très obéissante servante,

*Sœur LOUISE SOLOMIAC.*

*Ind. f. d. l. C. s. d. p. m.*

---

## PROVINCE DU KIANG-SI

---

NOTES SUR LES CONFRÈRES QUI ONT TRAVAILLÉ DANS LE  
KIANG-SI DEPUIS 1832 JUSQU'EN 1879, *suite* (1).

### *Confrères Chinois.*

Parmi les confrères chinois qui ont travaillé dans le *Kiang-si*, depuis 1832 jusqu'en 1879, les uns ont été formés à Macao, les autres au *Kiang-si*. Nous avons vu comment avait été fondé le Séminaire de Macao après 1820. Or en 1845 il fut dissous par M. Étienne, Supérieur général, qui décida que chaque vicariat aurait son séminaire à part. Les séminaristes qui étaient alors à Macao furent envoyés, les uns au séminaire qu'on fonda en Mongolie les autres à celui qui fut fondé au *Kiang-si* en 1845. Nous avons donc à donner une note succincte des confrères du *Kiang-si* formés à Macao et de ceux formés au *Kiang-si*.

#### *1<sup>o</sup> Confrères chinois formés à Macao.*

Comme on a perdu toutes les archives de la Province lors du pillage de la capitale en 1862, on ne sait pas

1. Voir tome XLIV, page 479.

maintenant d'une manière précise quels sont les confrères chinois qui vinrent les premiers, ni l'époque où ils vinrent travailler dans le *Kiang-si*. Ce n'est donc que d'après des conjectures plus ou moins probables que ce mémoire sera rédigé.

1<sup>o</sup> *M. Ngai*. — Le premier confrère chinois qui paraît avoir été envoyé du séminaire de Macao au *Kiang-si*, c'est *M. Ngai* dont on a parlé plus haut, et qui vint probablement dans cette province vers 1834. On a déjà dit ce qu'on sait sur son compte, et on ignore l'époque de sa mort.

2<sup>o</sup> *M. Lo*. — *M. Lo*, originaire de *Long-kiueo*, département de *Ki-ngan*, paraît avoir été le deuxième confrère qui, de Macao, fut envoyé au *Kiang-si* par nos supérieurs. Il y vint probablement vers 1838, et mourut jeune à *Lin-kiang*, comme on l'a dit plus haut.

3<sup>o</sup> *M. Ly-Tcheng*. — *M. Ly* fut un des élèves envoyés à Paris vers 1828. Il revenait en Chine en 1830 avec le frère du vénérable Perboyre qui mourut en mer; il finit ses études à Macao où il fut ensuite ordonné prêtre, et chargé d'enseigner le latin et le chinois aux élèves de notre séminaire. Plus tard, vers 1840, il fut envoyé au *Kiang-si* où il changea son nom de *Ly* en celui de *Tchen*, voila pourquoi on le désigne sous le double nom de *Ly-Tcheng*, pour le distinguer d'autres *Ly*.

Il fit mission assez longtemps dans cette province et y rendit de bons services, car il était assez instruit, sachant bien le chinois et un peu de français. On a imprimé plusieurs lettres de lui dans nos *Annales*. A la mort de *M. Pierre Peschaud*, il fut envoyé par *Mgr Larribe* dans la province de *Koang-tong*, à la demande de *Mgr Borgia*, évêque nommé de Macao. Il devait y faire la visite des prêtres de la province, parce qu'à Macao on n'avait trouvé personne qui pût la faire.

*M. Ly* revint ensuite au *Kiang-si* peu de temps avant

la mort de Mgr Larribe. C'est même en arrivant de *Koang-long*, qu'il alla trouver son évêque, vicaire apostolique, pour lui rendre compte de sa mission, et se trouva à *Ou-Tcheng* fort à propos, pour administrer les derniers sacrements à Mgr Larribe. M. Ly-Tcheng mourut à *San-Kiao*, en 1852.

4° M. Pé Jean. — M. Pé, envoyé d'abord de Macao au *Ho-nan*, fut ensuite destiné au *Kiang-Si*, où il arriva vers 1838. Robuste et fort, il y fit mission pendant de longues années. C'est lui qui, par ordre de Mgr Larribe, acheta une propriété, montagne boisée, dans le *Sin-fong*, où à cette époque, on comptait un millier de chrétiens. C'est un bien de la mission, à peu près inutile maintenant, car c'est beaucoup si on en retire 15 francs de revenus; du reste on compte à peine aujourd'hui deux cents chrétiens à *Sin-fong*. Impossible d'utiliser les beaux arbres qui se trouvent sur cette montagne, à cause de la difficulté du transport. M. Pé mourut à Tsi-Tou, le jour de la Pentecôte 1869.

5° M. Lu Mathieu. — M. Lu, originaire de *Lin-kiang*, fut aussi envoyé de Macao au *Kiang-Si*, et mourut au *Kien-tchang*. C'est un des quatre confrères qui furent envoyés à Paris en 1830, pour revenir de suite en Chine à cause de la révolution de juillet.

6° M. Ly Mathieu. — M. Ly, originaire du *Ho-Nan*, fut d'abord envoyé de Macao au *Kiang-Nan*, sous Mgr de Bési. Lorsque celui-ci eut appelé les RR. PP. Jésuites au *Kiang-Nan*, en 1842, M. Ly passa au *Kiang-si*, où il resta peu de temps. Il fut envoyé au *Ho-nan*, d'où Mgr Lavayssière le ramena pour le *Tché-kiang* en 1846.

Parvenu à un âge avancé, il mourut à *Ning-po*.

7° M. Tchao Mathieu. — M. Tchao, originaire du *Han-pé*, vient aussi du *Kiang-si*, après 1842. Comme M. Ly, il avait été d'abord au *Kiang-nan*, où il fit mission durant

quelques années. Après un séjour assez court au *Kiang-Si*, il fut envoyé dans les missions de Mongolie, où il travailla avec intelligence jusqu'à l'arrivée des missionnaires belges. Il dut alors, c'est-à-dire en 1866, se rendre à *Pé-King*, où il mourut en 1869.

M. Mathieu Tchao était un des quatre missionnaires envoyés à Paris vers 1830.

8° M. *Tcheng Paul*. — M. Tcheng Paul, originaire de Mongolie, avait été envoyé au *Kiang-nan*, comme les deux confrères précédents, et passa aussi quelque temps après au *Kiang-si*, c'est-à-dire en 1842. Il fut bientôt envoyé dans sa patrie, où il fit mission jusqu'en 1866; à cette époque, il fut destiné à *Pé-king*, et mourut à *Suen-hoa-fou* en 1873. On a parlé de lui dans une lettre imprimée dans nos *Annales*, où on le représente avec raison, comme un confrère exemplaire jusqu'à la fin de ses jours.

9° M. *Yang*. — M. Yang, originaire du *Tche-Ly*, après avoir travaillé quelques années dans le *Kiang-nan*, fut destiné au *Kiang-si* où il fit quelque temps mission, ainsi que dans le *Tché-kiang*. Il fut ensuite envoyé dans les missions de *Pé-King* où il mourut en 1832. C'était aussi un bon prêtre, quoique, dit-on, il n'eût pas beaucoup de science. Au *Kiang-Nan*, nos confrères chinois firent honneur à notre Congrégation.

10° M. *Tàn Antoine*. — M. Tàn, originaire de la province du *Kouan-long*, avait été d'abord au service des confrères portugais de Macao, et était ensuite passé chez les confrères français de la même ville. Ordonné prêtre, il fut envoyé au *Kiang-si*. Ce confrère n'était pas savant et prononçait le latin avec beaucoup de difficulté. Il lui fallait presque deux heures pour réciter Matines et Laudes, mais il était pieux et avait bon esprit. En 1857 et 1858, les *Tchang-Mao* étaient fort répandus dans le *Kiang-Si*, aussi

bien que les soldats impériaux; à une époque il n'y avait plus de missionnaires dans le midi de la province, du côté de *Ki-ngan* et de *Kan-Tcheou*. M. Tàn qui était revenu à *Kien-tchang*, fut envoyé dans cette partie de la mission. Quand le supérieur lui en fit la proposition, il montra quelque répugnance à y aller, parce qu'il devait y être seul pendant quelque temps. Comme on promit de lui envoyer sous peu un compagnon, il ne réclama pas davantage, de peur de manquer à l'obéissance, mais en partant il versa des larmes avec la simplicité et la douleur d'un enfant orphelin. Quoique le supérieur d'alors ait pu tenir sa promesse et envoyer bientôt M. Montels dans le district de M. Tàn, celui-ci ne put jouir de la présence de son compagnon M. Montels, arrivé près de *Siao-han*, où M. Tàn était malade, ne put parvenir jusqu'à lui; il fut assassiné comme on l'a vu plus haut, par les soldats impériaux, et M. Tàn mourut seul, sans avoir été assisté au moment de sa mort par aucun confrère. Ce fut un bien fâcheux accident, mais il y a espoir que Dieu qui sonde les cœurs, lui aura accordé, à l'heure suprême, les secours et les grâces dont il pouvait avoir besoin pour aller paraître devant lui avec confiance. Ses cahiers de résolutions et les sentiments de piété qui y étaient exprimés, tout prouve en sa faveur. Il mourut donc en 1857, à *Siao-han*, et fut enterré auprès de M. Pierre Peschaud, son ancien compagnon de mission. Ces deux tombeaux sont dans un endroit solitaire, et méritent d'être visités par les missionnaires qui leur succéderont. Ce furent deux bons missionnaires qui dorment en paix avec l'espoir bien doux d'une glorieuse résurrection. La tombe exhorte à les imiter : *Pretiosa in conspectu Domini mors bonorum missionariorum*.

11° M. Wang J.-B. — M. Wang, originaire de *Kien-tchang*, après avoir fait ses études à Macao, fut ordonné



prêtre au *Tché-kiang* par Mgr Rameaux, et fit mission dans cette province pendant quelques années. Il fut rappelé au *Kiang-Si* par Mgr Larribe. Il travailla neuf ans dans cette province, depuis 1846 jusqu'en 1855, époque à laquelle il mourut. Voici comment : Il arrivait d'un long voyage avec M. Jean Joseph; ils venaient tous les deux de *Ki-ngan* à *Kien-tchang*. Débarqués à *Tchong-heou*, à huit lys de *Kieou-tou*, M. Jean, plus lesté, devança M. Wang dont l'embonpoint retardait la marche; de plus les chaleurs étaient alors étouffantes, car c'était au mois de juillet. De *Tchang-keou*, M. Wang s'étant mis en route pour *Kieou-Tou*, se trompa de chemin et fit un assez long détour. Arrivé à la distance d'un peu plus d'un ly de *Kieou-tou*, épuisé de fatigue et étouffé par la chaleur, il mourut sur la route en 1855.

12°. M. *Khieu*. — M. Khieu Joseph, originaire de la province de *Koang-tong*, fut ordonné prêtre à Macao, et employé comme professeur de nos élèves, au séminaire de cette ville. Il fut, en 1845, envoyé au *Kiang-si*, et il arriva à *San-kiao* pour assister au sacre de Mgr Larribe. Au *Kiang-si* il fut de nouveau appliqué à l'œuvre du séminaire qu'on venait d'y fonder. Au bout de quelques années on l'envoya en mission dans le district du *Ki-ngan*, où il resta environ deux ans. Après cela il fut de nouveau envoyé à notre procure qui était alors à *Ning-po*. Là on lui donna la dispense de ses vœux, et il fut reçu comme prêtre séculier par Mgr Mouly, pour les missions de *Pé-king*. Il mourut à *Tien-tsin* en 1860.

13°. M. *Fang* François. — M. Fang était frère de M. *Khieu* et par conséquent s'appelait *Kieou* comme lui. C'est en allant au *Tché-kiang*, comme on le dira, qu'il prit le nom de *Fang*. Ce bon confrère originaire de la province de *Koang-tong* avait été envoyé en France avec M. *Ly-tcheng* en 1828, et en revint en 1830. Il fut ordonné

prêtre à Macao vers 1834, et enseigna longtemps le chinois à nos élèves du séminaire, en cette ville. Il fut ensuite envoyé au *Tché-kiang* avec Mgr Danicourt. Plein de chagrin à cause des déboires qu'il eut à *Tchou-san*, par suite des destructions dont j'ai parlé plus haut, en donnant la notice de Mgr Danicourt, M. Fang demanda et obtint de venir au *Kiang-si*. Il travailla avec piété dans cette mission, depuis 1851 jusqu'en 1874, époque à laquelle il mourut à *Kieou-tou*, le 19 juin. En allant au *Tché-kiang* ce confrère voulut changer de nom, et depuis lors il n'a été désigné que sous le nom de *Fang*. M. Fang savait bien le chinois, et il a traduit quelques livres européens en cette langue, car il connaissait le français. La dernière année de sa vie, il avait eu la langue à moitié paralysée, et il ne pouvait plus lire ni messe, ni bréviaire. Il y suppléait de son mieux, car ce confrère a toujours été pieux.

14. M. *Yeou* Joseph. — M. *Yeou* Joseph originaire de *Kieou-tou* au département de *Kien-tchang*, après avoir fait ses études à Macao, fut envoyé au *Kiang-si*, où il fut ordonné prêtre par Mgr Rameaux, à *Tchong-kia-pong*, près *Kien-tchong*, la veille de Noël 1844. M. *Yeou* fit d'abord mission au *Kiang-si*, où il est encore, puis au *Tché-kiang* d'où il revint au *Kiang-si*. M. *Yeou* a eu toujours quelque aptitude pour diriger les travaux de maisons, de chapelles à bâtir. En 1872, avec la permission de Mgr Bray et l'argent de son père, il fit bâtir l'église de son village. Les chrétiens de l'endroit fournirent quelque argent selon les désirs de Mgr Bray, mais *Yuchou* fournit beaucoup plus que les autres, environ trente mille francs, ce qui permit à M. *Yeou* Joseph de bâtir une église assez belle. Il est bon de conserver le souvenir de toutes ces choses à ceux qui viendront après nous.

15. M. *Tcheou* Jacques. — M. *Tcheou* originaire de

Fou-tchou, au *Kiang-si* fit aussi ses études à Macao et fut ordonné prêtre à *Lien-tcheou*, arrondissement de *Non-fong*, par Mgr Larribe en 1846. Il resta peu de temps au *Kiang-si*, mais désira faire mission loin de sa patrie. Il fut envoyé au *Ho-nan* où il fit mission jusqu'en 1871; à cette époque il fut envoyé au *Tché-ly* sud-ouest, où il est encore.

## 2<sup>o</sup> Confrères et prêtres chinois formés au *Kiang-si*.

MM. *Yeou Jean* et *Fou Jean-Baptiste* ont fait leurs études à *San-kiao* et ont été ordonnés prêtres en 1857, par Mgr Danicourt. Depuis ils ont travaillé au *Kiang-si* comme prêtres séculiers. Ce sont les premiers qu'on a admis à la dignité du sacerdoce comme prêtres séculiers.

M. *Tcheng* étudia à *San-kiao* et fut ordonné prêtre en même temps et au même titre que les deux précédents; il fit mission au *Kiang-si* jusqu'en 1867, époque à laquelle il mourut seul prêtre à *Kin-te-tcheng*.

M. *Lo Joseph* fit aussi une partie de ses études à *San-Kiao*, et l'autre partie à *Kieou-tou*, où il reçut les ordres mineurs. Il accompagna quelque temps, comme catéchiste, M. Ancet, pro-vicaire, qui le fit ordonner sous-diacre, et diacre par Mgr Spelta en 1861, lorsqu'il vint au *Kiang-si* en qualité de visiteur apostolique des missions de Chine. M. *Lo* fut plus tard ordonné prêtre au Hou-pé par Mgr Navarro, vicaire apostolique de Hou-nan; c'était en 1863. M. *Lo* fit une mission au *Kiang-si* jusqu'en 1876.

1<sup>o</sup>. M. *Ly Philippe* et 2 M. *Yen Jacques*.

Ces deux confrères ont étudié d'abord à *Kieou-tou* pendant quelques années, et aussi à *Kieou-kiang* jusqu'en 1867. Ils furent ordonnés prêtres par Mgr Baldus en 1868.

Depuis ils font mission au *Kiang-si*, ayant tous les deux une assez faible santé.

Monsieur *Ou* Pierre fut ordonné l'année suivante. Il a étudié avec les deux précédents et a été promu aux saints ordres un peu après eux, en qualité de prêtre séculier. On dit qu'il connaît assez bien la langue chinoise, ce qui lui nuit un peu pour le ministère sacerdotal.

3<sup>e</sup> M. *Wang* Joseph. — M. *Wang* Joseph, originaire du *Ho-nan*, où il fit ses études et fut reçu dans la Congrégation, arriva sous-diacre au *Kiang-si*, au mois de septembre 1871. Il fut ordonné prêtre à la Trinité 1872. Depuis il travaille au *Kiang-si*, tantôt au séminaire, tantôt en mission où on l'aime, quoiqu'il ne soit pas fort en chinois.

MM. *Hou* Marc et *Fou* Bernard furent ordonnés le même jour que M. *Wang*; ceux-ci ont fait leurs études soit à *Kieou-tou*, soit à *Kieou-kiang*, soit à *Tsi-tou* où ils reçurent la prêtrise en qualité de prêtres séculiers. Ils font mission depuis 4 ans.

M. *Yen* Jean leur condisciple, ayant refusé de faire le serment prescrit par la Propagande, ne fut pas admis au diaconat avec MM. *Fou* et *Hou*. Ayant ensuite fait le serment, il ne fut cependant appelé au diaconat que deux ans plus tard. C'est au mois de mai 1874 qu'il fut ordonné diacre et prêtre. Depuis il fait mission.

4<sup>e</sup> M. *Teng* Jean-Baptiste. M. *Teng* entra au séminaire peu après son baptême. Après dix ans d'études il a été ordonné prêtre, aux quatre-temps de septembre 1876. Il avait déjà fait les vœux de la Congrégation depuis plus de deux ans. C'est un bon confrère d'espérance, sachant bien le chinois, assez bien la théologie et ayant bon esprit.

— M. *Tcheng* Joseph; M. *Tcheng* Joseph vint au séminaire à l'âge de 22 ans, et quoiqu'il eût assez bien étudié

le chinois, il ne put bien apprendre le latin ni la théologie ; néanmoins, à cause de sa bonne conduite et d'un assez bel extérieur, et surtout à cause d'une réponse de nos supérieurs majeurs consultés sur ce sujet, Mgr Bray consentit à l'ordonner prêtre aux quatre-temps de Noël 1876, à l'âge de 38 ans.

Par ce qui précède on voit que le séminaire depuis sa fondation, en 1845, jusqu'au premier janvier 1877, a fourni quinze prêtres, dont un seul est mort ; six sont entrés dans notre Congrégation et travaillent dans cette mission, les autres ont été ordonnés *ad titulum missionis*. On peut conclure de là que le climat du *Kiang-si* n'est pas mauvais si l'on sait ménager sa santé, comme le font la plupart de nos prêtres indigènes dont un seul, parmi ceux qui ont été ordonnés depuis 1845, est mort, il y a quelques années. Quoique les chaleurs y soient fortes, elles ne sont point malfaisantes, pourvu qu'on évite de faire de longs voyages en juillet et août. C'est pour n'avoir pas pris cette précaution que M. Pierre Peschaud et M. Neurath, tous deux excellents missionnaires, sont morts à la fleur de l'âge. M. Wang mourut également dans le voyage qu'il fit au mois de juillet de *Ki-ngan* à *Kien-tcheng*... C'est pour ce motif que Mgr Bray recommande à ses prêtres de ne pas faire mission pendant ces deux mois dangereux.

A l'avenir c'est au Supérieur de la mission de profiter de l'expérience que n'avaient pas nos devanciers.

---

## PROVINCE DU KIANG-SI MERIDIONAL (1)

---

*Lettre de M. ROUGER, pro-vicaire,  
à Mgr BRAY, vicaire apostolique.*

Kiou-tou de Kien-tchang.  
(Fête de saint Vincent de Paul, le 19 juillet 1879).

MONSEIGNEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Les grandes chaleurs de l'été sont arrivées, et ne permettent plus à personne de rester impunément ni en mission ni en route ; nous voici donc de retour à la résidence de Kiou-tou, mettant nos comptes en ordre, et faisant le relevé des fruits spirituels que la grâce du bon Dieu nous a donné de recueillir dans ce pays de Kien-tchang-fou. Les chiffres relatés par M. Ouang Joseph et son compagnon sont de plus en plus consolants ; ils sont la marque d'un progrès véritable dans toutes nos petites œuvres, et il me semble qu'il est de mon devoir de faire partager à Votre Grandeur les sentiments de joie et de reconnaissance que j'en éprouve. C'est dans ce dessein que

1. Cette lettre était écrite avant la division de la province du Kiang-si, et la nomination de M. Rouger comme pro-vicaire.

j'entreprends aujourd'hui de vous offrir quelques détails : 1<sup>o</sup> Sur les changements notables opérés dans ce département en l'espace de moins de vingt-cinq ans ; 2<sup>o</sup> sur les causes de ces heureux changements ; 3<sup>o</sup> sur les moyens qu'il y aurait à prendre pour consolider et perfectionner le bien déjà commencé.

Il me semble que si notre bienheureux père saint Vincent était ici, il répéterait, comme à la vue du bien qui se faisait de son temps : Dieu soit béni, messieurs ; Dieu soit béni, mes frères ! Qu'il me soit donc aussi permis de redire, à son exemple, un bon *magnificate Dominum mecum...* Quel bonheur, si avant de mourir, nous pouvions être témoins de l'accomplissement des miséricordes de Notre-Seigneur sur ce pauvre département de Kien-tchang-fou.

*1<sup>o</sup> Changements notables opérés dans ce département depuis moins de 35 ans.*

Le département de Kien-tchang-fou, qui se compose de cinq arrondissements, à savoir : Nan-tching, Nan-fong Lou-khy, Lin-tching et Kouang-tchang, est loin d'avoir toujours donné les consolations qu'il donne à l'époque actuelle.

Au temps où la mission fut confiée à notre Congrégation, c'est-à-dire au temps de Nosseigneurs Rameaux et Larribe, il ne restait guère d'anciens chrétiens que dans les arrondissements de Nan-tching, et Nan-fong, plus deux ou trois familles dans l'arrondissement de Lin-Tching. Le mérite de ces confrères et de leurs compagnons a été de faire revivre les anciennes chrétientés qui, par suite des persécutions et du manque de prêtres, étaient redevenues presque païennes. Pour ce qui est des conversions nouvelles, il ne s'en opérait que fort peu, ou point du tout. Il fallait alors se contenter de travailler pour les

*amis de la religion*, et bon gré malgré, se tenir à l'écart des païens, avec lesquels on ne pouvait avoir de rapports, sans s'exposer à être dénoncé à l'autorité publique. Plus ou moins c'était toujours le temps de la proscription et de la persécution, et aujourd'hui en visitant à la lumière de la liberté les petits réduits où se tenaient cachés missionnaires et Vicaires apostoliques, on s'étonne comment ils pouvaient y vivre, et on ne peut s'empêcher de songer à ces saints des premiers temps, dont saint Paul a dit : *Egentes, angustiat, afflicti, quibus dignus non erat mundus... in solitudinibus errantes, in montibus, et speluncis.*

Peu après la mort de Nosseigneurs Rameaux et Larribe, éclata la terrible insurrection des Taë-pu, ou Tchang-mao, qui laissa tant de ruines dans presque tout l'empire, et ne cessa, pendant plus de dix ans, de promener ses armées sinistres sur tous les points du Kiang-si. Le département de Kien-tchang-fou fut peut-être encore plus malheureux que le reste de la province. C'était le débouché de toutes les hordes qui venaient du Kouang-tong, ou de Fou-kieu, pour se rendre à Nan-king. C'était de nouveau le lieu de passage de toutes les troupes qui, refoulées du Kiang-nan et du Tché-kiang, cherchaient le moyen de s'en retourner au Fou-kieu, ou au Kouang-tong.

Loin de progresser, les œuvres semblaient alors menacées d'une ruine complète. Les lettres écrites à cette époque par nos confrères ont essayé de redire les terreurs, les pillages, les incendies, les massacres, et les calamités de tout genre, qui ont pesé sur ce malheureux Kien-tchang-fou. M. Montels massacré, en s'en allant administrer un autre confrère ; Mgr Danicourt, et M. Yuen enchaînés, et rachetés avec peine ; nos orphelines dispersées ; notre séminaire sans cesse en fuite dans les montagnes ; une foule de jeunes chrétiens entraînés en captivité ;



maintes familles restées sans secours, ni héritiers ; des stations entières réduites en cendres, avec leur petit oratoire, etc., etc. C'était le fléau de Dieu : c'était la justice divine qui passait, sans laisser encore aucunement pressentir le temps de la miséricorde : c'était à la lettre pour chaque missionnaire l'accomplissement de l'*euntes ibant et flebant mittentes semina sua* ; et la plupart sont descendus dans la tombe sans avoir vu même germer les quelques grains de sénevé qu'ils confiaient à la terre hospitalière qui voulait bien les abriter dans leur fuite. La rébellion étouffée à Nan-king, et la liberté proclamée à Pé-king, il nous fallut près de dix ans pour réparer nos ruines, remettre les choses sur l'ancien pied, et faire remonter le chiffre de nos chrétiens à celui de 1855.

Le bien se faisait, mais comme insensiblement, et il n'en paraissait pour ainsi dire rien au dehors ; aussi, nos confrères des départements voisins, vicariats généraux de Fou-tchou et Kouang-sin, qui se voyaient entourés de nombreux catéchumènes, et qui goûtaient déjà les joies du *venientes autem venient in exultatione, portantes manipulos suos*, lorsque nous les invitions à venir passer quelques jours à Kien-tchang-fou, nous faisaient-ils des réponses du genre de celle-ci : « Oh ! mon cher, par ici quelles bénédictions ! Ici des catéchumènes ; là encore des catéchumènes ; partout des gens à instruire ; nous n'avons point de temps à aller perdre dans *votre* Kien-tchang-fou. Ce Kien-tchang-fou, il n'y a rien à y faire ; c'est un pays qui a trop abusé de la grâce ; en vain les prêtres et les évêques y ont séjourné ; en vain on y a établi la Sainte-Enfance ; en vain on y a transporté le séminaire ; c'est un pays réprouvé ; c'est une terre maudite, » et bien d'autres choses peu encourageantes, dont le fond revenait à la parole de l'apôtre : *Terra enim sæpe venientem super se bibens imbrem, et generans spinas ac tribulos, reproba est et maledicto pro-*

*anima...* Il n'y avait rien à répliquer puisque c'était la vérité confirmée par une longue et triste expérience. Mais fallait-il pour cela se laisser aller au découragement et au désespoir ? pas le moins du monde ; et c'est pourquoi tout en bénissant le bon Dieu des succès du voisin, on ne cessait de s'adresser à tous les saints du paradis, et en particulier au glorieux saint Joseph pour le supplier d'obtenir la conversion de quelques-unes des localités de ce département de Kien-tchang, où déjà pendant les troubles de la rébellion, il avait fait ressentir les effets de sa protection paternelle, et sur les personnes, et sur les maisons. Le mois de mars de chaque année, le 19 de chaque mois, le mercredi de chaque semaine, étaient spécialement consacrés à répéter les mêmes supplications. En 1867-1868 nous eûmes quelques lueurs d'espérance. A deux petites lieues de Kiou-tou, dans la montagne, en un petit village appelé *Mi-Ouan*, il y eut quelques conversions, occasionnées sans doute par le séjour de nos orphelines et de leurs curatrices, qu'on y avait cachées précédemment, pour les soustraire aux fureurs et aux brutalités des soldats. Un petit garçon ondoyé alors en danger de mort, et parfaitement guéri depuis son baptême, devint la bénédiction de la maison et puis du village. Tous les membres de la famille se firent instruire et demandèrent le baptême. Leur exemple fut suivi par leurs voisins et leurs amis. Six familles entières renoncèrent aux idoles : les filles d'anciens chrétiens de Kiou-tou furent données en mariage aux jeunes gens récemment convertis, et aujourd'hui, sans parler de huit ou dix personnes qui sont mortes, avec tous les secours de la religion, nous avons là un petit noyau de gens bien disposés, une trentaine de baptisés, et une dizaine de catéchumènes.

Vers la même époque, il y eut aussi quelques conversions à Pé-Kan, gros marché situé à quatre lieues de

Kiou-tou, et où jadis Mgr Danicourt avait été emmené chargé de chaînes. Sept ou huit personnes de trois familles différentes, y furent baptisées, mais nous n'y avons que très peu de catéchumènes. L'élan, le véritable élan des conversions fut donné par un pays dont nous ne connaissons pour ainsi dire que le nom, où nous ne mettions jamais le pied, et où jusque-là nous n'avions pas un seul ancien chrétien. Votre Grandeur se rappelle sans doute qu'à son arrivée à Kien-tchang-fou, elle baptisa les trois premiers néophytes de l'arrondissement de Lou-khy. Les bénédictions répandues ce jour-là sur la tête de ces trois néophytes, produisirent d'abondants fruits de salut. Nos trois individus, de retour dans leur pays, se mirent en devoir d'y faire de la propagande, et nous amenèrent plusieurs de leurs connaissances. Peu à peu leur nombre croissant, ils se décidèrent à inviter le prêtre à aller chez eux. M. Ouang Joseph, jeune confrère, récemment ordonné prêtre, y fut envoyé. Mais en vérité, les trois premières années, son ministère n'y fut pas brillant. Il eut à essuyer tant de fatigues, et même de déboires, soit de la part des païens, soit de la part de plusieurs faux catéchumènes, que tout autre moins humble, et moins courageux que lui, aurait peut-être été tenté de renoncer à une besogne si ingrate. Par la grâce de Dieu il tint bon, et après maintes visites fort pénibles, et très peu fructueuses en apparence, il vint enfin à bout, comme il me l'écrivait lui-même, de séparer la paille du bon grain, et de fonder quelques véritables stations de mission. L'année dernière, en octobre et novembre, il eut la consolation de prendre pour ainsi dire possession de tout le pays. Il fut invité en neuf localités différentes, sans parler de bien d'autres, où il y a quelques familles de convertis, et qui ne manqueront pas de l'inviter à leur tour, à son prochain voyage. Au centre il a visité les néophytes, 1° de la ville de Lou-

khy, 2° de Kao-py, 3° de Ché-kia-kang, 4° de Ché-che kang 5° de Aa-ké-tchou. Au nord, près du Kin-Khy, il a donné mission à Ouang-yuen; en revenant du côté de Kani-khy, à Moulong; au sud non loin du Fou-Kien, à Kiao-pin-ko, et à Kiao-kong-yang; déjà il compte une centaine de baptisés, dont près de la moitié ont été régénérés depuis moins d'un an. De plus, il laisse de trois à quatre cents catéchumènes dispersés dans les différentes stations sus-mentionnées. Enfin, un oratoire a été organisé à Kao-py : un catéchiste y réside avec sa famille, pour baptiser, surveiller, donner le bon exemple; et un maître d'école y enseigne les prières et le catéchisme aux petits garçons de la localité.

Après Lou-Khy, c'est le Nan-fong qui fut visité par la grâce d'en haut. Déjà Votre Grandeur avait séjourné au milieu de nous au séminaire de Tsi-tou; déjà accompagnée de notre confrère M. Yuen, alors chargé de cet arrondissement, elle en avait parcouru les principales stations; et peu après, comme si la bénédiction céleste avait immédiatement suivi vos pas, nous avons eu de nouveaux chrétiens sur deux points différents, les uns à Chè-you au-delà de Fong-lin, et les autres à Tche-yuen, entre la ville de Yen-kia-chan. Les néophytes de ces deux localités bien dirigés par quelques-uns de nos anciens chrétiens n'ont jamais donné que de la consolation au missionnaire chargé de les visiter; ce qui me donne lieu de remarquer ici en passant, que dans le Nan-fong le bien souffre beaucoup moins de difficultés que dans le Lou-khy. A Lou-khy où les gens sont audacieux et querelleurs, où dans le principe, il n'y avait pas un seul ancien chrétien pour diriger les nouveaux venus, où personne n'ayant encore appris ce que c'est qu'humilité, patience, et pardon des injures, chacun voulait profiter de son titre de chrétien pour s'élever au-dessus des autres, soutenir des procès

plus ou moins justes, se venger de ses ennemis, et gruger des sapèques au voisin, *per fas et nefas*, il fallut un temps considérable avant de pouvoir distinguer les vrais chrétiens d'avec les faux néophytes. A Nan-fong au contraire, où les gens sont plus simples et plus timides, et où les anciens chrétiens sont là pour diriger les nouveaux convertis, le bien se fait plus vite, plus pacifiquement et plus solidement. Aussi après Ché-you et Tché-yuen, suivirent bientôt Ho-peï, Choui-keou, Chang-li yuen et Kan-tou, et puis encore Pé-tchou-lin, Ché-niou-tong, Yé-tchou-léao et nombre d'autres villages que je me dispense d'énumérer puisqu'ils sont inscrits sur les feuilles de M. Ouang. D'une dizaine, le nombre des stations de mission s'est élevé à vingt, et puis à trente et au delà. Le chiffre des catéchumènes dépasse actuellement cinq cent, et on a la consolation de pouvoir en baptiser chaque année quelques dizaines.

Cette année, plus de soixante-dix ont été admis à la grâce de la régénération, et encore, faute de temps, M. Ouang a été obligé d'en laisser une trentaine d'autres qui s'étaient également préparés à la même grâce. Ainsi le Nan-fong, comme le Lou-khy, va se trouver occupé sur tous les points. Au centre, outre le Ho-peï, que l'on peut dès aujourd'hui diviser en trois stations distinctes, nous avons encore Tsao-kia-tan, non loin de la chapelle de San-kang; du côté de Yen-kia-san, et de Sin-tching, outre Tché-yuen mentionné ci-dessus, nous avons aussi de tout nouveaux chrétiens du côté de Choui-ko. Enfin, à l'autre extrémité de l'arrondissement, à partir des limites du Fou-kien, jusqu'à Lien-tchou, et tous les environs, nous avons des néophytes dans plus de quinze villages qui font comme une couronne à Lien-tchou, l'ancienne résidence de Mgr Larribe. Décidément ce Lien-tchou va devenir comme le centre d'une magnifique paroisse, où dès à présent, si on avait le local convenable, on pourrait, dit M. Ouang, réunir, fêtes et

dimanches, plus de quatre à cinq cents chrétiens. Si, plus tard, le bon Dieu nous fait la grâce d'avoir là une église, une résidence, une école centrale et un orphelinat, il y aura de bien consolants résultats pour la gloire de Notre-Seigneur et le salut de nos Chinois. Mgr Larribé en tressaillera de joie dans le ciel, mais ceux qui recueilleront la moisson ne devront pas oublier ce qu'a fait et enduré Sa Grandeur, pour remuer ce champ, et en arracher les ronces et les épines. Quelquefois nous nous imaginons faire des merveilles, et nous ne pensons point que nous n'avons que la tâche facile de couper des épis si péniblement ensemencés et cultivés par un autre.

De Nan-fong, le feu sacré s'est communiqué à Kouang-tchang, arrondissement où jusqu'ici nous n'avions ni chrétiens, ni pied à terre. Les gens de Ché-you, bien zélés et bien exemplaires, furent les instruments dont le bon Dieu se servit pour implanter la foi dans ce nouveau district. Les tracasseries, les vexations et les procès n'ont point manqué aux nouveaux convertis, et même plusieurs, effrayés des difficultés suscitées par les païens, leurs parents ou leurs voisins, ont eu la faiblesse de retourner en arrière ; mais l'épreuve est faite ; plusieurs familles l'ont courageusement soutenue, et il en reste dans trois localités distinctes, comme il est porté aux feuilles des comptes spirituels, ce qui donnera une entrée au missionnaire, et lui permettra de travailler à grossir le petit troupeau. M. Ouang espère même que par les chrétiens de ces villages et ceux des environs de Lien-tchan, il y aura bientôt moyen de porter la lumière jusque dans le Ning-tou-tchan. Déjà plusieurs familles de ce dernier pays, établies dans le Nan-fong, au milieu de nos chrétiens et de nos catéchumènes, ont commencé à connaître Dieu ; et si une fois elle se convertissent tout de bon, et qu'elles puissent rentrer dans leur pays, elles deviendront les premiers germes de chrétientés nou-

velles : *fiat ! fiat !* Il faut du temps, des soins, et de la patience ; mais si le bon Dieu y met la main, rien n'est impossible là, pas plus qu'ailleurs.

Après avoir parcouru Lou-khy, Nan-fong et Kouang-tchang, revenons à Nan-tching, qui n'est pas à la vérité le lieu de nos plus grandes espérances, mais où le bon Dieu nous a aussi accordé certaines grâces que nous ne pouvons, sans ingratitude, passer sous silence. Cet arrondissement a toujours compté une dizaine de petites stations de mission, et les chrétiens, aux plus mauvais jours des plus rudes épreuves et des persécutions les plus acharnées, ont toujours tenu à honneur d'y cacher les évêques et les prêtres ; c'est ce qui explique comment nous avons là, à la campagne, ces établissements de Tsi-tou et de Kiou-tou qui étaient jadis les plus importants de toute la province, et que Votre Grandeur en ces dernières années nous a si bien restaurés qu'on les prendrait pour neufs. Dans cet arrondissement, les deux premières stations nouvelles que nous ayons acquises, depuis mon arrivée dans le pays, sont formées d'anciens chrétiens de la famille des Houang, émigrés après la rébellion du faubourg Démon, dont il ne reste que des ruines, et établis les uns à trois quarts de lieue de Kiou-tou, en un petit marché appelé Kiao-chang, où il y a quarante-deux baptisés, mais peu ou point de catéchumènes ; les autres à Mao-kia-yao, à une petite lieue du faubourg Nan-nan ; une brave chrétienne, mariée chez les païens, a trouvé moyen de convertir son mari, de faire baptiser tous ses enfants, de trouver trois brues chrétiennes pour ses trois fils et se voit aujourd'hui à la tête d'une nombreuse famille bien fidèle à ses devoirs. Il y a là dix-sept baptisés et quelques nouveaux catéchumènes.

Après Kiao-chang et Mao-kia-yao, se formèrent les deux stations de Dé-kan et Mi-ouan dont j'ai suffisamment parlé ci-dessus.

Plus tard dans le Che-cul-tou de l'autre côté de la rivière, non loin des limites du Fou-tchou, à la suite de relations ménagées entre les nouveaux chrétiens de Lin-tchouan et quelques familles de Nan-tching, par un catéchiste de M. Anot, la mission fut ouverte par M. Ly Philippe en trois villages différents, à savoir : Tong-kang, Timen-kia-paë et Siao-tsiang. Dans chaque localité il y a quelques baptisés et plusieurs familles de catéchumènes ; mais à moins d'un changement extraordinaire ce n'est pas de là que doit si tôt sortir le salut d'Israël. Ces gens là ne me semblent avoir jusqu'ici qu'une foi bien imparfaite et bien chancelante. On leur a pourtant organisé un oratoire à Timen-kia-paë, on leur a envoyé une vieille chrétienne pour les instruire, on a eu soin de les visiter chaque année, et on n'a pas manqué d'aller administrer leurs malades, etc. etc. Mais tout cela sans grands résultats. Prenons patience ! La grâce a ses moments. Au pied des montagnes de Houang, mais toujours sur le territoire de Nan-tching, en un village appelé Nio-lin, nous avons deux ou trois familles de nouveaux catéchumènes, auxquels est venue s'adjoindre une famille d'anciens chrétiens appelés là comme fermiers. Le prêtre peut s'arrêter chez eux en se rendant à ses missions de I-Houang ou en en revenant ; et c'est dans ce dessein que, pour la somme modique de onze ligatures, il a aidé ces chrétiens à acheter une maisonnette qui leur servira tout à la fois d'habitation et d'oratoire.

A quelques lieues de la ville de Nan-tching, sur le chemin de Nan-fong, en deux villages appelés Tchou-leang et Miao-khy se trouvent encore trois ou quatre familles de nouveaux convertis. Cette année le prêtre y fut appelé pour la première fois, et espère, avec le temps et la grâce, y former une station qui lui donnera un pied à terre entre Nan-tching et Nan-fong.



Enfin, en remontant la rivière qui descend des montagnes du Fou-kien, par le Sin-tching, nous trouvons Chu-men-ché, Ouang-ouan, Yen-ho-ta, Si-ktsun, et en se repliant un peu du côté de Lan-khy, Yang-pin et Siao-tchou. Tous ces villages, récemment ouverts à la prédication de l'Évangile comptent quelques familles de néophytes, qui ne demandent pas mieux que d'inviter le missionnaire chez eux. Cette année Ouang-ouan seul a obtenu cette faveur; et on peut dire qu'elle lui était due, car entre tous les villages mentionnés ci-dessus, c'est celui qui jusqu'à présent montre le plus d'entrain et les meilleures dispositions. Il n'y a encore que *dix-neuf* baptisés et une *vingtaine* de catéchumènes; mais les païens viennent en foule assister à la messe, aux prières, au catéchisme; ils s'y tiennent dans le plus grand silence, et semblent vraiment désirer qu'on les instruisse. Les bénédictions de Dieu ont été préparées de longue main sur cette localité, par une chrétienne de Non-tching-thien, mariée là à un païen depuis plus de trente ans. Jamais elle n'a oublié le Dieu de son enfance: toujours elle a trouvé moyen de faire sa confession annuelle, soit en se rendant chez sa mère à la ville, soit après la mort de sa mère, en venant jusqu'à la résidence de Kiou-tou. Je me rappelle fort bien que c'est au séminaire qu'elle est venue gagner son Jubilé de 1875. Sur douze enfants qu'elle a eu, onze sont encore vivants, et tout ce monde en naissant a été ondoyé par les soins de la vieille grand-mère maternelle, à l'exception d'un petit garçon destiné à passer par adoption dans la famille d'un de ses oncles. A la dernière mission, le père de famille est venu pour la première fois prier à côté de sa femme, ce qui a produit très bon effet et sur les enfants, et encore sur les voisins.

Par Ouang-ouan, et Yen-ho-ta, on arrive promptement aux nouvelles chrétientés de l'arrondissement de Sin-

Tching, dont il me reste à parler ; ce sont les dernières venues, mais non pas certes les moins intéressantes. L'arrondissement de Sin-tching, comme je l'ai dit plus haut, n'avait jadis que très peu de chrétiens, chez lesquels venaient de temps en temps le Ho-kong le Sié-petolo et le Tsen-kong, c'est-à-dire MM. Larribe, Péchaud Pierre et Montels. A l'exception de trois ou quatre familles, retirées aujourd'hui au bourg de Tchong-tien, il ne reste presque plus aucun vestige de ces anciens chrétiens. — Plusieurs ont été massacrés par les rebelles, d'autres sont morts sans laisser de descendants, et quelques-uns aussi sont malheureusement retournés au diable, de sorte que sur les comptes spirituels du missionnaire, il n'est plus fait mention ni de Si-kang, ni de Pé-chang, ni de Houang-tsun, noms des anciennes stations de cet arrondissement. Mais pour nous dédommager de ces pertes, le bon Dieu, en ces quatre dernières années, nous a suscité de nouveaux catéchumènes dans dix localités différentes, dont cinq se rapprochent du Nan-fong, et cinq autres du Lou-khy, et du Nan-tching. Tchong-tien, avec l'oratoire bien convenable dont Votre Grandeur a fait l'acquisition l'année dernière, deviendra le centre des premières qui sont Kong-keou, sept familles de néophytes ; Ha-tsun, cinq familles ; Long-ouan-kim, trois familles ; et Chouy-ko, onze familles. Une vingtaine d'individus, grands ou petits, ont été baptisés dans cette partie à la dernière visite du missionnaire. Un catéchiste baptiseur et une ancienne chrétienne, maîtresse d'école, sont chargés d'instruire les nouveaux convertis.

A l'autre extrémité de l'arrondissement, c'est-à-dire, sur le grand chemin qui conduit au Fou-kien, plusieurs villages, ou gros marchés, ont aussi commencé à recevoir la bonne nouvelle du salut. Les premiers qui ont embrassé la vérité dans cette partie, sont du marché de Tzé-fou-

kiao, et ils se sont mis à l'étude de la religion avec tant d'ardeur, qu'en moins de trois ans, ils ont eu des dizaines de compagnons dans le marché même, et qui sont allés chez leurs parents et leurs amis des marchés voisins, former de nouvelles stations de mission, jusque sur les limites du Fou-kien. Aussi, cette année, le missionnaire a-t-il eu la consolation de voir accourir à lui des néophytes nombreux, non seulement du dit Tze-fou-kiao, mais encore de Lou-you, de Che-yuen, de Tsa-tin, de Sin-keou, de Chin-chan et de Fey-iên. Partout où l'a conduit le catéchiste chargé de cette partie du district, il a trouvé quelques familles bien disposées, et des gens déjà instruits de leurs prières et de leur catéchisme : partout il a pu baptiser quelques-uns des premiers catéchumènes, en recevoir d'autres nouveaux, et s'aboucher avec des foules de païens, respectueux, silencieux, et non moins bien disposés que ceux de Ouang-ouan. Dieu aidant, il y aura là dans un avenir très prochain de nombreuses et intéressantes stations de mission. Plus de trente personnes, près de quarante enfants ou adultes, ont reçu cette fois la grâce du saint baptême. Le mal est qu'à Tze-fou-kiao, au lieu d'un vaste oratoire comme à Tchoug-tien, il n'y a qu'une maison basse et étroite, dont l'autel occupe un tiers, et où, les baptisés colloqués, il n'y a plus un recoin ni pour les femmes ni pour les catéchumènes, ni pour ces foules de païens qui veulent tout voir, tout entendre, assister à toutes les cérémonies, et qui dès le matin remplissent la cour des chrétiens. Votre Grandeur sait que je ne tiens pas beaucoup à l'argent : pourtant il faut que j'avoue ici en toute simplicité, que pendant mon séjour à Tze-fou-kiao, j'ai bien un peu envié le sort de ceux qui en ont ; non point certes pour le garder dans ma poche, mais pour agrandir et exhausser la maisonnette du chrétien chez lequel j'étais logé, et qui, malgré sa bonne volonté, ne

pouvait offrir un gîte aux hôtes nombreux que lui attirait ma présence. Mais passons, puisque je vous en ai écrit ci-devant, ainsi que de la maison en projet à Yen-kia-chan.

Maintenant pour résumer en deux mots ce trop long griffonnage, disons que, par la grâce du bon Dieu, dans ce département de Kien-tchang-fou, il y a progrès..... Il y a progrès notable et consolant... Il y a progrès dans tous les arrondissements.... il y a progrès sur tous les points de chaque arrondissement... Il y a progrès dans les œuvres de la mission qui a multiplié le nombre de ses stations, de ses oratoires, de ses écoles, de ses catéchuménats, de ses baptêmes d'adultes, etc.; il y a progrès dans les œuvres de la Sainte-Enfance qui a augmenté le nombre de ses baptiseurs, qui a doublé et triplé le nombre des baptêmes des petits païens moribonds; qui a ouvert un vaste orphelinat, qui entretient actuellement près de cent enfants chez les nourrices, etc., il y a progrès au matériel comme au spirituel. Restauration des oratoires de Chong-tchan et Tchang-kia-fong démantelés par le malheur des temps. Réédification des oratoires de Kien-tang, et de Taë-kia-bao, réduits en cendres par les rebelles; acquisition de nouveaux oratoires, tels que Tchang-tien, Tsinen-kia-paë, Nialin et Kao-py Organisation de la résidence de Kiou-tou. Construction de l'église *saint Vincent* à Kiou-tou et de la chapelle de *saint Joseph* à Tsi-tou, église de l'*Immaculée-Conception* à San-kang. Mais comme les chiffres parlent plus haut que tous les discours, ayez la patience de jeter un coup d'œil sur le tableau ci-joint qui vous dira éloquentement nos progrès à Kien-tchang-fou depuis mon arrivée dans ce département jusqu'à l'époque actuelle, c'est-à-dire depuis 1856 jusqu'à 1879.

TABLEAU COMPARATIF

	en 1855	en 1879
Stations ou chrétientés à visiter. . . . .	23	79
Eglises ou chapelles à desservir. . . . .	0	3
Oratoires. . . . .	9	13
Ecoles chrétiennes. . . . .	0	15
Orphelinat . . . . .	0	1
Résidence convenable . . . . .	0	1
Nombre des chrétiens . . . . .	1650	2429
Nombre des catéchumènes . . . . .	20	1100
Baptêmes d'adultes . . . . .	5	191
Baptêmes d'enfants infidèles . . . . .	500	1545
Confessions annuelles . . . . .	800	1130
Communions annuelles . . . . .	550	684
Confirmations . . . . .	35	53
Mariages. . . . .	12	20
Extrêmes-Onctions . . . . .	15	44
Défunts . . . . .	60	155

## II Causes présumées de nos progrès dans le département de Kien-tchang-fou, à partir de 1855.

Je n'en dirai que quelques mots, et pour abrégé, je ne ferai que les indiquer, bien qu'il y eût d'intéressants détails à donner sur chacune en particulier.

1<sup>o</sup> La miséricorde infinie de Notre-Seigneur qui a son temps et dont l'heure semble avoir sonné pour ce pays, réputé jadis si inconvertissable.

2<sup>o</sup> La protection toute spéciale et bien visible de notre glorieux patron saint Joseph, mieux connu, mieux honoré et mieux invoqué.

3<sup>o</sup> La liberté d'action laissée aux missionnaires ou prise par eux, depuis le traité de Tien-tsin et l'entrée des Européens à Pé-king.

4<sup>o</sup> Le retentissement incroyable qu'a eu dans toute la

contrée la construction de notre résidence, de notre orphelinat, de notre église saint Vincent.

5<sup>o</sup> La plus grande facilité accordée aux néophytes de venir en nos établissements pour y célébrer les principales fêtes de l'année, et y assister à toutes les cérémonies de la sainte Église.

6<sup>o</sup> La distribution continuelle et bien souvent gratuite, faite aux écoliers et aux néophytes, de plusieurs milliers de catéchismes, de livres de prières, ou d'opuscules de controverse contre les païens, édités par notre petite imprimerie catholique chinoise.

### III. *Moyens d'entretenir, d'augmenter et de perfectionner le bien déjà commencé.*

1<sup>o</sup> Comme c'est la grâce qui fait tout, et que la grâce nous vient par la prière, essayer de former çà et là, notamment dans nos établissements, séminaires, collèges et orphelinats, des âmes bien agréables au bon Dieu, qui soient chargées d'offrir des supplications et autres bonnes œuvres, pour l'avènement du royaume de Dieu : quelque chose dans le genre de l'apostolat de la prière.

2<sup>o</sup> Aux deux missionnaires missionnants, qui sont débordés de tous côtés par la besogne, en ajouter le plus tôt possible un troisième, bien humble, bien mortifié, bien zélé, *ayant le verbe en bouche, une grande affabilité* pour les gens de la campagne, et ne faisant point de difficulté de changer de gîte tous les quatre ou cinq jours, pour s'en aller, *à l'apostolique*, de village en village, catéchiser familièrement des montagnards, parfois grossiers (à notre point de vue), mais généralement dociles et sans malice.

3<sup>o</sup> Tendre également le plus tôt possible à bâtir de nouvelles chapelles sur les trois points du département qui

offrent le plus d'espérance, à savoir, Lin-tchan de Nan-fong, Kao-py de Lou-khy et Ize-fou-kiao de Sin-tching, sans oublier le centre de tout le département, c'est-à-dire de Nan-ching, *intrà muros*, où depuis la rébellion le missionnaire est bien plus mal à l'aise que partout ailleurs....

4<sup>o</sup> Essayer d'établir dans chaque département une école centrale ou petit collège, sur le modèle de Fou-tchou et de Kieu-tou, et là, former les enfants et les jeunes gens à tous les exercices de la vie chrétienne, sans jamais plus leur parler de *Confucius*, *Mentius* et compagnie.

5<sup>o</sup> Multiplier les catéchistes et les maîtresses pour surveiller, diriger et instruire les nouveaux convertis, pour les présenter au baptême, et puis, après le départ du prêtre, perfectionner ce que celui-ci n'a pu qu'ébaucher en si peu de jours qu'il lui est donné de rester en un même village.

6<sup>o</sup> Avoir toujours des images religieuses à sa disposition, et n'en être pas chiche avec les catéchistes et les maîtresses, afin qu'ils puissent de suite en orner les maisons de ceux qui auraient consenti à faire disparaître *Pou-ssa*, *tablettes*, *Shiang-lou* et autres *diableries*. Plusieurs gardent tout cela, parce qu'ils n'ont rien pour mettre à la place.

Voilà mon cadre à peu près rempli. Il est vrai que pour donner à Votre Grandeur une idée complète des travaux et des succès des missionnaires de ce département de Kien-tchang-fou, j'aurais dû peut-être encore parler de l'arrondissement I-Houang, dont ils sont aussi chargés, où nous avons trois écoles et sept oratoires ; où le nombre des stations à desservir a été porté à vingt et une, le nombre des chrétiens baptisés à huit cent dix-huit, et où, à la ville même et dans les environs, il s'est formé, en ces dernières années, une nouvelle chrétienté comptant déjà de soixante à soixante-dix néophytes bien disposés ; mais comme cet arrondissement dépend du département de Fou-tchan, je

m'abstiens d'en dire d'avantage. *Item* pour Tso-fang, marché de Kin-khy, limitrophe de Lou-khy, dont nous sommes également chargés, et non loin duquel (une lieue et demie) s'est formée récemment une nouvelle chrétienté d'une vingtaine de néophytes, qui ont intention d'inviter le prêtre chez eux, pour se dispenser d'aller faire leur mission chez les autres, ce qui est en effet fort incommode pour tout le monde, mais surtout pour les femmes, les enfants et les vieillards.

J'en reste donc là, vous demandant très humblement pardon, Monseigneur, d'avoir si longtemps abusé de votre temps et de votre patience, et dans le désir d'obtenir d'en Haut des bénédictions de plus en plus abondantes, j'appelle celle de Votre Grandeur sur le département et ses habitants, sur les missionnaires et toutes leurs œuvres, et en particulier sur l'auteur de ce mauvais griffonnage, qui a l'honneur de se dire, comme toujours, en l'amour de Notre Seigneur et de saint Vincent.

Monseigneur et très honoré Confrère  
de Votre Grandeur,

le tout dévoué et bien obéissant serviteur

Ad. ROUGER,

*I. p. d. l. M.*

---



## PROVINCE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

---

*Lettre de M. FOING Visiteur,  
à Monsieur FIAT, Supérieur général.*

San José de Costa Rica, 16 janvier 1880.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Je viens aujourd'hui vous communiquer les fruits de salut opérés actuellement au Salvador par deux de nos confrères du Guatemala.

Lors de ma visite à Guatemala, j'avais promis à Mgr de San Salvador, qui désirait une fondation de missionnaires, deux sujets qui iraient au mois de décembre dans son diocèse pour y travailler deux ou trois mois et retourner ensuite dans leur maison de Guatemala. Sa Grandeur avait accepté mes offres et mes promesses.

Au temps convenu et en dépit des circonstances cri-

tiques, MM. Vaysse et Pineda, accompagnant nos sœurs, se rendirent à San Salvador. Ils y furent fort bien reçus par le clergé et les fidèles. Sans perdre de temps, ils se mirent à l'œuvre avec deux collaborateurs que Monseigneur leur assigna. Ils évangélisèrent de suite un village de deux mille âmes; mille personnes y ont gagné la mission, et cent enfants ou jeunes gens ont fait la première communion. Le 23 décembre, ces messieurs ont commencé de suite leur seconde mission dans un autre village éloigné du premier, environ d'une heure et demie de chemin. Plus de trois cents personnes du premier village les ont accompagnés. Les exercices spirituels et ceux de la mission se font selon nos règles; il y a petit catéchisme, grand catéchisme et sermon. Le travail est tel, que les missionnaires seraient en droit d'user du privilège d'échanger la récitation du bréviaire en des prières plus courtes. Nos deux confrères ainsi que les deux collaborateurs logent chez le curé et prennent leurs repas avec lui; mais la lecture de table se fait régulièrement. Les missionnaires sont entourés de marques de sympathie les plus profondes, et ils ont de la peine même à se soustraire à ces manifestations extérieures de respect, si ordinaires parmi le peuple de ces pays. Vous le voyez, Monsieur et très honoré Père, les missionnaires, ou plutôt les missions de ce temps, du moins dans nos contrées, ne diffèrent guère de celles des temps qui ont vu naître la Compagnie. Seulement, aujourd'hui comme autrefois, il faut le dire: *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Nos séminaires continuent à prospérer. A Loja, il y a de cinquante à soixante élèves. A Quito, quarante-cinq jeunes gens des divers diocèses de l'Equateur et de la Colombie, et soixante-trois enfants; à San-José, le 3 février, on recevra environ quatre-vingts enfants et quatre ou cinq jeunes gens. Avec le temps, la patience et la

grâce de Dieu, nous pourrions réellement obtenir un bien immense.

Je suis en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée,

Monsieur et très honoré Père,

Votre fils obéissant et affectionné,

G. FOING.

*I. p. d. l. M.*

---

*Lettre de M. VAYSSE, à M. FOING,  
visiteur de l'Amérique centrale,*

Opico (San Salvador), 19 janvier 1880.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

*La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais !*

Nous voici déjà à la troisième mission. Dans la lettre du 23 décembre, je vous ai raconté les résultats de la première; je crois, d'après les renseignements que je me suis procurés, qu'il n'est pas resté, dans le village de Najapa, trente personnes sans faire la mission, sur trois mille habitants dont se compose à peu près la paroisse. Ceux qui n'avaient pu réaliser entièrement leurs désirs, sont venus nous trouver à Quezaltipequez où se donnait la seconde mission. Elle a duré dix-huit jours, mais il y a eu peu d'enthousiasme. Deux fois nous avons été voir M. le maire, il n'a pas daigné nous recevoir et nous a fait dire qu'il n'y était pas, et personne de la municipalité ne s'est montré aux instructions; de même nous n'avons trouvé

personne pour nous aider à chanter; et cependant, malgré ces contre-temps, quel résultat! Sur une population de quatre mille âmes, deux mille deux cents se sont confessés dans d'excellentes dispositions et ont même approché plusieurs fois du tribunal de la pénitence, preuve de leur bonne volonté. Plus de six cents pères de famille sont venus apprendre à vivre heureux et chrétiens dans leur position; et quand un des membres d'une famille venait se confesser, tous les autres se trouvaient entraînés à marcher sur ses traces. Une mère, par exemple, arrivait avec ses filles, après avoir peut-être fait trois heures de chemin pour gagner la mission; et elle repartait au plus vite afin que son mari et le reste de la famille puissent encore arriver à temps. Telle est l'histoire de près de quatre cents familles; et bien des membres ne s'étaient pas confessés depuis vingt ou vingt-cinq ans. Il nous arrivait des jeunes gens âgés de vingt-cinq ans, même trente ans, qui n'avaient pas encore fait leur première communion et à peu près ignorants des premiers principes de la religion; je crois que nous avons eu cent cinquante communions de garçons, depuis l'âge de dix ans jusqu'à trente. Le nombre pour les filles a été à peu près le même. Notre petit catéchisme a réussi à merveille; en peu de jours, quelquefois même en un jour, il faut leur enseigner le strict nécessaire, à ces pauvres gens venus de si loin et qui doivent repartir le lendemain. Les enfants écoutent avec plaisir et ceux qui assistent régulièrement, parviennent au bout de treize jours à en savoir autant que nos enfants de France.

Mais ce qui nous fait défaut, ce sont des souvenirs de mission; tout le monde, en se retirant, réclame des médailles et surtout des chapelets; et comment satisfaire cette foule? Pour éviter à Quezaltipequez ces inconvénients survenus à Nijapa, j'ai donné une médaille à tous les hommes qui venaient se confesser et j'ai renvoyé

les femmes au dernier jour. Or, ce jour-là, au lieu de partir à quatre heures du matin, nous avons disparu à trois, afin qu'on ne vienne pas nous accompagner. Ce n'était peut-être pas très convenable d'agir ainsi, mais que faire ? Pour subvenir à cet inconvénient, on pourrait, Monsieur et bien-aimé Visiteur, faire imprimer notre petit catéchisme à San-Salvador, et le donner comme souvenir ; on pourrait même y ajouter les prières du matin et du soir ; l'ignorance de ces pays est si grande que ce serait leur rendre un véritable service. Si par hasard vous approuviez ce projet, daignez, s'il vous plaît, me le faire savoir au plus tôt. Je ne vous parle pas des désordres et des scandales que la mission a fait disparaître, de tous les mariages invalides qui ont été réhabilités. En résumé, Dieu seul fait le bien que produit une mission. La troisième mission qui va commencer demain promet beaucoup ; le curé est un saint prêtre et est aimé de toute la paroisse. Hier au soir, quelle n'a pas été ma surprise, quand j'ai vu arriver à notre maison le maire avec tout le corps municipal, ainsi que le juge en première instance ; ils sont venus nous saluer et se mettre tout à notre disposition.

A deux, il nous serait impossible de suffire à tant de travail, aussi Monseigneur, qui l'avait compris, nous a donné deux prêtres pour nous aider : un prêtre du pays, tout jeune, qui paraît nous aimer et un père franciscain de Guatemala qui était curé au Salvador. Le père franciscain paraît un véritable confrère par sa bonté et sa simplicité, il parle peu et ne se mêle de rien ; le confessional est son partage ; aussi vivons-nous comme des frères ; nous avons, pour nous quatre, une maison à part, nous allons prendre nos repas au presbytère, mais on garde le silence et l'on fait la lecture de table. Que le bon Dieu nous aime, et que nous serions ingrats, et surtout moi, si nous ne correspondions à tant de faveurs ! Que je comprends main-

tenant cette parole que vous nous avez dite une fois, « Si nous sommes sages, l'Amérique est à nous. » C'est bien la vérité.

Il y a cependant un bien grand obstacle, c'est la pauvreté des prêtres. Après des missions où toutes les populations seraient disposées à la pratique de la piété, il faudrait un prêtre zélé pour continuer le bien commencé ; mais, hélas ! la plupart des curés se laissent absorber par le matériel, il n'y a personne pour confesser et faire le catéchisme. Aussi Monseigneur désirerait-il établir au plus tôt un collège qu'il confierait à nos soins. Si Sa Grandeur vous écrit pour vous demander des confrères, oh ! Monsieur et bien-aimé Visiteur, ne refusez pas et ne le faites pas trop attendre, tant il y a nécessité ; c'est d'ailleurs le seul moyen, vous le savez, de sauver tant d'âmes qui se perdent faute de prêtres ou de bons prêtres.

Ma santé est assez bonne. Pour M. Pinéda, s'il ne se saigne une fois par mois, il a de suite le corps couvert de boutons et il ne pourrait plus travailler. — Ici, pendant quinze jours, nous avons eu de nombreux tremblements de terre. Un nouveau volcan s'est ouvert du côté de San Salvador ; aussi pense-t-on que maintenant ces tremblements seront rares. Vers la fin de février nous arriverons à Sainte-Anne, et de là, pour la semaine sainte, je rentrerai à San-Salvador pour donner la retraite à nos sœurs. Je partirai ensuite pour Nicaragua et enfin je rentrerai à Guatemala vers la fin du mois de mai, si Dieu le permet ainsi.

Je suis en l'amour de Notre Seigneur et de Marie Immaculée,

Monsieur et très-honoré Visiteur,  
Votre très humble et très obéissant serviteur,

J. VAYSSE,

*I. p. d. l. M.*

## PROVINCE DE LA REPUBLIQUE ARGENTINE

---

*Lettre de M. RÉVILLÈRE à M. PEMARTIN, secrétaire général  
à Paris.*

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Nous voici depuis quinze jours au Paraguay, appelés par Son Excellence Mgr Angelo di Pietro, archevêque de Nazianze et Délégué Apostolique auprès des Républiques Argentine, Orientale et Paraguayenne. Je pense vous être agréable en vous envoyant une courte relation de notre voyage et de ce qui intéresse ce pays.

Nous partîmes de Buenos-Ayres, M. Birot et moi, le 8 octobre à onze heures du matin, à bord du steamer *Taraguy*. Nous avons trois cent cinquante lieues à faire pour arriver à destination, en tenant compte des sinuosités de la Plata, du Parana et du Paraguay. Ne vous effrayez pas du chiffre, en Amérique, à ces distances on est voisin. Quel fleuve! Quelles rivières! La Plata a deux cent quarante kilomètres à son point le plus large, et près de cinquante à Buenos-Ayres. Sans avoir cette imposante lar-

geur le Parana paraît souvent sans rivages. Aussi Solis, (1). le premier Européen qui navigua dans ces eaux, les prit-il pour une mer d'eau douce qu'il appela Mar dulce (1516). Il reconnut son erreur en touchant à l'île de Martin-Garcia, située au confluent du Parana et de l'Uruguay. Solis débarqué avec sept hommes d'équipage et quelques officiers qui l'accompagnaient allait prendre possession de cette île, au nom de Ferdinand V, quand une bande de sauvages se précipita sur eux, les massacra tous, à l'exception d'un seul qui échappa par miracle. Les Indiens leur coupèrent la tête, les pieds et les mains et en firent un horrible festin à la vue des Espagnols restés dans leurs embarcations. Martin-Garcia est aujourd'hui une place de guerre de la République Argentine. Les fils de saint Vincent, soldats de la croix, viennent d'y instruire et d'y baptiser plus d'un millier des descendants de ces anthropophages du xvi<sup>e</sup> siècle.

Le lendemain nous étions à Rosario, seconde ville de la République Argentine, reliée à Cordova, par un chemin de fer. Nous continuâmes notre route remontant le Parana, et longeant souvent la *barranca* de l'Entre-Rios, appelée poétiquement la Mésopotamie Platéenne. Ces fleuves et ces rivières forment, sans contredit, un des plus imposants cours d'eau du monde connu. Des bateaux à vapeur, d'assez grand tonnage, naviguent à plus de sept cents lieues de son embouchure. Quelle richesse la main de Dieu n'a-t-elle pas semée sur ses rives ! Le navigateur qui lèverait l'ancre dans le haut du Paraguay, se laissant aller au courant vers l'Atlan-

1. Juan Diaz de Solis, navigateur espagnol, né à Lebrixa, ville de l'Andalousie, découvrit le Yucatan avec Pinçon en 1507, remonta la Plata, explora la baie de Rio-Janeiro vers 1512, et tomba entre les mains de quelques Indiens anthropophages qui le dévorèrent avec ses compagnons, en 1516.



tique pourrait recueillir sur son passage les produits les plus riches et les plus variés : le café, le sucre, le tabac, le coton, le quinquina, l'ipécacuanha, l'indigo, la cochenille, les bois les plus rares, puis les richesses de l'agriculteur et du pâtre des pays tempérés. *O fortunatos nimium sua si bona norint Americanos !*.. Malheureusement l'homme oublie trop vite le divin bienfaiteur et ne sait pas toujours payer à Dieu le tribut de reconnaissance qu'il lui doit.

Les forêts vierges sont de plus en plus belles à mesure que l'on s'éloigne de la province de Buenos-Ayres. A gauche nous côtoyons le Grand-Chaco, immense territoire, presque entièrement inexploré, qui s'étend entre le Paraguay, la Plata et la Bolivie. Au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, les RR. Pères de la Compagnie de Jésus y avaient plusieurs missions florissantes dont on voit encore des ruines près du Rio-Vermejo. Mais aujourd'hui que le reflet du siècle des lumières a dissipé les ténèbres de ces obscurantistes, l'intérieur de ce vaste pays est devenu le repaire d'Indiens pillards et de bêtes féroces. Honneur à qui de droit !

La pluie ne nous quitte pas. Nous traversons une série de ces orages particuliers au pays dont rien, en France, ne peut donner une idée exacte. Jamais je n'ai vu la nue labourée par la foudre comme ici ; le ciel est littéralement en feu et un seul éclair sillonne souvent la moitié de l'horizon. Pendant ces nuits où le tonnerre proclame avec tant de solennité la puissance du Créateur, que l'homme sent bien qu'il n'est rien en présence de Celui qui commande aux vents et aux tempêtes !

Nous arrivons à Corrientes, ainsi appelée parce que la rivière y forme des courants si rapides que le poisson n'y peut séjourner ; la première nouvelle que nous apprenons c'est que pendant un de ces orages, dont je viens de parler, trois personnes venaient d'être tuées par la foudre sur

divers points de la ville. Dieu veuille que leur mort n'ait pas été imprévue !

Le voyage devient de plus en plus intéressant : nous entrons dans la rivière du Paraguay. Les eaux sont basses ; les rives découvertes sont jonchées de Caïmans, appelés ici Yacarés, dont les plus grands atteignent une longueur de huit mètres. Voici ce qu'en dit le père Lozano, jésuite, dans son histoire de la conquête du Paraguay, et que vous ferez bien de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire. « Le Yacaré a quatre yeux, trois rangées de dents de plus de trente chacune, sans compter les molaires, et le corps couvert d'écailles qui résistent aux balles. Il pond vingt huit œufs qu'il enfouit dans le sable, le *premier jour* de la lune et découvre le *dernier*, après l'éclosion. Pendant qu'il reste étendu sur la rive, bâillant au soleil, des petits oiseaux viennent lui *nettoyer les dents* avec leur bec, et par une admirable disposition de la Providence, ces volatiles charitables trouvent leur aliment et gagnent ainsi leur vie à rendre *service au prochain*. » Quoiqu'il en soit de ces yeux et du reste, nous avons vu un grand nombre de Yacarés, la gueule ouverte, qui nous regardaient paisiblement passer sans s'émouvoir ni du bruit du vapeur ni du sifflement des balles que passagers et matelots leur distribuaient avec une prodigalité tout américaine.

Des profondeurs des taillis s'élevait un concert de mille voix d'oiseaux divers parmi lesquels il est facile de distinguer le caquetage des perroquets. Ici, la cigogne, le héron, l'autruche et mille autres sujets de la gent ailée viennent distraire agréablement le regard du passant ; là, toute une famille de carpinchos prend ses ébats sur le sable. Nous en avons vu jusqu'à dix à la fois. Cet amphibie, *sus palustris*, en guarani *Capibarà*, a la forme d'un cochon moins le museau et les oreilles qui sont courtes et droites. Il appartient à la famille des rongeurs.

Parfois le tigre sort des fourrés et paraît au bord de l'eau. On le dit habile pêcheur. Si la chasse ne suffit pas à son appétit, il a recours à la pêche. Il descend à la rivière, se place près d'un tourbillon, lance sa hache à la surface de l'eau ; le poisson accourt, et d'un coup de patte habilement appliqué le tigre le lance à terre avec une adresse merveilleuse. Quand la table lui paraît assez copieusement servie, notre pêcheur sort de l'eau et commence son repas.

Ce qui frappe l'étranger, dans ces immenses solitudes du Nouveau-Monde, c'est que la plupart des oiseaux ne voient pas dans l'homme un ennemi déclaré. Sur bien des points de la Pampa, le chasseur n'a pas besoin de s'embarasser d'un fusil Lefauchaux pour garnir sa gibecière, il peut encore prendre les perdrix à la main. Souvenir frappant du paradis terrestre où, dans le plan du Créateur, une harmonie parfaite devait régner entre les animaux et le roi de la création.

Revenons à notre voyage. A droite s'étend maintenant le territoire de la République du Paraguay, cette terre si pleine de glorieux souvenirs. Voilà des champs de bataille où les forces coalisées du Brésil, de Buenos-Ayres et de Montevideo triomphèrent du tyran Lopez, au prix de sacrifices ruineux et après quatre ans et demi de luttes énormes. On a assez parlé de cette effroyable guerre où périt toute une nation et qui immola près d'un million d'individus, pour que je me borne à la rappeler en passant. Sans pouvoir la comparer à celle de la Vendée, parce qu'elle n'eut point pour but de défendre la cause de Dieu et de son Église, on peut néanmoins dire d'elle ce que Bonaparte disait de celle-ci : « qu'elle a été une guerre de géants. » Le dictateur qui se décorait pompeusement du titre de Suprême était un monstre à face humaine. Ayant toujours l'épée de Damoclès suspendue sur sa tête, le

pensée de la mort lui montrait partout des conspirations et lui dictait les mesures les plus barbares. Pas plus les liens de famille que les qualités n'étaient une garantie contre sa cruauté. Son jeune frère, ses deux beaux-frères sont arrêtés et mis à mort après des tourments variés. Son frère aîné, chargé de fers, poussé et chassé comme une bête fauve devant les débris de l'armée, torturé journellement, fut enfin achevé d'un coup de lance. Le même sort est réservé à ses deux sœurs, Inoncencia et Rafaela, et à sa mère. Heureusement pour elles, la mort de Lopez devança l'accomplissement de ses desseins parricides. Cela n'empêche pas qu'elles aient horriblement souffert. Après la bataille de Pirebebuy, elles furent traitées comme les derniers des captifs et exposées à toutes les privations. « Quand nous dûmes nous mettre en marche, dit Inoncencia, un soldat nous offrit de nous débarrasser des peaux sur lesquelles nous dormions ; par bonheur nous refusâmes, nous serions mortes de faim. Pendant la route nous arrachâmes les poils de ces fourrures et nous en fîmes rotir le cuir, n'ayant pas d'autre nourriture. Quand nous arrivâmes au lieu désigné par Lopez, les femmes, nos compagnes d'infortune, étaient dans le plus triste état ; elles couraient presque entièrement nues à travers les bois, par une chaleur accablante, cherchant un crapaud ou une vipère pour apaiser leur faim. Les Indiens Calagua nous apportaient parfois un morceau de chair d'un animal inconnu, un peu de manioc et du maïs, en échange de nos bijoux. Nos souffrances morales étaient pires encore. Que de fois n'avons-nous pas vu une mère pleurant sur le cadavre de son enfant tué par la famine !... »

Enfin Lopez fut tué par un soldat brésilien. — Sa mère et ses sœurs voulurent voir son cadavre. Quand la pauvre femme fut en présence du corps sanglant de son fils, oubliant ses souffrances pour n'écouter que son cœur de

mère elle éclata en sanglots. Ses deux filles restèrent impassibles, et Rafaela dit : « Maman, pourquoi pleurer ? il ne fut ni un fils, ni un frère ; il fut un monstre. » Telle a été l'oraison funèbre de Lopez. L'Esprit Saint a dit : « les corbeaux de la vallée arracheront l'œil de celui qui s'est moqué de son père et qui aura désobéi à sa mère. Les jeunes aigles le dévoreront. » Lopez est tombé sous le coup de cette sentence. Enterré sur les bords du ruisseau Aquidabau et recouvert d'une légère couche de limon, il est probable qu'au premier débordement cette menace se sera accomplie pour lui. Mais

« Son cercueil est fermé, Dieu l'a jugé, silence... ! »

Nous voilà au point le plus pittoresque de la rivière Paraguay, à l'endroit appelé *Angostura* (étroitesse) près de las lomas Valentinas, où se donna la dernière grande bataille contre Lopez. Un affût de canon, assis sur une tranchée, indiquait, il y a peu de temps encore, l'arène de ce suprême combat, auquel prirent part non seulement les hommes, mais les femmes et les enfants qui se firent tuer en combattant avec un héroïsme digne d'un meilleur sort.

Nous arrivons enfin sains et saufs à l'Assomption. *Deo gratias.*

La capitale du Paraguay fut fondée le 15 août 1538 par le gouverneur Domingo Martinez de Irala. Le site en est admirablement bien choisi. Assise au bord de la rivière, à l'endroit où celle-ci forme une baie à souhait pour le mouillage des navires, cette ville ne compte guère aujourd'hui que dix ou douze mille âmes. Les rues comme celles de toutes les villes américaines sont tirées au cordeau et, par leur section à angles droits, elles lui donnent la forme d'un échiquier. Les maisons sont généralement d'une

construction misérable, mais on est frappé du nombre et de la magnificence relative des monuments publics. Lopez avait apporté ce goût de son séjour en Europe, mais la guerre ne lui permit d'en achever aucun. Le plus remarquable de tous est le palais qu'il destinait à devenir sa demeure, et qui rappelle, dit-on, le Château-d'Eau de Marseille. L'épuisement des deniers publics, n'a pas permis, jusqu'à ce jour, au gouvernement paraguayen de reprendre ces travaux ébauchés. Mais les Chambres viennent de sanctionner le projet de les continuer et de les achever à mesure que les ressources le permettront. Dans le plan actuel, les tribunaux s'installeraient dans l'édifice qui devait servir de théâtre, le palais de Lopez deviendrait la maison du gouvernement, et la maison actuelle du gouvernement, la demeure de l'évêque ; enfin la jolie petite église, dédiée à l'Assomption, une fois terminée, serait ouverte au culte.

Un tramway traverse les rues de la ville et conduit à la gare qui tombe en ruine faute d'argent et de soins. La ligne du chemin de fer, inaugurée jusqu'à présent, peut avoir une longueur de vingt lieues, que le train met de neuf à dix heures à parcourir. Nous sommes loin du train rapide de Paris à Bordeaux ! C'est qu'ici on chauffe au bois, et si le combustible manque en route, les chauffeurs armés de haches courent à la forêt voisine couper le bois nécessaire pour arriver à destination. Pour qui n'est pas pressé, ce système peut avoir ses charmes ! Le railway traverse une vallée ravissante où dort l'onde azurée du lac Ipacaray, et arrive à Paraguari, aujourd'hui dernière station du chemin de fer national qui doit s'étendre jusqu'à Villa-Rica.

De Paraguari on découvre, à quelques lieues, un mont devenu célèbre dans la tradition du pays parce qu'il a à son sommet, une chapelle taillée dans le roc, avec sa sacristie, et sa chaire où l'apôtre saint Thomas célébrait les saints mystères et distribuait le pain de la parole sainte

quand il vint évangéliser le Paraguay. Si le fait est vrai, il faut admettre que Christophe Colomb n'a pas été le premier à découvrir l'Amérique. L'histoire des voyages des apôtres est tellement enveloppée de ténèbres que cela n'est pas absolument impossible. Quoiqu'il en soit, les habitants des environs ont une grande dévotion à cette chapelle, et malgré la difficulté d'escalader la roche qui couronne le mont, beaucoup de gens viennent y brûler des cierges en reconnaissance des bienfaits obtenus par l'intercession du saint apôtre.

Selon la même tradition, dans un endroit appelé en guarani : « *Mbae Pirunga* » on peut voir encore, gravée dans la pierre, l'empreinte des pieds non seulement de notre saint, mais encore des cerfs, des chevreuils et d'autres animaux qui venaient à son appel, entendre sa prédication.

Le nom de saint Thomas est mêlé à bien d'autres souvenirs. Il en est qui prétendent que les indigents lui doivent l'usage du pain de manioc et de la célèbre Yerba-Mate, qui fournit un breuvage si vanté dans le pays. Le *mate* est à l'Américain ce que le chocolat est au Madriléne, au Parisien le café au lait et plus encore. Qui n'a pris son *mate* ici n'est capable de rien. Saint Thomas, rencontrant des forêts remplies de ces arbres (Yerba-Mate) dont la feuille était un poison mortel, leur enleva leur nocuité en les soumettant à l'action du feu, les changea en contrepoison, et procura ainsi aux habitants une boisson d'un prix inestimable. D'autres attribuent à l'usage du *mate* une origine moins céleste et disent qu'il est dû à un sorcier, fort renommé dans le pays, qui vivait en grand intimité avec le diable. Cet esprit infernal lui ordonnait de prendre cette boisson pour entendre ses oracles ; cet usage s'étendit aux espagnols et devint général.

Mais laissons là ce thème, si la divine Providence veut que notre Congrégation s'établisse au Paraguay, les mis-

sionnaires qui parcoureront le pays auront à faire des relations intéressantes sur les us et coutumes de ses habitants, aussi bien que sur les produits de ce sol poétique et si connu dans l'histoire. Ce serait m'exposer à bien des erreurs et des inexactitudes que de vouloir aujourd'hui vous renseigner sur ce point. Je veux simplement vous parler des raisons qui m'ont amené deux fois à la capitale du Paraguay et des faits dont j'ai été témoin dans cette ville.

Mon premier voyage à l'Assomption, en 1877, est dû à l'influence de plusieurs causes. Il y avait près de trois ans que l'église du Paraguay était sans chef, ou plutôt se trouvait en plein schisme. Voici comment : En 1874 l'Inter-nonce apostolique résidant à Rio-de-Janeiro avait conféré à M. Moreno la charge d'administrateur de l'église du Paraguay, avec les pouvoirs extraordinaires accordés aux évêques d'Amérique par « las solitas » moins, bien entendu, ceux dont l'exercice requiert le caractère épiscopal. M. Moreno tomba malade et mourut après dix mois d'exercice de sa charge. Pendant sa maladie, un prêtre non moins ambitieux qu'intrigant, profita, ou plutôt abusa de la faiblesse de caractère de l'infirmes et lui fit faire un testament dont il rédigea lui-même le texte, en vertu duquel Moreno remettait au dit prêtre tous les pouvoirs qu'il avait reçus du Saint-Siège et le gouvernement de l'église. La nouvelle de cette transmission de pouvoirs parvint bientôt à la connaissance du délégué apostolique. Son Excellence adressa immédiatement une note à l'intrus par laquelle il déclarait nuls et sans valeur tous les actes de son administration, se fondant sur ces deux raisons que M. Moreno n'avait le droit de transmettre à personne le gouvernement de l'église, et, l'eût-il eu, l'usurpateur était inhabile à le recevoir. Il avait encouru, en effet, plusieurs censures pour des actes de la dernière gravité, dans l'exercice de sa charge de *Fiscal de Sangre*, par exemple,



pour avoir fait fusiller par vengeance, Mgr Palacios, dernier évêque du Paraguay. La note de l'Internonce fut remise par un général brésilien à l'usurpateur qui n'en tint aucun compte et ne la communiqua qu'au président de la république, et à quelques ministres avec lesquels il était, selon l'expression vulgaire, comme chair et ongles. Il continua donc à gouverner l'Église au mépris du Saint-Siège et avec l'appui du pouvoir civil. Les réclamations de l'Internonce déterminèrent le gouvernement paraguayen à envoyer en 1876, à Rome M. Uriarte avec mission de faire reconnaître l'intrus en qualité d'administrateur de l'Église. Le gouvernement en fut pour ses frais, la mission échoua complètement, parce qu'il présentait un candidat inacceptable.

*A suivre.*

---

*Le gérant,*

A. HANOTELLE.

## FRANCE

---

### CONVERSION OBTENUE PAR LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

La médaille miraculeuse continue à justifier le nom que la reconnaissance populaire lui a donné, et la très sainte Vierge accomplit fidèlement la promesse qu'elle fit, en 1830, lorsqu'elle dit à la sœur Catherine Labouré, en lui ordonnant de faire frapper la médaille : *que les personnes qui la porteront, recevront de grandes grâces, surtout en la portant au cou.* On en trouvera une nouvelle preuve dans le fait suivant qui est rapporté par une Fille de la Charité de Fribourg en Suisse, et dont l'authenticité est incontestable.

Fribourg, maison de la Providence, 26 décembre 1879.

Hier, jour de Noël, nous avons eu la consolation de voir une jeune protestante, pensionnaire chez nous, faire son abjuration avec le plus grand bonheur. C'est sa tante qui demeure également à la Providence, qui l'a fait venir ici. Cette dame fut elle-même convertie, il y a trois ans, et c'est sa conversion que nous appelons miraculeuse.

Elle habitait alors l'île de Jersey, et vivait au milieu des protestants. Elle n'entendait parler de la religion catholique qu'avec le plus profond mépris; elle même en avait

la plus grande horreur, elle lisait les livres les plus opposés à la religion, et aimait à l'entendre insulter et calomnier. Cependant la sienne ne lui semblait pas plus respectable, puisque, disait-elle, on y enseigne tant de choses différentes; aussi elle était devenue libre-penseuse, et s'était promis de ne point se fatiguer à croire, puisque les protestants combattaient les uns contre les autres. Elle avait à son service une cuisinière catholique. Celle-ci ne parlait point de religion à sa maîtresse; mais elle priait en secret la Sainte Vierge de toucher son cœur, et faisait à son intention plusieurs promesses à notre Immaculée Mère. La pieuse fille n'aimait pas à toucher un sujet qui devenait quelquefois une occasion de sarcasme et de raillerie; un jour néanmoins, elle donna à sa maîtresse une médaille miraculeuse en la priant de la garder. Celle-ci la prit et la mit dans son porte-monnaie; elle n'y attachait aucune importance; car elle ne croyait pas à la Sainte Vierge. Entrant un jour par hasard ou plutôt par curiosité dans une église, elle entendit un sermon sur l'Immaculée Conception; ce discours lui parut très singulier. Dans un moment où elle éprouvait du côté de sa famille, beaucoup de peines et de chagrins, sa domestique lui conseilla de mettre à son cou la médaille miraculeuse, et lui donna l'assurance qu'elle recevrait du secours. Elle obéit machinalement, et dit, sans y penser, ces paroles : mais peut-être qu'un jour, je me ferai catholique. Le même jour, la médaille produisit son effet, et le soir, elle demanda à sa cuisinière à qui elle pouvait s'adresser pour se faire instruire. Celle-ci conduisit sa maîtresse chez M. le Curé. Alors, dit cette dame, je n'eus aucune peine pour saisir ce que l'on m'enseignait je n'éprouvais aucun combat; les vérités de la foi pénétraient doucement dans mon cœur; elles me semblaient aussi faciles à croire que si, depuis mon enfance, j'avais été élevée dans la religion catholique.

Le prêtre qui m'instruisait me dit de rendre grâces à la sainte Vierge; car ma conversion était miraculeuse. Au bout de quinze jours, je pus faire mon abjuration et recevoir le baptême, et je n'ai jamais été si heureuse que depuis que je suis catholique. Ma domestique m'avoua ensuite les prières, les neuvaines et les promesses qu'elle avait faites pour moi; mais j'attribue ma conversion à la médaille miraculeuse, car du moment où je la mis à mon cou, je fus immédiatement changée et instruite. Lorsque M. le Curé, après m'avoir expliqué le catéchisme me demandait si j'avais quelques objections à faire, ma seule et invariable réponse était celle-ci : Je crois tout sans aucune peine; je n'ai aucun doute et je serais fort embarrassée de faire aucune objection. Après ma première communion, j'ai voulu venir dans un pays catholique afin de voir de plus près les pieuses pratiques de notre divine religion.

C'est ce saint désir qui a conduit cette dame dans notre maison. Quand elle y fut installée, elle fit venir sa nièce, jeune orpheline de 18 ans appartenant aussi à la religion protestante. Lorsque celle-ci arrivée au mois de septembre dernier, vit alors les sœurs pour la première fois, elle eut une grande frayeur, et ne fut rassurée que lorsque notre digne sœur servante lui eût promis qu'elle irait au temple quand elle voudrait, qu'on lui laisserait tous ses livres protestants, et qu'on ne lui parlerait point de se faire catholique. Sa bonne tante plus empressée, et ardente comme toute nouvelle convertie, lui parlait souvent de la religion : ce qui ennuyait beaucoup la pauvre enfant qui finit par s'aigrir contre elle, et qui devint même un peu malade. Sur ces entrefaites, notre dame eut à faire le voyage de Paris pour ses affaires; nous lui donnâmes l'adresse de notre maison mère, et elle eut le bonheur d'aller à la chapelle où elle demanda la conversion de sa

nièce. Pendant qu'elle priait à Paris, notre petite protestante alla trouver une autre de nos dames pensionnaires et lui dit de la conduire au catéchisme, ce qu'elle continua de faire depuis. De plus, elle qui n'avait pas jusque-là voulu aller à la messe avec sa tante, s'y rend tous les jours et lorsque la tante revint à Fribourg, elle lui dit : tout est fini maintenant, je veux me faire catholique. C'était au commencement de novembre et comme cette jeune personne a une volonté très ferme, elle a mis tant d'ardeur à s'instruire, qu'hier elle a eu le bonheur d'être baptisée. Elle soupire impatiemment après l'heureux jour de sa première communion et récite paraît-il, continuellement son chapelet.

Ces deux conversions nous paraissent trop miraculeuses pour les tenir dans l'oubli : voilà pourquoi nous avons voulu vous en faire sommairement la narration. Nous omettons beaucoup de détails que cette dame nous a donnés, mais l'essentiel s'y trouve.

Dans une lettre postérieure, la même sœur ajoute : « La nièce persévère dans la ferveur de sa conversion; elle a fait sa première communion le premier jour de l'an dans les dispositions les plus édifiantes. Elle est placée avec nos jeunes filles de l'école normale dont elle est le modèle par sa piété; elle communie tous les dimanches et jours de fête, il est probable qu'elle entrera au mois de mai dans l'association des enfants de Marie.

Sa tante continue à donner l'exemple d'une vie sincèrement pieuse à nos dames pensionnaires : son zèle devient de jour en jour plus ardent; en ce moment, elle prie de tout son cœur et fait prier Marie Immaculée pour obtenir la conversion de son neveu, jeune homme très enraciné dans le protestantisme : elle voudrait faire partager à toute sa famille le bonheur qu'elle éprouve d'être catholique.

**ŒUVRE DE LA TRÈS SAINTE TRINITÉ  
POUR LE SOULAGEMENT DES ÂMES DU PURGATOIRE**

*Origine et développement de l'association. — Marie Pellerin, fondatrice (1).*

La divine Providence a voulu que Marie Pellerin confiât son œuvre aux prêtres de la Mission, qui l'ont acceptée, sans l'avoir recherchée en aucune manière. Près des restes vénérés de saint Vincent de Paul, elle grandira, sans bruit, sous le patronage de cet ami des pauvres et des affligés.

Il convenait que cette œuvre fût confiée à son cœur si tendre et si compatissant. La gloire du ciel n'a fait que perfectionner sa tendresse et sa compassion pour les chères âmes du Purgatoire, qu'il a tant aimées pendant sa vie mortelle. On a trouvé, dans un volume de son bréviaire (2),

(1) Voir page 177.

(2) Le bréviaire de saint Vincent n'a que deux volumes, comprenant les quatre parties. Le format est in-8° et les caractères assez gros. Il fut imprimé à Paris, en 1636, aux frais de la société typographique fondée, par l'ordre du roi pour imprimer les livres des églises. Nous lisons, après deux portraits du saint, collés sur des feuilles séparées, les attestations qui suivent, écrites sur une troisième feuille : « Ce bréviaire était à feu M. Vincent de Paul, instituteur et premier Supérieur général de la Congrégation de la Mission. Il m'a été donné par M. de Saint-Jean, aumônier de la reine qui assista à sa mort, comme étant du corps de cette Congrégation et un des plus considérés : il s'en saisit comme d'une précieuse relique. Il m'a été donné à Paris, ce 15 mars 1664.

Cazes, prêtre.

Je soussigné, prêtre de la ci-devant Congrégation de la Mission déclare que lorsque je suis venu demeurer en 1751, dans la maison de ladite Congrégation de Sens, ce présent bréviaire était dans la bibliothèque de cette maison, qu'il y était conservé avec vénération comme ayant été à

précieusement conservé dans le trésor des reliques de la maison mère, on a trouvé une image (1) qui repré-

l'usage de saint Vincent de Paul : qu'il m'a été donné par les citoyens commissaires de la municipalité de Sens, le 12 janvier 1793, et que je l'ai donné le 15 du même mois et de la même année au citoyen Etienne Macé, officier municipal, connaissant sa dévotion pour ce saint prêtre et son amitié pour moi.

Sens, ce 15 janvier 1793.

MONTAULT, *vicaire général de Sens.*

Je soussigné certifie avoir connu le présent bréviaire de saint Vincent de Paul entre les mains de M. Montault, qui a signé le précédent certificat, et ensuite dans celles de M. Macé, après la mort duquel je l'ai obtenu de ses héritiers. La reliure de ce bréviaire tombant en ruine moins de vétusté que par le grand usage qu'en ont fait les personnages religieux qui l'ont possédé, j'ai cru devoir le faire relier avec soin, et l'orner d'estampes analogues aux fêtes, et de plusieurs portraits de saint Vincent, dont l'une placée en tête du volume d'été, est infiniment précieuse si l'on ajoute foi au certificat authentique que l'on y lit au revers, et qui doit faire considérer ce même portrait comme une vraie relique.

A Sens, ce 17 mai 1802.

T. TARBÉ. (2)

Voici ce certificat.

*Ego infra scriptus sacerdos Congregationis Missionis, prefectus ecclesie domus Sancti-Lazari, testor et fidem facio cor retro depictum sanguine et precordiis beati Vincentii a Paulo esse intinctum.*

MARST.

Je soussigné, prêtre de la Congrégation de la Mission, préfet d'église de la maison de Saint-Lazare, j'atteste et certifie que le cœur peint ci-contre a été teint du sang du bienheureux Vincent de Paul.

MARST.

D'autre part, on lit encore :

Ce bréviaire ayant été exposé en vente en 1850, a été acquis à la Congrégation au prix de quinze cents francs, payés par la mère Maxin, Supérieure générale des Filles de la Charité.

ÉTIENNE, *Supérieur général.*

(1) Au dos de l'image, on lit l'attestation suivante :

Cette image sur parchemin n'a de remarquable que d'avoir appartenu

(2) M. Tarbé était un amateur d'antiquités à Sens.

sente Notre-Seigneur attaché à la croix, puis Marie-Madeleine étreignant de ses bras, avec un amour ardent, le pied de la croix; et, plus bas, les âmes s'élançant du purgatoire vers Jésus crucifié, pour obtenir leur délivrance, avec cette invocation : *Pie Jesu, Domine, dona eis requiem sempiternam.*

Chacun de nous sait que notre bienheureux Père nourrissait une tendre affection pour les âmes du purgatoire. Rappelons ce qu'en dit Abelly :

« Nous ne devons pas omettre ici la dévotion particulière qu'il avait de procurer le soulagement et la délivrance des âmes fidèles qui souffrent dans le purgatoire; il exhortait souvent les siens à ce devoir de piété, et disait qu'il fallait considérer ces chers défunts comme les membres vivants de Jésus-Christ, animés par sa grâce et assurés de participer un jour à sa gloire; et que pour cette considération nous étions obligés de les aimer, servir et assister de tout notre pouvoir. Pour cet effet, il priait et offrait souvent le très saint Sacrifice de la messe à leur intention. Il faisait aussi prier et offrir le même Sacrifice pour eux par les autres prêtres de sa maison; et le sacristain de Saint-Lazare a déclaré qu'il lui ordonnait fort souvent de faire dire des messes pour les âmes du purgatoire qui y sont détenues depuis si longtemps, et qui n'ont personne qui prie particulièrement pour elles. Il établit encore pour ce même sujet, dans toutes les maisons de sa Congrégation, cette sainte pratique de dire trois fois le jour en commun le *De profundis*, c'est à savoir après les deux examens par-

à saint Vincent de Paul, le trésor de la charité. Elle fut trouvée dans son bréviaire au moment de sa mort. Cette relique m'a été donnée par M. Planton, mon ami, prêtre de la Congrégation fondée par saint Vincent. Ce digne ecclésiastique possédait quelques objets qu'il tenait d'un parent de saint Vincent. M. Planton est de Villeneuve, non loin du village où naquit saint Vincent.

THÉODORE DE NAY, *Conseiller*



ticuliers qui se font devant les repas et aux prières du soir »(1).

Il convenait que cette Œuvre fut confiée à la Congrégation de la Mission, dévouée au soulagement spirituel et corporel des plus misérables, et qui a tant fait, du temps même de saint Vincent, pour le rachat des captifs, au nom de la très sainte Trinité.

Il convenait, enfin, que la Compagnie des filles de la Charité, chargée d'aller au secours de toutes les misères, devint le principal instrument de propagation d'une œuvre qui semble faite pour leur cœur, et dont elles ont compris, mieux que personne l'importance et les résultats.

Personne au reste ne l'ignore, la chapelle de la Passion qui est la chapelle de l'Œuvre dans notre église de la maison mère avait été désignée par avance, pour être consacrée aux âmes du purgatoire, par la pieuse fille de la Charité, à qui fut révélé, en 1846, le scapulaire rouge, le scapulaire de la Passion et des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Cette observation est prise des registres même de l'Association.

Nous lisons à la première page du registre le plus ancien, que l'Œuvre de la très sainte Trinité est placée sous l'invocation de *Notre-Dame Auxiliatrice* : *In nomine sanctissimæ Trinitatis, sub invocatione B. M. V. titulo Auxilii Christianorum* : *Au nom de la très sainte Trinité, sous l'invocation de la bienheureuse Vierge Marie, du titre de Secours des chrétiens*

On sait que saint Pie V fit ajouter cette invocation aux litanies de la Sainte Vierge, après la victoire remportée par son intercession, près du golfe de Lépante, par les chrétiens réduits à la dernière extrémité, sur les Turcs qui menaçaient d'envahir toute l'Europe. On sait encore

(1) Vie de Saint Vincent. liv. 3. ch. 9.

que Pie VII, échappé miraculeusement à sa captivité de Savone et de nouveau libre de ses persécuteurs, attribua sa délivrance à la *Mère de miséricorde*, honorée sous ce titre à Savone, la couronna de ses propres mains, d'une couronne d'or, et fit ajouter au *propre* de Rome, la fête de *Notre-Dame Auxiliatrice*,

Il convenait aussi qu'une Œuvre, dont l'un des buts principaux est de secourir les âmes les plus abandonnées, fût placée sous l'invocation de Celle qui exauce toujours les plus pauvres, les plus faibles et les plus délaissés.

Ainsi établie sous le haut patronage de *Notre-Dame Auxiliatrice* et de saint Vincent de Paul, l'Association prend de rapides accroissements, qui n'ont pas cessé depuis, en même temps que, peu à peu, on pourvoit aux détails de son organisation et de son administration.

Nous n'entrerons pas dans ces détails qui sont connus de nos lecteurs. — Les fondations, pour vivants et pour défunts, se sont faites, dès 1858, comme elles se font aujourd'hui. — Les secours, dans le passé comme aujourd'hui, ont toujours été accordés aux églises pauvres, ou aux maisons des filles de la Charité qui en avaient un grand besoin pour leurs pauvres.

Les Supérieurs généraux ont toujours témoigné la plus vive sympathie pour l'Œuvre et ils l'ont soutenue de tous leurs efforts, depuis que la Congrégation de la Mission en a été chargée : elle doit en partie son développement à leur bienveillante protection.

D'autre part Sa Sainteté Pie IX portait le plus vif intérêt à l'Association et il la bénissait; elle était bénie aussi par un grand nombre d'archevêques, d'évêques et de vicaires apostoliques. L'Europe et l'Asie, L'Afrique et l'Amérique semblent demander à l'œuvi la participation aux fruits de l'Association.

Lors d'un voyage de Mgr Spaccapietra, alors évêque de

Port d'Espagne, en 1859, Pie IX, malade, ne recevait aucune audience. Pourtant Monseigneur fut admis, et Sa Grandeur l'entretint de notre Œuvre. Le Souverain Pontife en fut touché et il daigna lui accorder une bénédiction particulière, ainsi qu'à tous les associés. Cette bénédiction fut renouvelée le 30 octobre 1860, et tracée, en larges caractères, de la main même de Pie IX. *30 octobris 1860. Benedicat vos Deus, et mementote quod sancta et salubris est cogitatio pro defunctis orare. Pius PP. IX.* En même temps, le souverain Pontife assurait à notre confrère M. Guarini, procureur général de la Congrégation, qu'il conservait l'image de l'Œuvre de la très sainte Trinité; et il accordait, de vive voix, l'insigne faveur de pouvoir célébrer tous les jours, excepté les jours de fête de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>me</sup> classe et les jours de dimanche, la messe des morts à l'autel de la chapelle de la Passion dans notre église, rue de Sèvres, 95. La même grâce a été étendue à l'autel principal de la même église en faveur des réunions mensuelles de l'Œuvre.

L'association a reçu 64 approbations épiscopales : on aurait pu en recueillir beaucoup d'autres.

Qu'il nous soit permis d'en citer quelques-unes.

« Nous admirons l'œuvre de la très sainte Trinité pour la délivrance des âmes du purgatoire : nous la trouvons parfaitement conforme en tout à l'esprit de la sainte Église : et, de l'abondance de notre cœur, qui toujours a été profondément ému par les souffrances des âmes qui gémissent dans le lieu de l'expiation, nous l'approuvons et la bénissons, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

« Paris, le 16 Janvier 1860, jour de l'arrivée du corps du vénérable Perboyre à Paris.

† François Xavier DANICOURT, C. M.

évêque d'Antiphelles,

vicaire apostolique du Kiang-sy. (Chine) ».

« J'approuve, je bénis, et je désire d'un immense désir voir s'étendre l'Œuvre admirable de la sainte Trinité pour la délivrance des âmes du purgatoire.

« † FERDINAND DONNET,  
« *Cardinal, Archevêque de Bordeaux.*

« Paris, le 9 mars 1861. »

Nous citerons encore l'approbation donnée par Mgr Jean Joseph Lynch, évêque de Toronto.

« L'Œuvre de la très sainte Trinité pour le soulagement des âmes du purgatoire est, de toutes celles que je connais, la plus admirable, la plus charitable et la plus avantageuse. C'est donc de toute l'étendue et la tendresse de mon cœur, profondément dévoué à ces pauvres âmes, que je l'approuve et la bénis. Je fais des vœux ardents pour sa propagation dans l'univers entier, pour le bien des morts et des vivants. Une expérience personnelle m'a fait connaître les trésors de cette sainte et salutaire dévotion.

« † JEAN JOSEPH LYNCH, *Evêque de Toronto du Canada.*

« Paris, 22 mai 1862 ».

Nos lecteurs savent en outre que l'Œuvre approuvée le 1<sup>er</sup> juillet 1873, par Son Éminence Mgr Guibert, archevêque de Paris, avait été auparavant enrichie d'indulgences, en vertu de deux brefs pontificaux, sous les dates du 20 septembre 1859 et 27 janvier 1863. Ils savent aussi que de nouvelles faveurs spirituelles lui ont été accordées, par d'autres brefs portant les dates des 30 janvier 1874, 1<sup>er</sup> février 1878 et 21 mars 1879.

L'Association sera éternellement reconnaissante envers le Saint-Siège et envers l'Épiscopat, de tant d'approbations et de bénédictions, qui lui ont porté bonheur.

Elle s'est montrée aussi pleine de gratitude à l'égard de sa pieuse fondatrice. Le Conseil du 6 avril 1859 vote pour elle une fondation de cinquante francs, valable après sa mort. Le même Conseil fait remettre, pour l'aider, une somme de cent francs à M<sup>me</sup> Hebray et à M. l'abbé Dupuis qui se chargent de la lui faire parvenir — En 1860, une autre fondation de cinquante francs, et deux autres encore, de cent francs chacune, sont faites par l'Œuvre pour la bonne Marie Pellerin.

Elle était partie pour la Bretagne, avec sa chère Marie-Anne, probablement vers la fin de 1859, ou au commencement de 1860, emportant avec elle l'espérance d'y fonder une maison pour recueillir les malades ou les vieillards abandonnés. Ce projet ne réussit pas, faute de ressource. Hélas ! la pauvre Marie fut réduite à la dernière pauvreté et elle eut à endurer mille souffrances, et mille persécutions. Dieu traite ainsi dans ce monde les âmes qui lui sont chères. Mais elle lui garda toujours son cœur : elle le garda aussi, bien reconnaissant, à toutes les personnes qui l'avaient aidée autrefois et qui l'aidèrent encore dans ses dernières années, surtout à M<sup>me</sup> Gouchon et à M. l'abbé Dupuis. Nous en jugerons par ses lettres. Elle écrivait à M<sup>me</sup> Gouchon.

Concoret, 20 septembre 1860.

**MA BIEN-AIMÉE DAME,**

Je devrais peut-être écrire à ce bon Père Dupuis avant vous, mais je sais qu'il ne le trouvera pas mauvais, et que tous les deux vous me portez le même intérêt. Eh bien ! c'est à tous les trois que j'écris, M. Gouchon compris.

J'ai donc été à Mauron, qui n'est qu'à une lieue et demie d'ici, et je revenais avec de l'or de Paris. Mon Dieu, que vous êtes bon ! disais-je, mais que votre bonté se mon-

tre surtout à tous ceux qui me donnent cet argent pour mon pain quotidien. Seulement, cela me fait tant d'effet, que j'ose à peine y toucher, pas même pour une tasse de café, quoique depuis trois mois je n'en ai fait qu'une fois. Depuis que je suis ici, je n'ai acheté qu'une livre de viande; jugez du reste. Mais que Dieu soit béni de toutes choses! mon loyer est payé.

Je vois que je vous ai pour amis sincères et dévoués; je vous remercie de tout mon cœur, ainsi que toutes les bonnes âmes qui me donnent du pain. Je prie Dieu qu'il vous le rende au centuple, en biens spirituels et temporels.

Je ne suis pas découragée pour tout cela, car si Dieu veut, il peut.

Je vous embrasse tous de cœur et d'amitié; sans cesse je prie Dieu qu'il exauce mes prières, pour vous en particulier, madame, qui vous donnez tant de peine pour moi.

Votre amie qui vous aime de plus en plus,

MARIE PELLERIN,

Qui vous doit tout, après M. l'abbé, à qui je présente toute la reconnaissance dont je suis capable et à M<sup>me</sup> Alexandre, et M<sup>lle</sup> Léger et toutes les personnes qui me font du bien.

Le Conseil de l'Œuvre vota de nouveau le 3 octobre 1860, une somme de 50 fr., que M. Dupuis envoya à Marie Pellerin, avec quelques autres secours. Elle lui répondit :

Concoret, le 22 juillet 1860.

MON BON PÈRE,

Me voilà bien en retard pour vous dire que j'ai reçu votre lettre et vos aumônes avec une grande joie et recon-

naissance ; car vous dire ce que je deviendrais, si vous ne me donniez rien, Dieu tout seul le sait. Je dois donc faire comme vous me le dites, bien me confier en la Providence, c'est ce que je veux faire. Je vois que je n'ai que vous et ceux qui voudront bien se joindre à vous, à Paris.

Je viens d'avoir les yeux et la tête enflés, et je n'ai pas même encore été chercher les 115 francs à Mauron. Vous me dites, bon Père, que je ménage bien cet argent ; oui, je vous le promets, car hélas ! il ne faut compter sur aucune ressource à Concoret ; je n'ai que le peu de vêtements que j'avais apportés, je les porte vieux comme ils étaient, et encore un peu plus. Je n'ai pas non plus donné de robes à Marianne ; elle porte comme moi ce qu'elle a.

Je ne peux pas vous dire combien je vous suis redevable devant Dieu et devant les hommes, pour ce que vous faites pour moi. Je ne puis que prier Dieu qu'il vous donne les grâces spirituelles et temporelles dont vous avez besoin.

Recevez, bon Père, les vœux de mon respect et de ma gratitude sincère.

Je me recommande à vos prières à tous.

MARIE PELLERIN.

Neuf mois après, elle écrivait de nouveau à M<sup>me</sup> Gouchon pour lui exposer son triste état.

Concoret, le 28 juillet 1861.

MA BIEN-AIMÉE DAME,

Permettez-moi de vous adresser une seconde lettre pour vous parler de mon cher Concoret. Je vous avais dit beaucoup de choses dans les lettres que je vous ai envoyées à M. l'Abbé et à vous ; je vous priais de me répondre, mais

Dieu n'a pas voulu ou permis que j'éprouve cette satisfaction.

Que de peines j'ai ressenties de ce retard ! je vous en conjure, Madame, rendez-moi ce service, de prier ces bonnes dames qui m'ont fait tant de bien, de ne pas me délaisser. Je vais être bientôt presque sans vêtements, Je devais m'attendre à tout ceci, mais c'était une chose cachée pour moi, aussi bien ; car j'aurais reculé d'effroi. Je ne puis que dire : Mon Dieu ! ayez pitié de ma faiblesse et de ma misère. Je prie la sainte Trinité d'être elle-même votre récompense, ainsi qu'à tous ceux qui m'ont aidée à la formation de l'Œuvre.

Je présente mes respects à M. l'abbé et à toutes les bonnes âmes qui me font du bien, surtout à votre famille. Je prie la sainte Trinité de vous rendre au centuple ce que vous me faites. Je vous embrasse de cœur et d'amitié.

MARIE PELLERIN.

Le Conseil de l'Œuvre qui connaissait la triste situation de cette sainte fille, n'a pas cessé de lui envoyer des secours chaque année jusqu'à sa mort. Ses accusés de réception respirent toujours une vive reconnaissance, un abandon complet entre les mains de Dieu, une éminente piété. On sera heureux d'en trouver ici un ou deux extraits. M. l'abbé Dupuis, après un envoi de secours, reçut la lettre suivante :

Saint-Méen, 3 janvier 1864.

MON PÈRE,

J'ai donc encore à vous remercier du soin que vous prenez pour que je ne manque pas de pain. J'aurais attendu jusqu'au 15 pour vous souhaiter la bonne année, croyant



bien que vous auriez fait ce que vous m'avez promis ; mais la Providence a fait plus, car au lieu de trente francs, j'en reçois soixante, et même le port payé. Hélas ! je ne puis vous dire le bien que cela m'a fait, ni ce que souffrent les pauvres honteux. Je ne me plains pas, au contraire. Je suis bien souvent malade, il est vrai ; mais Dieu qui veut que je me détache de ce lieu d'exil et de cette vallée de larmes, se sert de tout pour me dire qu'il est tout mon bien dans ce monde et dans l'autre. Je vous prie, mon Père, de dire à tous ceux et celles qui me font du bien, que Dieu les récompensera, même dès cette vie, pour une aumône si bien faite. Je ne puis que prier pour eux et leurs familles, mais c'est un devoir qui m'est imposé par Dieu même, tout cela ne pourra se voir qu'au dernier jour, que j'attends avec tant de bonheur.

MARIE PELLERIN.

Saint-Méen, le 5 mai 1864.

MON PÈRE,

Je veux vous prouver que je ne suis pas capable de vous dire combien je prends part à la peine que vous éprouvez dans la triste mort de Mme Dépaux ; mon Dieu ! que le bon cœur de Mme Gouchon a dû souffrir, et vous tous ; j'y prends ma part, vous pouvez le croire. J'ai reçu les 65 francs que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Quelle a été ma surprise de voir que ces deux dames et même M. Vasserot me donnent encore du pain aujourd'hui ; je ne puis vous dire ma surprise. Je ne puis aussi que prier le Seigneur qu'il répande ses grâces et bénédictions sur tous ceux qui me donnent du pain depuis si longtemps.

Je passe une partie de l'hiver sur mon lit, et m'y voilà

encore. Je ne manque pas du nécessaire, car la Providence est là. Je tricote ; je n'y gagne pas un sou par jour, il m'en faut faire une grande paire de bas pour 14 sous. Je vous fais tous ces détails, car je sais que cela vous fait plaisir. Je n'ai rien qui puisse vous faire de peine, car ma fille est tout à fait bonne pour moi, elle est bien économe et bien travailleuse et vraiment digne d'intérêt.

Je ne vous oublie aucun devant Dieu, et la longueur du chemin qui nous sépare ne fait qu'animer ma foi, désirant nous voir un jour tous jouissant ensemble du bonheur du ciel.

Recevez donc, mon Père, mon respect et mes remerciements.

Votre fille en Jésus,

MARIE PELLERIN.

La pieuse fondatrice eut la consolation, avant de mourir, de doter son église paroissiale d'un tableau de la Vierge au Rosaire, copie de celui de Murillo, peint par Mme Gouchon sa généreuse bienfaitrice. Ce tableau a dû être placé derrière le maître-autel, avec cette indication : *Donné par Marie Pellerin, fondatrice de l'Œuvre de la très sainte Trinité.* Elle écrivait à Mme Gouchon qu'elle priait avec ardeur devant ce tableau pour tous ses bienfaiteurs qui l'avaient aidée dans son œuvre.

Marie Pellerin est morte comme elle avait vécu, en vraie et fervente chrétienne. On nous écrit de Saint-Méen : « Elle passa ses dernières années entièrement occupée des exercices de piété. Sa prière était presque continuelle, et son esprit sans cesse occupé de la présence de Dieu.... Étant tombée malade, elle se fit porter à l'hospice tenu par les sœurs de saint Vincent de Paul, où elle édifia par sa patience, sa douceur, sa conformité

à la volonté divine, tous ceux qui eurent le bonheur de l'approcher ».

Elle était revenue à Saint-Méen le 15 septembre 1865. M. l'abbé Guyot, son confesseur, écrivait à M. l'abbé Dupuis le 25 du même mois :

« Notre chère Marie Pellerin me prie de la recommander à vos prières et saints sacrifices : c'est une dernière grâce qu'elle vous demande... Elle m'a prié de recevoir sa confession ce soir même. Autre affliction incomparablement plus grande ! je lui annonçai, elle le craignait d'avance, que si les vomissements ne cessaient pas, elle ne pourrait pas faire la sainte communion. « Oh ! s'écria-t-elle, j'espère que nous obtiendrons cette grâce de la bonté divine. » Je n'ai pas besoin de vous dire que ses sentiments sont à la hauteur de sa foi... »

La population de Saint-Méen était émerveillée de ses admirables dispositions, qui ne se démentirent pas un seul instant. Elle mourut en prédestinée, le 11 Octobre, fête de saint Denis, comme elle l'avait annoncé plusieurs jours à l'avance. Madame Gouchon a eu raison de dire de sa chère Marie Pellerin : « Je crois que sa mémoire ne s'effacera pas ».

Son œuvre continuera, nous en avons l'espérance, à perpétuer le souvenir de ses vertus et de son dévouement aux saintes âmes du purgatoire. Par cette œuvre, les églises privées d'ornements en seront pourvues, les pauvres prêtres des campagnes seront aidés et les indigents seront secourus. Qui peut calculer tout le bien qui en résultera ? M. Étienne disait quelques années avant sa mort et nous clorons par là cette notice, M. Étienne disait : « Dieu seul est l'auteur de cette Œuvre. Elle est appelée à rendre de grands services. Les desseins de la Providence sont admirables ! nous vivons présentement dans un calme relatif ; mais nous ne sommes peut-être pas éloignés d'une autre perturbation.

L'atmosphère est chargée d'orage, la foudre peut éclater d'un moment à l'autre. La prochaine révolution sera contre le clergé et les communautés : c'est plus que probable. Et alors, que les prêtres religieux et séculiers n'aient pas d'autre moyen d'existence que l'honoraire de la messe ! et où s'en procurer ? cette Œuvre en fournira un bon nombre, Dieu merci. Oh ! remercions la divine bonté de nous avoir gratifiés de cette Œuvre et de toutes les grâces qu'elle daigne faire à la petite famille de saint Vincent. »

---

POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE  
DE LA CHAPELLE DU PETIT SÉMINAIRE DE NICE (1)  
*(Extrait de la Semaine religieuse de Nice)*

Cette cérémonie belle, touchante, pleine de promesses pour l'avenir avait attiré une foule nombreuse, contente et heureuse de témoigner à notre établissement d'instruction secondaire, de son vif intérêt, de sa constante sollicitude, de sa bienveillance inaltérable. Nos lecteurs nous sauront gré de leur offrir le récit détaillé de cette fête religieuse et scolaire.

Mgr l'Evêque est arrivé à 2 heures avec ses deux Grands Vicaires et ses deux Secrétaires. Sa Grandeur a été reçue à grand orchestre, dans la cour d'honneur où se trouvaient réunis les élèves. Un d'eux, M. Philippe d'Anselme, élève de Rhétorique, s'est détaché des rangs et a prononcé la harangue suivante dont nous sommes heureux de reproduire le texte :

(1) Les Prêtres de la Mission ont pris la direction du Petit Séminaire de Nice au commencement de l'année scolaire 1866.

MONSEIGNEUR,

Il y a 37 ans, lisons-nous sur le frontispice de la maison, un vaillant Evêque ouvrait les flancs du rocher qui nous domine, pour élever à la gloire de la Reine du ciel, loin des tumultes de la ville, en face des horizons profonds qui limitent notre mer azurée, un édifice devant servir d'asile à la science et à la vertu.

Sous la direction d'hommes éminents, qui sont encore la gloire du clergé de Nice, l'établissement suivit la voie tracée par son courageux fondateur, malgré les transformations politiques et sociales, dont fut témoin le charitable et si vénérable Pontife, votre prédécesseur immédiat, toujours si dévoué à l'éducation de la jeunesse.

Vint un moment, où la Providence appela les enfants de saint Vincent de Paul à la direction du Petit Séminaire. Il semblerait que l'apôtre de la charité, le génie du bon sens, le plus puissant organisateur des œuvres sociales et chrétiennes, dans les temps modernes, ait voulu continuer, auprès des enfants de Nice, la mission religieuse et illuminatrice qu'il inaugurerait, il y a près de trois siècles, au chant d'un céleste *Salve Regina* (1).

Mais, avec le temps, les œuvres se modifient pour nous emporter aux grandeurs ou aux ruines, selon qu'elles suivent les sentiers du progrès ou de la décadence. Désormais, il fallait à cette maison un homme nouveau pour lui imprimer un mouvement et une vie nouvelle, en rapport avec les exigences des temps actuels. C'est un enfant de

(1) L'orateur fait ici allusion aux moyens que saint Vincent de Paul, esclave en Tunisie, employa pour convertir son maître. Or ce maître était un catholique de Nice qui avait renoncé à sa religion pour se faire musulman et qui, ramené dans la véritable voie, revint en France avec saint Vincent et fut réconcilié avec l'Eglise par le vice-légat du pape qui siégeait à Avignon.

Marie, un oblat de la Reine Immaculée que le ciel a daigné nous envoyer. Dès les premiers jours de votre laborieux pontificat, Monseigneur, vous avez jeté un regard de complaisance sur ce coin privilégié de votre diocèse. Avec ce coup d'œil et cette vigueur de résolution qui vous distinguent, sans d'autres ressources que la pauvreté évangélique que vous aviez choisie en partage, mais avec la confiance d'un homme sûr de ses actes et de sa mission, vous avez voulu développer la vie physique et matérielle, la vie intellectuelle et la vie morale de cette maison. Marie vous inspire, Marie vous soutient, Marie vous conduira sûrement au terme de vos nobles désirs. Si vous n'avez point, comme Mgr. Galvano, le concours d'une tête couronnée, nous savons combien vous pouvez compter sur les nobles âmes que le ciel de Nice fait germer, autour de vous, avec une inépuisable fécondité. Permettez-nous, Monseigneur de partager, avec ce doux espoir, les sentiments d'une reconnaissance qui nous oblige directement, nous tous, comme les générations futures qui viendront puiser dans cette maison la vie du cœur et de l'intelligence.

Puissiez-vous, Monseigneur, pour achever une œuvre qui sera votre gloire devant Dieu et devant la société conserver et voir grandir, dans les proportions de votre zèle et des nécessités d'une si vaste entreprise, l'appui des âmes généreuses qui vous ont permis de rouvrir les flancs de la montagne (*mole scopulorum sublata*), et de nous rendre les heureux témoins d'une fête aussi remplie de vivifiantes espérances.

Nous savons pourtant, Monseigneur, que la vie matérielle, si grande et si bien ordonnée qu'on la suppose, n'est pas la vie principale, mais la vie secondaire et incomplète : il faut encore la vie intellectuelle et morale, pour constituer, dans une merveilleuse harmonie, la vie totale et parfaite de l'être individuel ou social.

Tout en développant la sphère matérielle de cet édifice, Monseigneur, vous voulez provoquer, en même temps, l'expansion des cœurs par la religion et l'élévation de l'âme par la vérité dans ses plus larges manifestations.

Voilà, sans nul doute, l'objet de vos vœux les plus ardents, et voici, Monseigneur, ce que la reconnaissance gravera, pour toujours, dans le cœur de vos enfants : au développement matériel de l'édifice, ils promettent de faire correspondre, avec la persévérante énergie du devoir, un noble amour pour l'étude des sciences et des belles lettres.

Devant cette pierre fondamentale que vous allez bénir pour l'érection d'une chapelle à la gloire de la Vierge Immaculée, vos enfants promettent de travailler, avant tout, à la culture de leur cœur, à l'élévation de leurs âmes, à l'épanouissement de ces sublimes aspirations qui nous élèvent vers le ciel pour nous conduire jusqu'à Dieu.

En ce beau jour, où nous célébrons la fête de saint Joseph, le glorieux patron de l'Église universelle, consacrez nos résolutions, Monseigneur, et daignez agréer la reconnaissance de mes chers condisciples, de nos maîtres si dévoués, de nos bien-aimées familles et de la société qui vous bénit aujourd'hui pour vous admirer dans l'avenir ».

Monseigneur dans une chaleureuse improvisation a félicité l'orateur des bons sentiments qu'il venait d'exprimer au nom de tous ses condisciples, et résumé les motifs qui l'avaient décidé à procéder sans retard à la construction d'un dortoir d'une salle d'étude et d'une chapelle, afin que le Petit Séminaire pût développer avec plus de facilité la vie physique, la vie intellectuelle et la vie morale dans les jeunes gens que lui confient les meilleures familles de Nice et des environs.

Deux fois Monseigneur a été interrompu par de vifs

applaudissements : la première lorsqu'il a dit qu'il consentait bien à ce que la pauvreté fût dans son blason et dans son domicile, mais qu'il voulait de l'espace, de l'aisance et du confortable dans son Petit Séminaire. La seconde fois, lorsqu'il a déclaré que tous les jeunes gens qui fréquentent les classes lui étaient également chers, et ceux qui se destinent aux carrières libérales, commerciales et industrielles, et ceux qui se préparent à la rude vocation du sacerdoce. Il a recommandé aux premiers de faire provision de courage afin de pouvoir soutenir dans le monde, eux aussi les combats du Seigneur, et aux autres de ne pas oublier, que de leur application et de leur conduite actuelle dépendent leur entrée et leur succès au Grand Séminaire.

Monseigneur s'est revêtu ensuite des ornements pontificaux et a procédé à la bénédiction et à la pose de la première pierre, dans laquelle on a scellé ce procès-verbal.

AD PERPETUAM REI MEMORIAM!

Anno Domini millesimo octingentesimo octogesimo, die decima nona Martii, Festo Sancti Josephi, Universalis Ecclesiæ Patroni, Leone XIII, Summo Pontifice gloriose regnante; Julio Grévy, Reipublicæ Galliæ Præsidente; Illustrissimo D<sup>o</sup> Mattheo Victore Balain, Episcopo Diocesis Nicæensis benignissimo; Reverendo Domino Ludovico Courrège, Presbytero Congregationis Missionis Sancti Vincentii a Paulo, hujus Parvi Seminarii Superiore, adstantibus R. R. D. D. Professoribus et convictoribus, necnon insigni Parentum et Fautorum Corona



LAPIS ISTE PRIMARIUS  
CAPELLE IN HONOREM IMMACULATÆ CONCEPTIONIS  
B. MARIE VIRGINIS EXÆDEFICANDÆ

Ab Episcopo hujus Dioecesis, Illustrissimo ac Reverendissimo D. D. Mattheo Victore Balain solemniter benedictus atque repositus fuit.

Nicæ, anno Domini 1880, die 19 Martii.

On voit que le patron de la chapelle est *l'Immaculée Conception*. — Avec ce procès-verbal ont été enfermés et scellés dans la pierre, dans une boîte en plomb :

Les monnaies de la République Française au millésime 1880, les médailles de Léon XIII, de la sainte Vierge, saint Joseph, de saint Vincent-de-Paul et diverses pièces intéressant l'établissement.

Les signataires du procès-verbal ont été : Monseigneur l'Evêque, les deux vicaires généraux, le Supérieur du Petit Séminaire, M. Pons, curé du Port, M. Mantovani, chanoine, M. l'Économe, M. le baron Héraud, camérier de S. S. Léon XIII, M.M. les ingénieurs vicomte de Malaussène et Vérani, anciens élèves de la maison, le docteur Salemi, médecin de l'établissement, les professeurs, les entrepreneurs, etc.

Le plan était exposé sur le mur d'attente. Les proportions de la chapelle nous semblent justement déterminées. Longueur dans œuvre 26 mètres, largeur de la nef 9 mètres 50, hauteur 11 mètres 50, les bas cotés de la croix 17 mètres, deux chapelles latérales, une chapelle de congrégation.

Le style est romain, il était imposé par le style des bâtiments déjà existant. Peut-être même que les raisons d'éco-

nomie n'ont pas été étrangères au choix qu'on a fait du plein ceintre de préférence à l'ogive.

Quant au dortoir nouveau, il pourra contenir 40 lits et sera comme les anciens dans d'excellentes conditions d'aération et de salubrité.

La cérémonie s'est terminée par la bénédiction d'une fort belle statue de la Sainte-Vierge en bronze, cadeau d'une personne amie de la maison et de plusieurs élèves.

Ajoutons qu'un corps de musique a exécuté pendant la cérémonie les meilleurs morceaux de son répertoire et ajouté ainsi le plaisir de l'art aux émotions de la piété. L'assistance a remarqué que l'heureux choix des morceaux était en harmonie avec ce qui se passait. Les bruyants accords de *Jemmapes* à l'entrée, des *andante* de Mozart et de Rossini pendant la récitation des prières liturgiques et pour final l'*Allegro* de Tilliard.

Exécution remarquable, due en partie peut-être au renfort de quelques amateurs, mais dont la bonne part appartient aux élèves du Petit Séminaire, entre autres plusieurs solos exécutés par un cornet à piston.

La soirée devait avoir un glorieux *Post scriptum*, première récompense de l'application des élèves et du dévouement des maîtres : nous venons d'apprendre qu'un des élèves du Petit Séminaire, M. Antonin Bouchard, a été reçu avec *mention honorable* devant la Faculté de Lyon, le jour même de la fête de saint Joseph.

---

## PROVINCE D'ESPAGNE

---

### BÉNÉDICTION DE LA PREMIÈRE PIERRE DE L'ÉGLISE DE L'HOPITAL DE L'ENFANT JÉSUS, A MADRID

Il y a à peine trois ans que les *Annales* (1) parlaient de l'inauguration d'un hôpital pour les enfants malades à Madrid, les hôpitaux d'enfants n'étant pas connus encore en Espagne. C'était un projet que l'on voulait essayer. Après une série d'innombrables difficultés naturelles pour ainsi dire à toute œuvre de Dieu, ce Dieu toujours ami de l'enfance, et peut-être encore plus de l'enfance qui souffre, a largement béni l'œuvre. L'essai commencé dans une petite maison de louage, sans aucune des commodités nécessaires à un hôpital, a dépassé toutes les espérances et obtenu tous les succès que la charité chrétienne et la science médicale pouvaient attendre d'un si faible essai.

Le petit hôpital commença timidement avec vingt-quatre lits, aujourd'hui il dépasse quatre-vingts, le local ne permettant pas davantage, mais le nombre de malades qui affluent de tous côtés, les rendent insuffisants. Les enfants en trop bas-âge qui ne sont pas servis, et ceux qui ne

(1) Tome LXII, page 235

peuvent pas entrer à l'hôpital, sont visités tous les jours à la consulte publique du même hôpital, où ils reçoivent les médicaments qui leur sont nécessaires, leur nombre s'élève à peu près à deux cents par jour.

Cet état de choses a amené, par une suite nécessaire, le besoin d'un local non seulement plus vaste, mais aussi plus aéré et mieux situé que le premier. M<sup>me</sup> la duchesse de Santoña, fondatrice de l'hôpital, a poursuivi l'œuvre avec un zèle infatigable. Douée d'un cœur ardent et d'une intelligence féconde, elle a su si bien diriger et combiner les intérêts de l'œuvre, qu'elle est arrivée à acquérir un magnifique terrain où s'élève un hôpital définitif qui peut contenir cinq cents lits, et où la commodité du service, le bon air et le confortable permettront de donner à ces petits délaissés de la société, des soins qui leur apprendront à aimer et à reconnaître ce Dieu si bon, qui a toujours marqué une tendre prédilection pour l'enfance. La cérémonie de la bénédiction et la pose de la première pierre de l'église de l'hôpital, eut lieu le 6 novembre 1879. Après plusieurs jours froids et pluvieux, le temps s'éclaircit, et le 6, le soleil se leva splendide et radieux, semblant prendre part à la joie et au triomphe de la charité.

Le local destiné à la cérémonie se trouvait pavoisé et orné avec goût, terminé par une grande place garnie d'anciennes tapisseries; au fond s'élevait un autel, et en face était suspendue la pierre qui devait être bénie et posée sur un autre renfermant les papiers, monnaies, portraits, etc., qui sont en usage dans ces actes. A droite, un simple trône velours rouge et or, était destiné à Sa Majesté le roi d'Espagne, Alphonse XII, à Son Altesse Royale la princesse des Asturies, sa sœur aînée, présidente honoraire de l'œuvre, et aux deux jeunes infantes de Castille. A gauche, un autre trône devait être occupé par Son Éminence le cardinal archevêque de Tolède. Près

du roi, l'hôpital se trouvait représenté par M<sup>me</sup> la duchesse de Santoña, douze enfants convalescents, les filles de la charité, les médecins et l'aumônier, De l'autre côté un nombreux clergé, celui de la paroisse, en rochet, avec la croix, suivaient les invités.

La cérémonie commença par l'arrivée du Roi et sa suite. Son Éminence le Cardinal entonna les litanies des saints, pendant lesquelles le Roi se tint à genoux par terre comme tout le public, puis vint la bénédiction de la pierre avec les prières d'usage. Un notaire lut à haute voix l'acte de fondation que le Roi, la Princesse, les Infantes, et la Duchesse fondatrice signèrent, et il fut déposé dans une cassette en plomb avec les divers objets préparés; le tout hermétiquement fermé, fut placé dans un carré pratiqué dans la pierre; le Roi étendit du mortier avec une truelle, toutes les personnes notables firent de même; le chœur chanta le *Veni Creator* à genoux, tandis que la pierre descendait lentement s'ajuster avec l'autre qui renfermait la cassette. Immédiatement après un petit garçon convalescent avec son bras en écharpe, s'avança et remercia le Roi d'avoir bien voulu présider un acte qui inaugurerait définitivement une œuvre qui essuyait les larmes de bien des mères, en conservant la vie à des êtres chéris que la misère et l'abandon auraient enlevés, que c'était une coïncidence vraiment providentielle que sous le règne d'un jeune monarque dont le cœur connut sitôt la souffrance, s'inaugurât une œuvre spécialement consacrée à l'enfance qui souffre : il finit en demandant au Roi, pour la maison, l'affectueuse et tendre prédilection qu'un véritable père de noble cœur, éprouve pour les plus malheureux de ses enfants. L'enfant parla avec un accent de vérité accompagné d'une voix sympathique qui arracha bien des larmes.

Aussitôt après la procession se mit en marche, parcourant toute l'étendue que doit occuper l'édifice, afin de bénir

tous les travaux; de retour, Son Eminence le Cardinal adressa au Roi la parole, il parla du triple avantage de la charité. Il a dit que Mme la Duchesse avait premièrement cherché et compté sur Dieu, en appelant sa bénédiction sur les travaux, et en lui donnant la meilleure part, puisque la future chapelle serait plutôt une église par ses dimensions, par conséquent l'œuvre honorait Dieu; elle était destinée à soulager bien des misères, elle honorait le prochain; la charité force l'entrée du ciel, donc, elle était encore plus profitable à ceux qui la pratiquait.

Le Roi, profondément touché, répondit qu'en effet, la nécessité des hôpitaux d'enfants se faisait sentir depuis bien longtemps en Espagne, que pour réaliser cette œuvre, il fallait plus que de l'argent, il fallait la charité, et la charité dans le cœur d'une femme, plus à même de comprendre les délicates attentions que requièrent les souffrances du premier âge. Je remercie, dit-il, Madame la duchesse de Santoña, je la remercie personnellement et au nom de la nation, du grand service qu'elle a rendu à l'État, en réalisant, avec la coopération de ces héroïnes de la charité, une œuvre qui lui conservera des citoyens qui pourront plus tard contribuer à sa grandeur avec les armes ou avec le travail

Mme la Duchesse remercia modestement le Roi et lui offrit une belle médaille en or, commémorative de l'acte, d'autres en argent furent offertes à ses augustes sœurs, et enfin d'autres en bronze à tous les invités.

Le roi et sa suite acceptèrent un superbe lunch qui était préparé dans un pavillon élevé dans le voisinage, les invités y prirent place, les petits convalescents eurent aussi une large part : ils ne pouvaient rassasier leurs yeux de voir de si belles choses, ils gardèrent tout ce qui leur fut possible pour leurs petits compagnons, qui n'avaient pas pu sortir.

Les travaux continuent activement. Le nouvel hôpital réunira beaucoup d'avantages sous le rapport de l'hygiène et de la facilité du service; il occupe une étendue de 400,000 pieds, dont 200,000 sont de bâtisse, et le reste des jardins. La forme est d'un H double, et l'emplacement un des plus aérés de Madrid. (Ronda del Retiro).

---

## PROVINCE DE PORTUGAL

---

### ORIGINE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION EN PORTUGAL (1)

Esprit national, Jean Marie Cambioso. Clément XI. Supplique de Joseph da Costa. Il agit sans ses supérieurs. Brefs de Clément XI au Cardinal da Cunha, à l'archevêque de Braga, au roi don João V, Lettre de recommandation.

Malheureusement, le temps que Joseph da Costa avait passé dans la Congrégation ne lui avait pas suffi pour se débarrasser d'un esprit national excessif et d'un amour exclusif de *faire comme dans son pays*. Un missionnaire ne doit point perdre de vue que la Congrégation est une mère dont il ne faut jamais se séparer, et que tous les membres qui la composent, d'où qu'ils viennent et où qu'ils aillent, sans distinction de nationalité, sont ses enfants, avec les mêmes droits et les mêmes privilèges; il doit se souvenir encore que ses œuvres ne seront bénies de Dieu qu'autant qu'il participera lui-même à la sève commune du grand arbre dont il n'est qu'un faible rameau.

C'est pour avoir oublié ce principe essentiel que nous allons voir M. da Costa, chercher à faire en Portugal une fondation, mais à sa manière. Il la voulait nationale et in-

(1) Voir page 201.



dépendante des supérieurs majeurs. Il voulait une Congrégation de la Mission, mais qui ne fut pas celle de Paris. Les confrères d'Italie venaient d'avoir la même prétention : ils avaient voulu former une province indépendante, et le Pape, dans sa constitution du 2 avril 1707, *Nuper a Congregatione* (1) avait repoussé leur demande et confirmé l'unité.

M. da Costa le savait, malgré cela il n'hésita pas à s'engager dans cette voie. Et voilà pourquoi, dès le début, il a rencontré tant de difficultés, enduré tant de souffrances, et il est mort sans la consolation de voir son œuvre établie. C'est un autre, M. Joffrey (2), vrai fils de saint Vincent, fermement uni à ses supérieurs, qui aura la gloire d'être le vrai fondateur de notre Congrégation en Portugal.

De nos deux manuscrits sur les origines de la Congrégation dans ce pays, l'un (*Mémoires chronologiques*), couvre d'un voile charitable la conduite de M. da Costa ; nous voudrions l'imiter, mais pour nous apprendre une fois de plus combien il est dangereux de suivre ses propres lumières et d'agir en dehors des voies établies par saint Vincent, nous préférons suivre l'auteur du second manuscrit (*Vie du Père Gomes da Costa*), malgré l'esprit qui l'anime. Son sentiment est d'autant plus précieux, qu'en voulant faire l'éloge de M. da Costa, les documents qu'il apporte et qui sont sous nos yeux, le condamnent, hélas ! d'une manière bien formelle.

M. Joseph Gomes da Costa, cherchait donc le moyen de faire la fondation. Un riche génois de ses amis, Jean-Marie Cambiaso, lui promit de l'aider ; il s'engageait à donner la somme suffisante pour l'entretien de quatre

(1) *Acta apostolica*, page 86.

(2) Joseph Joffrey est né à Barcelone le 13 février 1676. Il fut reçu au séminaire de cette ville le 20 juillet 1704 et y fit les vœux le 1<sup>er</sup> août 1706.

missionnaires qui voudraient se livrer aux fonctions de leur Institut, dans le royaume de Portugal.

Ce point capital étant réglé et certain désormais de pouvoir réaliser la fondation, da Costa résolut de s'adresser directement au pape Clément XI, qui gouvernait alors l'Église de Dieu et qui avait pour la Congrégation de la Mission une estime et une affection particulières. Nous trouvons dans nos mémoires, un témoignage précieux qui nous montre les sentiments de ce grand pontife pour notre Congrégation. Notre confrère, Pierre-Ignace Lagruère (1), décédé à Lisbonne, le 15 mai 1781, à l'âge de 99 ans après en avoir passé plus de quatre-vingt dans la Congrégation, s'exprime ainsi à cet égard : « Le pape Clément XI, a toujours eu pour notre Congrégation une bienveillance particulière. Le grand pontife, qui, dans notre siècle, par sa piété, son zèle, son éloquence et la longue durée de son pontificat, a fait revivre saint Léon le Grand, était pénétré d'une profonde estime pour les fonctions de notre Institut.

« Il désirait qu'il s'établît dans tous les pays de la chrétienté ; il a même travaillé à l'introduire dans les états de l'empereur et dans les autres pays du monde catholique. En envoyant son neveu Annibal Albani, nonce à Vienne, en Autriche, il lui avait donné pour l'accompagner deux de nos missionnaires, les Pères Pelegrin de Negri et Zoagli, espérant que par eux on parviendrait à établir la Congrégation en Allemagne, en Bohême, en Hongrie et dans d'autres états de la maison d'Autriche : mais les longues guerres de l'Empire n'ont pas permis que le zèle du suprême pasteur de l'Église pût être satisfait ».

(1) Pierre-Ignace Lagruère de Mirafior, est né le 25 janvier 1682, à Hagetman, dans le diocèse d'Aire. Il fut reçu au séminaire interne de Paris, le 20 août 1700, fit les vœux le 21 août 1702. Voir *Notices bibliographiques* p. 157

Ces réflexions du vénérable M. Lagruère, trouvent leur confirmation dans la fondation de Lisbonne. Clément XI fit tout, en effet, pour en assurer le succès, comme nous allons le voir.

M. Joseph da Costa lui adressa supplique suivante :

TRÈS SAINT PÈRE,

Joseph Gomes da Costa, prêtre de la Congrégation de la Mission résidant dans la maison des saints Jean et Paul, à Rome, et portugais de nation, prosterné aux pieds de votre Sainteté, lui expose très humblement qu'il a trouvé le moyen facile d'établir et de répandre son Institut en Portugal, et, qu'à cet effet, un bienfaiteur s'oblige à lui fournir ce qui est nécessaire à l'entretien suffisant d'un nombre de sujets pour fonder l'Institut et commencer les fonctions qui lui sont propres. Mais, pour vaincre les difficultés qu'il prévoit à introduire, en ce royaume, cet Institut particulier si utile surtout pour la formation des ecclésiastiques, il croit nécessaire que tout se traite et se règle par l'autorité suprême du Saint-Siège ; c'est pourquoi il supplie très humblement votre Sainteté, qui est bien renseignée, de vouloir lui accorder, par un bref spécial, d'aller personnellement dans le dit royaume, où du reste, il a besoin de se rendre pour des affaires particulières de famille, et d'accepter la susdite fondation (quand il jugera que tout est suffisamment disposé pour cela), de lui donner aussi l'autorisation nécessaire pour pouvoir agréger les sujets capables qui se présenteraient en ce pays avec le désir de servir Notre-Seigneur dans cet Institut, et la faculté de faire ce qui serait nécessaire pour former et établir le dit Institut, conformément aux brefs apostoliques déjà accordés en faveur de cette Congrégation, que de telle grâce, *quam Deus, etc.*

La réponse à cette requête fut donnée le 10 septembre 1712, elle était ainsi conçue : *SS<sup>ms</sup> annuit ut petitur.*

Il paraît bien que le P. Joseph da Costa, pour une démarche aussi grave ne s'était point mis d'accord avec ses supérieurs. Quoique l'auteur des mémoires chronologiques assure que le Supérieur général et le visiteur l'avaient autorisé, l'auteur de la *Vie de Joseph da Costa* pense le contraire, et son opinion est, il faut l'avouer, mieux fondée. En effet, dans la supplique du pape, M. da Costa ne parle point de l'autorisation de ses supérieurs, ce qu'il n'aurait pas oublié, s'il l'avait eue ; ensuite le visiteur de la province de Rome, M. Pelegrin de Negri dit positivement que M. da Costa est supérieur de la maison à Monte-Cœlio et qu'il va en Portugal *avec la permission de Sa Sainteté Clément XI*, pour régler des affaires importantes. Il ne parle pas d'autre autorisation. Enfin, le pape lui-même dans un document qui nous est resté, montre bien que le Supérieur général n'était point intervenu dans cette décision. En effet, Clément XI fit écrire par son secrétaire d'Etat, le cardinal Paulucci au nonce à Paris, une lettre dont voici la teneur :

ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR,

Le Saint-Père, Clément XI, m'a ordonné d'écrire à Votre Seigneurie Illustrissime pour qu'il lui plaise faire appeler le Père Supérieur de la mission de Saint-Lazare, afin de lui dire que l'occasion s'étant présentée de fonder une maison de son Institut dans la ville de Lisbonne, et qu'un bienfaiteur ayant offert, dans ce but, une somme assez considérable, Sa Sainteté veut bien permettre au Père Joseph Gomes da Costa de partir *sans retard* pour ce royaume, afin de mettre de suite la main à l'œuvre.

Considérant qu'il ne faut pas perdre trop de temps à

attendre l'obédience du Père général pour le départ de ce prêtre, puisque le moment est favorable pour s'embarquer pour le Portugal, Sa Sainteté se persuade que ce sera une grande satisfaction pour le Père général de voir sa Congrégation introduite dans une capitale si importante, pour la plus grande gloire de Dieu et le bien des peuples et qu'il ne lui déplaira pas de voir entreprendre ce voyage sans retard par le susdit Père Gomes, l'expérience nous ayant prouvé que souvent on perd un bien pour n'avoir pas profité de suite de l'occasion qui s'offrait.

Je baise les mains de Votre Seigneurie Illustrissime.

Le Souverain Pontife, autorité suprême donne ainsi au Supérieur général comme une satisfaction de la mesure prise par lui et aux missionnaires une leçon de la soumission et de la dépendance qu'ils doivent au successeur de saint Vincent.

Nous aurions désiré trouver dans les notes laissées par M. da Costa, deux lignes de lui donnant au Supérieur de la Congrégation les motifs de son départ précipité, mais nous avons eu le regret de n'y rien rencontrer à cet égard.

Clément XI, tenait beaucoup à la fondation projetée à Lisbonne ; pour faciliter la réalisation de cette sainte entreprise, il fit remettre à M. da Costa trois brefs, adressés, l'un à l'excellentissime D. Nuno da Cunha, créé cardinal cette année là même ; l'autre à l'archevêque de Braga, D. Rodrigo de Moura Telles ; et enfin le troisième à S. M. le roi D. João, qui occupait alors le trône de Portugal.

Nous allons reproduire ces trois brefs qui forment une des plus belles pages de l'histoire de la Congrégation.

BREF DU PAPE AU CARDINAL

*Dilecto filio nostro Nuno S. R. E. Presbytero cardinali da Cunha, Clemens PP. XI*

Dilecte fili noster, salutem. Pontificiæ nostræ sollicitudinis et charitatis est nedum paterne complecti, sed congruis etiam ac opportunis præsidiiis eos communire, qui amplificando christianæ pietatis atque Ecclesiæ disciplinæ cultui, peculiari zelo incumbunt; rati proinde, opem ac studia tua summopere profutura esse dilecto filio Josepho Gomes Costa, sacerdoti Congregationis missionis, ejus domui SS. Joannis et Pauli in Urbe Præfecto, qui inclitum istud regnum, ubi natus est, propediem repetere constituit, ea mente, ut rationem ineat fundandi ibidem atque stabiliendi unam saltem domum ejusdem Congregationis; cum tibi plurimum commendatum esse cupimus, quatenus officiis, auctoritate, ac favore tuo suffultus, saluberrimum quod meditatur opus, et in magnam profecto ejusdem regni spiritualem utilitatem cessurum, perficere quam primum possit. Nos certe Institutum, quod prædictæ Congregationis presbyteri tum hic, tum alibi, ingenti cum laude nec minori cum fidelium ac præcipue Ecclesiasticorum fructu, profitentur, magnopere diligimus, ac vehementer optamus in dies magis propagari, quo circa, rem feceris admodum nobis gratam, animumque nostrum singulariter erga te propensum arctius quoque tibi devinxeris, ubi prædicti Josephi consiliū sedulo ac strenue promovendum susceperis.

Quod dum de eximia pietate virtuteque tua Nobis abunde pollicemur, tibi dilecte fili noster, Pontificiæ Benevolentiæ testem apostolicam benedictionem peramanter impertimur.

Datum Romæ, die 15 octobris 1712.

BREF ADRESSÉ AU PRIMAT

*Venerabili patri archiep<sup>o</sup> Bracharensi,  
Venerabilis Frater, salutem.*

Cum persuasum habeamus a fraternitate tua libenti animo eos excipi ac juvari qui zelo incensi Divini Nominis honorem et pietatis cultum promovere satagunt, opem favoremque tuum polliciti abunde sumus, dilecto filio Josepho Gomes da Costa sacerdote Congregationis Missionis ejusque domui SS. Joannis et Pauli in urbe præfecto, qui rationes initurus fundandi ac stabiliendi in inclito isto regno unam saltem domum presbyterorum ejusdem Congregationis, iter isthuc propediem aggredietur. Præcipuo nos paternæ charitatis affectu prosequimur eosdem presbyteros, cupimusque vehementer Institutum, quod tanta cum laude ac fidelium utilitate hic et alibi profitentur, in dies latius propagari; nec plane veremur quin à solida eorum pietate, doctrina, et zelo uberes bonorum operum fructus derivandi sint in istius regni clerum et populum, ac in eos potissimum, qui sacris addicti sunt, vel addici intendunt ministeriis, ubi optata domus, benedicente Domino, constituatur. Quamobrem diligenter a te petimus, ut peculiaribus charitatis officiis prædictum Josephum complectaris, eumque auctoritatis tuæ præsidio communias, quatenus susceptum consilium feliciter exequi possit.

Porro conciliabis tibi apprime animum nostrum si omni studio, quantum in te situm erit, illi in eundem scopum affueris; relaturus vices a nobis, ubi facultas suppetet, gratificandi Fraternitati tuæ, cui Apostolicam Benedictionem peramanter impertimur.

Datum Romæ, die 15 octobris 1712.

BREF ADRESSÉ AU ROI JEAN V.

*Charissimo in X<sup>o</sup> filio nostro Joanni Portugaliæ et  
Algarbiorum regi.*

Cum perspectum nobis sit gratas accidere Majestati  
Tuæ occasiones conferendi operam, ac studia in omne  
pietatis officium, fidenti plene animo tibi commendamus  
dilectum Filium Josephum Gomes da Costa Congregationis  
Missionis Sacerdotem, ejusque domui SS. Joannis et Pauli  
in Urbe præfectum, qui pio incensus desiderio fundandi ac  
stabiliendi in inclyto isto Regno, ubi natus est, unam seu  
plures domos Presbyterorum ejusdem Congregationis,  
iter isthuc in eum finem propediem diriget. Nos certe  
Institutum quod iidem presbyteri, tum hic, tum alibi,  
magna cum laude nec minori cum fidelium ac præsertim  
Ecclesiasticorum virorum fructu profitentur, summopere  
diligimus, cupimusque vehementer in dies magis propa-  
gari. Quamobrem etiam atque etiam a te postulamus ut  
eidem Josepho regio auctoritatis favore, ac præsidio adesse  
benigne velis, quatenus ipse pium suum propositum exequi  
ac perficere possit; simulque pro explorato habeas ubi  
optata domus isthic, benedicente Domino, quemadmodum  
omnino confidimus, stabiliatur; uberes bonorum operum  
fructus in ejusdem Regni Clerum et Populum, ac in eos  
potissimum, qui sacris addicti sunt vel addici intendunt  
ministeriis derivandos esse. Qua ratione profecto cumula-  
bitur tuum quoque meritum apud Deum, et nova explicatæ  
hac etiam occasione pietatis laus accedet cæteris multis  
atque eximiis laudibus, quibus singulariter ornatur Ma-  
jestas tua, cui in solidæ felicitatis auspiciis paternæque



**nostræ charitatis testimonium Apostolicam Benedictionem  
amantissime impertimur.**

**Datum Romæ, die 18 januarii 1713.**

Avec ces brefs du pape Clément XI, M. da Costa devait emporter plusieurs lettres de recommandation. Le cardinal Paulucci en écrivait une le 12 janvier 1713, au Nonce à Lisbonne, Mgr Bieti, archevêque de Laodicée. Elle était conçue en ces termes :

**ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR**

Le Père Joseph Gomes da Costa, supérieur de la maison de la Congrégation de la Mission des SS. Jean et Paul à Rome, va, avec l'autorisation de ses supérieurs, se rendre en Portugal, non seulement pour y régler quelques affaires de famille, mais aussi avec le désir et l'espérance d'y introduire sa Congrégation. Nous savons déjà les grands services qu'elle rend à l'Église de Dieu, mais ce sera une grande consolation pour Sa Sainteté, si ce projet se réalise; à cet effet, il y a une personne pieuse qui est déjà prête à contribuer pour une somme importante.

Sa Sainteté m'a ordonné d'appuyer le Père da Costa, comme je le fais par cette lettre que j'adresse à Votre Seigneurie Illustrissime, afin que vous daigniez recevoir ce prêtre avec bonté, l'aider et le favoriser avec le zèle et l'efficacité de vos bons offices, dans toutes les mesures qu'il jugera nécessaires, afin d'obtenir l'établissement de cette œuvre si importante. Sa Sainteté le recommande elle-même par des brefs particuliers au cardinal da Cunha et à Monseigneur l'archevêque de Braga, ce qui vous fera bien comprendre combien le Souverain-Pontife

tient à ce que vous l'aidiez et que vous fassiez pour lui ce qui dépendra de vous.

Je baise les mains de Votre Seigneurie, etc.

A la même date, le cardinal Paulucci écrivait encore au cardinal da Cunha :

ÉMINENTISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR

Notre Saint Père a daigné remettre un bref pour Votre Éminence au Père Joseph Gomes da Costa, supérieur de la maison des SS. Jean et Paul. En cela, Sa Sainteté donne à Votre Éminence une preuve bien remarquable de la grande confiance qu'elle a dans votre insigne piété et dans votre zèle, qui ne manqueront pas de favoriser et de faire réussir l'objet principal qui a motivé le sus dit religieux à se rendre dans votre royaume. Il doit en résulter un grand bien pour le service de Dieu et une grande utilité pour la discipline ecclésiastique. Assurément, ce serait douter de la piété de Votre Éminence et de son respect à l'égard de Sa Sainteté; qui vous recommande une œuvre si excellente, si je me permettais d'ajouter quelque chose aux paroles du Souverain Pontife. Je me borne donc à assurer Votre Éminence, qu'outre le mérite spécial qu'elle aura devant Dieu, elle fera encore une chose souverainement agréable à Sa Sainteté. Et protestant à Votre Éminence, d'une entière soumission, en toute humilité, je lui baise les mains.

Rome, 12 janvier 1713.

ÉMINENTISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR

Je prie Votre Éminence d'attribuer uniquement à son incomparable bonté les dérangements que je lui cause si

souvent, et de me permettre de la supplier de faire sentir libéralement les effets de sa protection en faveur du Père Joseph Gomes da Costa. Il va lui-même dans son pays pour y traiter des affaires personnelles et si, à cette occasion, il pouvait introduire dans votre royaume très fidèle l'Institut de sa Congrégation, si recommandable et si utile à l'Église de Dieu, ce qui serait une grande consolation d'avoir contribué en quelque chose à une si belle œuvre. D'autant plus que si le roi y consent, il y a quelqu'un qui s'oblige à concourir pour la dépense, avec une somme considérable. La protection de Votre Éminence auprès de S. M. le roi, serait certainement le moyen le plus puissant et le plus sûr d'arriver à cette fin. Votre Éminence aurait ainsi un grand mérite devant Dieu et auprès de Sa Sainteté, le père commun des fidèles, qui lui-même a ce projet grandement à cœur. Je supplie donc Votre Éminence, comme je le sais et autant que je le puis, de faire jouir de la plénitude de ses faveurs, le dit religieux en tout ce qui regarde son pieux dessein.

Rome, 14 janvier 1713.

ÉMINENTISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR

La grande piété et le zèle de Votre Éminence pour tout ce qui regarde le service de Dieu et la discipline ecclésiastique me fait prendre la respectueuse liberté de lui recommander l'institut de la Congrégation de la Mission, qui a pour objet principal l'exercice de ces saintes fonctions. En moins d'un siècle, on a vu fonder plusieurs maisons en Italie, en France, à Barcelone, et autres pays d'Europe, et cela, en ce qui concerne la formation aux rites et aux cérémonies ecclésiastiques, avec un succès digne des plus grands éloges. Le Père Joseph Gomes da

Costa pense pouvoir l'introduire dans votre royaume, en y fondant quelques maisons. Et comme l'influence et la haute protection de Votre Éminence sont un secours puissant pour cette bonne œuvre, je la supplie vivement de daigner faire tout ce qu'Elle pourra, afin que le Père Costa voie son louable projet se réaliser sans difficulté. Et Votre Eminence, qui aura eu une si grande part à cette affaire, se réjouira en voyant se produire, dans son pays, tous les avantages qu'on admire dans les autres nations. Je finis, en offrant à Votre Éminence l'assurance de mon entier dévouement.

Rome, 21 janvier 1713.

Nous pourrions encore citer ici les lettres de quelques cardinaux. Mais comme elles avaient le même objet, et qu'elles étaient conçues à peu près dans les mêmes termes de bienveillance pour la Congrégation, nous nous contenterons de celles que nous venons de faire connaître.

M. Gomes da Costa n'avait rien négligé pour assurer le succès de son entreprise; humainement parlant, rien ne lui manquait, et il devait réussir. Il prit donc ses dispositions de voyage, et il quitta Rome vers le commencement de février 1713. Il passa par Gènes, où se trouvait son ami Cambiaso, celui qui lui avait promis de l'aider dans son entreprise. Pendant son séjour dans cette ville, la fondation dut être l'objet principal de leur entretien, et il faut bien que Cambiaso en ait alors parfaitement saisi l'importance et la possibilité, puisqu'il voulut que la promesse verbale qu'il avait faite, fût consignée dans un acte sous seing privé, dont nous avons encore l'original. Ce document tient à notre histoire comme les racines tiennent à

l'arbre ; il est trop précieux pour qu'il ne soit pas soigneusement conservé.

En voici la traduction fidèle.

*In Nomine Domini*

Par la présente convention privée, pour valoir comme si elle était l'acte public le plus authentique, je soussigné déclare avoir promis, et actuellement je promets de nouveau, je m'oblige, je veux m'obliger et demeurer obligé, avec les biens que l'Auteur de tout bien m'a accordés, pour servir maintenant et toujours à la gloire et à l'honneur de sa divine majesté, et au profit spirituel des âmes rachetées par le précieux sang du Sauveur des hommes Notre Seigneur Jésus-Christ, à fournir un revenu fixe et perpétuel, pour l'entretien annuel de quatre missionnaires, dans le royaume du Portugal, si comme on espère et on se le propose, on parvient à y ériger, établir et fonder, avec l'autorisation royale, l'Institut de la vénérable congrégation des prêtres de la mission, déjà approuvée et confirmée par les Souverains Pontifes ; et c'est pour cela, à ma demande et sur mes instances, que le très Révérend Père Joseph Gomes da Costa, portugais, mon ami, prêtre de la même Congrégation, depuis plusieurs années résidant à Rome, où il est supérieur de la dite maison de ladite Congrégation à l'église des SS. Jean et Paul au Mont Coelic, quitte la Cour de Rome, avec les autorisations de ses supérieurs majeurs, et spécialement de notre Saint-Père et Seigneur le Pape Clément XI. heureusement régnant, par son rescrit pontifical, signé de la main et muni du sceau ordinaire de Son Éminence le cardinal Paulucci, son secrétaire d'État, en date du 10 septembre 1712, et enregistré par Son Éminence le cardinal Albani,

secrétaire des mémoires, comme on peut le voir plus en détail et plus expressément dans la supplique et dans le susdit rescrit. C'est encore pour cela que, moi soussigné, j'ai fait remettre à Rome, au dit Père da Costa, cent cinquante écus romains, par l'entremise de mon cousin le Père D. Carlos Cambioso, prêtre et confesseur des clercs réguliers de la Congrégation des Somasques du collège Clementin, et que maintenant ici à Gènes, je lui donne de plus cinquante autres écus, destinés comme les premiers à poursuivre et à accomplir le voyage qu'il entreprend; et que Dieu veuille rendre heureux jusqu'à Lisbonne. Et comme pour l'entretien, les vêtements, etc. des quatre missionnaires en question, on suppose suffisant, en ce pays, et pour chacun d'eux, un revenu annuel de cinquante écus, monnaie romaine, ou cinquante mille reis, monnaie portugaise, je m'oblige à faire remettre à Lisbonne, dans le cours de l'année, au dit Père da Costa ou à tout autre prêtre de sa Congrégation qui alors aurait du Saint-Siège la mission de promouvoir, établir et assurer la dite fondation, la somme ou valeur de quatre mille écus, monnaie romaine, de dix rullii, chaque écu, qui étant placés en rente, ou, suivant l'usage et la coutume du Portugal, à intérêts, produisent et continuent de produire chaque année cinq écus, ou cinq mille reis, monnaie portugaise, ou pour chaque cent écus cent mille reis. Et comme le T. R. Père René-François Gordanini, prêtre de la Congrégation de la Mission, a, ce mois-ci, versé à Rome, de mon argent en dépôt, et par mon ordre, deux mille écus, monnaie romaine, pour le compte du R. G. D. Julien de Cardosa de Menenzes, comme frais d'expéditions pour un canonicat à Coimbre auquel il a été promu dernièrement par le Saint-Siège, et dont le Père da Costa emporte avec lui les bulles authentiques, mais grevées de la dite somme, je veux et je déclare que cette somme doit servir (si comme

on l'espère on obtient de la haute piété de Sa Majesté le consentement royal) et je la destine pour constituer la moitié de la somme, crédit, fond promis plus haut; si on ne réussissait pas, on devra me la remettre. Le dit Père da Costa, ou toute autre personne désignée par lui, ou agréée par le Souverain Pontife, et non suspecte dans ces royaumes (ce qui doit être évité pour les sujets qui y seront employés) devra employer immédiatement la dite somme, et l'autre partie, qui reste due, et qui lui sera remise en rentes, intérêts, ou autres biens fonds les plus productifs et les plus sûrs, de sorte que le principal reste toujours le même et inaliénable, et qu'on n'use que des revenus. Mon intention est que quand la dite première maison de la Mission qu'on veut fonder à Lisbonne aura, par donations ou legs, d'autres personnes pieuses, acquis assez de biens, fonds permanents, pour qu'avec leur revenu, elle puisse se suffire et accomplir les fonctions ordinaires de l'Institut, un personnel de dix à douze sujets, prêtres et frères coadjuteurs, la dite somme de quatre mille écus que j'ai assignée doit entièrement et absolument être cédée par les dits prêtres alors existants, au profit d'une autre maison du même Institut, à fonder dans une autre ville ou localité importante des autres diocèses du même royaume, même d'outre-mer, suivant l'occasion qui se présenterait, ou à la demande des évêques, ou de toute autre personne, si les dits prêtres le jugent convenable, et que leur supérieur majeur veuille l'accepter, (ayant toujours égard au plus grand fruit spirituel qu'on peut espérer en faisant la fondation plutôt ici que là). Et la dite seconde maison comme les autres qui seraient fondées de la même manière devront toujours s'en tenir à cette clause, pacte et condition stipulés plus haut, de réserve expresse et inaliénable, afin que les fondations de ces sortes de maisons et instituts se multiplient dans le royaume, pour ainsi dire in

*infinitem*. Et dans le cas d'omission ou de contravention par les dits prêtres à tout ce qui a été stipulé plus haut, je me réserve à moi, à mes héritiers, à mes successeurs et descendants *in infinitum*, la faculté de pouvoir réclamer, *etiam via juris*, à la dernière maison à fonder, ou si étant déjà fondée, qui contreviendrait à ma formelle et expresse volonté et déclaration comme il a été dit plus haut, le capital des dits quatre mille écus déposés, qui seront appliqués par moi ou par mes héritiers, successeurs et descendants à d'autres œuvres pies, puisque ce n'est qu'avec cette condition, pacte et réserve que je signe, que je promets et m'oblige à tenir prête et à faire livrer à Lisbonne, au père da Costa, ou à toute autre personne, comme il est dit plus haut, cette somme de quatre mille écus. Et si je venais à mourir avant d'avoir accompli mon obligation et la promesse que je fais, je veux, qu'après avoir payé d'abord les autres obligations de justice que je pourrais avoir contractées, avant cette présente déclaration privée, elle se doive accomplir et qu'on prenne sur ma succession et qu'elle passe avant quelque autre disposition prise par moi, *etiam ad causas pias*, ou par testament, par legs ou codicille, et que mes héritiers *etiam ab intestats* puissent et doivent être obligés *etiam via juris* à tout ce qu'elle dit. En dernier lieu, je déclare n'avoir pas fait cette promesse, donation et obligation, que j'ai mûrement examinée, avec plus de solennité et de publicité, comme c'est coutume et manière de faire ordinairement, pour échapper complètement à la vaine gloire et à la vanité du monde, autre fin et intention que la plus grande gloire de la Divine Majesté, et le bien spirituel des âmes, que les prêtres de la Congrégation de la Mission produisent avec tant de fruits, par le moyen des fonds de leur pieux et saint Institut qui m'est bien connu. Je désire avoir part, en quelque façon, aux mérites



qu'ils acquièrent au prix de leurs grandes fatigues, travaux et souffrances. Ne doutant pas, que sans qu'il soit besoin de les exciter, ils demanderont durant ma vie, et après ma mort, dans leurs prières communes et privées, dans leurs suffrages et saints sacrifices, que Sa Majesté divine mesoit propice. Ce présent écrit, avec un autre, ou les autres de même teneur, sera sans plus de solennité, signé par moi et par le dit R. Père José Gomes da Costa. Je le prie de vouloir accepter pour lui, et au nom de toute sa Congrégation, et spécialement en vertu des susdites facultés, accordées par le souverain Pontife et Seigneur Clément XI, cette donation et engagement que je fais pour toujours, comme il a été dit, et, de son côté, qu'il veuille bien s'obliger et qu'il s'oblige comme il est stipulé plus haut, sans aucune autre formalité; et on n'ajoutera à cet écrit que la reconnaissance authentique et légale de nos deux signatures.

A Gènes 2 de mars 1713,

*Signé :* JEAN MARIE CAMBIOSO,  
JOSÉ GOMES DA COSTA prêtre de la Congrégation de la Mission.

*Suit la légalisation des notaires.*

En lisant ce document, on ne peut s'empêcher d'admirer la foi et l'humilité de cet insigne bienfaiteur. Il dispose tout avec une telle prudence et une telle sagesse que la somme donnée par lui devient comme un véritable majorat inaliénable à perpétuité, et toujours destiné à préparer et à assurer de nouvelles fondations en Portugal.

M. Gomes da Costa ayant réglé, avec son ami, cette question importante, se disposa à continuer sans retard sa route qu'il avait interrompue. Il s'embarqua donc pour

Lisbonne. Nous n'avons aucun détail sur cette traversée; mais il est probable qu'en revenant vers sa patrie, et l'esprit plein du grave projet qu'il avait formé, M. da Costa dut sentir son cœur plus léger que le jour où il quittait les eaux du Tage, dans les circonstances que nous savons.

(A suivre.)

---

HOSPICE DE LA PRINCESSE DONA MARIA AMÉLIA

*Lettre de ma Sœur ROLLAND à M. PÉMARTIN, secrétaire général.*

Funchal, Ile de Madère, 23 Mai 1866.

MONSIEUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

D'après l'intérêt que vous n'avez cessé de manifester à la petite maison de Madère, je ne doute nullement de celui que vous prendrez à la nouvelle œuvre qu'il a plu à Dieu lui confier depuis dix-huit mois. Il vous sera, sans doute, agréable de savoir que l'enfance de ce pauvre pays commence à sortir de l'abandon dans lequel vous l'avez vue et sur lequel vous avez gémi bien souvent. Mais les moments marqués par la Providence n'étaient point arrivés; il était réservé à d'autres de voir cet heureux jour.

Cette action de la Providence qui dispose du temps et des personnes comme il lui plaît est, il me semble, plus frappante que jamais dans l'historique de la maison de Madère. Vous connaissez, Monsieur, les péripéties par lesquelles elle a passé. Ouverte au moment où, à Lis-

bonne, la persécution contre les Sœurs était parvenue à son plus haut degré et devait aboutir à un si triste résultat pour leurs œuvres; elle s'est vue fermée après une existence de sept mois seulement et cette fermeture a duré dix ans, au bout desquels nous sommes revenues, heureuses de satisfaire les pieux désirs de l'auguste fondatrice et de donner aux malades les soins dont ils étaient privés depuis si longtemps.

Mais l'Impératrice ne comptait pas borner ses bienfaits à l'hospice de la princesse Dona Maria Amélia. Elle avait acheté des terrains qui avoisinent l'hospice désirant y établir des œuvres pour les enfants : asile, école, orphelinat, etc. Il est fait mention de ce désir de Sa Majesté dans le traité fait par elle avec la communauté, dans lequel la communauté s'engage à lui donner des Sœurs pour ces diverses œuvres lorsque le moment sera venu de les établir. L'Impératrice n'eut pas le temps de réaliser ces pieux projets; sa mort arrivée le 26 janvier 1873, quinze mois seulement après la réouverture de l'hospice, anéantit toutes nos espérances à ce sujet, mais Dieu dans la main duquel les hommes ne sont que des instruments dont il se sert ou qu'il rejette selon son bon plaisir, se suscita d'autres ouvriers. Il nous a envoyé une famille française dont le chef fervent chrétien et qui est un de ceux qui comprennent que la foi sans les œuvres est une foi morte, s'est préoccupé de l'état d'abandon de tant de pauvres petites filles; il m'a fait part de son intention de souscrire pour une certaine somme, me chargeant de trouver trois autres personnes qui voulussent bien en faire autant. La première à laquelle je me suis adressée, est un anglais protestant qui a accepté immédiatement. J'ai eu le même succès près de deux autres catholiques; des dons plus modestes nous ont été offerts, et enfin nous avons eu le succès que vous verrez dans le deuxième

rapport de l'œuvre que je prends la liberté de vous envoyer.

DEUXIÈME RAPPORT DU 1<sup>er</sup> MARS 1879 AU 1<sup>er</sup> MARS 1880

ÉCOLES ET MAISONS

DE TRAVAIL POUR LES JEUNES FILLES OUVRIÈRES

Les frais d'installation provisoire entièrement payés au 1<sup>er</sup> mars 1879 s'élevaient à 6920 fr. 40.

Il nous restait en caisse un petit excédent, plus les sommes déposées à la banque commerciale.

L'Œuvre a vite pris une extension considérable, car parents et enfants apprécient et vénèrent le dévouement et l'ardente charité des sœurs de Saint-Vincent de Paul, aussi depuis longtemps nous ne pouvions plus suffire aux demandes et aux besoins de la population.

Au 1<sup>er</sup> mars 1879 l'école comptait de 70 à 80 enfants et la maison de travail recueillait 12 enfants abandonnés.

Mais si la douceur du climat n'eût permis de laisser portes et fenêtres ouvertes, les enfants trop resserrés eussent vraiment souffert. Alors la Société décida la construction d'une nouvelle maison de travail, afin de transformer l'ancienne, en une seconde école, recueillir d'abord de 20 à 25 enfants internes, et plus tard 50 si nos ressources et la divine Providence le permettent.

La première moitié de la construction votée, quoiqu'elle ne soit pas encore entièrement terminée, abrite 22 enfants, et déjà les demandes pressantes nécessiteraient, et au-delà, l'achèvement du plan primitif, car, faute d'argent, notre humble construction ne bat que d'une aile.

Nous ne pouvons, hélas ! songer de si tôt à la terminer, il faut achever d'abord ce qui existe, et payer les dettes qui nous pressent.

Heureusement que nos bonnes sœurs comptent sur la

Providence qui rend la charité inépuisable et nous a dit : « demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez ». Nous avons déjà beaucoup demandé et nous avons beaucoup reçu ; mais comme les besoins de notre œuvre et des pauvres enfants s'accroissent et se renouvellent sans cesse, il nous faut demander et chercher toujours. Nous avons à payer une dette extraordinaire de 6959 fr. 70 pour solder nos frais de premier établissement, à laquelle il faut ajouter 833 fr. 60 pour achever de compléter ce qui est commencé, cela nous fait un total de 7793 fr. 30.

Nous vous importunons par nos demandes, mais soyez chrétiens, l'Œuvre sortie de votre charité, et réjouissez-vous ! car voilà 150 enfants que vous arrachez à la rue et au vice, pour leur apprendre à devenir des êtres utiles, de bonnes mères de familles aimant et servant Dieu.

## COMPTES DE LA SOCIÉTÉ

### RECETTES EXTRAORDINAIRES

Il restait en caisse après transformation .	248 fr. 50 c.
Argent en banque avec l'intérêt et la réduction . . . . .	4,261 20
Produit net de la vente de charité . . .	6,588 20
Dons divers fait à l'Œuvre depuis le 1 <sup>er</sup> Mars 1879, jusqu'au 1 <sup>er</sup> Mars 1880 . . . .	4,987 60
Souscription d'un nouveau membre, Sa Grandeur Mgr l'Évêque de Funchal . . .	2,000 00
<b>Total des recettes extraordinaires . .</b>	<b>18,085 50</b>

### DÉPENSES EXTRAORDINAIRES

Pour la construction de la nouvelle maison, partie terminée au 1 <sup>er</sup> mars. . . . .	23,496 fr. 40 c.
Ameublement et vêtements d'entrée aux enfants nouvellement admises. . . . .	1,548 80
	<b>25,045 20</b>

# BALANCE

Total des dépenses extraordinaires. . .	25,045	20
Les recettes n'étant que de . . . . .	18,085	50
	<hr/>	
Il en résulte un déficit de . . . . .	6,959	fr. 70
Mais il reste encore à recevoir sur les souscriptions de deux souscripteurs en retard la somme de. . . . .	3,562	fr. 50 c.

Une fois cette dette de premier établissement payée, nous espérons que notre Œuvre, aidée des petites offrandes que lui font ses bienveillants visiteurs, pourra se suffire, mais alors, avant même leurs aumônes, ce que nous demandons à ceux qui s'intéressent à nos chères petites filles, c'est du travail ! Oui du travail approprié à leur sexe et à leur âge ; travaux d'aiguille de toute espèce, couture, broderie, tricot, etc. Lavage, repassage, entretien de linge de toutes sortes.

Que Dieu leur donne sa protection, de la santé ; qu'il vous inspire de leur envoyer du travail et tout ira bien !

# RECETTES ORDINAIRES

Produit des terrains . . . . .	1,005	fr. 70 c.
Travaux des enfants . . . . .	1,828	20
Rétribution payée par les parents de certains enfants . . . . .	256	20
Dons . . . . .	159	40
Report de l'année dernière . . . . .	157	20
	<hr/>	
Total des recettes . . . . .	3,406	fr. 70 c.

# DÉPENSES ORDINAIRES

Nourriture pour un an, mais il est beau- coup donné en nature, et pendant onze mois il n'y avait que douze enfants. . . .	1,353	90
---	-------	----

Vêtements et menus objets . . . . .	394	15
Savon et frais pour le blanchissage. . .	329	70
Culture des terrains . . . . .	417	75
Salaire des ouvrières suppléantes . . .	260	40
Salaire de deux maîtresses laïques . . .	533	30
Total des dépenses . . . . .	3,302	fr. 20 c.
Il reste sur les dépenses courantes un excédant actif de . . . . .		104 fr. 50 c.

Avant de finir, nous manquerions à tous nos devoirs si nous ne rendions hommage à l'intelligence et au dévouement de M<sup>me</sup> la Directrice de l'Œuvre, Dona Hélène de Camara Pestana, qui a voulu si généreusement et avec tant d'abnégation accepter cette grande responsabilité.

Grâce à Dieu, maintenant notre Œuvre, mieux connue et jugée par ses fruits, n'a plus que des amis, aussi, comptant sur Celui qui nourrit les petits oiseaux, nous attendons l'avenir avec confiance.

Funchal, le 1<sup>er</sup> mars 1880.

*L'Administrateur,*

Signé : J. GOUBAUX.

Peut-être après la lecture de ce rapport vous trouverez, Monsieur, que je suis contente de bien peu de choses ; car qu'est-ce que ce petit nombre d'enfants comparé à celui d'autres missions bien plus florissantes ? Mais il ne faut pas oublier d'abord que c'est un commencement, ensuite que nous sommes sur le territoire portugais, pays d'où ont été expulsées toutes les communautés religieuses et où nous ne sommes admises que par un décret spécial, accordé à l'Impératrice en faveur de son hospice. Quand nous sera-t-il donné de pouvoir continuer la bâtisse commencée ? Mais il faut auparavant payer nos dettes qui se

montent à 6.959 fr. 70 c., somme énorme pour un pays si pauvre. Si vous connaissiez quelqu'un, Monsieur, qui eût envie de faire une bonne œuvre, proposez-lui de nous aider. Ainsi que je l'écrivais dernièrement à une personne, auprès de laquelle je sollicitais quelques secours, nous sommes à Madère dans un mauvais cas : Ce n'est point assez l'étranger pour être considéré comme mission, et cependant on y voit de tristes choses qui rappellent bien souvent la Chine.

S'il a fallu et s'il faut encore nous donner bien du mal pour ces œuvres d'enfants, nous en sommes bien récompensées par leur docilité à profiter de nos bons soins et par l'amour qu'elles portent à l'établissement. Les plus âgées envient le sort des plus jeunes qui ont un plus long temps à passer à la maison.

Et quant à nos externes favorisées entre mille, tant sont nombreuses les demandes d'admission, nous leur voyons prendre des habitudes d'ordre et de propreté, et surtout elles parviennent à s'instruire de la religion; chose jusque là fort négligée. Un de nos missionnaires leur fait le catéchisme trois fois la semaine. Ce n'est certainement pas trop, vu leur ignorance.

Comme bien vous pensez, Monsieur, les adversaires n'ont pas manqué à cette Œuvre. La franc-maçonnerie s'en est alarmée et l'a décriée le plus qu'elle a pu. Nous avons fait comme si nous n'entendions pas, et maintenant c'est elle-même qui nous venge, car il n'est pas rare de voir des demandes d'admission formulées par ses membres. Ce serait bien le cas de nous faire un peu valoir, mais cela serait-il conforme à l'esprit de Notre-Seigneur et à celui de saint Vincent? à vous de me répondre. Quel serait maintenant l'avenir de certaines de nos enfants si nous les avions refusées?...

Je ne présume pas trop de votre bonté en pensant que



vous voudrez mettre au nombre de vos bonnes Œuvres l'orphelinat et les écoles de Madère ? et qu'au milieu de vos sérieuses occupations vous voudriez leur faire une petite place ; ce dont maîtresses et enfants vous seront bien reconnaissantes. Ce nouveau bienfait ne sera pas pour nous le point de départ de ce sentiment à notre égard, Monsieur, car nous vous devons déjà beaucoup. Mais voyant augmenter nos dettes nous sentirons le besoin de les acquitter plus vite, et soyez assuré, Monsieur, que nos prières, tant dans la chapelle de l'hospice que dans l'oratoire de l'orphelinat et celui des classes, ne vous feront pas défaut.

Permettez-moi, Monsieur, de vous renouveler l'expression de ma reconnaissance et de me dire en l'amour de N.-S. et de Marie Immaculée.

Votre très humble servante,

Sœur AM. ROLLAND,

*Ind. f. d. l. C. s. d. p. m.*

---

## PROVINCE D'IRLANDE

---

*Lettre de ma sœur O'CALLAGHAN, à ma sœur N., à Paris.*

Corte, 1<sup>er</sup> mai 1880.

**MA TRÈS CHÈRE SŒUR,**

*La grâce de N.—S. soit avec nous pour jamais !*

Nous avons eu un triste hiver, non pas que la famine ait envahi notre ville, mais la détresse qui a désolé, et qui désole encore une grande partie de ce pauvre pays, s'est fait sentir ici, sous plus d'une manière. Jamais nous n'avons eu autant de malheureux à soulager, et les finances de l'hôpital en ont tellement souffert, que nos administrateurs ont craint d'être obligés de le fermer, au moins provisoirement. Grâce à Dieu, les choses n'en sont pas venues là ; nous avons toujours la consolation de soigner nos chers maîtres, seulement, on a dû diminuer le nombre des malades. Ce qu'il y a de plus désolant, dans la situation actuelle de l'Irlande, c'est que les protestants savent profiter de la misère du peuple, pour pervertir sa

foi, en offrant des secours abondants à tous ceux qui consentent à aller à leur église, ou à envoyer les enfants à leurs écoles. Et faut-il s'étonner, si des malheureux, pressés par le besoin, succombent à une dangereuse tentation ? Du reste, leur apostasie est plus apparente que réelle ; la foi est trop ancrée dans les cœurs des Irlandais, pour qu'ils puissent vivre hors de l'Église, et les victoires gagnées sur eux par les protestants, tournent ordinairement à la confusion de ces derniers.

Laissez-moi vous raconter ce qui est arrivé, l'été dernier, à Ardahan, petite ville à quelque distance d'ici, où M. O'Sullivan et ses confrères avaient été appelés par le curé, pour donner une mission. Quand le moment fut venu pour l'ouverture des exercices, ce bon peuple montra beaucoup d'empressement pour profiter des moyens de salut qui lui étaient offerts. On accourait de loin comme de près pour entendre la parole de Dieu, et dès le premier jour, l'église se trouva trop petite pour contenir la foule. Ceci était assurément bien consolant. Mais il y a, à Ardahan, une riche protestante, dont le zèle pour le salut des âmes, est pour le moins aussi ardent que celui des ministres de l'Évangile. Cette Mme Taylor ne pouvait pas rester tranquille dans cette circonstance aussi critique. Il lui fallait trouver des armes pour entraver le succès de la mission, et voici ce qu'elle avisa. Elle appela à son aide un ministre qu'elle fit venir à ses frais de quelque ville voisine, pour tenir des conférences avec les catholiques ; et pour attirer le public, elle fit imprimer et répandre à profusion, des feuilles adressées aux paroissiens d'Ardahan, dont voici la préface :

« CHERS AMIS,

« Ayant appris que des missionnaires Rédemptoristes

doivent venir parmi nous, dans le but, nous le supposons, d'appeler notre attention à la considération des choses religieuses et des destinées éternelles, nous désirons, en esprit de charité et de fraternité, vous exposer les doctrines, que nous, membres de l'église d'Irlande, reconnaissons pour la pure vérité enseignée par Dieu lui-même. Nous voudrions que tous nos frères, jeunes et âgés, puissent jouir des avantages que ces précieuses doctrines produisent dans nos âmes. » Ici suit l'exposé en détail de ces *précieuses doctrines*, et puis vient la conclusion :

« Nous vous prévenons qu'un ministre de l'église d'Irlande se trouvera (Dieu le voulant), à la maison d'école d'Ardrahan, tous les jours tant que durera la mission, lequel, la Bible en main, *sera prêt à répondre, pour notre défense, à tous ceux qui lui demanderont raison de l'espérance que nous avons*, ainsi que nous y exhorte saint Pierre, au III<sup>e</sup> ch., 15<sup>e</sup> v. de sa 1<sup>re</sup> épître. De plus, il saura démontrer la vérité de tout ce que nous croyons et enseignons, d'après la Bible romaine. Et nous invitons les missionnaires, ou tout autres catholiques, soit ecclésiastiques ou laïques, à venir nous prouver d'après la Bible catholique ou protestante, que nous sommes dans l'erreur. »

Non contente de cela, cette dame eut l'audace d'écrire en son propre nom au curé, pour l'engager à venir entamer la discussion avec le ministre, le révérend M. Austin, qui l'attendait à l'école. Bien entendu, ni M. le Curé, ni les missionnaires se mirent en peine de faire plaisir à Mme Taylor. Quand bien même les controverses religieuses ne seraient pas défendues par l'autorité ecclésiastique, il aurait été *infra dignitatem* d'un prêtre, d'accepter pareille invitation. Par conséquent, le révérend M. Austin resta dans une solitude complète, tout le

temps que dura la mission, et Mme Taylor devint l'objet de la risée publique. Même les journaux de la localité lui décernèrent des compliments peu de nature à flatter son amour propre, et je crois que si jamais il lui arrive encore de vouloir convertir ses voisins, elle s'y prendra d'une autre manière. En attendant, les bons missionnaires furent écrasés de travail; il n'y eut pas un seul individu de la paroisse, homme, femme ou enfant, qui ne se soit approché des sacrements, sans compter les fidèles qui vinrent en foule des lieux environnants. Parmi les pauvres gens qui profitèrent de cette occasion pour rentrer en grâce avec Dieu, il y en eût à peu près une douzaine qui avaient eu le malheur de renier leur foi, afin de se procurer des secours temporels. Tous firent une rétractation solennelle et publique qu'ils firent ensuite imprimer. Dans des termes simples et naïfs, ils expriment leur regret d'avoir cédé aux sollicitations des protestants, et il est facile de voir d'après ces déclarations, qu'on s'était servi de ruses et de séductions pour les faire tomber dans le piège.

Les protestants emploient un grand nombre d'individus connus sous le nom de *Bible-readers*, lecteurs de la Bible, dont l'unique occupation est d'aller de maison en maison, ou pour parler plus exactement, de cabane en cabane, pour chercher à faire apostasier les catholiques. Leurs visites se bornent ordinairement aux plus pauvres, auxquels ils font les offres les plus séduisantes, promettant des vêtements, des provisions, de l'argent, des places avantageuses, etc. Ils ont le soin, en même temps, de répandre quantité de feuilles et brochures remplies de blasphèmes contre la sainte Vierge, les sacrements, la messe, les prêtres, et tout ce qu'il y a de plus saint dans la religion. Voilà ce que les protestants appellent faire des conversions parmi les catholiques! Beau système,

digne de son auteur, le père des mensonges et des menteurs !

Espérons que la sainte Vierge qui vient, dit-on, de favoriser ma chère patrie de plusieurs apparitions merveilleuses, chassera loin de nous l'esprit du mal, afin de faire régner l'amour de son divin fils dans tous les cœurs.

Veillez prier avec nous pour qu'il en soit ainsi, et me croire bien affectueusement à vous en Notre-Seigneur.

Ma très chère Sœur,

Votre très humble servante,

Sœur THÉRÈSE O'CALLAGHAN.

*I. f. d. l. C. s. d. P. M.*

---

## PROVINCE DE CRACOVIE

---

*Lettre de M. BONKOWSKI, prêtre de la Mission, à M. PÉMARTIN,  
secrétaire général.*

Cracovie, le 15 mars 1890.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Dans sa lettre du 23 décembre, M. le Visiteur promet à M. N. T. H. Père d'envoyer le rapport des missions données dans la Galicie, l'an dernier. Je vous l'adresse aujourd'hui, vous priant, en même temps, de vouloir bien excuser le retard que j'ai mis, pour réunir les diverses notes adressées dans mes lettres à M. notre Visiteur, après chaque mission terminée. Cela vous prouve, Monsieur, que sur mes vieilles années, je suis bien plus lesté à parcourir les champs pour évangéliser les pauvres qu'à manier la plume. Néanmoins, veuillez croire que c'est avec une réelle satisfaction que je viens vous faire part de ces miracles de la miséricorde divine envers les pauvres

pêcheurs qui ont rempli de sentiments de joie et de reconnaissance envers Dieu nos cœurs de missionnaires.

Partis de Cracovie au nombre de trois, nous sommes arrivés heureusement à Léopol le 9 mai, à 6 heures du matin. Nous sommes montés tout de suite à l'autel pour offrir le saint sacrifice de la messe; les chariots attelés attendaient déjà à la porte, nous avertissant que tout était prêt pour notre départ pour la mission. Il n'y avait pas de temps à perdre; après la sainte messe nous nous rendîmes chez Monseigneur l'archevêque du rite latin, qui nous accueillit avec beaucoup de bienveillance à 8 heures, bien qu'ordinairement il ne reçoive personne de si bonne heure. Tout en conservant son air de gravité, on voyait que Sa Grandeur donnait avec effusion de cœur sa bénédiction à nous et aux travaux que nous allions entreprendre dans son diocèse; il nous munit aussi du pouvoir d'absoudre *a reservatis*.

Au sortir de l'archevêché, nous montâmes dans les chariots et prîmes la route de Mosty-Wielkie, où devait se donner la première mission. Nous y sommes arrivés à 5 heures du soir. Le peuple affluait déjà de toutes parts et lorsque les cloches se firent entendre, en un instant l'église fut comble. Nous ouvrons chacune de nos missions par l'invocation du Saint-Esprit. Après le chant solennel du *Veni Creator*, etc., Monsieur le curé, de l'autel, nous adressa ainsi qu'au peuple réuni quelques paroles bien senties, et nous donna sa bénédiction; après quoi un des confrères monta en chaire pour faire l'instruction d'ouverture. Immédiatement après on chanta les Vêpres, suivies de l'exercice du mois de Marie et du sermon. Après la bénédiction du Très Saint Sacrement, un de nous annonça du haut de la chaire l'ordre des exercices de la mission, expliquant chaque point et enseignant ce qu'il fallait faire pour gagner les différentes indulgences accordées à ces



saints exercices par le Siège Apostolique. Durant tout le temps des missions, chaque jour nous faisons cinq instructions et le catéchisme aux enfants. Les jours, où il y avait beaucoup de nouveaux arrivés, nous faisons pour eux des instructions à part, dans les moments libres que nous pouvions trouver, les engageant surtout à se mettre de la confrérie de la Tempérance (1).

Après quelques jours des prédications, ceux qui s'étaient confessés au commencement de la mission nous suppliaient, les larmes aux yeux, d'entendre la confession de toute leur vie. A chacune de nos missions Dieu nous rend témoins de ces vrais miracles de sa miséricorde. Ici, par exemple, sur 2,000 personnes qui ont fait la sainte communion, on peut dire sans hésiter, que la moitié se serait damnée sans une confession générale. Les larmes de joie et de reconnaissance coulaient de nos yeux au confessionnal, en entendant comme les jeunes gens avouaient avec toute la sincérité possible les péchés très honteux et très humiliants dont ils n'ont pas eu le courage de faire l'aveu au curé; comme les vieillards qui sont déjà sur le bord de la tombe rendaient compte des fautes de leur jeunesse qu'ils avaient oubliées depuis longtemps et qu'ils n'avaient jamais confessées. Oh ! quelle joie il y a eu, sans doute, au ciel du retour au bercail, non pas d'une brebis, mais d'un millier de brebis ! Et au contraire quelle alarme et quelle confusion dans l'enfer, dans ce moment suprême, où la main miséricordieuse de Dieu brisa les chaînes infernales dans lesquelles la ruse des esprits de ténèbres tenait ces pauvres âmes depuis de longues années ! plusieurs prêtres nous aidaient à entendre les confessions ; et

(1) Les personnes qui entrent dans la confrérie de la Tempérance s'engagent à renoncer entièrement à l'usage de toute boisson enivrante. Le Saint-Siège l'a enrichie de plusieurs indulgences.

deux prêtres disaient tous les jours la sainte messe et donnaient la sainte communion selon le rite oriental.

La cérémonie de la bénédiction donnée aux enfants, tant aimée partout, où nous prêchâmes les missions, nous a surpris ici par un nombre immense d'enfants et surtout des enfants à la mamelle. Ordinairement nous donnons à chaque enfant pour souvenir une médaille ou une petite croix ; notre petite provision était bientôt épuisée, et nous fûmes obligés d'en acheter quelques centaines, telles qu'on pouvait les trouver à Mosty Wielkie, afin de ne pas faire de peine aux mères qui avaient apporté sur leurs bras, leurs petits enfants.

Le temps était trop court pour donner tous les soins que réclamaient les besoins spirituels du peuple qui affluait de plus en plus ; car huit jours seulement nous ont été donnés pour y rester ; depuis cinq heures du matin, jusqu'à la nuit la petite église était comble. Aussi la dernière messe *cum expositione*, l'exercice du soir et toutes les instructions avaient lieu sur le cimetière tous les jours, deux ou trois fois exceptées, lorsque la pluie ne l'a pas permis. Pour cette raison, nous avons inscrit ici moins dans la Confrérie de la Tempérance que partout ailleurs ; de plus, c'est la première fois que la mission se donnait dans ce pays, et au commencement le peuple n'avait pas le courage de s'y inscrire ; lorsque, vers la fin, un grand nombre le demandait comme une faveur, nous étions forcés de clôturer déjà notre mission ; il n'y a eu que 484 personnes d'inscrites.

La clôture de cette petite mission a été on ne peut plus solennelle. Une grande croix préparée pour cette circonstance était déjà depuis quelques jours sur le cimetière. Les fidèles l'ont couverte tout entière de médailles, de petites croix, si bien quelle paraissait être ornée d'or et d'argent. Lorsque nous chantions les dernières vêpres, devant

l'autel élevé sur le cimetière, le Curé grec-catholique suivi des paroissiens de son rite, portant les bannières et les images entra processionnellement avec des chants à l'église. En un clin d'œil des milliers de personnes remplirent l'église le cimetière et couvrirent une grande place se trouvant en dehors de l'enclos de l'église.

Après les vêpres la procession se mit en marche pour porter la croix de mission à la place qui lui était destinée. Le peuple prit sur ses épaules cette croix immense et le premier qui s'empressa pour la relever de terre fut un major dans son uniforme des lanciers, dont la poitrine était couverte de décorations. Ceci produisit un grand enthousiasme ; toutes les classes de la société se mêlèrent aux pauvres villageois, qui se disputaient l'honneur et le bonheur de porter cet étendard de notre salut. La procession après avoir fait le tour de l'église s'arrêta et je suis monté en chaire pour faire la dernière instruction. Le peuple chantait encore, lorsqu'un bruit s'éleva autour de la croix au moment où on la posait. Mais dès qu'elle fut bien affermie et que ses bras étendus parurent dans l'air, un silence profond se fit comme par enchantement. Le spectacle était vraiment émouvant ! Des milliers d'hommes sont plongés dans la vénération au pied d'une croix qui s'élève au-dessus de leurs têtes et que des centaines de médailles, images et petites croix rendent toute brillante ; ce sont les mains de ce bon peuple, ou plutôt leurs cœurs qui ont si bien orné cet étendard de victoire que Jésus-Christ lui-même arbora après le triomphe qu'il a remporté ici. Mille pensées diverses se pressaient dans l'esprit ; et tout ce que l'œil voyait produisait une émotion si vive, qu'il était impossible de retenir les larmes de reconnaissance envers Dieu pour tant de bénédictions et de grâces accordées à nos faibles efforts. Il me semblait que je me tenais sur les remparts d'une ville conquise, laquelle huit

jours auparavant était encore au pouvoir de l'enfer. Quoique Jésus tout seul fût le grand et puissant vainqueur de l'enfer, une consolation indicible remplissait cependant notre cœur, à la pensée que dans la conquête qu'il a faite ici, il a voulu se servir de nous comme de ses instruments de guerre. J'avoue qu'il m'a été difficile de recueillir mes forces pour faire ma dernière instruction ; après celle-ci M. le Curé monta en chaire et également touché jusqu'aux larmes, il nous adressa ainsi qu'au peuple, avec une vive émotion, quelques paroles d'adieux et de remerciements dans lesquelles se peignait toute sa ferveur et tout le bonheur qu'il éprouvait. On entonna le *Te Deum*, et en chantant cet hymne d'action de grâces, nous retournâmes à l'église, où nous avons terminé notre mission par la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Le lendemain nous avons célébré l'office des morts pour les défunts de cette paroisse ; il fut encore suivi d'un sermon. C'était un lundi des Rogations ; nous sommes donc allés processionnellement à l'église grecque catholique. Au retour de la procession, le peuple nous assiégea, on peut le dire ; les uns nous demandaient de les revêtir du scapulaire de la passion, les autres de les inscrire dans la confrérie de la Tempérance ; d'autres encore nous suppliaient de les confesser. Il nous a été impossible d'y rester plus longtemps, car mercredi, nous devions commencer la mission à Zalosce. Nous annonçâmes alors qu'en vertu du privilège accordé par le Saint-Siège, tous ceux qui n'avaient pu gagner les indulgences de la mission, pouvaient profiter de ces mêmes grâces encore pendant quinze jours, en accomplissant les conditions voulues.

Notre voyage à Léopol fut des plus désagréables. A moitié chemin, la pluie nous surprit et nous accompagna jusqu'à destination ; les voitures furent aussi très incommodes. Après nous être reposés un jour à Léopol

chez nos confrères, mercredi nous sommes partis pour Zalosce; et le même soir, 21 mai, nous y avons commencé nos travaux.

Il y a neuf ans, nous avons donné ici une mission; aussi ce n'est pas sans une réelle consolation, que dès le début, nous constatâmes les heureux effets de nos anciens labeurs. Non seulement les gens du pays et des contrées éloignées se réunissaient en masse pour profiter de cette seconde mission qui a duré une quinzaine de jours, mais ce qui était surtout frappant, c'est que la nouvelle génération encombrait les confessionnaux. Les pères et les mères eux-mêmes avaient eu soin de disposer leurs enfants à bien profiter des grâces de Dieu, qui sont si abondantes pendant une mission. Aussi dès les premiers jours, la jeunesse très bien préparée, fit des confessions générales. Les vieillards qui avaient négligé, il y a neuf ans, de profiter de ces grâces, remerciaient, les larmes aux yeux, Notre-Seigneur de ce nouveau bienfait de sa miséricorde, et de la patience avec laquelle il leur a conservé la vie, et vraiment contrits, ils avouaient les fautes de toute leur vie avec une grande et profonde humilité.

Ils se souvenaient parfaitement de tout ce que nous leur avions recommandé précédemment; et la meilleure preuve de ce que je dis, c'est un changement complet survenu dans leur manière de vivre.

Lors de notre première mission, nous avons trouvé ici le peuple très porté à s'enivrer, et par suite, extrêmement pauvre. Maintenant une vie sobre l'a tellement relevé moralement et matériellement, que les habitants de deux villages considérables, se distinguent, non seulement par leurs bonnes mœurs, mais ils se sont enrichis jusqu'à avoir de petits capitaux de quelques centaines et même de mille florins d'Autriche. Oh ! mon Dieu, n'est-ce pas une vraie joie de voir que votre grâce, pour opérer de

pareilles merveilles, a bien voulu de nos services ! Dans toutes nos autres missions, nous citons comme exemple, les villages Troscianiec et Milka, de la paroisse de Zalosce. Cette fois neuf cent dix personnes se sont inscrites dans la confrérie de la Tempérance.

Comptant donc ceux qui ont été inscrits au moment de la première mission et dans le courant de neuf ans écoulés, il y a dans la paroisse trois mille quatre cent quatre-vingt-cinq personnes des deux sexes qui mènent une vie vraiment sobre.

Il y a neuf ans, les prêtres du rite catholique grec, non seulement ne nous ont aidés en rien, mais encore, ils nous suscitaient toutes sortes d'obstacles. Cette fois c'était tout le contraire : ils travaillaient dans les confessionnaux ; engageaient leurs paroissiens à bien profiter des grâces dont la sainte Église est si prodigue pendant une mission en accordant tant d'indulgences, et à la grande édification du peuple, ils se confessaient eux-mêmes à nous, aux yeux de tout le monde.

Donc, notre mission à Zaloscé, on peut le dire, fut très riche et très abondante en grâces, et nous quittâmes cette paroisse en remerciant du fond de nos cœurs reconnaissants le Dieu de toute miséricorde, de ses bienfaits innombrables.

Le 26 août nous nous rendîmes à Mariampol. Depuis un temps immémorial il n'y a pas eu de mission dans ce pays ; nous avons trouvé le peuple insensible et froid. Il fallait travailler dur pour préparer cette terre inculte à recevoir la semence de la parole divine. Au commencement de la mission, à 6 heures du matin, lorsqu'ordinairement se dit la première messe suivie de la première instruction, l'auditoire se composait de dix personnes à peine. Nos cœurs en souffraient et ce qui nous étonnait, c'est que c'étaient presque uniquement des hommes. Nous nous

empressâmes de donner la bénédiction aux enfants, ayant fixé cette cérémonie pour deux jours différents. Nous pensions que celle-ci produirait une heureuse impression sur les mères, touchant et réchauffant leurs cœurs des rayons de la grâce divine; nous ne nous sommes pas trompés.

Le peuple tout entier parut revivre. On commença à se réunir à l'église dès le matin, en bien plus grand nombre; malgré cela notre travail, surtout celui des confessions continuait d'être dur et difficile. Il fallait nous armer d'une grande patience. Ils avaient déjà compris un peu la nécessité de la confession générale; mais l'ignorance des vérités de la foi, les confessions faites jusqu'à présent comme une chose de peu d'importance, la difficulté de sonder ces consciences endormies; tout cela semblait plus dur que de labourer la terre qui n'aurait jamais été cultivée. Nous avons fait tout ce qu'il nous a été possible de faire, selon que le Saint-Esprit nous l'inspirait; quels furent les succès de nos travaux, c'est le secret de Dieu.

Nous avons été, cependant, consolés les derniers jours de notre mission : la cérémonie de la consécration de la paroisse à la très sainte Vierge avait vivement, comme il nous semblait, touché ces cœurs indifférents; ce qui nous fut prouvé par le désir qu'ils nous témoignaient d'être revêtus du scapulaire de la Passion et inscrit dans la confrérie de la Tempérance. Avant cela pas une personne n'avait demandé d'être reçue du scapulaire, malgré nos invitations réitérées. Tandis que dans les trois derniers jours 210 personnes reçurent le scapulaire et 577 furent inscrites dans la confrérie de la Tempérance. Aussi, au milieu de la joie que nous en ressentîmes, avec quelle effusion de cœur n'avons-nous pas déposé aux pieds de Marie, notre Mère du ciel, nos humbles actions de grâces! Oui, c'est elle qui, dans un seul instant, a fait plus que

toutes nos prédications de quinze jours n'avaient fait. Ici, nous devons dire un mot de remerciement à nos chères sœurs de Mariampol; elles ont élevé et orné un autel magnifique à Marie Immaculée; les jeunes filles destinées à porter la statue de la sainte Vierge étaient habillées simplement, le chœur des chanteuses était aussi bien choisi. Tout cela impressionna visiblement ces pauvres cœurs, et sur leurs figures se peignait une pieuse vénération pour notre mère du ciel, ainsi que leurs sentiments de confiance en sa protection. Pendant toute la journée on voyait une multitude de personnes à genoux au pied de l'autel de Marie, priant avec ferveur; et ce n'est pas sans peine que le peuple fut contraint de s'en éloigner, lorsqu'après le coucher du soleil, nous rapportâmes processionnellement la statue de la sainte Vierge à la chapelle de nos sœurs.

L'année prochaine nous devons prêcher une mission à Halicz, non loin de Mariampol. Nous avons la confiance que les paroissiens de Mariampol ne manqueront pas de s'y rendre; Dieu achèvera ainsi l'œuvre commencée, et la piété réveillée dans ces âmes, jusqu'à présent indifférentes, prendra un nouvel essor et donnera des fruits de vie. Marie refuge des pécheurs, Reine des apôtres et des missionnaires y amènera ce cher peuple. Cette étoile du matin qui a fait pénétrer dans leurs cœurs un petit rayon de lumière céleste, éclairera et réchauffera ces âmes de l'amour divin, leur assurant une éternité bienheureuse.

J'ai besoin de rendre ici justice et exprimer un mot de reconnaissance à un curé du rite catholique grec, M. Sabin Kisielewski qui a travaillé tout le temps avec nous d'une manière infatigable. Aussi ses paroissiens venaient très régulièrement aux instructions et s'approchaient des sacrements; sur le nombre des personnes inscrites dans la confrérie de la Tempérance, la plus grande moitié est du



rite catholique grec. Le curé, M. Kisielewski, non seulement y engagea ses paroissiens par ses paroles; mais encore il les y entraîna par son exemple édifiant. Il se mêla au peuple, prononça la promesse de garder fidèlement la tempérance, se fit inscrire sur notre registre et avec tous les autres reçut de mes mains les statuts de la confrérie.

Que Dieu soit infiniment loué et béni de nous avoir permis de trouver dans chacune de nos missions un peu de consolation!

(A suivre.)

---

## PROVINCE DE PERSE

---

*Lettre de Mgr AUGUSTIN CLUZEL, Archevêque d'Héraclée,  
délégué apostolique en Perse, au frère GÉNIN à Paris.*

Téhéran, 22 février 1880.

MON CHER FRÈRE GÉNIN,

*La Grâce de Notre Seigneur soit avec vous pour jamais !*

La misère continue, et va s'aggravant de plus en plus à Salmas et encore plus à Ourmiah. La mortalité est déjà grande, et elle le sera bien plus dans quelque temps, quand les fonds de ces malheureux, qui souffrent tant, seront épuisés.

On fait ce qu'on peut pour les aider, et on y va de bon cœur. On m'a envoyé un petit aperçu des secours qu'on donne; j'y vois que, pour notre maison d'Ourmiah seulement, sans compter les secours donnés par nos sœurs, dans le mois de janvier on a donné 3000 francs environ, en pain, habits, argent comptant, etc., sans parler des dépenses courantes de la mission, et cet aperçu, n'est qu'en

gros ; et encore on doit tenir les portes fermées une bonne partie de la journée, quand la distribution est faite. Le mois de février sera encore plus chargé, le mois de mars encore plus, et ainsi de suite jusqu'à la récolte. Les pays sont tels et tellement administrés, que forcément la misère doit aller croissant, jusqu'à la nouvelle récolte. C'est le seul espoir que ces malheureux peuvent avoir de quelque allègement. Les familles les plus aisées qui ont encore quelque petite chose, n'auront plus rien dans un ou deux mois, excepté un si petit nombre, qu'il ne vaut pas la peine de les compter.

Evidemment, nous serons obligés d'abandonner tous ces infortunés à leur triste sort, si on ne nous envoie quelques secours plus abondants.

Dans mon audience auprès de Sa Majesté Persane, je lui dis quelques mots sur la misère profonde de ses sujets dans cette partie de ses états. Son premier Ministre, qui était présent à cette audience, me suggéra plus tard de lui écrire à lui-même pour demander quelques secours, qu'il soumettrait ma demande au Shah : Sa Majesté donnerait quelque chose. Après deux mois d'attente, on m'a promis 3000 francs, et encore a-t-il fallu que notre nouveau ministre de France y mette la main. J'ai reçu cette promesse avec grande reconnaissance, car un pauvre qui mendie à toutes les portes, pour un plus pauvre que soi, n'a pas le droit de se plaindre de la modicité de l'aumône, lors même que c'est une tête couronnée qui la fait.

On me donnera cette aumône bientôt peut-être, ça nous aidera ; il nous arrivera quelque chose de quelque autre part ; le Dieu des pauvres et des malheureux inspirera à quelques bonnes âmes le désir de nous secourir, et ainsi nous pourrons, non pas conjurer le fléau, mais au moins venir en aide à plusieurs qui sans nous auraient eu assez à souffrir pour en mourir.

L'hiver est rigoureux cette année à Téhéran même, où il ne l'est pas ordinairement. Il est tombé beaucoup de neige, on en a vu même à Bouchin sur le golfe Persique, où il n'en tombe jamais. Cette bénédiction du Ciel a arrêté la cherté dans plusieurs provinces du Centre et du Midi de cet empire, dans lesquelles elle commençait; mais pour le Nord, pour Ourmiah, Salmas et les autres districts voisins, rien n'a baissé de prix : gouvernants et autres, par leur insouciance et leur dureté, pour les chrétiens surtout, sauront bien faire durer cette horrible misère, cette cherté exorbitante jusqu'à la nouvelle récolte, et au delà encore, s'ils le peuvent. Et que d'autres avanies et vexations n'ont pas à souffrir ces pauvres chrétiens dans ces trous maudits ! Le gouvernement supérieur donne ses ordres, comme il en a donné plusieurs fois relativement à cette famine, mais on les élude et les choses vont leur cours ordinaire : mauvais traitements, avanies, vexations pour les pauvres chrétiens surtout, et ne croyez pas que je calomnie personne.

Mon papier finit. Merci encore une fois pour la belle part que vous nous avez faite; mais cette année nos besoins sont extraordinaires, il faut que la charité de ceux qui nous aident le soit aussi, et qu'elle ne se lasse pas.

Je suis en Notre Seigneur et l'union de vos prières,

Bien cher frère Génin,

Votre très humble serviteur,

† CLUZEL,

*Archevêque d'Héraclée.*

*Lettre de M. LOUIS BRAY, au frère GÉNIN, à Paris.*

Khosrova, 29 février 1880.

MON TRÈS CHER FRÈRE,

*La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais!*

Vous avez été bien inspiré d'envoyer 500 francs à nos sœurs de Khosrova pour nos pauvres affamés de Salmas. Bien que les chrétiens d'ici, plus discrets que dans d'autres pays de la Perse, ne demandent l'aumône que lorsqu'ils sont réellement dans le besoin, les sœurs étaient tellement assaillies de demandes, qu'elles avaient fini par se barricader chez elles. Il est bien entendu que chez nous c'est la même chose. C'est au point que je n'ose guère me produire au dehors dans Khosrova, de peur d'être obsédé par les pauvres des autres villages, plus nombreux et plus pauvres encore que ceux d'ici. J'ai mal au cœur de voir tant de malheureux qu'il m'est impossible de secourir. Nous avons déjà donné plus que nous le permettaient nos faibles ressources. La caisse de notre procureur, M. Plagnard, est à peu près vide, et pour nous consoler, le procureur de la province me donne avis que notre crédit est épuisé chez lui. Grâce à Dieu, les sœurs, avec les 500 fr. que vous leur envoyez, 500 autres que Mgr Cluzel leur envoie de Téhéran, et 1,000 francs qu'elles avaient reçu quelques jours auparavant de notre T. H. Père, pourront encore faire bien des heureux.

Cette année est vraiment terrible pour le pays que nous habitons. Nous avons la famine, il fait un hiver plus rigou

reux et plus long que d'habitude, et de plus, le typhus fait dans Khosrova un tel ravage, que jamais on n'avait vu une telle mortalité. J'ai vu la famine une première fois, en 1872, mais elle n'était pas, ici du moins, aussi terrible que celle-ci. A cette époque, le blé se vendait à Ourmiah, où j'étais alors, de 40 à 50 francs la charge. Pendant quelques jours seulement, le prix du blé s'est élevé jusqu'à 70 fr. Mais il y eut une révolution dans la ville d'Ourmiah, et le gouverneur, qui était le principal accapareur de blé, fut obligé, bien à regret, de céder tout ce qui lui en restait, à un prix raisonnable, car on lui en vola trois cents charges. Cette année, la charge de blé s'est vendue jusqu'à 110 fr., et se vend encore, ces jours-ci, de 80 à 90 francs. Or, pour vous faire comprendre combien ce prix est excessif pour ce pays, je dois vous dire, qu'en temps ordinaire, on a du blé autant qu'on veut, pour 10 francs la charge. Quelle mine feraient nos ouvriers de Paris, si tout d'un coup le prix du pain se trouvait décuplé. Je pense bien qu'il n'en faudrait pas tant pour exciter une révolution formidable. Ici, nous sommes plus pacifiques. Il y a de grands seigneurs persans qui ont des centaines, des milliers de charge de blé à vendre, et ils n'en exhibent pas le moindre petit grain, attendant toujours que la cherté augmente encore. Ces gens-là voient des malheureux mourir littéralement de faim sous leurs yeux et ils restent impassibles ! Et voilà jusqu'où va chez un persan l'ardente soif du lucre, *Auri sacra fames* ! Oui, il y a des gens qui sont morts de faim, et il y en aura un plus grand nombre d'ici à la récolte, car il nous reste encore quatre longs mois à passer. D'autres ont avalé du poison pour se soustraire aux horreurs de la faim. On cite une famille entière de musulmans, composée de sept personnes, qui s'est ainsi donné la mort au moyen de l'arsenic. Je ne sache pas qu'aucun catholique, parmi nos Khosrovaliens du

moins, soit mort de faim, mais il y en a eu qui sont tombés malades d'inanition, et j'ai été appelé plus d'une fois auprès de certaines personnes qui étaient dans ce cas. Il y a surtout des pauvres honteux qui souffrent d'autant plus, que leur triste situation n'étant pas connue, personne ne songe à leur porter secours. Ceci peut paraître un peu extraordinaire, car généralement les Chaldéens n'ont guère honte de demander l'aumône, mais cela existe à Khosrova parmi cette population si profondément imbue des principes de la foi, et qui n'a jamais été corrompue par l'or des pays d'Amérique, comme une partie de la population des Indes miah. Jamais, en effet, les américains n'ont pu s'habituer ici, malgré les efforts qu'ils ont fait pour cela, et les prédicants qu'ils ont parfois essayé d'y envoyer ont été reçus de manière à faire passer à leurs collègues toute envie d'y venir.

Que vous dirai-je encore de la famine? il me semble que ce que je viens d'écrire suffit pour vous édifier à ce sujet. Je pourrais ajouter pourtant qu'en certains endroits, les habitants n'ont soutenu leur misérable existence qu'en se nourrissant avec du chiendent, qu'ils allaient arracher dans la campagne, sous un demi mètre de neige, et par une température de 20 degrés au dessous de zéro. D'ici à la récolte, ce sera l'unique ressource de bien de familles. Il est vrai qu'au printemps, la terre produira autre chose que du chiendent. Mais comment voulez-vous que des personnes ne vivant que d'herbages pareils, échappent aux épidémies qui ne manquent jamais de suivre la famine? Ah! je crains, que dis-je, je suis certain qu'au printemps nous aurons une mortalité effrayante parmi nos chrétiens.

Il semble que Dieu veut nous punir de toutes les manières, car, outre la famine, l'hiver de cette année est excessivement rigoureux, et dure beaucoup plus longtemps.

que les autres années. Le froid, comme je le disais tout à l'heure, a été, et est encore de 20 degrés au dessous de zéro aux fenêtres de nos chambres. En rase campagne, ce doit être encore plus. Vous me direz qu'à Paris, vous avez eu 25 et même 30 degrés. C'est vrai, mais à Paris, les pauvres eux-mêmes peuvent assez facilement se procurer des vêtements convenables. Ici, l'usage des chrétiens et de tous les gens du peuple, est de s'habiller tout simplement de toile bleue. Je me demande comment ces pauvres gens peuvent résister à un tel froid ? Et ce n'est pas par un temps pareil qu'ils peuvent songer à se procurer de meilleurs vêtements. Heureux encore ceux qui ont un vêtement quelconque. Il y a beaucoup de personnes qui n'osent venir à l'église, parce qu'elles n'ont rien pour se couvrir. Nos sœurs font bien leur possible pour habiller les plus déguenillés, mais il leur est impossible de venir en aide à tous ceux qui en auraient besoin.

Les habitants de Khosrova, déjà si pauvres d'eux-mêmes, sont encore obligés d'héberger une foule de chrétiens qui ont pris la fuite de leur pays, situé en Turquie, sur les frontières de la Perse. Chez eux, ces pauvres chrétiens seraient tous morts de faim ; car là, il ne restait absolument rien. En ces pays d'Orient, où l'antique hospitalité est restée en si grand honneur, il était impossible de ne pas recevoir ces pauvres gens. Que seraient-ils d'ailleurs devenus, si les chrétiens leurs frères les avaient chassés de chez eux ? Il ne leur restait d'autre ressource que de mourir de faim ou de se faire musulmans. Ces pauvres chrétiens ne sont pas catholiques, car il n'y a pas de missionnaires chez eux. Ce sont des nestoriens d'une ignorance extrême. A Khosrova, ils viennent à l'église, ils entendent nos instructions, et leur esprit, s'ouvrant aux lumières de la vérité, un bon nombre d'entre eux, venus ici hérétiques s'en retournent convertis au catholicisme. Il en est mort un



certain nombre, mais tous réconciliés avec la sainte Eglise leur mère, et munis de ses sacrements.

Il est mort aussi, et en bien plus grand nombre, des catholiques de Khosrova même, et la mortalité ne cesse pas encore. Le typhus, ainsi que je l'ai dit, sévit ici d'une manière effrayante. Une de ses premières victimes a été la sœur Bocheron, la supérieure de nos sœurs, qui depuis plus de vingt ans, rendait tant et de si bons services aux pauvres. Elle était du nombre des premières filles de la Charité venues en Perse. C'était l'*hékim bachi* (médecin en chef) de Khosrova. Le docteur le plus renommé est maintenant la sœur Dupuy. A Téhéran, l'excellent docteur Tholozan, notre grand ami l'appelait « son cher collègue. » En effet, le docteur Tholozan, aujourd'hui médecin en chef de Sa Majesté le Shah, était jadis médecin-major de l'armée française. Or, ma sœur Dupuy était à Téhéran un des médecins les plus renommés de l'armée persane. Chaque jour, des foules nombreuses de soldats, de ces soldats que les persans appellent invincibles, et prétendent être plus nombreux que les étoiles du Ciel, venaient recevoir ses doctes consultations.

Mais, je m'aperçois que je m'éloigne fort de mon sujet. Donc, après la mort de la regrettée sœur Bocheron, bien d'autres personnes n'ont pas tardé à la suivre dans la tombe. Chaque jour nous sommes appelés pour assister les malades et les mourants, et chaque jour le glas funèbre retentit douloureusement à nos oreilles. En ce moment pourtant l'état sanitaire est un peu meilleur, mais que de familles ont perdu leur unique soutien ! et par là même, se trouvent doublement malheureuses ; car pour elles la fin de la famine ne sera pas la fin de leurs souffrances.

Je puis vous dire, mon très cher frère que nos chrétiens font en général une mort bien édifiante. Ils n'ont point

peur de mourir. La vie, du reste, n'est pas si agréable pour eux, pour qu'ils s'y attachent.

M. Chasseing disait en parlant d'eux : « Condamnés aux galères pour toute leur vie ! » L'expression est un peu forte, mais elle exprime bien une pensée très juste, car les chrétiens d'ici mènent une vie de galériens. A propos de M. Chasseing, mon cher voisin de vocation, vous savez qu'il est allé à Téhéran. C'est fort heureux pour lui, car son cœur si bon et si sensible, ne pourrait supporter la vue de tant d'indigence et de misère. Il se trouve, du reste, fort bien à la capitale, mais, j'espère qu'après s'être reposé pendant quelque temps de ses travaux et de ses fatigues, il reviendra dans nos parages.

Vous le voyez, mon cher frère, nous ne manquons pas d'épreuves dans ce pays-ci. Vous devez en conclure que ce sera de votre part une grande charité de prier Dieu de nous faire la grâce d'en faire un bon usage. En second lieu, si vos prières étaient assez puissantes pour nous obtenir quelques secours pécuniaires pour nous aider dans ces temps difficiles, quelle grande charité ce serait encore ! Voyons, tâchez de vous entendre avec saint Joseph pour cela. Je sais bien que saint Joseph a fort à faire par le temps qui court, il y a tant de personnes qui ont besoin de son assistance, et en France et ailleurs ; mais je sais aussi que son crédit est inépuisable auprès de Dieu. Nous allons l'invoquer tout particulièrement pendant le mois qui lui est consacré, et je ne désespère pas d'obtenir de lui qu'il ne nous vienne en aide.

Je suis toujours, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère.

Mon très cher frère,

Votre tout dévoué,

L. BRAY. *I. p. d. l. M.*

*Extraits d'une lettre de la sœur MEUNIER au frère GÉNIN*

Ourmiah, 20 Mai 1890

... « Laissez moi, mon cher frère, vous raconter un peu notre misère, afin que vous compreniez mieux notre profonde reconnaissance ; car plus les besoins sont grands et plus les dons sont reçus avec bonheur et gratitude. Vous savez déjà peut-être tout ce que je vais vous dire, car nous avons cru de notre devoir d'en informer toutes les bonnes personnes qui peuvent nous venir en aide. Serait-ce bien, si voyant morts et mourants de faim, nous nous contentions de les regarder avec des yeux pleins de larmes, le cœur déchiré, sans mettre en œuvre tout ce que la prudence permet pour leur procurer des ressources. On vous a peut-être dit que tout est si cher, que la charge de blé, qui valait 10 francs autrefois, est à 180 francs aujourd'hui. Depuis plusieurs mois dans les montagnes et dans tous les villages de la plaine d'Ourmiah, on ne connaît plus le pain. Il y avait des familles aisées qui avaient pu faire quelques petites provisions, mais nos affreux voisins les Kurdes, se sont chargés de les enlever, ils ont dévalisé partout ; comme le bien mal acquis ne profite jamais, ils sont depuis longtemps, eux aussi, plongés dans toutes les horreurs de la famine. Mais cela ne diminue pas leur audace, depuis que les villages sont complètement ruinés, ils viennent par bandes, la nuit, dans la ville et presque toutes les nuits ils font des leurs, vols, assassinats on ne parle que de cela. Comme le ciel nous garde, cela ne nous empêche pas de dormir tranquilles sous l'aile de la toute bonne Providence, excepté quand nos deux seuls gardiens visibles, deux chiens, font trop de tapage et

lorsque les coups de fusils de ceux qui se défendent, sont tirés trop près de nous ; il y a trois jours les voleurs se sont avisés de se présenter sur la terrasse de nos dignes missionnaires, heureusement, qu'un domestique a entendu et en quelques minutes tout le monde était sur pied et bien armé, les voleurs ont été bien vite mis en fuite.

Les prisons de la ville sont remplies de Kurdes, tous les jours on donne la bastonnade aux uns, d'autres ont un poignet coupé, d'autres la tête ; il y a 15 jours une musulmane qui avait tué 3 femmes pour voler ce qu'il y avait dans la maison, a été condamnée à être enterrée vivante, dans un des cimetières du milieu de la ville, on a fait un trou, la malheureuse y a été enfoncée la tête en bas et les jambes dépassant le sol, on a coulé du plâtre tout autour d'elle, et les chiens lui ont mangé les jambes.

Du matin au soir la cour de ces messieurs et la nôtre, sont remplies de malheureux affamés, qui ressemblent plus à des squelettes qu'à des êtres vivants ; ils ont des figures de cadavres, des lèvres vertes, car ils ne se nourrissent que d'herbe, surtout de luzerne, ce qui les gonfle et la mort s'en suit. Je ne saurais dire toutes les scènes navrantes que nous avons sans cesse sous les yeux. Toutes les familles sont décimées, des morts partout ; dans les rues on trouve des pauvres misérables étendus sans vie ; de pauvres enfants nus comme des vers, seuls dans quelques coins, n'ayant personne au monde, et croiriez-vous, sans qu'aucun musulman ne s'en mette en peine. Hier et avant hier, je suis sortie avec une de nos sœurs qui est Chaldéenne et connaît très bien le Turc ; avant hier dans moins d'une heure nous avons trouvé dans les rues, 11 petits moribonds ; hier passant dans d'autres rues, nous en avons trouvé 23 ; vous vous doutez bien que nous n'avons pas manqué de leur administrer un remède bien salutaire. Au milieu de nos déchirements de cœur, n'est-ce pas une

*Extraits d'une lettre de la sœur MEUNIER au frère GÉNIN*

Ourmiah, 20 Mai 1890

... « Laissez moi, mon cher frère, vous raconter un peu notre misère, afin que vous compreniez mieux notre profonde reconnaissance; car plus les besoins sont grands et plus les dons sont reçus avec bonheur et gratitude. Vous savez déjà peut-être tout ce que je vais vous dire, car nous avons cru de notre devoir d'en informer toutes les bonnes personnes qui peuvent nous venir en aide. Serait-ce bien, si voyant morts et mourants de faim, nous nous contentions de les regarder avec des yeux pleins de larmes, le cœur déchiré, sans mettre en œuvre tout ce que la prudence permet pour leur procurer des ressources. On vous a peut-être dit que tout est si cher, que la charge de blé, qui valait 10 francs autrefois, est à 180 francs aujourd'hui. Depuis plusieurs mois dans les montagnes et dans tous les villages de la plaine d'Ourmiah, on ne connaît plus le pain. Il y avait des familles aisées qui avaient pu faire quelques petites provisions, mais nos affreux voisins les Kurdes, se sont chargés de les enlever, ils ont dévalisé partout; comme le bien mal acquit ne profite jamais, ils sont depuis longtemps, eux aussi, plongés dans toutes les horreurs de la famine. Mais cela ne diminue pas leur audace, depuis que les villages sont complètement ruinés, ils viennent par bandes, la nuit, dans la ville et presque toutes les nuits ils font des leurs, vols, assassinats on ne parle que de cela. Comme le ciel nous garde, cela ne nous empêche pas de dormir tranquilles sous l'aile de la toute bonne Providence, excepté quand nos deux seuls gardiens visibles, deux chiens, font trop de tapage et

lorsque les coups de fusils de ceux qui se défendent, sont tirés trop près de nous ; il y a trois jours les voleurs se sont avisés de se présenter sur la terrasse de nos dignes missionnaires, heureusement, qu'un domestique a entendu et en quelques minutes tout le monde était sur pied et bien armé, les voleurs ont été bien vite mis en fuite.

Les prisons de la ville sont remplies de Kurdes, tous les jours on donne la bastonnade aux uns, d'autres ont un poignet coupé, d'autres la tête ; il y a 15 jours une musulmane qui avait tué 3 femmes pour voler ce qu'il y avait dans la maison, a été condamnée à être enterrée vivante, dans un des cimetières du milieu de la ville, on a fait un trou, la malheureuse y a été enfoncée la tête en bas et les jambes dépassant le sol, on a coulé du plâtre tout autour d'elle, et les chiens lui ont mangé les jambes.

Du matin au soir la cour de ces messieurs et la nôtre, sont remplies de malheureux affamés, qui ressemblent plus à des squelettes qu'à des êtres vivants ; ils ont des figures de cadavres, des lèvres vertes, car ils ne se nourrissent que d'herbe, surtout de luzerne, ce qui les gonfle et la mort a'en suit. Je ne saurais dire toutes les scènes navrantes que nous avons sans cesse sous les yeux. Toutes les familles sont décimées, des morts partout ; dans les rues on trouve des pauvres misérables étendus sans vie ; de pauvres enfants nus comme des vers, seuls dans quelques coins, n'ayant personne au monde, et croiriez-vous, sans qu'aucun musulman ne s'en mette en peine. Hier et avant hier, je suis sortie avec une de nos sœurs qui est Chaldéenne et connaît très bien le Turc ; avant hier dans moins d'une heure nous avons trouvé dans les rues, 11 petits moribonds ; hier passant dans d'autres rues, nous en avons trouvé 23 ; vous vous doutez bien que nous n'avons pas manqué de leur administrer un remède bien salubre. Au milieu de nos déchirements de cœur, n'est-ce pas une

suprême consolation, et ne pouvons-nous pas dire que nous surabondons. Et puis, tous ces musulmans qui étaient si fanatiques, qu'ils n'auraient non seulement pas mangé de pain chez les chrétiens, mais même ils n'auraient pas bu de l'eau qui coule dans leur cour, aujourd'hui nous ne pouvons paraître dans la rue sans être entourées par eux; ils se jettent à nos pieds, baisant nos vêtements, nous suppliant de leur venir en aide, et si nous pouvons leur donner un tout petit morceau de pain, ce sont des bénédictions à n'en plus finir : Quê nous soyons sacrifiés pour vous nous disent-ils; la poussière de vos pieds; que tous nos grands, nos mallas, nos prophètes et même Ali soient tous sacrifiés pour vous, qui êtes seuls charitables dans votre religion. Alors les sottises abondent contre leur religion. Ah! quelles scènes et quelle misère... Bien des nestoriens demandent à rentrer au giron de la Sainte-Eglise; l'Abouria, évêque nestorien de Guiadilan, le désire également, il est resté plusieurs jours chez nos missionnaires à cet effet; c'est un homme rempli d'intelligence, aimant beaucoup l'étude. Il semble que le bon Dieu n'a permis cette grande calamité que pour couper court aux résistances à la grâce; pour faire la conquête de ces âmes il les prend par la famine, ensuite il attire leur cœur par les doux liens de la charité; aussi c'est pour nous une peine bien grande de n'avoir pas plus de secours à notre disposition, nous ferions tant de bien et empêcherions beaucoup de mal. Soyez nos intercesseurs et le Dieu des pauvres vous en récompensera... »

---

*Lettre de M. SALOMON à M. A. FIAT Supérieur général.*

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît.*

Nous passons par une épreuve des plus pénibles ; nous avons deux malades ici, une sœur et notre cher frère. A. Khosrova, la maison des sœurs a perdu sa supérieure. Cette excellente servante du Seigneur dans ses pauvres était la première supérieure des filles de la Charité en Perse. Sa charité intelligente envers les pauvres, ses connaissances médicales la rendaient précieuse et difficile à remplacer ; victime de son dévouement pour les malades, elle est morte du typhus qui désole Khosrova. Une des nouvelles sœurs est atteinte du même mal, nous sommes impatients d'avoir de ses nouvelles. Les Kurdes affamés ont intercepté la route de Salmas à Ourmiah, la caravane ne va et ne vient pas depuis quatre semaines, le courrier profite des ténèbres de la nuit et des détours pour passer, l'express de la Légation française a été dévalisé ; un haut personnage du gouvernement s'est sauvé seul avec son cheval, laissant aux Kurdes tout son bagage. Si ce n'est pas réprimé, il sera difficile à Mgr Cluzel de venir ; il ne manquait que cela à nos peines et à nos chagrins. Il pourrait venir par le lac, mais les trois barques qui y font le service sont dans un si mauvais état qu'il est imprudent de s'y confier ; on dit même qu'une d'elles a sombré et que la seconde ne s'est sauvée qu'au prix de sa charge jetée à l'eau. Mais, que Mgr arrive à Khosrova en bonne santé, nous pourrions trouver des troupes d'hommes armés pour



l'accompagner, comme cela s'est pratiqué en d'autres temps.

A présent nos préoccupations domestiques sont absorbées par celles du dehors. Ah ! mon vénéré Père, impossible de vous donner une idée de ce que nous voyons et souffrons !

Quand nous sommes à la maison, nous sommes assiégés par les pauvres, et encore s'il n'y avait que les pauvres ! ceux qui ont des biens aussi ne nous laissent pas la paix, ils ont une vigne, un champ, mais rien pour manger, ils nous les offrent en vente ou en hypothèque, le refus est notre refrain à tous, et ce sont eux qui ont plus à souffrir : car on ne peut pas les aider avec une petite aumône, comme nous faisons pour les indigents. Personne n'achète, tous vendent, le marché est encombré de meubles qui se donnent à vil prix. Les animaux sont mangés et les semences consommées. L'orient si rigide, pour le carême voit aujourd'hui tout le monde manger de la viande sans s'émouvoir ; si nous sortons en ville, nous entendons de tous côtés des pleurs et des gémissements, nos yeux ne voient que des scènes déchirantes. Hier, dans une rue, nous avons vu une femme et deux enfants morts devant elle ; un peu plus loin, un homme rendait l'âme, un autre m'empoigna les habits avec une force convulsive qu'on dit être chez les gens qui se noient ; il ne voyait pas la pièce que le domestique lui donnait. Enfin, je n'ai pas compté le nombre des malheureux qui gisaient le long des rues.

S'il nous faut aller aux villages, il est nécessaire de prendre de l'argent pour secourir les pauvres affamés, mais hélas ! nous ne sommes pas à même de leur donner grand' chose, la nourriture de deux jours, par exemple, on n'est pas exigeant cette année ; pour deux livres de farine ils nous bénissent de tout cœur. Cette farine mêlée aux herbes cuites, pour leur donner de la consistance, est un

bon ragoût qui n'est pas donné à un grand nombre, aussi nous ne voyons plus de couleur sur la figure des hommes, ils sont pâles et chancelants, les yeux mats et enfoncés. Ce qui fait le plus de pitié, ce sont les enfants à la mamelle, ils sont si chétifs qu'en les voyant, le cœur bondit de pitié et même de dégoût. Toutes ces petites créatures sont destinées à une mort prochaine, on en vend, mais personne ne veut les acheter; on en jette, et leurs membres sont vus dans la gueule des chiens !

On rencontre sur les routes des cadavres qu'on enterre sur place. Mais la plus grande mortalité est à venir; car les provisions finissent, les vivres sont de plus en plus chers, il faudra alors manger l'herbe des champs, et, de là, maladies et des morts incalculables !

Si vous demandez, Monsieur et très honoré Père, ce qu'on fait pour alléger cette calamité, je vous répondrai que ce sont les missionnaires protestants qui font quelque chose. Ils ont des secours réguliers pour chaque localité, ils préfèrent les chrétiens aux musulmans, ils excluent nos catholiques auxquels ils ne donnent rien, absolument rien, à moins qu'ils n'espèrent les endoctriner; quant à ceux qui leur sont connus comme bons catholiques et instruits, ils leur disent de s'adresser à nous.

Ces MM. s'y sont pris à temps; à la fin de la récolte ils ont vu ce qui suivrait, et ils ont écrit en Angleterre et en Amérique pour ouvrir des souscriptions pour les affamés. Tout le monde loue leur prudence et une quantité d'hommes leur devront la vie.

Un bon nombre de nos catholiques vont chez les protestants pour vivre. Mais en d'autres endroits, de nouvelles conversions nous ont consolés; cependant le mal est plus grand que le bien; nous pouvons compter cette année, parmi les plus mauvaises à tous égards. Mais nous ne nous décourageons pas, le bien doit coûter beaucoup nécessairement. Une

fois ces malheurs passés, et on peut espérer que ce sera bientôt, car la neige et la pluie sont venues en abondance, les conversions reprendront leur cours, et les pauvres que la faim avait égarés reviendront, nous serons indulgents à leur égard, puisque la faim est si terrible qu'elle a aveuglé des mères au point d'oublier la nature et de manger leurs enfants.

Voilà, Monsieur et très honoré Père, quelques nouvelles de notre pauvre mission, nous sommes au Jeudi Saint, mais notre cœur est fermé à la joie et, les demandes et les cris de malheureux (plus de 50 sont dans la cour) nous donnent une tristesse indicible. Nous vous sommes bien reconnaissants pour la recommandation que vous faites à toute la Compagnie, de prier pour nous, nous prierons pour nos confrères de l'Abyssinie.

Veillez, Monsieur et très honoré Père, agréer mes très humbles respects et me croire en l'amour de Notre Seigneur,

Votre dévoué fils et serviteur,

D. SALOMON

*I. p. d. l. M.*

---

## PROVINCE DE SYRIE

---

*Lettre de M. A. DEVIN, préfet apostolique de la Syrie,  
au frère GÉNIN, à Paris (suite et fin) (1).*

Pendant le temps de la domination des émirs Canoukh, on renouvela dans Beyrouth plusieurs constructions importantes. En 1632, l'émir Fakhreddin, dont nous avons déjà parlé au sujet de la forêt de pins, construisit aussi le Borj-el-Kachaf (Tour de la Découverte), ainsi que le Kan-el-Oukouch (ses bêtes sauvages). En 1749, l'émir Mehem Chéhab bâtit aussi plusieurs fortifications, soit aux environs de la ville de Beyrouth, soit dans la ville elle-même. En 1772, cette ville était entre les mains de l'Émir Joseph Chéhab, lorsque le fameux Arhmed-el-Djèzar (le bourreau) lui envoya l'ordre de démolir ses fortifications ou de se préparer à la guerre. L'émir commença par rassembler des troupes, puis demanda une entrevue à Djèzar : celui-ci reçut l'émir, qui lui témoigna de bonne grâce toute la soumission, et lui demanda quarante jours de délai avant de lui livrer la ville. Le délai fut accordé, et l'émir en profita pour continuer ses préparatifs de guerre. Quand le délai fut expiré, l'émir leva l'étendard de la révolte, et

(1) Voir page 81.

appela à son secours la flotte russe, qui se trouvait alors dans ces parages, à cause de la guerre que faisait en ce moment Catherine II contre la Turquie. Djèzar était entré dans Beyrouth : la flotte russe vint l'y bloquer ; le siège fut long, et força enfin Djèzar à quitter la ville. Il se retira à Saint-Jean-d'Acre et les Chéhab reprirent possession de Beyrouth. En 1776, Ahmed-Pacha-Djèzar fut nommé par la Porte gouverneur de Saïda. Il n'était pas loin de Beyrouth, et ne tarda pas à venir s'en emparer, avec l'aide d'Hassan-Pacha, ministre de la marine, qui était venu à Saint-Jean-d'Acre pour repousser la flotte russe. Ainsi, l'émir Joseph Chéhab fut obligé de rentrer dans le Liban, qui continua à être gouverné par des émirs de sa famille. En 1791, au moment de l'expédition française dirigée par Bonaparte, les émirs Chéhab la favorisèrent de tout leur pouvoir, et obtinrent, par ce moyen de rentrer dans Beyrouth ; ils rebâtirent les fortifications de la ville. En 1825, la flotte des Grecs, qui s'étaient révoltés contre la Porte, vint bombarder Beyrouth, mais sans résultat. En 1831, la ville fut prise par Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, lequel s'était révolté contre le sultan, et qui posséda la Syrie jusqu'en 1840. L'émir Béchir-Chéhab avait été conservé par le Gouvernement égyptien, dans le gouvernement du Liban. Son attachement pour la domination égyptienne fut cause que les Anglais, en 1840, s'emparèrent de sa personne pour le livrer aux Turcs. Il fut exilé à Constantinople et mourut en 1843. Sa famille subsiste encore, et est très nombreuse ; une partie est musulmane, et l'autre partie maronite. Un neveu de cet émir Béchir, l'émir Nassoua Chéahb a été un des premiers élèves du collège d'Antoura. Tous les membres de cette famille ne conservent guère de leur ancienne noblesse que le titre d'émir.

La ville de Beyrouth, qui, en 1849, n'avait que

12,000 habitants, a commencé alors à prendre de grands développements. Aujourd'hui, elle renferme 80,000 habitants, dont la majorité sont chrétiens, et la majorité des chrétiens sont catholiques; c'est la seule ville de l'empire turc qui soit dans une semblable condition.

Puisque je n'ai parlé dans cette lettre que de l'histoire ancienne de Beyrouth, il est bien juste que je termine ce que j'en ai dit par ce qui concerne notre Congrégation. L'arrivée de nos confrères en Syrie ne date que de 1784, et notre établissement à Beyrouth même ne date que de 1846; néanmoins, je viens de découvrir qu'un de nos confrères a réglé une affaire importante à Beyrouth en 1764. Depuis longtemps je savais, par nos *mémoires* sur la mission d'Alger, que M. Bossu, préfet apostolique de cette mission, avait été envoyé dans le siècle dernier dans le Liban pour y régler une grave affaire concernant la religion. Malgré toutes mes recherches dans nos archives et ailleurs, je n'avais pu découvrir autre chose. J'aurais pourtant bien désiré savoir ce qu'il était venu faire; cela piquait beaucoup ma curiosité. Depuis dix ans que je suis dans le pays, je ne perdais pas une occasion d'en découvrir davantage, mais toujours sans succès. Enfin, comme il est écrit : cherchez et vous trouverez, le jour est arrivé pour moi où j'ai trouvé ce que je désirais.

Dernièrement, je suis allé à Bkerki, résidence d'hiver du patriarche maronite, pour faire ma visite de bonne année à sa béatitudo, Mgr Paul Massad. Je le trouvais dans la compagnie de plusieurs évêques, et entre autres de Mgr Bestani, évêque de Saïda. Naturellement, la conversation tomba sur l'avanie brutale exercée l'année dernière sur ce vénérable évêque, par Rustem Pacha, gouverneur du Liban. Les journaux ont raconté comment cet évêque fut arrêté inopinément par la force armée en 1878, et conduit d'étape en étape jusqu'à Jérusalem, lieu de son exil,

et comment, au commencement de novembre, cet évêque fut ramené par l'avis français *le Linois*, qui prit l'évêque à Jaffa, et le débarqua solennellement à Jouni, pour de là, se rendre au siège du patriarche. Cette délivrance, opérée par l'intervention de la France, donna lieu au patriarche de m'énumérer et de me montrer tous les titres de protection qu'ils avaient reçus autrefois des rois de France. Pour mieux m'en convaincre, il tira de dessous un coussin un gros *in-folio* entouré d'une ficelle, et me fit feuilleter tout ce vaste recueil de bulles de papes, d'ordonnances de rois, et d'une multitude de procès-verbaux d'affaires concernant le patriarche maronite. Je trouvai l'occasion favorable, et voyant le patriarche en bonne veine de me livrer ses archives, je lui demandai s'il ne connaîtrait pas dans ce volume quelque pièce ayant rapport à la mission d'un de nos confrères, nommé Bossu, qui serait venu dans le siècle dernier pour régler quelque affaire concernant les maronites. Il réfléchit un instant, puis me dit : oui, je crois qu'il y a quelque chose. Il feuilleta le bouquin, et en homme qui connaît bien son affaire, il trouva bientôt une pièce rédigée en arabe, mais écrite en caractères syriaques. Croyant avec raison que je ne pourrais pas lire couramment ces caractères, il prit lui-même la peine de me lire la pièce et de m'en expliquer les préliminaires. Il me dit donc que M. Bossu avait été envoyé par Rome pour traiter l'affaire d'un évêque maronite de Beyrouth, qui avait été déposé par le patriarche de cette époque. Cet évêque avait fait recours au pape, lequel envoya M. Bossu pour examiner les pièces du procès. Il paraît que le patriarche était dans son tort, puisque M. Bossu trouva que l'évêque devait être réintégré dans ses fonctions.

Cet évêque devint lui-même patriarche plus tard.

La pièce conservée dans les archives du patriarche,

n'est autre chose que le mandement de M. Bossu, annonçant la réintégration de l'évêque de Beyrouth dans l'exercice de son office pastoral. Je remerciai beaucoup Mgr le Patriarche de cette communication si intéressante pour nous, et je le priai de vouloir bien me donner copie de ce mandement de M. Bossu. Il appela aussitôt son secrétaire. Il me fit copier la pièce, et, sur ma demande, en caractères arabes, afin qu'elle fut accessible à un plus grand nombre de lecteurs. Je conserve cette pièce très précieusement, et je suis heureux d'en insérer ici la traduction.

Arnauld Bossu, de la Congrégation de la Mission, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, délégué apostolique pour tout le patriarcat d'Antioche, de Jérusalem et tout le royaume de Chypre, au clergé du diocèse de Beyrouth, et à tous les fidèles de la nation maronite; salut dans le Seigneur.

Comme le Saint-Siège apostolique romain a examiné et terminé le différent qui était intervenu entre l'illustrissime et révérendissime Patriarche d'Antioche, Mgr Tobia qui tient les rênes de votre nation Maronite, et le révérendissime et illustrissime Mgr Joseph Saint-Ephan, votre évêque, et comme il a commandé que le susdit évêque fut rétabli sur son siège de Beyrouth, dans les mêmes conditions où il était auparavant; comme aussi le même Saint-Siège apostolique nous a ordonné de manifester et de publier son jugement et sa sentence, et de mettre tous les soins possibles à l'exécution de cet ordre, nous, obéissant à ce commandement apostolique, et voulant vous manifester et déclarer cette sentence, et vous en donner une connaissance convenable, pour que vous vous conformiez à tous ses détails et circonstances; en vertu des pouvoirs apostoliques qui nous sont accordés, et par la teneur de la présente lettre, nous publions le contenu du jugement du même Siège apostolique, et pour qu'il



vous soit bien manifesté dans la forme la plus précise et la plus exacte, nous voulons et ordonnons, que l'on accomplisse et que l'on mette à exécution, ce qui est contenu dans le décret suivant, que nous transcrivons mot pour mot.

Décret de la sacrée congrégation de la propagande, dans la séance tenue le 24 juillet de l'année 1764.

L'illustrissime et éminentissime cardinal Castelli, préfet de la dite sacrée congrégation, ayant rapporté que l'illustrissime et révérendissime Joseph Stéphan, évêque de Beyrouth pour la nation maronite avait été déposé par l'illustrissime et révérendissime patriarche Maronite, a appelé l'attention de l'assemblée sur plusieurs des motifs exposés, et sur ce qui déjà avait été développé dans le rapport soumis à la même sacrée congrégation, et il a posé les deux questions suivantes :

1<sup>o</sup> La censure de déposition déjà prononcée contre le dit évêque est elle maintenue, et doit-elle être confirmée?

2<sup>o</sup> Faut-il réintégrer le dit évêque dans sa dignité et dans sa charge?

Alors les illustrissimes et révérendissimes seigneurs cardinaux, après avoir mûrement considéré la question, et les raisons détaillées dans le rapport, ont répondu :

A la première question *négativement*.

A la seconde *affirmativement*.

Donné à Rome au palais de la sacrée congrégation de la propagande en l'année, mois et jour, ci-dessus indiqués, (signé) Joseph-Marie, cardinal Castelli, préfet de la sacrée congrégation de la propagande.

MARIUS MARIFESCHI, secrétaire.

Tel est le texte du décret : nous le publions et le communiquons à votre charité, en vous assurant que ce décret est authentique, et revêtu de toutes les conditions requi-

ses pour donner publication aux décrets apostoliques, particulièrement de toutes les signatures, et de tous les sceaux nécessaires pour certifier de son authenticité, sans qu'il y manque rien.

En conséquence, il ne reste plus aucune excuse aux enfants de l'Église romaine, pour se dispenser et s'affranchir de l'obéissance qui est due à ce décret; et en foi de tout ce qui précède, nous avons écrit le présent mandement, et l'avons signé de notre main et fait contresigner par notre secrétaire et sceller de notre sceau.

Donné à Beyrouth, dans le couvent des révérends Pères capucins, le 1<sup>er</sup> octobre de l'année 1764.

(Signé) ARNAULD BOSSU, délégué apostolique.

Par mandement du révérendissime délégué  
apostolique,

VINCENT JULIANI.

Cette pièce très importante nous apprend donc que vingt ans avant que nos confrères fussent appelés à prendre possession de plusieurs établissements en Syrie, un membre respectable de notre Congrégation, qui fut depuis directeur du séminaire interne de St-Lazare, fut envoyé par le Siège apostolique dans ces contrées lointaines, pour y accomplir une mission de haute confiance, qui requérait une grande prudence, un tact exquis, et aussi une connaissance suffisante de la langue arabe.

Une autre remarque à faire, et qui ne manque pas d'intérêt, c'est que cette pièce a été rédigée dans l'ancien couvent des capucins de Beyrouth, où notre confrère habitait; or, par une coïncidence très remarquable, c'est dans une dépendance de ce même couvent, qu'ont habité ceux de nos confrères, qui sont venus en 1846 commencer notre établissement à Beyrouth, lequel a été construit

tout près de ce même couvent. Aujourd'hui, les Pères capucins habitent un autre couvent, construit il y a une vingtaine d'années dans un endroit plus éloigné.

Mais, après avoir tant parlé du passé, parlons un peu du présent.

L'ensemble de nos premiers établissements de Beyrouth, maison et église des missionnaires, miséricorde avec écoles, dispensaire et hôpital, puis l'orphelinat St-Charles pour 260 orphelines, forme tout un quartier d'environ cent mètres de côté. Quand on les commença, en 1846, on était hors de la ville, et aujourd'hui on est en plein milieu. Jamais on ne se serait douté de l'extension que prendrait cette ville, et qui fut produite, en grande partie, par la fuite des chrétiens de Damas, après les massacres de 1860, et par l'expédition française qui les suivit. Il résulte donc de là, que l'hôpital construit en 1846, et ne renfermant que 36 lits, suffisait parfaitement aux besoins de cette époque, mais serait aujourd'hui très insuffisant; de plus, comme il a été enclavé entre notre église et la maison des orphelines, il ne peut plus s'élargir, et devient même un danger pour cette grande agglomération d'enfants qui l'avoisinent. Que résulte-t-il de l'insuffisance de cet hôpital? Il en résulte que les malades pauvres vont chercher asile dans l'hôpital prussien des diaconesses protestantes; et, pour vous faire connaître ce qui se passe, je vous donne ici la statistique, en vous traduisant un article du *Lisan-el-hal*, (l'actualité) journal arabe de Beyrouth, dans son numéro du 9 de ce mois de janvier.

« L'hôpital prussien de Beyrouth a commencé, il y a dix-sept ans, à la suite des événements de 1860, dans le but de porter secours aux victimes des massacres, et depuis, il n'a pas cessé de recevoir une multitude de pauvres. Chaque année on y soigne, et on y entretient un grand

nombre de malades, auxquels on fournit remède et nourriture à l'aide des ressources envoyées par des personnes charitables d'Allemagne; et cela, sans compter les secours que l'on distribue journellement aux pauvres qui viennent se faire panser au dispensaire, et qui retournent ensuite dans leurs maisons. Comme il y a beaucoup de personnes charitables qui désirent connaître les bonnes œuvres qui se font dans ce pays, il nous a semblé convenable de donner, dans une petite statistique, le nombre de ceux qui sont entrés dans l'hôpital, pendant l'année qui vient de s'écouler, et le nombre des personnes qui, sans entrer à l'hôpital, sont venues chercher des secours, et se faire soigner au dispensaire.

« Le nombre de ceux qui sont entrés à l'hôpital, pendant l'année 1878 est de 532 personnes dont 26 européens, 66 musulmans, 23 druses, 412 chrétiens, et 5 israélites, sans compter ceux qui se trouvaient déjà à l'hôpital à la fin de 1877, et qui étaient au nombre de 53. Du total de ceux qui sont entrés à l'hôpital en 1878, c'est-à-dire 585, il y a eu 404 malades guéris complètement, 98, dont les maladies étaient chroniques, sortirent sans être guéris, 32 sont morts et 51 restent encore dans l'établissement.

Le nombre des journées de ces malades monte à 16,921; ce qui fait qu'en moyenne chaque malade est resté 30 jours. Quant à ceux qui viennent journellement chercher des secours et des remèdes, leur nombre a monté, pendant le cours de l'année, à 11,821 personnes, et la dépense de cet hôpital a été d'environ 150,000 piastres (30,000 francs) sans compter le paiement des médecins, puisque ceux-ci donnent leurs soins gratuitement, sans compter non plus le loyer du logement, puisqu'il n'y en a point à payer ».

Nos sœurs pour ce qui regarde leur hôpital, ne pourraient pas présenter de pareils chiffres, puisqu'elles n'ont que 36 lits, tandis que l'hôpital prussien en a 51.

Le jour ne tardera pas à venir où un hôpital plus vaste pourra être confié aux sœurs, et où l'action de la France se continuera sur les malheureux de toute nationalité qui, en Orient surtout, la regardent comme une seconde patrie. Il est temps de terminer cette longue épître, en la finissant comme je l'ai commencée, par l'expression bien sincère de ma reconnaissance, et de la fraternelle affection avec laquelle je suis, en Notre Seigneur,

Votre dévoué serviteur,

A. DEVIN.

*I. p. d. l. M.*

---

*Lettre de M. DESTINO à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Akbès, le 2 janvier 1880.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Veillez me permettre de vous donner quelques nouvelles particulières, concernant cette mission d'Akbès. Elle continue à se consolider de plus en plus, malgré les difficultés et les privations de tout genre, auxquelles elle s'est trouvée en butte depuis son existence. La conversion des hérétiques arméniens est l'objet principal des occupations de vos enfants du Ghiaour-Dagh, et la grâce du Seigneur continue toujours à ramener dans le bercail de la sainte Église des âmes égarées par l'erreur. Nous comptons pour le moment une cinquantaine de familles, toutes devenues catholiques depuis notre arrivée dans le pays. Elles se montrent très attachées aux missionnaires et très dési-

reuses de voir leurs frères séparés venir aussi participer à la lumière de la vraie foi. Nous espérons, qu'avec la grâce de Dieu, nous pourrons bientôt voir tous les schismatiques qui nous entourent, rentrer dans le sein de l'Église. Ici, à Akbès, il ne reste qu'une dizaine de familles qui n'ont que le nom de chrétien, et elles sont plongées dans la plus grande ignorance. Les rapports continuels qu'ils ont avec nous, les mettent à même de considérer de près les bienfaits du catholicisme, et leur inspirent le désir d'abandonner le schisme. La dépravation dans laquelle est tombé le clergé schismatique est inconcevable, il faut être sur les lieux pour comprendre l'abîme de sa dégradation. Ici, il n'y a pas de prêtre schismatique à poste fixe; il vient de temps en temps, appelé pour faire quelque mariage. Dans ces derniers mois, il en est arrivé un, dont la vie a été des plus scandaleuses; il avait été successivement arménien schismatique, catholique, turc, protestant, et enfin prêtre schismatique. Après avoir débité toute espèce d'injures contre les catholiques, et avoir annoncé que notre baptême était invalide, parce que nous ne baptisons pas par immersion; après avoir ramassé tout ce qu'il put en nature et en argent, il repartit pour ne plus reparaitre. Dernièrement encore, un prêtre aussi dégradé que le premier, est venu ici pour faire un mariage de schismatique. C'est un individu qui ne donne aucune marque extérieure de religion; il ne dit ni messe, ni prière quelconque. Pour une pièce d'argent, seulement de la valeur de quatre francs et demi, il fait autant de mariages qu'on lui en demande, sans s'informer s'il y a consentement ou empêchement parmi les contractants. C'est inutile de vous dire, Monsieur et très honoré Père, s'il exigera des époux la moindre instruction religieuse. Dans un mariage qu'il vient de faire, n'ayant pas eu de croix pour placer sur les époux, d'après leur rite, il colloqua une épée pour remplacer le signe auguste du christianisme.

Il vient de faire aussi, pour une pièce d'argent, un mariage de protestants. Grâce à Dieu, il vient de débarrasser le pays de sa présence, et il est reparti pour Killis. Cette conduite est de nature à dégoûter ceux des schismatiques qui gardent encore un peu de bon sens, et à les rapprocher de nous, surtout lorsqu'ils comparent la dégradation de leurs prêtres avec la conduite des missionnaires catholiques, la dignité et la gravité de nos cérémonies, et les dispositions que nous exigeons dans l'administration des sacrements. Aussi nous sommes pleins d'espoir de leur nouvelle conversion; il y a encore, soit ici, soit dans les environs, une soixantaine de familles schismatiques. A six ou sept heures de distance, il y a d'autres villages très nombreux de schismatiques, dont nous espérons plus tard pouvoir nous occuper. En attendant, nous voulons nous occuper sérieusement de l'école des enfants que nous avons commencée depuis deux mois; c'est par l'instruction des enfants que la mission sera solidement établie. Il est vraiment édifiant de voir ces pauvres enfants de très grand matin venir à l'école, marcher dans la neige, nu-pieds avec une misérable robe pour tout vêtement, pour pouvoir assister à la sainte messe. Le soir en rentrant dans leurs maisons, ils apprennent à leurs parents le catéchisme et les prières qu'ils récitent à l'école.

Nous allons bientôt ouvrir une petite école dans un village à 1 heure 1/2 d'ici, qui s'appelle Taillac, où nous avons une douzaine de familles catholiques, et où M. Dinka va dire la messe tous les dimanches et fêtes. J'espère que ces quelques renseignements sur cette pauvre mission, si longtemps éprouvée, vous seront agréables, et intéresseront votre cœur paternel en faveur de ce pauvre pays, en attirant, par vos prières, les bénédictions du ciel sur les travaux de vos enfants. J'allais oublier de vous dire aussi que notre petit dispensaire servi par notre frère Lambert,

envoie continuellement des petits anges au ciel, parmi les nombreux musulmans qui viennent chercher un remède dans leurs maladies. Très souvent il nous arrive des femmes turques venant à pied de 8 à 9 heures de distance, portant dans leurs bras, et quelquefois même dans le berceau sur leur dos, des enfants moribonds qui trouvent ici la grâce du baptême.

Votre charité paternelle voudra certainement connaître quels sont nos besoins matériels. Notre maison se compose d'un seul rez-de-chaussée, dont les chambres donnent sur le dehors, sans corridor ni galerie couverte. Nous avons commencé à construire une galerie couverte qui devait faire le tour de notre habitation, mais l'hiver si rigoureux que nous avons eu, a fait interrompre les travaux ; nous espérons pouvoir les reprendre au printemps prochain. Seulement nous n'avons pas d'église, c'est une chambre qui la remplace, et nous n'avons pas les moyens d'en construire une, selon les besoins de notre mission. Ah ! monsieur et très honoré Père, si vous pouviez nous accorder un secours pour bâtir la maison du Seigneur, cette consolation nous dédommagerait de toutes les privations qui nous entourent. Est-ce qu'on est missionnaire pour jouir ? mais ne pas avoir une petite église fait souffrir le cœur d'un missionnaire.

Monsieur Dinka, avec les frères Hoghürtel et Lambert se joignent à moi pour vous offrir nos sentiments de profond respect, et en vous demandant votre bénédiction paternelle, j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et très honoré Père,  
Votre fils très humble et très soumis,

ANTOINE DESTINO.

*L. p. d. l. M.*



*Lettre de ma sœur BILLY à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Zouck-Mikail, 3 novembre 1879.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction s'il vous plait!*

Vous désirez quelques remarques sur nos œuvres chaque année; les nôtres sont si petites que cela est presque difficile, notre vie simple se rapproche de celle de nos premières sœurs. Aussi la sœur qui fait la visite des pauvres est heureuse, en faisant sa tournée, de ramasser de petites écolières à sa compagne de la classe, qui, à son tour, est contente d'en avoir un grand nombre à instruire. Il y en a 150 qui fréquentent nos classes. Le chiffres de celles qui sont inscrites, est plus considérable, et il pourrait y en avoir davantage, si les temps difficiles où nous passons ne faisaient régner partout une grande misère. Les enfants servent de domestiques et à grand peine les avons nous pour les catéchismes de première communion, on tâche de les attirer par les petites récompenses qu'on a la charité de nous envoyer de France.

Nous en avons un bon nombre à nourrir et à habiller, à cette seule condition les parents les laissent venir. Ce qui nous console, c'est qu'à force de soins, nous parvenons à les faire assister aux offices du dimanche, dont on dispense si facilement la jeunesse qui par là s'élève dans une indifférence incroyable en pays tout chrétien comme celui-ci.

Nos associations se soutiennent, mais une chose essentielle à leur développement et progrès c'est le manque

d'un missionnaire pour s'en occuper; les sœurs seules sont impuissantes à les faire prospérer.

Cet hiver nous avons eu de vraies consolations par deux retraites prêchées en notre petite chapelle par un saint religieux maronite, que l'évêque a eu la bonté de nous envoyer sur la demande que nous lui fîmes. Celle des enfants de Marie s'est bien passée, et a porté de bons fruits, mais celle donnée aux femmes a été plus édifiante encore. Depuis 7 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir elles restent à la maison, sauf les mères de famille qui sont obligées de quitter un peu pour pourvoir aux besoins de leurs petits enfants. Les pauvres sont nourries ces quelques jours à la maison, on voit régner parmi elles une égalité qui rappelle les premiers jours de l'église, pauvres et riches sont confondues soit dans la chapelle, soit à la chambre des exercices qui se font dans les classes externes. Le jour de la clôture elles s'approchèrent de la sainte Table. Elles étaient si heureuses qu'elles ne pouvaient plus nous quitter. Elles nous baisaient les mains, avec une reconnaissance et une simplicité touchantes. Que de larmes ont été versées, et que de retours sincères ont été opérés : nous le constatons dans leur empressement à assister chaque dimanche, au salut latin qui se chante en notre béni sanctuaire, chacune veut encore un regard de notre beau Sacré-Cœur, une bénédiction, revoir un peu les sœurs trop peu nombreuses cependant pour s'occuper d'elles, nos offices ordinaires nous appelant ailleurs.

Notre école des petites mendiante a été moins fréquentée cette année, l'hiver doux leur a permis de rester dans leurs montagnes, où la crainte de la petite vérole qui régnait ici les a aussi retenues, elles n'ont pas dépassé le nombre de vingt; dans ce cher pensionnat, il faut fournir du pain tous les jours, et payer l'exactitude par le voile et la robe avec lesquels on les a fait assister aux

messes du dimanche et catéchismes de la semaine, mais c'est bien consolant de révéler Dieu à des êtres comblés de ses bienfaits, et qui ne connaissent que son nom ! Notre œuvre, celle pour laquelle nous avons été établies ici, les enfants trouvés, se soutient. Le nombre des enfants délaissés (car beaucoup ont leurs parents) augmente tellement qu'on est obligé de rechercher leur famille pour les rendre ; mais parfois des raisons d'inconduite ou d'extrême indigence nous forcent à les garder. Les malades et les pauvres augmentent depuis que nous avons pu établir une petite pharmacie, ou sauf la quinine et de simples remèdes, on guérit cependant plus encore, avec quelques sotols (deux kilos et demi) de farine, bien des souffrances, l'hiver se présente douloureux, le pain est si cher, l'ouvrage manque complètement.

Le bon Dieu nous procure encore quelques fois d'autres œuvres, quelques frères égarés de son bercail à y ramener où à soutenir dans leurs bons désirs et résolutions ; quelques âmes qui veulent se consacrer à lui, à aider et soutenir. Tout cela, mon très honoré Père, vous montre l'extrême besoin de prières que nous avons, et aussi de secours pour soutenir le bien commencé. C'est dans l'espérance que vous nous accorderez les uns et les autres que je vous prie d'agréer, avec notre très profond respect, l'assurance de l'entière soumission, avec laquelle en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée,

Monsieur et très honoré Père,  
Votre très humble fille,

Sœur BILLY,

*Ind. f. d. l. C. s. d. p. m.*

## PROVINCE D'ABYSSINIE

---

*Lettre de Monsieur COULBEAUX au frère GÉNIN à Paris.*

Acroun, avril 1880.

MON BIEN CHER FRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.*

Il y a si longtemps que je ne vous ai pas donné signe de vie, que le souvenir ne s'en retrouve plus que dans mon portefeuille. -- Juillet 1878! — Que de soubresauts dans le convoi des choses humaines depuis cette époque! Si je ne regarde même que la chronique des variations de ma mince existence, le bulletin en serait interminable. — Disette, d'abord, que nous avons dû subir avec nos affamés.... Puis, fièvres malignes, qui nous avaient conduits aux bords du Styx..., d'où je revins péniblement, et émigrai, en vertu de la sainte obéissance, jusqu'au pays Bogos. Là, j'entrai en paradis terrestre: affection, bons soins, attentions de toute sorte, j'en fus comblé. J'en aurais encore goûté longtemps les douceurs, si les événements,

par un de leurs ouragans imprévus, ne m'avaient emporté soudain de mon lieu de repos, et relancé dans la tourmente et l'agitation inhérentes à la vie du missionnaire dans le Tsanhadeglié. — A Kéren, j'étais comme dans une chartreuse ; à Acrour, c'est le tourbillon de la vie extérieure, l'apostolat avec son activité et ses fatigues. — Je recevais, par interim, la succession de M. Duflos. Lui, après avoir conquis et assuré ses conquêtes, comme César vainqueur des Gaules, s'en est allé, dirigé par l'obéissance, à d'autres labeurs et à de nouvelles campagnes. Je n'ai donc qu'à conserver, exploiter et agrandir les champs où il a semé péniblement, et à en recueillir les fruits « *in patientia* ».

Voilà le grand œuvre qui m'est alloué, et auquel je m'essaie depuis cinq mois. Grande tâche vraiment ! à laquelle je me vois forcé de me dire inférieur. M. Jougla, tout brûlant du zèle puisé à la fournaise ardente d'où il sort à peine, y va à grands coups de faux dans cette moisson des âmes. Et le bon frère Gérard nous y aide, à la façon de Marthe et Marie. C'est merveille que de voir notre excellent petit missionnaire accoster tour à tour jeunes gens, vieillards, hommes et enfants.... et après son gracieux bonjour, commencer invariablement, imperturbablement « *Bel ; Bé smé ab, oué Ouéld...* Dis : au nom du Père, du Fils et.... puis le « *menn fétérénna...* » Qui nous a créés ?.... jusqu'à extinction ou de la doctrine ou de la bonne volonté des interlocuteurs. — M. Jougla a l'intelligence pratique du « *prædica verbum, insta oportune, importune* » de saint Paul.

Nous avons ouvert la campagne à Acrour par la conversion d'un jeune musulman qui porte depuis nom « Oueld-Johannes, fils de Jean » puis d'un autre « Tesfa-Mariam ! » Espoir de Marie ! » Plus tard, préparation de vieux et vieilles encroûtés à la réception des sacrements. — En même temps, un embryon d'école, et des catéchismes

multiples et variés, selon le nombre, l'âge et les dispositions des auditeurs. Voilà le pain quotidien du prêtre ou missionnaire. — Comme extraordinaire avec eux les événements extérieurs et le plus souvent inattendus. C'est ce qui accidente ou heureusement, ou fâcheusement, et toujours bizarrement notre vie.

Ainsi dans les premiers jours de notre installation, ce fut une danse des jeunes gens, malgré mes objurgations, au sein de laquelle éclata tout à coup une rixe : s'ensuivit la mort d'un jeune homme. M. Duflos peut vous donner les détails de cette nuit-là. — Aux cris d'alarme, le pays court aux armes, et se partage en deux camps, famille du tué, et famille du meurtrier. Cependant des voix maudissent la danse : cela devait mal finir : *Abba Johannès* nous en avait menacé!... Les jours suivants se passèrent en alertes, anxiété et attente en armes, les uns réclamant de par la loi du talion, un homme à pendre, du camp du meurtrier présumé, et ceux-ci s'y refusant naturellement. Enfin, après maintes interventions des pacificateurs, accourus des pays voisins, le jugement est à présent entre les mains du roi, et les accusés et les accusateurs enchaînés à sa suite dans ses guerres contre des vassaux révoltés et les Gallas. Les assises impériales étant remises indéfiniment, aux calendes grecques; de force, nos Acrouriens jouissent d'une trêve prolongée, qui nous laisse un peu de tranquillité pour vaquer à nos œuvres.

Vous savez, que le Tsanhadéglié, et surtout Acrou, jouissent, grâce à la situation et à l'étendue du territoire, de deux saisons de pluie : une dite du Samhar, près de Massawa, de décembre à mars, l'autre qui s'étend sur tout le plateau Abyssinien, de juin à septembre.

Les Abyssins partagent leur vie entre ces deux contrées basses et hautes de leur pays. C'est pourquoi hommes, femmes, enfants et troupeaux sont en masse descendus

vers la mer depuis Noël. Il n'est resté autour de nous que les impotents et les pauvres. Notre besogne fut ainsi plus déterminée durant ce temps, et elle ne fut pas petite, malgré le dépeuplement. Nous n'avons pas même achevé d'instruire ces infirmes et estropiés. Ce ne fut pas un travail ingrat, et notre assistance du Dimanche est aussi nombreuse qu'édifiante, à la messe, au prône et au salut. Il y a la *Bazica* (pour musica harmonium) de M. Schreiber, sur laquelle je frappe à tort et à travers. Dimanche dernier, M. Schreiber, de passage ici me remplaça sur toute la ligne, et supérieurement, à la chaire et au clavier. Il fut émerveillé du nombre et de la bonne tenue de ses auditeurs. Nous fêtâmes ainsi ensemble notre solennité de famille de la Translation, mais moi, étendu par la fièvre dans mon lit, comme de temps à autre. Voilà donc en deux mots, nos journées d'Acrou; occupations plutôt paroissiales, que nous ne remplissons nous-mêmes qu'à défaut de prêtres indigènes. Pour nous, elle est un surcroît auquel nous ne pouvons suffire, car notre œuvre de missionnaire ne se restreint pas à un village, mais à dix mais à tout le district, et même aux districts voisins, où nous devons nous préparer et ménager des entrées. Dans les pays catholiques, la surveillance que nous avons à exercer est surtout sur les prêtres, parce qu'il est avéré que les progrès ou les échecs du peuple dépendent du zèle ou de la négligence du clergé; c'est pour cela que dès la première visite que je leur fis, en décembre, je les invitai à faire une retraite en commun, (exercice tombé en désuétude depuis une vingtaine d'années). Tous ont accepté l'offre avec empressement, et nous avons ouvert ces saints exercices en notre ermitage de Hébo le 22 mars, deuxième semaine du carême abyssinien, Pâques étant cette année le 2 mai prochain. Nous étions une quinzaine. Cette petite retraite rappelait les entretiens spirituels de saint

Augustin avec ses amis. Nos prêtres étaient réunis dans une chambre commune, à la manière des Chinois de Mgr Tagliabue. Les exercices principaux se faisaient devant le Saint Sacrement, à l'Église attenante. Le silence était gardé toute la journée, sauf aux heures de récréation. Pour le reste, l'ordre était à peu près celui de notre retraite annuelle. La fréquence des exercices ne laissait pas de prise à la lassitude spirituelle; seulement votre serviteur a dû payer de sa personne, aucun livre spirituel n'existant encore en langue éthyopienne. Je leur épelaïs donc les méditations, et leur glosais, en guise de lecture spirituelle, sur tous les sujets offerts à leur réflexions. Le samedi suivant, nous terminions avec allégresse, par la célébration solennelle d'une messe en actions de grâces pour le repos des âmes des prêtres décédés de la Mission. Après un dîner matinal (le samedi n'est pas ici jour de jeûne, même en carême), nous nous dîmes au revoir dans un an, et chacun exprimant la consolation reçue en ces quelques jours de prières reprit le chemin de sa paroisse. Maintenant, il nous reste, comme ils me l'ont demandé eux-mêmes, à entretenir ces bonnes dispositions par des visites et des conseils fréquents. Je le leur ai promis. Je me propose même d'établir une réunion ou une conférence mensuelle comme nous le recommande saint Vincent, et comme nous le voyons d'expérience; nous devons par-dessus tout maintenir notre clergé dans la ferveur et le zèle sacerdotal, et surtout ici, où le défaut d'éducation pieuse et d'instruction, laisse le prêtre dans sa grossièreté native. Oh! si je dois demeurer chargé de cette direction, priez instamment Notre-Seigneur, cher Frère, de m'accorder une participation de son esprit sacerdotal, qui lui faisait dire: *pro eis sanctifico meipsum*. Quel profit reviendrait à la mission de la sanctification de nos prêtres! Et il n'est que trop vrai que le déchet de nos villages a eu pour cause



majeure l'incurie, et même la mauvaise volonté de leurs pasteurs.

Il me reste à vous dire où en est la situation progressive de la mission dans les cantons environnants. Les efforts constants de M. Duflos avaient amené, presque à terme, la conclusion de la prise de possession de Maretta. Avant que la chose ait pu être définitivement entreprise, les armées, les exactions etc., étant survenues, le pays désolé, à moitié déserté, sans tête, sans conseil, en l'état d'un malade qui se remet de son dépérissement, ne songe à rien autre chose, qu'à reprendre vie sous le soleil.

Maharda, un de nos anciens villages dont la persécution nous avait frustrés, ne se voyant que voué à la malédiction céleste, et à toutes sortes de malheurs depuis son apostasie, se récrie plus que jamais vers sa mère la sainte Eglise catholique. Si Satan n'interpose aucun obstacle nouveau, d'ici à un mois, nous réoccuperons le village. Enghénâh, qui comprend 7 villages était aussi depuis longtemps en postulance auprès de la mission. Je me suis rendu dernièrement à son chef-lieu Kéyé-kor, et malgré les agissements des prêtres schismatiques du voisinage. C'est naturel que les démons enragent, quand ils se voient prêts d'être dépouillés de leur empire. Dans trois semaines, nous prendrons possession de ce lieu par une messe solennelle, et par une intronisation presbytérale.

Si cette prise de possession réussit, ce sera aborder une vaste moisson, et mettre pied sur le seuil de deux ou trois cantons, qui nous tendent les bras, et se rendent successivement à l'empire de la grâce.

Direz-vous, après cela, que nous n'avons pas de besogne taillée? Sans doute, à quoi bon le nombre des pays pétitionnaires, qui n'offrent que des espérances frappées d'avortement? Il est vrai, l'occupation de ces villages ne signifie pas un retour absolu de l'hérésie au catholicisme, de la

corruption au bonnes mœurs ; ce n'est que l'offre d'un champ à défricher. C'est beaucoup que d'obtenir l'installation, l'habitation, et toute nouvelle acceptation d'un nouveau village n'est que cela. Après, au missionnaire de distinguer les âmes de bonne volonté, prêtes à la grâce, et de s'en emparer énergiquement, tout en disposant les autres aux faveurs divines, qu'ils ne connaissent pas, c'est-à-dire à la vocation au vrai christianisme et au salut.

C'est là un travail quotidien et de patience, qu'avait bien compris et bien rempli M. de Rolshausen. — Comment s'opère-t-il ? Que je vous dise ma sortie de ce matin et de tous les jours. M. Jouglà et moi, avons entrepris cette semaine de mener à fin trois projets de mariage chrétien. Il s'agit d'un brave homme qui a 5 ou 6 garçons, et de deux autres qui ont aussi leur bonne part de progéniture : trois familles à légitimer devant Dieu. Je passai d'abord auprès d'un groupe de jeunes gens qui jouaient à je ne sais quel jeu de dés. Un bonjour, et quelques mots d'édification, et j'allai outre.

J'arrivai à la maison d'un de nos chalands de cette semaine, et, après les nouvelles d'usage, nous en vinmes au *Menn fétérénnà* : qui nous a créés ? etc. que nous répéterons chaque jour, jusqu'à celui du mariage. De là, je passai chez une femme qui venait de mettre au monde une future porteuse d'eau. Je la félicitai de sa délivrance, et l'engageai à apporter sa fille aux fonts baptismaux, sans attendre les 60 jours lévitiques.

Même répétition chez une voisine, qui a mis au jour un serviteur de plus au Seigneur. Mais ! celle-ci ne fut pas de mon avis, et s'obstina dans le funeste usage des quarante jours prescrits aux juifs. Je discourus, je mis en cendre les objections, et, malgré cela, je ne suis pas sûr de la voir demain venir apporter son enfant à l'église. Je terminai ma tournée par une visite à deux époux dont j'ai parlé pour

les disposer à la légitimation de leur union. Déjà M. Jougla s'y était entremis, je croyais tout en bonne voie, quand la femme me déclara net, devant monsieur son mari, qu'elle ne voulait pas se livrer pieds et mains liés : « Seigneur, disais-je, tout est donc à refaire ! *Emitte spiritum tuum, et renovabis faciem terræ*. Cette aspiration faite, je ne me tins pas pour battu, je priai, j'exhortai, je menaçai, que sais-je ? En fin de compte, la femme m'interrompit, et fixa le jour à lundi prochain. Là-dessus *ex abrupto*, *Bé Smé Ab*, etc. Au nom du Père... *mènn fétéréenna*... Qui nous a créés ? *Abouné zébé Sémayat*... Notre Père qui êtes... A demain !

Je rentrai pour dîner.

Voilà comment Notre-Seigneur veut que chaque jour on apporte « *fructum in patientia* ».

Mais encore, cela ne se fait pas sans quelque appas, sans quelque attractif. Nos discours sont bien plus persuasifs, quand ils voient une *grosse médaille*, ou une *croix* ou un *cordón bleu*, ou un *chapelet* au bout de nos doigts. De ces pieux objets, nous n'en avons jamais assez. Mais, comment en attendre ? moi, qui me montre si peu reconnaissant pour tous vos dons ? J'ai oublié autant l'intérêt de nos œuvres que mes devoirs à votre endroit. Malgré un silence, dont la durée aurait pu vous faire croire à l'oubli, vous ne m'avez pas oublié, vous. Au temps fixé par votre constante charité, la petite caisse est toujours venue renouveler la provision de nos innocentes industries pour attirer les âmes. Soyez-en sûr, cher frère, une seule médaille n'a pas glissé entre nos doigts, sans qu'un merci à votre adresse, ne se soit dit tout bas, *in petto* : mais, c'est bien vous, qui êtes notre unique fournisseur, et, votre envoi épuisé, nous ne faisons guère vivre nos catéchumènes que de l'espérance que quelque petite caisse est sans doute en route.

Le zèle ne laisse pas que de se ralentir, et, un à un, nos catéchisme se dépeuplent. Mais, par dessus tout, c'est de la grâce prévenante de Notre-Seigneur que nos pauvres Acrouriens et autres ont besoin. Je sais que vous nous aidez constamment par vos ardentes prières à l'obtenir; et, en cela, vous vous acquérez comme le faisait sainte Thérèse, des mérites précieux pour le ciel. Je prie Notre-Seigneur de vous en tenir en réserve un riche trésor, en son nom et au nôtre.

Notre œuvre étant la sienne, il se tient pour obligé, aussi bien que nous à votre égard; et nous sommes heureux que notre dette nous soit commune avec lui, étant lui seul notre solvabilité et notre ressource pour la couvrir.

Mais, c'est abuser, finissons.

Je suis, en les saints cœurs de Jésus et de Marie immaculée,

Mon très cher Frère,  
Votre très-humble et reconnaissant serviteur,

COULBEAU,

*i. p. d. l. m.*

## PROVINCE DU TCHÉ-KIANG

---

RAPPORT DE M. J.-B. PONG, PRÊTRE DE LA MISSION, SUR  
L'INTRODUCTION DE LA FOI CATHOLIQUE DANS LA SOUS-  
PRÉFECTURE DE KIANG-CHAN, PRÉFECTURE DE KIU-TCHEOU.

*Traduction de latin.*

Un protestant indigène, nommé Chao-yu-tsing, originaire du King-hoa-fou, avait été chassé de leur secte par ses coréligionnaires de la ville de Kiu-tcheou, à cause de l'irrégularité de sa conduite.

Il vint alors chez nous demander à être admis au rang de nos catéchumènes. Comme nous ne le connaissions point, sans lui rien refuser ni lui rien promettre, nous le laissâmes venir étudier la doctrine et les prières avec les autres catéchumènes. Bientôt nous découvrîmes que son unique but était d'obtenir chez nous un emploi lucratif : nous découvrîmes de plus comment il avait été expulsé de chez les protestants ; c'est pourquoi nous lui fîmes entendre qu'il n'avait rien à espérer chez nous. Ceci avait lieu au mois d'octobre 1878.

Alors il nous quitta et se rendit à la ville de Kiang-chan, pour y faire son commerce qui consistait à vendre des

**pilules, pour corriger de leur vice les fumeurs d'opium.**

Dans cette ville il fit la connaissance d'un nommé Ing-siang-yun qui avait beaucoup d'amis. Celui-ci l'ayant entendu parler de l'existence de Dieu et de quelques autres vérités chrétiennes, crut aussitôt. Sa femme était atteinte depuis longtemps d'une maladie qu'on disait être une obsession du démon. Pour l'en délivrer, on avait essayé de toutes les ressources de l'art et de la superstition, mais en vain. Un beau jour, le Chao-yu-tsing récita sur elle les prières catholiques qui se trouvent au commencement de notre premier catéchisme : et chose admirable, elle fut aussitôt délivrée. Aussi son mari n'en devint que plus fervent disciple du Chao-yu-tsing; mais comme celui-ci était plus protestant que catholique, il ne put apprendre de lui que ce qu'il savait, ce qui ne l'empêcha pas de se joindre à lui pour prêcher. Bientôt ils eurent un bon nombre d'auditeurs qui se dirent leurs adeptes. Cette foule excita la jalousie de certains personnages influents, qui répandirent contre eux de mauvais bruits et les accusèrent en particulier de vendre des pilules, sous prétexte de guérir les fumeurs d'opium, mais réellement pour les empoisonner.

Alors, le sous-préfet de Kiang-Chan les envoya prendre l'un et l'autre avec les caisses et les livres du Chao-yu-tsing, par le Pou-ting (1), accompagné de satellites. Présentés à sa barre, en séance solennelle, le 2 mai 1879, il examina le contenu des caisses et des livres. N'y ayant rien trouvé de mauvais ni de compromettant, il les renvoya absous.

Cependant, il demanda au Ing-siang-yun pourquoi il s'était attaché à cette religion? C'est, lui répondit-il, à cause du diable qui troublait ma femme. « Quoi! à cause

(1) Pou-ting : préposé à la police des voleurs.

du diable? » — « Oui », reprit-il, « on a récité des prières, et le diable s'est enfui ». Le mandarin stupéfait, dit : « C'est étonnant que le diable se soit enfui à la récitation de prières ».

Le lendemain, il fit appeler le Ing-siang-yun, mais seul. Il l'exhorta à ne pas croire à cette nouvelle religion, et lui reprocha d'avoir mal parlé au mandarin; c'est pourquoi il lui fit donner vingt soufflets, et le renvoya. Lorsque nous eûmes appris ces affaires à Kin-tcheou, nous envoyâmes un chrétien à Ing-siang-yun, pour le consoler et l'exhorter à embrasser généreusement la foi catholique. Cette attention lui fit grand plaisir et lui fit admirer la charité de notre sainte religion.

Au mois de mars précédent, comme beaucoup de monde demandait à embrasser cette nouvelle religion, ils envoyèrent deux d'entre eux chercher des livres à la ville de Kin-tcheou, comme ceux qu'avait le Chao-yu-tsing, qui étaient catholiques et protestants. Les députés, sur le conseil de Chao-yu-tsing, se présentèrent d'abord chez les protestants, se disant envoyés par lui, pour acheter des livres. Mais comme l'employé auquel ils s'adressèrent était l'ennemi personnel de Chao-yu-tsing, il les chassa avec indignation.

Alors ils vinrent chez nous : ne sachant point ce qui s'était passé chez les protestants, nous ne vîmes pas d'inconvénients à leur céder les livres qu'ils désiraient.

Après les interrogatoires dont j'ai parlé plus haut, nos deux prédicants, croyant que le mandarin était assez bien disposé pour leur doctrine, n'en prêchaient que davantage. Ils lui envoyèrent même des livres de religion qu'ils avaient, non pas en leur nom, mais au nom d'un ministre protestant européen dont ils joignirent la carte de visite à leur envoi. Quelque temps après le mandarin ayant vu ce ministre protestant, lui demanda si les livres et les

hommes avaient été envoyés par lui. Il le nia aussitôt et ajouta même que le Chao-yu-tsing avait été chassé de chez eux, parce qu'il n'observait pas les règles de leur secte. C'est pourquoi, le 16 mai, le mandarin cita de nouveau le Chao-yu-tsing à sa barre, et le condamna à quitter immédiatement son territoire. Il le fit même reconduire de tribunal en tribunal, jusqu'à la ville de King-hoa, chef-lieu de son département d'origine.

Cet événement causa un grand trouble parmi les adeptes de cette nouvelle religion. Ing-siang-yun prit la fuite et se retira dans notre résidence de Kiu-tcheou. Le mandarin ne donna aucun ordre, mais les adversaires de nos deux prédicants profitèrent de leur absence, pour vexer leurs adeptes, surtout la famille du Ing-siang-yun et celle de sa sœur, mariée à 10 ly, en dehors de la ville, à un honnête propriétaire, nommé Yang tchang-fà.

Le chef de ces persécuteurs était un certain Ho-jouhou, homme riche et puissant au tribunal. Sur cent procès, il en réglait au moins quatre-vingt-dix-neuf, comme il s'en vantait lui-même. Sa famille était alliée à celle de Yang-tchang-fà, depuis trois générations, et la fille de Yang-tchang-fà, âgée seulement de six ans, était déjà fiancée à un membre de sa famille. C'est pourquoi il résolut d'employer tous les moyens directs ou indirects, pour empêcher la famille Yang de se faire chrétienne. Il la fit attaquer d'abord, sous le prétexte de la petite fille qui était fiancée avec un enfant de sa famille. La mère de la petite qui était déjà sincèrement convertie, lui fit répondre : « que leur croyance ne le regardait pas ; que s'il ne voulait point de sa fille pour bru, il n'avait qu'à leur rendre le contrat de fiançailles, qu'ils n'en étaient point embarrassés et qu'ils trouveraient bien à qui la fiancer ». A cette réponse, il ne se tint point pour battu. Sans que le mandarin en eut connaissance, il envoya, le 17 mai, chez le



Yang-tchang-fà, des satellites pour les épouvanter. Ils tâchèrent bien d'y réussir, pendant une journée, mais la femme Yang leur dit à la fin : « Oui, nous sommes catholiques et nous avons des livres catholiques; pour mon frère Ing-siang-yun que vous cherchez, il n'est pas ici. Il est à la ville de Kiu-tcheou chez les missionnaires catholiques: si vous le voulez, allez le chercher là ». A cette déclaration si nette, les satellites se retirèrent et rentrèrent en ville.

Ces pauvres gens n'avaient d'espoir humain que de notre côté. Mais nous ne croyions guère à leur sincérité, à cause du protestant Chao-yu-tsing qui les avait censé convertis. Nous leur déclarâmes donc que nous ne nous occuperions d'eux qu'autant qu'ils renonceraient à tous rapports avec le Chao-yu-tsing, et se mettraient résolument à apprendre nos prières et nos catéchismes. Ils le promirent et tinrent parole.

Cependant le Ho-jou-hou ne se tint point pour battu. Il inventa cet autre stratagème : il s'adressa au chef de la famille Yang, nommé Yang-King-ting et l'excita contre son neveu, Yang-tchang-fà. Il le lui peignit comme se livrant à des étrangers, en se faisant catholique, par conséquent, il ne devait plus être considéré comme Chinois. On devait donc le chasser et s'emparer de tous ses biens. C'est d'après ces enseignements que le 1<sup>er</sup> Juillet, le Yang-King-ting se rendit chez son neveu Yang-tchang-fà et les accabla de malédictions : ils n'y répondirent point. Le lendemain, il revint à la charge, mais avec son fils et une troupe de mauvais sujets. Dès que la femme de Yang-tchang-fà en eut vent, elle fit évader son mari, parce que, dit-elle plus tard, connaissant sa faiblesse dans la foi, elle avait craint qu'il y renonçât au milieu des vexations qu'on lui préparait. Pour elle, elle se disposa à subir seule la fureur de cette troupe ameutée. En effet, les menaces, les cris sauvages et les coups, rien ne fut épargné. On boule-

versa tout dans sa maison, on brisa divers meubles, quelques-uns de ses ornements disparurent, et surtout elle fut tellement rouée de coups qu'on craignit pour sa vie.

A cette vue son frère, Ing-siang-yun, qui était revenu de Kiu-tcheou, appela le Ty-pao (1) pour constater l'état de sa sœur, ainsi que les dégâts causés dans sa maison. Il demandait réparation. Mais le Ty-pao ne put rien contre Ho-jou-hou. C'est pourquoi, Ing-siang-yun fit, au nom de sa sœur, un placet au sous-préfet de Kian-chan, dans lequel il lui exposait ce qui s'était passé et lui demandait justice. Mais le mandarin, inspiré par Ho-jou-hou, rejeta le placet, comme n'étant pas légal. Le but de Ho-jou-hou était d'obtenir du mandarin un mandat d'arrêt contre le Ing-siang-yun, parce qu'il était le chef de la nouvelle religion et ne cessait de la prêcher partout. Celui-ci n'ignorait pas ses desseins. Aussi, après l'échec du placet de sa sœur, revint-il chez nous à Kiu-tcheou.

Les choses ne pouvaient point en rester là. Tout le monde le disait, car autrement, c'en était fait de ces pauvres catéchumènes. Nous avons tenu Monseigneur notre évêque au courant de toutes les phases de cette lamentable histoire. Lorsque nous en fûmes arrivés là, Sa Grandeur, voulant se réserver pour des circonstances plus graves, nous manda d'écrire au sous-préfet de Kiang-chan, les clauses des traités en faveur de la religion catholique, et de le prier de ne pas laisser vexer ces pauvres gens, sous le prétexte d'une religion qui était permise par l'Empereur.

Mais que faisait, pendant ce temps-là, la femme de Yang-tchang-fa? Dès que sa belle-sœur, la femme de Ing-siang-yun, eut appris ce qui lui était arrivé, elle se rendit chez elle, pour la consoler et la soigner. De quoi s'occupent-elles ensemble? Elles ne font aucune plainte

(1) Ty-pao : petit maire d'un village ou d'un quartier.

contre les persécuteurs. Elles font leurs prières en commun, et admirent comment elles ont été délivrées du protestant Chao-yu-tsing, ainsi que les circonstances qui leur ont fait connaître la vraie religion : « Que nous enseignait cet homme, disent-elles ? Il nous disait d'adorer Dieu, de ne pas adorer les idoles et rien de plus. Il n'était occupé que de son commerce. C'est vraiment un homme sans charité ».

La femme Ing était depuis peu de temps dans ces bonnes dispositions. En voyant de si fortes oppositions faites au catholicisme, elle avait douté si cette religion était bien la véritable. Aussitôt elle fut reprise de l'obsession dont elle avait été délivrée par les prières catholiques récitées par le Chao-yu-tsing. Elle se trouvait comme paralysée et tellement oppressée, qu'elle se voyait sur le point d'être étouffée. Elle voulait bien se défendre, mais elle ne le pouvait pas. Elle voulait bien prier, mais elle ne savait encore aucune prière, excepté le signe de la croix. Elle fit donc de grands efforts pour faire sur elle ce signe de notre salut. Enfin, après des efforts inouïs, elle arriva à porter sa main à son front. Immédiatement elle fut délivrée et remise dans son état ordinaire. C'est au moins ce qu'elle raconte, ainsi que son mari, à qui veut l'entendre. Aussi, depuis lors, elle s'est mise de tout cœur à s'instruire et à apprendre nos prières. Voilà pourquoi elle est devenue si fervente. Sa belle-sœur, la femme Yang, toute alitée qu'elle était, ne paraissait point occupée de ses douleurs, mais seulement d'instruire ses enfants, qu'elle faisait venir auprès de son lit pour leur apprendre ce qu'elle savait de prières et de catéchisme. Une de ses grandes sollicitudes était encore une petite fille que son frère avait sauvée de la mort, et qu'elle s'était chargée d'élever. Elle s'informait souvent de son état et veillait continuellement à ce qu'on ne la laissât manquer de rien. En un mot, la foi

de ces deux femmes est vraiment admirable. Elles ne manquent aucune occasion d'annoncer la bonne nouvelle ; comme saint Paul, elles se réjouissent au milieu des tribulations, et ne demandent que deux choses : la paix et la conversion des infidèles.

Mais revenons à la suite de notre récit. Aussitôt que l'intention de Monseigneur nous fut connue, nous fîmes la lettre au sous-préfet de Kiang-chan et la lui envoyâmes par un chrétien de Kiu-tcheou. Celui-ci se présenta au tribunal, le 4 août, vers deux heures de l'après-midi. Il y fut très mal reçu. On voulait même l'arrêter et le mettre en prison avant que d'avoir pris connaissance de la lettre. Cependant, après diverses explications, il lui fut permis de se retirer chez le Ing-siang-yun. Le soir du même jour, des satellites allèrent chercher l'un et l'autre, pour comparaître devant le Pou-ting qui avait reçu pour cette affaire de l'argent du Ho-jou-hou. Le Pou-ting commença par interroger le chrétien, comme celui-ci répondit avec beaucoup de liberté, il le chassa de sa présence, ajoutant que la lettre qu'il avait apportée ne méritait point de réponse. Alors il passa au Ing-siang-yun et lui demanda pourquoi il voulait adorer Dieu ? — « Pour arriver à la sainteté, lui répondit-il ». — « Pour être saint, dit le Pou-ting, on peut le devenir à la manière chinoise et par divers moyens ». — « En adorant Dieu, reprit le Ing, je ne viole pas les lois ». Qu'on lui donne cinq cents coups de planches », s'écria le Pou-ting. Lorsque l'opération est finie, il lui demanda s'il va encore adorer Dieu ? « Oui, j'adorerai Dieu jusqu'à la mort ». — « Alors, donnez-lui en trois cents autres ! » Lorsqu'ils sont achevés, il lui dit de nouveau : « veux-tu enfin m'obéir ? » — « Oui, en toutes autres choses, mais renoncer à ma religion ? jamais ! » « Qu'on le frappe encore de deux cents coups ? » s'écria le mandarin. Après quoi, il le fit mettre en prison. Notre

chrétien l'y suivit et lui témoignait la douleur de le voir ainsi puni : « Ce n'est rien, reprit le Ing, seulement je vous prie de dire à ma femme d'emprunter quelque argent pour me nourrir, car je n'ai pas une sapèque ». Notre chrétien ayant une piastre sur lui, la lui donna aussitôt. Heureusement pour lui, car dès qu'il fut enfermé, son geôlier défendit à qui que ce fut de le voir, même à sa femme ; mais enfin, avec de l'argent, sa femme et d'autres obtinrent la permission de le visiter à volonté et de lui apporter de la nourriture, car dans les prisons chinoises, on n'obtient à manger qu'autant que la famille fournit ce qu'il faut ou qu'on paie largement ses geôliers.

La femme, qui habituellement ne sortait pas de chez elle sous l'inspiration de sa belle-sœur, la femme Yang, allait souvent le visiter, et comme elle le trouvait parfois triste, elle l'exhortait ainsi : « Ayez patience, vous serez délivré ! Certainement les missionnaires ne vous oublient pas. Ne voyez-vous pas que les autres prisonniers qui n'ont pas, comme vous, l'espoir de sortir de prison, sont cependant patients ? Ne vous rappelez-vous pas ce que vous nous avez raconté des vies des saints, qu'ils étaient heureux de souffrir pour la foi, même jusqu'à mourir pour elle ? Ne vous inquiétez pas de moi suriout, car je puis me suffire à moi-même... » En la voyant sereine, exhorter ainsi son mari, les autres prisonniers en étaient dans l'admiration et lui disaient ensuite : « Comment se fait-il que ta femme ne pleure pas et n'est même pas triste ? Au contraire, elle te console. Elle n'est pas comme les nôtres. Quand elles viennent nous voir, elles ne font que gémir et pleurer ». Ah ! c'est que celle-ci avait déjà compris quelque chose de l'esprit du christianisme.

Il y avait vingt jours que Ing-siang-yun était dans cette prison, lorsque le sous-préfet eut la pensée de le renvoyer. Mais auparavant, il fit préparer une grande croix,

voulant exiger de lui qu'il la foulât aux pieds, après quoi il l'aurait renvoyé. Lorsqu'il entra dans la salle du jugement, il ne comprit pas ce qu'on voulait lui faire, il pensa que c'était peut-être l'instrument du supplice qui l'attendait, parce qu'il était nouveau catéchumène, il ignorait les moyens employés par les tribunaux pour faire apostasier les chrétiens. Le mandarin lui ordonna donc de la fouler aux pieds, sinon, il allait le faire hacher de coups. Il passa donc par dessus. Comme on lui dit alors qu'il avait ainsi renoncé au catholicisme : « Pas du tout, répliqua-t-il. Quand même vous me tueriez, je n'y renoncerais jamais ».

Voyant qu'il ne pouvait pas le faire apostasier, le mandarin le condamna à la cangue. On lui en imposa une des plus lourdes du tribunal, qui pesait environ quatre-vingt livres : on écrivit dessus les quatre caractères : Kia-mao-kiao-ming (sectateur d'une mauvaise religion) et on l'exposa ainsi sur la place publique, pendant les chaleurs de la canicule. Il souffrait beaucoup de la chaleur, mais il souffrait bien davantage d'être ainsi exposé, dans sa propre ville, où il était connu comme un honnête bourgeois, aux quolibets, aux rires, au mépris et souvent aux injures des passants. Sans doute, il eut ses moments d'abattement, mais il ne tardait pas à se relever. Ainsi dès que sa femme et sa sœur eurent appris ce nouveau supplice, elles s'empressèrent d'aller le voir. Lorsqu'elles le virent sous cette énorme cangue, dans l'impossibilité de porter lui-même à sa bouche la nourriture qu'elles lui offraient, elles se mirent à pleurer.

« Pourquoi pleurez-vous ? leur dit-il. Retournez chez vous, priez Dieu, soignez vos familles et la petite fille recueillie ». Là comme dans la prison, il ne cessait jamais de prier et de prêcher. A ses amis qui le plaignaient, il répondait : « Comment ! après que Jésus-Christ a souffert tant de tourments et la mort même, nous ne pourrions

pas souffrir pour lui et pour nos péchés? » Aux infidèles qui faisaient des quolibets sur son compte, il disait : « Les prisons sont faites pour être habitées et les cangues pour être portées. Si personne n'en voulait user, pourquoi les aurait-on faites? »

A mesure que ces événements arrivaient à notre connaissance, nous les communiquons de suite à Monseigneur. Quand Sa Grandeur vit comment les choses tournaient, elle résolu d'en écrire elle-même au Tao-tay (1) de Kiu-tcheou. Mais ne le connaissant pas et n'en étant pas connu personnellement, Elle demanda une lettre de recommandation au Tao-tay de Ning-po. Celui-ci, après avoir connu ce dont il s'agissait, la lui accorda d'une manière très gracieuse et l'envoya à Monseigneur pour qu'il put nous la faire tenir en même temps que sa dépêche à notre Tao-tay.

Monseigneur lui exposait tous les faits parvenus à sa connaissance, lui rappelait les ordonnances impériales en faveur du catholicisme, maintenant insérées dans le code des lois, et le priait de faire rendre justice à ces pauvres persécutés. Et afin d'éviter le retour de pareils troubles, il le priait aussi de faire publier dans la sous-préfecture de Kiang-chan, les ordonnances de l'Empereur, touchant la religion catholique.

Mais le sous-préfet de Kiang-chan n'avait pas attendu jusque là pour parer le coup qui le menaçait. Il avait écrit à ce sujet au Fou-tay (2) de Hang-tcheou, une longue série de mensonges, dans laquelle il nous peignait comme ramassant tout ce qu'il y avait de plus mauvais dans la populace, pour les couvrir de la protection du catholicisme. Dès que le Fou-tay eut reçu cette dépêche, il la transmit au Tao-

(1) Intendant préposé à trois Préfectures.

(2) Gouverneur général de la Province.

tay de Ning-po, en lui donnant ordre de la transmettre au consul de France et de le prier de mettre les missionnaires à la raison. Le Tao-tay de Ning-po, au lieu de faire cette commission au consul de France qui réside à Shang-haï, l'envoya tout simplement à Monseigneur, en le priant de nous donner ordre de terminer cette affaire au plus tôt. Monseigneur, heureusement la connaissait parfaitement bien par nos lettres. Il répondit donc aussitôt au Tao-tay de Ning-po, en rectifiant les faits inexacts et réfutant les faux; et pria Son Excellence de vouloir bien communiquer cette lettre au Fou-tay. Quelques jours après, le Tao-tay répondait à Monseigneur que sa lettre était partie pour Hang-tcheou.

Pendant ce temps-là, le Tao-tay de Kin-tcheou recevait la dépêche de Monseigneur dont j'ai parlé plus haut. Dès qu'il en eut pris connaissance, il envoya un Tchay-ting (1), nommé Tchang-tcheou-tsieou, avec ses instructions, à la ville de Kiang-chan. A son arrivée, il se présenta immédiatement au sous-préfet qui le reçut très mal, et lui dit qu'il n'avait rien à faire dans sa juridiction. « C'est très bien, lui répondit le député. Tu veux donc être cassé? Ce sera bientôt fait ». Et sur ce, il se retira à l'auberge pour passer la nuit.

Le sous-préfet eut bientôt fait de reconnaître le tort qu'il avait eu à son égard, et envoya aussitôt lui faire ses excuses, et l'inviter à venir loger à son tribunal. Il voulut rester à l'auberge; mais le lendemain, il se rendit au tribunal où les deux partis furent cités à comparaître. Le Tchay-ting avec le sous-préfet étaient les juges. D'un côté étaient le Ho-jou-hou, le Yang-ting-king et autres persécuteurs; de l'autre, Ing-siang-yun avec sa cangue,

1. Petit mandarin député pour affaires de son supérieur.



Yang-tchang-fà, sa femme et autres persécutés. Dès qu'ils furent réunis, le député leur parla ainsi : « Vous autres, dit-il aux catéchumènes, vous voulez adorer le Maître du Ciel, vous êtes parfaitement libres : personne n'a le droit de vous en empêcher. Vous, dit-il aux païens, vous voulez adorer les idoles, vous êtes également libres. Faites comme vous voudrez. Mais, se tournant vers les catéchumènes, si quelqu'un veut vous empêcher d'adorer le Maître du Ciel, donnez-m'en avis. J'en ferai mon affaire : je me charge de le mettre à la raison ». Cette déclaration si claire et si nette fut un véritable baume pour le cœur de nos catéchumènes, tandis qu'elle fut un coup de foudre pour leurs adversaires. Le député voulut profiter de l'occasion pour terminer tous leurs différends. Séance tenante, il fit rendre au Yang-tchang-fà les contrats de ses propriétés qu'on voulait lui enlever. Il voulut aussi faire donner des indemnités aux catéchumènes ; mais ceux-ci ne voulurent rien accepter, au moins avant que d'avoir eu mon assentiment : c'est pourquoi la séance fut levée.

Tout le monde se retira, même le Yung-siang-yun qui retourna en prison avec sa cangue. Chemin faisant, il disait en riant : « C'est là que je mourrai avec cette machine ». Mais la nuit tombée, le sous-préfet le fit de nouveau comparaître seul devant lui, assisté de quelques satellites et du Ty-pao. Il lui fit enlever sa cangue en disant : « Si je ne te renvoie pas, tu ne pourras pas voir ton prêtre ».

Ainsi se termina pour nos catéchumènes cette fameuse affaire. Elle a eu un grand retentissement dans toute la contrée, et, pour conséquence immédiate de faire augmenter le nombre des adorateurs du vrai Dieu. Ils sont actuellement une cinquantaine qui apprennent le catéchisme et les prières pour se préparer au baptême. Il y en a bien d'autres encore qui parlent de les imiter ; cepen-

dant nous ne sommes pas encore assez sûrs d'eux, pour pouvoir les compter dans le bercail.

Mais quels châtimens ont été imposés à leurs adversaires? Comme il y avait des mandarins parmi les coupables, il n'est pas facile de le savoir. Il est probable cependant, que le Ho-jou-hou et le Pou-ting ne s'en sont pas tirés sans verser de bonnes sommes d'argent. Quant au sous-préfet, il a publié, par des proclamations, la liberté du catholicisme dans sa juridiction, ce qui a dû lui coûter d'ûr; après quoi il a été cassé. D'où vient cette dernière peine? nous ne pouvons pas le savoir, mais nous ne serions pas étonnés qu'elle fut une conséquence de la lettre de Monseigneur, envoyée au Fou-tay par le Tao-tay de Ning-po. *Soli Deo honor et gloria!*

Kin-tcheou, janvier 1880.

J. B. PONG.

*I. p. d. l. C. d. l. M.*

---

#### INTRODUCTION DU CATHOLICISME DANS LE DÉPARTEMENT DE TCHU-TCHEOU.

La ville de Tchu-tcheou, chef-lieu du département qui porte ce nom, est située à deux cent soixante-dix ly nord-ouest de Ouen-tcheou, sur le fleuve Ouen-ky. Le Tao-tay qui a l'intendance de ces deux départements résidait jadis à Tchu-tcheou; mais il s'est transporté depuis à Ouen-tcheou, où il réside actuellement.

Le département de Tchu-tcheou comprend dix sous-préfectures ou shien; mais elles sont toutes peu importantes. Le grand commerce de ce département est le bois

de construction, fourni surtout par les deux sous-préfectures de Song-yang et de Long-tchuen. Yun-hô est fameuse par son fer, et Tsing-tien, par son marbre tendre dont les indigènes font toutes sortes d'objets curieux, assez estimés même des européens.

La ville de Schu-tcheou qu'on appelle aussi Ly-chuy, nom de la sous-préfecture, est agréablement située au confluent de deux rivières qui viennent se jeter dans le Ouen-ky, et elle est environnée de petites montagnes qui toutes sont bien cultivées. Avant les rebelles, la population était de six mille familles, ou trente mille âmes environ. Maintenant elle arrive à peine à cinq mille familles. Les habitants se disent et paraissent réellement très polis. Ils ne sont nullement hostiles aux Européens. Quoiqu'ils aient un patois, ils entendent aussi la langue mandarine.

Notre sainte religion a-t-elle été connue autrefois dans ce département? Quoique nous n'ayons pas encore pu le savoir positivement, cela est très probable, à cause de sa position entre Ouen-tcheou et Lang-ky où elle a été très florissante.

En 1875, les protestants essayèrent de s'établir dans la ville de Tchu-tcheou: mais le préfet leur ayant fait opposition par dessous main, ils n'ont réussi à s'y installer que dans le courant de l'année dernière. Ils y entretiennent deux maîtres catéchistes qui constituent à eux seuls toute leur chrétienté. Dernièrement Mme la Ministresse est venue les visiter; mais elle n'a pas eu la consolation de trouver un seul prosélyte.

Par la grâce de Dieu, nous les avons devancés. En 1873, plusieurs catéchumènes de ce département s'étaient rendus à notre résidence de Sa-kiao, où ils avaient puisé quelques notions de notre sainte religion. A leur départ, les missionnaires leur confièrent des livres, qui n'ont pas

tardé à la faire connaître dans plusieurs endroits de ce département.

Cependant la distance énorme qui les séparait de la résidence Tay-tcheou, ne leur permettait guère de s'y rendre. D'un autre côté, les missionnaires leur avaient promis d'aller les voir chez eux et de les y baptiser; mais leur petit nombre, joint à une foule d'autres occupations, y mirent toujours obstacle. Néanmoins ils s'instruisirent eux-mêmes avec les livres qui leur avait été confiés; et comme ils étaient loin de suffire au nombre des demandes, ils se mirent à les copier ou à les faire copier, afin de pouvoir les apprendre plus facilement. Enfin, les prémices de ce district ne purent être consacrés à Dieu qu'à Pâques 1876. Un missionnaire européen se trouvant à Ouen-tcheou pour cette solennité, il eut le bonheur d'y conférer le sacrement de régénération à près de quarante néophytes, dont une vingtaine étaient du département de Tchu-tcheou. Les néophytes appartenaient à trois sous-préfectures différentes, Ly-chuy, Tsing-tien et Yun-ho.

Au mois de décembre de la même année, Monseigneur faisait à Ouen-tcheou sa première visite, plusieurs d'entre eux vinrent demander à Sa Grandeur le sacrement de confirmation. D'autres catéchumènes qui les avaient accompagnés y furent aussi baptisés.

Au moi de mai 1877, M. Ma se rendit le premier dans la ville de Tchu-tcheou pour y donner la mission. Les néophytes et les catéchumènes allèrent l'y trouver des divers points du département où ils habitent. Vingt-quatre de ces derniers eurent encore le bonheur d'y recevoir le baptême.

Enfin, au mois de décembre dernier, un missionnaire européen visitait encore cette petite chrétienté de Tchu-tcheou, il y a encore baptisé sept adultes, parmi lesquels se trouvait la première femme de tout le département:

car les femmes, les enfants et les vieillards sont dans l'impossibilité d'aller trouver le missionnaire à de si grandes distances, faute de moyens de transport.

D'ailleurs, rien que pour aller de Ouen-tcheou à Tchu-cheou, la route, qui n'est autre que le fleuve, est très fatigante, car il est encaissé entre les montagnes et plus ou moins parsemé de rochers. Il faut de plus, naviguer contre le courant qui est en pente pendant la moitié de la route, sans compter les bas fonds sur lesquels il faut souvent traîner la barque. Puis arrivé là, le missionnaire n'a point de chez soi. Il faut loger chez un chrétien qui est seul dans une cour habitée par des tribunalistes. L'endroit pour célébrer la sainte messe est un misérable grenier ouvert à tous les vents. Toutes ces raisons réunies font que le missionnaire n'y est guère à son aise pour remplir son ministère, et ne peut guère y rester longtemps.

Mais la foi de ces braves gens le compense bien de ses peines. La grandissime partie d'entre eux avaient quitté leur famille pour quatre ou cinq jours, et fait à pied de trente à quarante lieues de montagnes, pour entendre une messe, se confesser et communier. Il y avait entre autres un bon vieillard de soixante-trois ans, qui en avait fait quarante, ou quatre cents ly.

J'espère néanmoins que ce sera pour la dernière fois, car il paraît qu'il y en a un qui possède une grande maison dans les montagnes du Tsing-tien, à la portée des autres chrétiens. C'est donc là que le missionnaire se rendra cette année pour la mission de cette partie du district. A les entendre dire, il y a dans ces parages un grand nombre de catéchumènes ; mais au moins leurs femmes et leurs enfants pourront être baptisés, comme ils le désirent vivement.

Enfin, voilà Monseigneur qui vient de donner un nouveau missionnaire à Ouen-tcheou et Tchu-tcheou. Espé-

rons que ces pauvres brebis seront mieux soignées à l'avenir qu'elles n'ont pu l'être par le passé, et qu'un nombre d'autres viendront grossir le petit troupeau !

Ouen-tcheou, le 15 janvier 1879.

J. Rizzi,

*I. P. d. l. M.*

---

## PROVINCE DU KIANG-SI MÉRIDIONAL

---

*Lettre de M. ROUGER, pro-vicaire apostolique du Kiang-si méridional au frère GÉNIN, à Paris.*

Chine, Kiou Kiang, le 15 Janvier 1880

MON TRÈS CHER FRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.*

Vous savez comment, depuis une dizaine d'années, j'avais l'avantage de vivre sous la direction et surtout en la compagnie de Mgr Bray, vicaire apostolique de Kiang-si. Dorénavant les choses vont bien changer de face, car Notre Saint Père le Pape Léon XIII, ayant, sur la proposition de Sa Grandeur de Légion, divisé notre province du Kiang-si en deux vicariats, Mgr Bray reste au Nord, et votre serviteur, par ordre d'en *haut* (de Paris et de Rome), doit, bon gré mal gré, s'en aller au *midi*; au Kiang-si septentrional, grâce à Dieu et à la sage administration de Monseigneur dont vous connaissez l'énergie et la persévérance, toutes les œuvres de la province sont fondées, et en voie de progrès, Résidences, Chapelles, Séminaires,

Catéchumenats, Orphelinats, tout va son train, aussi les conversions sont fréquentes, les baptêmes nombreux, les consolations abondantes.

Après avoir passé là près de 25 ans, c'est-à-dire la moitié de ma vie, j'avais quelque espoir d'y passer encore le temps de la vieillesse et d'y trouver un tombeau. Voilà tous mes petits plans dérangés. Le bon Dieu et les supérieurs en ont décidé autrement. Je suis à la veille de quitter Monseigneur, pour m'en aller, avec MM. Rougé et Lagarde confrères français et M. Yuen, confrère chinois, travailler dans le Kiang-si méridional.

Si vous désirez savoir ce qu'est ce pays, le voici en peu de mots. C'est la partie la plus éloignée et la plus inaccessible de toute la province du Kiang-si. C'est la partie la plus chaude, la plus pauvre, la plus dangereuse la partie la plus abandonnée, aucun de nos vicaïres apostoliques n'ayant pu, depuis 40 ans, ni s'y fixer, ni même en faire la visite en règle. C'est une mission où tout est à créer, où le travail sera d'ur, la patience bien nécessaire, et les consolations pour ceux qui viendront après nous. En un mot, c'est une mission naissante, qu'il s'agit d'organiser, et qui, plus que tout autre, a besoin de prières et de secours. Vous ne vous étonnerez donc pas, mon très cher frère, que je vienne recommander à votre zèle bien connu et à votre charité toujours croissante, cette paroisse d'un nouveau genre, que l'on a cru pouvoir confier à ma sollicitude. Elle se compose de quatre vastes départements, qui portent les noms de Ki-ngnan Kan-tchou, Nin-ton et Nan-ngan. Elle renferme 25 sous-préfectures ou villes murées avec une population de huit millions d'habitants, et tout ce monde hélas ! adore le diable, à l'exception de trois milliers de néophytes, dispersés ça et là au milieu des montagnes, en plus de cinquante localités différentes, sans églises, sans presbytères, sans écoles, sans autres



secours spirituels que ceux qui leur viennent des missionnaires. Nulle part il n'y a de prêtre à poste fixe.

Chacun de nous, muni d'habits, de couvertures, d'une petite chapelle portative pour la messe, et de tous les objets nécessaires à l'administration des Sacrements, s'en va à la recherche de chaque chrétientés, s'établit dans la maison la moins sale, et là, pendant huit ou dix jours, quelquefois plus, quelquefois moins, selon le nombre des paroissiens, s'évertue à catéchiser tous les membres de la famille, et tous les gens du voisinage, grands et petits. Après avoir instruit notre monde, nous baptisons les nouveaux-nés et les nouveaux convertis, s'il y en a. Nous confessons, nous confirmons, nous marions ceux qui sont disposés, nous administrons les mourants, nous enterrons les morts, en un mot, nous exerçons tous les actes du saint ministère. Lorsque la besogne est achevée dans un village, nous allons recommencer dans un autre, jusqu'à ce que nous ayons ainsi terminé ce que nous appelons : faire la visite de nos chrétiens. Vous pouvez croire que ce n'est pas une visite d'agrément mais une corvée. Aussi lorsqu'arrivent les grandes chaleurs de l'été, on ne demande pas mieux que de prendre le chemin de la résidence, *s'il y en a une*. Dans ce Kiang-si méridional, nous sommes encore à la recherche de l'endroit où nous bâtirons et où nous pourrons ainsi nous retirer, pour nous reposer ou pour vaquer à l'étude et nous livrer ensemble aux saints exercices de la retraite annuelle. Si, plus tard, je deviens architecte ou maçon, je vous parlerai aussi de ces travaux là.

En attendant, je vous souhaite une bonne et heureuse année pour 1880. Amassez toujours de plus abondants mérites, à l'exemple de Notre Père saint Vincent, qui brûlait de zèle pour les missions les plus pauvres et les plus difficiles.

Priez et faites prier pour mes huit millions d'infidèles,  
plus vous en convertirez, et plus je serai heureux de me  
dire en l'amour de Notre-Seigneur et de saint Vincent,

Mon très cher frère,  
Votre très humble et très dévoué serviteur,

A. ROUËR,  
*Pro-vic., d. l. M.*

---

## PROVINCE DU CHILI

---

*Extrait d'une lettre de ma Sœur DESCHAMPS,  
de Santiago, Chili.*

*Pour faire suite à la lettre du 24 août (1).*

Santiago, 4 septembre 1879.

Nos sœurs des ambulances embarquées le 18 août, sont arrivées à Antofogasta le 23 suivant, après plusieurs stations à Coquimba, Caldera, Carrizal; elles ont vu nos sœurs des deux maisons pendant quelques heures.

Un grand danger les attendait au dernier port; le vapeur donna sur une roche avec un craquement effroyable, on courut au sauvetage, il était nuit; mais les bons anges, sans doute, les gardèrent : le même flot souleva le bateau et le mit dehors; trois heures de retard et d'expertise, et l'on put continuer. Nous remercions le bon Dieu et la sainte Vierge qui les déposèrent au camp où elles furent reçues, comme la manne du désert, par les aumôniers d'abord, qui les amenèrent à l'église où

(1) Voir page 153.

l'on chanta le *Te Deum*, puis par les chefs et subalternes. Elles n'ont qu'une grande baraque pour hôpital et logement, une petite chapelle pour elles; enfin elles se disent bien sous tous les rapports. Depuis il y a en quelques assauts, mais nous n'avons encore rien su, sinon que les canons n'ont point atteint les rives d'Antofogasta.

---

*Lettre de ma sœur M. à la très honorée Mère JUHEL,  
Supérieure générale.*

Santiago, 2 octobre 1879.

**MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,**

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Depuis longtemps déjà ma sœur Visitatrice m'a priée de vous donner quelques détails sur une œuvre qui excite, à tous égards, notre sollicitude et qui fait particulièrement appel en ce moment, aux personnes charitables de Santiago. Au mois de juin 1876, les Pères du Saint-Cœur de Marie de Bethléem, religieux espagnols, mirent à la disposition de nos sœurs 250 francs par mois, pour distribuer la *Comida*, tous les jours, aux pauvres de leur quartier. Un petit hangar obscur, étroit, humide, contigu à l'église du Couvent de ces bons religieux fut affecté au service de ce fourneau, qui ne semblait pas avoir d'autres destinées que celles de fournir quelques aliments aux pauvres les plus misérables d'un quartier très abandonné, livré aux tristes vestiges de sauvagerie, que nous rencontrons parmi

## PROVINCE DU CHILI

---

*Extrait d'une lettre de ma Sœur DESCHAMPS,  
de Santiago, Chili.*

*Pour faire suite à la lettre du 24 août (1).*

Santiago, 4 septembre 1879.

Nos sœurs des ambulances embarquées le 18 août, sont arrivées à Antofogasta le 23 suivant, après plusieurs stations à Coquimba, Caldera, Carrizal; elles ont vu nos sœurs des deux maisons pendant quelques heures.

Un grand danger les attendait au dernier port; le vapeur donna sur une roche avec un craquement effroyable, on courut au sauvetage, il était nuit; mais les bons anges, sans doute, les gardèrent : le même flot souleva le bateau et le mit dehors; trois heures de retard et d'expertise, et l'on put continuer. Nous remercions le bon Dieu et la sainte Vierge qui les déposèrent au camp où elles furent reçues, comme la manne du désert, par les aumôniers d'abord, qui les amenèrent à l'église où

(1) Voir page 153.

l'on chanta le *Te Deum*, puis par les chefs et subalternes. Elles n'ont qu'une grande baraque pour hôpital et logement, une petite chapelle pour elles; enfin elles se disent bien sous tous les rapports. Depuis il y a eu quelques assauts, mais nous n'avons encore rien su, sinon que les canons n'ont point atteint les rives d'Antofogasta.

---

*Lettre de ma sœur M. à la très honorée Mère JUHEL,  
Supérieure générale.*

Santiago, 2 octobre 1879.

**MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,**

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Depuis longtemps déjà ma sœur Visitatrice m'a priée de vous donner quelques détails sur une œuvre qui excite, à tous égards, notre sollicitude et qui fait particulièrement appel en ce moment, aux personnes charitables de Santiago. Au mois de juin 1876, les Pères du Saint-Cœur de Marie de Bethléem, religieux espagnols, mirent à la disposition de nos sœurs 250 francs par mois, pour distribuer la *Comida*, tous les jours, aux pauvres de leur quartier. Un petit hangar obscur, étroit, humide, contigu à l'église du Couvent de ces bons religieux fut affecté au service de ce fourneau, qui ne semblait pas avoir d'autres destinées que celles de fournir quelques aliments aux pauvres les plus misérables d'un quartier très abandonné, livré aux tristes vestiges de sauvagerie, que nous rencontrons parmi

le peuple, qui n'a pas encore compris la loi du travail et l'accomplissement de ce devoir.

La divine Providence avait d'autres vues. Peu après l'installation de ce petit fourneau, on reconnut la nécessité d'y joindre la distribution de quelques remèdes, pour les malades les plus dépourvus, on ne put même refuser d'aller visiter ceux qui mouraient sans secours et sans soins, cloués par la maladie, sur un peu de paille ou sur quelques chiffons, dans leurs tristes chaumières. Les enfants qui grandissaient, sans éducation, sans instruction, suivant les caprices d'une nature molle et paresseuse ne tardèrent pas à attirer l'attention de nos sœurs, qui reconnurent la nécessité d'ouvrir une petite classe; mais, comment la faire sans local ? où réunir ces pauvres petites qui jusque là n'avaient eu d'autre école que la rue, et quelle rue ? Heureusement que les gens du pays ne sont pas difficiles et se trouvent partout mieux que chez eux. Une pièce, plus ou moins noire, fut adjointe au pauvre hangard qui servait de dispensaire et les enfants vinrent y apprendre la *créance* (1), comme au temps de saint Vincent. Ces œuvres naissantes ne tardèrent pas à s'affermir, grâce au bien réel, qu'elles semblaient annoncer et aux secours très providentiels, dont elles furent l'objet dès le début. Un terrain assez considérable dont le prix s'élevait à 24,000 fr. placé au centre du quartier, près l'église, fut acquis au mois de janvier 1877. Après une dépense de 20,000 fr., produit de dons particuliers, les misérables cabanes qui donnaient asile, sur ce terrain, au vice et à la corruption furent remplacées par des bâtiments suffisants pour y installer classes, pharmacie, dispensaire, ouvroir et toutes les dépendances nécessaires à ces œuvres.

Celle de l'ouvroir interne n'est pas la moins intéressante.

(1) Ce qu'il faut croire.

30 enfants orphelines ou abandonnées y reçoivent la nourriture, l'entretien, une éducation sérieuse ; elles y prennent de bons principes, l'amour du travail, si peu connu dans ces contrées, et le goût de la piété ; on les voit se transformer peu à peu. La classe externe progresse ; elle contient 90 à 100 enfants, qui, outre l'instruction, y trouvent les secours matériels dont elles ont le plus besoin. La marmite distribue tous les jours des centaines de portions et les malades n'ont jamais recours en vain à la charité de-Béthléem. De 30 à 35 pauvres veuves reçoivent le logement dans cet enclos, où elles sont préservées de bien des dangers et se trouvent à même de gagner plus facilement leur vie.

La construction de cette maison n'est pas achevée, elle se continue sur un nouveau terrain, ajouté dernièrement au premier, grâce à un don de 16,250 fr. que la Providence vient d'envoyer, pour permettre de donner à ces œuvres une plus grande extension.

Les ressources matérielles de Béthléem ne sont pas fixes ; elles sont réduites à 75 fr. par mois de la part des Pères Fondateurs et se résument dans des dons particuliers, dans des cotisations réunies par des dames et de pieuses jeunes filles de la ville ; dans des secours inattendus et tout providentiels, qui ne font jamais défaut, et fournissent ce qui est nécessaire au moment voulu. C'est ainsi que le jour où la première messe fut dite dans l'humble chapelle, qui se trouve sur l'emplacement d'une *Chingana* (lieu où l'on se livre, avec excès, à tous les plaisirs de la danse, de la boisson, etc.) les objets nécessaires à l'ornementation du sanctuaire sont arrivés pendant le saint Sacrifice. Quand une petite fête doit avoir lieu à Béthléem, la Providence envoie toujours ce qu'il faut pour récompenser les enfants et régaler les pauvres. A mesure que les provisions s'épuisent elles se renouvellent, souvent



sans que l'on sache comment. La somme nécessaire au paiement des ouvriers manque quelquefois le matin, elle ne fait jamais défaut le soir.

Au point de vue spirituel, Béthléem se soutient et se sanctifie, grâce aux soins constants des religieux qui l'ont fondé et qui y font avec beaucoup de zèle les catéchismes et instructions nécessaires, grâce aussi à la sollicitude de deux de nos sœurs de la maison centrale, qui y passent toute leur journée, depuis 7 heures du matin et surtout à l'intervention de la sainte Vierge qui y est honorée sous le vocable du Cœur Immaculée de Marie.

Voilà, ma très honorée Mère, un résumé des commencements et de l'organisation d'une œuvre qui nous intéresse beaucoup à cause du bien qu'elle est appelée à faire et de la dépendance absolue dans laquelle elle se trouve des soins de la divine Providence ; votre charité ne manquera pas de s'y intéresser aussi, je me permettrai de lui en demander une preuve. Il faudrait, dans la cour de Béthléem, une statue de la sainte Vierge, qui put affronter les pluies d'hiver ; si elle venait de votre part, ma très honorée Mère, ce serait un encouragement pour nos sœurs et un gage de protection pour les autres ; je prends la liberté de vous le dire et d'espérer que vous me pardonnez ma filiale confiance.

Je suis en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée.

Ma très-honorée Mère,  
Votre très humble fille,  
S. M.

---

## PROVINCE DU BRÉSIL

---

*Lettre de M. SAGUET à M. A. FIAT, Supérieur général*

Bahia, 20 Avril 1880

**MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,**

*Votre bénédiction s'il vous plait.*

Il y a bientôt quatre ans que j'écrivais une petite lettre pour donner à N. T. honoré et regretté père M. Boré un résumé raccourci d'une campagne de vingt et une missions que nous venions d'achever.

Aujourd'hui je vous écris pour satisfaire à votre grand désir de savoir ce que font vos enfants du Brésil en mission. En octobre 1876, M. Bérardini fut appelé à Rio comme supérieur de la Sancta Casa. Peu de temps après, M. Brayda vint le remplacer. C'est alors que s'offrit une belle occasion de commencer une campagne magnifique.

Des Indiens civilisés étaient venus à Bahia du fond de la Province, réclamer au Président les secours religieux dont ils se disaient tout à fait dépourvus. M. le Vicaire capitulaire nous fit part du désir que le Président avait de

nous envoyer dans cet endroit qui se trouve sur les bords du grand fleuve San Francisco.

M. Simon répondit que nous irions seulement pour y prêcher une mission et non pas pour y demeurer d'une manière fixe, ce qui est contraire à nos règles et contre les articles du contrat fait par M. Lamant avec le gouvernement de la Province. Nous partîmes donc au mois de juin pour nous rendre à Rodellas, chapelle qui fait partie de la paroisse de S. Antonio da Gloria. Le voyage ne fut pas des plus agréables. Nous mîmes plus de quinze jours, allant d'étape en étape, chevauchant tant bien que mal.

Nous donnâmes, de juin 1877 à mai 1878, 21 missions, toutes dans des endroits qui en avaient un grand besoin. Il y eut à peu près 17.000 confessions, 1.100 mariages, 1.200 baptêmes, plus de 20.000 personnes confirmées. Nous fîmes au moins 500 lieues depuis notre départ de Bahia jusqu'à notre retour et toujours avec des animaux au trot rude.

Nous apprîmes en arrivant la triste nouvelle du décès de M. Boré. Nous nous reposâmes un peu tout en aidant les confrères de Bahia, pendant l'absence de M. Simon appelé à l'Assemblée générale. A la fin du mois d'octobre, nous recommençâmes une nouvelle campagne dans le sud de la Province, sur le littoral. Nos missions furent très bonnes si l'on en excepte une donnée dans une ville un peu civilisée. Le moment n'était pas très propre, c'étaient les fêtes de Noël, des Rois, qu'ils célébrèrent comme de véritables fêtes païennes.

Nous fûmes de retour vers la fin du mois de février 1879, pour nous trouver à la visite de M. Verschueren notre très digne visiteur, nous avons donné 6 missions, confessé 4.000 personnes, fait 210 mariages, confirmé 3.000 personnes et fait plusieurs cimetières. Peu après la visite nous retournâmes et jusqu'à la fin d'octobre nous don-

mêmes 7 missions dans lesquels il y eut 4.500 confessions 5.000 confirmations, 350 mariages.

C'est alors que M Brayda tomba malade des fièvres intermittentes qu'il avait déjà senties un peu dans le Sud à Villa Vicosá. Nous fûmes donc obligés de revenir à Bahia et d'interrompre une belle campagne qui s'ouvrait pour nous. Pendant quelques mois, M. Brayda se reposa, moi je tâchai d'aider un peu nos confrères de Bahia.

Enfin cette année, au mois de février, nous nous mettions en marche pour une nouvelle campagne. Nous nous dirigeâmes vers un endroit bien connu et où il y eut déjà bien des missions, grâce au zèle du curé modèle qui dessert la paroisse. (C'est un ancien élève de nos confrères lorsque nous dirigions les séminaires de Bahia.)

La mission a été bonne malgré la civilisation un peu matérielle qui commence à s'introduire dans la ville.

M. Brayda tomba de nouveau malade. Je fus donc obligé de soutenir seul le travail de la prédication, soir et matin. Pour les confessions, heureusement nous avons eu de bons compagnons. Il y a eu 1.064 confessions, 1.138 confirmations, 40 mariages et 64 baptêmes.

J'écrivis à M. Mariscal pour nous envoyer du secours. M. Allard vint nous rejoindre et nous restâmes trois pendant deux missions. C'est alors que j'ai compris le bien qu'on pourrait faire si l'on était toujours trois. D'abord les exercices communs peuvent se faire régulièrement. On se partage le travail, sans se fatiguer autant. Les confessions sont plus nombreuses et mieux faites, etc.

Nous avons donné la mission dans une chapelle où les personnages importants de l'endroit, voire même un docteur en médecine, ont été les premiers à se confesser, donnant ainsi l'exemple au peuple, qui les a imités. Il y a eu 1.200 confessions, 50 mariages.

De là, nous nous rendîmes à San Sebastiao. Nous crai-

gnions bien que la pluie ne vint nous troubler. Heureusement la mission eut lieu sans obstacle, nous pûmes confesser, aidés d'autres prêtres, 1.250 personnes, faire 65 mariages et plusieurs de vieux concubinaires. Nous étions au dernier jour de la mission, avec destination vers une paroisse lorsqu'on nous dit que deux messieurs voulaient nous parler, c'était un samedi. — Ils désiraient la mission dans leur ville appelée de San Francisco, endroit autrefois prospère, mais aujourd'hui tombé en pleine décadence.

Il y avait quarante ans qu'il n'y avait pas eu de mission. Le curé avait plus de 90 ans, infirme. Le jour de Pâques il n'y avait pas même eu de messe.

Nous demandâmes une lettre du curé et nous fixâmes le mardi pour nous envoyer les animaux dans le cas où le curé consentit. Ils nous répondirent qu'il n'y aurait pas de difficulté, que le curé voulait. Le mardi, en effet, arriva la lettre demandée. Nous partîmes le lendemain. A peine étions-nous en vue de l'endroit, que s'offrit à nous un spectacle des plus ravissants. Tout le peuple, hommes, femmes enfants, malgré la boue du chemin, était venu à notre rencontre, tout en chantant des cantiques où le cœur certainement se montrait tout entier. Peuple ignorant, oui, mais avide, affamé de la parole de Dieu.

Nous descendîmes de cheval pour nous rendre à l'Église, saluer notre bon Maître et lui demander de bénir nos travaux. La mission commença avec un entrain extraordinaire. Le peuple arrivait une heure avant le son de la cloche pour ne rien perdre.

Le sonneur passait presque la journée dans le clocher afin d'attendre le signal pour sonner sa grosse cloche qui était muette depuis si longtemps. A la fin de la mission il nous disait : « Au moins cette cloche a réparé le temps perdu. Elle a trouvé de quoi faire pendant ces jours ».

Nous commençâmes au cimetière. Il fallait porter le

sable, la chaux, les pierres sur une colline assez élevée. Le peuple en foule faisait ce travail au milieu de la plus grande chaleur avec un enthousiasme non pareil. Ils chantaient à tue-tête. Les voix mâles et belles de ces pêcheurs se mêlaient aux voix plus douces des femmes et des enfants. C'est le pays des *crevettes* par excellence. On attribue la beauté de leur voix à cette nourriture presque quotidienne et à l'eau cristalline d'une belle source qui se trouve au pied de la colline.

Un jour je dis que les hommes qui iraient chercher du sable dans leur *canoa*, tronc d'arbre creusé, seraient bénis et prendraient beaucoup de poissons ensuite. C'était à qui apporterait le plus de sable. Et la prédiction pour quelques uns se réalisa.

Nous fîmes au moins cinq cents premières communions c'est à dire que la plupart, jeunes et vieux, de cinquante, soixante ans se confessaient pour la première fois, même des gens mariés. Il y eut une soixantaine de mariages et entre eux de bien vieux pêcheurs. Deux soldats se marièrent.

Plusieurs maîtres donnèrent permission à leurs esclaves de se marier. Lorsque nous arrangions les malles pour partir nous voyons arriver une vieille avec son bâton. Elle ne s'était jamais confessée. Elle avait été esclave. L'homme avec qui elle était se trouvait dans la même condition, nègre venu d'Afrique, mais maintenant libre. Je le fis appeler en lui disant qu'il devait se marier. Il ne fit pas grande difficulté. Il consentit, se confessa, communia et se maria.

La pêche spirituelle donc fut abondante, non seulement en crevettes, mais aussi en gros poissons, aussi lorsque nous fûmes pour partir, il fallait voir ce bon peuple en pleurs dans leur *Canoas*. Ils nous firent bénir leurs filets, etc.

Nous nous rappelions cette scène où le peuple accompagnait saint Paul au navire sur lequel il devait s'embarquer.

Nous nous embarquâmes sur un petit vapeur qui fait le service de la baie, nous avions les larmes aux yeux et le cœur bien gros, en voyant tout ce peuple remonter la colline pour aller vaquer chacun à ses occupations. Nous sommes maintenant de passage à Bahia pour recommencer une campagne dans des endroits où les pluies d'hiver ne puissent nous atteindre. Nous allons nous interner dans l'intérieur pour quelques mois. Nous voyons la mission de Bahia manquer de confrères, M. Brayda est appelé, M. Mariscal reste seul avec M. Mare pour faire tout le travail des quatre maisons qu'ils desservent.

J'ai trouvé M. Mariscal bien triste et bien changé. Il est maigre et tout défait. Deux pauvres missionnaires, c'est bien peu pour des missions aussi laborieuses que sont celles du Brésil. Il faut avoir une santé de fer. Et si par hasard, l'un tombe malade l'autre se tue pour pouvoir continuer, ou bien la campagne est interrompue comme il est arrivé ici déjà plusieurs fois. Si nous étions trois, quel soulagement.

Veuillez, Monsieur et très honoré Père, nous donner une de vos bénédictions spéciales afin que nous soyons de véritables missionnaires, enfants de saint Vincent, propres à toute sorte de biens.

Je suis à votre disposition et en l'amour des SS. Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée.

Votre enfant tout dévoué,

ALEXANDRE SAGUET,

L. p. d. L. C. d. l. m.

## PROVINCE DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

---

*Lettre de M. RÉVEILLÈRE, à M. PÉMARTIN, secrétaire général,  
à Paris.*

*(Suite et fin) (1).*

Tel était l'état des choses quand Sa Sainteté Pie IX, à l'occasion de la nomination de Mgr. Roncetti, au poste de nonce apostolique auprès du gouvernement du Brésil, du Chili, de la République Argentine et de la République du Paraguay, écrivit à J.-B. Gill, président de cette dernière République, une lettre par laquelle il l'exhortait à recevoir son envoyé, avec les honneurs dus à son rang, et avec la confiance que méritaient ses éminentes qualités; il l'exhortait, en même temps, à profiter de son arrivée pour régler définitivement, et d'une manière conforme aux vœux du pays si catholique qu'il gouvernait, la grave et importante question de l'Église du Paraguay. La réponse favorable du Président fut publiée dans tous les journaux religieux qui la regardèrent comme le présage de la fin prochaine du schisme paraguayen.

(1) Voir page 304.



Le nonce voulut profiter de ces heureuses dispositions pour hâter la réunion tant désirée. Ne pouvant venir lui-même au Paraguay, il délégua M. Espinosa, secrétaire de l'archevêché de Buenos-Ayres, pour conduire les négociations. Avant de partir, M. Espinosa nous offrit la direction du séminaire qu'on avait l'intention d'établir en Paraguay, si la paix se faisait entre le gouvernement et l'Église. Arrivé à l'Assomption, M. Espinosa trouva le Président tout disposé à favoriser l'établissement du séminaire, aussi bien que les œuvres des filles de la Charité; il m'écrivit pour me faire part de ces dispositions et me réitéra sa demande; ce fut alors que je demandai l'autorisation.

Mais les négociations marchèrent lentement, et le carême s'avancant, M. Espinosa me pria d'aller lui prêter main forte pour les prédications et les confessions. Je partis avec M. Montagne; des obstacles indépendants de notre volonté firent si bien, que nous ne pûmes arriver avant la semaine sainte. La prédication pour nous se réduisit à un sermon chacun, mais nous confessâmes beaucoup. Le retard apporté dans notre départ nous faisait penser que tout notre travail se bornerait au confessionnal; mais le journal de l'endroit avait annoncé que je prêcherai le *mandatum*, et M. Montagne l'institution de l'Eucharistie; il fallut bien s'exécuter. Jamais je n'avais entendu de sermon sur le *mandatum*; cela n'empêche pas que je m'en sois bien tiré et que les gens m'aient bien compris, car le bruit courut que j'avais parlé fortement contre les francs-maçons, dont, bien entendu, je n'avais pas dit un mot.

Nous arrivions fort à propos, car la besogne était rude. Nous dûmes passer des journées entières au confessionnal pour réconcilier ces pauvres âmes et leur faire faire les Pâques. Nous n'étions pas entrés dans l'église que nous nous voyions entourés de personnes qui nous disaient, d'un

air suppliant que je renonce à décrire : « *Padre, te vas à sentar?* Père, vas-tu t'asseoir? c'est-à-dire, vas-tu au confessionnal? Après une séance de trois ou quatre heures, j'eus besoin de prendre l'air, et je me levai pour aller respirer un peu, mais je me sentis retenu et je vis trois ou quatre femmes qui me tiraient par la soutane pour m'empêcher de sortir : « *No te vayas, Padre!*... disaient-elles. Père, ne t'en vas pas!.. elles craignaient que je ne revinsse pas les entendre. Quelle foi vive et admirable de simplicité! — Je puis dire aussi : quelle charité! En effet, remarquant un mouvement extraordinaire d'éventails autour d'un confessionnal, je voulus m'en rendre compte et j'aperçus trois bonnes âmes occupées à *ventiler* le Père qui confessait en face de moi. L'une ventilait les pieds, les deux autres manœuvraient à la hauteur du visage. Ce n'était pas de luxe, il faisait une chaleur étouffante. On m'aurait rendu le même service si j'avais voulu, mais je répondis, sans l'accepter, par le souhait d'usage : *Dios se lo pague!* que Dieu vous le paie! Nous fîmes les cérémonies de la semaine sainte avec toute la pompe possible, chacun de nous s'efforça de moduler, de la voix la plus mélodieuse, les chants divins de la grande semaine. Je ne sais si nous avons été goûtés, je n'entendis rien dire; je crains que nous n'ayons pas chanté assez du nez pour produire de l'effet.

Cette foi simple, vive, ardente, ne peut rester toujours captive dans le sanctuaire étroit du cœur; il faut qu'elle s'épanche, qu'elle se traduise par le culte extérieur. La semaine sainte est le temps le plus favorable à cette manifestation, et où elle revêt sa forme la plus attendrissante et la plus variée. Nous fîmes donc témoins d'une série de scènes religieuses, où les sentiments de ce bon peuple trouvent leur plus touchante expression. La première est la cérémonie du dimanche des Rameaux. *Domingo de pal-*

*mas*. Dès la veille, la foule, musique en tête, se rend à la maison de la personne qui a pris soin de l'âne que doit monter Notre-Seigneur, *el senior de los palmas*, à son entrée triomphale. La musique joue ici un grand rôle dans les cérémonies religieuses. L'orchestre se compose d'ordinaire d'un ophicléide, d'une clarinette et d'un violon : les jours de grande solennité on y ajoute un tambour. Je parle de la musique d'église ; la musique militaire est bien organisée. Cet orchestre qui accompagne les chants, répète constamment trois ou quatre phrases musicales qui composent tout son répertoire. Vous jugez combien cette symphonie doit paraître étrange les premiers jours qu'on l'entend, mais on finit par s'y faire, et par y découvrir un cachet religieux qu'on ne soupçonnait pas d'abord.

Revenons à notre âne. Arrivé à la maison où il demeure, on achève sa toilette, s'il le faut ; on lui met les étriers d'argent, et Notre-Seigneur le monte. Alors la musique donne le signal, la foule s'ébranle et se rend à la cathédrale, au bruit de mille fusées et pétards, qui remplacent l'*hosanna* au fils de David ! Les porteurs posent Notre-Seigneur et sa monture dans le lieu préparé, on fait les prières accoutumées et chacun se retire. Le lendemain, à l'heure annoncée, la procession commence, Notre-Seigneur, monté sur son *burrito*, fait le tour de la cathédrale, s'arrête à la porte principale qu'il trouve fermée ; cette porte s'ouvre à l'*Attollite portas*, et le Sauveur rentre au milieu des acclamations de la foule. On vient de me dire à l'instant, que cette année même il s'éleva un différend entre le chef politique et le juge de paix d'une paroisse de la campagne au sujet de cette procession. L'un disait qu'il fallait marcher vite, l'autre, lentement : la discussion allait dégénérer en dispute, lorsque le curé trancha heureusement la question. « Messieurs, leur dit-il, puisque vous portez l'âne, il faut marcher au pas d'ânes, *a pasc de burro* ». Et tous de dire : le curé a raison.

Les autres cérémonies se firent avec le même enthousiasme, les mêmes explosions de sentiments chrétiens. Celle du vendredi appelée l'enterrement du Christ, *entierro de Cristo*, mérite une mention spéciale. On commence par la levée du corps. A la nuit tombante, le clergé en habits de chœur, avec le bénitier et l'encensoir, se rend à la maison où se trouve le saint corps inanimé, déposé dans un cercueil richement orné ! Le nombre incalculable de flambeaux qui brillent au sein des ténèbres donnent à la cérémonie un aspect féérique. Quand tout est prêt, la procession se met en marche. Le cortège s'ouvre par les musiciens, puis viennent les pleureuses, puis le cercueil, le clergé et la foule. On marche lentement et l'on s'arrête souvent.

A chaque pose la musique touche un air funèbre, le célébrant asperge et encense le cercueil en récitant le *libera* ou quelque autre répons (on assure qu'il en est qui disent l'*oremus* : *absolve, Domine, animam famuli tui Jesu-Christi*), les pleureuses font retentir les airs de cris de douleurs qui fendent l'âme. Cette scène se répète très souvent, ce qui explique comment il faut près de deux heures pour parcourir une distance de moins d'un kilomètre. Le corps est déposé derrière le maître autel ; on fait alors la dernière cérémonie du jour, et ensuite l'on reporte le cercueil, en suivant le même cérémonial, à la maison d'où il est sorti. Je renonce à vous dépeindre l'impression que fit sur nous une cérémonie de cette nature.

Le samedi les offices se font comme d'usage. Je chantai la messe ayant M. Montagne comme diacre, et pour sous-diacre un jeune prêtre espagnol. La musique militaire joua les plus beaux morceaux de son répertoire, tout se passait pour le mieux, et nous allions lui voter des félicitations, quand elle entonna la fameuse et trop honorée Marseillaise. Je vous laisse à penser si le souvenir du

*sang impur* me permit de finir le dernier évangile sans distraction.

Le jour de Pâques eut lieu la procession dite *del encuentro*, de la rencontre. La messe de la Résurrection se dit à quatre heures au milieu d'une affluence incroyable. Après la messe, la procession s'organisa. La marche s'ouvrait par la statue de la sainte Vierge, portée par des vierges vêtues de blanc, et se fermait par le cortège du Saint Sacrement que portait le célébrant. La procession se divisa à la porte principale de la cathédrale : la Sainte Vierge alla d'un côté et Notre-Seigneur de l'autre, avec la pensée de se revoir. Chaque fraction parcourut le trajet qui lui était assigné, et les deux se rejoignirent au lieu convenu. Alors eut lieu la rencontre. La Sainte Vierge s'inclina devant le Saint-Sacrement, lui fit les révérences d'usage, lui exprimant de son mieux sa joie de le revoir; le Sauveur lui rendit ses salutations, et le peuple revint à la cathédrale pour le salut solennel du Saint-Sacrement qui couronna les cérémonies émouvantes de la grande semaine.

Le jour de Pâques, jour que le Seigneur a fait, est un jour d'allégresse pour le cœur de tout croyant, mais particulièrement pour le prêtre qui voit ses sueurs fécondées, et ses travaux couronnés de succès. Cette consolation, le divin Maître nous la dispensait dans une large mesure. Oui, à l'Assomption, nous eûmes la joie de voir Jésus remporter une victoire plus difficile que celle par laquelle il a vaincu la mort, il venait de triompher de bien des cœurs !

Après avoir chanté l'*Alleluia*, nous fîmes les visites d'usage dans l'Amérique du Sud, au Président d'abord, puis aux ministres, à quelques sénateurs et aux familles les plus marquantes du pays, l'accueil qu'on nous fit partout nous confirma dans l'idée que nous avions, des sentiments

chrétiens du peuple paraguayen. Quel respect pour le prêtre ! Quelle foi communicative ! Quiconque connaît l'Amérique du Sud rendra, avec moi, cette justice aux Espagnols, qu'ils ont doté d'institutions durables les pays conquis par leurs armes et y ont implanté la foi chrétienne d'une manière prodigieuse. L'Assomption est couverte de ruines dont chaque pierre est un témoignage rendu à cette vérité. Les églises, les chapelles, les maisons religieuses dont elle était remplie, les pieuses coutumes, les pratiques traditionnelles, que les générations se transmettent, tout en un mot, proclame ce qu'a été le peuple Paraguayen et ce qu'il deviendrait aisément, s'il avait des prêtres pour l'instruire, et réparer les brèches faites à sa foi par l'ignorance et le malheur des temps.

On chercherait en vain l'emplacement du couvent de la Merced, devenu la place du marché ; si quelques briques seulement n'indiquaient le lieu de la tour de l'église. Celui des Franciscains qui occupait un espace de 40,000 mètres carrés, a presque entièrement disparu, il n'en reste plus que quelques cellules qui tombent en ruines. Ce qui reste du collège des Jésuites a été transformé en caserne, et de l'ancien couvent des Dominicains, l'église de l'Incarnation survit seule à la dévastation, avec quelques palmiers plantés par la main des Révérends Pères. Francia, le suprême, mort vers 1840, chassa ces différents ordres et confisqua leurs biens. A la saine doctrine et à la morale sans tache de l'Évangile, qu'il frappait en la personne de ses ministres, il subsistua l'impiété et l'immoralité la plus criante. S'arrogeant les droits de Pontife suprême du Paraguay, il exerça sur les consciences une tyrannie sans précédent, édictant des lois comme celles-ci : « Défense, sous peine de prison, de se mettre à genoux dans les rues pour demander la bénédiction de l'évêque ; défense de sonner les cloches à l'arrivée de l'évêque dans les églises du

diocèse, ainsi qu'à sa sortie; défense aux étrangers de se marier dans le pays, aux militaires de se marier pendant le service, aux noirs de se marier avec les blancs, et réciproquement, et si quelques familles principales du pays lui faisaient ombrage, il publiait un édit qui les déclarait noires, et les frappait d'incapacité perpétuelle à contracter mariage.

Sa mémoire est en exécution, mais vous devinez ce qu'un régime semblable a dû accumuler de ruines morales dans le pays. Si la foi n'eut pas jeté d'aussi profondes racines dans les cœurs, on n'en verrait pas l'ombre aujourd'hui.

Cependant, cette foi demeure vive, simple, parfois naïve dans son expression. Comme je l'ai déjà dit, peut-être aurez-vous éprouvé quelque surprise en lisant dans la Bible que David dansa devant l'arche du Seigneur. David a ici des imitateurs, qui ne dansent pas devant l'arche, il est vrai, mais devant la statue des saints, par dévotion. Il en est même qui, pour joindre la mortification à la piété, font vœu de danser deux ou trois heures devant saint François, par exemple, avec trois, quatre, cinq habits sur le corps, selon leur degré de ferveur.

Il faut dire que parfois malheureusement l'ignorance transforme ces pratiques en véritables désordres. J'en citerai deux exemples. Il est d'usage de faire une neuvaine préparatoire à la fête d'un saint qu'on veut honorer d'une manière spéciale et cette neuvaine est précédée de ce qu'ils appellent le réveil du saint. *La despierta del santo*. — Au milieu de la nuit qui précède l'ouverture de la neuvaine la musique se présente devant la maison où se trouve la statue du saint, et commence la scène. La grosse caisse et tout l'orchestre fait un vacarme à rompre la tête, bien capable de tirer le saint du sommeil le plus profond. Quand le saint est censé réveillé la porte s'ouvre,

les musiciens altérés entrent, des libations de cana (eau-de-vie de canne à sucre) commencent et répandent l'allégresse dans tous les cœurs, la joie se traduit par des morceaux de musique plus gais, les dévots et les dévotes surexcités ne résistent plus et la nuit se termine par un bal qui honore moins le saint qu'il ne réjouit le diable.

Même abus dans les *velorios*. Quand une personne meurt, les parents et les amis du défunt font le *velorio* pendant neuf jours, c'est-à-dire qu'ils se réunissent tous les soirs pour prier pour son repos éternel. La neuvième nuit se célèbre avec plus de solennité; la musique y est invitée et tout dégénère comme dans la *despierta*. Grâce à Dieu ces désordres ne sont pas communs; mais ils se produisent néanmoins trop souvent.

Pour nous reposer de nos fatigues, et nous préparer à la mission que nous devons donner la semaine suivante à Villa-Rica, nous visitons les églises de Lambaré, ainsi appelé du nom du Cacique qui battit les Espagnols en cet endroit, de la Recolata et de la Trinidad. L'église de la Trinité est la seule qui offre quelque intérêt au point de vue architectonique.

Nous faisons nos préparatifs de départ pour Villa-Rica quand un crime qui imprimera une tache indélébile à l'histoire du Paraguay, fit échouer notre projet de mission. Il s'est commis tant de meurtres et exercé tant de vengeances sous le couvert d'un jugement légal, pendant la guerre; tant de personnes ont secondé Lopez dans son œuvre de sang, que l'un des tristes résultats de cette lutte fratricide a été de semer la division et la rancune parmi certaines familles du pays. Cette haine mutuelle se traduit par une série d'assassinats qui ne paraît pas encore toucher à sa fin. Le 12 avril 1877, Jean B. Gill, Président de la République, tombait foudroyé dans la rue, à dix heures du matin : deux balles lui avaient traversé le



cœur. Les assassins s'enfuirent en criant : « *ha muerto el tirano*, le tyran est mort, aux armes, Paraguayens; ~~levet-~~ vous et revendiquez votre liberté!... » Ils rencontrèrent sur leur route, le frère du Président, Émile Gill, qu'ils massacrèrent sans pitié. Nous étions à consoler la famille du défunt quand on apporta le cadavre littéralement couvert de blessures; c'était un spectacle horrible. Un des assassins, jeune homme de dix-huit ans, avait demandé l'honneur de lui porter le premier coup, et quand la victime eût expiré, il lui coupa une oreille qu'il montra à tous ceux qu'il rencontrait en disant : « voilà l'oreille de celui qui a signé la mort de mon père! ». C'était une vengeance personnelle.

Nous avons parfois certains pressentiments qu'il serait difficile d'expliquer. Le 12 avril la femme du Président ne voulait pas le laisser sortir, craignant qu'il lui arrivât malheur. Quand il sortit, sa fille et son petit garçon coururent après lui en pleurant et disant : « Papa, ne sors pas, il t'arrivera malheur ». Il rentra à la maison pour consoler son intéressante famille et sortit de nouveau. Trois minutes après il était dans l'éternité.

L'état de siège fut immédiatement proclamé; nous passâmes huit jours entre deux batteries, et nous voyant forcés de renoncer à notre mission nous rentrâmes à Buenos-Ayres.

Les négociations entamées furent suspendues jusqu'à l'arrivée de Mgr Angelo di Pietro, nommé par Pie IX, quelque mois avant sa mort, au poste de Nonce auprès des Républiques déjà nommées. Par sa grande connaissance des affaires, son habileté, sa prudence et sa bonté, son Excellence réussit à rétablir la paix, nommant d'abord un administrateur, et bientôt un évêque Paraguayen. ce qui était la condition *sine qua non* posée par le Gouvernement. Monseigneur di Pietro ayant tout préparé pour

la réouverture du séminaire fermé depuis plus de quinze ans, appela les fils de saint Vincent pour en prendre la direction. Voilà comment je vous écris aujourd'hui de la capitale du Paraguay.

Dieu veuille que notre petite Compagnie s'y établisse solidement, et puisse s'y dévouer non seulement à la formation du clergé, mais aussi à l'œuvre des Missions ! Quel bien n'y ferait-elle pas ? La moisson est abondante et déjà mûre. *Videte regiones quia albæ sunt jam ad messem !...* Ah ! si je pouvais vous peindre, sous leur vrai jour, les besoins et les dispositions de ces pauvres âmes, vous seriez attendri jusqu'aux larmes. Un pays plus étendu que la France et presque entièrement abandonné. Un peuple plein de foi et de respect pour le ministre de l'Évangile et qui périt faute de prêtres ! Il est affamé du pain de la parole sainte, et personne pour la lui rompre ! Avidé de se désaltérer à la source sacrée des sacrements, et personne qui lui ouvre pour étancher sa soif ! Désireux de purifier sa conscience dans la piscine salutaire de la pénitence, et personne qui l'y descende ! *hominem non habeo !* Pauvre âmes, rachetées au prix du sang d'un Dieu, et qui périsse, pour n'avoir personne qui vous applique les fruits de la Rédemption, que vous êtes dignes de pitié !

Il n'y a en tout que vingt-trois prêtres du pays, y compris l'évêque ; plus de dix sont hors de service pour infirmité ; tous sont âgés et mourront avant dix ans ; le séminaire venant de se rouvrir, il n'y a pas d'espoir d'en pouvoir ordonner aucun avant sept ou huit ans au moins. Il ne restera bientôt plus personne ! Priez donc le bon Maître cher confrère, d'envoyer des ouvriers à cette portion intéressante de sa vigne, demandez-lui d'inspirer à nos jeunes confrères qui désirent se dévouer aux missions étrangères de venir travailler ici, avec la permission de nos vénérés supérieurs ! N'oubliez pas non plus dans vos prières, nos

autres œuvres et leurs ouvriers, et veuillez agréer les sentiments de respectueuse affection avec lesquels je suis en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère.

Monsieur et très cher confrère,

Votre très humble serviteur,

G. H. RÉVEILLÈRE,

*I. p. d. l. M.*

---

*Le gérant,*

A. HANOTELLE.

# FRANCE

---

CONVERSION D'UN APOSTAT FRANC-MAÇON OBTENUE  
PAR LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

*Lettre de ma sœur N... à M. CHEVALIER, assistant  
de la Congrégation de la Mission.*

7 Février, 1880.

MON RESPECTABLE PÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

J'ai à vous raconter un fait assez intéressant, qui fournira une nouvelle preuve de l'efficacité de la médaille miraculeuse, et des grâces obtenues par Marie Immaculée à ceux qui la portent : c'est l'unique but que je me suis proposé en vous donnant les détails que vous allez lire, et qui paraîtraient presque incroyables, s'ils n'étaient attestés par de nombreux témoins.

Un religieux de l'ordre des Minimes, fondé par saint François de Paule, se trouvait, en 1860, Gardien d'un grand et magnifique couvent à N... dont l'église possède le corps de saint Bernardin de Sienne; il était même provincial,

homme d'une grande science et célèbre prédicateur. Cette année-là le couvent des Minimes, comme tant d'autres, subit la loi de la suppression ; et ce religieux vint s'établir ici, pays de sa naissance. On dit qu'il rapporta quantité d'objets précieux, vases sacrés, reliquaires, etc., et de grosses sommes d'argent. Il se fit bâtir une belle maison ; et, quand il put l'habiter, il s'y enferma, et jamais plus, depuis une quinzaine d'années, il n'en sortit. De notre maison nous voyons très bien la sienne, mais jamais nous n'avons pu l'apercevoir même aux fenêtres. Avec lui habitaient des neveux, qui en prenaient soin. Personne, à part quelques amis d'enfance, qui lui rendaient de rares visites, ne pénétrait chez lui.

Il y a environ un mois, ce pauvre religieux s'alita ; il était âgé de 83 ans. Ses parents, voyant qu'il s'affaiblissait de jour en jour, commencèrent à se préoccuper de son état ; ils firent venir le médecin ; mais il le congédia, lui disant qu'il n'avait que faire de lui. Ses parents, préoccupés du salut de son âme, prièrent le curé de lui envoyer un prêtre, craignant qu'il ne mourût sans les secours de la religion, d'autant plus que depuis vingt ans, il n'avait jamais célébré la sainte messe, et n'avait fait ni communion ni confession. Monsieur le curé lui envoya un prêtre ; mais le malade le congédia sans cérémonie, lui disant qu'il n'avait pas besoin de lui, et qu'il ne prit pas la peine de revenir, car il perdait son temps. Malgré ce refus, ce bon prêtre y retourna, et tâcha de lui persuader de se confesser ; et, vu l'état de sa santé, de mettre ordre à ses affaires. Sa seconde visite eut le même résultat que la première ; il fut congédié très brusquement, et n'osa plus se présenter. On ne pouvait engager le malade à voir un prêtre, sans qu'il s'irritât fortement. On fit faire des prières pour cette pauvre âme ; nous priâmes aussi notre Immaculée Mère d'avoir pitié de ce malheureux pécheur, et nous

l'invoquâmes sous son beau titre de : *refugium peccatorum*. Je me sentais le désir de lui faire une visite, mais je n'osais pas me présenter. Un jour un de ses amis vint à la maison, et me fit demander : il me dit en pleurant que le Père François (c'était le nom du religieux) me priait en grâce d'aller chez lui ; moi qui ne désirais que cela, je me rends en toute hâte chez le pauvre infirme, heureux d'avoir accès auprès de lui, dans l'espoir de pouvoir être utile à son âme. Il me reçoit avec beaucoup de bonté ; alors il fait signe à toutes les personnes qui étaient présentes de sortir, même à ma compagne ; puis, se tournant vers moi, il me déclare qu'il est de la secte des francs-maçons, et que, par conséquent, il ne veut ni ne peut se confesser au prêtre et préfère mourir dans la secte ; seulement, il désire me communiquer quelque chose qui lui pèse sur la conscience ; qu'ici, n'ayant confiance en personne, il m'avait envoyé chercher ; que je veuille donc l'écouter. Je lui représentai que tout ce qu'il me dirait, ne servirait de rien pour le bien de son âme ; que du reste, étant si instruit lui-même, il le savait bien ; qu'il devait plutôt s'ouvrir à un prêtre, et que cette répugnance qu'il éprouvait était une tentation ; qu'il le comprenait bien aussi. Mais, hélas ! tout fut inutile : toujours il me répondait, non ; je veux, dit-il, ouvrir mon cœur à vous ou à personne. Alors je lui répondis : hé bien ! nous verrons cela demain ; pour aujourd'hui, faites-moi le plaisir d'accepter cette médaille. J'ajoutai : vous la connaissez bien, n'est-ce pas, cette médaille, et je suis sûre que vous avez prêché les gloires et les triomphes de Marie Immaculée ? Je la lui mis au cou avec un scapulaire bleu de l'Immaculée Conception. Il accepta tout avec plaisir et me remercia. Je pris congé de lui, et lui promis, sur sa demande, de revenir le lendemain.

Le lendemain j'y retourne ; il me reçoit encore très bien, et, quand nous fûmes seuls, il me fait la même demande de

vouloir bien l'écouter. Je m'y oppose encore, et l'engage à s'ouvrir à un prêtre : même réponse, il ne veut pas de prêtre. Je lui propose un religieux capucin, il s'irrite, et me menace de me rendre la médaille : non, non, lui dis-je, gardez-la, je vous en prie. Il recommence la même protestation, qu'il ne veut pas s'ouvrir à un prêtre, mais à moi en qui il a confiance. Alors je lui réponds : puisque vous m'honorez tant de votre confiance, veuillez alors me permettre de vous faire venir un prêtre de ma confiance, puisque ceux d'ici vous répugnent. Il hésita un peu, puis me dit : Eh bien... oui..... faites-le venir ; prévenez-le auparavant que j'appartiens à la secte, comme je vous l'ai dit, car il m'en coûte de le lui déclarer ; ensuite vous aurez la bonté de l'accompagner chez moi. J'étais heureuse du succès. Je communiquai à monsieur le curé le résultat de ma seconde visite, et, de concert, nous expédiâmes de suite un courrier dans un pays voisin, pour prier un bon prêtre de vouloir bien venir pour le bien de cette pauvre âme. Ce saint homme (comme j'en étais sûre) se rendit en toute hâte, malgré la neige qui tombait à gros flocons.

Dans cette intervalle, je visitai plusieurs fois mon cher malade, et toujours je le trouvai mieux disposé ; Marie avait fait son œuvre !..... La chère médaille avait donc opéré un effet salutaire !... Oh ! comme nous étions émues dans les jours où se préparait cette conversion !... Comme nous priions Marie avec ferveur et confiance, sûres que nous étions d'être exaucées !... Enfin ce bon prêtre arriva ; je le conduisis chez le pauvre malade, après l'avoir informé des dispositions où il se trouvait, et des conditions qu'il avait posées. Le malade le reçut amicalement, et, après l'échange de quelques paroles, je les laissai seuls. Leur premier entretien fut assez indifférent, le deuxième fut plus sérieux ; ils discutèrent beaucoup en matière de foi, et il fallut de nombreux arguments pour prouver au

malheureux si attaché à son sentiment et à sa secte qu'il était dans l'erreur. Enfin, il réussit à le convaincre, et la conclusion fut qu'il devait se confesser, et ensuite faire une rétractation formelle, écrite de sa main. Alors il répondit qu'il était disposé à faire la première, que le lendemain il se confesserait; mais que jamais, jamais il ne donnerait la rétractation écrite de ses erreurs. Comme le prêtre insistait, il le congédia très brusquement, en lui disant de ne plus revenir, qu'il ne voulait même plus se confesser. Satan faisait tous ses efforts pour perdre cette âme, mais Marie Immaculée fut plus forte que lui. Ce bon prêtre revint chez nous tout affligé. Nous continuâmes à prier, en nous demandant si Marie ne nous exaucerait pas ! Non, non, cela ne peut pas être... On faisait alors des prières publiques pour cette conversion.

Le pauvre infirme passa la nuit dans une grande agitation; il ne voulait plus prendre aucune nourriture, ni aucune boisson. Le lendemain matin, il m'envoie dire de lui ramener le prêtre. Je lui fis répondre que, quand il aurait célébré la sainte messe, il irait de suite. Pendant qu'il était à l'autel, on vint le chercher trois fois, car le malade le voulait à l'instant. La sainte messe finie, il se rend chez le malade, et le trouve disposé à tout faire, confession, rétractation, tout ce qu'on voudra. Ce bon Monsieur était heureux et consolé ! Il prend du papier pour le faire écrire, mais sa main tremblante ne lui permet pas; alors il appelle des témoins, et écrit lui-même, sous la dictée du malade, la rétractation de ses erreurs, que celui-ci déclare maudire, ainsi que la secte impie, qu'il maudit en effet mille et mille fois. Il jure qu'il renonce à toute erreur, qu'il adhère à tout ce qui est écrit en son nom dans la rétractation; il donne en un mot des signes non équivoques de son repentir. Il témoigna sa reconnaissance à ce bon prêtre et à moi aussi; enfin il nous combla le cœur de



joie ! Comment pouvoir témoigner toute notre reconnaissance au bon Dieu et à Marie Immaculée ?

Après cette scène émouvante, il tomba dans une espèce de convulsion, provoquée, je pense, par la violence qu'il devait se faire : il ne voulut plus prendre aucune nourriture ; mais il conservait cependant la jouissance intacte de ses facultés. Le soir, on lui administra l'extrême-onction ; mais toujours il conservait ses facultés, et répondait à tout ce qu'on lui suggérait. Je fus plusieurs fois le visiter, et je lui demandai s'il était content ; il répondait toujours, oui. Enfin, il rendit paisiblement son âme à Dieu, qui, nous l'espérons, lui aura fait miséricorde, par l'intercession de Marie Immaculée.

Nous sommes plus que persuadées que c'est notre Immaculée Mère qui a eu pitié de ce pauvre pécheur, et qui nous a envoyé chez lui pour lui donner la chère médaille ! Il ne nous connaissait pas, il ne nous avait jamais vues : comment pouvait-il penser à nous ? Oh ! que Marie est bonne ! Oh ! quel don précieux elle nous a fait en nous donnant la médaille !... Nos cœurs sont pleins de reconnaissance et d'amour pour elle.

Pardonnez-moi, mon Père, si j'ai pris la liberté de vous écrire cette longue lettre, et abusé ainsi de votre temps et de votre bonté ; je sentais le besoin de communiquer à quelqu'un ce trait de bonté de Marie ! et j'ai pensé à vous, mon Père, sûre que ces détails, quoique mal exprimés, vous intéresseraient. Vous nous aiderez à remercier dignement notre Immaculée Mère de cette nouvelle faveur qu'elle vient d'accorder à un grand pécheur.

Je pourrais encore ajouter beaucoup d'autres détails sur la vie et la conversion de ce malheureux apostat ; mais je pense que ce qui précède suffira pour vous faire apprécier l'étendue de la miséricorde de Marie envers lui. Je dirai cependant que, dans ses égarements, ce religieux indigne

avait conservé quelque dévotion envers la Sainte Vierge ; il m'avoua qu'il avait prêché la gloire et les vertus de Marie. Un jour qu'il se rendait dans un pays pour prêcher un panégyrique en son honneur, il tomba de cheval dans un fleuve qu'il traversait, et ce fut en invoquant Marie qu'il parvint à se sauver du grand danger qu'il avait couru. Ce fut encore Marie qui le sauva d'un autre fleuve bien plus profond, où il courait le danger de s'enfoncer et de se perdre pour l'éternité.

Oh ! que Marie est bonne pour nous, pauvres pécheurs ! Chaque fois que ce trait me vient à l'esprit, je suis attendrie.

Nous ne manquerons pas de prier le cœur de Jésus et celui de l'Immaculée Marie pour les besoins de nos deux maisons-mères. Nous redoublerons nos supplications et nous offrirons nos communions à cette intention.

Veillez, mon respectable Père, vous souvenir de nous au saint autel, afin que nous nous rendions dignes de notre sainte vocation, et que nous soyons des filles de la Charité selon le cœur de Dieu.

Mes compagnes s'unissent à moi pour vous offrir leurs respects, et j'ai l'honneur d'être, dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée,

Mon respectable Père,  
Votre très humble fille,

SŒUR N...

*I. f. d. l. C. s. d. p. M.*

---

#### RÉUNION DES ENFANTS DE MARIE

Ceux qui ont lu la notice sur la médaille miraculeuse savent que l'Association des Enfants de Marie avait été

annoncée à ma sœur Catherine, comme devant servir efficacement à maintenir la jeune fille dans la vertu et à propager la dévotion à Marie Immaculée.

Cette association, merveilleusement bénie, a partout prospéré, et chaque année, elle réunit à Paris, à Saint-Lazare, durant la fête de la Translation des reliques de saint Vincent, les externes le dimanche et les internes le lundi ; puis à la chapelle de la Communauté des filles de la Charité, le dimanche et le lundi qui suivent l'Assomption.

Voici le chiffre des réunions de l'année :

*Réunions des Enfants de Marie à la chapelle de Saint-Lazare,  
le 18 et le 19 avril 1880.*

Réunion des enfants externes. . .	70 patronages.	2015 enfants.
— internes. . .	50 —	936
	<hr/> 120 patronages.	<hr/> 3001 enfants.

*Réunion des Enfants de Marie à la chapelle de la  
Communauté, le 22 et le 23 août 1880.*

Enfants externes. . .	54 patronages.	1411 enfants.
— internes. . .	52 —	985
	<hr/> 106 patronages.	<hr/> 2396 enfants.

Ce chiffre serait encore bien plus élevé, si beaucoup de jeunes filles n'étaient forcément retenues, ou dans leur famille ou dans les places qu'elles occupent.

Une des sœurs, chargées de l'organisation de la réunion dans la chapelle, écrit à un missionnaire :

Voici un trait ; quoique très petit, il vous fera plaisir, car il montre une bonne enfant de Marie. — Hier au

moment de la communion, une jeune fille se dispose à sortir de la chapelle; une de nos sœurs lui dit : « Mon enfant, mais il y aura encore une instruction après la messe. » — « Je sais, ma sœur, lui répond-elle, avec un air tout affligé, mais l'heure du déjeuner de mes maîtres approche, il faut que j'aie le préparer, autrement je les mécontenterais; je suis en service, et pour avoir aujourd'hui mon congé de quelques heures, je me suis couchée deux jours de suite à minuit, et aujourd'hui je me suis levée à cinq heures; mais cela va finir trop tard, pour faire mon devoir, il faut faire le sacrifice de l'instruction ! » Pauvre enfant; c'est bien édifiant, n'est-ce pas ?

Le 27 novembre prochain, on célèbre solennellement à la Communauté des Filles de la Charité, et dans chaque maison des enfants de Saint-Vincent le cinquième anniversaire de l'apparition de la sainte Vierge à la sœur Catherine Labouré.

M. le Supérieur général, dans une circulaire envoyé à sa double famille, annonce les indulgences accordées par le Souverain Pontife à l'occasion de cette fête.

Nous en rendrons compte dans le prochain numéro des Annales

Mais l'occasion nous paraît propice, pour faire connaître une réponse de la Congrégation des Rites relative à la statue de la Sainte-Vierge qui représente Marie Immaculée les mains étendues et laissant tomber des rayons.

*Réponse de la S. Congrégation des Rites  
à Monseigneur l'Évêque de Port-Louis. (Ile Maurice.)*

Comme on a coutume d'exposer, non seulement dans les maisons des fidèles, mais encore dans les églises, des images représentant certaines apparitions de la Sainte-

Vierge Marie ; le révérendissime seigneur Guillaume Scharishik, évêque de Port-Louis, a cru de son devoir, de solliciter humblement de la Sacrée Congrégation des Rites, la solution des doutes suivants, à savoir :

**1<sup>er</sup> Doute** — Les évêques peuvent-ils permettre, ou au moins tolérer, qu'on expose dans les églises, à la vénération des fidèles, les images ou statues de la Sainte Vierge Marie, sous le titre de *Notre-Dame de Lourdes*, *Notre-Dame de la Salette*, ou de *l'Immaculée Conception*, avec des rayons qui tombent de ses mains ?

**2<sup>e</sup> Doute** — Le Saint Siège a-t-il approuvé les apparitions ou révélations, qu'on dit être arrivées, et qui ont donné lieu au culte de la Sainte Vierge Marie, sous les titres précités ?

**3<sup>e</sup> Doute** — L'évêque peut-il approuver la pieuse confrérie érigée à Port-Louis, sous le titre de Notre-Dame de la Salette ?

**4<sup>e</sup> Doute** — Peut-on y célébrer la fête de la bienheureuse Vierge Marie, sous ce titre, avec messe du rite double de 1<sup>e</sup> classe avec octave ?

**5<sup>e</sup> Doute** — Est-il permis de réciter les litanies de l'apparition de la bienheureuse Vierge Marie de la Salette ?

Le cardinal soussigné, ayant proposé ces questions dans la séance ordinaire des Rites sacrés, qui s'est tenue aujourd'hui au Vatican ; les éminentissimes et révérendissimes Pères préposés à la garde des Rites sacrés, après avoir entendu les observations de l'un des théologiens consultants, et du révérendissime Assesseur, toutes choses ayant été pesées et examinées, ont cru devoir répondre :

**Au 1<sup>er</sup> doute** — Affirmativement, en gardant toutefois les règles prescrites, surtout par le décret du Concile de Trente : *de Invocat. Venerat. et Reliquiis S. S. et sacris Imaginibus* (Sess. 25.), et aussi par la constitution d'Urbain

VIII : *Sacrosancta Tridentina Synodus* du 15 mai 1642, confirmant ces mêmes prescriptions.

*Au 2<sup>e</sup> doute* — Ces apparitions ou révélations ne sont ni approuvées, ni condamnées par le Saint Siège, mais seulement permises, comme pouvant être crues pieusement, et de foi humaine, suivant la tradition sur laquelle elles s'appuient, et qu'on dit confirmée par des témoignages et des monuments qui méritent créance. Rien n'empêche donc que les évêques ne se conduisent de la même manière, ayant soin d'ailleurs, (s'il s'agit d'un ouvrage qui doit être livré à l'impression) de faire une déclaration ou protestation dans le sens ci-dessus indiqué, pour se conformer aux décrets précités du pape Urbain VIII.

*Au 3<sup>e</sup> doute* — Affirmativement.

*Au 4<sup>e</sup> doute* — Négativement, à moins d'une autorisation spéciale du Saint Siège.

*Au 5<sup>e</sup> doute* — Négativement.

Ces réponses furent rendues, avec ordre de les observer, le 12 mai 1877.

---

Nous trouvons dans la *Semaine religieuse* de Tours, la notice suivante que nous sommes heureux de reproduire.

M. ETIENNE HUSSON

Etienne-Charles-Martin Husson naquit à Torcheville, le 13 janvier 1819, de parents chez lesquels la foi la plus vive et la piété la plus sincère étaient comme héréditaires. Ainsi sa mère, jeune enfant pendant la révolution, contribua activement à sauver la vie à quatre prêtres cachés dans la maison paternelle. Son père, Martin Husson, enrôlé dans les armées de Napoléon, fut formé à l'école d'une rude

discipline et du malheur. À vingt ans, il était fait prisonnier à la désastreuse bataille de Leipsick, et bien qu'il ait eu le bonheur d'échapper ensuite à ses geôliers, il fut cependant obligé de vivre deux longues années au milieu des ennemis de sa religion et de sa patrie; mais Dieu le protégea, et ses souffrances ne firent que l'attacher plus fortement à l'une et à l'autre. La foi, la bonté, la justice, furent toujours les principaux mobiles de sa conduite. Aussi ces deux fervents chrétiens ont-ils été singulièrement bénis de Dieu: sur neuf enfants, élevés par eux dans la piété, ils en ont donné sept à la double famille de Saint-Vincent, trois prêtres et quatre filles de la Charité.

Torcheville n'est aujourd'hui qu'un petit bourg de l'Alsace-Lorraine, jadis très-célèbre, les chroniques de Lorraine en font foi; de rudes combats ont été livrés sous les tours de son noble château-fort, ruiné seulement sous Richelieu, et de grand tournois y ont été donnés. Ce qui l'a rendu plus célèbre encore, c'est la haute piété de Wilhem de Torcheville et de Giselle de Moersperg, son épouse, qui, en exécution d'un vœu, firent élever (1327) à leur frais, avec une munificence vraiment royale, une superbe église gothique en l'honneur de saint Nicolas, au lieu dit Munsterles-Bois, et y fondèrent une collégiale de douze chanoines qui subsista avec splendeur jusqu'aux guerres de l'invasion suédoise. Ce magnifique édifice a été de nos jours parfaitement restauré par les soins d'un habile architecte, curé de la paroisse, et le concours habilement organisé des communes environnantes, dont les habitants regardent ce beau monument comme un bien de famille et l'honneur de la contrée. Qu'on nous pardonne ces détails, qui montrent une fois de plus ce que peut la foi vive dans les cœurs chrétiens. — C'est dans ce milieu si favorable que se fit la première éducation de M. Husson, d'abord au sein de sa famille, puis chez le vénérable curé de la paroisse, M. Thisse,

homme dévoré du zèle de la maison de Dieu : il prépara sept prêtres à l'Église et autant de religieuses.

En 1834, le jeune Husson entrait au séminaire de Pont-à-Mousson, dirigé alors par l'abbé Jandel, plus tard Supérieur général des dominicains. Il fit là de fortes études, et eut les plus brillants succès. En 1838, à l'âge de 21 ans, il était au grand séminaire de Nancy, où il eut le bonheur d'avoir pour professeurs, et bientôt pour amis les abbés Gridel et Rohrbacher, auteurs éminents et par la science et par la vertu. Son esprit ferme et étendu, excité par l'exemple de tels maîtres et guidé par leurs conseils, s'appliqua tout entier avec une persévérante énergie aux études sérieuses. Il y fit de si solides progrès que dans peu (1840) il fut établi maître des Conférences, et promu au sous-diaconat par privilège : belle récompense de ses succès !

Vers cette époque, ayant lu la vie de saint Vincent de Paul : « Vraiment, se dit-il, si la Compagnie de prêtres établie autrefois par ce grand saint existe encore, j'y entrerai un jour. » Il tint parole, et en 1842, le 5 mars, M. Aladel, assistant de la Congrégation de la Mission, écrivait à M. Gridel : « L'examen que vous avez fait de la vocation de M. Husson, et les renseignements que vous voulez bien nous donner sur ses qualités, ont plus que suffi au conseil pour recevoir de votre main un bon postulant avec reconnaissance. » Il fut en effet un excellent postulant et un novice exemplaire. Ordonné prêtre le 10 juin 1843, on le voit la même année à Amiens, puis l'année suivante à Montpellier, y enseignant la philosophie ; il y eut là une bien douce consolation, celle d'avoir successivement ses deux frères pour élèves.

En 1847, il était à Cahors, comme professeur de dogme. Dans cette petite ville, par l'ascendant de son talent et l'ardeur de son zèle, il fit bientôt l'admiration de ses élèves et



du clergé, et devint, sans le chercher aucunement, le centre et le promoteur d'une foule de bonnes œuvres. Aussi, après vingt-six ans, son souvenir y est-il encore vivant et sa mémoire en bénédiction.

En 1855, il consentit à accepter une chaire de morale, poste qui lui avait déjà été plusieurs fois offert, mais qu'il avait toujours refusé : l'enseignement du dogme faisait ses délices. Cependant, comme professeur de morale, à Amiens, il conquist du premier coup tous les suffrages. M. de Ladoue, habile théologien lui-même, ne dissimulait point la haute et profonde estime qu'il en faisait.

C'est d'Amiens qu'il fut appelé (juillet 1858) à venir prendre la direction du petit séminaire de Tours. Amiens lui était cher à tous les titres ; on l'y vénérail ; il y faisait un très grand bien. Quitter cette ville, c'était quitter une position faite ; humainement parlant, c'était à ses yeux briser sa carrière, rendre inutiles ou à peu près les importants travaux qu'il avait amassés sur la philosophie et sur la théologie. Il se soumit cependant à ce sacrifice, et il le fit non pas à demi, mais en vrai enfant d'obéissance ; à un tel point que quiconque ne l'aurait pas connu se serait facilement persuadé qu'il n'avait jamais eu en vue dans ses études que la direction d'un petit séminaire.

Entièrement résigné, il se dirigea d'abord vers Montpellier pour y voir sur place un petit séminaire en activité et y étudier les règlements, puis il se rendit à Tours, confiant en Dieu et dans les grâces de sa vocation. Il comprenait qu'il en avait besoin pour succéder, lui et ses confrères, au personnel distingué qu'ils venaient remplacer.

Mais M. Janvier, alors vicaire général honoraire et supérieur de la maison, lui facilita singulièrement son entrée en charge, en lui remettant les clés le 19 juillet, fête de saint Vincent, avec la bonne grâce qui le caractérise ; aussi le nouveau supérieur en conserva jusqu'à la fin un excel-

lent souvenir, qu'il a pris soin de consigner dans ses notes les plus intimes.

Comme supérieur du petit séminaire de Tours, M. Husson laissa éclater les belles et aimables qualités qui, dès son enfance, avaient fait le charme et le bonheur de sa famille. Droit et juste, presque à l'excès, tant l'amour de la vérité le dominait, il avait une bonté inépuisable, tempérant ainsi aux yeux de tous ceux qui l'ont le mieux connu, ce qui de prime abord paraissait en lui un peu raide et sévère. Il aimait les enfants qui lui étaient confiés, indistinctement et très cordialement. Jamais rien de sa part ne fut omis pour cultiver les jeunes plantes qui lui semblaient destinées à faire un jour l'ornement du sanctuaire.

Ses élèves, devenus prêtres pour la plupart, n'oublieront jamais les instructions solides de ses lectures spirituelles. C'est là que le supérieur devenait véritablement père et se sentait au milieu de ses enfants. Bon et tendre avec les faibles, il savait parfois montrer cette fermeté qui le caractérisait, et à laquelle ne résistaient pas les caractères les plus difficiles. Ses méditations du commencement de l'année et des retraites, étaient aussi un des meilleurs souvenirs que l'on emportait en quittant le petit séminaire. L'âme de M. Husson s'y montrait tout entière, et savait inculquer à ses élèves les principes d'une solide piété et les sentiments de sa foi ardente.

Frappé tout à coup, au milieu de juillet 1876, d'une attaque de paralysie, il dut céder ses fonctions de supérieur à son ami et ancien collègue, M. Viéron, et sa vie devint dès lors une longue et triste agonie. Mais la souffrance ne servit qu'à mieux révéler toutes les vertus dont le Saint-Esprit avait enrichi son âme fortement trempée. On vit briller surtout sa grande foi, son inaltérable confiance en la Sainte Vierge, si aimée et si honorée par lui depuis son

enfance, sa patience invincible quoique mise tous les jours à de continuelles épreuves.

Sa plus pénible privation était de ne pouvoir célébrer les saints mystères. Il demandait continuellement à Dieu, sinon une santé parfaite, du moins la possibilité de monter au saint autel. Un petit oratoire qui existe auprès de sa chambre, lui permit d'assister presque tous les jours à la messe, et d'y recevoir le Dieu qu'il avait si bien servi. Il y trouvait sa plus douce consolation.

Enfin, un dernier accès vint ébranler sa santé déjà si compromise, et le mettre aux portes du tombeau. Il reçut avec la foi la plus vive les derniers sacrements, et le lendemain, après avoir béni son frère et une de ses sœurs fille de la Charité, il s'endormit doucement dans le Seigneur. Il avait soixante-et-un ans.

X...

---

Nous trouvons dans le volume intitulé *les Noyades de Nantes* (1) la note suivante :

Lucas (Alexis-Julien), de Redon, trente et un ans, amené au Bouffay par la gendarmerie, le 22 mai 1793; un arrêté de ce jour, du département, accorda une prime de cent francs à celui qui l'avait arrêté. M. Lucas pour se cacher et gagner sa vie, s'était fait ouvrier imprimeur, et il avait passé un contrat d'apprentissage avec le directeur de l'une des imprimeries de Nantes. Il fut reconnu et signalé comme prêtre réfractaire. Traduit devant le tribunal révolutionnaire le 8 Juin 1793, le jugement porte que, n'étant point instigateur de révoltes, et sujet à la dépor-

(1) Nantes, Libaros, libraire éditeur — 1879.

tation, il sera transféré aux Carmélites, où il entra le 11 juin 1793.

*(Dossiers du trib. révol. Archives du greffe.)*

La lecture de cette note fit croire à un Père Eudiste que M. Lucas appartenait à sa Compagnie. Mais après les recherches qu'il entreprit, il reconnut que M. Lucas était membre de la Congrégation de la Mission. Il a bien voulu nous envoyer la courte notice suivante dont nous sommes heureux de le remercier.

#### NOTICE SUR M. LUCAS

Alexis-Julien Lucas, fils d'un charpentier, naquit le 13 février 1764, à Redon, alors du diocèse de Vannes, aujourd'hui de celui de Rennes.

Entré le 25 février 1785 au séminaire interne de la Congrégation de la Mission, à Paris, il fit ses vœux le 19 mars 1787. Après la suppression des congrégations religieuses en France, le supérieur du grand séminaire de Vannes le plaça comme précepteur chez le jeune L'Évêque de la Ferrière, demeurant au château de la Ferrière, dans la paroisse de Bainse, près Redon, mort presque centenaire en cette ville, le 29 octobre 1872. Il lui fit faire en six mois ses cours de rhétorique et de philosophie, ainsi que M. de la Ferrière le raconta à un Eudiste, alors qu'il avait près de 98 ans. Il confondait les Eudistes avec les Lazaristes. Les listes officielles trouvées à Nantes firent connaître son erreur, car M. Lucas y est qualifié de Lazariste.

Il ajoute que pour se soustraire à la persécution qui sévissait contre les prêtres insermentés, M. Lucas se ré-

fugia à Nantes, où il se fit ouvrier imprimeur ; mais ses allures l'ayant rendu suspect, il fut dénoncé comme prêtre réfractaire, incarcéré et noyé dans la Loire, où il fut tué, au moment où il allait se sauver à la nage.

Dans la deuxième édition de ses *Noyades de la Loire*, publiée en 1879, à Nantes, M. Alfred Lallié consacre à M. Lucas, à la page 162, une courte notice conforme au récit de M. de la Ferrière. Nous devons à son obligeance les trois procès-verbaux suivants, qu'il a copiés pour nous aux archives municipales de Nantes, en février 1880.

### *Procès-verbal d'arrestation.*

« L'an 1793, le II<sup>e</sup> de la République française, le mercredi 22 mai, environ onze heures du matin, nous, Louis-Charles Bon, premier inspecteur de police de la ville et municipalité de Nantes, rapportons qu'il est venu à notre connaissance qu'un nommé Alexis-Julien Lucas, prêtre non assermenté, était en qualité d'ouvrier imprimeur chez le citoyen Malassis, imprimeur des administrations de cette ville. Comme la loi exige que tous les ecclésiastiques qui n'ont pas fait le serment prescrit, étant prêtres, fonctionnaires publics, soient exportés de la République en pays étrangers, et que le dit Lucas n'a fait à ce sujet aucunes déclarations (*sic*), nous sommes parvenu chez le citoyen Malassis, demeurant rue de la Poste, paroisse Saint-Pierre, où étant et lui parlant, nous lui avons demandé s'il n'avait pas chez lui à son imprimerie un ouvrier nommé Lucas, de Redon ; il nous a dit que ce fait était vrai ; sur ce que nous lui avons dit que ce nommé Lucas était un prêtre non assermenté, il en a paru surpris, et nous a dit que c'était le citoyen Dérouineau, négociant sur le Pont de la Magdeleine qui l'avait amené

chez lui, et avait passé un marché au brevet d'apprentissage pour ledit Lucas. Ayant demandé à parler à ce dernier, le citoyen Malassis l'a fait venir ; icelui venu, nous, commissaire étant pour lui inconnu, nous lui avons dit de nous suivre au département pour parler au citoyen qui le demandait, ce qu'il a fait ; et l'ayant introduit au bureau central, il a été interrogé sur l'état qu'il professait avant de travailler à l'imprimerie. Il est convenu qu'il était prêtre non assermenté ; et, en conséquence, ayant appris qu'il demeurait chez la citoyenne Lucas, sa belle-sœur, sur le Pont de la Magdeleine, nous nous y sommes transporté à l'effet de faire perquisition dans les papiers du dit Lucas et voir s'il n'y aurait pas des effets d'église. Perquisition faite des dits papiers, des armoires, tiroirs, coffres, malles et placards, nous n'y avons rien trouvé de suspect, si ce n'est une lettre du nommé Cosson, prêtre, adressée au dit Lucas, qui commence par ces mots : *« Il me serait assez difficile de vous exprimer, et finissant par ceux-ci : vous pouvez compter sur la persévérance du sincère attachement que je vous ai voué »*, laquelle lettre nous avons saisie pour être jointe au présent et être le tout déposé au secrétariat du département. Ce fait, nous avons, au moyen du mandat du président et du procureur général, syndic du département, requis un détachement de la garde pour transférer le dit Lucas de cet endroit aux prisons du Bouffay de cette ville. Y étant rendu, nous avons sommé ledit Lucas de nous déduire par raisons, si aucune il a à alléguer au présent, lequel a dit qu'il se réfère aux réponses qu'il a données à son interrogatoire devant deux des membres du Directoire et a signé.

A. J. LUCAS.

D'après laquelle réponse, clos et arrêté le présent, à la

Conciergerie, en présence du dit Lucas; environ 2 heures un quart de l'après midi.

*signé :*

BON.

(Le département vota une prime de *cent* francs au dénonciateur de M. Lucas.)

COMITÉ CENTRAL.

SÉANCE DU 22 MAI 1793

Vu l'interrogatoire subi ce jour par Alexis Julien Lucas, prêtre non assermenté, natif de Redon, arrêté par le citoyen Bon chez le citoyen Malassis, imprimeur.

Vu pareillement le décret de la Convention du 18 mars dernier, le comité central arrête que Alexis Julien Lucas, prêtre non assermenté, sera deféré à l'accusateur public. En conséquence dénonce Alexis Julien Lucas à l'accusateur public près le tribunal criminel de ce département, aux fins de quoi l'interrogatoire ci-dessus et une expédition du présent seront déposés au greffe du tribunal. *F<sup>o</sup> 80 du registre du comité central. Archives départementales, Loire-Inférieure.*

Extrait du greffe du tribunal criminel du département de la Loire-Inférieure séant à Nantes..., du 8 Juin avant midi.

Au nom de la République, le pouvoir exécutif provisoire faisons savoir :

Le tribunal criminel séant à Nantes, après avoir entendu Giraud dans ses accusations contre Alexis Julien Lucas, prêtre non assermenté, natif de Redon et domicilié dans cette paroisse, âgé de 30 ans, présent..... témoins assermentés, le tribunal ordonne qu'il en sera délibéré pour le

jugement être prononcé à 4 heures de l'après midi de ce jour.

DU MÊME JOUR 8 JUIN

..... Le tribunal, après avoir délibéré, en exécution de son jugement du matin de ce jour, considérant qu'il n'est pas appris par les dépositions des témoins qu'Alexis Julien Lucas, prêtre non assermenté, ait fait partie d'aucun attroupement, ni pris part à des émeutes contre-révolutionnaires, l'acquitte de l'accusation portée contre lui, ce touchant; mais considérant qu'il n'est point sorti du territoire français, aux termes de la loi du 15 août (lisez 26 août), et que d'ailleurs il n'est pas prouvé contre lui qu'il ait fait à la municipalité de son domicile la déclaration de sortie de la République, ni obtenu passe-port à cet effet; que conséquemment il ne peut être rangé dans la disposition de l'article 11 de la loi du 18 mars dernier, qui porte que les prêtres déportés, arrêtés sur le territoire de la République, seront jugés par un jury militaire et punis de mort dans les 24 heures, ordonne que le dit Lucas sera transféré sous bonne et sûre garde en la maison de dépôt des Carmélites, pour y demeurer jusqu'à ce que l'administration du département de la Loire-Inférieure ait pourvu aux moyens d'effectuer la déportation, conformément à l'article premier du décret des 21, 23 avril dernier.

signé :

PHILIPPES.

Le procès-verbal d'interrogatoire dont il est question ci-dessus, n'a pu être retrouvé aux archives.

Nous empruntons aux *Noyades* les détails qui suivent.



« M. Lucas fut transféré le 11 juin au couvent des Carmélites, où étaient déjà plusieurs prêtres exempts de la déportation comme sexagénaires ou infirmes, auxquels on avait refusé la consolation de dire ou d'entendre la messe, même le dimanche.

Dans la nuit du 5 au 6 juillet, tous ces prêtres furent transférés sur le navire *la Thérèse*, ancré dans la Loire, où ils furent entassés et eurent beaucoup à souffrir du manque d'air et des insectes qui les dévoraient. La crainte des maladies contagieuses obligea de les ramener à terre, et le 7 août ils furent renfermés dans le couvent des Petits Capucins, sur les bords de la rivière. Ils s'y trouvaient au nombre de 90.

Comme le département n'allouait à chacun que 25 sous par jour, et que les vivres étaient à un prix excessif, ils furent réduits à un seul repas et à une légère collation. On les avait dépouillés de tout ce qui était à eux.

Le 28 octobre, on les transféra de nouveau sur la Loire dans la galiote *la Gloire*. Ainsi l'ordonnait l'infâme Carrier, représentant du peuple, arrivé à Nantes le 13 du même mois, avec les pouvoirs les plus amples, comme délégué de la Convention nationale. « Là, dit l'Abbé Guillon, (p. 310 du 1<sup>er</sup> volume de ses *Martyrs de la foi*, publiés en 1821,) chaque jour de cruels gardes leur annonçaient leur fin prochaine. »

Des charpentiers requis par Lamberty, agent de Carrier, pratiquèrent des sabords dans une gabare, et, pendant la nuit du 26 au 27 brumaire, an 11 de la république (du 16 au 17 novembre, et non du 15 au 16, comme le dit l'Abbé Guillon,) les prêtres de la Gloire, au nombre de 89 ou 90 furent jetés sur cette gabare. « Avant de les y faire entrer, dit Guillon, on acheva de les dépouiller : on leur enleva leurs vêtements, ne leur laissant que la chemise avec un caleçon ; et on les attacha par le pied quatre à quatre,

précaution dont le but était de les empêcher de se sauver à la nage. » Les sabords furent ouverts et la noyade commença vers 1 heure après minuit, le 17 novembre, d'après le récit authentique d'un soldat placé en faction tout près de là. Ce jour-là même Carrier annonçait à la Convention que 90 prêtres avaient péri dans la rivière.

Trois prêtres qui étaient parvenus à échapper, et avaient été recueillis par des marins français, furent réclamés le 19 et noyés; un quatrième plus heureux échappa à la noyade.

---

## ANGLETERRE

---

*Lettre de ma sœur BYRNE à la très honorée Mère JUHEL,  
Supérieure générale.*

Darlington, 28 avril 1880.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

*La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais !*

Il me tardait de vous donner des nouvelles de notre installation, mais depuis huit jours que nous sommes ici, je n'ai guère eu de temps libre ; et puis j'ai pensé qu'en n'écrivant pas tout de suite, je serais mieux à même de vous donner quelques détails, sur les œuvres dont nous aurons à nous occuper.

Monsieur le curé nous a reçues avec une bienveillance, qui témoignait assez sa satisfaction de notre arrivée ; lui-même nous a conduites à notre demeure, une petite maison, à quelques pas de l'église, simple et pauvre, mais bien propre, et pourvue de tout ce qui est nécessaire pour notre ménage, jusqu'aux plus petites choses. Nous trou-

vâmes la dépense garnie de provisions, et tout était arrangé avec soin ; nous ne savions à qui nous étions redevables de tant d'attentions, mais en questionnant monsieur le curé, nous apprîmes que c'étaient les Carmélites, qui avaient voulu elles-mêmes préparer le linge et les objets à notre usage. Qui sait si ces bonnes religieuses et les Clarisses, qui ont aussi un couvent à Darlington, n'ont pas hâté, par leurs prières et leurs austérités, notre arrivée dans cette ville ? Il y a longtemps qu'elles suppliaient le Seigneur d'envoyer une communauté, qui répondit aux besoins de la population ouvrière ; car il y a ici des fabriques considérables de verres pour instruments d'optique, de tuiles, de lainages, de fonderies, et autres industries, qui occupent un grand nombre d'ouvriers, dont beaucoup sont catholiques, au moins d'origine, mais qui, par suite du contact avec les protestants, et d'autres causes, sont assez négligents à pratiquer les devoirs de la religion. C'est pourquoi notre digne curé tient à établir des patronages et des catéchismes de persévérance, et c'est pour cela, ma très honorée Mère, qu'il vous a importunée, avec tant de persévérance, pour obtenir des sœurs. Il comprend que l'exercice des œuvres de charité est un moyen puissant d'étendre le royaume de Dieu, et il n'a pas reculé devant les plus grands sacrifices, afin de doter sa paroisse d'une maison de filles de Saint-Vincent. Je puis vous assurer qu'il est dévoré par le zèle du salut des âmes ; il est si pauvre, que c'est chose incroyable ; à peine s'il s'accorde le strict nécessaire. Depuis qu'il est ici, il a agrandi l'église, bâti et organisé des écoles, et fait des choses surprenantes, sans autres ressources que celles qu'il a su se procurer, par son zèle et son activité. Ses écoles, dirigées par des instituteurs et institutrices laïques, marchent avec un ordre, une régularité admirables ; j'avoue que je n'ai jamais rien vu de pareil. C'est un homme qui vise à la

perfection en tout; avec lui, il n'y a pas de milieu; il faut que les choses soient bien faites, ou pas du tout; aussi, je me demande, avec quelque appréhension, si nous saurons le contenter? Enfin, comptant sur la grâce de Dieu, et sur la bonne volonté qu'il daigne nous donner, nous ferons de notre mieux.

Nous avons débuté, dimanche, par le catéchisme pour les grandes filles et les grands garçons, deux fois dans la journée. Nous avons aussi ouvert des classes du soir pour les ouvrières en fabrique, de six heures et demie à huit et demie; le premier soir, il y en avait 68, le lendemain 78. Voilà une œuvre qui promet beaucoup de bons résultats pour l'avenir. Nous faisons encore l'instruction religieuse aux garçons et filles de l'école paroissiale, pendant une heure chaque jour. La visite des pauvres, l'entretien du linge et des ornements de l'église, rempliront facilement le reste de notre temps, et nous ne craignons pas d'être oisives. Les pauvres malades sont nombreux ici, me dit-on, nous en avons déjà visité plusieurs, chez eux, et à l'hôpital de la ville, où, grâce à Dieu, nous avons libre accès. Mais je ne sais encore comment nous ferons pour les assister. Monsieur le curé, comme je le disais, a à peine de quoi vivre; ce n'est pas lui, qui pourra fournir des ressources pour cette œuvre. Heureusement que j'ai quelques petites aumônes, qu'on m'a données lors de mon dernier voyage à Paris; sans cela, je serais obligée de me présenter les mains vides, chez les pauvres, ce qui me ferait beaucoup de peine. La Providence, je l'espère, inspirera à quelques âmes généreuses, la pensée de suppléer à ce besoin, car il faut que nous puissions soulager les misères corporelles, afin de gagner les cœurs, et arriver par là, à faire du bien aux âmes.

Je me recommande à vos bonnes prières, ainsi que mes deux jeunes compagnes, afin que nous ne gâtions pas

l'œuvre de Dieu, et je demeure en l'amour de N.-S. et de Marie Immaculée,

Ma très honorée Mère,

Votre très humble et très obéissante fille,

SŒUR BYRNE.

*I. f. d. l. C. s. d. p. M.*

*Lettre de la Sœur CODY, à la Sœur N., à Paris.*

Bullingham, 19 avril 1880.

MA TRÈS CHÈRE SŒUR,

*La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais!*

Il y a huit jours, en vous parlant de la maladie de notre saint évêque, je vous disais qu'on espérait, malgré son grand âge, le conserver encore quelque temps ici-bas. Hélas! cet espoir était trompeur. Lundi dernier, le 12 courant, il a rendu sa belle âme à Dieu, à l'âge de quatre vingt deux ans, et quarante ans d'épiscopat, entouré des Révérends Pères Bénédictins, ses frères en religion.

Que je voudrais vous dire quelque chose de cette vie de sacrifice et de dévouement, de cette vertu aimable et constante, qui ont rendu Mgr Brown si cher à son peuple, si respectable à tous ceux qui l'approchaient!

Voici comment un des journaux protestants de Hereford parlait de lui, en annonçant son décès. « Mgr Brown, évêque de Newport et Menevia, a expiré paisiblement, lundi, à trois heures du soir, en sa résidence de Bullingham. Sa personne majestueuse et imposante était bien

connue à Hereford. Son aspect vénérable, ses manières distinguées et affables, l'expression bienveillante de son visage, le faisaient remarquer de tout le monde, et bien des personnes en dehors de ses coreligionnaires s'honoraient de sa connaissance. Sa conversation, à la fois sérieuse et animée, la bonté, l'aménité de son caractère, lui avaient gagné de nombreux amis, et aujourd'hui il y a peu de personnes à Hereford, qui ne regrettent pas sincèrement la perte d'un prélat, qu'elles avaient appris depuis longtemps à admirer et à aimer. C'était un homme à l'antique caractère apostolique, dur et sévère pour lui-même, doux et indulgent pour les autres. Il ne cherchait pas à faire du bruit dans le monde, au contraire, il évitait toute apparence d'éclat et d'ostentation ; mais il possédait des talents solides, une érudition profonde, une piété vraie et attrayante. On ne pouvait pas l'approcher sans ressentir une douce impression de la simplicité touchante de son caractère, de l'humilité qui dirigeait ses pensées et sa conduite, et de la dévotion tendre et sincère qui remplissait son âme. »

Vous pouvez juger, d'après ce témoignage, que Monseigneur Brown était un homme de vertu peu ordinaire ; c'est qu'il avait été formé à une excellente école : sa première éducation fut confiée à des Bénédictins français, que la fureur de la Révolution avait obligés à chercher un asile en Angleterre. Sous la direction de maîtres si habiles, il fit des progrès rapides dans la science et la piété, et à l'âge de quinze ans, il entra dans l'Ordre de Saint-Benoît, dont il continua jusqu'à sa mort à être l'un des fils les plus dévoués. Après avoir exercé plusieurs charges importantes, il fut nommé vicaire apostolique, en 1840. On eut bien de la peine à lui faire accepter cette dignité, mais il fallut se soumettre, et, dix ans plus tard, la hiérarchie ayant été rétablie en Angleterre, il fut appelé au siège

épiscopal de Newport et Menevia, où un évêque n'avait pas été vu depuis la Réformation. L'état de ce pauvre diocèse peut se concevoir, en réfléchissant aux paroles ci-jointes que lui adressa Mgr Wiseman, à l'occasion de son installation : « Le champ qui vous est donné à cultiver abondera en travail et en fatigues, Dieu le sait ! Mais réjouissez-vous plutôt que de vous attrister. Le désert qui fleurira, grâce à vos sueurs, sera plus agréable à ses yeux qu'un paradis terrestre déjà planté. Une seule brebis, ramenée au bercail par vos soins, sera plus chère à son cœur, que quatre vingt dix-neuf, qui ne s'étaient pas égarées. D'autres reçoivent la charge d'évêque, la votre est celle d'apôtre. D'autres ont à faire fructifier ce qui leur est confié : *vous*, vous aurez tout à acquérir. »

En effet, il n'y avait à cette époque qu'une seule église dans le diocèse de Newport, et elle était criblée de dettes. Ça et là, dans quelques châteaux appartenant à d'anciennes familles catholiques, il y avait encore des chapelles, mais dans les villes, lorsqu'un prêtre venait célébrer les divins mystères, on se réunissait dans une chambre particulière, tantôt dans une auberge, tantôt au-dessus d'une écurie. Swansea, à la vérité, possédait une pauvre chapelle, mais si basse, que Monseigneur ne pouvait s'y tenir droit. Maintenant, il y a cinquante-huit églises ou chapelles dans le diocèse, trois monastères de bénédictins, de capucins et de Pères de la Charité, avec dix communautés de femmes, et un grand nombre d'écoles paroissiales. Tout cela est dû à son activité, à son énergie, à son zèle pour la gloire de Dieu ; mais qui dira les fatigues, les travaux, les sacrifices de tout genre qui en furent le prix ? Ainsi que le disait encore un journal protestant : « Le bon Mgr Brown pouvait bien mourir heureux et tranquille ; il avait accompli une longue journée d'un travail rude et difficile ; il pouvait donc aller trouver



le Maître de la vigne, avec une sainte confiance de recevoir la récompense promise au serviteur fidèle. »

Oui, nous sommes persuadées qu'il jouit maintenant du fruit des ses travaux apostoliques, mais que son absence nous est sensible ! Depuis près de vingt ans, il venait régulièrement tous les dimanches matin, dire la messe chez nous, afin d'éviter à nos enfants la peine de se rendre à la paroisse. Jamais je n'aurais fini, si je voulais vous raconter les attentions paternelles et délicates dont nous étions l'objet de sa part. Je ferai donc taire mon cœur, pour vous entretenir de nos petites œuvres, et des bénédictions qu'il plaît à Dieu de répandre sur elles.

Lorsque nous arrivâmes ici, il y a une vingtaine d'années, nous trouvâmes, non seulement des enfants, mais des grandes personnes qui ignoraient complètement les principaux mystères de la religion. Ce n'est pas étonnant, quand on pense qu'il n'y avait pas une seule école catholique, et que, d'ailleurs, la population est presque toute protestante ; de plus, Hereford, qui est à deux pas de Bullingham, est une des villes fortes du Protestantisme en Angleterre, « *Une ville cathédrale*, » comme on l'appelle, ce qui veut dire que l'ancienne cathédrale, magnifique monument gothique, sert au culte protestant, depuis la Réformation ; mais elle porte son vrai nom sur ses murs et sur ses tours : on voit au premier coup d'œil que c'est un édifice catholique, et il arrive assez souvent, que de simples gens de la campagne, passant devant la porte, y entrent, se mettent à genoux, et commencent à réciter le rosaire sans se douter de leur méprise ! Notre premier soin fut d'ouvrir des classes externes, pour garçons et filles, qui furent presque tout de suite remplies, et sous peu, nous eûmes le bonheur de conduire à la sainte table, pour la première fois, plusieurs jeunes gens de l'un et de l'autre sexe. Un certain nombre d'enfants protestants

commencèrent dès lors à fréquenter notre école, malgré les menaces de leurs pasteurs, qui redoutaient notre influence sur ces jeunes âmes. Aussi, il nous fallut user d'une grande circonspection, et ne rien faire qui eût l'apparence de prosélytisme; nous nous gardions même de faire trop attention aux désirs, que nous exprimaient quelques enfants, de devenir catholiques. Mais sans que nous y fussions pour rien, ils apprenaient les prières et le catéchisme, en entendant les autres les réciter; peu à peu, ils se mirent à faire le signe de la croix, à porter la médaille miraculeuse, à venir à la messe le dimanche, et ils conservaient, avec une religieuse vénération, les petites images que nous leur donnions quelquefois pour récompenses. La semence ainsi jetée, tout doucement, dans la bonne terre, ne tarda pas à fructifier, et à produire des conversions. Une petite fille de douze ans, enfant intelligente, répétait souvent à ses petites compagnes, qu'elle serait catholique. Étant restée absente quatre ou cinq jours, la sœur s'en inquiéta, et apprit qu'elle était dangereusement malade. En même temps, sa mère vint nous trouver, nous suppliant d'aller la voir, parceque, disait-elle, elle ne faisait que réclamer les sœurs; elle nous parla d'une belle prière, que la petite répétait constamment, mais à laquelle, elle, pauvre femme, ne comprenait rien! Nous partîmes de suite, quoique ce fût une longue course, de trois ou quatre milles, à travers la campagne. La chère enfant était si faible, qu'elle ne pouvait guère parler, cependant elle put nous témoigner son désir de voir un prêtre; nous demandâmes à sa mère, si elle permettrait qu'il vînt: « oh! oui, répondit-elle, puisque cela fait plaisir à ma pauvre enfant, je le veux bien. » La chère petite se confessa avec une pleine connaissance, fut reçue dans l'Église, et mourut le lendemain, laissant tous ses parents dans la conviction, qu'elle était passée à une vie meilleure. Plusieurs enfants

de cette même famille viennent maintenant à nos classes ; les parents nous ont donné à entendre, que s'ils voulaient être catholiques, ils n'y mettraient pas d'opposition ; mais c'est l'œuvre de Dieu, et nous nous abstenons, par prudence, de rien faire pour en hâter l'accomplissement.

Il y a eu aussi des conversions intéressantes parmi les adultes. Nous avons remarqué un brave ouvrier qui venait très régulièrement à la classe du soir, après sa rude journée de travail, et qui paraissait très désireux de s'instruire en matière de religion. Il y a de cela une quinzaine d'années ; il quitta le voisinage, et nous l'avions complètement perdue de vue, depuis treize ans, quand la Providence le ramena à Bullingham. Il ne tarda pas à venir nous voir, et à demander la permission de venir à la chapelle, le dimanche soir. Nous avons tous les dimanches la bénédiction du Saint Sacrement, et un excellent sermon, auquel assistent beaucoup de personnes des environs. Sa conduite prouva qu'il était sincère ; il nous assura qu'il était convaincu, depuis longtemps, que l'Église catholique était la seule vraie, établie par Notre-Seigneur, et qu'il confesserait sa foi, même s'il fallait souffrir la prison. Le bon prêtre auquel nous l'adressâmes, nous dit avoir rarement rencontré un homme ayant des instincts aussi catholiques ; aussi, il eut peu de chose à faire pour le préparer à la réception des sacrements. Sa femme, et un de ses fils, entraînés par son exemple, ont été reçus depuis dans le sein de l'Église, mais leur bonheur ne sera complet, que lorsqu'il sera partagé par leur fille aînée et son mari. Cette fille était autrefois notre écolière, et nous vîmes chez ses parents, tout dernièrement, une image de l'*Ecce Homo*, soigneusement conservée, depuis son enfance. Nous avons appris que leur pasteur avait essayé en vain de les en déposséder, en offrant de l'acheter à

un très haut prix. Rien ne put décider ces braves gens, à faire un pareil sacrifice.

Une autre conversion qui nous a beaucoup touchées, est celle d'une famille de pauvres honteux, que nous avons été appelées à visiter, il y a environ deux ans. Le père était protestant, la mère catholique, mais de nom seulement; il y avait treize ans qu'elle ne s'était pas approchée des sacrements. Les enfants, quoique baptisés, n'avaient reçu aucune instruction religieuse, et les aînées, deux jeunes filles de quinze et treize ans, ne savaient pas le premier mot du catéchisme. Quatre années de maladie, en réduisant le père à l'inaction, avaient amené la misère dans cette famille, et lorsque nous la visitâmes, pour la première fois, il nous fut facile de nous rendre compte de ses besoins. Dans ces circonstances, il nous sembla que le meilleur service à lui rendre, serait de prendre les deux jeunes filles dans notre pensionnat. La proposition fut agréée avec reconnaissance; ces chères enfants vinrent chez nous, et grâce à leur docilité, elles furent bientôt préparées à la réception des sacrements. La mère, touchée sans doute de l'intérêt que nous lui témoignions, fut ramenée sans peine à la pratique de ses devoirs religieux; mais son mari, quoique on ne peut plus reconnaissant de ce que nous faisons pour alléger sa triste position, persévérait dans son éloignement pour le catholicisme; on aurait même dit que ses préjugés augmentaient, au lieu de diminuer. Sa femme en était désolée; elle ne cessait de supplier le bon Dieu de lui faire miséricorde, et de ne pas le laisser mourir dans cet état. Souvent, elle venait décharger son cœur auprès de nous. et un jour, elle nous avoua, avec l'accent du désespoir, qu'elle ne comptait plus obtenir la conversion de son mari, que quand bien même il serait mieux disposé, l'entourage de ses amis protestants, rendait la chose impossible. Nous tâchâmes de relever son

courage, en lui rappelant les promesses faites dans la Sainte-Écriture, à ceux qui prient avec foi et confiance dans la divine miséricorde. Quelques jours plus tard, elle revint pleine de joie, nous annoncer que le malade avait demandé un prêtre. Ce premier pas fut suivi, presque immédiatement de son abjuration. Il reçut les sacrements dans des dispositions très édifiantes, et depuis ce moment, quoique en proie à des douleurs intolérables, qui lui arrachaient des cris, nuit et jour, il ne lui échappa plus une seule plainte. Enfin une heureuse mort vint le délivrer de ses souffrances.

Parmi nos jeunes pensionnaires, plusieurs ont demandé et reçu le baptême; d'autres, après nous avoir quitté se sont décidées à embrasser la vraie foi, surtout lorsque la Providence a permis qu'elles soient placées dans un milieu catholique.

Ah ! combien il y a de protestants en Angleterre, qui ne sont tels que par pure ignorance, et combien d'âmes pourraient être gagnées à Notre-Seigneur, s'il y avait plus d'ouvriers et d'ouvrières, pour leur enseigner la voie du salut ! Priez donc pour nous, afin que nous acquittant selon l'esprit de saint Vincent, de la petite mission qui nous est confiée, nous puissions contribuer efficacement à étendre le règne du divin Maître, en l'amour duquel et de Marie Immaculée, je suis,

Ma très chère Sœur,

Votre très affectionnée,

Sœur Joséphine CODY.

*I. f. d. c. s. d. P. M.*

---

## PROVINCE DE CRACOVIE

---

*Lettre de M. BONKOWSKI à M. PÉMARTIN,  
secrétaire général. (Suite et fin.)*

Il nous restait encore une mission à prêcher à Brody. Nous nous y rendions avec une certaine prévention, y prévoyant beaucoup de fatigues et peu de succès. Nos appréhensions avaient un fondement qui semblait les justifier parfaitement, car outre le mal qu'on rencontre facilement partout, à Brody on cherche de plus à arracher la foi au peuple en l'engageant à ne suivre aucune religion, et il y avait là plusieurs familles qui depuis quelques années ne faisaient plus même baptiser leurs enfants.

C'est le 13 septembre, veille de la fête de l'exaltation de la Sainte Croix, que nous avons ouvert cette mission qui se présentait à nous sous des apparences si tristes. Mais Dieu a tout disposé autrement : *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter*. Oui, la grâce de Dieu a tout fait et nous avons trouvé la terre bien préparée pour recevoir la semence de la parole divine.

(1) Voir page 376.

Dès le premier jour de la mission jusqu'au dernier, le peuple encombrait les confessionnaux et se réunissait en masse pour les instructions. Pendant quelques jours nous avons trente prêtres pour nous aider à confesser, et nous n'étions jamais moins de dix-sept dans les confessionnaux. L'église, quoique très grande, ne pouvait pas cependant contenir cette foule avide de la parole de Dieu ; aussi la plupart du temps nous faisons nos instructions dans le cimetière. Les personnes de toutes les classes de la société s'empressaient de participer à cette mission ; les domestiques, le peuple des campagnes, les ouvriers, les élèves du gymnase, les professeurs, les magistrats et même les militaires se réunissaient tous les jours très régulièrement ; ils étaient surtout assidus à entendre les instructions. Nous avons remarqué tout particulièrement un officier et quelques autres messieurs très respectables, qui pendant toute la mission, passaient toutes leurs journées à l'église depuis six heures du matin jusqu'au soir bien tard. Nous n'avons pas à Brody d'autres confessions à entendre que les confessions générales ; néanmoins ce travail fatigant par lui-même nous paraissait si léger, si consolant que bien volontiers nous y serions restés toute une année pour le continuer. Il était facile à voir que pas une de nos paroles n'était tombée en vain ; nous n'avons pas rencontré une seule âme, où la parole de Dieu n'eût pris racine en donnant les meilleurs fruits. Il nous serait impossible d'exprimer ce qui se passait dans notre âme à la vue de ce peuple qui cherchait Dieu avec tant de sincérité et de persévérance. Aujourd'hui encore à ce souvenir, nous nous sentons tout émus, les larmes remplissent involontairement nos yeux, et du fond d'un cœur contrit et humilié nous nous écrivons : quelles grâces rendrons-nous à notre Dieu pour tant de miséricorde dont nous sommes l'objet !.... Car ici nous avons vu clairement se réaliser les

paroles prophétiques du psaume : *Dominus dabit verbum evangelizantibus virtute multa.*

Il faudrait remplir des pages entières, si l'on voulait donner tous les détails sur ces merveilles de la grâce et de la miséricorde de Dieu dont nous avons été tous les jours témoins pendant tout le temps de notre mission. A chaque heure presque, le divin Maître nous préparait une joie nouvelle et tout à fait inattendue. Tantôt, c'était un impie qui ne s'était pas confessé depuis 30 ans qui faisait l'aveu des fautes de toute sa vie en versant des larmes de repentir. Tantôt, c'était une famille qui vivait depuis longtemps dans une désunion complète, mais déjà réconciliée arrivait ensemble au tribunal de la pénitence. Là encore des personnes entretenant depuis plusieurs années des relations coupables, reconnaissant l'abîme, où doit les précipiter leur vie désordonnée, brisaient généreusement les liens du péché, renonçant solennellement même à se revoir, et réparant leurs égarements par des larmes d'un repentir sincère. Il était touchant de voir les seigneurs, les magistrats, les soldats s'agenouillant à côté de pauvres gens du peuple pour recevoir le scapulaire de la Passion, s'inscrire dans la Confrérie de la Tempérance. Toutes nos recommandations, nos avis étaient accueillis avec une confiance et une soumission parfaites, si bien que le temps nous faisait défaut pour satisfaire l'empressement de chacun à les mettre à exécution. Sans compter les personnes qui se revêtirent du scapulaire de Notre-Dame du Carmel et de celui de l'Immaculée-Conception, 648 personnes reçurent celui de la Passion, et au moins autant d'autres l'ont demandé encore ; mais n'ayant pas eu le temps de le leur donner, nous les consolâmes en les assurant que M. le Curé pourrait les satisfaire plus tard, lorsque nous lui enverrions le permis de revêtir de ce scapulaire. — La confrérie de la Tempérance, d'où il résulte un bien



immense pour notre pays autant sous le rapport spirituel que temporel, a gagné à Brody 974 membres ; en général dans les quatre missions que nous avons données cette année, nous avons inscrits dans cette confrérie, 2,895 personnes.

Il fallait enfin clore notre mission ! Le cœur se serrait douloureusement ; car pendant cette quinzaine de jours, il nous semblait que ce peuple était non seulement pour nous des frères et des sœurs, mais que c'étaient nos enfants bien-aimés. Je ne saurais jamais rendre ici le moment de notre séparation ! Ils entourèrent le presbytère, montèrent sur les escaliers, pénétrèrent jusque dans nos chambres, ne nous laissant pas même la possibilité d'arranger nos petites affaires. Le peuple pleurait ; nos larmes se mêlaient aux siennes ; à travers le peuple, les diverses députations cherchaient à pénétrer jusqu'à nous pour nous exprimer leur reconnaissance : les anciens de la Confrérie de la paroisse, quelques-uns de la noblesse des environs, M. le Maire avec les magistrats au nom de la ville ; et dans tout cela on voyait tant de sincérité, de simplicité, tout était si touchant, que le cœur en fut attendri ; aussi pour mettre fin à tous ces adieux, nous nous empressâmes de monter dans les voitures qui nous attendaient pour nous conduire au chemin de fer assez éloigné de la ville, et où nous comptions respirer librement après tant d'émotions diverses. Mais ce fut tout le contraire : nous trouvâmes non seulement toute la place devant la gare couverte du peuple, mais encore les salles d'attente de toutes les classes, les locaux même des employés de la gare en étaient pleins. Quel parti fallait-il prendre ? Nous résigner et le laisser faire. On couvrait de baisers nos mains et nos pieds ; on nous poussait d'une place à l'autre. Et lorsque nous montâmes, non sans une grande peine, dans les wagons, ce bon peuple, des fenêtres de la gare, tendait vers nous ses

maines jointes comme pour la prière ; nous leur envoyâmes notre dernière bénédiction en faisant le signe de la croix.

Lorsque tout disparut à nos yeux, nous nous demandions à nous-mêmes : Que veut dire tout cela ? Qu'y avait-il d'extraordinaire dans nos paroles ? M. le curé et ses vicaires, prêtres pieux et savants, tous les dimanches font trois instructions ; lesquelles, sans doute, sont bien mieux préparées et ont plus d'éloquence que les nôtres, toujours très simples. Comment notre simple explication des vérités de la foi, des commandements de Dieu, des conditions requises pour une bonne confession, a-t-elle pu émouvoir si fort le cœur de ce peuple ? Parmi eux nous avons rencontré beaucoup de personnes d'une éducation tout-à-fait supérieure, cependant tous nous témoignèrent une égale reconnaissance, comme si nous leur avions appris une loi de sagesse qu'ils n'avaient jamais entendue encore. Ah ! c'est qu'il y a une grâce toute divine attachée à une mission ! C'est quelque chose de si merveilleux que la raison humaine ne peut le concevoir, ni l'expliquer. Dieu montre ici d'une manière évidente la vérité des paroles de saint Paul, apôtre : *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes : et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia ; et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, ut non gloriatur omnis caro in conspectu ejus.* Ces paroles nous expliquent parfaitement tous les miracles que fait une mission, et il ne nous reste qu'à nous écrier avec le roi David : *Non nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* Telle fut notre dernière mission de cette année, bien plus riche par l'abondance des grâces et les bons effets que toutes celles que nous avons données dans la Galicie.

Le 25 septembre, nous étions de retour à Léopol ; M. Kiedrowski et M. Ptaszynski après s'être reposés deux jours chez nos confrères, retournèrent à Cracovie ; quant à

moi, j'ai trouvé à mon arrivée à Léopol, l'ordre de monsieur le visiteur de me rendre à Nowosiolki pour établir le chemin de Croix dans la chapelle de nos sœurs, mise entièrement à neuf. Je choisis pour cette cérémonie le jour même de la fête de Notre-Dame du Rosaire; à cette nouvelle, le bon peuple des campagnes est venu en foule; la cérémonie se fit avec une grande solennité; je profitai de cette occasion pour adresser plusieurs instructions à ce cher auditoire. Le lendemain, je commençai à prêcher la retraite aux enfants des deux sexes; ceux de l'école de nos sœurs, comme ceux de l'école paroissiale prirent également part à ces exercices. Les enfants étaient au nombre de 150, et tous remarquables par leur candeur et leur simplicité, comme le sont ordinairement nos enfants des campagnes. C'était touchant de voir cet abandon plein de naïveté avec lequel ils approchaient le missionnaire qu'ils voyaient la première fois. Après cette retraite, soixante enfants firent leur première communion; comme dans ce village il y a deux rites : le latin et le grec-uni, un prêtre grec-uni vint dire la sainte Messe dans la chapelle de nos sœurs, en même temps que moi. Avant la sainte communion j'adressai à tous ces chers enfants quelques paroles, et ensuite tous s'approchèrent de la sainte table aux deux autels différents pour recevoir pour la première fois, chacun selon son rite, leur Dieu dans le sacrement d'amour. Après l'action de grâces, tous les enfants portant en tête la Croix et la bannière de Marie, se rendirent processionnellement à l'école, où je leur ai adressé de nouveau quelques paroles, et distribué ensuite de petits souvenirs pieux. Une des petites filles se préparant à la première communion était malade à l'hôpital; elle eut le bonheur de la faire, quoique sur son lit de douleur, en même temps que les autres, et bientôt après, elle est allée jouir éternellement du Bien-Aimé qui, jaloux de la beauté de cette âme innocente, n'a

pas voulu la laisser au milieu des dangers de ce monde.

J'eus la pensée d'inviter tous les enfants à l'enterrement de leur petite sœur que le bon Jésus venait d'appeler à lui. Nos sœurs ont élevé un catafalque charmant dans sa simplicité, tout orné de fleurs ; le peuple se réunit en foule, et ce sont les pieuses jeunes filles elles-mêmes qui portèrent la petite défunte ; leurs autres compagnes suivaient le cercueil, chacune avait un petit bouquet à la main ; lorsque le cercueil fut descendu dans la tombe, elles le couvrirent tout entier de ces bouquets. Je ne saurais vous rendre ce qui se passait dans mon âme attendrie par le spectacle de ce jeune groupe, faisant ainsi ses adieux à celle qui, après avoir participé comme elles, trois jours auparavant, au banquet céleste sur la terre, s'envola partager le bonheur des anges, devenant, sans doute, au ciel, l'avocate de ses chères compagnes ! Je recueillis toutes mes forces pour dire encore quelques mots sur la tombe qui allait se fermer, et laisser à ces chers enfants un souvenir de la mort qui les tiendrait en garde contre le mal.

Vous voyez, Monsieur, que si le champs de travail est vaste dans notre pays pour les missionnaires, et quelquefois hérissé d'épines, les consolations qui élèvent l'âme à Dieu par les sentiments d'une vive reconnaissance ne nous manquent pas non plus. Veuillez prier pour nos missions, pour nos pauvres, plus à plaindre, peut-être, que partout ailleurs, sous le rapport spirituel, à cause du clergé peu nombreux, et sous le rapport matériel, à cause de la situation douloureuse du pays. Priez aussi pour le missionnaire qui a l'honneur de vous écrire, afin qu'en travaillant au salut des autres, il sache surtout se sanctifier lui-même.

En terminant, la pensée me vient que, si quelques bonnes sœurs de France, où l'on abonde en objets de

piété, voulaient de temps en temps envoyer une petite provision de médailles pour nos missions, elles pourraient être sûres d'avance de la reconnaissance des missionnaires de Pologne, et avoir leur part dans le bien que ces pieux souvenirs font à notre peuple ici, si bon et si plein de foi.

Veillez me croire toujours en l'amour de Jésus et de Marie Immaculée.

Monsieur et très cher confrère,

Votre tout dévoué,

J. BONKOWSKI,

*Ind. p. d. l. M.*

---

## PROVINCE D'AUTRICHE

---

*Lettre de M. MÉDITZ à M. PÉMARTIN, secrétaire général*

Vienne (Autriche), le 12 juin.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

*La grâce de N.—S. soit avec nous pour jamais !*

Nous venons de donner une mission vraiment intéressante à Martinsberg (mont Saint-Martin). La grâce et la miséricorde du Seigneur s'y sont manifestées d'une manière extraordinaire. C'est pourquoi je me crois obligé de vous en donner quelques détails.

Permettez-moi d'abord de vous parler de l'endroit où nous avons donné cette mission. Martinsberg est une montagne non loin de Raab en Hongrie. C'est là où saint Étienne, premier roi des Hongrois, acheva, vers l'an 1001, un monastère, dont son père Geyza avait jeté les fondements. Il y plaça les fils de saint Benoît, qu'il avait appelés pour travailler à la conversion des Hongrois payens. C'est ce monastère qui a été en tout temps considéré comme le

berceau et la maison mère des Bénédictins hongrois. Ils comptent aujourd'hui plus de cent soixante prêtres et trente-huit étudiants. Comme autrefois, ainsi encore de nos jours, ces pieux enfants de saint Benoît excellent par leur science profonde et par leur activité infatigable dans l'éducation de la jeunesse. Ils enseignent actuellement la science et la piété en six gymnases et un lycée. Ils distribuent en outre le pain de la parole divine en vingt-trois paroisses, toutes dépendantes du monastère de Saint-Martin. L'abbé de Saint-Martin — qui est appelé archi-abbé, parce qu'il commande encore à trois autres abbayes bénédictines en Hongrie — a une véritable juridiction épiscopale sur ces paroisses, qui comptent 33,083 âmes. Sa cathédrale est splendide. C'est là où Sa Grandeur nous avait appelés pour préparer ses fidèles par la mission à la célébration du quatorzième anniversaire de la naissance de saint Benoît. Il avait annoncé cette mission dans une lettre adressée à tous ses sujets — elle devait durer du 29 mars au 6 avril. C'est à notre petite compagnie qu'il s'adressa pour avoir des missionnaires. Nous fûmes envoyés trois. En arrivant l'après-midi de la fête de Pâques, Monseigneur l'archi-abbé nous reçut avec une bonté vraiment paternelle.

Nous nous étions proposé de commencer la mission le lundi de Pâques après la grand'messe, mais l'église était déjà comble dès le matin. Tous les fidèles voulaient se confesser et ainsi nous étions forcés de commencer avant le terme fixé. L'affluence était si nombreuse en ce jour que plus de vingt prêtres de Saint-Martin ont dû nous aider au confessionnal. Plus de six cents personnes dont la plupart des hommes, se sont approchées ce même jour de la sainte table.

La nouvelle de cette mission s'était bientôt répandue par toute la contrée et Martinsberg devenait ainsi un autre

Bethléem où les fidèles venaient chercher leur Jésus. Une foule des environs, accompagnée de leur pasteur, venait — processionnellement et en chantant des cantiques — pour participer à la grâce de la mission. Souvent ces bonnes gens s'écrièrent : « Je veux faire une bonne confession, — une confession générale de toute ma vie, — je veux bien mourir, — je veux sauver mon âme. » Les prêtres et autres ecclésiastiques sollicitèrent la même faveur. Nous étions obligés de rester au confessionnal depuis cinq heures du matin jusqu'à sept heures et demie du soir. Tous les prêtres de Martinsberg faisaient de même avec un zèle infatigable. Le nombre des fidèles qui voulait se confesser augmentait de jour en jour. Quand nous sortions le soir de nos confessionnaux — les nombreux pénitents qui attendaient leur tour pleuraient amèrement, parce qu'ils n'avaient pas encore pu laver leur âme dans le sang de l'Agneau. Ce bon peuple était si touché de la grâce divine, qu'il s'écriait à haute-voix dans la rue : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi n'avons-nous pas su cela plutôt ? — Oh ! si nous avions su ce que nous savons maintenant, jamais nous n'aurions péché. »

D'autres s'écriaient : « Mon Dieu ! pourquoi n'ai-je pas su auparavant ce que les missionnaires nous ont prêché ? O mon Dieu, ayez pitié de moi, je veux faire une bonne confession et devenir un autre homme. »

Quand quelqu'un s'oubliait jusqu'à dire quelques blasphèmes, les autres lui disaient : « N'as-tu pas entendu ce que les missionnaires nous ont dit si souvent ? Le Seigneur te châtera, si tu ne cesses pas de blasphémer. » Les prêtres disaient : « Grâces soient rendues à Dieu ! Maintenant nous savons comment nous devons prêcher les vérités divines aux fidèles. C'est la simplicité qui y attire les bénédictions d'en haut et c'est la confession générale qui y est le remède le plus efficace pour nos fidèles. »



Monseigneur l'archi-abbé, voyant les merveilles que la grâce divine opérait dans ses fidèles et dans ses prêtres, fut si touché qu'il nous dit en pleurant de joie : « Que le Seigneur soit mille fois béni de ce que votre Congrégation nous ait prêché la mission. Je crois que saint Benoît n'aura pas beaucoup de fêtes dans le monde où il trouvera tant de joie comme dans notre belle mission, par laquelle les âmes ont été réconciliées avec le bon Dieu. »

Le 5 avril, vint Monseigneur l'évêque de Raab pour participer à la mission et pour gagner l'indulgence plénière.

Le 6 avril, la clôture solennelle de la mission. L'archi-abbé a chanté la grand'messe, après laquelle il a donné la bénédiction papale, accordée pour le quatorzième centenaire de saint Benoît. Ensuite, monsieur le directeur de la mission a béni les objets de piété et la croix de la mission au milieu d'un grand nombre de prêtres et une foule immense de fidèles. A propos de cette affluence pendant la mission, les prêtres nous disaient : « Si vous restiez ici, vous auriez à confesser jour et nuit jusqu'à la fête de la Pentecôte.

Mais l'obéissance nous rappelait dans notre chère maison de Vienne. C'est pourquoi nous partîmes le lendemain, après avoir chanté la grand'messe en action de grâces et assisté à une messe de *Requiem* pour les défunts de la paroisse et du couvent de Martinsberg. Nous avons visité encore ce même jour les malades, qui voulaient aussi participer à la grâce de la mission.

Nous sommes partis le cœur embaumé par tout ce que nous avons vu, rendant grâce au bon Dieu de ce qu'il avait tant manifesté pendant cette mission, les richesses de sa bonté et de sa miséricorde infinie. Jamais ne s'effacera de nos cœurs le souvenir de cette mission, de laquelle nous pouvons dire avec le Roi-Prophète : « *Misericordias Domini in æternum cantabo.* »

J'ai l'honneur d'être, dans l'amour de N.-S. et de son Immaculée Mère, Monsieur et bien cher confrère, votre très humble et très obéissant serviteur,

MÉDITZ.

I. p. d. l. C. d. l. M.

Au moment où se donnait cette mission, ayant eu à traiter quelque affaire avec le Réverendissime archi-abbé, Monsieur notre très honoré Père profite de l'occasion du quatorzième centenaire de saint Benoît pour lui offrir un religieux souvenir accompagné de quelques mots à l'Ordre illustre de saint Benoît et des œuvres si nombreuses des fils du saint patriarche. Nous pensons qu'on lira avec intérêt la traduction de la lettre latine que le Réverendissime envoya en réponse à Monsieur le Supérieur général.

TRÈS HONORÉ MONSIEUR LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

« J'ai reçu votre lettre du 30 mars, à l'époque où les Pères de votre Congrégation se livraient aux œuvres de la sainte mission. Après nous avoir donné un don très excellent, vous y ajoutez ainsi encore des paroles d'encouragement. « *Verbum bonum super datum optimum.* »

« Les jours de cette sainte mission ont été des jours de salut pour mes fidèles, des jours du plus bel exemple pour mon clergé. Une multitude innombrable de peuple accourait journellement, toute disposée à rester jour et nuit pour pouvoir participer aux saints sacrements. Pendant ce temps, les Pères de la mission — toujours heureux, — toujours disposés à rendre des services, — recevaient, avec une charité qui ne se lassait jamais, les pénitents, —

instruisaient les fidèles, — visitaient les malades, — etc.

« Leur mémoire sera toujours parmi nous en grande bénédiction.

« Oh ! puissions-nous conserver et augmenter par nos soins et travaux les fruits qu'ils ont produits !

« Vous ne vous êtes pas contenté de nous envoyer ces Pères de votre insigne Congrégation, vous avez aussi voulu nous faire savoir par votre lettre vos sentiments pour l'ordre de saint Benoît, — vous y louez ses membres, — vous y exaltez ses œuvres.

« C'est vrai que le saint Patriarche a été un vase d'élection, dont Dieu s'est servi pour opérer des merveilles ; — c'est vrai que l'ordre de saint Benoît, semblable à un grand arbre, a étendu ses branches sur toute la surface de la terre et qu'il a distribué au genre humain des fruits de salut et toutes sortes de bénédictions.

« Mais hélas ! comment en un vil métal l'or pur s'est-il changé ! Vénérables par notre antiquité, nous sommes cependant devenus comme de faibles vieillards, — stériles, — rencontrant partout des difficultés, que nous suscitent les malheurs des temps. Notre corps meurtri comme par des épines n'a plus son libre essor, il est comme entraîné vers la terre. Nous devons à la miséricorde divine de ne pas être détruits.

« Priez, je vous en conjure, priez Dieu notre maître qu'il enlève de notre milieu tout ce qui pourrait lui déplaire ; — qu'il nous donne le cœur et l'esprit de notre bienheureux père saint Benoît.

« Vous nous avez donné dans votre bonté des louanges que nous sommes loin de mériter, vous avez imploré sur nous des bénédictions célestes ; vous nous souhaitez un avenir glorieux. — Puisse Dieu vous le rendre : qu'il vous fasse la grâce de voir croître les fils de votre Congrégation — en nombre, en réputation, en mérites, en gloire et sur-

tout en grâces célestes, pour le bien de l'Église et le salut de tous les fidèles.

« Nous nous recommandons à votre charité et à vos pieuses prières.

« De votre paternité le très humble frère en Jésus Christ,

« CHRYSOSTOME.

« *Archi-Abbé de Saint-Martin.* »

## PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

---

*Lettre de ma sœur GILLOT, à M. MAILLY, procureur général.*

Santorin, 7 juillet 1880.

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Je viens vous exprimer mes vifs sentiments pour la belle allocation que vous avez eu la bonté de nous annoncer, de l'œuvre des écoles d'Orient.

Oh ! oui, Monsieur, il m'est on ne peut doux de m'unir dans une même prière, avec tous les cœurs qui m'entourent, pour prier le Seigneur de vous dédommager au centuple de la tendre sollicitude dont votre excellent cœur ne cesse de nous gratifier. Nous formons aussi les vœux les plus ardents pour la prospérité de cette œuvre bénie, qui nous procure la douce consolation d'adoucir les nombreuses misères qui ne cessent d'affliger nos cœurs. Il me semble que vous apprendrez avec intérêt un nouveau trait de protection dont notre Mère immaculée vient de favoriser notre pays.

Je vous dirai, Monsieur, que depuis quelques jours, les vignes, seule ressource du pays, se trouvaient envahies par

les chenilles (la pirale), ce qui mettait souvent nos pauvres insulaires au désespoir, car après avoir passé des journées entières à en remplir de grands sacs pour les détruire, ils se voyaient dans l'impossibilité d'arrêter le fléau. Tous les cœurs se tournèrent donc vers Marie, et une députation se rendit à l'évêché pour demander à Sa Grandeur Mgr Galibert, que le tableau dédié à notre Mère du ciel, qui se trouve dans une église desservie par les prêtres de la Mission, fut porté en procession sur différents points de l'île, jusqu'à l'église cathédrale, où il resta exposé à la vénération des fidèles pendant les trois jours des quarante heures qui ont lieu à la Pentecôte. Oh ! prodige de Celle qu'on n'invoque jamais en vain, le jour même de la sortie du tableau vénéré, en qui nos bons Santoriniotes ont une si grande confiance, par suite des traits de protection qui leur ont été accordés, ce jour-là, dis-je, toutes les chenilles disparurent, laissant nos frères égarés, qui ignoraient le prodige, dans la plus grande stupéfaction ; car comme la veille ils avaient vu leurs vignes envahies par le fléau, ils s'y étaient rendus dès le matin, avec bon nombre d'ouvriers, pour se mettre à même de l'arrêter. Ils se demandaient donc les uns aux autres : mais que s'est-il donc passé, nous ne trouvons plus de chenilles ? Les Grecs, informés des prières des catholiques ne manquaient pas de leur dire : nous devons cette merveille à la très Sainte Vierge, qu'ils ont tant invoquée, et chacun se plaisait à le répéter à nos sœurs du dispensaire, qui étaient heureuses de les en convaincre de plus en plus ; aussi sonnèrent-ils à toute volée lorsque le tableau vénéré se trouva en face de leur église. Ils ne cessaient de faire des signes de croix tant qu'ils purent apercevoir le tableau de Marie. Dans la douce confiance que cette tendre Mère jettera sur ce peuple qui d'ailleurs l'aime tant, un regard de miséricorde, et en vous demandant mille pardons de la longueur de ma lettre.

## PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

---

*Lettre de ma sœur GILLOT, à M. MAILLY, procureur général.*

Santorin, 7 juillet 1880.

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Je viens vous exprimer mes vifs sentiments pour la belle allocation que vous avez eu la bonté de nous annoncer, de l'œuvre des écoles d'Orient.

Oh ! oui, Monsieur, il m'est on ne peut doux de m'unir dans une même prière, avec tous les cœurs qui m'entourent, pour prier le Seigneur de vous dédommager au centuple de la tendre sollicitude dont votre excellent cœur ne cesse de nous gratifier. Nous formons aussi les vœux les plus ardents pour la prospérité de cette œuvre bénie, qui nous procure la douce consolation d'adoucir les nombreuses misères qui ne cessent d'affliger nos cœurs. Il me semble que vous apprendrez avec intérêt un nouveau trait de protection dont notre Mère immaculée vient de favoriser notre pays.

Je vous dirai, Monsieur, que depuis quelques jours, les vignes, seule ressource du pays, se trouvaient envahies par

les chenilles (la pirale), ce qui mettait souvent nos pauvres insulaires au désespoir, car après avoir passé des journées entières à en remplir de grands sacs pour les détruire, ils se voyaient dans l'impossibilité d'arrêter le fléau. Tous les cœurs se tournèrent donc vers Marie, et une députation se rendit à l'évêché pour demander à Sa Grandeur Mgr Galibert, que le tableau dédié à notre Mère du ciel, qui se trouve dans une église desservie par les prêtres de la Mission, fut porté en procession sur différents points de l'île, jusqu'à l'église cathédrale, où il resta exposé à la vénération des fidèles pendant les trois jours des quarante heures qui ont lieu à la Pentecôte. Oh ! prodige de Celle qu'on n'invoque jamais en vain, le jour même de la sortie du tableau vénéré, en qui nos bons Santoriniotes ont une si grande confiance, par suite des traits de protection qui leur ont été accordés, ce jour-là, dis-je, toutes les chenilles disparurent, laissant nos frères égarés, qui ignoraient le prodige, dans la plus grande stupéfaction ; car comme la veille ils avaient vu leurs vignes envahies par le fléau, ils s'y étaient rendus dès le matin, avec bon nombre d'ouvriers, pour se mettre à même de l'arrêter. Ils se demandaient donc les uns aux autres : mais que s'est-il donc passé, nous ne trouvons plus de chenilles ? Les Grecs, informés des prières des catholiques ne manquaient pas de leur dire : nous devons cette merveille à la très Sainte Vierge, qu'ils ont tant invoquée, et chacun se plaisait à le répéter à nos sœurs du dispensaire, qui étaient heureuses de les en convaincre de plus en plus ; aussi sonnèrent-ils à toute volée lorsque le tableau vénéré se trouva en face de leur église. Ils ne cessaient de faire des signes de croix tant qu'ils purent apercevoir le tableau de Marie. Dans la douce confiance que cette tendre Mère jettera sur ce peuple qui d'ailleurs l'aime tant, un regard de miséricorde, et en vous demandant mille pardons de la longueur de ma lettre.



Toutes mes bonnes compagnes sont heureuses de s'unir à moi pour vous offrir l'hommage du très profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être, en l'amour des divins cœurs,

Votre bien reconnaissante,

Sœur GILLOT,

*I. f d. l. C. s. d. P. M.*

*Lettre des élèves de l'école de Boudja à M. FIAT, Supérieur général.*

Boudja, près Smyrne, 8 juillet 1880.

MONSIEUR ET TRÈS RESPECTABLE PÈRE

Permettez à votre petit troupeau de Boudja de vous remercier de vos bienfaits à son égard. Quoique n'ayant pas le bonheur de vous connaître nous avons bien souvent entendu nos bonnes Maîtresses parler des vertus de leur digne Supérieur. Cette douceur, cette indulgence qui vous caractérisent surtout, nous rassurent, et c'est avec la plus entière confiance que nous venons en ce moment remplir le devoir si grand de la reconnaissance. Nous avons le cœur rempli de la plus sainte émotion en assistant dimanche dernier à la bénédiction de la première pierre de notre chapelle. Mgr l'archevêque de Smyrne, M. le Supérieur du collège et le digne missionnaire qui s'occupe de notre petite famille, M. le curé de Boudja, plusieurs autres prêtres et la plupart des parents y assistaient. On dressa un petit autel dans le jardin et après les prières ordinaires en pareille circonstance, quatre jeunes filles vêtues de blanc levèrent la pierre, qui était posée sur une table, et la portèrent dans

les fondations. Après la cérémonie, Monseigneur accorda quarante jours d'indulgence à toutes les personnes qui étaient présentes. Dans cette première pierre nous avons préalablement déposé tous nos secrets et les noms de tous ceux qui nous sont chers, et le vôtre, Respectable Père, y a été mis le premier.

Comment ne redoublerions-nous pas de ferveur en présence de cette belle chapelle consacrée à N.-D. des Anges. Rien qu'à sa vue, nous nous sentons malgré nous attirées à prier. Nous nous réjouissons aussi à la pensée que nos réunions d'Enfants de Marie, dont vous avez bien voulu approuver l'association, y seront faites plus en grand, nos cérémonies plus touchantes. Votre doux nom, Père bien-aimé, y sera aussi à jamais béni par chacune de nous, et matin et soir de ferventes prières s'élèveront vers Dieu pour lui demander le bonheur et la conservation du meilleur des pères. Les années s'écouleront, mais le souvenir de vos bienfaits restera à jamais gravé dans nos cœurs et dans ce monument de votre bonté pour nous. Quel langage employer pour vous prouver notre reconnaissance ? aucun ne saurait exprimer les sentiments de notre cœur et le désir que nous avons de vous plaire. Pour que nous y réussissions, respectable Père, ah ! daignez nous donner encore votre bénédiction paternelle afin qu'avancant toujours dans le chemin de la vertu on puisse dire de nous un jour : On voit bien que ces enfants ont été élevées chez les Filles de la charité qui suivent si fidèlement les précieux exemples de leur vénérable supérieur.

Nous avons l'espoir, Monsieur et très respectable Supérieur, que vous ne refuserez pas cette nouvelle faveur à celles qui sont si fières et si heureuses de se dire en Jésus, Marie, Joseph.

Vos très humbles et très reconnaissants enfants,  
Les élèves de la 1<sup>re</sup> CLASSE DE BOUDJA.

## PROVINCE DE PERSE

---

### RAPPORT DE MGR CLUZEL (1)

*(suite et fin.)*

Mgr Cluzel sur l'espoir que lui avait donné le premier ministre de Mohemmed Shah, comptait pouvoir repartir avec les siens et rentrer à Ourmiah, lorsque après quarante jours de séjour à Téhéran, on lui signifia qu'il serait conduit à la frontière par Tauris avec une escorte d'honneur, puisqu'il avait transgressé les ordres du gouvernement en venant à la capitale au lieu de sortir de la Perse. Il remercia pour les honneurs de l'escorte qu'on voulait lui donner et il dit qu'il désirait partir non par Tauris, mais par Bagdad et Mossoul pour aller à la rencontre de M. de Sartiges l'envoyé français qu'on avait annoncé. Comme dans le fond Hadji-Mirza-Agaci, le protégeait autant qu'il pouvait, tout cela lui fut facilement accordé, et aussi un assez long délai pour faire ses préparatifs; bien plus, son excellence lui fit dire en secret de quitter la ville sans s'éloigner et de rester caché dans quelqu'un

(1) Voir page 72.

des nombreux villages voisins de Téhéran. En effet, Mgr Cluzel resta trois mois dans un beau village appartenant au premier ministre à six lieues de Téhéran. Tout le monde savait qu'il était là, excepté les Russes qui le croyaient déjà bien loin.

Enfin M. de Sartiges arriva en sa simple qualité de voyageur recommandé, mais avec l'intention de créer une légation française à Téhéran. Il fit son entrée à Téhéran et Mgr Cluzel, qui l'avait vu en route, y rentra le lendemain.

Grand fut le désappointement et grande fut la colère des Russes, en voyant reparaitre Mgr Cluzel. Ils s'en prirent à tout le monde, mais plus particulièrement à M. Colam Barry, jeune Italien au service de la Perse avec le rang de colonel. Ils l'accusaient d'avoir suggéré à Mgr Cluzel de ne pas s'éloigner de Téhéran, et ils demandaient à Hadji-Mirza-Agaci, son maître, son renvoi immédiat du service, mais comme le premier ministre tenait à ce jeune homme, il ne le sacrifia pas, et il déclara carrément que c'était lui-même qui avait fait dire à Mgr Cluzel de ne pas s'éloigner et d'attendre l'arrivée de M. de Sartiges. Peu à peu l'irritation se calma et les affaires prirent une tournure d'accommodement. Nous étions au mois d'octobre 1844.

Vers le même temps, M. Darnis qui avait passé son exil à Mossoul, rentra en Perse sans attendre davantage, en compagnie du R. P. Joseph Valerga qui était envoyé à Khosrova pour la construction de l'église, et pour faire une information sur la conduite de Mgr Isaïe de Jacobis. M. le comte de Médem ne manqua pas d'en être informé, mais il ne s'en formalisa pas. Cependant, Mgr Cluzel attendait tranquillement à Téhéran, le résultat des démarches de M. de Sartiges. Il devint bientôt presque ami de M. le comte de Médem. M. le comte de Sartiges s'était déjà plaint des violences employées envers les missionnaires catholiques pour prôner l'élitisme, tandis qu'à leurs côtés, les

missionnaires protestants en faisaient, et plus qu'eux, sans qu'on leur dit rien.

Deux de ces missionnaires, les deux mêmes qui étaient allés pour nous accuser, furent appelés à Téhéran pour se justifier, et ils durent faire le voyage pendant l'hiver comme la première fois. La justification ne fut pas difficile, c'était seulement pour la forme. Pourtant on appela à Tauris quelques-uns de leurs plus notables convertis; ils jurèrent franchement que c'était faux, qu'ils n'avaient eu jamais l'intention de se faire protestants. On prit acte de leur déclaration et de leur serment à la chancellerie du Consulat de Russie, et tout fut fini par là. M. de Sartiges ne manqua pas non plus de parler de l'église d'Ardichaï, et Mgr Cluzel adressa à M. le comte de Médem un rapport si clair, qu'il était impossible de dire non, après toutes les décisions données en faveur des catholiques. M. le Ministre de Russie ne fit pas difficulté de l'avouer, mais je ne veux pas, ajouta-t-il, servir d'échelon à M. le comte de Sartiges.

Cependant les choses s'étaient arrangées bien ou mal. Les missionnaires expulsés étaient rentrés, rappelés par firman impérial, on leur permettait de faire des établissements partout en Perse, excepté à Ardichaï, mais on maintenait la défense et les châtimens contre le prosélytisme actif et passif.

Alors M. Cluzel quitta la capitale pour aller rejoindre le R. P. Valerga et M. Darnis, au village de Khosrova, district de Salmas, où ils étaient.

Il y avait à l'arrangement une clause secrète dont nous n'eûmes une claire connaissance que plus tard, à savoir, que MM. Darnis et Cluzel ne retourneraient pas à Ourmiah pour s'y établir : cela voulait dire, au moins tant que M. le comte de Médem restera en Perse.

Khosrova appartenait au premier ministre de sa Ma-

jesté Persane. Pour couvrir la chose, son Excellence faisait à Mgr Cluzel cadeau de son village, fort beau, plein de jardins, où il se trouvait fort bien. L'homme rusait et Dieu disposait. Nous avions déjà eu l'intention de nous fixer à Khosrova pour y établir une école ecclésiastique et les persécutions nous y conduisaient.

Nous étions au mois de mai 1845. M. Cluzel quitta Téhéran et arriva à Tauris après vingt jours de voyage. Là il fut encore arrêté, pendant une cinquantaine de jours par une nouvelle vexation à laquelle il ne s'attendait pas, puisqu'on ne lui en avait pas parlé à Téhéran. L'autorité locale, le consulat de Russie, lui demanda une obligation écrite, signée de sa main, de ne pas faire de prosélytisme, prétendant que les missionnaires protestants en avaient donné une dans ce sens. Si c'était vrai ils ne s'en préoccupaient guère, puisque à ce moment même ils faisaient du prosélytisme à Ourmiah, même à coups de bâtons. Cette année et les suivantes plus particulièrement jusqu'en 1852, ils usèrent de violences, comme l'amende, la bastonnade, la prison pour faire du prosélytisme, tandis qu'ils criaient à haute voix qu'il était prohibé. Mgr Cluzel refusa et il en référa aux supérieurs majeurs, ils lui répondirent que tout au plus il pouvait s'engager en général à observer les lois du pays. Il donna donc cette déclaration écrite : je m'engage à observer les lois du pays, et il ajouta selon les intentions du gouvernement Persan, qu'il connaissait très bien ce qui concerne le prosélytisme. On fit quelque difficulté, mais enfin, comme on le vit résolu, on se contenta de sa déclaration.

Il arriva à Khosrova vers le milieu du mois d'août, au moment où les travaux de l'église Saint-Georges touchaient à leur fin. Le R. P. Valerga avait pressé la construction, et cette église assez considérable avait été menée à bout dans moins de cinq mois, non sans quelque dommage

pour la solidité. On en fit la consécration le jour de l'Assomption, ancien style.

Elle fut construite avec les deniers de la quête de David de Patavour. Précédemment la sacrée Congrégation avait envoyé à cette intention des sommes considérables à Mgr Isaïe de Jacobis, mais elles s'étaient fondues entre ses mains et quand le R. P. Valerga en demanda les comptes, suivant l'ordre qu'il en avait, si la mémoire ne me trompe, il resta une quinzaine de mille francs dont on ne put montrer l'emploi.

Donc nous étions là trois : le R. P. Valerga et MM. Darnis et Cluzel, nous nous mîmes au service de la population tout en apprenant un peu mieux la langue chaldéenne vulgaire de l'endroit. Je dis de l'endroit, car cette langue varie d'un endroit à l'autre.

La population de Khosrova était déjà toute catholique à cette époque, sauf quelques familles étrangères. Mais elle manquait beaucoup d'instruction et il y avait bien des abus ; ainsi les jeunes personnes n'allaient à la messe qu'une ou deux fois l'an, les jeunes mariées passaient plusieurs années sans y paraître. On se confessait rarement, et les prêtres entendaient plus ordinairement les confessions dans leurs maisons, sans distinction de sexe, au lieu de les entendre à l'église ; il n'y avait que peu ou point de prédications et des prédications insignifiantes.

Vers la fin de cette même année 1845, arriva à Khosrova dont il est originaire Mgr Isaïe de Jacobis, archevêque Chaldéen de Babylone et patriarche de la partie catholique de cette nation. Il avait quitté Mossoul, résidence ordinaire du patriarche, contre les ordres formels de la sacrée Congrégation. Il venait pour commencer cette révolte schismatique qui dura de longues années, et qu'il poussa aussi loin qu'il put. Nous comprimés alors plus

clairement pourquoi Dieu nous avait établis à Khosrova. Si nous n'avions été là, Mgr. Isaïe se serait emparé du siège épiscopal de Khosrova, pour y continuer peut-être jusqu'à sa mort la vie scandaleuse qu'il y avait menée. C'était son but en renonçant au patriarcat et en voulant le reprendre plus tard; et il alla jusqu'à obtenir pour cela des ordres et l'appui de l'autorité musulmane du pays.

Heureusement, les missionnaires avaient déjà pris un grand ascendant sur cette population; il n'eut jamais avec lui guère plus de cinq ou six familles sur plus de trois cents. Mais il était fortement appuyé par M. Stévens, consul d'Angleterre à Tauris, lequel pendant plusieurs années fit la pluie et le beau temps dans ce pays. Autrefois c'était la Russie qui nous persécutait, maintenant c'était l'Angleterre dans la personne de son consul; il nous donna bien du mal pendant sept ou huit ans, soit à Salmas soit à Ourmiah, et pourtant il ne put jamais réussir à faire accepter Mgr Isaïe comme évêque de Khosrova, malgré les moyens violents, comme bastonnade et autres dont on usa plus d'une fois. Enfin, après plusieurs années d'obstination, Mgr Isaïe, abandonné de tous même de son grand protecteur qui avait disparu lui-même avec honte, se ravisa, fit sa rétractation et se réconcilia avec l'Église, avec les missionnaires; il vécut encore un an et mourut enfin dans le sein de la sainte Église. Ce furent là des années bien pénibles pour les missionnaires de Khosrova. Mais revenons.

Dès notre arrivée à Ourmiah nous avions songé à une école ecclésiastique, et nous avions même déjà réuni quelques enfants quand on nous expulsa. Il nous fallait un endroit favorable à cette œuvre et nous ne pouvions en trouver de meilleur que Khosrova. Aussi au printemps de l'année 1846, nous achetâmes un emplacement, nous fîmes construire une maison à la hâte, et au commencement



d'octobre nous avions réunis douze élèves ; ni le local ni nos moyens ne nous permettaient d'en prendre davantage et ce nombre suffisait pour le moment.

Pendant qu'à Khosrova nous nous occupions de notre école et du soin des catholiques de Salmas, à Ourmiah, M. Rouge, seul d'abord, avec un aide un peu plus tard, soignait les quelques centaines de catholiques répandus dans la plaine d'Ourmiah, et il se faisait quelques conversions, mais en très petit nombre. La défense du prosélytisme pesait sur nous de tout son poids, pendant que les missionnaires protestants avaient carte blanche et plus. Notre position devint plus critique et plus précaire, en 1848, époque à laquelle M. le comte de Sartiges quitta la Perse, par suite de la révolution française. Nous nous trouvâmes sans protecteur officiel, et M. Stevens avait ainsi le champ plus libre. Mais Dieu qui se sert de tout, nous fit trouver plus d'une fois la protection dont nous avions besoin auprès du consulat russe de Tauris, dont le titulaire et les employés nous aimaient. Nous restâmes ainsi une dizaine d'années, après lesquelles la France reparut en Perse. Cet état de choses dura donc jusqu'en 1852. Pendant tout ce laps de temps, les missionnaires protestants purent faire tout ce qu'ils voulurent avec les nombreux moyens dont ils disposent, tandis que les missionnaires catholiques avaient les mains liées. M. Stévens les protégeait *per fas et nefas* ; ils commirent toute espèce de violence, non seulement sur les catholiques, mais encore plus sur les Nestoriens pour les faire plier, et même sur plusieurs seigneurs musulmans, qui osaient se plaindre quelquefois des mauvais traitements qu'on faisait subir à leurs raïas chrétiens.

En 1852, la liberté de conscience fut rendue aux chrétiens de la Perse, mais seulement par une lettre vizirienne de Mirza Agha Khan, premier ministre de Sa Majesté

Nassir Eddin Shah, qui avait succédé à son père en 1846. Cette lettre fut envoyée au gouverneur d'Ourmiah qui nous en donna copie, alors nous eûmes une certaine liberté ; Mgr Cluzel retourna à Ourmiah, et les conversions recommencèrent.

Depuis cette époque de 1852, la Mission catholique n'a pas cessé de gagner quelque peu de terrain, chaque année plus ou moins, mais avec beaucoup de difficultés et beaucoup d'obstacles de la part de la mission protestante, de temps en temps celle-ci s'est trouvée fort bas, au point que plusieurs fois elle parlait de plier bagage. L'érection de la Perse en délégation apostolique, semble avoir ranimé son zèle : elle fait de grands efforts, des dépenses fabuleuses pour préparer des moyens puissants d'opposition à la Mission catholique ; par exemple une école des arts et métiers qu'on dit vouloir mettre sur pied, et pour laquelle on fait de grands achats de terrains.

En 1870, la mission eut à subir une épreuve bien rude et bien nuisible que les missionnaires protestants exploitèrent avec une rare habileté. Nous nous trouvâmes sans rien entre les mains par suite du siège de Paris et nous fûmes obligés de suspendre toutes nos œuvres, séminaire, écoles. On cria à la mort de la Mission catholique, mais nous eûmes la consolation de voir nos catholiques anciens et nouveaux tenir ferme.

Depuis que la Perse a été érigée en délégation apostolique, les choses ont pris une meilleure tournure. Sa mission a acquis plus de crédit, plus d'influence, aussi les conversions deviennent plus nombreuses chaque année.

La liberté de conscience existe de fait au moins. Les Persans sont parfaitement indifférents à la religion de leurs sujets chrétiens, sinon qu'ils les verraient avec plaisir devenir tous musulmans.

Voilà l'origine, les progrès, et les principales vicissitudes

de la Mission catholique en Perse. Elle est une des plus difficiles qu'il y ait dans l'église à cause de la pauvreté des chrétiens dans ce pays, sans parler de l'opposition continue qu'elle trouve de la part des missionnaires protestants. Il n'y a pas d'endroit dans lequel les deux missions soient plus en face l'une de l'autre et plus en conflit, d'où il résulte une quantité de différends provoqués souvent à dessein par nos adversaires. D'autre part, les chrétiens dans ce pays sont très pauvres en général et exposés à beaucoup de vexations de la part de leurs seigneurs mulsumans. Les missionnaires doivent faire tout pour eux et les protéger le mieux qu'ils peuvent, sans quoi ils seraient écrasés à chaque instant. Tout cela rend la position des missionnaires lourde et bien pénible pour eux. Malgré cela, la mission fait son petit chemin pour la gloire de Dieu et le salut des pauvres âmes.

Nous n'avons fait qu'effleurer en passant, et cependant nous avons été long, trop peut-être. Mais nous avons cru devoir raconter avec un peu d'étendue les commencements si pénibles de cette mission, parce qu'elle s'en est toujours ressentie plus ou moins. Dans le principe, elle s'adressait plus directement aux Arméniens schismatiques de Perse.

Mais ces persécutions, dès le début, nous rejetèrent parmi les Chaldéens, et nous avons toute raison de croire que ce fut providentiel, nous n'aurions pas fait parmi les Arméniens tout le bien qui s'est opéré parmi les Chaldéens, 1<sup>o</sup> parce que les Arméniens, dans les villes surtout, sont plus gâtés; 2<sup>o</sup> parce qu'ils sont plus surveillés et considérés à peu près comme sujets Russes; 3<sup>o</sup> parce qu'ils sont dispersés; 4<sup>o</sup> parce qu'ils sont animés d'un esprit national qu'ils confondent avec la religion et qui les tient plus éloignés des missionnaires latins, pour lesquels les Chaldéens de Perse ont, au contraire, beaucoup de confiance et de sympathie. Nous le savons par expérience. Plusieurs fois

les Arméniens de Salmas, nombreux dans cet endroit, ont fait mine de vouloir se convertir; mais toujours il nous ont demandé des prêtres de leur rite et quand ils les ont eus ils s'en sont tenus éloignés. Les espérances de la Mission sont donc surtout parmi les Chaldéens.

Ourmiah, 1<sup>er</sup> mai 1879.

† AUGUSTIN CLUZEL,  
*archevêque d'Héraclée.*

*Lettre de M. CHASSEING, à M. BOURDARIE, assistant  
de la Congrégation.*

Ispahan, 14 mai 1880.

TRÈS CHER MONSIEUR BOURDARIE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Je ne veux pas rentrer à Téhéran sans vous faire part des impressions de mon voyage. Pour ce qui est de l'état de la mission catholique d'Ispahan, elles sont bonnes; quant au pays, c'est quelque chose de misérable. Il y a deux cents ans, lorsque Chardin faisait son dernier voyage en Perse, ce pays était encore assez riche, le commerce y était florissant, et les restes des vieux monuments que l'on voit aujourd'hui même attestent que les arts étaient portés à un assez haut degré. Mais depuis, ce pays est en décadence, et le voyageur ne voit partout que plaines désertes, villes en ruine. En 1840, M. Boré faisait le voyage de Téhéran à Ispahan mais il était avec l'ambassadeur de France et il marchait vite; s'il avait voyagé comme moi en cara-

vane, et logé dans les caravansérails ruinés, il aurait trouvé ce pays moins poétique, quoiqu'il avoue que le désert menace de tout envahir. J'ai vu un peu de végétation aux environs de Coum, de Cachan, au Corant, à Sôh et à Ispahan; par tout ailleurs un sol aride, brûlé, où ne poussent pas même des chardons pour les chameaux. Pas un arbre, pas un brin d'herbe sur le flanc des montagnes. Je ne crois pas qu'un vingtième de la Perse soit cultivé. Les voyages sont loin d'être des parties de plaisir : En poste on va plus vite, mais on risque fort de mordre la poussière; en caravane, il faut rester 7 à 8 heures à cheval pour faire 50 kilomètres. Arrivé à la station, chaque voyageur doit préparer son repas, et soit fatigue, soit ennui, soit mauvais logement, l'appétit ne vient pas, et on trouve les heures fort longues en compagnie des bêtes de charge et des musulmans. Les villes les plus importantes comme Tauris, Ispahan, Schiraz ne sont pas reliées par des routes passables, chacun passe à travers champs et comme il veut. Le gouvernement ne fait rien pour améliorer le sort du peuple; son unique souci est de ramasser, *per fas et nefas*, le plus d'argent possible; aussi, que voit-on? la misère presque partout, et il va sans dire que nos chrétiens ne sont pas les plus favorisés.

L'histoire des Arméniens en Perse n'est qu'une longue persécution. En 1605, Schah-Abas, pour mettre un désert entre la Turquie et son empire, enlève de force tous les Arméniens, ruine leurs villages, et avant d'arriver à Ispahan plus de trente mille étaient morts en route. Les survivants s'établirent dans un faubourg de la ville qu'ils appelèrent Djoulfa, du nom d'un village sur l'Araxe. Schah-Abas et son fils se montrèrent assez tolérants, les Arméniens furent bientôt à leur aise et Djoulfa devint une grande ville dont la population s'éleva à 60,000 âmes. On y comptait vingt églises dont six catholiques, Rome ayant envoyé ici des capucins, des carmes, des jésuites et des dominicains.

Mais Nadir-Schah et Schah sultan Hussein furent de véritables tyrans ; non contents de ruiner ces populations, ils voulurent les faire apostasier. Ces malheureux Arméniens préférèrent perdre leurs biens plutôt que leur foi et ils abandonnèrent Djoulfa pour se rendre aux Indes. Aujourd'hui, il ne reste que 2,000 Arméniens dans ce faubourg jadis si florissant, comme l'indiquent les grandes ruines que l'on voit encore. Les religieux subirent le sort commun, et en 1830 il n'y avait plus ici qu'une seule famille catholique. Il ne reste rien de l'église des capucins, quelques pans de murs indiquent la place où fut le couvent des carmes, l'église des jésuites n'offre plus que des ruines. J'ai visité tous ces lieux déserts, et le souvenir de tant de grandeurs me rendait triste.

Il y a en ce moment à Djoulfa un évêque, un vicaire et quinze prêtres. L'évêque, qui est venu nous faire visite, a bonne façon, et ne persécute pas les catholiques comme le firent souvent ses devanciers. Il n'y a plus chez ce peuple schismatique la haine et les préjugés qu'ils avaient jadis contre le catholicisme. On nous salue, et il semble même que notre société leur fait plaisir. Je crois qu'on en convertirait beaucoup si on avait quelques prêtres arméniens et des ressources. Dans les provinces de Tcharmahal et de Féréidan, il peut y avoir encore treize mille Arméniens.

Depuis l'arrivée de M. Boré, en 1840, le catholicisme a fait beaucoup de progrès, et au lieu d'une famille, il y en a 45. Deux prêtres sont chargés de cette population et deux écoles. Le P. Grégoire étant mort, le P. Pascal se trouve chargé de toute la besogne. Nos catholiques sont bons : ils ont suivi en grand nombre les exercices de la semaine sainte, et presque tous ont fait la sainte communion pour Pâques. Comme construction, les écoles ne laissent rien à désirer : l'une est fréquentée par 21 garçons, et l'autre par 30 filles. C'est peu en comparaison des protestants qui

ont 90 élèves. Ils nous font beaucoup de mal avec les ressources dont ils disposent. En ce moment, ils font bâtir un hôpital ; mais les gens disent que c'est plutôt une boutique où l'un des révérends réalisera de beaux bénéfices en vendant des remèdes.

Priez toujours pour votre très affectionné qui se dit en Notre-Seigneur,

Votre tout dévoué serviteur,

L. CHASSEING

*I. p. d. l. M.*

Téhéran, 5 juin 1880.

TRÈS CHER MONSIEUR BOURDARIE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Mardi matin, à mon retour d'Ispahan, j'ai trouvé votre bonne lettre du 16 avril, qui m'annonce une somme de 700 francs pour l'œuvre de nos Arméniens, je remercie de tout cœur les âmes charitables qui veulent venir ainsi à notre secours et nous aider à fonder une œuvre nécessaire. C'est pour cela que la supérieure des filles de la charité, profitant du départ d'une famille française, est venue vous trouver, afin d'exposer et de bien faire comprendre à ses supérieurs ce qu'il y aurait à faire pour donner un peu de vie à cette mission de Téhéran. Elle vous aura donné de mes nouvelles, et j'ai la confiance que vous ferez tout votre possible pour l'aider dans sa tâche.

Et maintenant, je voudrais vous donner une petite idée

de cette pauvre terre de Perse, et pour cela, je n'ai qu'à vous parler un peu de mon retour d'Ispahan à Téhéran.

Après avoir assisté aux pâques des Arméniens, après avoir visité tous nos catholiques qui étaient fiers et heureux de me posséder au milieu d'eux, après avoir encouragé de mon mieux le père Pascal, qui est là depuis vingt ans, je pris la résolution de repartir afin d'éviter les chaleurs qui commençaient à se faire sentir. Il me fallait deux chevaux, impossible d'en trouver, et cependant il y en a plus de quatre mille à Ispahan qui servent pour les caravanes. Voici la cause : dans les premiers jours de mai, deux gouverneurs devaient partir, l'un pour le Loristan, l'autre pour le Kurdistan. Pour transporter leurs bagages et ceux de leur suite, il faut beaucoup de mulets et de chevaux. Que font ces messieurs ? ils s'emparent de toutes les bêtes qu'ils trouvent et forcent les maîtres à les suivre à un prix très réduit. Que font alors ces pauvres diables ? ils quittent la ville et vont cacher leurs animaux bien loin, où ils peuvent. Ce ne fut que le 22 mai que je pus avoir deux chevaux, et à dix heures du soir, je me mettais en route. J'étais à Guiaz, première station, à deux heures du matin.

D'Ispahan à Guiaz, il y a vingt-quatre kilomètres, et toute cette plaine est très fertile en melons surtout. De Guiaz à Montchakar, trente-six kilomètres, pas un village sur le chemin, pas un pouce de terre cultivée, des pierres et rien que des pierres. Dans ce pays, pas d'hôtel pour les voyageurs : si on a des provisions, cela vous sert, et puis on couche par terre sur un tapis. De Moutchakar à Sôh, il y a quarante-deux kilomètres, ce n'est qu'un vaste désert inculte. Le village de Sôh est fertile en blé et en noix, il y a de l'eau délicieuse et le climat est très bon. Un télégraphiste arménien me donna l'hospitalité. Pour arriver au



Corout, il faut six heures : c'est une montagne qui a douze mille pieds de hauteur. Le sommet forme un plateau très fertile en blé et en arbres fruitiers. Malgré l'ombre, malgré la fraîcheur, il me fut impossible de fermer l'œil de toute la journée. Pendant ce voyage, il en a été toujours ainsi, et voilà pourquoi il a été si pénible pour moi. Marcher toute la nuit, ne pas dormir pendant le jour, c'est un supplice incroyable. En descendant le Corout nous marchions lentement : il n'y avait pas de clair de lune et le chemin était parfois étroit et dangereux. Vers deux heures du matin, mon cheval perd un fer et tombe, je fais de même, mais sans aucun mal. Comme le pauvre animal était fatigué, nous nous couchâmes pendant deux heures sur le bord du chemin. Enfin, le mercredi, vers sept heures du matin, j'étais à Cachan. Déjà la chaleur était étouffante, Je vais au bureau du télégraphe, et je trouve mon anglais se promenant tranquillement en chemise dans son petit jardin. Je suis malade, me dit-il; en effet, il avait une très forte fièvre. Pauvre garçon, seul au milieu d'une population toute musulmane. Il me fit servir du thé, mais la salle à manger était une étuve. J'eus beau chercher un endroit pour me reposer, ce fut inutile, et je dus passer toute la journée à me rouler sur un tapis entre une porte et une fenêtre. Vers cinq heures, je fus trouver mon domestique Petrus pour qu'il préparât les chevaux, car nous avions sept lieues à faire pour arriver à la station. Je fis acheter un peu de lait caillé et de la glace. J'en bus copieusement; il me semblait que cette boisson faisait du bien à mon estomac en feu. Nous étions en route à six heures; le vent soufflait avec violence, soulevant des flots de sable. Nous marchons, mais je me sens mal à l'aise, et j'ai toute la peine du monde à me tenir à cheval. Ce misérable lait caillé m'avait enlevé toutes les forces, et à minuit il me fallut descendre pour me reposer un peu. Enfin, le jeudi matin, j'étais à Sensen, mau-

vaïse station, rien qu'un caravansérail en ruine au milieu d'une plaine immense. Je voulus prendre quelque chose, mais impossible; quelques tasses de thé furent toute ma nourriture, et je dus passer la journée à me défendre contre la chaleur et les mouches. Mon Dieu, que les heures sont longues quand on se trouve en pareil lieu et en compagnie de bêtes. C'était le jour de la Fête-Dieu. Ma pensée me portait en France, et là, je voyais vos belles cérémonies; j'entendais vos chants sacrés; je partageais vos joies, et en me voyant seul sur une terre sauvage, au milieu de musulmans, j'avais envie de pleurer. Heureusement que j'ai eu la pensée d'offrir toutes mes peines et mes fatigues au divin Maître. J'avais encore soixante kilomètres pour arriver à Coum; je voulus les enfler tout d'un trait, mais impossible, et à neuf heures du matin il fallut m'arrêter dans un champ sous un mûrier. Enfin, le soir, après trois heures de marche, j'étais à la station télégraphique, chez M. Stagno, un bon catholique. La dame était sur le toit avec son enfant. M. Stagno inspectait la ligne vers Téhéran. Je vis que l'on se mettait en frais pour préparer le souper, mais j'étais si fatigué par le manque de sommeil que je ne pouvais me tenir à table, et après avoir pris un potage je fus me coucher. Le matin, vers six heures, le soleil vint m'avertir qu'il était temps de se lever. J'étais un peu reposé et je prenais des forces pour faire les cent huit kilomètres qui restaient. Le samedi soir je partais pour Poldellac, où il me fut impossible de dormir; vers une heure nous partions pour Hozsultan, où nous arrivions le dimanche matin à huit heures. C'est la station la plus misérable de toute la route, au milieu du désert : on n'a pour se désaltérer qu'une eau croupissante et nauséabonde, pour nourriture du lait caillé. Pendant l'été, le caravansérail est toujours rempli d'hommes et d'animaux cherchant un abri contre les ardeurs du soleil. Cette journée fut pour moi la plus pénible, c'est à

peine si je pouvais dire mon bréviaire. Quelques tasses de thé furent toute ma nourriture. Pour arriver à Knaraiert, j'avais quarante-deux kilomètres; je voulais partir à bonne heure pour me reposer un peu à minuit. Ce n'est pas prudent, me dirent plusieurs musulmans, il y a des voleurs sur la route, vous ferez mieux de partir avec nous à neuf heures. Je dus me rendre à leur conseil et me décider à marcher toute la nuit. Nous marchons; ces musulmans, qui reviennent de Kerbala, où est le tombeau d'Aly, sont joyeux, fument, chantent. Pour moi, j'éprouve un malaise général; il me fallut descendre de cheval et me coucher sur le chemin. J'avais encore vingt-quatre kilomètres avant d'arriver à la station. Malheur à toi, me disais-je, si le soleil te trouve ici, tu es capable de rester. Cette pensée me donne du courage et je remonte sur mon cheval. Je m'y cramponne, je fais toute espèce d'effort pour ne pas perdre l'équilibre, tandis que mon domestique pousse ma bête. Je fis cinq heures de cet exercice, cinq heures d'agonie! Enfin, je n'avais plus qu'une station; de Knaraiert, je voyais les montagnes qui dominent Téhéran, et je me disais : demain tu seras au sein de la famille. Cette pensée me donna du courage, et en effet, le mardi, à six heures du matin, j'étais dans les bras de M. Laurent, qui m'attendait avec la plus vive impatience. J'étais heureux, mais cette pauvre Perse me paraissait plus misérable que jamais, et je plaignais ces chrétiens qui sont forcés de vivre dans ce pays. J'espère qu'un peu de repos me rétablira et que je pourrai m'occuper de notre œuvre des Arméniens. Ne pouvons-nous pas ce que peuvent les protestants? J'espère que oui, et que Dieu bénira l'intention de la bonne supérieure des filles de la charité qui se dévoue pour que nous puissions faire quelque bien par ici.

En terminant, je tiens à vous remercier de l'intérêt que vous portez à notre mission; soyez également l'interprète

de mes plus vifs sentiments de gratitude pour les bonnes âmes qui veulent bien venir à notre secours.

Bonne fête, cher M. Bourdarie, et croyez-moi toujours,  
Votre tout affectionné en Notre-Seigneur,

L. CHASSEING

*I. p. d. l. M.*

*Lettre de MGR AUGUSTIN CLUZEL, Délégué apostolique,  
à M. PÉMARTIN, Secrétaire général.*

Ourmiah, 5 juin 1880.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

. . . . .  
Voulez-vous maintenant quelques mots sur notre situation. Je puis la peindre d'un seul trait, en vous disant que des mères ont mangé leurs enfants morts de famine, d'autres les ont tués, fait cuire et mangés, et une Kurdesse a eu l'affreux courage de faire rôtir son petit enfant tout vivant, et de s'en nourrir ensuite. Vous voyez que ce sont les horreurs des plus grandes famines dont parle l'histoire.

Depuis mon arrivée à Ourmiah, nous sommes encore plus assiégés, assaillis par des foules d'affamés, au point de ne pouvoir nous arracher de leurs mains. Je ne puis sortir de chez nous pour aller chez nos sœurs, seulement à cinq pas, sans me faire précéder de deux hommes robustes qui m'ouvrent un passage.

On se précipite à mes pieds, on s'accroche à ma soutane, on pousse des cris lamentables. Du reste, ces malheureux n'ont pas besoin de recourir à la parole pour dire ce qu'ils souffrent : leurs faces exténuées le montrent assez. Il nous en arrive qui nous disent : Je suis venu ici pour mourir chez vous ; ils n'ont plus la force d'avaler le peu de nourriture qu'on leur donne. Nos chères sœurs n'y tiennent plus : la charité ne suffit pas pour lutter contre une si effroyable misère.

La mortalité est énorme. Ces jours derniers, j'ai dû sortir pour aller rendre quelques visites. Quel spectacle dans ces rues d'Ourmiah ! ce sont des enfants, des filles, des femmes, des vieillards étendus au pied des murs qui attendent la mort ; les plus forts sont ceux qui peuvent encore vous suivre quelque pas pour vous demander une aumône. Tout à l'heure j'étais chez nos sœurs pour une affaire. On vient m'avertir que deux enfants de cinq à six ans sont là, jetés au pied des murs de la ville ; ils vont rendre l'âme. Une sœur accourt, et, à peine administrés, ces deux heureux enfants expirent sous ses yeux. A chaque sortie, on en trouve ainsi, trente, quarante, cinquante, soixante et plus. C'est du comptant pour le ciel et une grande consolation pour nous, au milieu de cette rude épreuve.

Dans les visites que je reçois ou que je rends, les grands seigneurs, les grands propriétaires me disent : Dans tel de mes villages, il est mort deux cents personnes jusqu'à ce jour, dans tel autre trois cents personnes, tel autre s'est entièrement dépeuplé, et il en est ainsi. De ce train, la population musulmane de la plaine d'Ourmiah doit diminuer d'un tiers au moins. Les Kurdes sont encore plus maltraités, et les trente ou quarante jours qui nous restent jusqu'à la récolte vont être encore plus désastreux pour tout le monde.

L'automne dernier, au commencement de la famine, il descendit vers Ourmiah et Salmas un grand nombre de Nestoriens, des montagnes du Kurdistan ottoman. Ceux-là ont disparu à peu près entièrement, et dans leurs montagnes la mort fait maintenant d'étranges ravages. Plusieurs de ces pauvres Nestoriens qui ont eu le bonheur de faire la rencontre d'un prêtre catholique, sont partis avec les sacrements. Ils ont trouvé la vie dans la mort.

Les chrétiens de la plaine n'ont pas été si maltraités par la mort. Jusqu'à ce moment, il y a eu bien des victimes parmi eux : mais ce n'est rien en comparaison des musulmans. C'est que ceux-ci n'ont aucune compassion les uns pour les autres. Je disais tout à l'heure que les rues de la ville d'Ourmiah sont encombrées de mourants. Il passe un grand seigneur, un richard ; le malheureux lui crie d'une voix suppliante : Seigneur, ayez pitié de moi, je meurs de faim ! donnez-moi un demi-sou ? Pauvre malheureux, que feras-tu d'un demi-sou ? Mais il ne demande qu'un demi-sou, parce qu'il sait bien qu'il ne recevra pas davantage, s'il reçoit quelque chose.

Les chrétiens, au contraire, s'aident autant qu'ils peuvent. J'en connais qui avaient grandement leur provision pour toute l'année, et aujourd'hui ils sont sans pain, comme les autres. Ils se sont réduits à la misère pour aider leur prochain. Ensuite nous avons été là, et avec nous et plus que nous les missionnaires protestants. Tout le monde n'a qu'une voix pour le publier ; ces deux maisons ont sauvé les chrétiens de la mort, à Ourmiah et à Salmas.

Les missionnaires protestants ont reçu et reçoivent des secours énormes. Ces jours-ci on a parlé de cent mille francs et plus, arrivés tout à la fois. J'ai cru d'abord à l'exagération ; mais, après une conversation avec deux de ces messieurs qui sont venus me voir, je pense que, s'il y en a, elle n'est pas grande pour cette fois. Mais l'hérésie

ne sait pas faire l'aumône. Elle crie beaucoup et elle gaspille tant qu'elle peut. C'est ce que nous voyons ici. On distribue dans un village quelque argent avec grande ostentation, et en somme cela se réduit à peu de chose. Mais, en revanche, les distributeurs font de bonnes affaires. On raconte, à ce sujet bien des choses fort peu édifiantes. Néanmoins, comme ces distributions reviennent fort souvent, il est vrai de dire que la mission protestante aura donné des secours fort précieux.

Ah ! si nous avions seulement le tiers de ces secours ! que de malheureux nous aurions empêchés de souffrir ! mais, hélas ! que faire de plus avec si peu de chose, en présence de besoins si pressants et si nombreux ?

Nous sommes actuellement au moment le plus critique : tout est fini, épuisé, même les herbes dont on pouvait se nourrir jusqu'à présent. Elles ont vieilli ; il ne reste guère plus que les bourgeons de vigne dont on se nourrit, en gâtant beaucoup de raisin.

9. — Je reprends ma lettre après trois jours d'interruption. Le fléau fait des progrès effrayants. Les cadavres restent dans les rues de la ville d'Ourmiah ; personne ne songe à les enlever. Les musulmans jettent leurs enfants à la rivière, ou les tuent de quelque autre manière. Un cadi kurde me disait, il y a deux jours : J'ai fait bien châtier une mère qui avait tué son enfant. — Quel châtiment ? — Cent coups de bâtons !!! — Ces meurtres sont-ils fréquents ? — Toute l'assistance de répondre : Très fréquents ! très fréquents ! En Perse, le suicide n'est guère à la mode ; on ne goûte pas cette manière d'en finir avec une peine. Cependant maintenant les rivières charrient beaucoup de cadavres.

Nos sœurs parcourent la ville, et elles vont dans les quartiers où elles n'allaient guère avant. Les récits qu'elles font navrent le cœur : elles rencontrent beaucoup de mai-

sons déjà dépeuplées par la mort. Dans beaucoup d'autres, toute la famille est étendue par terre d'inanition ; tout ce monde sera mort dans deux jours, car personne ne s'en occupe.

Je disais que la plaine d'Ourmiah perdait le tiers de sa population ; mais, d'après les renseignements que j'ai recueillis ces trois ou quatre derniers jours, ce sera bien pire encore.

Il nous reste une quarantaine de jours avant que l'effet de la nouvelle récolte puisse se faire sentir. Je crains bien que beaucoup, et beaucoup de chrétiens ne meurent d'ici-là. A la manière dont des villages entiers se ruent sur nous, on comprend combien le besoin doit être pressant.

Nous périssons si vous nous abandonnez ; vous nous avez sauvé la vie ; encore quelques secours, nous serons sauvés ! A la récolte, la détresse diminuera un peu ; mais nous serons loin, bien loin de la fin de nos maux. Nous aurons un grand nombre de familles ruinées qu'il faudra aider ; seulement ce sera plus facile, et à meilleur marché que maintenant. Il sera plus facile d'acheter un sac de blé à 50 fr., par exemple, qu'à 150 fr. qu'il se vend aujourd'hui. Mais celui qui n'a rien ne peut guère mieux acheter à un prix qu'à l'autre. Voilà pourquoi, même après la récolte, nous serons accablés de demandes, et pour longtemps. Notre consolation au milieu de tout cela, c'est la belle récolte de petites âmes qui se fait dans le ciel. Il y en aura plusieurs milliers qui, dans cette famine, seraient restées bien loin du Paradis qu'elles obtiendront.

Pendant cet hiver, nous avons eu aussi beaucoup de sérieuses conversions parmi les nestoriens. C'est une année des plus abondantes. Dans notre chapelle d'Ourmiah, je vois beaucoup de figures nouvelles, et dans les villages environnants, les conversions ont été bien plus



nombreuses. Il y a eu même deux villages, l'un de quarante familles, l'autre de vingt : Karagueuz et Kahvaloz qui sont revenus à peu près entièrement.

Et il ne faut pas croire que ce soit par intérêt. Si ces convertis avaient voulu des secours temporels, ils les auraient trouvés chez les missionnaires protestants qui les leur offraient, à condition non pas de se faire protestants, mais de ne pas devenir catholiques, et ils ont refusé.

Je pense que le bon Dieu a voulu nous consoler de la défection de quelques-uns de nos chrétiens qui se sont dits protestants pour un peu de pain, mais qui, d'ailleurs, sont revenus presque tous. J'ai dit que les missionnaires protestants ont reçu des sommes fort considérables. Il est probable que dans ces grandes sommes, il y a quelque obole donnée par les catholiques ; il est probable que même les protestants qui donnent ces secours, n'ont pas l'intention qu'un pauvre catholique d'Ourmiah soit exclu de toute aumône s'il ne veut pas accepter le prêche. C'est pourtant ce qu'on pratique ici.

Un jour on donna quelque chose aux habitants d'un petit village, tout catholique, mais bien pauvre. Une seconde fois, le même distributeur se présenta avec des aumônes ; mais à la condition qu'on accepterait le prêche désormais. La condition fut repoussée avec indignation, et il reprit avec lui et peut-être pour lui, ce qu'il avait apporté.

J'entends bien dire que les révérends ont recommandé de ne pas faire de distribution ; mais il faut bien qu'on ait compris que la recommandation n'est pas bien sérieuse, puisqu'on n'en tient aucun compte. On écarte les catholiques, et même avec des blasphèmes, comme celui-ci par exemple : Nous demandons à Dieu, et il nous donne avec abondance ; vous demandez à Marie, qu'elle vous donne.

J'espère qu'elle le fera, qu'elle nous donnera au moins

assez pour pouvoir assister nos pauvres de manière qu'ils ne succombent pas à la tentation qu'on fait briller à leurs yeux. J'espère aussi que toutes ces sommes qu'on distribue à son de trompe, dont on prétend faire un puissant moyen de propagande, n'auront pas le succès qu'on en attend.

Demandez cette grâce au bon Dieu pour nous.

Pardonnez-moi ce griffonnage, que j'ai écrit à dix reprises, sans y avoir la tête, et agréez les sentiments avec lesquels je suis, en l'amour de Marie Immaculée, monsieur et très cher confrère, votre très humble serviteur.

† AUGUSTIN CLUZEL.

*Archevêque d'Héraclée.*

---

## PROVINCE D'ABYSSINIE

---

*Extraits de plusieurs lettres de sœur MARIE, Fille de la Charité, à Keren, à la sœur N... à la Maison-Mère à Paris.*

Kéren, le 9 juin 1879.

MA TRÈS CHÈRE SŒUR

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Dieu soit béni des bonnes nouvelles que nous ont apportées vos deux chères lettres du 6 mai et 29 avril arrivées le même jour, 8 juin, fête de la Sainte-Trinité : quatre cents chemises en perspective, quelle bonne affaire ! Nous allons tâcher de bien remercier ma sœur D... dont notre bonne Mère a bien reconnu là le grand cœur ; mais il est évident que notre chère sœur M... a plaidé éloquemment la cause de nos pauvres abyssins, et qu'elle a droit aussi à toute notre reconnaissance ; exprimez-la lui, chère sœur, en attendant que notre Mère puisse lui donner la satisfaction de la lire ce qui sera le plus tôt possible. Et notre bonne sœur P..., quelle agréable surprise ne nous a-t-elle pas causée par l'offrande de la statue de notre B. Père saint Vincent ;

ce don nous sera doublement cher venant d'elle ; faites-lui donc mille affectueux remerciements à l'avance, et dites-lui bien que nous penserons beaucoup à elle pendant l'octave de la Fête-Dieu et celle de saint Vincent.

Rien n'est simple comme notre chère petite maison dont les murs sont grossièrement blanchis à la chaux ; ici les matériaux nous manquent aussi bien que les ouvriers : ce sont les bons frères qui doivent suffire à tout ; le frère Joseph est la moitié de l'année occupé soit avec des scieurs de long à couper les arbres et à les scier en planches pour les constructions, soit à extraire et à amener les pierres et la chaux ; c'est un rude métier, je vous assure, d'abord parce que tous ces matériaux ne se trouvent qu'à plusieurs journées de Kéren, et que souvent il faut tracer la route pour que les chars puissent y passer, ensuite à cause de la dureté du bois, et de la maladresse des ouvriers ; puis le soleil est tellement brûlant que les insulations sont fort à craindre. Ce même bon frère est agriculteur ; ainsi maintenant il est avec une vingtaine de domestiques à la propriété de la mission pour la culture du doura. Le frère Cazeau dirige les manœuvres maçons, mais il n'y a que lui et un européen qui sachent travailler, de sorte qu'il ne manque jamais d'ouvrage car il y a toujours quelques constructions en réparations en train à la mission, sans compter les nôtres. Le frère menuisier est malade depuis près de six mois de la fièvre, et ne peut travailler que par intervalle, de sorte que celui qui est venu avec nous de Paris est seul pour fournir toute la menuiserie que demandent nos bâtiments, et comme il est tout à la fois horloger, chaudronnier, coutelier etc., il ne peut suffire à faire tant de travail. Des deux autres frères, l'un fait la cuisine et l'autre s'occupe de l'imprimerie. Vous comprendrez maintenant, ma bonne sœur, qu'il faut sous le rapport de notre installation, que nous sachions, pour longtemps, nous contenter du strict nécessaire ; aussi lorsqu'elle voit

Monseigneur peiné de ne pouvoir hâter davantage la besogne, notre bonne mère est la première à dire à Sa Grandeur que rien ne presse, que nous saurons attendre; et je vous assure que, lorsqu'on voit les logements de nos pauvres Abyssins, on se reprocherait de désirer d'avoir toutes ses aises. Jugez de la beauté et grandeur de leurs cabanes par le prix : en ayant acheté une d'occasion pour donner à une pauvre femme qui couchait à la belle étoile, notre mère l'a payée 1 thaler : quatre francs cinquante centimes, et à ce prix, on en trouvera à volonté.

Kéren, 30 juin 1879

Nous avons reçu votre chère lettre du 23 mai le 22 juin, ainsi que la photographie du regretté M. Mellier, que tout le monde a revu avec vénération. Monseigneur l'estimait beaucoup et nous en a parlé avec édification; c'est un protecteur de plus dans le ciel pour les deux familles, et aussi, je crois, pour notre petite mission, car les relations toujours si bonnes qu'il a eues avec notre mère ne s'effaceront pas de son souvenir au séjour des Bienheureux.

Il est bien temps que je vous dise que nous sommes en possession de nos deux caisses depuis le 20; tout nous est arrivé en parfait état, ma bonne sœur N..., comment en serait-il autrement avec un emballage si bien fait; recevez donc mes meilleures actions de grâces pour toute la peine que vous vous êtes donnée pour coudre toutes ces jolies enveloppes bleues qui deviendront des chemises de bébés, et puis pour tout ce que votre ingénieuse charité a renfermé dans les boîtes.

Que nous allons faire du bien et des heureux avec le contenu de cette caisse; nous n'avons encore montré que deux poupées à la Sainte-Enfance et nous avons craint un écrasement, nos soixante-quinze enfants se serrant, se culbutant

pour les voir de plus près ; elles seront folles de joie lorsqu'on leur donnera les petites en récompense. Les couteaux, les gobelets seront pour les grands personnages, garçons et filles de douze à 15 ans. Si ma sœur N..., y consent, les cent francs qu'elle veut offrir à la mission, seront consacrés à payer une jeune fille que notre mère a l'intention de former un peu à tout, pour en faire plus tard une maîtresse d'école de village ; elle a seize ans, et est très bonne, pieuse et sait lire ; on lui donnera neuf francs par mois, *sans être nourrie*, c'est le prix ordinaire.

Kéren, 14 juillet 1879.

Fait-il chaud à Paris ? c'est du reste la saison. Ici nous sommes en plein printemps, la verdure se montre partout, et les pluies sont à peu près journalières ; mais ce qu'il y a de bon, c'est qu'elles ne durent guère que deux ou trois heures ; pendant ce temps, l'eau tombe avec une telle abondance que les chemins sont presque transformés en torrents ; puis, deux ou trois heures après, tout est sec ; c'est dans l'après-midi qu'il pleut, ainsi l'on peut faire ses courses toute la demi-journée sans crainte, mais il est imprudent de sortir après deux heures ; une pauvre jeune fille l'a payé de sa vie, ayant voulu malgré tout aller chercher de l'eau, elle fut emportée par le torrent d'où on la sortit morte. Cette saison est aussi celle des semences, aussi ma sœur Marthe est devenue jardinière, elle a planté force légumes, la téontinte, des graines de cotonnier, etc., notre bonne mère lui aide, dirige les plantations, et c'est une joie pour toute la petite famille dès qu'une petite feuille montre son nez ; que sera-ce si la récolte est belle ? La femme du Consul, qui est très bonne, nous a donné des graines de fleurs ; si elles réussissent, ce sera chose rare ici, car il n'y en a pas du

tout, excepté un beau lilium rouge et blanc qui serait certainement très recherché en France.

Les petites poupées font fureur; comme elles n'ont pas de noms en tigrigniat (vu qu'on en a jamais vu ici) nos enfants les ont baptisées 1<sup>o</sup> Gonalettes qui veut dire fillettes, 2<sup>o</sup> nichetos ou petites, 3<sup>o</sup> frangis ou françaises. Je vous envoie une nouvelle liste de commissions que vous remplirez à votre loisir; si le bon Dieu voulait que vous les apportiez...

Kéren, 30 juillet 1879.

Si vous pouviez pénétrer aujourd'hui dans nos appartements, ma bonne sœur N..., vous seriez certainement effrayée du désordre qui y règne. La pharmacie, le dortoir, le réfectoire ont été inondés par une pluie torrentielle que nous avons eue cette nuit, de sorte qu'on travaille de tous côtés afin de réparer et d'éviter pour une autre fois ces désagréments qui ne nous ont du reste causé que de l'embarras, mais pas de dommage. Nos pauvres Abyssins sont bien plus à plaindre que nous, car, dans leurs cabanes de paille, il pleut comme dans la rue, et ils n'ont pas d'autre endroit pour se réfugier; il n'est pas étonnant après cela qu'ils aient la fièvre, et il est bien à craindre qu'il y ait beaucoup de victimes cette année, car il pleut davantage que les précédentes, ce qui est du reste un bien pour le pays où l'eau manque totalement.

Vous vous êtes sans doute demandé à l'office le jour de saint Vincent, comment nous passions cette belle fête, et vous serez satisfaites d'apprendre que notre B. Père a été bien honoré à Kéren. Monseigneur a officié pontificalement, nous avons chanté la messe de Dumont, mais sans accompagnement, et à six heures du matin, les voix sont un peu rouillées; enfin tout le monde est content quand

même, car personne n'est difficile. L'autel était très bien paré avec les belles fleurs qu'a envoyées M<sup>me</sup> de Villaret; en un mot nous avons eu *presque* des consolations sensibles; ce que nous avons attribué du reste au pieux souvenir que tant d'âmes ferventes n'ont pas manqué d'avoir à Saint-Lazare pour la bonne mère Louise et sa famille.

J'ai oublié de vous dire que Monseigneur nous a donné deux excellentes conférences à propos de la fête de notre B. Père; l'une sur l'humilité en général, l'autre sur l'humilité de saint Vincent; c'était magnifique, et, malgré cela, je sens que j'ai bien besoin de la retraite pour mettre la cognée à la racine; nous aurons le bonheur de la faire bientôt.

Vous êtes-vous aperçues de l'éclipse de soleil du 20 juillet? Nous avons parfaitement joui de ce beau spectacle, et sans mentir, nous pourrions dire désormais que nous avons vu les étoiles en plein midi. Nos pauvres Abyssins ont été très effrayés de ce phénomène, et après avoir bien délibéré, ils jugèrent que le soleil était très malade et qu'il pourrait bien mourir. Pour éloigner ce grand malheur, les femmes organisèrent immédiatement une procession et s'en allèrent à la porte de l'église criant à pleins poumons: « Dieu, Dieu puissant, ayez pitié de nous! » puis elles jonchèrent la terre de feuilles, de branches de palmiers qu'elles avaient dans les mains. Elles font cette même cérémonie pour demander la pluie. Vous voyez qu'elles ont gagné leur cause, car notre vieux soleil est encore de ce monde, et il doit en ce moment vous bien chauffer.

Kéren, 27 juillet 1879.

Il y a beaucoup de fièvres dans le pays en ce moment, et elles expédient assez promptement nos pauvres gens pour le ciel. Ils seraient peut-être plus à propos de dire : leurs



parents et amis les envoient par force au paradis. Écoutez plutôt : Nous avons à la Sainte-Enfance un garçon de douze ans qui a la fièvre typhoïde ; or dimanche dernier, pendant que nous étions à diner, nous entendîmes les lamentations qu'on fait ordinairement auprès des morts ; je courus donc en toute hâte, ne comprenant pas que ce pauvre enfant qui, une heure avant, n'avait aucun des symptômes de l'agonie fût mort si vite. Je trouvai la chambre remplie de femmes qui se tordaient les bras, criant à tue-tête, sa mère qui se jetait sur lui comme une désespérée, son frère, âgé de vingt ans au moins, qui commençait à s'écorcher la figure, ce qui est d'usage en pareil cas. De son côté, la femme qui dirigeait anciennement l'œuvre, et qu'on peut appeler maintenant la sous-maîtresse, était là s'efforçant de tenir les lèvres du pauvre petit bien serrées, et de lui appuyer très fort sur les jambes afin de les étendre ; puis elle lui couvrit la tête de sa couverture. Pendant ce temps le croyant bien mort, je récitais le *de profundis*, puis je lui découvris la tête pour lui faire baiser le crucifix, ou plutôt pour le revoir encore ; mais quelle ne fut pas ma surprise en voyant ses grands yeux et sa bouche remués ; je le touchais, il n'était pas froid du tout et les battements de son cœur étaient assez sensibles. Je fis alors en sorte de faire faire silence, mais impossible ; heureusement que nos sœurs eurent la bonne pensée de venir, accompagnées du petit interprète qui eut toutes les peines du monde à apaiser le vacarme, en disant que le malade n'était pas mort, ce qu'on ne voulait pas croire. Il y a neuf jours de cela et il vit encore.

Ce fait se renouvelle souvent, et nos dignes missionnaires nous ont dit que plusieurs s'étaient réveillés sur la route du cimetière ; et je pourrais vous citer plusieurs autres faits à l'appui, si je ne craignais d'être trop longue. Cela, vous le comprenez, nous fait désirer un petit hôpital qui pourra s'établir à peu de frais ; mais comme Monseigneur et notre

respectable mère ne veulent pas enjamber sur la Providence, il n'y a rien de fixé à ce sujet.

Nous avons eu la semaine dernière un jour de vacance. Monseigneur nous a conduites à Chignara à huit kilomètres environ de Kéren où Sa Grandeur a acheté, il y a deux ans, pour la somme de *quatre cents* francs une propriété si vaste qu'on peut à peine en apercevoir les limites ; le tiers à peu près est défriché, et il ne faut pas moins de vingt paires de bœufs pour labourer. Il y a là un bon frère avec des laboureurs, puis cinq de nos plus grands garçons de la Sainte-Enfance ; déjà une dizaine de cabanes y sont établies pour les familles des cultivateurs, et Monseigneur y fait construire une petite chapelle afin qu'ils aient la sainte messe le Dimanche. A mesure que les garçons de la Sainte-Enfance grandiront, ainsi que les orphelins de la mission, ils iront former là une colonie agricole, et si le bon Dieu bénit ce projet, il y faudra aussi une petite maison de sœurs ; l'affaire de la douane, grâce à saint Joseph et à M. le Consul, s'est heureusement terminée ; la mission en est exempte pour l'avenir, et l'on remboursera les sommes versées précédemment.

Kéren, 13 août 1879.

Que n'êtes-vous là aujourd'hui, ma bonne sœur N., pour juger de la joie que nous cause le déballage des caisses de chemises. Notre mère, entourée de tous ses paquets, est vraiment l'image de la divine Providence, et chaque sœur la bénit ainsi que nos généreuses bienfaitrices en recevant la bonne part qui est départie pour son office. Pour moi, j'ai eu bien de la peine à retenir mes larmes en voyant le bonheur de nos chères petites filles de la Sainte-Enfance auxquelles on a donné les enfilés bleus et blancs à petits carreaux ; elles chantaient, dansaient, touchaient ce nou-

veau vêtement avec une joie incroyable ; vous comprenez qu'ayant toujours été en chemise, c'est du luxe pour elles que ce gentil tablier à ceinture ; j'en suis d'autant plus contente que leurs chemises se conserveront au moins pendant huit jours, tandis que les petites surtout étaient sales dès le mardi ou mercredi, le blanc craint tant.

Mardi dernier, fête de Notre-Dame des neiges, Monseigneur est venu bénir la maison, assisté de Messieurs Picard, Coulbeaux et Schrammen ; ce même jour aussi, trois jeunes filles de douze, quatorze et vingt-quatre ans sont entrées comme internes à la maison pour commencer une œuvre qu'il serait peut-être prétentieux de nommer école normale, bien que Monseigneur désire atteindre ce but ; notre bonne mère, qui a beaucoup apprécié les services que rend à la Syrie celle de ma sœur Gélas, avait eu la pensée de l'établir ici dès que la divine Providence nous fournirait les sujets convenables, et je vous assure qu'il n'y a pas à douter de son intervention, car ces trois jeunes filles sont très bien ; les deux plus jeunes surtout sont bien intelligentes et se formeront vite à une vie de travail et de prière ; recommandez-les, s'il vous plaît, à notre Immaculée Mère.

La distribution des chemises aux enfants externes est faite au grand contentement des pères et mères, aussi bien que des Koleas. On en parle partout, et à chaque instant arrivent de nouveaux *nichetos* (petits) en costume à peu près primitif, pour avoir leur part de la bonne aubaine et, grâce à Dieu, il y a de quoi contenter tous ceux qui ont un certain droit, soit par leur assiduité à l'école, ou tout au moins parce qu'ils font bien le signe de croix et autres petites prières ; aussi vous pensez si l'émulation est excitée.

Maintenant ce sont les femmes qui demandent et sont vraiment dignes de compassion, car vous savez que tout leur vêtement consiste en une peau de vache qui leur laisse tout le haut du corps découvert ; il y en a qui

s'enveloppent dans une espèce de grande couverture pour sortir seulement, et restent à peu près nues dans leurs cabanes ; nous voudrions arriver à leur faire contracter des habitudes de décence, mais il faudra pendant quelques années au moins leur en fournir les moyens, en leur donnant aussi des chemises. Pour ne pas vous donner autant d'embarras, nous les confectionnerions ici ;

Kéren, 11 septembre 1879.

Nous avons eu aujourd'hui une grande émotion, une des poutres du plancher s'est entièrement cassée, si bien qu'elle aurait pu entraîner le plancher si la divine Providence n'avait arrêté l'accident ; on en a été quitte pour étayer avec deux poutres, du moins en attendant.

Aujourd'hui on célèbre ici la Saint-Jean, grande fête chomée ; hier soir Kéren était tout en feu, une douzaine de processions aux flambeaux se croisant dans tous les sens, c'était très joli ; ce soir il y aura des feux de joie. A l'église le tambour, cymbale, claquements des mains, frémissements joyeux des femmes, rien ne manquait au tapage, tant ce matin qu'hier soir.

La fièvre continue à faire des victimes : à la Sainte-Enfance en voilà deux en quinze jours ; à la mission un prêtre abyssin a été enterré samedi dernier, il n'a été alité que trois jours, et nos enfants pas davantage : plusieurs sont encore bien malades ; je crains que le bon Dieu ne nous les reprenne aussi. C'est le moment de dire avec le saint homme Job : « Le Seigneur nous les a donnés, le Seigneur nous les a ôtés, que son saint nom soit béni ! »

Trois chameaux viennent d'arriver de Massawah, nous apportant la caisse qui contient les chemises du séminaire, le chocolat de ma sœur G., l'étoffe de l'œuvre aposto-

lique, etc... que le bon Dieu soit béni et qu'il récompense au centuple tous nos bienfaiteurs.

Nous désirerions une petite provision d'images bon marché représentant les mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge ; s'il se peut les quatre âges de l'homme ; mais pas du tout d'emblèmes. Nous donnions un jour une image représentant l'Agneau de Dieu, l'enfant nous la rendit en disant : « Je ne veux pas de mouton ; donnez-moi « Jésus-Christ. » Une autre fit une réflexion du même genre au sujet d'une colombe, et nous ne sommes pas assez instruites en *tigrigniat* pour leur expliquer le sens de ces figures.

Kéren, 23 octobre.

Je disais dans notre dernière lettre à ma Sœur G. que nous aurions une promenade pour la Sainte-Enfance ; elle a eu lieu à la grande joie de notre petit monde qui était sur la route dès six heures du matin ; les petits, garçons et filles, furent placés avec les provisions de bouche, dans le tombereau, attelé de deux beaux bœufs blancs conduits par un bon frère ; puis venait toute la petite troupe accompagnée par ma sœur Anne, et enfin notre bonne mère et votre petite compagne, montées sur deux grands mulets avec chacune un bébé en croup derrière elles ; vous auriez ri, n'est-il pas vrai, de voir notre joyeuse caravane. Nous avons passé la journée bien agréablement dans la propriété du *gros arbre* qui a pour ainsi dire été transformé en chapelle car nous y avons porté une image de la Sainte Vierge et deux cierges : c'est là que nous avons récité le chapelet ; les enfants étaient trente dans l'intérieur de l'arbre.

Kéren, 11 novembre 1879.

J'ai une curieuse nouvelle à vous conter, ma bonne sœur N. Nous avons reçu les deux courriers perdus et sommes par conséquent en possession de vos bonnes lettres du 19 et 26 août et aussi du 5 septembre. Figurez-vous que toutes ces lettres ont été retrouvées sur une fourmillière à deux journées de Kéren. Les individus qui avaient volé les deux sacs de peau qui renfermaient le courrier avaient cru faire un riche butin ; or, voyant leur méprise, ils laissèrent les papiers à la belle étoile et n'emportèrent que les sacs ; mais mesdames les fourmis ne perdirent pas l'occasion de manger un peu de papier de France, aussi je vous envoie ci-inclus de petits échantillons, des découpures de fantaisie, qu'elles ont déchiquetées dans le reste ; cependant nous avons pu tout lire ou deviner. C'est à ces fourmis qu'appartiennent les ailes ci-incluses ; mais elles n'en sont parées que pendant un très petit espace de temps au mois de juillet et d'août ; alors elles sortent de terre à la tombée de la nuit, et dans certains endroits elles obstruent complètement l'espace et la lumière ; nous en avons eu deux fois dans la cour, mais en même temps qu'elles, arrivait un régiment de chauve-souris qui leur faisaient une chasse en règle, si bien qu'au bout d'une heure ou deux la terre était jonchée de leurs ailes, et celles qui échappaient au massacre partaient en bon ordre vers un autre endroit, où elles ne tardaient pas à trouver de nouveaux ennemis, car le matin on rencontrait à différents espaces un tapis de ces jolies ailes qu'elles perdent ainsi en très peu de temps. Quel ravage font ces insectes dans ce pays ! c'est incroyable. Ils dévorent tout.

Kéren, 10 décembre 1879.

La rentrée des classes est faite; il y avait cent dix enfants présentes dès le matin; toutes à peu près en costume de notre mère Ève, car beaucoup venaient pour la première fois et les anciennes avaient usé leurs chemises pendant les vacances. Il y a donc eu grande distribution par notre bonne mère, et c'était vraiment joli de voir cette longue file d'enfants en chemises neuves; cela a produit si grand effet que le lendemain il en arrivait beaucoup d'autres; les garçons jaloux vinrent aussi faire des réclamations, et il fallut fabriquer des pantalons aux plus nécessiteux. Si vous voyiez notre chère mère, entourée de tout ce que nous pouvons lui donner de vieux pantalons et chemises des orphelins et de la Sainte-Enfance, se dépêcher à mettre des pièces, vous en seriez bien édifiée.

Le bruit de la générosité des *Denaguels* (vierges) s'est si bien répandu dans les environs que samedi dernier vingt-quatre jeunes filles, de douze à seize ans, d'un village voisin venaient aussi demander d'être habillées; mais il n'y avait pas de chemises assez grandes; cependant il ne fallait pas perdre l'occasion d'attirer ce petit troupeau au bon Maître; il fut donc convenu que si elles revenaient chaque dimanche pour aller à la messe avec les sœurs et apprendre ensuite la doctrine, on leur donnerait des chemises au bout d'un certain temps, et qu'en attendant on leur prêterait tous les dimanches un *nécetta*, afin qu'elles puissent se présenter décemment à l'église. Le lendemain, elles ne manquèrent pas au rendez-vous, et tant à la messe qu'aux vêpres, c'était charmant de voir toutes ces enfants, en tout, près de deux cents, enveloppées de la tête au pied dans leurs *necettas* tout neufs.

Le cinq décembre, anniversaire de notre arrivée, toute la

petite famille a été passer la journée à Dahri. Monseigneur et le frère Dannerau arrivés le même jour, puis M. Schrammen qui, un an plus tôt, a pareille date, venait ainsi faire partie de la mission de Kéren, s'y sont aussi rendus; cette journée pleine de souvenirs s'est très agréablement passée et le soir il y eut à Kéren, grande illumination. Figurez-vous, ma bonne sœur N., qu'une partie des montagnes en face de nous était toute sillonnée de feux; ils avaient été allumés par des chercheurs de miel sauvage, et le vent s'était chargé de les communiquer aux broussailles voisines ce qui fait que nous avons joui pendant deux soirées d'un très joli spectacle.

A Dahri, comme il y a beaucoup d'eau, le jardin est magnifique: salades, légumes de toutes espèces y viennent admirablement; les eucalyptus, qui ont été plantés il y a quelques mois, grandissent à souhait. Monseigneur attend des arbres fruitiers de Marseille, mais voilà près de deux mois qu'ils sont en route, il est bien à craindre qu'ils arrivent morts.

Keren, 2 janvier 1880.

Monseigneur est revenu il y a quelques jours, nous rapportant de bonnes nouvelles de Massawah, aussi commençons-nous à avoir le cœur en joie, mais il manquait quelque chose à notre satisfaction: les caisses n'étaient pas arrivées: et notre bonne mère nous disait: « Mes pauvres filles, je n'ai point d'étrennes à vous donner ». Et nous de lui répéter: « Ma mère, le bon Dieu vous en envoie dans les caisses, vous « savez bien que les bons anges de Paris pensent à tout. » Enfin le mercredi, 31 décembre, quatre majestueux chameaux nous apportaient à cinq heures du soir, tous ces jolis présents; c'était bien tard, mais on ne perdit pas de temps, et vous nous eussiez vus deux et trois après chaque caisse,



déclouer, couper le zinc, puis tirer l'un après l'autre tous ces blancs paquets, faisant des exclamations de joie à chacun : il paraît que c'était un peu bruyant, car nos petits enfants accoururent mettre le nez aux persiennes, et comme les caisses de France les réjouissent autant que nous, il n'était pas facile de les faire partir.

Notre bonne mère s'extasiait devant chaque boîte redisant avec reconnaissance le nom de celle qui l'envoyait, et nos chères sœurs étaient toutes ébahies de tant de belles et bonnes choses qui, le lendemain faisaient bien des heureux. Que vous dire de notre surprise en tirant une table d'une des caisses, c'était des oh ! des ah ! à n'en plus finir ; elle a trouvé sa place dans le cabinet de notre mère, et le joli petit fauteuil lui fait face.

Je voudrais pouvoir vous dire le placement de chacun des objets que vous nous avez envoyés, mais ce serait trop long, sachez cependant bonne amie, que tout est arrivé en parfait état ; nous remercierons peu à peu toutes nos généreuses donatrices ; veuillez, en attendant, leur dire que nous leur témoignons notre reconnaissance auprès du Cœur Sacré de Jésus et aussi de notre Immaculée Mère.

Kéren, 12 février 1880.

Monseigneur fait poser aujourd'hui les fondations d'un vaste bâtiment en pierre pour son collège et séminaire, car la maison de paille qui abrite maintenant cette nombreuse jeunesse, menace d'une prochaine ruine, après cela Sa Grandeur s'occupera du bâtiment de la Sainte-Enfance, le local actuel étant en bien mauvais état.

Une fille employée à la boulangerie de la mission, fort bonne chrétienne, vient de se marier ; à son sujet nous avons eu l'occasion de voir combien ces pauvres gens tiennent à leurs usages superstitieux. Nous savions qu'à

partir du jour où elle se marie, la femme doit rester en sa maison sans sortir; et notre mère fit appeler celle-là pour lui recommander d'aller à la messe le dimanche; après différentes objections, elle pria d'en référer à son futur époux, lequel étant bon catholique, finit par consentir, et nous la vîmes en effet, mais à la messe d'avant jour, et la figure entièrement cachée par sa couverture; puis comme elle devait venir à la maison chercher un petit cadeau, elle attendit au soir; son mari l'accompagnait, escorté de plusieurs hommes armés de bâtons. Notre mère leur ayant dit qu'il ne fallait pas se tant cacher, que la religion catholique les dispensait de tous ces usages ennuyeux, ils répondirent qu'ils ne pouvaient faire autrement, à moins de se faire huer et insulter. C'est incroyable toutes les superstitions que le diable a suscitées pour empêcher le règne du bon Dieu chez ce pauvre peuple.

Kéren, 25 février 1880.

Notre bonne mère prétend qu'elle ne s'est jamais mieux portée qu'en ce saint temps de carême, et il est de fait qu'il paraît en être ainsi : les lessives, les courses longues et pénibles, rien ne l'arrête; que le bon Maître nous la conserve longtemps ainsi.

La nouvelle du jour, est l'entourage de la moitié de notre champ par une haute haie, qui servira à protéger la plantation de cotonniers, qu'on va faire dans deux ou trois mois; cela occupe beaucoup notre bonne mère, car il faut constamment suivre nos pauvres gens, si l'on veut que les choses se fassent convenablement. Le coton vient très bien ici, ce qui fait espérer que nous trouverons une précieuse ressource, dans cette petite plantation, surtout pour occuper les vieilles femmes, et nos enfants de la Sainte-Enfance, qui aiment beaucoup à filer. Si nous avons une

récolte passable, Monseigneur fera venir des métiers de Naples, pour le tissage; dans le cas contraire, ce sera pour l'année prochaine. On travaille activement au séminaire de la mission, ce sera la merveille du pays.

Je vous demande encore des lanternes, car nous les avons adoptées, pour éclairer les différentes chambres des enfants et jeunes filles; figurez-vous, ma bonne sœur N., que tout ce monde soupait et se couchait, à la seule lumière d'un petit feu de bois allumé au milieu, ce qui causait bien du désordre, et à chaque instant, des trous de brûlures aux tabliers et chemises, et nous mettait dans une grande inquiétude, de voir le feu prendre à nos châteaux de paille; maintenant, c'est beaucoup mieux, sans faire plus de dépenses, car on brûle très peu d'huile.

En finissant, une petite histoire : lorsqu'un enfant vient au monde, afin qu'il ait une bonne santé, sa mère doit lui manger un morceau de l'oreille avec du miel; la plupart à la Sainte-Enfance, ont été ainsi croqués par leur maman; le nom qu'on leur donne est le premier mot qui vient à la bouche de la mère, après la naissance de l'enfant, et, comme elles ne sont pas chrétiennes, ces mots ne le sont pas non plus. La semaine dernière, nous avons reçu une *fattena*, *tentation*, et une *ralite*, *puissance*; voilà pourquoi notre cuisinier se nomme *tabindja*, *pistolet*, etc... lorsqu'ils ne sont baptisés qu'un peu tard, l'habitude de les nommer ainsi ne peut guère se perdre, aussi, les saints n'ont pas encore beaucoup de filleuls portant leurs noms.

Kéren, 10 Mars 1880.

Un petit garçon de la Sainte-Enfance vient d'être pris d'une fièvre, et bien qu'il y ait d'autres personnes pour le soigner, je dois constamment aller et venir à cause de ses parents, *musulmans*, qui sont là du matin au soir, et qui,

n'ayant pas de confiance dans nos remèdes, cherchent tous les moyens de lui en donner d'autres, surtout de le faire manger, ce serait le moyen de l'envoyer au paradis, mais vous comprenez, que nous ne voulons pas qu'il en soit ainsi.

A ce propos, ma bonne sœur N., il faut que je vous raconte un petit arrangement que j'ai fait avec les pauvres âmes du purgatoire, bien entendu, avec permission et coopération de notre bonne mère. L'année dernière, nous avons eu *neuf* décès en dix mois parmi nos chers enfants. Je faisais mon possible pour me résigner à la volonté du bon Dieu, cependant, j'avoue que ces dernières pertes surtout me furent très sensibles, car je craignais vraiment d'y être pour quelque chose, soit par mes péchés, soit par mon manque de savoir faire. Je promis donc aux pauvres âmes du purgatoire, de donner trois messes tous les mois où il n'y aurait pas de décès, si bien qu'il n'y en a pas eu un seul depuis le mois d'octobre; cet arrangement était d'autant plus nécessaire, qu'au dehors on s'effrayait de ces morts fréquentes et que les histoires lugubres commençaient à circuler.

Enfin, Dieu soit béni, le scorbut, dont un bon nombre de ces pauvres enfants étaient atteints, lorsque nous sommes arrivées, a disparu; espérons que la saison des pluies ne nous amènera pas trop de fièvres.

Notre bonne mère va bien, et vous remercie tout particulièrement de vos chères lignes.

Vous saluant affectueusement, je demeure, sans réserve en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée,

Bien chère sœur,

Votre toute dévoué et reconnaissante

SŒUR MARIE.

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

*Lettre de M. PICARD à la même.*

Kéren, 9 mai 1879.

MA BIEN CHÈRE SŒUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Nous avons appris avec plaisir, que vous portiez un grand intérêt à tout ce qui regarde l'Abyssinie. Votre cœur de fille de saint Vincent vous fait compâtrer largement à toutes nos misères et à tous nos besoins. Nous serons heureux de vous informer de tout, afin que vous priiez pour nous et pour le succès de nos œuvres.

Depuis longtemps, une œuvre bien chère aux cœurs de Jésus et de Marie, et qui est tout-à-fait aujourd'hui oubliée. Quel bonheur, quelle consolation, si nous pouvions l'établir ! C'est l'œuvre de la conversion des musulmans Bogos et Abyssins. C'était autrefois, l'œuvre des pères de la Merci, des saint Vincent Ferrier, des saint Vincent de Paul. Il faudrait donc faire revivre cette œuvre si agréable au cœur de l'Immaculée Marie, elle qui a apparu à plusieurs grands saints personnages, pour les engager à travailler au salut des musulmans, et des pauvres esclaves chrétiens. Le succès de leurs entreprises a surpassé de beaucoup leurs espérances. C'était l'œuvre de Dieu et de Marie, refuge des pécheurs. Il faut donc des prières et des aumônes pour bien réussir, et rendre la conversion stable.

Il y a en Abyssinie, un cinquième de la population musul-

mane, et même un peu plus chez les Bogos. Dieu a appelé les enfants de saint Vincent en Abyssinie pour arrêter les progrès du mahométisme en Éthiopie. Lorsque Monseigneur de Jacobis est entré à Hébo, il y avait plusieurs marabouts pour pervertir les habitants et tous les pays des environs. En peu de temps des gens reviennent à leur devoir, chassent les foucras, se font sincèrement catholiques, et le pays est sauvé. Il y a quarante ans, plusieurs grandes provinces étaient chrétiennes de nom, sans prêtre, et sans aucune pratique. Un grand marabout vint parcourir leur pays, il sème l'or partout, fait de grandes promesses, et parvient à pervertir trois grands pays, qu'on appelle : les Hababes, les Bilènes, les Barkas. Il en aurait fait autant des Bogos, si un missionnaire ne fût venu s'établir à Kéren. Les Turcs de Kassala viennent ravager Kéren, et font mille prisonniers. Les missionnaires, aidés de la protection du consul anglais, font rentrer plus de six cents personnes qui se sont faites chrétiennes. Dès ce moment, les préjugés tombent, les gens s'habituent à nous regarder comme leurs pères et leurs protecteurs. A quatre reprises différentes, on a envoyé des marabouts, pour mahométiser les Bogos. Plus de deux mille nous ont échappé ; mais saint Michel a terrassé ces suppôts de l'enfer, qui ont apporté avec eux la maladie dont ils ont été les victimes. Plusieurs de nos Bogos se sont fait musulmans, par force ; on menaçait de les tuer, et, en effet, on en a massacré plusieurs : on voulait les vendre, on ravageait leurs terres. Quelques-uns ont changé de religion, à cause de la famine, d'autres, ont reçu de grands présents, des habits, des vaches, des bœufs, en un mot, on a employé tous les moyens possibles et imaginables pour les pervertir.

Depuis dix ans, nous avons la paix partout, on peut instruire ces pauvres gens, et leur montrer la vraie route du paradis. On peut en faire revenir un grand

nombre. Plusieurs sont pauvres, il faudrait les habiller, les aider un peu, et les mettre en état de se passer des musulmans. Il faudrait instruire leurs enfants, les soigner, et en faire de bons chrétiens. Tout cela exige des dépenses considérables. Veuillez parler de cette œuvre aux cœurs de Jésus, de Marie et de saint Vincent, afin qu'ils l'approuvent et la bénissent. Parlez-en à tous nos confrères, et à toutes nos bonnes sœurs, faites-la connaître à toutes les âmes charitables, dévorées du zèle du salut des âmes. Soyez certaine que le succès sera grand, parce que Dieu le veut, et que c'est sa sainte volonté que nous travaillions de toutes nos forces à l'extention de son règne. Courage donc, ma très chère sœur, le bon Dieu vous bénira, vous aidera, et sera lui-même votre soutien et votre consolation. Soyez comme Moïse sur la sainte montagne, et nous, comme Josué, nous remporterons la victoire, Dieu le veut!

L'année dernière plus de deux cents musulmans ont abjuré le mahométisme et se sont faits catholiques. Voici leur histoire : Un jeune Bogos avait été volé, il y a dix ans. Conduit à Kassala, il y fut vendu cinquante thalers. Son maître le conduisit ensuite à Soakim, et à Djedda. Il a travaillé sur une barque, souvent on le battait, on l'insultait, la vie lui était pénible. Il parla plusieurs fois aux consuls européens. Il ne put rien obtenir, enfin il ramassa quelque argent, se mit sur un vapeur européen et se rendit à Massawah, de là chez les Bogos. Là, j'ai eu l'occasion de le voir, et, de concert avec ses parents, on l'a instruit et il s'est converti. Il me racontait que pour aller au paradis de Mahomet, il fallait tuer les chrétiens, les voler, les vendre et faire des esclaves, en un mot tout était permis pourvu qu'on eût Mahomet pour père et protecteur. Dans un temps de persécution trois familles se sont faites musulmanes. Dieu les a punies, leurs enfants qui étaient baptisés sont morts, leurs vaches sont mortes, et lorsqu'elles ont

pu rentrer dans leur pays, elles se sont de nouveau fait instruire et sont rentrées dans le sein de l'Église.

Pendant le temps de la famine plusieurs familles ont été forcées de s'exiler pour ne pas mourir de faim. Où aller ? En Abyssinie tout est détruit par la guerre civile, et la maladie ; aux Barkas les gens sont fanatiques musulmans, mais ils ont à manger, on ne meurt pas de faim ; c'est là qu'ils vont pour n'être pas vendus, pour n'être pas tués, et pour avoir du pain, ils se font musulmans. Mais bientôt le bruit se répand partout que la mission catholique de Kéren, soulage tous les malheureux, distribue du dourah, du riz, et fait du bien à tous. Ces gens reviennent à Kéren, avouent leurs fautes, se repentent, rentrent dans le sein de l'Église, et ont part à la charité publique. Pendant la famine qui durant trois ans a désolé nos pays, les musulmans des Bogos, voyant la charité universelle qui s'exerçait envers tous les malheureux, ont abjuré l'erreur et sont devenus nos frères. Autrefois, c'était reçu, les gens devaient se faire musulmans et jamais chrétiens. Maintenant on se fait chrétien et jamais musulman. Plusieurs vieilles femmes, bien simples, bien bonnes, qui se croyaient musulmanes pour avoir mangé de la viande tuée par un musulman, pour avoir bu du lait de chamelle, pour avoir mangé des sauterelles, se sont converties. On les a instruites, on les a retirées de leurs erreurs en leur disant la parole du Sauveur, que tout ce qui entre dans l'homme ne le souille point, mais bien ce qui en sort, comme le blasphème, le vol, etc.... Alors, ont-elles dit, nous voulons être chrétiennes comme nos pères, nous aimons Jésus-Christ, le Sauveur du monde, et Marie, notre Mère. Quand nos pères étaient chrétiens, nous étions riches, heureux, en bonne santé, maintenant que les changements sont arrivés, la misère, la faim, la maladie sont notre partage. Depuis cinq ans, un grand marabout est venu dans le pays



disant qu'il était descendant de Mahomet; qu'il avait tout pouvoir dans le Ciel et sur la terre. Plusieurs se sont laissés séduire par ses promesses. L'arbre se connaît à ses fruits; avec lui est arrivé la petite vérole, la maladie des vaches. De plus, il est allé dans tous les villages musulmans, et au lieu de faire l'aumône, il a exigé un fort tribut, frappant les gens et les forçant à lui payer le tribut. Toutes ces vexations nous font du bien et préparent les pauvres aveugles à rentrer dans le véritable chemin. Il suffit d'établir l'œuvre et de travailler à cette nouvelle vigne du Père de famille qui produira des fruits bien précieux pour la sainte Église.

L'Œuvre de la Sainte-Enfance produit déjà de grands biens. Elle a reçu plus de vingt enfants musulmans. Les enfants sont instruits et baptisés. Les parents, voyant leurs enfants devenus chrétiens, demandent à être instruits. On les éprouve, et quand ils sont prêts, on leur fait faire l'abjuration. Prions donc pour l'établissement d'une œuvre si importante afin d'obtenir du secours pour la conversion de ces malheureux égarés. Vous pouvez tout avec Jésus et Marie. Courage et persévérance. Je vous enverrai très exactement la liste de toutes les conversions qu'il plaira à Dieu d'opérer pour la consolation de tous nos bienfaiteurs et bienfaitrices. Avant tout, prions tous les jours, faisons violence au Ciel pour les fondements et le succès d'une Œuvre, si glorieuse à l'Église. Offrons-la au Sacré-Cœur de Jésus par l'Immaculée Marie. Faisons-la connaître à toutes les âmes charitables qui ont à cœur la gloire de Dieu et le salut des âmes. Le bon Maître saura bien les dédommager et Marie prendra plaisir à les récompenser de tous les efforts qu'elles auront faits pour arracher des âmes au pouvoir de Satan, pour en faire des heureux héritiers du Ciel.

Je vous recommande encore une centaine de pauvres

qu'on prépare pour la sainte communion tous les ans. Si nous pouvions les habiller, ce serait une bien bonne œuvre. Cinq francs de toile suffiraient pour habiller une personne. Nos bonnes sœurs habillent une quarantaine d'enfants, mais les pauvres, les infirmes, les malheureux restent à la charge de la charité et de nos bienfaiteurs qui seraient heureux d'habiller ceux qui sont admis à la table des anges.

Nous avons aussi dans la mission une cinquantaine de jeunes filles pauvres; si nous pouvions leur donner cinquante francs pour leur dot, ce serait une bien bonne chose. Nous aurions tout de suite des familles catholiques, et nous serions maîtres du pays. La mère chrétienne, c'est un trésor qui profite à tous ceux qui ont le bonheur de la posséder.

Sa Grandeur Mgr Touvier me charge de vous saluer; il bénit à l'avance tout ce que vous ferez pour la pauvre mission d'Abyssinie. Adieu, priez bien pour nous, afin que nous devenions des saints pour bien travailler dans le champ du père de famille. Nous prions tous pour vous et pour nos bienfaiteurs, afin que le bon Dieu vous donne cette paix et cette joie qui sont le partage des véritables enfants de miséricorde.

Je suis pour toujours en Jésus, Marie, Joseph, saint Vincent,

Ma très chère sœur, votre tout dévoué et reconnaissant serviteur,

PICARD

*I. p. C. M.*

---

## CHINE

---

Nous publions dans ce numéro plusieurs documents importants.

1<sup>o</sup> Un décret de la Propagande qui divise les vicariats apostoliques de la Chine en cinq régions, et convoque les vicaires apostoliques de chaque région à se réunir en Synode.

2<sup>o</sup> Une lettre de Mgr Guierry à M. le Supérieur général.

3<sup>o</sup> Une lettre du même à M. Chevalier, assistant de la Congrégation.

4<sup>o</sup> La lettre des évêques chefs de missions réunis à Péking, écrite aux membres des conseils centraux de la Propagation de la Foi.

5<sup>o</sup> La lettre des vicaires apostoliques réunis à Han-keou, aux membres des conseils centraux de la Propagation de la Foi.

6<sup>o</sup> Une lettre des membres du Synode réunis à Han-keou, au directeur et aux associés de la Sainte-Enfance.

Une autre lettre a été écrite et signée par les mêmes, pour demander la béatification du vénérable Perboyre. Nous espérons la publier dans le prochain numéro.

Mais nous sommes heureux de faire connaître une lettre écrite du Han-Pé en 1838, par ce vénérable missionnaire, deux ans avant sa mort.

DÉCRET DE LA PROPAGANDE QUI DIVISE LES VICARIATS  
APOSTOLIQUES DE LA CHINE EN CINQ RÉGIONS

Comme l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique contribue beaucoup à la propagation de la conservation de la foi chrétienne, on ne doit pas s'étonner que cette sainte Congrégation se soit, dès son origine, préoccupée de la constituer régulièrement en Chine. Dès qu'elle sut, en effet, que les travaux assidus des missionnaires apostoliques avaient fait prendre à la religion chrétienne d'assez considérables développements dans l'empire Chinois et les régions voisines, elle résolut de proposer au Souverain-Pontife Innocent X, de donner aux nouvelles chrétientés des évêques particuliers qui les affermissent en remplissant au milieu d'elles les fonctions pastorales et administrant les sacrements : les circonstances firent que ce projet ne put être pour lors réalisé qu'en partie. Cependant les vicaires apostoliques ne cessèrent de soumettre à plusieurs reprises au Saint-Siège les mêmes vœux pour qu'on établît dans ces contrées au moins un certain ordre hiérarchique, surtout en ces derniers temps où ces vœux étaient exprimés dans divers projets relatifs à la division de ces régions en provinces. Aussi cette même sainte Congrégation, exposant en l'année 1869 divers projets aux vicaires apostoliques de Chine ayant pour but de faciliter l'expédition des affaires ecclésiastiques, leur demanda-t-elle en particulier leur sentiment touchant la proposition faite par quelques-uns, à savoir si l'on pouvait réunir ensemble et constituer en forme de provinces ecclésiastiques les missions de la Chine d'une part, de l'autre celles des royaumes voisins ; et dans le cas d'une réponse affirmative, comment ce projet pouvait être réalisé.

Or, bien que tous les vicaires apostoliques ne se soient pas prononcés d'une manière formelle pour l'établissement susmentionné de la hiérarchie, la plupart cependant répondirent qu'ils regardaient comme opportun et même nécessaire pour mettre l'uniformité surtout dans l'administration et la discipline, qu'on réunisse ensemble les missions à l'instar des provinces ecclésiastiques, afin de préparer ainsi peu à peu l'établissement régulier de la hiérarchie, en Chine comme ailleurs. Telle fut dans la suite l'opinion de tous les vicaires apostoliques de Chine qui vinrent à Rome en l'année 1870, à l'occasion du Concile oecuménique du Vatican. Or, cette même question ayant été proposée dans une assemblée tenue le 14 juillet de la même année, ils jugèrent qu'il n'était pas possible encore de songer à l'établissement de la hiérarchie; mais quant au partage des vicariats, après divers avis différents, tous convinrent qu'il fallait former des sections de telle sorte que chacune renfermât un assez grand nombre de vicariats, et cela surtout dans l'intérêt de l'uniformité.

En l'année 1874, dans une assemblée tenue le 28 septembre par les éminentissimes Pères chargés spécialement de veiller à la propagation de la religion chrétienne en Chine, cette affaire fut de nouveau examinée, et il fut décidé qu'il n'était point pour lors expédient de constituer la hiérarchie ecclésiastique, mais que cependant les vicariats apostoliques seraient partagés en régions: le Souverain Pontife Pie IX, d'heureuse mémoire, ratifia et approuva la décision du Sacré Conseil, le 4 octobre de la même année.

Mais, comme ainsi que nous l'avons dit plus haut, les vicaires apostoliques avaient émis divers projets relatifs à cette division des provinces ou régions, avant de mettre la chose à exécution, il fallut demander l'avis de ceux qui paraissaient moins disposés à approuver le choix qui serait

fait de tel ou de tel autre de ces projets. Leurs réponses étant arrivées et toutes choses mûrement pesées, pour ne pas apporter de plus longs retards à une affaire si importante dont on espère les plus heureux résultats pour la religion, il a paru plus utile d'opérer dès maintenant (sauf les changements que les circonstances et l'expérience des choses amèneront dans la suite sur l'avis des vicaires) la division de tous les vicariats de la Chine en cinq régions qui seront :

1<sup>o</sup> La région du Tchely (Septentrional, Meridio-Oriental, Oriental), de Lea-toung ou de la Mandchourie, et de la Mongolie.

2<sup>o</sup> La région du Chan-toung, du Chan-sy, du Honan, du Chen-sy et Kan-sieou.

3<sup>o</sup> La Région du Hou-nan, du Hou-pé (Oriental, Occido-Septentrional, Occido-Méridional), du Tche-kiang, Kiang-sy et Kiang-nan.

4<sup>o</sup> La Région du Sutchuen (Septentrio-Occidental, Oriental, Méridional), du Yun-nan, Kouy-tcheou, et du Thibet.

5<sup>o</sup> La Région de Kouang-toung, Kouang-si, Hong-kong et Fokien.

Pour les royaumes Indo-Chinois, ils seront divisés en trois régions, à savoir :

1<sup>o</sup> Région de la Cochinchine Orientale, de la Cochinchine Septentrionale et de la Cochinchine Occidentale.

2<sup>o</sup> Région du Tonkin Méridional, du Tonkin Central, du Tonkin Oriental et du Tonkin Occidental.

3<sup>o</sup> Région de Siam Occidentale, ou presque île de Malacca, de Siam Orientale, Cambodje et Birmanie Orientale, Septentrionale et Méridionale.

Dans une audience du 27 avril 1879, sur la présentation du sous signé Secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande, Notre Très Saint Père le Pape Léon, par la

divine Providence XIII<sup>e</sup> du nom, daigna approuver cette division des Vicariats en diverses régions, et ordonna en même temps :

1<sup>o</sup> que dans l'espace d'un an à compter du jour de ce présent décret, le plus ancien des Vicaires Apostoliques, par la Consécration Épiscopale, convoquât dans chacune des régions ci-dessus désignées les autres Vicaires en Assemblée synodale dont, la première fois du moins, il fixera le lieu et l'époque et qu'il présidera. L'assemblée déterminera ensuite elle-même le lieu et l'époque des Synodes à tenir dans l'avenir et celui des Vicaires Apostoliques qui les présidera.

2<sup>o</sup> Si quelqu'un des Vicaires Apostoliques ne peut se rendre au Synode à l'époque fixée, pour quelque légitime raison, il aura soin d'y envoyer en qualité de délégué ou son coadjuteur, s'il en a un, ou un Pro-Vicaire. Les Délégués prendront rang après les Titulaires; et ceux-ci, s'ils ont reçu le caractère épiscopal, en conservant l'ordre du temps auquel ils ont été promus à l'épiscopat.

3<sup>o</sup> Les résolutions et décrets de chaque Synode seront envoyés à la Sacrée Congrégation de la Propagande, pour recevoir approbation, si besoin est sans que cependant leur exécution soit pour cela différée.

4<sup>o</sup> Chacun des Vicaires Apostoliques pourra proposer les questions à discuter dans le prochain Synode. Mais avant tout, l'Assemblée devra traiter les matières que la Sacrée Congrégation aura soumises, selon qu'elle le jugera bon, à l'examen et aux décisions des Vicaires Apostoliques.

Donné à Rome, au palais de la S. Congrégation, le 23 Juin 1879.

JEAN SIMEONI, *Préfet*,

JEAN-BAPTISTE AGNOZZI, *Secrétaire*.

*Lettre de Mgr GUIERRY, Vicaire Apostolique  
à M. FIAT, Supérieur Général.*

Ning-po, le 24 Mai 1880

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE.

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Depuis douze jours, je suis rentré de notre Synode de la 3<sup>e</sup> région de ce vaste empire. J'y avais amené, comme théologiens MM. Rizzi et Fou Vincent, parce qu'ils sont mes deux premiers consultants et les deux plus anciens Missionnaires de la Province. Notre absence de Ning-po a été de 37 jours. Le Synode en a duré vingt. Le reste du temps a été passé en voyage, y compris une halte de trois jours que nous avons faite à Kiou-kiong, chez nos confrères du Kiang-sy pour y célébrer en famille la fête de la Translation de notre B. Père. Nous en sommes repartis le lendemain, et le jour suivant Mgr Bray est venu nous rejoindre à Horn-koir avec M. Ad. Rouger et M. Coursières. Nous nous y sommes trouvés sept Vicaires Apostoliques et deux Pro-Vicaires, assistés de quatorze théologiens. Quoique nous fussions de cinq nations et de cinq ordres et congrégations, tout s'y est passé en famille, de la manière la plus cordiale et la plus édifiante. Aussi, tout le monde a-t-il paru enchanté des résolutions qui y ont été prises et des décrets qui y ont été portés. Il n'y a été question que de l'uniformité et du bon ordre à favoriser ou à établir dans la discipline extérieure de nos Missions. Nous aurions pu de suite promulguer ces décrets et résolutions : nous étions même spécialement autorisés par le Saint-Siège : mais nous avons été unanimement d'avis de suspendre cette promulgation, jusqu'à ce que ce Synode ait été approuvé par Rome. C'est



pourquoi Mgr Zanoli, notre Président, a dû déjà l'avoir envoyé à M. A. Fiat, Supérieur général de la Congrégation de la Mission, à Paris, rue de Sèvres, 95.

Comme le décret de notre convocation nous ordonnait encore de désigner l'époque, l'endroit et le Président du prochain Synode, nous avons unanimement fixé l'époque à cinq ans; l'endroit, encore la ville de Hon-koir et le président élu au scrutin secret a été Sa Grandeur, Mgr Zanoli.

*Lettre de Mgr GUIERRY, Vicaire Apostolique du Tche-kiang à  
M. J. CHEVALIER, Assistant de la Congrégation de la  
Mission.*

Ning-Po, le 28 Mai 1880.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.*

Notre Synode du Han-keou est terminé. Je viens d'en rendre un compte sommaire à M. notre très honoré Père. Mais comme vous m'avez chargé dans votre précédente lettre, de remercier Mgr Zanoli de son bienveillant concours pour la béatification de nos vénérables martyrs, je ne veux pas tarder à vous annoncer que je me suis acquitté de votre commission, le mieux que j'ai pu.

J'ai profité pour cela de notre 1<sup>re</sup> Congrégation, à la fin de laquelle on nous a proposé d'écrire plusieurs lettres collectives, pour remercier nos bienfaiteurs d'Europe. J'ai donc remercié Sa Grandeur en public, au nom de

nos supérieurs majeurs et de toute notre Congrégation, de ce qu'elle avait fait avec ses confrères, les RR. PP. Franciscains de Hou-pé, pour le succès de cette cause qui nous est si chère, et les ai priés de vouloir bien nous continuer leur bienveillante intervention, jusqu'à ce que nous ayons obtenu la réalisation de nos vœux. Sa Grandeur avec ses confrères présents ont paru très sensibles à cet acte de reconnaissance de notre part. Aussi ne m'en suis-je pas tenu là. Sous l'inspiration de Mgr Bray, j'ai proposé aux Pères du Concile, de faire un *Postulatum* collectif à N. S. P. le Pape Léon XIII, pour presser la béatification de nos martyrs, ainsi que celle du vénérable Jean a Thriora, de l'ordre de Saint-François, martyrisé dans le Hou-nan, en 1816, parce que cette province appartient aussi à notre région. Cette proposition a été approuvée par tous les Pères avec la satisfaction la plus sensible.

Dans la distribution de nos divers travaux, c'est Mgr Filippi, actuellement vicaire apostolique du Hou-pé méridional, qui a été chargé de rédiger cette pièce. Ce travail lui revenait d'autant mieux que c'est lui qui avait été chargé par Mgr Zanoli, dont il était alors le pro-vicaire, de faire les nouveaux procès qui ont été envoyés en 1870. Mgr Filippi a paru très heureux que ce choix soit tombé sur lui; car il débordait de bonheur, lorsqu'il a occasion de parler de l'odeur admirable des vertus que nos vénérables confrères ont laissée dans les pays qu'ils ont évangélisés. Pensant vous faire plaisir et peut-être servir au progrès de leur cause, j'ai demandé la permission de tirer une copie de ce *Postulatum*, pour vous l'envoyer. Vous la trouverez donc ci-jointe avec les signatures que j'ai également copiées (1).

Vous y trouverez aussi une copie de notre lettre collec-

(1) Ce document ne nous est pas arrivé.

tive aux Conseils centraux de la Propagation de la Foi, parce que c'est moi qui ai été chargé de la rédiger. Mgr Bray a rédigé celle au directeur de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, Mgr Garnier, celle aux Dames de l'Œuvre Apostolique, et Mgr Zanolli avec le R. P. Sica, S. J., secrétaire du Synode, celle à Sa Sainteté Léon XIII.

Mais revenons à nos saints Martyrs. Vous pensez bien qu'étant si près du théâtre où ils ont versé leur sang, nous tenions beaucoup à y faire un pèlerinage. Nous l'avons demandé à Mgr Zanolli, qui a bien voulu nous y accompagner lui-même, le mardi des Rogations. Nous étions cinq confrères : Mgr Bray, MM. Rouger, Rizzi, Coursières et moi. Nous sommes entrés dans la ville de Ou-tchang par la porte où nos vénérables en sont sortis, pour aller au martyr. Après dîner dans la vaste résidence de Mgr Zanolli, nous sommes partis pour le Hong-chan (montagne rouge), endroit de leur sépulture. La pierre tumulaire du vénérable Perboyre est encore sur le lieu où il a été inhumé, mais à la place du corps du vénérable Clet, il n'y a plus rien, car sa pierre avait été enlevée au temps des rebelles. On en a cependant retrouvé un fragment que Mgr Zanolli conserve dans sa résidence de Ou-tchang. Pour revenir du Hong-chan, nous avons longé à l'extérieur les murailles de cette grande ville, et sommes passés près de l'endroit où nos vénérables confrères ont consommé leur sacrifice. Mon Dieu ! que les temps sont changés ! Nous avons fait ce trajet qui est bien de cinq lieues au moins, en habit ecclésiastique et en palanquin ouvert. Je comparais naturellement ma position avec celle de ces vrais missionnaires, et la conclusion était loin d'être en ma faveur. Mais aussi je ne suis pas digne de terminer ma carrière comme ils ont terminé la leur.

Vous pensez bien aussi que je n'ai pas manqué de questionner Mgr Zanolli, au sujet du païen qui a été témoin du

martyr du vénérable Perboyre, dont vous m'avez parlé dans votre dernière lettre, et pour l'interrogatoire duquel notre très h. Père a demandé de nouveaux pouvoirs pour Sa Grandeur à la Sacrée-Congrégation des Rites. Cet homme est un satellite. Il avait alors 15 ans, ce qui lui en donne maintenant 55. Comme il est l'ami du frère laïque qui est fixé dans la résidence de Mgr Zonali, Sa Grandeur espère pouvoir facilement l'amener chez Elle, en le faisant inviter à un repas, pour le questionner au moins officieusement, si Elle n'a pas le pouvoir de le faire officiellement. On a même déjà essayé une fois; mais alors cet homme avait une occupation qui ne lui permit pas de se rendre à cette invitation. Sa Grandeur m'a promis d'y revenir prochainement. Mais si l'on pouvait lui obtenir de Rome les pouvoirs requis, pour faire cet interrogatoire en bonne et due forme, vous comprenez que ce serait bien mieux.

J'ai également profité de l'occasion pour parler à Mgr Filippi, surtout des procès faits par lui et remis par lui de la main à la main, à M. Aymeri, à Shang-hay, en 1870. Sa Grandeur regrette bien vivement que ce travail de deux longues années avec plusieurs de ses confrères, ait été perdu. M. Aymeri l'aura probablement envoyé de manière qu'il soit arrivé en France pendant la guerre de Prusse ou la commune. Ce gros plis contenait, m'a-t-il dit, les seconds procès, demandés par la Sacrée-Congrégation des Rites, pour les confronter avec les premiers, faits du temps de Mgr Rizzolati. Les copies envoyées de Hong-kong, à la fin de l'année dernière, sont bien les copies des mêmes procès; mais il y avait en plus, dans le plis remis à M. Aymeri, le jugement des juges délégués *ad hoc*, sur la valeur de chacun des procès. De ces jugements, il n'est pas permis d'en garder le double; voilà pourquoi ils ne se trouvent point dans le paquet des actes envoyés à Hong-kong. Cette lacune pourra donc être la cause de plus d'un embarras sérieux.

Mgr Filippi pense que sa mémoire serait assez fidèle pour lui rappeler encore la plupart de ses jugements. Mais pour les émettre de nouveau, il lui faudrait 1<sup>o</sup> de nouveaux ordres de la Sacré-Congrégation des Rites, et 2<sup>o</sup> la série des divers procès sur lesquels on désirerait avoir ses jugements. Pour cela, il faudrait que toutes les pièces envoyées l'année dernière, de Hong-kong à Rome, aient été sérieusement examinées, qu'on dressât une liste de celles sur lesquelles on désirerait avoir son jugement et qu'on la lui envoyât. Sa Grandeur est âgée de 62 ans et en a 35 de missions. Cela veut dire assez qu'il ne faudrait pas trop tarder d'envoyer ces questions, etc., de peur qu'elles arrivent après son décès. Elle m'a encore ajouté qu'il lui serait impossible désormais de faire une troisième enquête, comme elle se fait souvent dans ces causes, car toutes les personnes qui ont pu témoigner précédemment, sont actuellement mortes. Quand aux pièces des tribunaux, il a été impossible d'en trouver la trace dans la deuxième enquête, parce que toutes leurs archives ont été détruites du temps des Thang-mao. Mais elles se trouvent heureusement dans les premiers procès, faits du temps de Mgr Rizzolati.

Je livre ces quelques renseignements à votre sagesse, pour en faire ce que vous jugerez à propos, et vous prie de me croire du meilleur cœur, en l'amour de Notre-Seigneur, de son Immaculée Mère et de saint Vincent,

Monsieur et très honoré Confrère,  
Votre humble et dévoué serviteur.

† L.-F. GUIBERT,

*I. p. d. l. M.*

*Vicaire apostolique de Tché-kiang.*

Les évêques et chefs de missions du nord de la Chine ont envoyé de Pékin, le 10 mai 1880, l'adresse suivante à MM. les membres des conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi :

MESSIEURS,

Les évêques, vicaires apostoliques de la région nord de la Chine, réunis en synode à Péking, sous la présidence de Mgr Delaplace, par ordre de Sa Sainteté Léon XIII glorieusement régnant, se font un devoir, avant de se séparer, de vous transmettre, en leur nom, au nom de leurs missionnaires et de leurs néophytes, leurs sentiments de bien vive gratitude, tant pour vous, Messieurs, que pour vos nombreux associés.

Vous admirerez avec nous, Messieurs, cette divine et toute-puissante action de la Providence qui a voulu nous rassembler pour nous permettre de travailler plus efficacement et plus uniformément à son œuvre, et cela à Péking, tout près de ce palais impérial qui semble se dresser toujours devant le missionnaire comme l'invincible forteresse du paganisme et de l'idolâtrie. Encouragés par la voix douce et ferme du glorieux et saint Pontife qui gouverne l'Église, nous voulons sauver les âmes par la formation d'un clergé indigène, pieux et instruit, mais surtout invinciblement attaché à notre Mère la sainte Église catholique, apostolique et romaine, et dans sa foi et dans sa discipline. Nous voulons que, par la grâce de l'Esprit-Saint, l'Église de Chine plaise à son divin Époux. Vous nous aiderez par vos aumônes à hâter l'heure de la rédemption pour tant d'âmes assises encore dans les ténèbres. Vos prières, jointes à celles des pieux associés de la Propagation de la Foi attireront sur nos travaux les bénédictions célestes, qui seules, donnent fécondité et succès aux œuvres entreprises par des hommes.

Nos peines, nos victoires sont vôtres. Vous êtes pour nous l'expression visible de la Providence. Que de fruits de salut ont été obtenus par votre inépuisable charité dans les cinq missions qui composent cette immense région du nord de la Chine, depuis les rives glacées du fleuve Amour jusqu'au bassin du fleuve Jaune ! Le Mongol dans ses prairies, le Tartare mandchou dans ses forêts, s'unissent à leurs frères aînés du Tché-ly pour adorer et bénir notre Maître et Sauveur Jésus. Et c'est là le fruit de votre œuvre admirable de la Propagation de la Foi. Le Dieu de toute bonté, qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom, saura bien rémunérer au centuple le zèle ardent du salut des âmes qui préside à cette œuvre nerveilleuse que vous dirigez. Nous lui demandons chaque jour de vous préserver de tout mal, et de conserver à notre bien-aimée patrie le don inestimable de la foi, dont le flambeau, porté par nos mains et par votre charité, commence à dissiper les épaisses ténèbres de l'Extrême Orient.

Nous avons l'honneur d'être, Messieurs, vos très reconnaissants et dévoués serviteurs :

† L.-G. DELAPLACE, C. M., év. d'Andrinople, vic. ap. le Péking.

† FR. TAGLIABUE, C. M., év. de Pompeiopolis, vic. ap. du Tché-ly S.-O.

† J. BAX, vic. ap. de Mongolie.

† C. DUBAIL, év. de Bolina, vic. ap. de Mandchourie.

Joseph GONNET, pro-vic. ap. du Tché-ly S.-E.

---

Les évêques, vicaires apostoliques des provinces centrales et orientales de la Chine, réunis en synode à Hankéou, sous la présidence de Mgr Zanoli, vicaire apostolique du Hou-pé oriental, ont envoyé, le 6 mai 1880, l'adresse

suivante à MM. les membres des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

**MESSIEURS,**

Réunis dans cette ville pour célébrer le premier synode de la troisième région de ce vaste empire, nous ne voulons point nous séparer sans venir vous offrir en commun l'hommage de notre profonde gratitude.

Le fait même de cette réunion, au cœur de la Chine, à deux pas de la ville où, en 1820 et en 1840, les vénérables Clet et Perboyre, prêtres de la Congrégation de la Mission, versèrent leur sang pour la foi, vous dit assez, Messieurs, le degré de liberté dont le catholicisme jouit dans ces contrées. Dix ans ne sont pas encore écoulés depuis les massacres de Tien-tsin, suivis de vraies persécutions en plusieurs de nos provinces; toutefois, ces obstacles ne nous ont pas empêchés de faire de grands et solides progrès. Grâces immortelles en soient rendues à l'auteur de tout bien.

Dans cette vaste région, le nombre des vicariats apostoliques s'est accru, les chrétiens se sont considérablement multipliés; de nouveaux et importants établissements ont été fondés; de nombreuses chapelles, et même quelques églises ont été construites.

A qui devons-nous ces heureux résultats? Après Dieu, Messieurs, c'est à l'Œuvre toute providentielle de la Propagation de la Foi qu'il faut les attribuer en grande partie. Aussi est-ce du plus intime de nos cœurs que nous la bénissons et que nous prions le divin Pasteur des âmes de répandre sur vous et sur chacun de vos associés, avec les consolations de la foi, les trésors de son infinie miséricorde. Puisse, Messieurs, votre Œuvre chérie, qui est aussi la nôtre, se développer et grandir toujours en proportion des



besoins des missions dont elle est un des plus puissants soutiens !

Ces besoins, en effet, loin de diminuer, ne peuvent qu'augmenter à l'avenir par suite des conquêtes du christianisme sur le paganisme et de la pauvreté du peuple que nous évangélisons. Depuis vingt ans, grâce à votre générosité, Messieurs, nous avons pu, il est vrai, exécuter de grandes choses pour la majesté du culte et pour l'honneur de notre sainte religion ; mais que c'est peu en comparaison de ce qui reste à faire ! Les missions que nous représentons ici embrassent six provinces civiles dont la population s'élève au moins à 120 millions d'habitants. Sur ce nombre, combien comptons-nous de catholiques ? Hélas ! environ cent quarante mille seulement, sans toutefois comprendre dans ce chiffre de très nombreux cathécumènes. Jugez par là, Messieurs, du vaste champ ouvert à votre zèle et au nôtre.

Nous aimons à espérer que Celui qui a commencé l'œuvre l'achèvera, et, qu'ayant suscité la Propagation de la Foi pour rappeler à une vie nouvelle ces missions presque éteintes, il continuera de s'en servir comme d'un puissant moyen pour arriver à ses fins de miséricorde et d'amour envers les hommes. Aussi, malgré les angoisses du présent, sommes-nous pleins de confiance qu'il vous sera toujours donné de nous accorder les secours dont nous avons besoin.

Veuillez agréer l'expression de notre sincère reconnaissance et l'hommage de l'entier dévouement avec lequel nous sommes,

Messieurs,

Vos très humbles et très obéissants serviteurs,

† Fr. Eustache V. M. ZANOLI, év. d'Eleuthéropolis, vic. ap. du Hou-pé oriental.

† Edmond-François GUIERRY, C. M., év. de Danaba, vic. ap. du Tché-kiang.

† Géraud BRAY, C. M., év. de Légion, vic. ap. du Kiang-si septentrional.

† Fr. Ezéchias BANCİ, év. d'Halicarnasse, vic. ap. du Hou-pé nord-ouest.

† Fr. Alexis M. FILIPPI, év. de Panéade, vic. ap. du Hou-pé méridional.

† Fr. Eusebius M. SEMPRINI, ep. Tiberiopolitanus, vic. ap. Hunan meridionalis.

† Valentin GARNIER, S. J., év. de Titop., vic. ap. de Nan-kin.

Adrien ROUGER, C. M. pro-vic. ap. du Kiang-si méridional.

Fr. Elias SUAREZ, délégué du pro-vicaire apostolique du Ho-nan septentrional.

---

A Monsieur le Directeur et aux Associés de l'œuvre de la  
*Sainte-Enfance, etc., etc., etc.*

Han-kou, le 6 mai 1880.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,  
CHERS ASSOCIÉS,

Réunis en synode à *Han-kou*, au cœur même du Céleste Empire, les vicaires apostoliques de la troisième région, avant de se séparer pour entrer dans leurs missions, sont heureux de venir vous présenter en commun l'hommage de leur gratitude la plus vive et la plus profonde, pour les secours que leur procure chaque année l'œuvre admirable de la Sainte-Enfance.

Sans parler ici en détail, Monsieur le Directeur, des immenses résultats déjà obtenus avec l'*obole mensuelle*, que

n'aurions-nous pas à dire de ces établissements nombreux où s'élèvent dans les provinces confiées à nos soins, des milliers d'orphelins arrachés à une mort certaine ? qui pourrait compter les millions d'anges qu'il nous a été donné de faire monter au ciel, au moyen des ressources que nous envoie la jeunesse d'Europe par votre entremise et par vos soins empressés !

Aussi, en jetant un coup d'œil rapide sur le passé et en considérant le bien déjà fait par cette œuvre bénie, sentons-nous nos cœurs profondément émus de reconnaissance, d'abord envers Dieu, l'auteur de tout bien, et ensuite envers l'Europe catholique qui, par la prière et l'aumône de ses enfants, nous aide si puissamment et si merveilleusement à sauver tant d'âmes parmi les infidèles de la Chine.

Les secrets de l'avenir nous sont sans doute inconnus, mais, malgré les angoisses de l'heure présente, nous osons espérer. Il ne nous paraît pas possible que les œuvres vraiment admirables de charité, qui se font en Europe, sous tant de formes, ne désarment enfin le bras de Dieu qui semble irrité contre les hommes et permet aux ennemis de son nom de triompher pour le moment.

Oui, monsieur le Directeur, nous avons la ferme confiance que la réunion des synodes qui, à l'heure où nous sommes, se célèbrent dans ces contrées lointaines, par ordre de notre Saint Père le Pape Léon XIII, glorieusement régnant, sera le commencement d'une ère nouvelle pour la religion dans ce vaste empire. Puisse-t-elle être en même temps le signal d'un plus grand développement pour l'œuvre de la Sainte-Enfance ! car nos charges devant naturellement devenir plus lourdes, il est bien à désirer que de nouvelles bénédictions célestes descendent sur votre œuvre qui est aussi la nôtre et lui donnent un accroissement proportionné aux besoins des missions.

C'est ce que nous demanderons tous à Jésus enfant par

l'intercession de Marie immaculée et de son chaste époux saint Joseph, patron de l'Église universelle et de la Chine en particulier.

Veillez agréer l'expression du profond respect avec lequel nous sommes,

Monsieur le Directeur,

Vos très humbles et très-reconnaissants serviteurs,  
Suivent les signatures :

† Eustache ZANOLI, év. d'Eutheropolis, vic. ap. de Hou-pé, Orient.

† Edmond-François GUIERRY, év. de Danaba, vic. ap. du Tché-kiang.

† Géraud BRAY, év. de Légion, vic. ap. du Kiang-si septentrional.

† Ézéchias BAUCI, év. d'Halicarnasse, vic. ap. du Hou-pé septentrional.

† Alexis FILIPPI, év. de Panéade, vic. ap. du Hou-nan méridional.

† Eusèbe SEMPRINI, év. de Tibériopolis, vic. ap. du Hou-nan méridional.

† Valentin GARNIER, év. de Titopolis, vic. ap. du Kiang-nan.

Adrien ROUGER, pro-vic. ap. du Kiang-si méridional.

Elias SUAREZ, délégué du pro-vic. ap. de Hou-nan septentrional.

---

La lettre suivante écrite par le vénérable Perboyre était adressée à M. Lamboley (1).

(1) Voir sa notice. Relations abrégées, tome 1, p. 520.

Du Hou-pé, le 18 Septembre 1838.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais !*

L'année dernière, en février, vous avez eu l'extrême bonté de m'adresser quelques mots d'encouragement; je les ai reçus avec grande reconnaissance et les ai lus avec autant de respect que de joie. Mon cœur a été vivement touché que vous ayez bien voulu me donner cette marque de votre souvenir. Que je tiendrais à grande faveur, si malgré un éloignement si considérable, je pouvais encore recevoir de temps en temps des avis de mon très cher père spirituel. Il connaît bien mes besoins qui sont sans nombre, et il n'ignore pas qu'il faut me parler sans détour ni ménagement, ayant toute autorité sur moi. Nous n'avons pas été peu sensibles aux beaux souhaits que vous faites pour les missionnaires et les chrétiens. Nous espérons que les ferventes prières que vous ne cessez de faire pour eux et pour nous, ne serviront pas seulement à augmenter vos mérites, mais aussi à nous obtenir un grand surcroît de grâces et de bénédictions célestes. Pour mon compte, j'en doute si peu, que quand je les vois venir livrer assaut à un cœur aussi flétri par l'ingratitude et l'infidélité que le mien, je ne puis m'empêcher de reconnaître que quelqu'un prie en ce moment pour moi; et je vous assure, Monsieur, que vous n'êtes pas le dernier à vous présenter alors à mon esprit. J'éprouve une grande consolation à penser que soit que je sorte avant ou après vous de cet exil, que soit que vous me voyez en ce monde ou en purgatoire, votre charité me poursuivra toujours jusqu'à ce que vous me remettiez entière-

rement entre les mains du souverain Pasteur de nos âmes.

M. Rameaux (1), sous lequel j'ai le bonheur de vivre et avec lequel je me trouve en ce moment, me charge de vous présenter ses respects : Vous connaissez son zèle, mais pour connaître tous les succès de ses travaux, il faudrait voir dans quel état il a trouvé sa mission et dans quel état il l'a mise. Il a été pour elle l'ange du Seigneur. Elle avait besoin d'un homme de son caractère pour la conduire, et d'un homme d'une telle activité dans la pénurie d'ouvriers où elle s'est trouvée jusqu'à présent. Sa santé qui se remet des échecs reçus dans d'inconcevables fatigues, permet d'espérer que Dieu veut lui faire continuer longtemps le bien qu'il a commencé par lui. Cette année ou les années précédentes, il a acheté ou fait bâtir sept ou huit résidences ; de sorte que maintenant, les missionnaires ont un pied à terre, dans presque tous les districts de cette province.

Le pauvre M. Baldus (2) n'est pas encore rétabli, et nous ne pouvons prévoir quelle sera l'issue de sa longue maladie.

Nos missionnaires chinois vont leur petit train, et donnent maintenant plus de consolation que jamais. J'ai entendu dire qu'à Paris on faisait traduire la vie de saint Vincent en latin pour eux. C'est sans doute un grand service à leur rendre. Mais pour que cet ouvrage puisse leur être utile, il faut que les phrases soient courtes et sans constructions comme des propositions philosophiques, simples, écrites en français, et que le style soit aussi clair que celui de *l'Epitome historiæ sacræ* ; l'ouvrage ainsi arrangé, serait d'ailleurs tout préparé pour être traduit plus tard en langue chinoise. Avant de le faire imprimer, serait-il peut-être à propos de l'envoyer au séminaire de Macao, afin qu'on y voie s'il est assez adapté à la portée de

(1) Mort, vicaire apost. du Tché-Kiang et Kiang-si, le 14 juillet 1845.

(2) Mort, vicaire apost. du Kiang-Si, le 29 septembre 1869.

ceux pour qui il est destiné. Beaucoup de prêtres chinois ont bien de la peine à comprendre le livre : *De Imitatione Christi*.

Je vous prie, Monsieur, de faire agréer à Monsieur notre très-honoré Père l'hommage de mon profond respect et d'attachement auprès de MM. les assistants, et de tous les confrères qui se trouvent dans la maison de Paris en réclamant pour moi une petite part à leurs prières.

C'est en l'union des vôtres et de vos saints sacrifices, que j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et très-honoré confrère,

Votre très obéissant et respectueux serviteur

J. G. PERBOYRE

*I. p. d. l. C. d. l. M.*

---

## PROVINCE DE MANILLE

---

*Lettre de M. ORIOLS à M. FIAT, Supérieur général*

Manille, le 29 juillet 1880.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Ayant résolu de célébrer cette année, avec plus de solennité la fête de notre saint fondateur, nous avons prié le R. P. Prieur des Dominicains de vouloir bien nous permettre de chanter dans son église les premières vêpres de saint Vincent, le 18 juillet, à quatre heures du soir et l'autorisation avait été donnée de la façon la plus gracieuse. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Le même jour à midi quarante-cinq minutes, il y eut un tremblement de terre épouvantable qui causa les plus grands dégâts à tous les édifices en pierre et en maçonnerie de la ville de Manille, et de ses faubourgs; endommagea la tour de la Cathédrale et une des tours de l'église Saint-Augustin, détruisit une partie du dôme de l'église Saint-



François et de celle des Récollets, et renversa l'église de Saint-Fernand d'Iloilo. L'église de Saint-Dominique ne fut que légèrement endommagée ; mais en voyant la panique du peuple, entretenue par de petits tremblements de terre qui se faisaient sentir par intervalles, nous crûmes prudent de renvoyer notre fête au 27 septembre, jour anniversaire de la mort de notre saint fondateur.

Qui pourra dire les inexprimables angoisses, la douloureuse agonie de tous pendant la durée de ce horrible tremblement de terre ! Il ne dura que soixante-dix secondes, temps bien court, sans doute, dans les habitudes de la vie, mais dans l'extrême angoisse où nous étions, il nous parut long comme l'éternité.

C'était alors le temps de la récréation, et nous nous trouvions dans la partie la plus élevée du séminaire, au belvédère au premier bruit des poutres du toit qui s'ébranlent, les uns se mettent à courir et descendent en toute hâte, les autres, persuadés que cela ne durera qu'un instant, du moins avec la même intensité, ne bougent pas de place. Mais de seconde en seconde on sent se renouveler et s'accroître un mouvement d'oscillation, de rotation ou de balancement. La cloche qui s'est mise en branle, semble nous inviter, par le son triste qu'elle fait entendre, à nous préparer à entrer dans notre éternité. Tous les confrères, ceux qui se trouvaient encore au belvédère et ceux qui étaient descendus, tous criaient vers le Seigneur, le suppliant d'avoir pitié de nous. Il y en eut qui, se croyant arrivés à la dernière heure, demandèrent l'absolution à leurs confrères et la donnèrent à leur tour. Enfin Dieu eut compassion de nous ; le tremblement cessa et le séminaire, quoique fort ébranlé, demeura debout. Grâce à Dieu, nous n'eûmes à déplorer aucun malheur, ni parmi les frères, ni parmi les séminaristes et les autres personnes de la maison.

Notre inquiétude était grande pour nos sœurs qui ont

quatre établissements à Manille et trois dans les faubourgs. Que leur était-il arrivé ?

Grâce à Dieu, elles n'ont eu à déplorer aucun malheur ni parmi elles ni parmi les personnes qui leur sont confiées.

Cependant l'église de l'école municipale, était si fort endommagée qu'elle menaçait ruine, on fut obligé de transporter le Saint Sacrement à la chapelle des enfants de Marie. Monseigneur l'Archevêque permit d'y célébrer le saint sacrifice de la messe à l'hôpital militaire, le plafond de la chapelle s'écroula, et on fut obligé de choisir un autre local pour y déposer le Saint Sacrement. La maison des sœurs était toute lézardée et on avait peur d'y entrer ; pendant la nuit, on fut obligé de dormir dans la cour, sous une tente très-vaste qu'on y avait placé dans ce but : on fut obligé de transporter sur un lit, à la Concorde, une sœur gravement malade. L'hospice, à l'exception de l'église, fut très endommagé et, grâce à la bonté du capitaine d'un petit vapeur qui va à un lac et qui stationne à l'embarcadère de cet établissement, les sœurs avec leurs petites filles furent exemptes de toute crainte, et durent passer la nuit à bord. Dans les autres maisons des sœurs, il n'y eut aucun dégât considérable.

Quant à notre séminaire, il fut si endommagé, surtout dans la partie occupée par les séminaristes, qu'il n'était pas prudent de les y laisser. Ayant obtenu la permission de Monseigneur l'Archevêque, on les envoya avec M. Perey à la maison de campagne. Oh ! comme le lendemain qui était la fête de Saint-Vincent, fut un jour triste ! point de messe chantée, point de sermon, et de plus une crainte continuelle, par suite des secousses qu'on ressentait à tout moment.

Cependant, à cause des observations qu'on a faites dans des cas semblables, nous espérons n'avoir pas à redouter de longtemps d'éprouver des secousses aussi fortes. Aussi, dès

le 20, je résolus de rester au séminaire, à cause des prêtres et des frères qui y étaient encore. Mais à quatre heures de l'après-midi, nous eûmes un autre tremblement de terre, fort court il est vrai, puisqu'il ne dura pas plus de 6 ou 7 secondes, mais si violent que le plancher du réfectoire s'écroula. Grâce à la bonne Providence, il ne s'y trouvait personne quoique, tous les jours, on eût l'habitude d'y aller à cette heure, pour y prendre quelque chose. Notre bon frère Cobissa se trouvait à la porte et quand il sentit cette terrible secousse, il se mit à courir vers la place; au même moment, plusieurs pierres tombaient de la tour. Quelques personnes qui le virent lui dirent ensuite : « frère, c'est un miracle que vous n'ayez pas été écrasé ». Il est évident que saint Vincent n'oublie pas ses enfants. Voyant ce qui se passait et qu'au séminaire il n'y avait pas de sécurité, je fis porter le Saint Sacrement à notre maison de campagne, et je renvoyai tout le monde, excepté le frère Pérez, qui n'avait aucune peur; il demeura pour garder la porte, qui est l'endroit le plus sûr de la maison. Trois domestiques restèrent avec lui pour veiller sur le mobilier de la maison. M. Lopez, pour consoler les sœurs et leurs enfants, demeura au collège de Sainte-Isabelle, votre humble serviteur alla à la concorde avec M. Jeume et les autres confrères à la maison de Saint-Marcelin. Vers onze heures de la nuit, il survint encore un tremblement de terre épouvantable qui augmenta les ruines et découragea entièrement le peuple. Une partie de la maison de Sainte-Rose tomba, mais les sœurs et leurs enfants furent préservées.

Que de désastres et de ruines ont été causés dans Manille et ses environs par ces trois tremblements de terre!

A peine trouverait-on dans cet archi-diocèse une église qui n'ait souffert des dommages considérables et plusieurs ont été renversées. Notre maison de la Concorde qui n'avait

éprouvé aucun dégât dans le tremblement de terre de 1863, a été si endommagée dans celui de 1880 qu'il faudra refaire plusieurs cloisons, quelques arceaux, un des murs principaux et recouvrir la maison en fer galvanisé. La petite maison de l'aumônier qui est assez élevée, a été aussi fort endommagée et il faudra la recouvrir de zinc ou de fer. Les dépenses qu'il faudra faire seront considérables, mais peu importe. La terre est en continuel mouvement et on a peur d'un cataclisme.

Monseigneur l'Archevêque, à la vue de tous ces malheurs, a publié une lettre pastorale pour exhorter tout le monde à la pénitence; afin d'apaiser la colère divine par une vie vraiment chrétienne. Il a fait élever sur les bords de la mer, à Bagoumbayan, un autel sur lequel il a dit lui-même la messe des Rogations, à laquelle assistaient toutes les autorités civiles et militaires et un grand nombre de personnes. Après la messe, un religieux franciscain adressa la parole à la multitude et fit répandre bien des larmes.

Comme on n'ose pas entrer dans les églises, il y a un grand concours dans notre chapelle et nous entendons beaucoup de confessions des personnes des deux sexes.

M. Moral confesse tout le jour en espagnol et M. Goicochea en fait autant pour les indigènes, de manière qu'on peut dire qu'il n'y a pas de mal sans quelque bien. Effrayés par le tremblement de terre, plusieurs qui ne songeaient pas à se confesser, se sont réconciliés avec Dieu.

Les séminaristes qui ne sont pas encore dans les ordres sacrés ont été renvoyés chez eux, par ordre de Monseigneur l'Archevêque. Pendant ce temps, on verra si le séminaire peut être réparé, ou bien on choisira une autre maison pour leur faire continuer leurs études. Les autres restent avec nous à la maison de campagne qui, grâce à Dieu, n'a rien souffert et nous sommes résolus à y rester jusqu'à ce que Notre-Seigneur en dispose autrement.

Nos sœurs de la maison de Sainte-Rose sont allées avec une quinzaine de filles à la petite paroisse de Polo, à deux lieux de Manille. Les sœurs de l'École municipale sont allées au collège de la Concorde. Celles de l'hôpital militaire, de l'hospice, de l'hôpital de Cagnacao, de Sainte-Isabelle, de Saint-Jean-de-Dieu, sont toutes restées dans leurs établissements respectifs.

Les tremblements de terre du 18 et du 20 n'ont été ressentis ni à Cebu ni à Jaro, ainsi nos confrères ont pu célébrer avec solennité la fête de saint Vincent. N'ayant reçu aucune lettre de Noveva-Caceres, je suppose qu'il n'y a rien eu de nouveau.

Je vous envoie le journal *le Commerce*, du 19, dans lequel vous pourrez lire les dégâts causés par le tremblement de terre du 18 et voir les lignes tracées par le pendule vertical pendant ce même tremblement.

Tous pères, frères et sœurs, se recommandent à vos prières et vous saluent avec respect et affection.

Je suis en l'amour de Jésus,

Mon très Révérend Père,

Votre très humble et obéissant fils,

Manuel ORIOLS,

*I. p. d. l. M.*

---

COLLÈGE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

*Lettre de ma sœur TIBURCIA AYANZ, à notre T. H. Mère JUHEL*

Manille, 30 Juillet 1930

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

*La Grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Aujourd'hui plus que jamais, j'éprouve une véritable consolation de m'adresser à vous, ma très honorée Mère, pour vous rendre compte du soin particulier avec lequel le bon Dieu nous a préservées.

Nous avons passé de bien tristes jours, pendant ce mois consacré à honorer les vertus de notre Bienheureux Père qui visiblement protège ses pauvres filles des Philippines.

Le 15, vers une heure du matin, nous avons senti un tremblement de terre; mais étant plus ou moins habituées à ces secousses, nous pensions que ce ne serait rien, et nous n'avons pris d'autre précaution que de faire veiller quelques-unes de nos sœurs auprès des enfants, ne pensant pas qu'il serait nécessaire de déménager des étages élevés; ces secousses se répétèrent pendant trois jours, puis le 18, alors que toutes nos chapelles étaient ornées de ce que nous avions de plus beau, pour célébrer la fête de saint Vincent, et que nous devions nous réunir pour les offices, suivant l'usage, dans une des églises de Manille, survint un tremblement de terre qui dura 70 secondes, tellement fort, que les maisons étaient balancées comme un ba-

teau sur une mer orageuse; nous croyions toutes que nous allions périr. Nos élèves, au nombre de 200, ne reçurent pas la moindre égratignure; nous sommes sorties de la maison pour nous réunir au jardin auprès de la statue de saint Vincent. Dès que cela m'a été possible, je suis allée voir ce qu'étaient devenues nos sœurs des autres maisons; aucune d'elles ni aucun de leurs pauvres n'avaient rien eu, sauf 4 pauvres filles folles qui ont été légèrement contusionnées. Les missionnaires et les frères qui se trouvaient alors au haut de la maison n'ont rien eu non plus.

Le 19, nous avons célébré la fête de saint Vincent malgré quelques secousses; mais nous pensions que ce tremblement si violent de la veille ne se répéterait pas. Le 20, pendant que nous mettions des meubles et différentes choses en sûreté eut lieu, à 3 heures 1/2 de l'après-midi et à 10 heures 1/2 de la nuit, un tremblement de terre aussi violent que celui du 18; nous avions grand peur, et ne pouvant plus rester en sûreté dans la maison avec 200 enfants, nous nous sommes installées dans un champ tout près dans de petites huttes en paille, et nous n'allâmes à la maison que pour entendre la Messe, ou nous confesser. La partie la plus vieille de la maison aura besoin de grandes réparations.

Au collège de Sainte-Rose, nos sœurs et les enfants ont dû aller dans un village (leur maison étant presque détruite); une d'elles qui était administrée a pu être transportée ici.

L'Hôpital militaire est en ruines, une de nos sœurs qui était administrée, a été miraculeusement sauvée des décombres. Nos sœurs et les soldats sont provisoirement installés dans un camp.

A l'Hôpital Saint-Jean de Dieu, la vieille partie de la maison a été entièrement détruite; nos sœurs se sont

montrées bien dévouées au milieu de leurs malades, dont le nombre s'élève à plus de 300; on leur avait offert un local bien préparé; mais ma sœur Villanuava répondit : les pauvres sont nos seigneurs et nos maîtres, et elle y installa, se contentant, pour elle et pour nos sœurs des endroits les plus incommodes.

A Cavité, l'Hôpital de marine, étant presque entièrement détruit, nos sœurs et leurs malades ont dû s'installer dans des tentes.

Au collège Sainte-Isabelle, la maison étant grande et ayant moins souffert, nos sœurs et les enfants ont pu y rester.

L'Hospice Saint-Joseph est en très mauvais état.

A Nueva Caceres, et à Iloilo, nos sœurs n'ont rien eu.

Le séminaire de nos missionnaires est en ruines : ils ont dû se retirer à la campagne.

Il me semble vous avoir bien dit tout, ma bonne Mère, j'espère que vous voudrez bien nous aider à remercier le bon Dieu, qui nous a si miséricordieusement protégées.

Cette lettre est déjà trop longue, veuillez agréer les respectueux souvenirs de toutes vos filles, et me croire en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée.

Ma très honoré Mère,

Votre très humble et obéissante fille

Sœur TIBURCIA AYANZ

*Ind. f. d. l. C. s. d. p. M.*

---



## PROVINCE DES ETATS-UNIS

---

*Lettre de ma Sœur EUPHÉMIE, Visitatrice, à la très honorée  
Mère JUHEL, Supérieure générale.*

Emmitsburg, 24 Mai 1880.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Ayant appris, il y a environ un mois, que nos sœurs étaient réclamées à Marshfield, petite ville du Missouri, qu'un terrible ouragan venait de détruire presque complètement, nous nous sommes empressées d'autoriser la sœur servante de l'Hôpital de Saint-Louis d'y envoyer quelques-unes de ses compagnes. Voici le récit d'une de ces chères sœurs :

« Le 18 avril, vers cinq heures du soir, un tornado (1) épouvantable vint fondre sur la malheureuse petite ville de Marshfield. Ceux qui le virent approcher, en parlent comme d'une colonne noire et vomissante, s'avancant rapidement, emportant pêle-mêle arbres, pierres, instru-

(1) Cyclone ou tempête tournante qui balaie la terre ou la mer en tournant sur elle-même.

ments de labourage, meubles, débris de maisons, et renversant tout ce qui se trouvait sur son passage. Dans l'espace de cinq minutes, Marshfield était en ruines; il y eut quatre-vingt-dix personnes ensevelies sous les décombres, et deux cents blessées ! On ne saurait se faire une idée du tableau navrant, qui se présentait de tous côtés aux regards. Des animaux morts, des arbres énormes déracinés, après avoir été dépouillés de leur feuillage et de leur écorce, tout faisait voir l'extrême violence du fléau dévastateur. Bientôt les villes voisines furent averties de la détresse des habitants de Marshfield, et comme elle se trouve heureusement sur la ligne du chemin de fer, les secours ne se firent pas attendre. De bonne heure, le lendemain matin, il y avait déjà une vingtaine de chirurgiens, et plus d'infirmiers et d'infirmières, qu'il n'en fallait; mais tout ce monde, dont les uns agissaient par charité, les autres par intérêt, travaillaient chacun à sa façon, sans la moindre entente, de sorte que le désordre était complet. Parmi ceux que la charité avait amenés sur les lieux, il y avait un bon prêtre, M. Kusman, curé de Springfield; au premier coup d'œil, il jugea que l'unique moyen de soulager efficacement les malheureuses victimes du désastre, serait de faire venir des sœurs de la Charité. La proposition qu'il en fit au Comité de Secours fut agréée; ces messieurs, quoique tous protestants, lancèrent immédiatement une dépêche télégraphique à Saint-Louis, demandant six sœurs. Avant la fin du jour nous recevions de nos bons supérieurs de la Maison Centrale l'autorisation de nous rendre à leurs désirs, et nous nous mîmes en route, ce soir même accompagnées d'un de nos excellents médecins; le lendemain matin, nous arrivâmes à Marshfield, où plusieurs messieurs du Comité nous attendaient à la gare, afin de nous conduire à l'ambulance, laquelle avait été organisée dans l'École communale. Des

planches placées en travers des pupitres, sur lesquelles on avait mis des matelats, servaient de lits aux pauvres blessés, que nous trouvâmes mêlés indistinctement, hommes et femmes, blancs et noirs, sans aucun égard au sexe, ou à la couleur. De plus, l'appartement était tellement rempli de monde, de médecins, infirmiers, gardes malades, des parents et amis des blessés, que nous eûmes de la peine à y pénétrer, et encore plus à nous y retourner. Chacun, évidemment, cherchait à rendre service, mais dans ce chaos, on ne fait que se gêner mutuellement, sans soulager les pauvres patients. Néanmoins, notre arrivée, à ce moment, sous l'escorte des messieurs du Comité, ne fut pas regardée d'un œil favorable ; ce n'est pas étonnant, dans une ville toute protestante, sans prêtre, ni église, et qui, en fait de catholiques, ne compte parmi ses habitants que deux apostats ! Les préjugés et l'ignorance enfantèrent naturellement la jalousie ; on faisait mille suppositions sur notre compte, et bientôt, on osa nous poser la question : « Quelle rétribution recevez-vous par jour ? » à quoi nous répondîmes modestement : « C'est pour l'amour de Dieu et du prochain, que nous servons les pauvres, et non pour de l'argent. » Enfin, il fut définitivement réglé, que nous aurions l'entière direction de l'ambulance, avec le docteur Kennett, que nous avions amené de Saint-Louis. Tous les autres médecins et chirurgiens furent remerciés à l'exception d'un seul, un vieux monsieur, qui fut rempli d'attentions pour nous. On congédia aussi presque tous les infirmiers ; nous n'en gardâmes que cinq, choisis parmi les plus convenables. Notre premier soin fut de séparer les hommes d'avec les femmes ; cela étant fait, et l'ordre un peu établi, nous nous mîmes à l'œuvre jour et nuit, partageant volontiers avec nos pauvres gens, les privations et les inconvénients de la situation. Nous aurions pu, à la vérité être mieux

sous certains rapports, si nous l'avions voulu ; il avait été réglé que nous irions prendre nos repas à l'Hôtel, dans une chambre particulière ; nous le fîmes une fois seulement, car il nous en coûte tant, d'être mieux servies que nos chers maîtres, que toutes nous fûmes d'avis de nous contenter du régime de l'hôpital.

Nous avons trouvé 165 blessés, en arrivant à l'ambulance ; grâce à Dieu, presque tous guérissent, même assez promptement, et à mesure qu'ils entraient en convalescence, ils retournaient dans leurs familles. A notre départ, nous laissâmes encore dix personnes, toutes appartenant à la même famille, mais suffisamment rétablies pour se passer de nos services ; nous aurions même pu quitter quinze jours plus tôt, si un de ces malades ne nous eut causé quelque inquiétude. Il avait manqué perdre son bras, car avant notre arrivée, le chirurgien de l'endroit voulait absolument l'amputer ; mais ce malheureux, qui avait vu son frère, la veille, subir inutilement l'amputation des deux bras, s'y refusa. Notre médecin, le docteur Kennett, ayant examiné la blessure, et ayant déclaré qu'il ne jugeait pas l'amputation nécessaire, il n'en fut plus question. La reconnaissance de ce pauvre homme, qui s'imaginait que c'était à nous qu'il devait la conservation de son bras et de sa vie, ne peut s'exprimer ; à notre départ, il sanglotait comme un enfant.

Tous ces pauvres gens nous témoignèrent la plus vive reconnaissance ; les noirs, ne sachant comment traduire leurs sentiments à notre égard, nous appelaient *les Anges*.

Nous n'avons pas manqué, à l'occasion, de parler de Dieu, d'expliquer les doctrines de la foi, de distribuer des médailles et des catéchismes, et nous avons le consolant espoir, que notre séjour à Marshfield, n'aura pas été inutile aux âmes. Deux enfants, que nous avons baptisés, sont allés augmenter le nombre des anges au ciel. Les

deux apostats nous ont promis de rentrer dans le sein de l'Église. L'un d'eux a eu sa femme écrasée sous les murs de sa maison ; lui-même n'échappa au même sort, que parce qu'il se trouvait hors de la ville, au moment du sinistre. La profonde impression, qu'il en ressent, aura un effet salutaire, nous l'espérons, sur le reste de sa vie.

Un des messieurs du Comité de secours, désireux d'embrasser la vraie foi, a commencé à se faire instruire. Un autre a conduit ses deux enfants, dans une ville voisine, afin de les faire baptiser par un prêtre, et il a promis à ce dernier d'étudier la doctrine catholique, et de penser sérieusement à son salut.

Parmi ceux qui témoignèrent le plus de joie de notre arrivée à Marshfield, fut un pasteur de l'Église Anglicane. Ce bon monsieur vint nous rendre visite, tout exprès pour nous dire, combien il était heureux de nous voir à l'ambulance ; et comme nous répondîmes, qu'il ne manquait pas de monde pour soigner les blessés, puisque tant de personnes offraient leurs services. « Ah ! c'est vrai, dit-il, mais elles n'ont pas ce qu'il faut ; ce ne sont pas des sœurs de Charité ! » Notre saint archevêque, Mgr Kenrick, et son digne coadjuteur, Mgr Ryan, avaient appris, avec bonheur, que des sœurs étaient installées à l'ambulance de Marshfield, et quand nous fîmes demander une dispense, dans l'impossibilité où nous étions d'entendre la messe le dimanche, Mgr Ryan répondit : « Dites aux bonnes sœurs qui sont à Marshfield, que je leur accorde toutes les dispenses possibles ; et si j'en avais le pouvoir, je leur permettrais de dire la sainte Messe. » Il prit la peine de remercier nos supérieurs de nous avoir envoyées au secours de ce peuple affligé, et il ajouta qu'il se proposait, à l'avenir, d'envoyer un prêtre, de temps en temps, à Marshfield, pour célébrer les saints mystères, et cultiver la bonne semence, qui y avait été jetée par les sœurs.

Nous fîmes la connaissance d'un médecin, qui, lors de la guerre, avait souvent vu des sœurs dans les hôpitaux militaires; il venait fréquemment à l'ambulance, et dès qu'il rencontrait une sœur, il se mettait en conversation, car en voyant une cornette, il lui semblait, disait-il, retrouver un vieil ami. Ce docteur Johnston, presbytérien, et apparemment homme religieux, nous raconta un trait assez curieux. Dans un certain hôpital, où il se trouvait pendant la guerre, un soldat répétait, un jour, aux autres qu'il avait entendu dire que les sœurs n'acceptaient jamais de cadeaux pour elles-mêmes. Cela passa de bouche en bouche, et là-dessus se forma un complot, dans le but de surprendre les sœurs; c'était à qui leur offrirait des douceurs, des fruits, et autres choses, qu'ils croyaient capables de les tenter. Mais pas une sœur ne s'oublia, et chacun reçut invariablement la même réponse : « Si vous voulez me donner cela pour les malades, je l'accepte; sinon, merci. » — « Pauvres sœurs ! » ajoutait le docteur Johnston, « elles ne se doutaient guère, que c'était une affaire entendue pour les surprendre, et pour voir si toutes seraient également fidèles à leurs règlements ! »

Si le temps nous l'avait permis, il y a bien d'autres détails intéressants, que nous aurions pu recueillir au sujet des braves gens de Marshfield; mais occupées comme nous l'étions, du soin des blessés, il ne nous venait pas même à la pensée, de tenir compte de ce qui se passait autour de nous. »

Ce récit, tout imparfait qu'il soit, vous inspirera de la compassion, j'en suis sûre, ma très honorée Mère, pour ce pauvre peuple de Marshfield, dont les besoins spirituels sont encore plus grands que les besoins matériels. Et que de petites villes, dans ce pays, quelquefois même assez considérables, sans église et sans prêtre, où les catholiques, s'ils s'en trouvent, n'ayant aucun moyen de se fortifier

dans la foi, finissent par se perdre, et à tomber dans l'hérésie!

Veuillez nous aider, par vos bonnes prières, à profiter des occasions que le bon Dieu nous ménage de temps en temps, de le faire connaître et aimer, et croyez-moi en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie-Immaculée,

Ma très honorée Mère,

Votre très humble et très obéissante fille,

Sœur EUPHÉMIE.

*I. f. d. l. c. s. d. P. M.*

*Lettre de la Sœur CAMILLA O'KEIFFE, à la Sœur EUPHÉMIE, visitatrice.*

Milwaukee, orphelinat Sainte-Rose, 14 juin 1880.

MA TRÈS CHÈRE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Combien j'aurais été heureuse si vous aviez été ici, jeudi dernier! « La réunion des soldats », qui a eu lieu ce jour-là, a été une fête splendide! Rien de comparable n'avait jamais été vu à Milwaukee. L'arrivée de ces braves, que chaque train amenait en bandes nombreuses, pendant trois ou quatre jours précédant la fête, souleva l'enthousiasme de nos bons citoyens, qui se mirent en devoir de leur faire le meilleur accueil possible. Une des premières choses, naturellement, à laquelle on pensa, fut de leur préparer à boire et à manger, et comme l'esprit de spéculation est toujours fertile en expédients, lorsqu'il s'agit de

faire de l'argent, on éleva de toutes parts, mais surtout dans le voisinage du camp, des restaurants sous des tentes, où les militaires pourraient trouver de quoi satisfaire leur appétit. Pendant que ces préparatifs se faisaient, plusieurs individus, jugeant la belle pelouse qui est devant l'orphelinat, un emplacement très favorable pour une tente, vinrent me demander de la louer ; la proposition ne m'allait guère, car un rassemblement de buveurs de bière et d'eau-de-vie à notre porte était peu désirable. Pour me défaire honnêtement de ces messieurs, je leur répondis que j'avais la pensée d'en tirer parti moi-même au profit des orphelines. Chacun parut applaudir à cette intention et se retira sans répliquer. En attendant j'étais bien embarrassée, et je ne sais si j'aurais eu le courage de rien entreprendre, si je n'avais appris que nos sœurs de l'hôpital venaient de faire construire une tente, sur le terrain attenant à l'établissement. Me décidant alors à en faire autant, j'envoyai chercher des charpentiers, qui commencèrent à poser le plancher, de cent pieds de long sur cinquante de large ; puis, je m'adressai à un de nos amis, le capitaine Doyle, qui mit à notre disposition deux grandes voiles de vaisseau, et en deux ou trois jours la tente fut construite ; mais ce n'était pas tout, il fallait encore la meubler et la décorer : le mobilier ne coûta pas cher : il se borna à deux longues tables et à des chaises de bois d'emprunt : quant à la décoration, quelques dames voulurent bien s'en occuper avec deux de nos sœurs, et elles mirent vraiment tant de goût dans l'arrangement des drapeaux et des guirlandes de verdure sur les draps blancs, qui formaient les murs intérieurs, que la tente de l'orphelinat fut déclarée, sans contredit, la plus belle de toutes !

Tout étant prêt, deux sœurs prirent la direction de la cuisine, aidées par de grandes orphelines, tandis que huit dames de charité faisaient l'office de servantes, et je



puis vous assurer qu'elles ne furent pas oisives ; l'affluence, tous les jours, particulièrement à l'heure du déjeuner, fut grande ; ces bons militaires paraissaient heureux de dépenser leur argent au profit des orphelines, et quoique, bien entendu, ils ne trouvèrent dans notre tente, ni vin, ni même une goutte de bière (rien de plus fort que du thé ou du café), ils s'en allaient parfaitement satisfaits. Et quant à l'ordre, il n'y eut jamais un mot à dire ; ils étaient si paisibles, si respectueux, qu'ils ne se permettaient pas même une parole un peu haute, et tout se passa de la manière la plus convenable. Il y avait parmi les soldats un assez bon nombre de catholiques, dont quelques-uns se rappelaient avoir été soignés par nos sœurs, lors de la guerre, et si par hasard ils rencontraient une sœur, c'était un bonheur pour eux d'échanger quelques paroles avec elle. A la vue de ces tentes, ces drapeaux, ces uniformes, que de souvenirs remplissaient mon esprit ! Il me semblait être revenue aux jours inoubliables que j'ai passés dans nos ambulances, il y aura bientôt vingt ans.

Le lendemain de la grande fête, un régiment, en se rendant à la gare du chemin de fer, défila devant la tente de l'orphelinat ; tout d'un coup, le capitaine cria halte ! Il fit un signal, tous les soldats se découvrirent, s'inclinèrent jusqu'à terre, se relevèrent, et sur un second signal crièrent tous ensemble : « Vive les sœurs de Milwaukee ! Adieu aux bonnes sœurs ! » Les sœurs étaient occupées dans ce moment à faire la vaisselle dans la petite cuisine, et pas une seule n'était en évidence.

Il faut maintenant vous dire, ma chère Mère, le résultat de notre spéculation ; après avoir payé tous les frais, nous aurons au moins 1,200 fr. de profit. N'est-ce pas joli ? Et puis, en dehors de cet avantage matériel, il y en a un autre bien plus précieux ; c'est qu'en se restaurant au profit de nos orphelines, nos braves ont eu le mérite d'un

acte de charité, en même temps qu'ils ont évité de donner dans des excès auxquels ils n'auraient été que trop exposés en allant ailleurs.

Veillez me croire, avec la plus sincère affection.

Ma très chère Mère,

Votre toute dévouée,

SŒUR CAMILLA O'KEIFFE,

*I. f. d. C. s. d. P. M.*

---

## PROVINCE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

---

(Mission au Salvador, 1879-80.)

*Lettre de M. VAISSE à M. FOING, visiteur.*

Guatémala, le 13 juillet 1880.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Accédant aux désirs de Monseigneur de San Salvador, vous avez consenti, Monsieur et bien-aimé visiteur, à ce que deux missionnaires de la maison de Guatémala aillent tous les ans au Salvador, évangéliser ce peuple pendant quelques mois de l'année. Cette année-ci, nous avons eu le bonheur de commencer ces missions. Pour vous remercier d'avoir procuré à la maison de Guatémala de quoi exercer son zèle, et former ainsi nos chers confrères à la véritable vie du missionnaire, je viens vous faire l'hommage de ce petit aperçu sur notre première expédition.

Partis de Guatémala le 1<sup>er</sup> décembre 1879, M. Pineda

et votre très humble serviteur, nous arrivâmes à San Salvador (1) dans la matinée du troisième jour. Monseigneur ainsi que son vénérable clergé nous ont reçu avec tout le respect et l'amour qui se manifestent à l'arrivée de missionnaires dans un pays catholique ; surtout Monseigneur. A voir le bonheur et la joie se refléter sur sa figure, on aurait dit qu'il venait d'arriver non pas de simples et petits apprentis missionnaires, mais bien des sauveurs qui allaient sauver son peuple et diminuer ainsi le fardeau de son Épiscopat. Son zèle apostolique, ou pour mieux dire, son cœur de père, se manifesta encore davantage, lorsque, nous donnant sa sainte bénédiction, il nous envoya travailler à sa vigne. *Ite*, nous dit-il, avec un accent de voix capable de faire verser des larmes à des cœurs moins durs que le mien, *docete omnes gentes*. Préoccupés par la grande œuvre que nous allions entreprendre et attendris par les dernières paroles de Monseigneur, notre voyage ne fut qu'une prière. Connaissant notre incapacité, nous mettions toute notre espérance en Notre-Seigneur qui dit par la bouche de saint Paul : *Ignobilia mundi elegit Deus ut confundat fortia, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret*. Nous sentions en nous-mêmes que le meilleur moyen d'attirer sur nos missions les bénédictions du ciel, était l'obéissance. Obéissance donc à notre Directoire ! Ne pas nous en écarter d'un iota : telle fut notre résolution. Tout le long du chemin, l'un récitait son chapelet et l'autre s'adressait à tous les saints du Paradis pour le bon succès de la mission.

Il est nuit, encore un quart d'heure, nous dit le conducteur, et nous arrivons. A peine avait-il dit ces mots que nous nous trouvons en face de M. le Curé de

(1) San Salvador, capitale de la République du Salvador.

Nejapa. (1) (Ainsi s'appelle le village où nous allions donner la première mission). M. le Curé, accompagné de la municipalité et d'une foule de personnes, était venu à notre rencontre. Nous descendons vite de cheval pour donner à M. le curé une forte accolade comme si nous étions de vieux amis. Et ces braves gens, comme ils sont contents ! comme ils nous reçoivent ! Pour mieux nous manifester leur joie, ils nous donnent de grandes et fortes poignées de main accompagnées de certaines réflexions qui nous montraient bien leur bonheur. Déjà les cloches sont en branle comme pour un grand jour de fête. Musique en tête, il faut entrer dans la paroisse de la manière la plus solennelle. Que faire ? Il n'est pas prudent de contrarier et d'indisposer ces braves gens ivres de joie à la pensée qu'enfin va commencer la sainte mission. Nous devons nous résigner à recevoir les honneurs du triomphe avant d'avoir combattu, l'unique chose que nous pûmes obtenir fut d'entrer à pied, et non à cheval.

Ma plume n'est pas assez exercée, Monsieur et bien-aimé visiteur, pour pouvoir dépeindre la joie et en même temps la confusion qui remplissait mon âme en ce moment. Au son des cloches et au bruit de la musique, presque tout le monde avait accouru, et comme la nuit était obscure, chacun avait eu soin d'apporter sa chandelle ; aussi en un moment s'organise une magnifique procession ; de tous côtés on ne voyait que lumières et arcs de triomphe. Je me figurais l'entrée triomphante de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Jérusalem. Voilà pourquoi, la joie en voyant la bonne disposition de tous, et la confusion, en considérant le peu que je vaux, remplissaient mon âme ; je ne me possédais pas.

(1) Village situé à une vingtaine de lieues au nord de la ville de San Salvador.

Nous nous dirigeons tout d'abord vers l'église, pour saluer le Maître de la moisson, et le supplier qu'il ne permette pas que nous soyons venus en vain ; qu'il nous fasse mourir si nous ne devons pas correspondre à ses desseins. Après avoir épanché notre cœur dans le Cœur sacré de Jésus, après avoir recommandé notre chère mission à la très Sainte Vierge, aux saints Anges gardiens du lieu, nous nous retirons au presbytère ; là, dans notre chambrette nous pourrons enfin nous reposer soit des fatigues du voyage, soit des émotions que nous venons de ressentir. La première chose qui frappe ma vue en entrant dans la chambre, c'est le lit. Pauvre lit ! Pour toute parure, il n'a qu'une bien légère couverture et un tissu de jonc qu'on appelle *Petate*. La couche était un peu dure, les os trop saillants de ma carcasse n'étaient pas à leur aise ; mais comme nous avons appris de saint Vincent qu'une chose vaut ce qu'elle coûte, souffrir était pour nous de bon augure, et les souffrances ne nous faisaient pas souffrir. Alors je compris ces paroles de l'Imitation de Notre-Seigneur : *Ubi amatur non laboratur, aut si laboratur labor amatur*. Deux ou trois jours suffirent pour nous accoutumer, et puis nous dormions aussi facilement sur notre *petate* que sur un matelas des plus moelleux.

Nous voilà au 7 décembre, veille de l'Immaculée-Conception de la très Sainte Vierge, et vingt-cinquième anniversaire de la définition de ce grand dogme. Nos missions commencent sous les auspices de la Mère de Dieu, elles ne peuvent que réussir ; tout ce que Marie protège est bien protégé ; tout ce que Marie fait est bien fait.

L'église est remplie, M. le Curé monte en chaire pour lire la lettre de Monseigneur qui nous envoie, et en même temps un résumé de nos privilèges pour les cas réservés, et conclut en exhortant ses paroissiens à profiter tous, des grands avantages que le ciel leur envoyait. En descendant

de chaire, M. le curé trouva les deux missionnaires en surplis au pied de l'autel, et là, en présence du peuple, ils lui demandent très humblement la bénédiction, il la donne non sans avoir hésité, car ses paroles trahissaient son émotion. Fort de la bénédiction qu'il vient de recevoir, M. Pineda, monte en chaire; et dans un petit sermon, il résume les avantages d'une mission. Il prit pour texte ces paroles : *Evangelizare misit me Deus*. Je ne puis entrer dans tous les détails, ce serait un livre et non une simple lettre qu'il me faudrait écrire. Je me bornerai à vous dire que l'enthousiasme et les bonnes dispositions des gens de Nejapa ont été des plus consolants.

1<sup>o</sup> Les enfants très dociles à venir au catéchisme apprirent assez bien en quinze jours, que dura la mission, notre petit catéchisme de saint Vincent, et une belle première Communion de cinquante enfants couronna nos premiers essais. — 2<sup>o</sup> Les autorités locales par trois fois sont venues nous visiter et se mettre à notre disposition, elles donnèrent le bon exemple non-seulement en s'approchant des sacrements, mais encore en faisant au dehors l'office des serviteurs du maître du festin, elles exhortaient tout le monde à profiter des faveurs que le Ciel leur envoyait. — 3<sup>o</sup> Le concours de ces braves paysans fut admirable : on voyait ces pauvres montagnards sortir de leurs forêts et venir en toute hâte à la mission; ne pouvant laisser la maison complètement déserte, la famille se partageait en deux : le père avec ses petits garçons formait une première bande; et ceux-ci de retour, la mère avec ses filles venait prendre sa part aux bénédictions célestes. Je ne puis vous dire, Monsieur et bien aimé visiteur, la joie qui inondait mon âme : jour et nuit l'église était remplie. Des personnes qui avaient passé dix, quinze, vingt, trente ans et plus dans l'oubli de Dieu, les voilà maintenant complètement changées; le jour où

elles ont le bonheur de goûter le Pain des anges est un jour de fête; la journée se passe à l'église, tantôt récitant le saint Rosaire, tantôt chantant d'une voix qui aurait pu peut-être agacer certaines oreilles délicates, mais qui réjouissait la cour céleste, car c'était le cœur qui chantait. Ce qu'il y avait de plus remarquable, et ce qui déconcertait les suppôts de satan, c'est que les calomnies et les mensonges qu'ils lançaient contre la mission, au lieu de détourner ces braves gens, ne faisaient que les exciter davantage à profiter du bénéfice de la mission. En somme, m'a-t-on dit, il n'est resté dans ce bon pays de Néjapa et ses environs, que trois ou quatre personnes qui n'ont pas gagné la sainte mission. La population est de 2,500 personnes à peu près. Une preuve de leur bonne volonté c'est qu'un très grand nombre de ces nouveaux convertis nous ont accompagnés à Quezaltepeque et même à Opico afin de pouvoir encore une fois se confesser aux missionnaires.

Et les missionnaires, que faisaient-ils? Convaincus jusqu'à l'évidence que ce mouvement extraordinaire venait du Ciel, nous faisons tous nos efforts pour ne pas mettre obstacle à la grâce divine par nos infidélités, et fermes à notre première résolution, nous suivons notre directoire au pied de la lettre. Lever à 4 heures, méditation en commun, office en commun les premiers jours (ensuite nous avons été obligés d'user de la Commutation) lecture à table : à 6 heures, prière du matin suivie d'une instruction dogmatique de 20 minutes; à 11 heures, catéchisme; à 6 heures du soir, chapelet en musique suivi du grand sermon, et le tout se terminait par le cantique du pardon. Huit heures de confessionnal et quelquefois neuf. Enfin arrive la clôture, Après la messe chantée par M. le Curé, un des missionnaires, revêtu de la chape, armé de son crucifix, monte en chaire pour remercier le peuple du bon



usage qu'il a fait des faveurs du ciel, de la consolation qu'il a procurée aux missionnaires; en signe de reconnaissance, leur dit-il, je vais vous donner la bénédiction papale. A peine le missionnaire a-t-il prononcé le mot d'adieu, que les pleurs, les sanglots et même des cris s'élevèrent de toutes parts; le missionnaire s'arrête, les pleurs continuent; impossible de se faire entendre, il doit se résigner à donner, sans même pouvoir l'expliquer, la bénédiction papale.

Le *Te Deum* est chanté, en action de grâces en présence du Très Saint Sacrement et la mission de Népapa est terminée.

Je passe sous silence les manifestations de ce pauvre peuple à notre départ. Chacun aurait voulu nous baiser la main, chacun demandait un petit souvenir : une image, une médaille; aussi sans pouvoir même contenter tout le monde, nos provisions de médailles avaient grandement diminué.

Enfin nous partons. Plus de 40 personnes, avec leurs chevaux, étaient déjà là pour nous accompagner, et le peuple, ne pouvant se résigner à nous voir partir, nous accompagne lui aussi à pied, jusqu'à Quezaltepeque où doit avoir lieu la deuxième mission; ceux qui nous accompagnaient étaient plus de 300. Là comme à Népapa, notre première visite est pour l'église, et puis nous nous rendons chez M. le Curé pour nous préparer à commencer la mission le jour suivant.

A Quezaltepeque, la scène change. Si tout était enthousiasme à Népapa, ici tout est froid comme la glace. Le peuple rempli encore des souvenirs d'une fête qui venait d'avoir lieu n'était guère disposé pour recevoir une mission. Mais Dieu, qui voulait sauver ce peuple, se montra d'une manière admirable. La mission s'ouvre le 23 décembre avec les cérémonies ordinaires comme à Népapa, et le 24 com-

mencent les tremblements de terre; le 25, les tremblements sont plus forts et plus suivis; aussi le peuple est consterné. Il faut prêcher sur la place, car personne n'ose entrer dans l'église. Le 26 au grand sermon du soir l'auditoire est très nombreux; il y a près de 3000 personnes. Le prédicateur parle sur l'infidélité dans le mariage; à ces mots : *Dios los destruira*, une forte secousse faillit renverser l'église; heureusement nous étions tous dehors, un cri déchirant part de tous les cœurs, et chacun confie son salut à la fuite. On parvient, non sans peine, à rétablir l'ordre; le prédicateur reprend le fil de son sermon et redit la même phrase à la même parole : *Dios los destruira*, une seconde secousse plus forte encore que la première renouvelle l'épouvante; Un second cri de Miséricorde vient encore mettre le trouble dans l'auditoire, les femmes n'y tiennent plus, et oubliant qu'elles sont au sermon et que l'on doit garder un grand silence, elles entonnent le *Santo Dios, Santo Fuerte, etc*, enfin, après quelques efforts, on obtient de nouveau le silence et le prédicateur suit son discours; mais avant de reprendre le fil de son instruction, il dit à l'auditoire : Quelle sollicitude pour la vie de votre corps ! Plût à Dieu que vous eussiez le même souci pour votre âme qui d'un moment à l'autre peut être précipitée dans les flammes de l'enfer. La mission était gagnée. A partir de ce jour, le concours autour des confessionnaux était immense. A cinq heures du soir, de pauvres femmes venaient nous demander la Sainte Communion, depuis 4 heures du matin, elles étaient à attendre au pied du confessionnal, à notre grand regret, nous n'avons pas cru devoir leur accorder ce bonheur, et elles durent attendre pour communier le lendemain matin. Je ne puis dire le nombre de ménages en désordre qui trouvèrent dans la mission, la paix et le bonheur qu'ils avaient perdu depuis longtemps; pour le

moins ils s'élèvent au chiffre de 600. On célébra aussi près de 80 mariages de personnes qui menaient une vie peu édifiante. Le nombre des premières communions de 15, 20, 30 ans et plus fut assez considérable, près de 250. Pour tout dire en un mot, il y eut dans cette ville, qui est de 4000 habitants, 2,200 personnes qui profitèrent de la mission. Cette seconde mission se termina comme celle de Népapa par la bénédiction papale; elle avait duré 17 jours. Impossible à nous deux de venir à bout de tant d'ouvrage; alors Monseigneur nous donna deux prêtres du pays pour nous aider. Les quatre, nous étions bien d'accord, et nous vivions comme si nous eussions été confrères. A Quezatepeque nous achevâmes presque toutes nos provisions de médailles. Alors pour éviter de faire de la peine à ces braves gens, ne pouvant leur donner leur chère relique, et pour éviter aussi les trop grandes manifestations de reconnaissance, nous usâmes d'un petit stratagème : Nous avions promis de partir le 9 janvier à quatre heures du matin, et ce fut à trois que nous partîmes quand personne n'était encore levé.

Il est six heures de matin, M. le Curé d'Opico a déjà dit sa messe et se dispose à venir à notre rencontre, avec plusieurs personnes des plus notables du pays. Tous ses plans tombent dans l'eau, les missionnaires sont là. Ils arrivent 2 heures plus tôt qu'ils n'étaient attendus. Premier sacrifice qui coûta un peu au bon et saint curé d'Opico; mais il se résigna; que faire? On brûla les pétards, on sonna les cloches et l'entrée fut faite.

Opico est une gentille ville de 7000 habitants y compris les hameaux qui en dépendent; les gens sont très honnêtes, et le respectable Curé est un saint prêtre, tout nous fait espérer une abondante moisson. Le jour même de notre arrivée, le corps municipal ainsi que le juge de première instance viennent nous saluer pour nous féliciter

de notre arrivée et pour se mettre à notre disposition pour tout ce dont nous aurions besoin. Une si heureuse manifestation de la part de l'autorité nous transporta de joie. Déjà par la pensée, nous nous voyions assiégés par les pénitents comme à Népapa et à Quezatepeque, et plus encore puisque la population était double. Et cette augmentation de travail, au lieu de nous déconcerter, redoublait nos forces. Et comment ne pas être contents? Envoyés par notre Divin Maître Jésus-Christ pour recueillir la moisson, nous la trouvons mûre et abondante. Mais le bon Dieu voulut éprouver notre zèle, ou plutôt, il voulut l'épurer de toute la scorie de notre orgueil, nous montrant que c'est lui qui convertit les âmes et non pas nos paroles. La première semaine il y eut peu de travail, l'auditoire était nombreux, mais les confessionnaux restaient à peu près vides; nous nous humiliâmes sous la main du bon Dieu; nos prières devinrent plus ferventes, nous célébrâmes même quelques messes, afin d'attirer les bénédictions du Ciel qui ne fut pas sourd à nos faibles prières; avec la seconde semaine arrivèrent les confessions. Ce que nous avions prévu arriva et pendant les trois semaines que dura encore la mission, nous nous vîmes assiégés par des pénitents de toute classe, riches, pauvres, jeunes gens et vieillards. Cédant à la nécessité nous nous vîmes obligés de faire une brèche à nos saintes Règles, le coucher avait lieu à 10 heures, quelquefois à 11, et même il nous est arrivé parfois de nous coucher à minuit; c'est lorsque le bon Dieu plus soucieux de notre santé que nous-mêmes, nous envoyait le doux sommeil, alors il fallait plier bagage et laisser pour le lendemain les confessions qu'on ne pouvait entendre la veille. A Opico, principalement, s'est montrée notre bonne Mère la Sainte Vierge! au moyen de sa chère médaille de l'Immaculée-Conception. Père, me disait un homme les yeux mouillés

de larmes, ma femme m'a abandonné, elle est partie, je ne sais où elle est. Voilà une médaille de la Sainte Vierge lui disais-je, allez chercher votre femme et donnez-la lui. Notre homme s'en allait content, confiant en sa médaille, et le lendemain, ne se possédant pas de joie, il venait me présenter la brebis rebelle, il me priait de la bénir et de lui donner de bons conseils, pour l'empêcher à l'avenir de faire de semblables folies. Ce fait s'est renouvelé plusieurs fois, soit pour les hommes, soit pour les femmes. Il suffisait qu'on acceptât ce gage précieux de Marie Immaculée, pour tomber sous le doux empire de la grâce. Combien de personnes menant une vie peu édifiante sont revenues à Dieu par ce doux stratagème ! O Marie conçue sans péché ! Il suffit d'aller en mission quelques jours seulement pour voir, pour toucher du doigt, que vous êtes notre Mère, et surtout la Mère des pécheurs. Aussi les médailles que nous avons distribuées durant tout le cours de nos missions de quatre mois, montent à plus de 40 grosses.

Un autre fait que je ne puis passer sous silence, et qui a pour premier moteur la Sainte Vierge, je le crois du moins, c'est le zèle des convertis. Tous à peu près se faisaient missionnaires ; ne pouvant garder pour eux seuls le bonheur qui inondait leur âme, ils allaient faire des conquêtes, et dans leurs familles, et auprès de leurs amis et de leurs connaissances. Tous les jours, plus de 200 personnes s'approchaient de la Sainte Table ; un si beau spectacle rehaussé par la piété et le recueillement des communiant ramollit les cœurs les plus endurcis ; tout s'ébranle, les personnes qui vivaient mal, n'ont rien de plus pressé que de rentrer en grâce avec Dieu, et 70 mariages de gens de cette classe, se célèbrent durant le temps de la mission. Le nombre des convertis dans Opico fut de 3,500. Combien y en aura-t-il qui persévéreront ?

C'est le secret du Seigneur. Il y eut des premières communions de 57 ans, de 60, et même une de 70. — Le diable ne pouvait voir d'un oeil indifférent un si beau mouvement vers Dieu; aussiparlait-on contre la mission, mais avec le secours de la Sainte Vierge, ces calomnies n'avaient pas d'échos; bien plus, ces pauvres malheureux qui faisaient l'office du diable, se voyant vaincus par la grâce, venaient tomber aux pieds du confesseur, et le suppôt de Satan devenait un missionnaire qui à l'aide de médailles allait convertir ses compagnons.

Cependant il y en eut un qui resta inflexible à tout; c'était le commandant de place; il fit des pieds et des mains pour nuire à la mission; il écrivit au maire pour lui dire de ne pas permettre tant de mariages; car alors, disait-il, plus de soldats. Voyant le peu de cas que le maire faisait de ses réclamations, et ne sachant comment nous nuire, un soir, pendant que tout le monde était réuni pour entendre le sermon, il fait garder par ses soldats les portes du parvis, où nous étions tous, et s'empare de presque tous les jeunes gens; il alla plus loin, il eut l'audace de pénétrer même dans l'église, dans ce lieu de refuge même pour les plus grands criminels, et d'en fouiller tous les recoins, pour voir si personne ne lui échappait. Ce coup fut regrettable, car il arrêta net le beau mouvement de la mission; heureusement nous étions aux derniers jours. Cependant nous avons calculé qu'un millier de plus de personnes aurait profité de la mission. Le châtement ne se fit pas longtemps attendre : au bout d'un mois et demi, ce malheureux mourait comme il avait vécu, il mourait encore jeune, et allait rendre compte à Dieu d'une vie peu édifiante. Je vous laisse à penser, monsieur et bien-aimé Visiteur, l'impression que causa cette mort, et comme le bon Dieu ratifia cette parole que dit le missionnaire dans le sermon d'adieux; il arrivera

quelque mort subite ; il arrivera des malheurs parmi ceux qui n'ont pas voulu profiter des dons de Dieu. — Encore un mot sur Opico. Pour couronner et même continuer la mission dans Opico, le bon Dieu nous inspira l'idée d'établir la confrérie des dames de la charité, et 50 femmes appartenant aux familles principales pour la plupart, s'enrôlèrent avec bonheur sous la bannière de la charité, heureuses de pouvoir, elles aussi, faire l'office de missionnaires, et d'honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ en servant les pauvres spirituellement et corporellement.

Enfin, arrive le jour de la clôture. Ici comme à Négapa, au premier adieu que prononça le prédicateur, on vit des milliers de bras s'élever vers le ciel, des pleurs, des sanglots et des cris, qu'il m'est impossible de décrire. Le prédicateur attend pour continuer que le calme se rétablisse ; c'est en vain, sa seule présence en chaire, tenant son crucifix à la main, arrachait des larmes de tous les yeux ; il se voit obligé de donner la bénédiction au milieu de cette scène si émouvante. On chante le *Te Deum* en action de grâces, et la mission est terminée. Elle avait duré un mois.

Ici comme pour Négapa, je passe sous silence les manifestations de ce pauvre peuple qui semblait avoir tout perdu en nous voyant partir.

La cérémonie finie, nous nous hâtons de partir pour Cuatépèque, où nous attendent d'autres brebis qui, elles aussi, appartiennent au bercail du Seigneur ; un nombre très considérable de personnes viennent nous accompagner. M. le curé de Cuatépèque, accompagné des principaux de la population, vient nous attendre à une heure loin. Arrivés aux portes du village, nous laissons nos mules, et nous nous disposons à entrer à pied, récitant les litanies des Saints. Sur la prière de M. le Curé, les litanies furent chantées. L'entrée fut des plus touchantes, une

immense procession se forme, tout le monde nous aide à fléchir le Ciel, et de ce pas toute la procession entre dans l'église; là comme ailleurs, nous supplions les anges gardiens de ce lieu, la très Sainte Vierge, les Saints de notre dévotion, de bénir nos travaux et d'avoir pitié de ce peuple. La mission était gagnée. Dès les premiers jours, les confessions viennent en abondance, et ce fut un grand bonheur, car la mission ne dura que 10 jours; nous nous vîmes obligés, quoique à regret, de céder la place à une foire de 15 jours, et nous allâmes porter les bénédictions du Ciel à d'autres âmes, peut-être moins distraites, mais ces dix jours ne furent pas perdus; il y eut une première communion et 1000 personnes gagnèrent la mission. Là aussi, comme à Opico, fut établie la confrérie des dames de la charité. Ce qui soulagea de beaucoup nos fatigues, et ce qui ne contribua pas mal aux succès de nos missions; ce fut la bonté de MM. les Curés; la mission commencée M. le Curé rendait les armes, il n'était plus rien dans sa propre maison; c'était le directeur de la mission qui gouvernait, et les dispositions qu'il manifestait étaient remplies avec la plus grande exactitude. La plus grande sollicitude de ces dignes et généreux curés, était de bien soigner les missionnaires, et d'obéir.

Nous voici à Sainte-Anne, ses habitants (y compris les ha-meaux qui en dépendent) s'élèvent à 30,080. Deux vertueux curés les nourrissent toutes les semaines de la parole de Dieu, mais en général ils se contentent d'écouter, et les confessionnaux restent peu fréquentés. Ce fut le 18 février que nous entrâmes à Sainte-Anne, au milieu du carême; ce qui n'empêchait pas une troupe de comédiens qui nous avait devancés, de trouver de quoi vivre. Les dix premiers jours de la mission, l'auditoire était nombreux; mais les confessionnaux étaient un peu trop



oubliés; temps heureux, jours de fête pour les pieuses dévotes! Elles pouvaient à loisir décharger leur conscience et même elles pouvaient satisfaire leur curiosité en parcourant tous les confessionnaux, et c'est ce qu'elles firent pour la plupart. Nous profitâmes de ce temps de loisir pour faire une mission de trois jours aux pauvres prisonniers, elle ne réussit pas mal, plus de la moitié se confessèrent; puis nous nous occupâmes des enfants d'une manière particulière; deux colléges de jeunes gens ainsi que l'école communale donnèrent le bon exemple en s'approchant des sacrements. Le 1<sup>er</sup> août, afin de bien employer le peu de temps qui nous restait encore, nous nous sommes divisés en deux bandes. M. Pineda est resté dans Sainte-Anne avec deux confesseurs pour lui aider, et votre serviteur avec deux autres confesseurs alla chercher les pauvres paysans dans leurs propres huttes; nous nous enfonçâmes tout d'abord dans les forêts du Volcan, arrivés à l'endroit où nous devons poser notre tente, nous ne trouvons pour toute habitation qu'une pauvre cabane fabriquée avec quelques pieux qu'on avait plantés en terre, et entrelacés de feuilles de bananier. Tout le monde déloge pour céder la place aux missionnaires; mais les poules, les porcs et les *niguas* moins généreux, ne voulurent pas consentir à faire pareil sacrifice; et force nous fut de souffrir leur présence, quoique bien importune. La mission dura huit jours, et c'est lorsqu'elle commençait à chauffer que nous dûmes nous retirer. Cinq cents personnes la gagnèrent. De là, nous partîmes de nuit pour ne pas perdre de temps, mais par une nuit si obscure, qu'on n'y voyait rien. Je ne sais ce qui nous serait arrivé, si une personne charitable que nous rencontrâmes en route, ne nous eût offert la chandelle qu'elle portait à la main. A cette faible lueur nous marchâmes toute la nuit, et à une heure du matin, nous arrivons à la *Parada*, but de notre voyage; nous étions

partis à 8 heures et demi du volcan. Quelle ne fut pas ma surprise le matin en me levant; le soir j'étais dans une immense forêt sur une montagne, dans un pays frais, et me voilà tout d'un coup dans une vaste plaine entourée de 18 vallées et d'autant de villages et dans un pays chaud. Si les fatigues de mon corps ne m'eussent pas rappelé que j'avais marché toute la nuit, j'aurais cru à un ensorcellement. La joie des habitants fut extrême, ils nous avaient tant supplié d'aller prêcher la mission chez eux ! Huit jours dura la mission, ce fut bien à contre-cœur que je me séparaiss si tôt des braves gens de la Parada, aux mœurs si pures en général. Dans ce pays où on ne voit le prêtre qu'au moment de la mort (et encore combien y en a-t-il qui meurent sans les derniers sacrements), où on n'entend jamais parler du bon Dieu; dans ce pays où les enfants n'ont pour toute instruction que ce que leur enseigne leurs parents, nous trouvions des jeunes gens de 20 ans, et surtout des jeunes filles ne s'étant jamais confessés et conservant intacte la blanche robe de leur baptême. Dans cette mission de la Parada, 500 personnes se confessèrent. Combien je sentais mon cœur s'émouvoir, lorsque au moment de partir, je me voyais entouré de ces nouveaux convertis, me disant en versant des larmes : Père, vous venez d'arriver, et déjà vous voulez nous laisser ? encore quelques jours, Père, pour l'amour de Dieu ! je ne pouvais rester plus longtemps.

Nous rentrons à Sainte-Anne pour la semaine sainte; les confessions furent nombreuses; la mission est loin de finir, au contraire, elle est dans toute sa ferveur. Mais le temps nous presse, surtout pour moi qui dois encore donner la retraite aux Sœurs de San Salvador et de là aux Sœurs de Granada et de Léon dans le Nicaragua ce qui me prenait encore à peu près deux mois, et je voulais être de retour à Guatémala avant l'arrivée des pluies.

La clôture de la mission est donc fixée au saint jour de Pâques, 28 mars. A cette nouvelle un cri de compassion s'élève de toutes parts; les pleurs commencent, et le lendemain matin une députation de personnes d'entre les plus respectables de la ville, viennent supplier de prolonger la mission encore de quelques jours, parce que beaucoup de personnes n'avaient pu encore la gagner; leurs raisons étaient légitimes, et désirant leur accorder tout ce qui était en notre pouvoir, nous décidâmes que M. Pineda resterait encore quelques jours avec trois prêtres pour lui aider à confesser, et le 3 avril fut conclue la Mission de Sainte-Anne; elle avait duré un mois et demi.

Je regrette beaucoup, Monsieur et bien-aimé visiteur, de n'avoir pu donner à la mission de Sainte-Anne tout le temps nécessaire; les fruits auraient été immenses, et les conséquences inappréciables, car Sainte-Anne est la deuxième ville de la république du Salvador, et c'est là principalement que le parti libéral fait le plus de mal. Au Volcan et à la Parada, il aurait fallu au moins trois semaines, transportant tous les huit jours notre tente de côté et d'autre; car les gens sont disséminés sur un terrain immense; il y en avaient qui faisaient cinq ou six lieues dans la forêt pour arriver à nous. A Sainte-Anne la mission devrait durer au moins deux mois; il faut du temps pour chauffer ces cœurs indifférents et qui ont abusé des grâces du ciel. Cependant la moisson a été assez abondante, malgré le court espace de temps qu'elle a duré, et surtout malgré tout ce qu'on a fait pour lui nuire : les comédiens d'un côté et les mauvais esprits de l'autre. Dans cette lutte acharnée, le bon Dieu nous a conduits par la main; ou, pour parler plus juste, il a combattu pour nous. Tout ce qui se disait contre la Mission, nous le savions et dans le sermon du soir, auquel assistaient parfois sept mille personnes, tout était réfuté

avec beaucoup d'humilité, sans blesser personne, mais aussi d'une manière péremptoire. Les ennemis voyant qu'ils ne pouvaient rien par la parole, et que tout se changeait en confusion pour eux, les uns se déclarèrent vaincus et vinrent tomber aux pieds du confesseur; les autres, comme désespérés, prirent une résolution qui, à coup sûr, va jeter à bas la mission. Ils allèrent trouver le Commandant de place pour le supplier de faire taire *esos brutos, esos ignorantes, esos mongotes* qui venaient fanatiser le peuple, et mettre le désordre partout. Mais les missionnaires sans se douter de la chose, sans la soupçonner même, avaient paralysé ce coup qui aurait été terrible. Fidèles à leurs règles, leurs premières visites, arrivant à Sainte-Anne, furent pour M. le Commandant de place, qui flatté de notre attention, se montra bien aimable et nous promit sa protection, ensuite pour M. le Gouverneur civil et pour M. le Maire; tous se montrèrent très bienveillants! Oh! saintes règles! de combien de difficultés vous nous délivrez, quand nous savons vous obéir; c'est le cas de dire après saint Vincent : « Si vous les gardez, elles vous garderont. » Comme vous pouvez vous le figurer, Monsieur et bien-aimé Visiteur, les accusateurs eurent un accueil bien différent de celui qu'ils attendaient : « Je protégerai les missionnaires autant que je le pourrai, répond le Commandant, M. le Président de la République l'ordonne. Avec plaisir je lui obéirai. En effet, sur la demande de M. le Curé de Sainte-Anne à M. le Ministre Gallegos le suppliant de favoriser la mission; M. le Ministre avait répondu : « De la part de M. le Président de la République, on ne fera aucun soldat dans Sainte-Anne tant que durera la mission. »

Malgré tous ces contre-temps, le nombre des personnes qui gagnèrent la mission de Sainte-Anne fut de sept mille; il y eut en outre trois cent douze mariages de personnes qui ne donnaient pas le bon exemple.

Voilà, Monsieur et bien-aimé Visiteur, la relation un peu longue de notre première expédition au Salvador; pendant ces quatre mois j'ai plus fait pour le bon Dieu, qu'en toute ma vie. Oh! que la vie de missionnaire est belle! Comme on se détache de ce monde pour ne respirer que l'air pur de la gloire de Dieu et du salut des âmes! Comme on respire à l'aise dans une atmosphère si pure! Monsieur Pineda était si content que la joie ne lui laissait pas même sentir les fatigues : pendant quatre mois il a prêché tous les soirs un sermon de trois quarts d'heure, quelquefois davantage; mais rarement, il prêchait une heure entière; en outre il faisait le catéchisme aux filles, et puis confessait tout le reste du temps; ce train de vie a duré quatre mois sans être malade un seul jour, sans même prendre un rhume; et à Guatémala il ne passe pas deux mois sans qu'il lui arrive quelque chose.

Enfin, une dernière chose que j'avais oubliée; le nombre des personnes qui ont gagné la mission aurait été beaucoup plus considérable, si l'ignorance de ces braves gens en matière de religion ne nous eût pas pris un temps considérable; il fallait faire le catéchisme deux ou trois fois par jour, aux grands comme aux petits; mais la docilité et l'attention que tous prêtaient étaient admirables.

En attendant le bonheur de pouvoir faire une autre battue au diable et de lui enlever encore bon nombre d'âmes, je suis en l'amour de Notre-Seigneur, et de Marie Immaculée,

Monsieur et bien-aimé Visiteur,  
Votre très humble et très obéissant confrère,  
J. VAYSSE,

*I. p. d. l. M.*

---

## PROVINCE DU BRÉSIL

---

*Lettre de M. Gavroy à M. Fiat, Supérieur général.*

Rio-de-Janeiro, 14 Août 1880.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE.

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Comme vous le savez déjà par dépêche télégraphique, vos enfants du Brésil sont de nouveau orphelins. La perte du Père que nous pleurons n'a fait que rouvrir la plaie si fraîche encore occasionnée par la mort du regretté M. Bénit. Quelle perte incomparable pour la mission du Brésil, monsieur et très honoré Père! M. Verschueren (1) avait visité toutes les maisons de la province, il était au courant de tout, sa visite avait été manifestement bénie de Dieu, et voilà que dans ses inscrutables desseins, le bon Dieu nous le reprend, et si subitement qu'à peine s'est-il écoulé cinq

(1) M. Arnaud Hubert Verschueren était né, le 5 avril 1832, à Weert, diocèse de Ruremonde (Hollande). Ordonné prêtre en août 1856, il était entré dans la Congrégation le 13 août 1858. Il partit pour la mission du Brésil, le 17 juin 1859. Il est mort à Rio-de-Janeiro, le 10 août 1880.

minutes depuis le moment où il s'est senti atteint d'une congestion cérébrale jusqu'à celui où il a perdu complètement sa connaissance que pour ne la retrouver que devant Dieu ! Cette mort précipitée a cependant un côté consolant M. Verschueren n'a pas été pris à l'improviste : il avait une conscience excessivement délicate, la vue de la mort aurait pu lui causer peut-être bien des craintes et des troubles que Notre-Seigneur a voulu lui épargner. D'autre part il se confessait deux fois et même souvent trois fois par semaine, et pour l'ordinaire ses soupirs et ses larmes laissaient voir combien vive et profonde était la componction de son cœur ; et puis, il est mort les armes à la main comme saint Vincent le souhaitait à tous les missionnaires. Voyez, monsieur et très honoré Père, s'il n'est pas mort comme meurent les prédestinés. M. Verschueren depuis le mois de mars jusqu'au commencement de juillet s'était chargé de mes classes pour m'envoyer remplacer l'aumônier de l'hôpital de fièvres jaunes, absent pour un pèlerinage en Terre-Sainte ; ce surcroît de travail l'a beaucoup fatigué et a probablement influé sur la catastrophe dont nous pleurons aujourd'hui les conséquences. M. Verschueren rentrait au séminaire à 6 heures un quart après avoir passé la journée et la veille déjà à recevoir les communications des sœurs retraitantes, il a été frappé au pied du Saint-Sacrement où il faisait sa petite visite ordinaire avant de rentrer chez lui ; il est mort à 4 heures et quelques minutes du matin comme saint Vincent, au moment où on sonnait l'élévation de la messe que M. Gonzalves disait pour lui : Ce n'est donc pas lui qui est à plaindre, mais nous qu'il a laissés, et moi particulièrement qui l'approchais le plus près et jouissais plus abondamment de ses conseils et de ses exemples.

*Lettre de M. PAUL DELEMASURE, premier consultant de la Province du Brésil aux missionnaires de la même province.*

Rio, 12 août 1880.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Vous devez être impatient de recevoir quelques détails sur le coup terrible qui vient de frapper si douloureusement notre chère province; je me fais un devoir de vous les donner en quelques mots.

M. Verschueren se sentait fatigué depuis quelque temps à cause d'un surcroît de travail dont il s'était chargé, par pure charité, mais il ne se plaignait point ou peu, et nous n'aurions jamais cru que les résultats pussent en être si graves.

Le 2 août, s'ouvrit la retraite annuelle de nos chères sœurs, à la maison centrale: M. le Visiteur se sentant fatigué, pria M. Simon de vouloir bien la prêcher, se limitant aux confessions et aux directions; malheureusement, ces précautions ne suffirent pas, la fatigue précédente, jointe à ce nouveau travail de rester assis presque toute la journée, et l'esprit continuellement occupé, déterminèrent la catastrophe qui nous a rendus orphelins.

C'était à l'avant-dernier jour de la retraite, 9 courant. M. Verschueren fit son travail comme de coutume, il parut même assez gai ce jour-là et partit de la maison de nos sœurs vers six heures, il arriva au grand séminaire vers six heures et demie, et alla faire sa visite au



très Saint Sacrement, ce qu'il n'omettait jamais. C'était là que Jésus l'attendait pour battre à la porte de son cœur et lui annoncer sa fin prochaine; en sortant de la chapelle, lorsqu'il allait prendre de l'eau bénite, il sentit ses jambes fléchir, et serait infailliblement tombé si M. Sallaberry, membre des conférences de Saint-Vincent, ne se fût trouvé là pour le soutenir; celui-ci appela au secours quelques autres membres qui faisaient leur adoration, et ils transportèrent M. Verschueren jusqu'à sa chambre.

Notre cher Visiteur était déjà si accablé qu'il ne put prendre dans sa poche la clef de la porte et appela M. Gavroy, qui, à ce moment sortait de sa chambre; celui-ci accourut, prit la clef, et on transporta le malade sur son lit; à peine eut-il le temps de dire que la tête et le côté gauche lui faisaient mal, qu'il tomba sans connaissance pour ne plus la recouvrer.

Un médecin, appelé en toute hâte, ne découvrit tout d'abord qu'une forte indigestion, mais un autre médecin le docteur Secioso, habitué à traiter M. Verschueren, reconnut une congestion cérébrale, sans espoir de guérison. On ne négligea cependant aucun des moyens que la science indique pour ces circonstances; vomitifs, sangsues derrière les oreilles et au nez, sinapismes, etc., etc., rien ne fut oublié, pas même l'eau de Lourdes, mais rien ne produisit une réaction sérieuse; le décret de mort était porté dans les desseins éternels.

En voyant la gravité de la maladie, M. le docteur Secioso dit qu'il serait bon d'administrer notre cher visiteur, ce qui fut fait vers sept heures et demie, par M. Gonçalves, assistant de la maison; les élèves et plusieurs prêtres et pieux laïques assistèrent à cette triste et touchante cérémonie. Ce fut après cet acte religieux que l'on envoya avertir les confrères des différentes maisons de Rio; j'arrivai vers neuf heures et demie et je trouvai réunis MM. Berardini et

Hehn; peu après vint M. Simon; M. Hehn dut se retirer parce qu'il était de garde à la Sancta Casa, et nous restâmes pour passer la nuit avec les confrères du grand séminaire et plusieurs excellents prêtres qui se montrèrent d'un dévouement admirable, entre autres, M. le chanoine Luiz Raymunda de Silva Brito, qui logeait au séminaire depuis un mois et avait entendu une voix intérieure qui lui disait : *O Padre superior morre, o padre superior morre!*

Vers onze heures et demie, M. Gonçalves donna à notre cher visiteur l'indulgence plénière; vers minuit je récitai les prières des agonisants et puis nous commençâmes le chapelet; à minuit et demi, l'oppression du malade augmentant, nous crûmes qu'il allait rendre le dernier soupir, et fîmes appeler les élèves et tous ceux qui étaient allés se reposer un peu, tous accoururent, mais le médecin qui avait voulu passer la nuit au séminaire, déclara que le moment n'était pas encore venu, et que M. Verschueren ne mourrait que vers quatre heures, au moment du reflux de la mer; il ordonna de tourner un peu le malade sur le côté droit, afin de dégager un peu le côté gauche des humeurs qui rendaient la respiration très difficile; cette manœuvre soulagea en effet beaucoup M. le Visiteur, qui commença à respirer naturellement, mais bientôt recommença la suffocation; vers deux heures, M. Gonçalves récita encore les prières des agonisants, après avoir appliqué les indulgences des divers scapulaires; à trois heures et demie, M. Berardini récita à son tour les mêmes prières, et la suffocation augmentant, nous tournâmes le malade encore un peu plus, ce qui le soulagea visiblement, ainsi que quelques bouteilles d'eau bouillante appliquées aux pieds; vers quatre heures, la suffocation recommença plus forte pour cesser presque complètement, et à quatre heures vingt, sans effort et presque sans nous en apercevoir, notre bien-aimé Visiteur rendit à Dieu son âme si droite, si pure et si

humble: c'est à l'heure où il avait coutume de sortir de sa chambre pour aller à l'oraison que Dieu l'appela à la contemplation éternelle de son infinie beauté, au moment même où Jésus s'offrait pour lui en victime par le ministère de M. Gonçalves, qui à quatre heures, avait commencé la messe des agonisants; le son de la clochette qui annonçait l'élévation de la sainte Hostie se fit entendre au moment où M. Verschueren rendait le dernier soupir et où nous commencions le : *Subvenite sancti Dei, occurrere Angeli Domini...*

Aidé de M. Hehn, revenu de la sancta Casa, et de M. le chanoine Brito; MM. Simon, Bernardini et Gavroy étant allés célébrer le saint sacrifice pour notre cher défunt; je lavai le corps et le revêtis de ses habits et des ornements sacerdotaux, qui nous étaient présentés par M. Gonçalves; nous portâmes ensuite le corps dans le petit parloir qui se trouve à l'entrée du séminaire, où il resta exposé à la vénération des fidèles jusqu'à 10 heures. Nous fîmes alors la levée du corps et chantâmes l'office et la messe; je célébrai, ayant pour diacre, M. Simon, et pour sous-diacre, M. Bernardini; les chantres, prêtres de l'église de Saint-Pierre, s'offrirent spontanément pour venir diriger le chant de l'office et de la messe; tout fut terminé vers midi et demi. Un grand nombre de filles de la Charité assistèrent à l'office, ainsi que beaucoup de membres éminents du clergé régulier et séculier, et foule de laïques de toute condition. Pendant toute la journée, les fidèles allaient baiser les mains du défunt, faisaient toucher à son corps leurs chapelets ou autres objets de piété; quelques-uns même lui coupèrent quelques mèches de cheveux qu'ils gardent comme un précieux souvenir.

Le soir, vers quatre heures et demie, eut lieu la cérémonie de l'enterrement avec absoute solennelle, donnée par M. Gonçalves. Mgr le Vicaire général, en l'absence de

l'évêque, actuellement en visite pastorale, devait la donner, mais il ne put arriver à temps ; on vit à l'enterrement le secrétaire de Mgr Angelo de Pietro, internonce au Brésil, Mgr Félix Maria de Albuquerque, vicaire général du diocèse, NN. SS. José Gonçalves, Fereira e Joao, Esberard, beaucoup de chanoines titulaires et honoraires, le supérieur des Pères Capucins avec quelques religieux, une députation des bénédictins et des Pères de la Terre Sainte : enfin, beaucoup d'ecclésiastiques avec une vingtaine d'élèves du petit séminaire ; beaucoup de laïques voulurent aussi en cette occasion rendre un témoignage public de leur affection à notre cher défunt ; on distinguait M. le comte d'Aljézur, M. le conseiller Galvao, président des conférences, plusieurs docteurs et beaucoup de membres des conférences de Saint-Vincent. Les filles de la Charité prouvèrent par leur nombre et par leurs larmes combien elles sentaient la perte qu'elles faisaient en la personne de M. Verschueren ; il ne manqua à l'enterrement que les confrères qui ne purent absolument pas y aller.

La dépouille mortelle de notre cher Visiteur fut conduite au cimetière de Saint-Jean-Baptiste, où il y a un carré réservé pour les missionnaires et les filles de la Charité ; c'est là qu'il repose en paix en attendant le jour de la résurrection glorieuse.

Je ne vous parlerai pas, Monsieur et très cher Confrère, des mérites et des vertus de notre cher et regretté défunt, vous avez pu les connaître et les apprécier aussi bien que moi ; je vous prie seulement d'avoir la bonté de m'envoyer le plus tôt possible les traits les plus édifiants que vous auriez remarqués dans la vie de M. Verschueren, cela servira pour la notice que je me propose de faire pour être envoyée à Paris.

Je vous prie de faire part de ma lettre à tous nos chers confrères et à nos chères sœurs et leur commu-

demande que je vous fais de ferventes prières pour le repos de l'âme de notre cher défunt, et pour que Dieu dirige nos supérieurs dans le choix qu'ils feront de son successeur.

Je suis, en l'amour de Jésus et de Marie Immaculée,

Votre tout dévoué confrère et serviteur,

P. DELEMASURE.

*I. p. c. M.*

*Le gérant,*

A. HANOTELLE.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU XLV<sup>e</sup> VOLUME

### FRANCE

	Pages.
Nouvelles de la Compagnie . . . . .	5
Bref sur le Rosaire . . . . .	9
Œuvre de la très Sainte-Trinité (suite et fin) . . . . .	12-319
Lettres de M. Fiat, supérieur général, à S. S. Léon XIII . . . . .	24
Programme de la Revue : <i>Divus Thomas</i> . . . . .	27
Conversion d'une jeune Russe incrédule. . . . .	167
Notice sur M. Ferris . . . . .	186
Conversion obtenue par la médaille miraculeuse . . . . .	315
Pose de la première pierre de la chapelle du P. S. de Nice. . . . .	333
Conversion d'un apostat franc-maçon. . . . .	473
Réunion des enfants de Marie . . . . .	479
Notice sur M. Etienne Husson . . . . .	483
Notice sur M. Alexis Julien Lucas. . . . .	488

### ITALIE

Lettre de M. Pémartin, secrétaire général . . . . .	53
---	----

### PROVINCE D'ESPAGNE

Lettre de ma sœur Delaage, à la très honorée mère Juhel . . . . .	
Bénédiction de la première pierre de l'église de l'hôpital de l'En Jésus, à Madrid . . . . .	

### PROVINCE DE PORTUGAL

Origine de la Congrégation dans cette province	
Lettre de ma sœur Rolland à M. Pémartin . . . . .	

### PROVINCE D'IRLANDE

Lettre de ma sœur O'Callaghan. . . . .	371
Lettre de ma sœur Byrne. . . . .	496
Lettre de ma sœur Cody . . . . .	499

### PROVINCE DE CRACOVIE

Lettre de M. Soubielle, visiteur, à M. Fiat, supérieur général . . .	213
Lettre de M. Bonkowski à M. Pémartin, secrétaire général . . .	376
Lettre du même au même (suite et fin) . . . . .	507

### PROVINCE D'AUTRICHE

Lettre de M. Maçur. . . . .	219
Lettre de M. Meditz à M. Pémartin . . . . .	515

### PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

Lettre de ma sœur Apack. . . . .	60
Lettre de ma sœur Gillot . . . . .	522
Lettre des élèves de l'école de Boudja. . . . .	524

### PROVINCE DE PERSE

Incident d'un voyage de M. Bréidenbach. . . . .	63
Rapport de Mgr Cluzel (suite et fin) . . . . .	72-527
Extrait d'une lettre de Mgr Cluzel. . . . .	225
Lettre de ma sœur Estrampes . . . . .	227
Lettre de Mgr Cluzel . . . . .	387
Lettre de M. Louis Bray . . . . .	300
Extrait d'une lettre de ma sœur Meunier . . . . .	396
Lettre de M. Salomon . . . . .	393
Lettre de M. Chasseing à M. Bourdarie, assistant. . . . .	536
Lettre du même au même. . . . .	539
Lettre de Mgr Cluzel à M. Pémartin . . . . .	544

### PROVINCE DE SYRIE

Lettre de M. Devin (suite et fin) . . . . .	81-403
Lettre de M. Baget . . . . .	95
L. Crouzet . . . . .	231
Ma sœur Gêlas . . . . .	235
Destino . . . . .	412
Billy . . . . .	416

## PROVINCE D'ABYSSINIE

Lettre de ma sœur Marie. . . . .	107
Lettre de Mgr Touvier . . . . .	238
Lettre de M. Coulbeaux . . . . .	419
Extraits de plusieurs lettres de ma sœur Marie. . . . .	551
Lettre de M. Picard. . . . .	569

## CHINE

Lettre de ma sœur Azaïs . . . . .	126
Décrets de la Propagande qui divise les Vicariats apostoliques de la Chine en cinq régions . . . . .	574
Synodes et lettres des vicaires apostoliques . . . . .	574 591
Lettre du vénérable Perboyre . . . . .	592

## PROVINCE DU TCHÉ-LY SEPTENTRIONAL

Lettre de M. Coqset . . . . .	243
-------------------------------	-----

## PROVINCE DU TCHÉ-LY OCCIDENTAL

Lettre de Mgr Tagliabue à M. Fiat, supérieur général . . . . .	128
--	-----

## PROVINCE DU TCHÉ-KIANG

Réponse aux trente-trois questions de la Propagande . . . . .	137
Lettre de M. Rizzi à M. le directeur de la Sainte-Enfance . . . . .	252
Lettre de ma sœur Solomiac . . . . .	260
Rapport de M. Pong : introduction du catholicisme dans le département du Tchu-tcheou. . . . .	441

## PROVINCE DU KIANG-SI

Division du Kiang-si en deux vicariats . . . . .	147
Notes sur les confrères (suite) . . . . .	269

## PROVINCE DU KIANG-SI MÉRIDIONAL

Lettre de M. Adrien Rouger, pro-vicaire apostolique . . . . .	
Lettre du même au frère Génin. . . . .	

## PROVINCE DE MANCHOU

Lettre de M. Orriols, visiteur . . . . .	
Lettre de ma sœur Tiburcia Ayanz . . . . .	



### PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

Lettre de ma sœur Euphémia, visitatrice. . . . .	604
Lettre de ma sœur O'Keiffe . . . . .	610

### PROVINCE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

Lettre de M. Vaysse . . . . .	614
-------------------------------	-----

### PROVINCE DU CHILI

Lettre de ma sœur Deschamps . . . . .	153
Extrait d'une lettre de ma sœur Deschamps . . . . .	450
Lettre de ma sœur N. . . . .	451

### PROVINCE DU BRÉSIL

Retraite à Marianna . . . . .	156
Lettre de ma sœur Massard . . . . .	459
Lettre de M. Saguet . . . . .	455
Lettre de M. Gavroy . . . . .	633
Lettre de M. Paul Delemasure . . . . .	635

### PROVINCE DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Lettre de M. Réveillère, visiteur . . . . .	166
Lettre du même . . . . .	304
Lettre du même . . . . .	461

## Annales de la Mission - Link Page

[Previous](#)      [Annales Volume 44](#)

[Next](#)      [Annales Volume 46](#)

[Return to Electronic Index Page](#)